

JEAN-LUC MERCIER



Le Sixième Soleil – Jean-Luc Mercier – Déposé auprès de la SGDL 2003
Diffusion gratuite sur autorisation de l'auteur – Utilisation du contenu et
reproduction interdites sauf accord de l'auteur.

Contact : Jimson_weed@hotmail.com

1

congénitales, anomalies, se dit de toute anomalie biologique ou anatomique présente à la naissance. Le processus du développement fœtal peut être dérégulé par divers facteurs extérieurs : exposition aux radiations, à la chaleur, aux substances chimiques, aux agents infectieux ou à une maladie de la mère. Un agent extérieur qui affecte le développement du fœtus est dit tératogène (du grec teratos, «monstre» et genos, «origine»). Des malformations survenant au cours du développement peuvent également résulter d'anomalies du patrimoine génétique du fœtus ou de l'association de facteurs génétiques et environnementaux.

Ned Laney ouvrit les yeux et resta immobile quelques instants, le temps pour son cerveau de se remettre à fonctionner en mode éveil. Une fois acquise la certitude qu'il ne dormait plus, il repoussa délicatement le drap qui s'était entortillé autour de lui durant son sommeil et dégagea son bras gauche. Il se figea un instant et comme Nancy ne bronchait pas, il se décida à saisir sa montre posée sur la table de chevet. Il appuya sur l'un des boutons presseur et aussitôt, l'écran LCD de la montre s'illumina de bleu. 7 :12 AM.

Avec d'innombrables précautions, Ned finit de repousser le drap et quitta le lit. Il regarda Nancy ; elle dormait toujours à poings fermés. Rassuré, il se dirigea alors vers la salle de bain avec l'intention de se servir un verre d'eau mais se ravisa aussitôt. A Mexico l'eau au robinet n'était pas potable et il ne tenait en aucun cas à passer la journée collé au siège des WC pour cause

de troubles gastro-intestinaux. Il ouvrit la porte du minibar et après un rapide examen de son contenu, opta pour la demi-bouteille d'Evian. Il la décapsula et en avala d'un trait plus de la moitié dans l'espoir de chasser la goût âcre et acide qui lui emplissait la bouche.

* * *

Ned et Nancy Laney avaient débarqué à Mexico la veille après avoir fait la route depuis Oakland. Tous deux s'étaient rencontrés durant leurs études à Berkeley, deux ans auparavant, et ne s'étaient plus jamais vraiment quittés depuis. Ned, âgé alors de 23 ans, venait d'obtenir son diplôme de comptabilité et Nancy, plus jeune de deux ans, poursuivait des études en vue de devenir chimiste. Une seule soirée pizza/monopoly/vidéo chez un ami commun avait suffi pour que joue la magie des regards. Le surlendemain, Ned invitait Nancy à dîner en tête à tête chez Mercadier, le chef français récemment arrivé à San Francisco et dont les magazines faisaient déjà l'éloge. Là, il lui avouait, après quelques verres de bordeaux et un magret de canard servi avec pommes paillasse et sauce aux cèpes, qu'elle était selon lui à la féminité, ce que la cuisine française était à la gastronomie : un régal ! Nancy avait beaucoup ri. Elle le trouva drôle, sensible et généreux mais aussi intelligent et rassurant. Ned était surtout différent des garçons qu'elle avait côtoyé jusque-là. Elle ne sut jamais vraiment pourquoi elle accorda à Ned, quelques jours plus tard, le privilège de découvrir un corps jusque-là intouché, ni pourquoi elle se donna à lui avec une telle fougue. Elle se reprocha ensuite d'avoir laissé trop vite Ned obtenir d'elle ce qu'il voulait mais il s'était montré un amant tendre et attentionné et surtout il ne l'avait pas pour autant laissé tomber après la première nuit : ce qu'elle redoutait par-dessus tout. Ils vécurent ensuite pleinement cette période merveilleuse qui suit immédiatement la formation de tout nouveau couple. Ce moment unique où chacun découvre l'autre à l'abri des soucis du quotidien et sans avoir encore à se préoccuper de l'avenir. Ils avaient fait l'amour, beaucoup et souvent, et Nancy, quoique toujours très pudique, avaient découvert à quel point elle aimait ça, une fois passées ses premières appréhensions. Ils s'étaient rapidement installés dans un confortable trois-pièces à Oakland, aussitôt après que Ned eut trouvé un poste d'assistant au cabinet d'expertise de Bob Wozniowski. Tout leur souriait depuis. Aussi, quand Nancy annonça à Ned au mois de juin qu'ils attendaient un heureux événement pour la fin du mois de février 1986, celui-ci ne se montra guère surpris et en fut même tout à fait ravi. Deux mois plus tard, le petit couple se mariait en toute hâte par convention

familiale afin de ménager la grande susceptibilité religieuse des parents de Nancy et décidait, par soucis d'économie cette fois, de passer sa lune de miel au Mexique en fin de saison, pour bénéficier des meilleurs tarifs.

Ned avait donc posé ses congés en conséquence et comme le début de grossesse de sa charmante épouse ne posait aucun problème, ils avaient quitté la Bay Area le 12 au matin avec la bénédiction du gynécologue de Nancy. Le Ford Bronco que Ned avait racheté à son père moins d'un an auparavant, s'il n'était pas idéal pour les longs trajets, n'en était pas moins confortable et allait leur permettre de visiter pour un coût très raisonnable le pays des Mexicas et la Ciudad des Ciudades : Mexico City.

Ils avaient franchi la frontière à Nogales, puis sans se presser, ils avaient gagné la capitale mexicaine en passant par Chihuahua, Torreón et San Luis Potosí. Leur arrivée à Mexico avait été pour eux une source d'émerveillement et de surprise, car ni l'un ni l'autre ne s'étaient attendus à l'impression de grandeur et de démesure que donne la mégalopole mexicaine quand on y entre pour la toute première fois, surtout après avoir constaté à quel point le reste du pays peut être désert. Ils avaient ainsi roulé pendant deux heures sans interruption après être entrés dans la ville et n'en revenaient toujours pas du spectacle qui s'offrait à eux. Le Bronco avait remonté l'avenue Insurgentes sur presque 25 kilomètres avant qu'ils n'arrivent enfin dans la Zona Rosa, quartier éminemment touristique, où Ned avait réservé une chambre par téléphone un mois plus tôt.

Une seule ombre était venue entacher ce tableau idyllique. Leur arrivée à l'hôtel Cristobal avait été marquée d'un incident heureusement sans conséquence : en entrant dans leur chambre climatisée, Ned avait été pris d'un malaise provoqué sans aucun doute par la fatigue du voyage et le fait que Mexico soit située à 2300 mètres d'altitude. Celui-ci, qui depuis l'annonce de la grossesse de Nancy passait le plus clair de son temps à se soucier de la santé de sa femme, avait négligé ce détail mais aussi le fait que Nancy pourrait très bien supporter l'altitude mieux que lui-même !

L'hôtel San Cristobal était un petit établissement de 25 chambres, propre et bien tenu mais surtout abordable pour un jeune comptable désargenté. Sobrement décoré dans un style rustico-colonial teinté de modernisme, il offrait des chambres spacieuses et un service tout à fait correct. Ned et Nancy s'y étaient tout de suite bien plu et après une première douche rafraîchissante, ils s'étaient sentis à même de conquérir à leur tour la ville que Cortés avait arraché aux aztèques en 1521. Ressortis de l'hôtel pour 16h00, ils avaient tranquillement flâné dans les rues du quartier. Passée la Plaza Rio de Janeiro, ils

avaient croisé les avenues Chapultepec et Insurgentes au niveau de la Glorieta de Insurgentes, pour finalement gagner la Paseo de la Reforma par Liverpool, Londres, Hamburgo et Génova, débouchant pile devant l'ambassade des Etats-Unis. Nancy s'était fait violence pour ne pas se jeter sur toutes les babioles pour touristes gringos qui abondaient dans ces rues, évitant ainsi de dépenser en deux heures le reste de leur budget vacances. Ils avaient ensuite profité d'un moment de repos à la terrasse d'un bar et dégusté pour Ned, *una cerveza clara* et pour Nancy, *una aqua de orchata*. Ils avaient marché encore un bon moment puis la fringale aidant, ils étaient finalement entrés dans un restaurant haut en couleurs, attirés par la musique enjouée d'une troupe de mariachis. *El Caballero Rojo* était un restaurant coquet et raisonnablement cher, décoré de dizaines de paniers peints suspendus à une verrière voûtée. Très haut de plafond, il était doté de balcons intérieurs richement fleuris, avec aux murs, des dizaines d'œuvres de peintres locaux qui exposaient là dans l'espoir que leurs toiles séduisent un beau jour quelque étranger fortuné. L'accueil y était chaleureux et l'ambiance musicale et festive absolument sensationnelle. Ned et Nancy riaient de tout et s'amusaient follement, enchantés de leur première journée à Mexico. Ned, pleinement remis du voyage et de son léger malaise, se jeta sur la carte et dévora de belles dents un plat entier de *gusanos de maguey* accompagné de sa tequila sans savoir au préalable qu'il s'agissait de vers, puis avala sans ciller un *huachinango a la veracruzana*, sorte de filets de poisson cuits avec des piments, des oignons, des olives et des tomates. Nancy goûta aux plats de Ned mais, plus raisonnablement, se contenta d'une soupe *pozole* accompagnée de *tamales*. Elle accepta de partager avec Ned une bouteille d'*undurraga*, un vin rouge chilien que son époux légèrement éméché qualifia, avec un large sourire, d'excellent. La soirée s'étira paisiblement et les jeunes mariés regagnèrent finalement leur hôtel peu après 22h30, épuisés mais ravis.

Après avoir pris une nouvelle douche, ils s'embrassèrent tendrement en contemplant les lumières de la ville depuis leur petit balcon du second étage, et la main de Ned s'attarda en une longue caresse sur le ventre à peine enflé de celle qui dans quelques mois donnerait naissance à leur premier enfant. Ned trouva que l'ambiance était idéale pour se lancer dans une joute amoureuse, d'autant que les yeux de Nancy brillaient de cet éclat qu'il connaissait si bien à présent mais son estomac lui intima de trouver rapidement une excuse pour aller se coucher car, peu habitué aux piments et autres épices mexicains, celui-ci commençait à l'indisposer sérieusement. Nancy n'en fut ni étonnée ni déçue, ayant vu Ned avaler deux Alka Seltzer

quelques minutes plus tôt. Après tout ils auraient tout le temps de se rattraper pour leur lune de miel les jours suivants...

Ned, qui venait de repenser à cette première journée à Mexico, termina en trois gorgées le reste de la demi-bouteille d'Evian qu'il déposa ensuite dans la corbeille située à côté de la porte de leur chambre. Il se promit de se méfier davantage des piments et autres alcools locaux.

Dehors, les bruits de la mégapole résonnaient : mélange de klaxons de camions, de voix criardes et des chocs plus ou moins sourds d'une palette que l'on décharge ou d'une portière que l'on claque.

- La respiration d'une grande cité, pensa Ned. Identique à celle d'Oakland ou de San Francisco, ou de n'importe quelle autre ville.

Nancy dormait toujours et l'une de ses jambes bougea sous le drap. Le moteur du minibar se mit en marche et ronronna le temps pour lui de compenser l'apport de chaleur provoqué par l'ouverture de la porte, lorsque Ned avait eut envie d'étancher sa soif. Sur la table de chevet, l'écran à cristaux liquides de sa montre afficha 7 :17 AM mais comme celle-ci retardait, il était en fait 7 h19, le jeudi 19 septembre 1985...

Alors que Ned s'apprêtait à regagner sa place auprès de Nancy, il s'arrêta soudain, conscient de quelque chose : comme si un ange venait de le traverser à la vitesse de la lumière. Il n'eut pas le temps d'y réfléchir : aussitôt, il y eut le bruit ! Comme celui que pourrait faire un parpaing qui éclate en touchant le sol après une chute de 30 mètres mais amplifié un bon million de fois ! Au même instant survint la première secousse qui le projeta comme un fétu de paille contre la table de chevet. Il l'entraîna dans sa course folle avant de heurter violemment le minibar et le mur. Nancy s'éveilla en sursaut et tandis que le lit tout entier se précipitait à la suite de Ned vers le mur est, le cadre métallique qui contenait une reproduction photographique de la Pierre du Soleil et situé à la tête du lit se décrocha. Il s'abattit lourdement sur elle, la faisant passer directement du sommeil à l'inconscience.

- Une bombe, pensa Ned dont le crâne endolori lui faisait voir une nuée de petits papillons noirs qui virevoltaient devant ses yeux. Oh merde, non, Nancy... le bébé... !

Toute la literie le rejoignit dans la même seconde et c'est sa jambe gauche qui fit office d'amortisseur, pour son plus grand désagrément. Un nuage de plâtre avait envahi la chambre. Le lustre était descendu de 20 cm et pendouillait maintenant au bout de son alimentation. Les fenêtres venaient d'éclater. Et

toujours le bruit : ce grondement terrifiant surgit des entrailles de la terre et annonçant la catastrophe. Une autre secousse suivit immédiatement la première : comme un fantastique coup de pied au cul. La porte d'entrée se brisa dans un craquement sinistre. Le grand miroir de la salle de bain explosa tandis que les canalisations d'eau arrachées crachotaient leur contenu en une pluie ridicule. Le mur nord, le plancher et le plafond furent déchirés comme s'ils n'avaient été constitués que de papier buvard. Horrifié, Ned vit le lit, et également Nancy, basculer par l'ouverture béante qui, une minute plus tôt encore, était leur chambre de lune de miel ! Le mur est décida lui aussi de quitter l'hôtel par le même chemin et s'écroula sur Ned qui ne dut sa survie qu'à la robustesse inattendue du minibar, qui encaissa à sa place le plus gros du choc.

La secousse dura encore deux minutes, deux minutes de cauchemar, deux interminables minutes de panique irraisonnée pour plus de vingt millions d'habitants, avant que Mexico ne cesse enfin de trembler.

Le plus fort des séismes que le Mexique moderne ait connu s'acheva. Le tintamarre matinal fit place aux hurlements désespérés des sirènes des véhicules de secours. Partout des gens hurlaient, pleuraient ou gémissaient. Les bâtiments les plus touchés finissaient de s'écrouler, les incendies grondaient. Ici, un égout éventré se vidait de son contenu nauséabond, et là, un chauffeur de poids-lourd, aidé du cuisinier d'une *cantina*, s'improvisait sauveteur pour aider une femme prisonnière de sa voiture et bloquée sous les restes d'un immeuble.

Par chance, le quartier de la Zona Rosa ne fut pas le plus touché. Ned et Nancy furent libérés des décombres de l'hôtel San Cristobal dans l'heure qui suivit le tremblement de terre, ce qui hélas, ne fut pas le cas de la majorité des victimes. Le couple fut rapidement conduit sur des brancards de fortune par des habitants du quartier, jusqu'à un dispensaire reconvertit pour l'occasion en hôpital de campagne et en chapelle ardente. Ce n'est que deux heures plus tard qu'une ambulance de la *cruz roja mexicana* put les transférer à grand renfort de sirènes, vers un centre de soins sur l'avenue *Ejército Nacional*.

Toute la façade de l'hôtel San Cristobal s'était effondrée mais on ne déplora qu'un seul mort en la personne de Juan José Munos, le réceptionniste, qui périt écrasé. Le Mexique était en deuil et certains quartiers de Mexico n'étaient plus que ruines.

Nancy se réveilla dans l'ambulance peu avant son arrivée à l'hôpital. Une satanique perceuse à percussions jouait à tue-tête la *cucaracha* dans son oreille droite et son œil droit lui, refusait de lever convenablement le rideau. Sa tête tournait comme si

elle sortait de deux heures de rollercoaster à Coney Island. Un infirmier au teint cuivré se tint au dessus d'elle avec un visage grave et déversa un flot de paroles qu'elle entendit comme au travers d'un filtre : assourdit et déformé. Elle lutta pour tenter de lui répondre ; pour prononcer une phrase intelligible. Elle crut une seconde que ses lèvres s'ouvraient pour laisser passer quelques mots mais la fatigue l'emporta. Elle referma les yeux, incapable de les garder plus longtemps ouverts, et sombra de nouveau.

Son second réveil, cinq heures plus tard, fut le bon. Nancy, choquée et désorientée, resta près d'une demi-heure immobile et silencieuse dans son lit. Elle entendait toutes sortes de sons qu'elle n'identifiait pas, des bruits de portes, des cavalcades, des voix aussi... Elle essaya de comprendre, de se rappeler de quelque chose mais son cerveau était trop embrumé pour cela. Peu à peu, image par image, elle se remémora la soirée au restaurant, la visite des boutiques de souvenirs et le sourire aguicheur du serveur lorsqu'il avait apporté leur bouteille de vin.

- Oh mon Dieu, Ned, songea-t-elle alors. Ned est mort ! Il est mort... Et c'est pour ça qu'il n'est pas là. Elle hoqueta bizarrement une sorte de sanglot et les vannes de ses yeux s'ouvrirent en grand. - Ned... ! Elle pleura, pleura et pleura encore. Elle pleura son mari disparu ; sa propre détresse. Elle pleura pour l'enfant qu'elle portait et pour lequel elle était folle d'angoisse. Elle pleura pour oublier l'horreur qui enserrait son cœur dans un implacable étau d'acier et ce, depuis qu'elle avait repris connaissance. C'est donc avec les joues inondées de larmes que Sanja Vidale trouva Nancy lorsqu'elle entra dans la chambre. Elle accompagnait une autre jeune femme, à la peau très foncée, qui tenait tout contre elle un bébé qui ne devait pas avoir beaucoup plus d'un mois. Celle-ci portait un bandage grossier autour de la tête, visiblement maculé de sang. Elle avait l'air épuisée et à sa manière, aussi angoissée et perdue que Nancy l'était. L'infirmière l'aida à s'installer sur le lit situé à côté de celui de Nancy et la rassura en lui disant que tout allait bien se passer maintenant, et qu'un médecin allait venir la voir aussitôt que possible pour examiner sa blessure et refaire un bandage propre. La femme blessée la regarda un instant, comme si elle tentait de mesurer quelle confiance et quel crédit elle pouvait accorder à la jeune infirmière, puis elle hocha la tête et la remercia. Le bébé émit un son à mi-chemin entre le gazouilli et la râle et sa mère, ne pensant plus qu'à lui, se mit à lui caresser le front en lui parlant tout bas.

- Vous êtes bien madame Nancy Laney ? demanda Sanja dans un anglais très correct en se rapprochant de son lit.

- Oui, répondit-elle avec peine, la gorge sèche et les yeux encore emplis de larmes. Elle chercha ses mots, pour demander ce qui était arrivé mais l'infirmière la devança :

- Il y a eut un tremblement de terre, très grave. Votre mari est blessé mais ça va aller, et votre bébé n'a rien madame. Le docteur va venir bientôt et sûrement aussi les gens de votre ambassade. Ne vous en faites pas !

Tout en disant cela elle lui essuya les joues tendrement, puis vérifia sa perfusion. Nancy aurait voulu la remercier, lui dire à quel point elle était heureuse de savoir que Ned n'était pas mort mais elle n'y parvint pas. Sanja lui versa un verre d'eau minérale et l'aida à boire, sachant à quel point Nancy devait en avoir envie.

- Je dois vous laisser. Il y a beaucoup de blessés encore. Reposez-vous.

Elle sourit à Nancy, d'un sourire fade qui témoignait de l'ampleur et de la difficulté de la tâche qui l'attendait encore : Accueillir et soigner au mieux les dizaines de personnes qui affluaient, amenées tant par les ambulances que par les voitures de particuliers. Beaucoup même arrivaient à pieds. Les réserves de médicaments diminuaient à vue d'œil et bientôt il n'y en aurait plus du tout. Elle ignorait quand elle allait pouvoir quitter l'hôpital et même quand elle pourrait se reposer un peu. Bien pire, elle ne savait pas si ses parents, ses amis, ses proches étaient encore en vie. Elle aussi avait envie de pleurer mais elle ne le pouvait pas. Pas encore en tout cas. Elle jeta un dernier regard à la jeune mexicaine et à son bébé de nouveau endormi, puis elle s'en alla.

Nancy, quelque peu apaisée, tourna péniblement la tête en direction de sa nouvelle compagne de chambre. Elle était visiblement très pauvre mais se voulait soignée et coquette dans la mesure de ses maigres moyens financiers. Toutes deux se regardèrent un moment et la mexicaine se risqua à prononcer quelques mots d'espagnol à voix basse, sans aucune certitude d'être comprise de l'américaine.

- Es terrible lo que llega ! Es terrible...

Nancy hocha légèrement la tête, pour bien montrer qu'elle avait compris et qu'elle acquiesçait, puis ne pouvant rien faire d'autre pour le moment et se sentant rassurée, elle referma les yeux et chercha le sommeil pour que passe le temps.

Elle fut réveillée par le bruit que firent les infirmiers en installant deux nouvelles victimes de la catastrophe dans leur chambre. Le médecin qui les accompagnait s'approcha de sa voisine et lui annonça d'une voix triste et neutre que son mari n'avait pas survécu à ses blessures et qu'il était désolé. Nancy n'avait compris qu'à demi-mot mais le hurlement de douleur

que poussa la jeune femme, son désespoir fou et son chagrin, confirmèrent ce qu'elle avait déjà deviné. Le médecin parla avec elle un long moment. Il lui administra un léger sédatif et s'occupa de nettoyer la vilaine blessure qu'elle avait au front, avant de lui poser un pansement propre. La jeune mexicaine s'endormit rapidement après avoir confié son bébé à une autre infirmière venue apporter un couffin à son attention. L'homme en blouse blanche se tourna vers Nancy, le visage fatigué et les traits tirés.

- Señora Laney, je m'appelle Ricardo Samado. Je suis obstétricien et je me suis occupé de vous dès que nous avons su que vous étiez enceinte. Je suis navré de n'avoir pu venir plus tôt après votre réveil mais nous sommes débordés. J'ai très peu de temps à vous accorder malheureusement, cependant sachez que votre enfant n'a rien. En revanche, vous souffrez pour votre part d'un léger traumatisme crânien, avec un important hématome situé au dessus de l'œil droit. Mais celui-ci n'est pas touché. Vous avez aussi deux côtes et le bras gauche cassés, ainsi qu'un certains nombres de petites contusions et quelques coupures sans gravité. Votre époux, lui est actuellement soigné en salle de...

Mais il ne put terminer sa phrase car tout le bâtiment se mit soudainement à trembler. La perfusion de Nancy dansa sur sa potence et, dans le couloir, un bruit de verre brisé se fit entendre. Plus loin une femme hurla, en proie à une crise de nerfs. Puis le silence se fit.

- Une réplique, commenta le docteur Samado. Ce n'est pas la première et sûrement pas la dernière hélas. Je vous disais que votre mari est soigné en réanimation au rez-de-chaussée. Il a été plus gravement atteint que vous mais ses jours ne sont pas en danger. Contre toute attente, j'ai réussi à joindre votre ambassade et ils vont se charger de votre rapatriement au plus vite. Vous et lui devriez rapidement être transportables. Vous avez de la chance...

Nancy ressentit l'amertume du docteur à l'idée qu'elle et son mari, ainsi que les autres ressortissants américains victimes du séisme, puissent quitter Mexico pour être soignés dans de meilleures conditions aux Etats-Unis. Les mexicains quant à eux, allaient devoir affronter le manque de médicaments mais aussi d'eau potable, de lits et peut-être même de nourriture, pour des jours, voire des semaines. Mais que pouvait-elle y faire ? Elle savait que l'aide internationale allait se porter à leur secours et espéra que tout se passe bien, faute de mieux.

- Je vous ai administré une dose de morphine car vous risquez de souffrir à cause de vos côtes mais ça devrait aller jusqu'à votre prise en charge. Tachez de dormir encore un peu si vous pouvez. Maintenant je dois vous laisser.

Le médecin quitta aussitôt la chambre, laissant Nancy à ses pensées. Elle ne dormit pas tout de suite. Elle pensa à Ned, à la jeune femme désormais veuve qui dormait près d'elle, aux gens encore ensevelis sous les décombres des immeubles. Elle pensa à ses parents qui devaient être fous d'anxiété à l'annonce de la nouvelle du sinistre, à leurs amis, à Marge Becker, leur voisin. Elle se sentait si impuissante, si inutile, si fragile surtout. Elle n'arrivait toujours pas à bouger convenablement. Son corps semblait ne pas vouloir réagir, refusant les ordres qu'elle lui donnait. Et les heures passèrent l'une après l'autre, lentement.

L'horloge Timex noire et blanche du hall d'accueil de l'hôpital indiquait 1h53 quand l'homme franchit la double porte vitrée. Celle-ci avait été bloquée en position ouverte car depuis le tremblement de terre, elle ne parvenait plus à se refermer convenablement et le « clonk clonk » produit par son moteur malade avait rapidement failli rendre fous les occupants du hall.

Au même moment, à l'aéroport international Benito Juárez, plusieurs appareils de transport de l'US Air Force se posaient, amenant à leur bord des équipes de secouristes sinophiles spécialisés dans la recherche des victimes d'ensevelissements mais aussi des médicaments de première urgence, du sang, de la nourriture et du matériel en quantité. Le reste de la nuit allait voir se jouer un véritable ballet d'avions en provenance des nombreux pays qui avaient aussitôt répondu à la demande d'aide émanant du gouvernement mexicain devant l'ampleur du désastre.

Tant de gens étaient passées par cette porte depuis le drame que personne ne prêta la moindre attention au nouveau venu, préférant s'atteler à la prise en charge des blessés qui continuaient d'affluer. La quarantaine, peut-être un peu plus, il était grand et mince, d'allure sportive et portait un costume Cerruti vert tendre, ainsi qu'une paire de lunettes de soleil Ray Ban à monture dorée. Plus sombre de peau que la plupart des mexicains, il avait cependant les traits caractéristiques des indiens d'origine uto-aztèque, dont on comptait encore plus d'un million de représentants rien qu'à Mexico. D'une main passée par l'ouverture de sa veste, il maintenait quelque chose en place sous sa chemise et en éprouvait visiblement beaucoup de peine. Le front ruisselant de sueur, les yeux écarquillés pour ne pas les fermer, chaque nouveau pas semblait être le fruit d'un terrible effort de volonté de sa part. Il traversa le hall à présent encombré de dizaines de lits supplémentaires et se dirigea lentement parmi les patients en attente de soins pour

gagner les ascenseurs. Il ressortit tout juste une minute après au troisième ; le souffle court, et regarda un moment la plaque annonçant les spécialités de l'étage : « *Maternidad, obstétrica ginecologia.* »

Là aussi, les couloirs avaient tous été réquisitionnés pour l'installation de fortune d'un maximum de blessés. A défaut de lit, certains se contentaient d'un brancard, voire d'un simple matelas de mousse posé à même le sol. Une forêt de potences avait soudain poussé dans la maternité et certaines perfusions tenaient au mur à l'aide d'un clou planté à la hâte. L'étage, habituellement calme et silencieux à cette heure, était au contraire en pleine activité. Médecins et infirmières, quoi qu'épuisés, continuaient de soigner ceux qui en avaient besoin. L'homme, ayant repris son souffle, alla se poster près d'un lit où somnolait une vieille femme. Celle-ci ne souffrait que de quelques contusions dues à la réception douloureuse d'un étage lors de la secousse mais elle avait en revanche failli périr dans l'incendie qui s'était presque aussitôt déclaré dans son immeuble. Si le feu l'avait épargné, la fumée en revanche avait attaqué ses poumons et elle s'était déjà évanouie lorsque les pompiers aidés de voisins l'avaient extraite par le balcon de son appartement dévasté. Depuis, elle flottait entre la vie et la mort, respirant bruyamment à l'aide d'un masque à oxygène.

L'homme ne lui accorda qu'un bref regard, préférant surveiller du coin de l'œil le bureau d'accueil de l'étage. Une seule infirmière s'y trouvait, travaillant à établir une liste des personnes soignées à cet étage, afin de permettre aux autorités d'aider les familles à retrouver les leurs, dispersés au hasard des centres hospitaliers de la ville. Il attendit patiemment, guettant un moment propice pour lui. Il devait être discret et bien plus important encore : il devait réussir !

Un jeune garçon couché un peu plus loin, fut soudain pris d'une violente quinte de toux, puis deux médecins sortirent de l'ascenseur, ainsi qu'un infirmier poussant un chariot chargé de boîtes de bandages et de médicaments. L'un des deux médecins entra dans le bureau d'accueil et en ressortit quelques secondes après accompagné de l'infirmière. Ils s'engagèrent tous trois dans le couloir, laissant l'accueil désert. L'homme regarda sa montre rapidement, découvrant pour l'occasion une superbe Rolex plaquée or : 2h00 passées.

Sans même hésiter, il pénétra dans le bureau et commença à inspecter les papiers posés sur le comptoir. Il les passa en revue, grimaçant à chaque fois que le document ne l'intéressait pas. Il reposa la pile et vit soudain le planning mural. Celui-ci avait été revu en fonction des événements et tenait compte de toutes les personnes admises dans le service, répertoriant nom, âge, sexe, pathologie, groupe sanguin, soins apportés, nom du

ou des médecins traitants, et toute autre information connue pouvant être utile. L'étrange visiteur le parcourut rapidement des yeux, puis saisit une à une les fiches de la colonne « *obstétrica* ». Il lut : Luisa Rodrigues ; 27 ans ; enceinte de 6 mois : il passa... Ana-Maria Montego ; 23 ans ; enceinte de 19 semaines : là encore il passa. Julia Fuentès-Hidalgo ; 19 ans ; accouchement prévu pour le 25 septembre : il passa... Nancy Laney ; 23 ans ; américaine, enceinte de 12 semaines ; admise pour blessures au thorax, aux bras et au visage ; chambre 312. Il regarda rapidement les autres fiches. Non... Rien d'autre ne correspondait.

- Une américaine, dit-il simplement à voix basse en faisant la moue.

Tandis qu'il restait plongé dans ses pensées, perplexe, le « ding » de l'ascenseur retentit, indiquant son arrivée à l'étage. Surpris, l'homme reposa avec précipitation les fiches sur le tableau, prenant malgré tout le soin de bien les remettre dans l'ordre, et sortit vivement de l'accueil. Il croisa un homme d'une trentaine d'années qui venait de surgir de l'ascenseur, vêtu d'un survêtement sale et élimé, le visage grave, les cheveux en bataille et qui semblait en proie à une sourde angoisse. Sans en tenir le moindre compte, il s'avança d'un pas mal assuré dans le couloir à la recherche de la chambre 312.

Il ouvrit la porte avec précaution, faisant le moins de bruit possible et pénétra dans la chambre. Un filet de transpiration ruisselait le long de son échine, la douleur était pire à chaque instant et le simple fait de respirer lui faisait mal à présent. Il glissa sa main droite dans sa poche et en sortit une petite lampe électrique plate, qu'il alluma en prenant soin d'en diriger le faisceau vers le sol. Il entra et referma aussitôt derrière lui. La lumière se diffusa dans la pièce en une large auréole jaunâtre. Juste assez pour lui permettre de ne pas heurter le mobilier et pour identifier le lit où était couchée Nancy. Il s'approcha d'elle et se mordant la lèvre pour ne pas gémir et prit dans la poche intérieure de sa veste un sac en plastique contenant une serviette et une baïonnette en acier noire. Il hésita une seconde, saisit par le doute. Mais non, il était trop tard pour reculer : trop tard même pour envisager de trouver une autre femme qui puisse faire l'affaire. Il appliqua doucement la serviette sur la bouche de Nancy. Le chloroforme l'empêcherait de se réveiller avant qu'il n'ait fini. C'était mieux ainsi. Il ne voulait surtout pas la traumatiser. Il posa la lampe de poche sur la tablette près du lit et regarda une à une les autres occupantes de la chambre. Elles dormaient. Epuisées par la plus tragique journée de toute leur existence, ni l'homme ni sa lampe n'auraient pu les faire sortir du profond sommeil où elles avaient trouvé refuge cette

nuit, en attendant d'avoir à affronter, dès le lendemain, la dure réalité qui accable toujours les survivants d'une catastrophe. Il se tourna ensuite vers Nancy et rangea la serviette dans son sac, en prenant garde de ne pas respirer les effluves soporifiques qui s'en dégageaient. Il ôta le drap qui recouvrait Nancy, soulevant pour ce faire les bras de la jeune femme inconsciente. Les yeux brouillés de larmes à cause de la souffrance qui irradiait de sa poitrine, il parvint à grand peine à remonter la chemise de nuit de convalescence de Nancy au-dessus de son ventre. La jeune américaine était maintenant nue sur son lit, à l'exception des épaules et des seins. L'homme contempla ce corps sans défense auquel la maigre lumière de sa lampe ne rendait pas honneur. Il admira ses jambes fines et douces ; ses cuisses bien faites ; la sombre toison bouclée de son pubis, puis enfin son ventre : son précieux ventre !

Il lui fallait faire vite à présent. Il retira sa veste qu'il laissa tomber au sol, puis vint le tour de sa cravate et enfin de sa chemise. Torse nu, il exposa un large pansement qui enserrait toute la partie gauche de sa poitrine et de son abdomen. Avec délicatesse, il tira sur les bandes de sparadrap qui le maintenait en place en souffrant le martyr. Il ne s'arrêta pas jusqu'à ce que la large bande de gaze se soit détachée de lui, révélant une plaie béante à l'aîne. Un très large hématome jaune et violacé recouvrait une bonne moitié du thorax et descendait aussi sur l'estomac. Sitôt le bandage retiré, un filet de sang ruissela de l'ouverture. L'homme recueillit un peu de son propre sang du bout de l'index droit et commença à tracer un cercle sur le ventre de Nancy en se mettant à psalmodier péniblement :

« *Nanahuatzin ihcuac nimiquiz,
motlecuilpan xinechtoca
huan cuac tiaz titlaxcal chihuaz,
ompa nopampa xichoca.*

*in mtztli momiquilia,
citlalimeh ixmimiqueh
in ilhuicac moxotlaltia.*

*Ompa huehca itzintlan tepetl,
popocatoc hoxacaltzin,
ompa yetoc notlahzotzin,
noyolotzin, nocihuatzin. »*

Une fois le premier cercle achevé, il en traça quatre autres à l'intérieur, puis huit pointes en étoiles entre les deux cercles extérieurs. Entre le second et le troisième cercle, il appliqua quarante huit fois son index ensanglanté pour dessiner autant

de points. Entre le troisième et le quatrième cercle, il répéta l'opération encore quarante fois. Entre le quatrième et le cinquième, il n'en fit que seize, puis termina par un seul gros point carmin au centre du cinquième cercle. Pas une seule seconde il ne cessa de chanter durant les vingt minutes que demanda la réalisation de son œuvre sanguinolente sur le bas-ventre de Nancy. Satisfait de lui-même, il souffla quelques secondes, s'essuya le front avec l'avant bras et ferma les yeux pour se concentrer sur la suite du rituel. Il les rouvrit et sentit les battements de son cœur s'affoler dans sa poitrine. Il retira alors la baïonnette du sac en plastique et la sortit de son fourreau. La lame noire et évidée en son centre pour permettre au sang de gicler semblait lui sourire d'un sourire plat et fade : un sourire de mort. Rassemblant son courage, l'homme posa la pointe de l'arme contre son torse, au niveau de ce cœur qui battait maintenant à tout rompre et, les yeux grand ouverts, il l'y enfonça de toutes les forces qui lui restaient.

La douleur lui coupa le souffle. Il poussa une sorte de couinement qui se serait voulu râle, ou hurlement mais n'en avait déjà plus la puissance. Il sentit un liquide chaud couler contre sa poitrine, son ventre, inonder ses deux mains toujours crispées sur la baïonnette. Ses genoux ployèrent sous lui sans même qu'il s'en rende compte. Sa mâchoire heurta violemment le rebord du lit de Nancy. Ce fut là la dernière sensation qu'il éprouva. Il s'effondra brutalement sur le sol plastifié, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils, et mourut.

* * *

Le hurlement fit sursauter Sanja Vidale qui somnolait dans le bureau d'accueil. Elle n'avait pas cessé de courir depuis l'arrivée des premiers blessés, vingt heures plus tôt. A 3h00 du matin, elle s'était finalement décidée à s'accorder une courte pause pour avaler un sandwich au thon et boire un café amer qui devait dater de la veille. Il y avait tant de victimes ! Et les enfants ! Elle en avait soigné plus de quarante déjà et la liste de ceux qui restaient en attente semblait interminable. Elle avait entendu un bref communiqué officiel à la radio, annonçant une destruction de 25 à 35 % de la ville mais aussi probablement des centaines de morts. Sanja savait que si la radio annonçait des centaines de décès, alors il y en avait des milliers, peut-être même des dizaines de milliers. Son angoisse des premières heures quant au sort des siens avait vite fait place à l'effroi devant les hordes de blessés et les longues rangées de cadavres recouverts d'un drap blanc ou d'une couverture qui s'alignaient minute après minute dans les rues bouleversées de Mexico City. Puis l'effroi avait fait place à la tristesse, et la tristesse à

l'épuisement. Sitôt son maigre repas avalé, elle avait voulu se reposer un instant... et elle s'était endormie : épuisée.

Le cri provenait du couloir central. Sanja se précipita hors de l'accueil, se demandant encore si elle avait vraiment dormi ou si elle rêvait qu'elle entendait une femme hurler. Le docteur Léon-Porfidia arrivait déjà à sa hauteur, lui aussi alerté par le vacarme.

- Chambre 312, se dit Sanja. Oui pas de doute, c'est bien de la 312 que provenait le hurlement. Que se passait-il donc ? Elle ouvrit la porte en grand et, dans le même mouvement, alluma le plafonnier. La pièce s'illumina à la blancheur laiteuse du néon, offrant un macabre spectacle à la jeune infirmière. Luisa Rodrigues était redressée dans son lit, pâle comme un linge, les yeux fous, en proie à une crise d'hystérie. C'est elle qui avait hurlé ainsi et la raison en était parfaitement évidente. Elle gisait au pied du lit de madame Laney dans une véritable mare de sang, un couteau planté en plein cœur.

- *Mato a la mujer !!! Mato a la mujer americana !!!* répétait-elle maintenant en cherchant du secours dans les yeux de Sanja affolée. De l'autre côté de la chambre, Maria Soleno, la jeune veuve, pleurait, recroquevillée dans son coin. Le docteur Léon-Porfidia s'occupa de calmer madame Rodrigues, tandis que Sanja, tout aussi bouleversée que les occupantes de la chambre, regardait le curieux soleil vermillon qui ornait le ventre nu de Nancy Laney.

- Sanja, secouez-vous nom de Dieu ! éructa le médecin.

Se ressaisissant, elle passa de l'autre côté du lit et prit le pouls de Nancy en tremblant : normal. Elle dormait ! Elle dormait paisiblement comme si de rien n'était.

Deux autres infirmières arrivèrent dans la chambre, ainsi que le docteur Samado qui n'en crut pas ses yeux. Cinq minutes plus tard, Luisa Rodrigues, Maria Soleno et Julianna Companero, la quatrième occupante de la chambre, avaient été évacuées dans le couloir par précaution. La découverte par le docteur Samado du sac contenant la serviette empestant le chloroforme, donna l'explication du profond sommeil dans lequel se trouvait plongée l'américaine. Madame Rodrigues commençant à sentir les effets du sédatif que le docteur Léon-Porfidia venait de lui administrer, c'est vers Maria Soleno que se tourna le docteur Samado pour en savoir un peu plus.

- Que s'est-il passé ? Mais qui est cet homme ? demanda-t-il très énervé par cette journée sans fin où tout semblait devoir tourner au cauchemar quels que soient les efforts qu'il déploie. Maria tenta de maîtriser les tremblements qui agitaient son corps et répondit :

- Je ne dormais pas vraiment... L'homme est entré et il a allumé une lampe de poche. Ensuite, il a posé cette serviette

sur le visage de la señora américaine et il s'est mis torse-nu. Il a retiré son bandage et s'est mis à dessiner sur son ventre avec son propre sang. C'est un *brujo*, un sorcier. Je le sais, j'ai déjà vu des cérémonies quand j'étais plus petite, et il chantait sans arrêt. Ensuite, il a sorti son poignard et il s'est tué, comme ça, sans dire un mot de plus. Moi je n'ai rien dit, j'avais trop peur. Je sais ce que peuvent faire les sorciers !

Estomaqué, Ricardo Samado regarda son collègue, aussi incrédule que lui, et resta là sans rien dire. Il se reprit au bout de quelques secondes d'un silence pesant, personne n'osant faire le moindre bruit, et donna aussitôt une suite d'ordres brefs dictés par l'insolite de la situation.

- Je veux que Machado et Dominguez emportent le corps à la morgue et qu'on nettoie cette chambre au plus vite... Que personne ne parle de cet incident, c'est bien compris ? Ce type était un malade mental et je ne tiens pas à passer la nuit à me demander pourquoi il a agit ainsi. Je ne veux pas non plus en entendre parler à tout bout de champ. Nous avons infiniment plus important à faire dans l'immédiat et il sera toujours temps d'envisager quoi faire un peu plus tard. L'ambassade a appelé pour dire qu'une ambulance allait venir chercher les Laney d'ici une heure au plus, alors action tout le monde !

Il regarda Nancy en se demandant ce qu'il avait bien pu faire pour mériter autant d'ennuis en une seule journée, puis il poursuivit :

- Sanja, je veux que vous laviez Madame Laney avant qu'elle ne se réveille et pas un mot là-dessus ! Qu'ils repartent au plus vite chez eux... Je ne veux pas que le ministère nous envoie la police en ce moment. Je doute d'ailleurs qu'ils le puissent. S'ils n'en savent jamais rien, les Laney ne nous feront pas d'ennuis et n'en vivrons que mieux. Allons dépêchez-vous !

Le docteur Léon-Porfidia acquiesça d'un hochement de tête puis s'occupa de transférer les occupants de la chambre à un autre étage. Le corps de l'homme fut emmené discrètement avec ses affaires et l'on descendit Nancy dans le hall après que l'infirmière Vidale eut terminée sa toilette. Elle se réveilla peu avant l'arrivée des personnels de l'ambassade, la tête dans du coton. Elle vit Ned sur un brancard près d'elle. Il dormait. Une bande entourait son front et il arborait un magnifique coquard bleuté à l'œil droit mais il était là, en vie... près d'elle enfin !

- Ah, madame Laney, vous voilà réveillée ! s'exclama le docteur Samado qui s'approchait justement. Vous allez être heureuse d'apprendre qu'un appareil affrété par Washington s'est posé il y a une trentaine de minutes à l'aéroport. Vous allez rentrer chez vous pour y être soignée et vous pourrez commencer à oublier cette tragédie. Tout est prêt et vous y serez d'ici une heure au plus.

Nancy regarda le médecin, ne sachant quelle réponse lui donner. Elle opta pour celle lui semblant la plus adaptée.

- Merci docteur, merci infiniment. Et elle sentit sa gorge se nouer à l'idée d'avoir frôlé la mort d'aussi près.

- Tout ira bien désormais, n'ayez crainte, conclut Samado. Je dois vous laisser car j'ai encore beaucoup de patients qui me réclament, je vous souhaite un bon retour chez vous.

Nancy l'observa tandis qu'il s'éloignait, puis revint sur Ned, toujours assommé par les médicaments. Oui, elle voulait partir d'ici au plus vite : regagner Oakland et retrouver ses parents, ses amis et oublier les dernières heures sordides de sa vie, cette lune de miel gâchée par une nature imprévisible. Partir !

L'ambulance quitta l'hôpital toutes sirènes hurlantes et prit la direction du sud. Elle traversa le parc du Chapultepec, remonta le boulevard du Président Aleman et gagna l'aéroport international sans traverser le centre ville devenu impraticable. L'Hercules C130 gris de l'Air Force s'éleva au-dessus de la capitale mexicaine ravagée aux premières lueurs de l'aube, pour regagner les USA en emportant à son bord 28 américains rescapés, ainsi que les 11 dépouilles des victimes américaines identifiées. Pour Ned et Nancy, le cauchemar était bel et bien terminé.

* * *

Quatorze heures plus tard, une nouvelle secousse à peine moins puissante que la première frappait de nouveau Mexico. Plus tard, le gouvernement estima à cinq mille le nombre total des victimes de ce tremblement de terre mais d'autres sources donnèrent des chiffres variant de dix à trente mille morts. Plus de cent mille habitations furent détruites et l'on compta pour près de 4 milliards de dollars de dégâts.

Quant à Sanja Vidale, elle ne le sut que le surlendemain du drame mais elle avait perdu ses parents et sa sœur cadette dans l'effondrement de leur maison. Sa vie en fut brisée.

Ned accéléra et passa le feu in extremis avant qu'il ne soit rouge. Sa Mercury Grand Marquis filait à présent en direction du sud-ouest sur Montecito avenue. Il devait encore traverser tout Oakland, rattraper la 7^e à l'angle du Harrison Railroad Park et la remonter jusqu'à Kirkham Street. A cette heure là et compte tenu de la circulation, il lui faudrait bien vingt minutes pour y parvenir. Il était six heures moins dix à l'horloge du tableau de bord et il avait promis à Nancy de passer chercher Randy pour 18h00 précise au Wyndham Institute. Mais voilà, il avait fallu que Grant Forrester débarque à la dernière minute, comme il en avait pris la fâcheuse habitude, pour que Ned passe du statut « ponctuel » au statut « retardataire ». Il avait dû une nouvelle fois réexpliquer au gérant du garage du Lincoln Center, comment remplir convenablement ses formulaires de déclaration d'heures pour ses trois mécaniciens et sa secrétaire, afin de pouvoir préparer les chèques de salaire et les bulletins de paye qui arrivaient à échéance. Grant Forrester, 48 ans, était selon Ned un excellent mécanicien, un homme doué du sens pratique et parfaitement conscient de la valeur de l'argent mais en aucun cas une personne apte à s'occuper de remplir seule un quelconque formulaire. Ned, et son patron Bob Wozniowski, avaient à maintes reprises conseillé à Forrester de déléguer cette tâche « ingrate pour lui » à Betty Cordel, sa secrétaire, dont les talents administratifs n'étaient plus à prouver depuis des années. Mais hélas en plus d'être économe, Grant Forrester était aussi à sa façon un grand paranoïaque. Et rien, semblait-il, ne parviendrait jamais à le convaincre de confier le règlement des factures ou le relevé des heures effectuées par son équipe à une tierce personne, fut-ce la dévouée et intègre Betty Cordel.

Ned avait dû promettre de passer au garage le lendemain matin avant midi, avec chèques et bulletins en poche, pour se

débarrasser de ce sympathique mais encombrant client. Bob Wozniowski avait ri sous cape durant tout l'entretien et dès que Forrester était parti, il avait fait comprendre à Ned d'un signe de tête qu'il pouvait filer. Wozniowski avec ses 115 kilos, son crâne chauve et sa barbe fournie, avait un look de Hell's Angel, ou de vieux grizzli mangeur d'enfants mais c'était un excellent comptable, un comique qui s'ignorait et aussi un bon patron, qui, à défaut de verser à ses employés des salaires mirobolants, savait se montrer juste et récompenser les efforts consentis. Ned ne s'était pas fait prier, au point qu'il avait même réussi à rattraper et à doubler le pick-up de Grant Forrester au premier carrefour.

Ned freina et stoppa derrière un coupé Le Baron au feu situé au croisement de Harrison et de la 14^e. Il en profita pour descendre la vitre de sa portière, sortir une Kool de son paquet et l'allumer. Une Corvette jaune passa au carrefour et Ned se demanda s'il aurait un jour les moyens de s'offrir ce genre de jouet. Il souffla la fumée hors de la voiture et alluma la radio tournant le bouton du tuner jusqu'à ce qu'une radio se présente. La première fut KUSF, la radio de l'université de Frisco sur 90.3. Il croisa les doigts pour avoir un morceau des Stones ou de Pink Floyd mais il dut se contenter de Metallica... et Ned n'aimait pas Metallica ! Les quatre chevelus originaires de la Bay Area connaissaient bien un certain succès et jouissaient d'une réelle estime à San Francisco et aux alentours mais leur musique agressive et leur look de SDF ne suffiraient pas à faire d'eux une formation du niveau des cailloux ou des flamants. Il en était sûr : d'ici à trois ans, ils auraient rejoint les hordes anonymes des artistes oubliés ! Et c'est au son de leur *Welcome Home (Sanitarium)* qu'il gagna l'institut de Kirkham Street, un titre qui, pour le coup, lui parut particulièrement déplacé.

Randy était né le 21 février 1986 à la maternité de l'hôpital d'Oakland, à moins d'un kilomètre de l'appartement de Ned et Nancy. Il avait décidé de pointer le bout de son nez avec une semaine d'avance sur la date prévue par le docteur Mc Nish. Avec 3,6 kilos et un bilan prénatal sans l'ombre d'un souci, l'arrivée un peu impromptue de Randolph Jonathan Laney n'avait posé aucun problème à ses parents... Du moins jusqu'à ce que le docteur Mc Nish et la pédiatre de l'hôpital, Samantha Coleman, aient demandé à Ned et Nancy de venir les voir une semaine après l'accouchement. Si physiquement Randy était un petit garçon comme tout couple pouvait rêver d'en avoir un, les deux médecins étaient en revanche plus inquiets quant à ses capacités intellectuelles. A son arrivée, leur bébé n'avait pas daigné pleurer ni crier, malgré les deux claques que lui avait administré l'obstétricien. Sa réactivité était bonne, ses réflexes semblaient parfaitement normaux, il voyait à priori bien et

entendait sans peine. Mais son silence, seulement brisé en de rares occasions par un gémissement ou un infime grognement, avaient fait craindre au docteur Coleman que Randy ne soit affligé de troubles neurologiques, voire même d'autisme.

La nouvelle était tombée comme un couperet sur le jeune couple. Après une lune de miel transformée en cauchemar par un tremblement de terre, le sort semblait s'acharner sur eux en frappant cette fois ce à quoi ils tenaient le plus : leur enfant. Certes Nancy avait bien remarqué le « silence » de Randy, et même Ned s'en était étonné mais de là à envisager que leur adorable petit garçon puisse être atteint d'un problème aussi grave que l'autisme... non ! Sam Coleman avait fait preuve de beaucoup de tact et leur avait longuement expliqué qu'il fallait rester prudent avant d'affirmer quoi que ce soit au sujet de Randy. Il faudrait attendre qu'il ait atteint l'âge d'un an au moins, avant de pouvoir être plus précis. Mais ça n'avait pas empêché Nancy de beaucoup pleurer. Et Ned aussi...

Avait alors commencé pour le couple un véritable marathon de consultations médicales, d'examens et de tests dont leur fils était le sujet. Tous les vendredis, le docteur Coleman auscultait Randy, tâchait de le faire jouer, dessiner, ou bien le mettait en présence d'autres enfants afin d'étudier ses réactions. Hélas, semaine après semaine, les observations du docteur ne faisaient que renforcer ses craintes. Les Laney avaient donc dû accepter l'inacceptable et admettre que leur fils était différent, avec tout ce que cela sous-entendait pour son avenir et pour le leur. Sam Coleman leur avait conseillé d'amener Randy au Wyndham Institute, où Venessa Giovanelli pourrait le suivre et l'aider. Le docteur Giovanelli étant, selon elle et de loin, la meilleure pédopsychiatre de toute la Californie. La jeune femme, dont la plastique lui aurait à coup sûr valu les honneurs de la presse de charme, collectionnait les diplômes et n'avait pas de plus grande passion dans l'existence que d'aider ceux des enfants qui avaient besoin de ses connaissances et de ses talents de thérapeute. Elle avait reçu Ned, Nancy et Randy pour la première fois sept mois plus tôt et depuis lors, elle consacrait régulièrement une demi-journée mensuelle au petit garçon afin de suivre son évolution. Devant les indubitables symptômes d'autisme que présentait Randy, elle avait rapidement suggéré de lui faire suivre un traitement d'halopéridol adapté à son âge. Après en avoir longuement discuté et souffert, Ned et Nancy avaient finalement accepté, avec l'espoir un peu vain qu'un traitement médicamenteux puisse aider leur fils.

Ned se gara à une cinquantaine de mètres de l'entrée de l'institut et se dépêcha de gravir les marches menant au hall d'accueil. Il était déjà 18h09 et il était inquiet. Mais il était

toujours inquiet quand Randy devait rendre visite au docteur Giovanelli. Celle-ci le reçut avec le sourire et l'invita à passer dans son bureau, tandis que Randy resterait encore quelques minutes avec Clarissa, l'assistante pédagogique, car elle avait des nouvelles à lui communiquer. Elle lui offrit de s'asseoir mais Ned préféra rester debout, trahissant ainsi son anxiété.

- Monsieur Laney, commença-t-elle alors que Ned tremblait nerveusement à l'idée de ce que la pédiatre allait lui annoncer, Randy est un petit garçon très surprenant. Nous savons vous et moi que depuis sa naissance, il présente des signes d'autisme pouvant conduire à de sérieux retards dans le cadre de son développement, voire à une incapacité à s'intégrer dans la société. Seulement voilà, depuis que je suis Randy et en dehors du fait qu'il ne s'exprime pas comme le font les autres enfants, qu'il ne « communique » pas, je n'ai constaté aucun problème particulier chez lui comme ce devrait être le cas chez un enfant véritablement autiste. J'ai également envisagé à un moment qu'il puisse souffrir en fait de ce que nous appelons dans notre jargon une psychose infantile mais là encore, je n'ai pas à ce jour constaté la moindre dysharmonie dans la personnalité de votre enfant qui soit caractéristique de ce type de pathologie.

Ned se tortilla les doigts d'énervement, il ouvrit la bouche pour répondre, hésita, chercha ses mots et finit par lâcher :

- Mais alors bon Dieu qu'est-ce qu'il a ? Randy prend seize mois dans quelques jours et depuis qu'il est né on nous rabache à sa mère et à moi qu'il est autiste, ou peut-être arriéré, qu'il ne pourra sûrement pas vivre normalement et qu'il faut le bourrer de cette saleté de médicament qui ne sert strictement à rien. Et aujourd'hui vous me dites que finalement ce n'est pas ça ! Mais alors dites-moi ce que mon fils a, nom de Dieu, si vous le savez !

Il tremblait de colère et de frustration, agrippant à pleines mains le somptueux fauteuil de cuir dans lequel il n'avait pas daigné s'asseoir. La sueur perlait à son front et le regard que lui adressa le docteur Giovanelli lui fit regretter de s'être emporté de la sorte.

- Monsieur Laney, reprit-elle en gardant un calme parfait, je comprends votre angoisse et votre colère. J'ai reçu dans ce bureau depuis quatre ans bon nombre de parents qui, comme vous, ont à endurer l'épreuve d'un enfant malade. Mais ce que je vous dis en ce moment, c'est que Randy n'est ni autiste, ni schizophrène, ni attardé. Pour une raison que je ne m'explique pas encore, il ne s'exprime pas comme un petit garçon de son âge devrait le faire. Il s'amuse, se montre curieux, dispose de réflexes normaux et de réactions normales face aux stimuli auxquels je l'ai confronté mais il semble ne pas éprouver de sentiments. Enfin... pas la même gamme de sentiments qu'un

enfant « classique ». A à peine plus d'un an, il est méthodique, organisé, discret et je serais même tentée de dire... sérieux.

Ned s'essuya le bouche du revers de la main. Il tourna la tête de dépit ne sachant plus quoi penser. Comment un enfant de seize mois pourrait-il être sérieux ??? Il n'était même pas sûr de comprendre ce que le docteur venait de lui dire, alors que pouvait-il bien répondre ? Elle reprit.

- Avec votre autorisation et l'accord de votre épouse, je souhaiterais soumettre Randy à l'examen d'un scanner. Cela me permettrait d'être sûre qu'il n'est atteint d'aucune lésion et d'être ainsi tout à fait rassurée du point de vue physiologique.

Le pauvre Ned, plus habitué à solutionner des problèmes fiscaux qu'à affronter le charabia scientifico-médical d'une spécialiste du comportement infantile baissa les bras.

- Ecoutez docteur, moi et Nancy sommes prêts à faire tout ce qu'il faut pour Randy. Alors si vous pensez qu'il faut qu'il passe un scanner, eh bien ok ! Mais si les résultats n'indiquent aucune lésion, ce que j'espère, qu'est-ce qui expliquera le fait que Randy soit comme il est ?

Les grands yeux couleur de bronze de la jeune femme croisèrent de nouveau ceux de Ned, en exprimant à son égard beaucoup de compassion et de sympathie. Elle-même n'avait pas encore d'enfant mais elle espérait n'avoir jamais à se retrouver dans une situation analogue à celle de Ned Laney.

- Eh bien si le scanner ne nous révèle rien, j'en arriverai à envisager la possibilité que Randy ne soit pas « attardé » comme on a pu vous le laisser croire mais qu'au contraire il jouisse d'une extrême précocité.

Les yeux de Ned à cet instant précis seraient probablement sortis de leur orbite à la manière des loups de Tex Avery, s'ils n'avaient pas été solidement maintenus par leur nerf optique respectif.

- Vous voudriez dire que c'est un surdoué alors ? lâcha-t-il en n'arrivant pas à en croire ses oreilles.

- En quelque sorte oui, répondit la pédiatre. Randy pourrait avoir des capacités d'analyse beaucoup plus développées qu'un enfant normal. Il passerait alors le plus clair de son temps à réfléchir au monde qui l'entoure, au détriment de ses émotions. Si c'est le cas, on pourrait alors dire qu'il pense trop. Ce qui ne serait plus un grave problème, car même si son comportement resterait différent de celui des enfants jugés « normaux », il montrerait vite de grandes capacités intellectuelles. Il suffirait alors de l'inscrire dans un établissement pour enfants surdoués afin qu'il ne s'ennuie pas en classe et puisse s'exprimer selon ses aptitudes dans un cadre qui lui soit adapté.

Ned avait l'impression qu'on venait de le sortir du freezer pour le plonger aussitôt dans une bassine d'huile bouillante. Si

seulement ce que venait de dire le docteur Giovanelli pouvait être exact ! Mais il y avait encore trop de conditionnel dans ses phrases pour qu'il soit complètement rassuré sur le sort de son fils.

- Je peux m'arranger pour vous obtenir un rendez-vous afin que Randy passe un scanner d'ici la fin de semaine prochaine. Nous serons alors fixés et nous y verrons plus clair.

Ned acquiesça et s'excusa ensuite de s'être emporté. Ah si seulement elle pouvait dire vrai !

Le docteur l'accompagna jusqu'à la garderie de l'institut et sentit sa gorge se serrer en voyant ce père tenir son enfant contre lui, les joues baignées de larmes. Ah, si seulement elle pouvait avoir mis le doigt dessus ! Les Laney ne méritaient pas ce qui leur arrivait et si cette histoire pouvait trouver une conclusion à la fois rapide et heureuse, elle en éprouverait à coup sûr une immense joie personnelle. Elle allait téléphoner dès le lendemain au chef de clinique du Delaney Biomedical Building afin de décrocher au plus vite un rendez-vous pour le scanner. Et puis elle croiserait les doigts et irait probablement passer un moment à la petite église congrégationaliste de Magnolia Street en rentrant. Elle y oublierait un temps ses diplômes, les certitudes acquises et les doutes enracinés, et elle prierait pour Randy, pour ses merveilleux parents et pour elle-même.

Ned ramassa les affaires de Randy, serra la main de Clarissa Monroe, l'assistante, et prit congé en remerciant encore le docteur pour l'espoir qu'elle venait de faire renaître en lui. Il descendit les marches du perron avec une terrible envie de rire, de courir et de sauter dans tous les sens. Il l'aurait d'ailleurs probablement fait s'il n'avait pas tenu Randy dans ses bras. Et s'il n'avait pas été aussi euphorique à l'idée que son fils puisse en définitive n'avoir rien de grave, il aurait peut-être remarqué à ce moment là, la Cadillac DeVille blanche qui venait de quitter une place de stationnement à une centaine de mètres plus en avant dans Kirkham Street, pour se porter à sa hauteur. Ned, occupé qu'il était à ouvrir la portière arrière de la Mercury pour installer Randy dans son siège enfant, ne vit pas non plus le jeune chicano en sortir et se diriger rapidement vers lui, laissant ouverte la portière arrière droite de la voiture, tandis que son accolyte, derrière le volant, se tenait prêt à repartir. Il ne se rendit compte de quelque chose que lorsqu'il sentit une présence derrière lui et encore, il était à cent lieues d'imaginer ce qui allait se produire.

- Eh Laney ! entendit-il alors prononcer dans son dos avec un accent latino. Il se retourna pour voir qui l'appelait et n'eut qu'une fraction de seconde pour apercevoir une main tenant une sorte de bombe aérosol, avant de recevoir une giclée de gaz

lacrymogène en pleine figure. Ned ferma instinctivement les yeux mais en vain. Le gaz irritant le fit violemment éternuer et il eut aussitôt l'impression qu'on venait de lui fouetter le visage avec une brassée d'orties fraîches. Ses yeux le brûlaient, sa gorge était en feu. Mais que se passait-il encore ! Il poussa un gémissement et tenta de se dégager du mieux qu'il put. Son agresseur lui expédia un méchant coup de poing dans l'estomac et Ned se plia en deux de douleur, le souffle coupé. Il se sentit empoigné par le col de son blouson et projeté deux mètres plus loin. Il s'affala misérablement sur le béton du trottoir.

- Oh non, Randy !!!

Le jeune homme qui venait de le mettre hors de combat s'empara de son fils ainsi que de son sac, traversa la rue en courant et s'engouffra dans la voiture par la portière restée ouverte. Son complice au volant emballa aussitôt le moteur de la Cadillac qui démarra en trombe, et prit immédiatement à gauche dans la 7^e en direction de Peralta, dans un grand crissement de pneus récalcitrants. Le kidnapping de son fils avait duré moins d'une minute.

Ned, choqué et K.O, se recroquevilla au sol, essayant de respirer sans y parvenir. Tous ses muscles tremblaient et il avait l'impression que son visage et sa gorge allaient prendre feu. Un filet de salive coulait de sa bouche jusque sur le trottoir mais il n'était pas en état de s'en rendre compte.

De l'autre côté de Kirkham Street, un jeune noir de 17 ans nommé Brian Shockley et son petit frère de 11 ans, Gale, qui venaient d'assister à la scène, se portèrent immédiatement au secours de Ned. Brian l'aïda à se redresser et à s'adosser contre le mur pour qu'il puisse retrouver sa respiration, tandis que Gale, lui, courait sonner à la porte du Wyndham Institute pour demander de l'aide. Le docteur Giovanelli et Clarissa Monroe sortirent aussitôt, tandis que l'accueil appelait le 911. Ned avait péniblement repris sa respiration mais il n'y voyait toujours rien. Il haletait là comme un chiot épuisé, misérablement affalé par terre.

- Randy ! cria-t-il. Où est Randy ?

Venessa Giovanelli regarda en direction de la voiture de Ned, se tourna dans l'espoir d'apercevoir le petit garçon planté stoïquement là où on l'avait laissé mais elle ne le vit nulle part. Elle comprit alors, atterrée, qu'une nouvelle tragédie venait de se jouer pour la famille Laney.

Le lieutenant De la Rocha fit entrer Ned et Nancy dans son bureau en compagnie du sergent Ganz, puis referma la porte derrière lui. Il les fit s'asseoir et s'installa dans son propre fauteuil, laissant le sergent s'adosser au classeur vertical qui l'avait maintes fois soutenu durant des entretiens de ce type. Patrick De la Rocha avait été informé moins de trente minutes plus tôt de ce qui venait de se passer devant le Wyndham Institute et sa perplexité n'avait depuis lors cessée de grandir. Il appuya sur la touche « renvoi » de son téléphone afin de retourner systématiquement au standard tout appel qui lui parviendrait, de façon à n'être pas dérangé durant l'entrevue. Il examina quelques secondes Ned dont le visage portait encore quelques rougeurs, et Nancy dont la photo à cet instant précis aurait pu illustrer le dictionnaire à la rubrique désespoir. Au cours de sa carrière, il avait déjà eu affaire à des parents dont l'enfant avait disparu mais jamais dans de telles conditions.

- Monsieur Laney, madame... Je vous ai fait venir dans mon bureau car je ne vous cache pas que j'ai grand besoin de vous pour quelques explications. Je veux avant toute chose que vous sachiez que mon équipe et moi-même allons faire le maximum à notre niveau, pour vous aider à retrouver Randy sain et sauf. Mais comme vous le savez certainement, ce type d'affaire est surtout du ressort des fédéraux. J'ai personnellement appelé le FBI qui nous a aussitôt délégué deux agents qui ne devraient plus tarder à nous rejoindre. Mais avant de leur laisser le soin de mettre en œuvre des moyens plus conséquents que ceux dont je dispose, j'aurais voulu vous poser quelques questions qui nous aideront à retrouver votre fils. Enfin, si bien sûr vous vous en sentez capables...

Ned se sentait mal à l'aise et perdu. Il avait encore les yeux injectés de sang et sa gorge le démangeait mais il se sentait en

mesure de répondre aux questions du lieutenant. Il hocha la tête.

- Oui... Oui bien sûr. Allez-y.

- Très bien, commenta De la Rocha. Nous avons déjà pris les dépositions des deux jeunes Shokley qui nous ont fourni de précieux indices, ainsi que celle du docteur Giovanelli. Nous avons lancé un avis de recherche pour une Cadillac De Ville blanche immatriculée dans l'Arizona. Les deux gamins nous ont donné le numéro de plaque et nous savons que cette voiture a été louée à l'une des agences Hertz de Phoenix à un certain Juan Lopez. Nous vérifions en ce moment même dans nos fichiers si cet individu a déjà été fiché et le FBI contactera probablement la police mexicaine pour qu'elle fasse de même de son côté. Mais de vous a moi, Juan Lopez ou John Smith : c'est du pareil au même ! Le type a payé en espèces et il a à coup sûr donné un nom bidon au responsable de l'agence. Si nous en savons un minimum sur les deux hommes qui ont enlevé votre fils, nous n'avons en revanche pas la moindre idée du motif de cet enlèvement. Vous n'avez pas assez de biens ou d'argent pour justifier d'une rançon, aussi nous faut-il chercher dans une autre direction. Et là, vous seuls pouvez nous aider à comprendre pourquoi ces deux hommes ont kidnappé Randy.

Ned regarda Nancy. Elle était pâle comme un suaire et il se dit qu'il ne devait pas être bien mieux qu'elle. Une voiture de patrouille de la police était passée la chercher chez eux et c'est comme ça qu'elle avait appris la nouvelle. Elle avait bien versé quelques larmes mais les nerfs avaient pris le dessus et depuis, elle semblait chercher au fond d'elle-même une explication à tout ceci, sans pour autant y parvenir. Il décida de répondre.

- Lieutenant... commença-t-il. Je n'ai aucune idée de ce qui a poussé ces deux individus à nous prendre notre fils. Je n'en ai sincèrement pas la moindre idée !

Le lieutenant regarda le sergent Ganz par le travers comme s'il ne s'était pas attendu à une autre réponse de la part de Ned. C'était étonnant comme au premier abord, il n'y avait jamais chez les gens la moindre raison valable qui puisse justifier du meurtre, de l'enlèvement ou du passage à tabac d'un proche ou de l'une de leurs relations. Pourtant, dès qu'on les cuisinait en finesse ou qu'on farfouillait un tant soi peu dans leur passé, surgissait alors comme par hasard un motif, ou une vingtaine de motifs, tous à même d'expliquer ce qui s'était passé.

- Ecoutez moi monsieur Laney. Un enlèvement en plein jour et devant témoins, organisé et préparé comme celui-ci l'a été se fait toujours pour une bonne raison. Même si celle-ci ne vous saute pas aux yeux, je puis vous assurer que cette raison existe et qu'elle doit même être bougrement sérieuse pour que deux hommes prennent le risque de finir leurs jours en prison pour

kidnapping ! Réfléchissez bien. Je ne sais pas moi. Vous vous êtes peut-être fâché avec quelqu'un. Vous avez peut-être jadis fait du tort à quelqu'un qui s'est promis de se venger... Vous êtes comptable aussi ! Peut-être avez-vous découvert quelque chose que vous n'auriez pas dû découvrir, non ? Ou bien alors madame Laney a-t-elle une autre idée sur la question ?

Ned regarda de nouveau sa femme, cherchant qui, dans leur entourage ou dans leur passé, aurait pu commettre une telle folie. Elle lui jeta un coup d'œil suppliant.

- Non lieutenant. Je suis navré mais je ne vois pas. Je ne me rappelle pas m'être jamais fait le moindre ennemi, quant à Bob Wozniowski, mon patron, il ne travaille pratiquement qu'avec des petits commerçants ou des artisans. Oh bien sûr, il m'est arrivé parfois de constater quelques irrégularités dans certaines trésoreries mais rien qui puisse justifier le rapt de Randy. Non.

Nancy releva la tête et dit simplement :

- Non, je ne vois pas... je suis désolée. Mais je vous en prie, il faut retrouver Randy. Il est malade et il a besoin de nous. Il est trop petit et il ne parle pas.

Le lieutenant soupira discrètement et joua nerveusement avec le cordon entortillé de son combiné téléphonique.

- Bien sûr madame Laney. Nos hommes sont sur le pied de guerre pour retrouver votre fils. Et le docteur Giovanelli nous a dit que votre enfant était à priori un surdoué, c'est bien ça ?

Nancy regarda le lieutenant De la Rocha avec un air de défi, prête à lui cracher au visage un nom d'oiseau bien senti mais Ned reprit la parole en sentant la tension qui montait.

- Lieutenant... Ma femme n'est pas encore au courant des dernières conclusions du docteur. En fait jusque-là, elle pensait que Randy était soit autiste, soit mentalement attardé et je n'ai appris que tout à l'heure qu'en fait, elle pensait maintenant que son problème à communiquer pouvait venir au contraire d'une sorte de suractivité de son cerveau. Enfin, si j'ai bien compris ce qu'elle m'a expliqué.

- Quoi ? hoqueta Nancy avant de s'effondrer. Randy n'était donc plus handicapé mais au contraire une sorte de prodige ? Elle éclata en sanglots, rompue d'anxiété et en même temps bouleversée de soulagement. Ned se leva pour la prendre dans ses bras et tenter de la reconforter. Le lieutenant soudain gêné s'excusa d'avoir été un peu brusque, et décida d'en terminer avec cet entretien qui de toute façon ne lui apporterait plus rien d'utile. De plus, il avait vu l'ascenseur s'ouvrir et lâcher dans ses bureaux les deux agents du FBI. D'ici deux minutes montre en main, il serait officiellement dessaisi du dossier de Randy Laney. Il laissa donc partir Ned et Nancy en leur rappelant que si quoi que ce soit leur revenait, ils pouvaient toujours l'appeler

ici ou laisser un message. Dès qu'ils furent sortis du bureau, il se tourna vers le sergent Ganz qui n'avait pas bougé.

- Dean, trouve moi donc tout ce qu'on a sur ce Ned Laney. Je veux ses relevés de comptes en banque, ceux de ses appels téléphoniques, je veux savoir s'il a collé une assurance-vie sur son gosse ou sa femme, s'il est connu pour avoir des maîtresses ou bien s'il joue au poker, ou s'il a déjà fait de la taule.

Le sergent Ganz se décolla enfin de son classeur et ôta de sa bouche le chewing-gum à la chlorophylle qu'il n'avait cessé de mastiquer discrètement durant toute l'entrevue avec les Laney. Il le colla sous le rebord du bureau du lieutenant en le regardant d'un air goguenard.

- Ce Laney est un grand criminel dont le tableau de chasse s'élève à onze contraventions pour stationnement et une autre pour excès de vitesse, qu'il a toujours payé dans les délais. Pour le reste, on saura tout ça demain matin. Et j'ai placé aussi deux équipes à la surveillance du couple. S'ils y sont pour quelque chose, on ne tardera pas à le savoir. Sinon, le FBI se débrouillera très bien sans nous Sherlock.

De la Rocha esquissa un sourire et d'un hochement de tête fit sobrement signe au sergent de le laisser.

- Ok Dean, on marche comme ça, puis avant d'appeler les deux agents fédéraux il ajouta - Et s'il te plait, arrête de coller tes putains de chewing-gums sous mon bureau !

* * *

L'agent spécial Allen et l'agent Rourke avaient fait le trajet en voiture depuis le bureau régional de Sacramento jusqu'au commissariat central d'Oakland et ce, dès que le kidnapping de Randy Laney leur avait été signalé. Ils avaient rapidement repris l'affaire et dessaisi le Lieutenant De la Rocha du dossier, les enlèvements étant des crimes fédéraux. Ils avaient aussitôt contacté les responsables des douanes et de la Border Patrol pour que la surveillance à la frontière avec le Mexique soit renforcée, dans l'éventualité où les deux malfaiteurs tenteraient de s'y réfugier. Ils s'étaient rendus à Kirkham Street et avaient entendu de nouveau les frères Shockley, ainsi que la très belle Venessa Giovanelli. Ils avaient posé à peu près les mêmes questions, avec les mêmes commentaires, à Ned et à Nancy, avant de se rendre chez eux afin de pouvoir jeter un coup d'œil à la chambre de Randy sans rien y trouver d'intéressant. Ils les avaient finalement laissé en leur promettant de les appeler sitôt qu'ils auraient quoi que ce soit du nouveau à leur apprendre. Plus tard enfin, ils avaient contacté le bureau pour demander les relevés des comptes en banque de Ned et de Nancy, ceux de leur ligne téléphonique et collecter des informations sur tout ce

qui pourrait chez eux, motiver ou expliquer le kidnapping de leur fils. Eh oui, il fallait bien le reconnaître, ils n'en savaient pas plus que la police locale qui avait bien fait son boulot. Ils firent aussi diffuser un avis de recherche au niveau national en fournissant des photos de Randy obtenues auprès des Laney.

L'agent Rourke, qui avaient les yeux bien en face des trous, avait remarqué les deux flics en planque devant chez les Laney, et les deux agents étaient ensuite rentrés à San Francisco en toute sérénité, sachant que si le couple bougeait cette nuit, la police locale et le lieutenant De la Rocha en tête, se feraient une joie et un devoir de les prévenir, aussitôt après les avoir coffré. Mais James Allen, qui avait déjà passé presque quinze années sur des affaires d'enlèvement, avait l'intime conviction que les Laney n'y étaient pour rien et qu'ils étaient de bonne foi. Dans cette affaire là, ils allaient devoir prendre patience et attendre que les choses bougent d'elles-mêmes, car ici, aucune demande de rançon n'était sérieusement à envisager et sans un motif valable, les chances de retrouver un enfant de cet âge là étaient quasi nulles et dépendaient presque exclusivement de la chance et du hasard.

Le lendemain matin dès 10h30, l'agent spécial Allen appela Ned afin de lui annoncer que la Cadillac avait été retrouvée, abandonnée dans le parking du City Hall Plaza. Une équipe était en train de la passer au peigne fin pour tenter de récupérer des empreintes, des cheveux, des fibres ou n'importe quel autre indice pouvant aider à identifier les deux kidnappeurs. Il lui demanda à tout hasard si la nuit ne lui avait pas permis de se remémorer un détail quelconque pouvant justifier du rapt de Randy mais Ned répondit une nouvelle fois par la négative. Allen récupéra les différents relevés concernant le couple dont il avait fait la demande la veille et commença à les examiner un à un. De son côté, le lieutenant De la Rocha en fit de même dans son bureau du commissariat de Franklin Street mais ni l'un ni l'autre ne découvrit le moindre élément à même de leur apporter un début de piste dans cette affaire.

* * *

Tandis que les deux enquêteurs s'éreintaient à chercher un motif plausible à l'enlèvement du petit Randy Laney, à presque 1.100 kilomètres de là, Wayne Mitchell lui, quittait le quartier général de la Border Patrol à El Paso, au volant de sa Jeep Cherokee. Il entama sa patrouille de surveillance sur la route n°10, le long de la voie ferrée qui courait sur la rive Nord du Rio Grande. Le sergent Mitchell faisait cette ronde quotidienne depuis déjà presque quatre ans, au point qu'il aurait pu la faire

les yeux fermés sans se perdre ni avoir le moindre problème. Il avait déjà repéré et arraisonné plusieurs milliers de clandestins, les « *wet backs* », qui venaient tout juste de passer la frontière pour se chercher aux Etats-Unis une vie qu'ils souhaitaient meilleure. Wayne Mitchell était un « discret ». Il ne portait pas d'uniforme, changeait de véhicule presque tous les jours mais effectuait systématiquement la même route. Il avait appris à reconnaître sur celle-ci les innombrables véhicules qui étaient amenés à l'emprunter chaque jour et par voie de conséquence, ceux qui ne faisaient pas partie de ses habitués et pouvaient fort bien transporter une trentaine de mexicains passés discrètement au Texas ou en Arizona durant la nuit. Certes, il savait très bien que beaucoup réussissaient encore à forcer les mailles du filet mais il voulait croire que son action individuelle servirait, avec celles de ses collègues, à obtenir un jour plus de moyens et ainsi à endiguer le flot des immigrants. Oh, il n'avait aucun grief contre les clandestins eux-mêmes, de pauvres gens qui se laissaient prendre au rêve de l'*american way of life* mais il se battait contre les passeurs qui eux, profitaient largement de leur détresse pour empocher leurs derniers dollars, avant de les faire traverser dans des conditions épouvantables. Ceux-là étaient la vraie racaille que détestait Wayne, et c'est contre cette mafia de l'espoir trompé qu'il luttait chaque jour depuis son arrivée à El Paso. Mais il ne s'attendait vraiment pas à ce que cette journée du 22 Juin 1987 lui réservait.

Il avait repéré le camion vers midi-moins-le-quart à hauteur de Fabens. Un 10 tonnes Ford plutôt âgé et équipé d'un haillon, se dirigeant vers le nord-ouest. Exactement le genre de bahut que les passeurs affectionnaient car plus discret et plus facile à dissimuler qu'une longue semi-remorque. Wayne l'avait pris en filature un petit moment, se contentant d'observer. A 12h05, le chauffeur et son passager étaient descendus du camion pour se restaurer chez Mama Rosita, après l'avoir garé bien en évidence devant le restaurant de la mexicaine la plus connue de toute cette partie du désert. Wayne, qui commençait à douter sérieusement de sa proie, se gara non loin du camion et décida d'aller ouvrir le haillon, histoire de vérifier par lui-même la présence éventuelle de clandestins. Il dégaina et arma son Colt A1, attrapa sa torche Maglight et sortit de sa Jeep. Il n'aimait pas sortir son pistolet mais depuis quelques mois, les passeurs étaient devenus beaucoup plus agressifs et la plupart étaient maintenant armés. Cinq mois plus tôt, Wayne avait été pris avec deux de ses collègues officiers dans la Border Patrol, dans une véritable bataille rangée les opposant à quatre passeurs. Ceux-là étaient américains et avaient déjà été condamnés pour plusieurs autres crimes et délits. A leur arrivée, l'un d'eux avait

aussitôt sorti un fusil de chasse à canons sciés et ouvert le feu. L'officier Newman avait été légèrement touché au bras et pour la première fois de sa vie, Wayne avait dû faire usage de son arme. Après s'être abrité derrière un petit muret, il avait fait feu à trois reprises sur l'homme au fusil tandis qu'il le rechargeait. Les deux premières balles étaient allées s'écraser dans la porte du hangar où les trois autres malfrats avaient trouvé refuge mais la troisième avait fait mouche. Mathusalem John Randall s'était effondré lourdement sans même un cri, atteint en pleine gorge. Wayne n'avait jamais pu oublier le flot de sang épais qui avait jailli du cou déchiré de Randall, ni les soubresauts grotesques de son corps sur l'asphalte brûlante tandis qu'il se mourait. L'échange de coups de feu entre policiers et passeurs avait encore duré une dizaine de minutes après mais à l'arrivée des renforts, les trois truands avaient finalement préféré se rendre. Wayne, ayant agi en état de légitime défense, n'avait pas été inquiété mais le fait d'avoir frôlé la mort et tué un homme l'avait ce jour là définitivement changé. Depuis, il était beaucoup plus suspicieux et prudent durant une intervention, même mineure, et, en son for intérieur, il savait parfaitement pourquoi : il avait peur !

Il ouvrit l'arrière du camion en se tenant un peu sur le côté, puis braqua le faisceau de sa torche à l'intérieur, le canon de son .45 pointé dans la même direction. En fait d'immigrants mexicains, le camion ne contenait que l'ameublement standard d'une maison américaine type. Un déménagement !

Il éteignit sa lampe, referma le haillon et remit la sécurité de son arme avant de rengainer. Midi-dix à sa montre. Il décida de profiter de son arrêt pour déjeuner et retourna avertir le QG depuis la radio de sa Cherokee qu'il passait la prochaine heure chez Mama Rosita. Il enfila sa veste afin de dissimuler son holster et son pistolet, puis entra dans le restaurant.

- *¡ Buenos días Wayne !* fit Tony le serveur en l'apercevant. Comment va ?

- Bien Tony, merci...

Il passa derrière les deux routiers qu'il venait injustement de suspecter et alla s'installer à une table pour deux située près de la vitre, de façon à pouvoir surveiller la route tout en mangeant. Dehors d'autres camions commençaient à arriver, attirés par la cuisine de Rosita et il ne désespérait pas d'y repérer un passeur. Tony, qui connaissait bien Wayne, s'approcha en souriant et lui serra la main chaleureusement.

- Comment vont tes affaires *amigo* ? lâcha discrètement le serveur à son attention. Entre eux, il avait été convenu que Tony ne parlerait jamais ouvertement du travail de Wayne, pour éviter qu'il ne soit repéré par un passeur éventuellement présent dans la salle. En échange, outre une clientèle fidèle, les

membres du personnel du restaurant voyaient parfois leurs contraventions s'envoler.

- Choux blanc ce matin mais bon... la journée est encore loin d'être finie. Je sens qu'il y a de quoi faire dans les parages. Ca fait une semaine que c'est calme et ça ne peut pas durer.

Tony hocha la tête en signe d'approbation et récita à Wayne son laïus de garçon de salle.

- Aujourd'hui c'est Chili, T-Bone avec garniture de frites et salade ou Osso Bucco en plat du jour. Sinon la carte habituelle. Pour le dessert je et conseille la *Pecan Pie* ou la tarte au citron.

Wayne jeta un rapide coup d'œil à la carte que le serveur lui tendait et se décida.

- Mets-moi un steak à point, avec frites et aussi une bière sans alcool. Ce que tu as... ça ira bien.

- Et un T-Bone, un ! lança Tony en direction des cuisines. T'es pas texan pour rien toi !

Le restaurant était presque complet. Une bonne cinquantaine de routiers l'avait rapidement envahi et il résonnait maintenant des rires et des conversations de toute cette faune de mange-bitume. Tandis qu'il découpait un gros morceau de steak juteux et odorant, Wayne observa tour à tour chaque homme présent. Il en connaissait la plupart et la plupart le connaissait. Il plaça le bout de viande dans sa bouche et entreprit de le mastiquer tout en trempant dans le ketchup quatre belles frites qu'il venait de prendre. Un chauffeur mexicain se leva et glissa une pièce dans la fente à fric du juke-box. Quelques secondes plus tard, les haut-parleurs du vieux Wurlitzer toujours rutilant se mirent à craquer et Richie Valente entreprit d'enseigner aux clients de Mama Rosita comment danser la bamba. Wayne repoussa son assiette vide, s'essuya les mains à l'aide de plusieurs serviettes en papier et saisit sa bouteille de bière. Il jeta un coup d'œil au dehors en avalant sa gorgée et aperçut la voiture qui pénétrait sur le parking. C'était une vieille Chevrolet Caprice Classic, un modèle d'une dizaine d'années, qui avait visiblement pas mal roulé sa bosse, ou plutôt « ses » bosses. Le bas de caisse était attaqué par la rouille et plusieurs éraflures zébraient l'aile avant droite. Ce qui attira l'attention de Wayne, ce fut la présence des deux hommes à son bord. Enfin, plus que leur présence, surtout leur position dans la voiture. Un jeune mexicain était au volant tandis qu'à l'arrière, se tenait un homme plus âgé. Ils devaient venir de Cornudas par le désert et leur plaque étant mexicaine, leur destination n'avait rien d'un mystère.

- Monsieur et son chauffeur, pensa Wayne.

La Chevrolet continua et alla se garer à l'autre extrémité du restaurant, bien qu'il y ait pourtant de la place plus près de l'entrée. Il reposa sa bière et sortit son portefeuille de la poche

intérieure de sa veste. Il en retira un billet de 10 dollars qu'il glissa sous la bouteille, puis se leva. La porte du restaurant s'ouvrit et le jeune homme qu'il venait de voir au volant de la Caprice entra, et se dirigea vers le comptoir. Il portait un jean ample, des tennis Adidas et un simple débardeur blanc. Ses cheveux étaient plaqués en arrière et abondamment gominés. Il portait plusieurs chaînettes dorées au cou et aussi une rutilante montre en or ou plaquée. Pour compléter la panoplie, il arborait fièrement bouc et moustache soigneusement entretenus, ainsi que plusieurs tatouages évocateurs : Christ en croix, poignard et le prénom de Jacinta. Wayne fit signe à Tony qu'il pouvait libérer sa table et s'en alla tranquillement pisser. A son retour, promenant son regard dans tout le restaurant à la recherche du serveur, il le trouva au comptoir en train de remplir une thermos de café. Il la remit au jeune mexicain, ainsi qu'un sac en papier dans lequel il venait de glisser trois cheeseburgers, un grand cornet de frites et un coca. Wayne se rapprocha pour récupérer sa monnaie et observa attentivement le garçon. Il chercha ce qui n'allait pas en lui : ce petit truc qui cloche et qui vous dit que le type devant vous n'est pas net. Mais il ne trouva rien, sinon une vraie gueule de trompe-la-mort, prêt à faire probablement n'importe quelle connerie afin de se mettre en valeur et impressionner son monde. Mais le machisme n'était pas un délit. Il paya et ressortit du restaurant sans un regard.

- Tu sais Wayne, je doute que celui-là soit le genre de gars que tu cherches, commenta Tony qui avait surpris le regard du policier posé sur son client. Il arrive de Carlsbad et rentre à Hermosillo. Son oncle a conduit toute la nuit et c'est pour ça qu'il m'a demandé tout ce café.

- Ma parole tu lui as fait passer un interrogatoire ! plaisanta Wayne.

- Aye si ! Et je vais finir par te demander des pourboires sur les tuyaux que je te refile moi, si ça continue. Tu l'as flairé comme si tu étais un chien de chasse, tu as reniflé quelque chose ou quoi ?

Wayne se gratta la nuque, puis se frotta les yeux en sentant son début de digestion lui donner une formidable envie d'aller piquer un roupillon dans sa Jeep. Il bailla à s'en décrocher la mâchoire et répondit.

- Oh non... Tu sais, je finis vraiment par voir le mal partout. « Paranoïaque » dirait un psy. Et tout en disant ça, il fit tourner son index droit contre sa tempe en signe d'aliénation. Allez, à plus tard Tony et si Mama sort de derrière ses fourneaux avant la nouvelle année, complimente-la de ma part, tu veux ?

- J'y manquerai pas amigo. Allez, bonne route !

Wayne ressortit du restaurant et fut aussitôt happé par une vague de chaleur tourbillonnante. La climatisation lui avait fait oublier à quel point le soleil cognait fort aujourd'hui. Il jeta un coup d'oeil au bout du bâtiment et vit que la Chevrolet était déjà repartie, puis il regarda sa montre et décida qu'il était temps de reprendre la route. Sitôt remonté dans sa Jeep, il lui fit faire un demi-tour et choisit de retourner vers El Paso, pour reprendre son trajet de surveillance habituel le long de la route n°10. Le coin était décidément paisible. Sa voiture souleva un nuage de poussière ocre en quittant la parking mais Wayne n'y prêta pas la moindre attention, trop occupé à se demander s'il ne ferait pas mieux de raccrocher et de poser sa candidature pour devenir sheriff du premier patelin exempt de toute autre forme de violence que l'ébriété au volant, et qui voudrait bien de lui.

Il roula tranquillement durant une vingtaine de minutes, avec la vitre ouverte pour se donner de l'air et ne croisa guère que quelques voitures et à peine plus de camions. Alors qu'il s'apprêtait à reprendre la route qui longeait la frontière, Wayne aperçut un véhicule arrêté sur le bord de la route, probablement en panne. Les ondulations de l'air que provoquait la chaleur ne lui permirent pas tout de suite de reconnaître la Chevrolet des deux mexicains. Arrivant à leur hauteur, il vit le jeune occupé à lever la voiture en pompant sur un cric, une roue de secours posée à côté de lui contre la portière. Son oncle était lui aussi sorti et se tenait debout contre la voiture, se faisant un peu d'air avec son chapeau en attendant de repartir.

Wayne décida de voir s'il pouvait leur filer un coup de main et se dit aussi qu'il en profiterait pour regarder quelle tête avait « l'oncle », au cas où celle-ci ne lui serait pas inconnue. Il ralentit et se gara à une dizaine de mètres derrière la Chevrolet immobilisée. Les deux mexicains surpris le regardèrent tandis qu'il sortait de sa Jeep et, machinalement, Wayne fit sauter la pression qui maintenait son arme dans son holster, de manière à dégainer plus rapidement en cas de besoin. Il en avait pris ce réflexe depuis la fusillade de *Rancho de los Santos* et cela le rassurait d'une certaine façon. Le jeune homme abandonna son cric et se releva pour venir à sa rencontre.

- ¡ *Buenos días Señor!* C'est gentil de vous être arrêté mais ça va aller, je n'en ai plus que pour cinq minutes et c'est fini. *Gracias* mais vous pouvez repartir, ne perdez pas votre temps.

Wayne, qui jusque-là s'était jugé paranoïaque vis-à-vis du jeune mexicain dont il n'appréciait guère la dégaine, flaira une embrouille rien qu'à sa façon de se comporter ici. Ce gars, en se rapprochant de lui, cherchait de toute évidence à éviter qu'il ne s'approche trop de leur voiture. Et il devait bien y avoir une raison à ça.

- Vous êtes sûr ? Ca à pourtant l'air assez moche. Laissez-moi jeter un coup d'œil, je suis du métier... c'est plus sûr.

Le jeune *chicano* fit une sorte de grimace, en fait un tic nerveux, et fit marche arrière, précédant Wayne sans le perdre de vue. Le mètre quatre-vingt douze du policier et ses 105 kilos avaient dû produire leur effet sur lui, car il n'osa pas s'opposer davantage à ce qu'il vienne vérifier la roue. L'oncle avait remis son chapeau et affichait un large sourire. Il avait une bouille ronde et pleine, franche, des sourcils épais montés sur des yeux noirs et légèrement bridés, une moustache proéminente, le teint très mat des indiens, et portait un costume trois pièces cravate d'un noir passé, qu'il ne devait habituellement sortir que pour les grandes occasions. Wayne ne l'avait à coup sûr jamais vu, ni dans le coin, ni à El Paso, ni sur une affiche du FBI. Il faisait penser à un paysan venu enterrer son frère ou demander un prêt bancaire pour s'acheter un nouveau motoculteur afin de ne pas crever de faim mais sûrement pas à un passeur de clandestins, ou à un baron de la drogue. Contrairement à son « chauffeur » de neveu, il aurait facilement inspiré confiance et sonnait là comme une fausse note dans un tango pour petits malfrats : il avait l'air honnête !

Wayne examina la roue sans perdre de vue le jeune gars, confirmant qu'il n'y avait rien. Le jeune semblait de plus en plus nerveux. Que pouvaient-ils donc bien trimbaler dans cette guimbarde qui lui fasse ainsi tremper sa liquette ?

Et c'est en se relevant qu'il aperçut le gosse. Un petit garçon blond comme les blés, d'à peine plus d'un an à en juger par sa frimousse, blotti dans un couffin sur la banquette arrière de la voiture et profondément endormi. Bon Dieu de merde ! Wayne n'y avait quasiment pas prêté attention mais le matin même au briefing, le capitaine Waters avait rapidement fait circuler un avis de recherche émanant du bureau fédéral de Sacramento, au sujet d'un gamin enlevé à Oakland par deux latinos !

Tout se passa alors très vite. Le chauffeur, ayant compris qu'ils étaient grillés, donna un violent coup de pied dans l'aine droite de Wayne, qui se cogna contre la Chevrolet avant de tomber à genoux. Il recula de deux pas et sortit dans le même mouvement un revolver Weatherby qu'il avait caché sous son t-shirt, maintenu en place par son ceinturon.

- *Hijo de puta !* cracha-t-il fou de rage tout en visant la tête du policier. Il arma le chien, prêt à faire feu.

Wayne, comprenant qu'il ne pourrait pas sortir son arme et faire feu avant que son agresseur ne l'abatte, prit appui comme il le put contre la carrosserie de la voiture et, du bras gauche, se propulsa de toutes ses forces en direction du jeune mexicain, au moment où celui-ci appuyait sur la détente. La détonation lui vrilla les oreilles mais il n'eut pas le temps d'y penser. La

douleur qui lui déchirait maintenant l'épaule droite était cent fois plus aigue que celle qui résonnait dans son crâne. Son front heurta violemment la boucle de ceinturon du garçon, qui recula sous le choc, perdit l'équilibre et s'affala sur le bitume de la route. La balle crachée par le .38 était entrée au niveau de l'épaule de Wayne. Elle avait perforé le muscle pectoral, rippé sur le haut d'une côte et frôlé l'artère sous-clavière. Elle était ressortie par le trapèze avant d'aller s'écraser quelque part dans la portière arrière de la vieille Chevrolet. Le policier toujours à genoux, sonné par la détonation et choqué par sa blessure, su qu'il devait agir immédiatement pour avoir une chance. Avant que la souffrance ne devienne intolérable, avant de risquer de perdre conscience et d'être à la merci de l'autre, il saisit son arme et la dégagea de son étui. Mais ce simple geste, effectué par réflexe avec son bras blessé, faillit le faire s'évanouir à cause de la douleur. Une nuée de points noirs lui brouilla la vue, ses oreilles bourdonnaient.

- Police ! cria-t-il à bout de forces en prenant son Colt de la main gauche. Le chauffeur, lui, se relevait déjà avec juste le coude gauche ensanglanté. Il tenait toujours son revolver et il allait l'abattre : cela ne faisait aucun doute ! Wayne était un piètre tireur de la main gauche : il le savait. Mais durant ses stages de tirs et ses séances d'entraînement, son instructeur l'avait régulièrement fait tirer de la main gauche. « Un jour, ça pourrait vous sauver la vie les gars ! » répétait-il presque à chaque fois. Un putain de bon instructeur !

Wayne fit sauter le cran de sûreté de son arme et se félicita de l'avoir laissée armée après son inspection du camion au restaurant de Mama Rosita. Il n'aurait eu ni le temps ni la force de le faire avant que l'autre ne le descende. Il pointa le .45 au jugé dans la direction de son adversaire, appuya à fond sur la détente et laissa faire l'automatique. Une, puis deux, trois et enfin quatre détonations grasses bousculèrent la tranquillité du désert avant qu'il ne relâche la pression de son doigt. Une cinquième détonation, plus sèche, les suivit immédiatement et une balle claqua contre la tôle de la voiture. Wayne Mitchell, K.O, se demanda s'il était encore vivant. En guise de réponse, le corps du mexicain s'affala mollement en travers de la route. La première balle lui avait éclaté la vessie et avait ensuite brisé la colonne vertébrale juste au dessus du bassin. La seconde avait touché l'estomac. La troisième avait traversé le poumon gauche et la dernière s'était perdue dans la nature... Le jeune homme tenta de se redresser, bougea le bras gauche, cracha un flot de sang en toussant, les yeux écarquillés de surprise autant que de douleur, puis s'écroula, mort, tandis qu'une large flaque rougeâtre commençait à se former sous lui et à s'étaler.

Wayne resta agenouillé presque deux minutes après avoir abattu son opposant : groggy. Mais pour lui, ce fut comme une succession d'éternités collées bout à bout. Il essayait de rester conscient et de retrouver son souffle : assez pour se relever et aller demander du secours à la radio de sa voiture : assez pour s'occuper de l'autre espèce d'enfoiré de kidnappeur avec son costume du dimanche et son sourire niais. Il fallait qu'il bouge. Tonton n'allait sûrement pas rester longtemps inactif après la mort de son soi-disant neveu, et il n'avait pas du tout envie de rejouer la scène du règlement de comptes une seconde fois. Il tourna la tête et le vit se dirigeant vers son Cherokee en tenant le gamin contre lui d'une main. Il leva péniblement son arme dans sa direction et cria.

- Arrêtes-toi salopard ! Arrêtes putain, ou je tire !!!

Mais l'autre se contenta de se retourner pour lui faire face, tout en continuant de s'approcher de la Jeep. Wayne ne pouvait pas tirer et l'autre le savait. Outre le fait qu'il aurait eu toutes les peines du monde à viser convenablement, il risquait de toucher le petit garçon. Et ça, aucun policier ne l'aurait fait. Le vieux monta dans la Jeep sans même se presser et déposa le gamin sur le siège passager. Il démarra le moteur et quitta le bord de la route. Le tout en moins d'une minute. Mais une minute, c'était juste le temps nécessaire à Wayne pour ne pas s'avouer aussi facilement vaincu. Quand le 4x4 passa devant lui en trombe, il leva son arme et, visant la roue arrière, tira à deux reprises. Le pneu Goodrich éclata sous les impacts et la voiture chassa, manquant de sortir de la route aussitôt après l'avoir regagné. Mais le vieux mexicain donna un bon coup de volant, redressa, et continua d'accélérer en tâchant de maintenir sa direction.

Wayne parvint finalement à se relever en grimaçant de douleur mais il était trop tard. La Jeep était déjà loin et allait bientôt disparaître de sa vue. Il rengaina son Colt et du bout des doigts, tâta sa plaie à l'épaule. Il avait déjà beaucoup saigné mais l'artère ne semblait pas être touchée. Il alla ramasser le revolver à côté du cadavre du jeune, récupéra son portefeuille par précaution et le tira sur le bord de la route. Il jeta ensuite un coup d'œil dans la Chevrolet abandonnée mais ne trouva rien d'intéressant pour lui : juste les restes du déjeuner des deux hommes ; des cartes routières des différents états du sud-ouest ; de la nourriture pour enfant et des mégots de cigarettes. Il ne lui restait plus qu'à terminer de dépanner la voiture pour se tirer d'ici et aller chercher de l'aide à El Paso. Il attaqua le premier boulon à l'aide de la croix qui traînait à côté de la roue de secours mais dut rapidement s'avouer vaincu. Les boulons étaient grippés et aucunement décidés à bouger ne serait-ce que d'un millimètre. En d'autres circonstances, Wayne aurait fait

jouer ses muscles mais avec un seul bras valide et la tête qui tournait, il abandonna cette perspective. Il relâcha le cric, ferma le coffre et se mit au volant. Après tout, El Paso n'était plus très loin et mieux valait une voiture bancale que pas de voiture du tout. Il démarra et se lança à la poursuite de sa propre Jeep en serrant les dents et à faible allure, pour ne pas risquer en plus un nouvel accident.

Il regagna ainsi les abords de la ville, où il trouva de l'aide auprès d'une voiture de la Highway Patrol en stationnement. Très vite conduit à l'hôpital le plus proche par ses collègues, il leur donna le signalement du kidnappeur et de sa propre voiture de patrouille pour qu'ils fassent aussitôt le nécessaire par radio.

Le fuyard avait tenté de passer la frontière à l'ouest d'El Paso, après avoir tout de même franchit le Rio Grande dans sa partie américaine. Mais heureusement, son pneu crevé l'avait grandement handicapé, si bien qu'un hélicoptère de la Border Patrol, ainsi que plusieurs autres véhicules de polices, l'avaient rapidement repéré et pris en chasse. Après une course poursuite d'une demi-heure, le Cherokee, dont la roue arrière n'était plus constituée que d'une jante mise à nu et de quelques lambeaux de caoutchouc, heurta violemment un bloc de roche dans le désert à un peu moins de trois kilomètres du Mexique et stoppa définitivement. Le conducteur, sonné par le choc, fut maîtrisé sans peine par les officiers de police et l'on retrouva le petit Randy, sain et sauf, soigneusement maintenu par la ceinture de sécurité méticuleusement enroulée autour de son couffin. Il était profondément endormi, gavé de calmants pour enfant par ses deux ravisseurs. Heureusement, en raison de son très jeune âge, il ne devait garder aucun souvenir de cet épisode tragique de sa courte vie et retrouva rapidement les bons soins de ses parents.

L'affaire du kidnapping de Randy Laney fit grand bruit dans la presse et à la télévision durant la semaine qui suivit. La vie paisible des Laney fut largement bouleversée mais aussi étalée au grand public. Randy, qui n'avait souffert d'aucun mauvais traitement particulier, reçut des milliers de lettres de soutien pour lui et pour ses parents et une quantité invraisemblable de cadeaux aussi variés qu'hétéroclites, allant de l'ours en peluche au Beretta 9 mm, envoyé par un fervent partisan de la NRA, l'association pro-armement américaine, pour « *permettre à ses parents de se défendre contre la vermine pédophile...* »

Quant à Wayne Mitchell, il se remit assez rapidement de sa blessure et devint le nouveau héros d'un jour pour des millions d'américains. Il eut droit à une citation et reçut à l'hôpital la

visite de Ned, de Nancy et du petit Randy, venus le remercier chaleureusement. Cela lui permit aussi d'obtenir dans la foulée une promotion qu'il ne pouvait normalement pas espérer avant encore plusieurs années de service.

Après une rapide enquête, le FBI révéla l'identité des deux kidnappeurs mais crut bon de préciser cependant que le mobile de l'enlèvement restait un mystère. Le jeune chauffeur *chicano* se nommait Esteban Ramirez. Il était connu des services de police de Los Angeles et San Francisco pour vols de voitures et coups et blessures. A 21 ans, il avait déjà purgé 18 mois dans un pénitencier d'état dont il était ressorti seulement quatre mois auparavant. Son comparse, en revanche, s'avéra beaucoup plus surprenant. Emiliano Diaz-Clare, âgé de 56 ans, ne fut que superficiellement blessé dans l'accident de la Jeep. Il refusa de parler anglais ou espagnol aux autorités, ne s'exprimant qu'en *nahuatl*, la langue des indiens descendant des aztèques et se contenta de déclarer à son avocat, via un interprète mexicain dépêché spécialement, que « *ce qu'il avait fait, il l'avait fait pour le soleil et qu'ils étaient fous de l'en avoir empêché.* » La police mexicaine confia aux agents du FBI que Diaz-Clare était un *mara'akame*, un shaman de la tribu des huicholes, connu, comme ses confrères, pour l'usage intensif du *hikuri* lors des cérémonies religieuses tenues notamment dans le désert de Catorce, près de San Luis Potosí. Le *hikuri*, aussi appelé *peyotl* étant connu pour provoquer de puissants effets hallucinogènes en raison de la présence d'un principe actif : la mescaline, dans ses fleurs.

Diaz-Clare fut inculpé, puis extradé vers le Mexique pour y être jugé en raison de sa nationalité. La justice mexicaine ne parvint pas davantage à fournir un motif à son geste et devant son refus obstiné de s'expliquer autant que de se défendre, le condamna à purger une peine de prison à perpétuité, montrant ainsi aux autorités des Etats-Unis sa volonté de dissuader toute récidive éventuelle de la part des *mara'akame*. Au cours des semaines qui suivirent le jugement, le service des douanes et la *policía federale* firent conjointement plusieurs descentes auprès d'autres shamans huicholes, sur demande du ministère de la justice. Ils procédèrent à quelques arrestations pour la forme mais tout ce tapage médiatique n'apporta rien de nouveau au dossier. Celui-ci fut rapidement refermé et classé. Puis chacun, en dehors de Ned et Nancy Laney, Wayne Mitchell et Emiliano Diaz-Clare, oublia cette vilaine affaire comme il y en avait eu déjà tant d'autres auparavant.

Pourtant, à Mexico City, dans son appartement rénové de l'avenue de la Marina Nacional, Sanja Vidale, l'infirmière, eut bien du mal à trouver le sommeil plusieurs nuits durant après la

diffusion à la télévision d'un reportage sur le kidnapping du petit Randy Laney par un shaman huichole. Elle fit de mauvais rêves où elle voyait Nancy Laney, le ventre nu et recouvert d'un soleil de sang qui désignait en elle l'enfant qu'elle portait. Elle rêva d'un sorcier, ayant le visage aussi noir que la plus sombre des nuits, se perforant le cœur à l'aide d'une baïonnette acérée mais d'où ne sortit qu'une épaisse fumée bleutée. Elle rêva du tremblement de terre qu'elle avait vécu ; brisant sa vie en deux et la faisant basculer dans une ère plus sombre, privée des siens. Mais pire encore et systématiquement, elle rêva de mouches...

...d'innombrables petites mouches vertes qui semblaient l'observer !

“Mi espíritu ya está cansado de cadenas psicológicas de pobreza, Ahorra me quito mis manos de mis ojos y miro la realidad, Ey porque aceptamos posiciones sub-servilente sin preguntas ! No tenemos que vivir así ! De nacimiento nos enseñan que creer que los blancos son mejor que los morenos, Ey se emponen a aceptar la dominación de hombres sobre mujeres, Estas tradiciones tienen que acabar para siempre !”

(Downset – Sangre de mis manos)

La petite Candida Guzmán allait sur ses cinq ans mais elle ne les atteindrait probablement pas au train où les choses allaient pour elle. Elle transpirait abondamment et grelottait sur la misérable paillasse qui lui avait toujours servi de lit. Elle était fréquemment prise de violentes quintes d'une toux qui irritaient chaque fois un peu plus sa gorge endolorie. Ses frêles petits bras, ses joues, et son front la démangeaient tellement depuis hier que malgré son épuisement extrême elle n'avait pas dormi de la nuit. Sa mère vint s'accroupir près d'elle et posa sur son front brûlant un linge humide dans l'espoir d'abaisser un peu sa température. Mais d'espoir elle n'en avait plus guère. Maira Guzmán, à 34 ans, avait déjà perdu un fils à cause de la fièvre du tabac dans des circonstances analogues et elle savait que Candida allait mourir bientôt faute de soins. Elle pensa à ses autres enfants qui travaillaient à la plantation non loin de là. Elle murmura plusieurs prières à Haramara, « notre mère de l'océan », pour obtenir sa grâce. Elle portait beaucoup de foi en elle et priait souvent pour que ses enfants aient une vie

meilleure que la sienne, que celle que sa mère avait connu avant elle et que celle que sa grand-mère avait connu avant sa mère. Elle espérait mais savait bien également que si les choses changent, elles ne changent pas très vite quand on est aussi pauvre qu'ils l'étaient. Comme chaque année depuis douze ans, Maira et son époux, Raul-Xope, avaient décidé de quitter leur village de Guadalupe de Ocotan en Sierra Madre occidentale, pour aller gagner un peu d'argent, de décembre à juin, en récoltant le tabac pour le compte des grandes coopératives. C'est en compagnie de plusieurs autres familles, en fait les habitants de pratiquement tous les villages de la région, qu'ils avaient gagné Santiago Ixcuintla, dans le Nayarit. Là, ils avaient aussitôt été embauchés par Miguel Carrandi pour aller s'occuper de la plantation dont il était responsable dans les vallées situées près de Sinaloa. Ils étaient des centaines de huicholes, jadis une tribu grande et fière, à devoir tous les ans descendre de leurs montagnes vers l'océan, pour pouvoir y gagner péniblement de quoi survivre encore un peu. Tous venaient sauf les infirmes et les vieillards impotents. Le voyage était épuisant, pénible, et ceux qui en souffraient le plus étaient bien sûr les jeunes enfants et les femmes enceintes.

Depuis que le gouvernement avait décidé d'une politique agricole axée sur la monoculture et l'emploi de pesticides et de fertilisants artificiels, les seules semences disponibles à l'achat ne convenaient plus à leurs besoins alimentaires traditionnels et coûtaient trop cher à cultiver. Alors pour ne pas crever de faim, ils partaient se vendre pour une misère aux grands magnats du tabac, qui trouvaient de cette façon et sans aucune peine, une main d'œuvre corvéable à volonté. Et bien sûr, le fait que ces précieux employés soient contraints de vivre sur place dans des conditions d'hygiène et de confort parfaitement inhumaines ne semblaient guère déranger ces grands messieurs au cours de leurs conseils d'administration. C'est ainsi que dans les vallées du Nayarit, loin du reste du monde, se retrouvaient plusieurs milliers d'esclaves volontaires d'ethnies différentes, pour y récolter les larges feuilles de tabac, qui finiraient plus tard en fumée, distribuant la mort d'une façon plus civilisée à ceux qui en avaient les moyens.

Candida toussa de nouveau très fort, d'une quinte longue et douloureuse qui la laissa à bout de souffle. Son joli petit visage rougi d'urticaire aurait été celui d'une très belle jeune femme pensa Maira. Et elle sentit un flot de larmes lui monter aux yeux. Le véritable drame de la pauvreté avait toujours été l'impuissance à pouvoir se battre contre l'inéluctable.

- J'ai très soif maman, murmura la fillette de sa petite voix éteinte.

Sa mère ravala son sanglot et alla remplir une vieille tasse d'aluminium émaillé dans son *escudilla*, la « gamelle » faite à partir d'un ancien bidon de 2,4-D, un herbicide utilisé par le propriétaire de la plantation. L'eau, qu'elle avait pour une fois bien pris soin de faire bouillir comme le lui avait si souvent recommandé la señora Domingo, la déléguée de la *crúz roja*, avait une teinte terreuse et restait trouble. Maira, comme toutes les autres femmes de leur campement, ne disposait que de l'eau d'irrigation, tant pour l'alimentation que pour l'hygiène. Il n'y avait pas d'autre choix et il fallait bien faire avec. Des gens des universités et aussi une dame du ministère étaient venus une fois les voir, l'année précédente. Ils avaient dit que les produits qu'utilisaient les propriétaires pour les champs de tabac ne tuaient pas que les mauvaises herbes et les insectes : qu'ils empoisonnaient l'eau de la rivière Santiago autant que celle des puits qu'elle et les autres femmes utilisaient tous les jours. Ils leur avaient expliqué que tous les agents chimiques dont on arrosait régulièrement les plants de tabac allaient forcément finir par les rendre malades et que les plus faibles pourraient en mourir. Ils leur avaient expliqué que la nicotine présente dans les feuilles, provoquait rapidement des démangeaisons et des irritations plus ou moins graves de la peau : la maladie du tabac vert. Mais toutes ces personnes étaient reparties pour Mexico ou Guadalajara et il avait bien fallu continuer de travailler comme avant.

Maira s'accroupit près de sa fille et l'aïda à boire cette eau qu'elle savait pourtant impropre mais qui peut-être soulagerait un peu sa soif et sa fièvre. Il se faisait déjà tard et elle devait commencer à préparer le repas pour son mari, son fils et son autre fille, qui n'allaient plus tarder à rentrer au campement, épuisés et affamés. Candida avala trois gorgées d'eau saumâtre et ferma les yeux. Elle ne se plaignait pas. Elle ne s'était jamais plaint. Ce matin même, elle avait demandé pardon à sa mère de n'avoir pas pu aller couper les feuilles comme sa sœur aînée. A son âge, elle avait déjà compris que de son travail, dépendait également le sort des siens. Maira laissa sa fille se reposer et commença à préparer les tortillas et les légumes pour le dîner. Plus tard, elle demanderait à son époux d'aller trouver le *mara'akame* pour qu'il vienne voir leur fille et la soigne. Les *mara'akame* étaient les guérisseurs et les dépositaires des rituels religieux ainsi que de la tradition orale des huicholes et ce, depuis des siècles. Ils connaissaient les prières à adresser aux dieux anciens, les chants et les cérémonies adéquats pour chaque occasion joyeuse ou funeste de la vie. Et même s'ils n'avaient pas pu empêcher leur peuple de tomber dans une misère sordide, ils étaient encore très respectés et craints pour leurs pouvoirs magiques. Cette culture remontait, selon les

spécialistes, à l'époque paléolithique et avait traversé les âges en s'affinant et en s'agrémentant sans cesse de nouveautés. En elle-même, Maira, malgré toute sa foi, savait qu'il aurait mieux valu emmener sa fille au dispensaire de Santiago Ixcuintla mais ils n'en avaient pas les moyens. Elle devait s'en remettre aux dieux et espérer leur clémence.

* * *

Il était arrivé dans leur *palapas*, leur « hutte », peu après la tombée de la nuit. Maira, qui veillait sur sa fille, ne l'avait pas entendu venir. Le petit Juanito dormait déjà profondément et Luisa était occupée à laver ses longs cheveux noirs à l'aide d'un morceau de savon. Raul-Xope, lui, était parti à la *cantina* du camp pour s'enivrer de bière et de pulque avec les autres hommes. Il rentrerait d'ici une heure et se coucherait aussitôt pour s'endormir comme une masse, en attendant une nouvelle journée de labeur.

- On me donne le nom d'Ocuilin Toltecatl, se contenta-t-il de dire pour s'annoncer.

Maira surprise, se retourna vivement et regarda celui qui venait de se présenter à elle. Il ne devait pas avoir plus d'une quarantaine d'années avec un beau visage à la fois fin et noble. Il portait des cheveux courts et ses joues étaient aussi lisses que des miroirs. Ici, il était rare de voir un homme rasé de la sorte et son couteux costume de ville était ici plus impressionnant qu'un vêtement de sacerdote. Leurs yeux se croisèrent et Maira se leva pour accueillir le guérisseur.

Ocuilin Toltecatl était connu parmi les siens comme étant le plus sage et le plus doué des *marakame*. Il parlait et vivait au côté des esprits, connaissait le cerf et courait avec le loup. Il savait beaucoup de choses sur les anciens temps. Il habitait la ville de Teocaltiche, située à plus de deux cent kilomètres de la plantation. Maira ne comprenait pas ce qu'il faisait si loin de chez lui. Il n'avait pas besoin de venir s'éreinter aux champs de tabac comme la plupart des autres huicholes, car il travaillait en collaboration avec une université américaine et possédait une boutique d'art tribal à Puerto Vallarta. Pour un huichol, il était riche et c'est lui que l'on venait consulter et non l'inverse. Elle allait lui demander la raison de sa visite mais il ne lui en laissa pas le temps.

- Je suis venu pour voir l'enfant malade. J'ai vu son visage en rêve il y a trois nuits et j'ai suivi les signes qui m'ont mené jusqu'ici.

Il s'approcha de la triste paillasse où Candida avait fini par s'endormir malgré ses souffrances, et s'agenouilla auprès d'elle. Il retira le tissu humide de son front et le tendit à Maira.

- Vous êtes venus ici pour guérir notre petite Candida ? demanda-t-elle anxieuse. Alors Tatei Haramara a entendu mes prières !

Le shaman regarda longuement le beau visage de la petite fille sans prononcer le moindre mot, puis se retourna vers sa mère.

- Non. Ta fille a été choisie par un autre des grands esprits pour le servir.

Maira entendit la phrase mais ne la comprit pas vraiment et n'osa pas répondre avant que le *mara'akame* ne reprenne.

- Son mal est trop grand. Elle va mourir cette nuit. Mais l'esprit ancien va venir habiter en elle et elle revivra au levé du soleil. Alors tu devras me la confier et nous partirons loin d'ici.

Maira se mit à pleurer discrètement. Elle avait déjà vu des esprits prendre le corps d'un homme ou d'une femme lors de cérémonies, après qu'il ou elle ait mâché le *hikuri* mais jamais encore une enfant. Et jamais personne n'en était mort ni n'avait ressuscité, comme le Christ dont les prêtres catholiques qu'elle avait connu durant son enfance lui avaient souvent parlé. Était-ce vraiment possible ?

- Sa vie va être sauvée mais elle devra ensuite servir celui qui va la sauver et revivre à travers elle. Cette nuit, le soleil va mourir avec ton enfant car les feux ne seront pas rallumés à temps. Mais celui qui va revenir saura quoi faire et son soleil à lui sera de sang. Le monde va changer et tout ce que tu connais sera emporté avec lui...

Maira savait que le guérisseur disait la vérité. Elle avait foi dans les récits des temps anciens et savait que si les feux sacrés n'étaient pas rallumés selon la coutume ancestrale remontant à l'époque où les aztèques régnaient sur un vaste empire, alors le monde tel qu'on le connaissait cesserait d'être et ferait place à un autre, modelé à l'image de son maître. Ni elle ni son époux, ni aucun de ses proches, n'auraient pu y changer quoi que ce soit. Et Ocuilin Toltecatl venait de lui dire que sa fille serait sauvée et connaîtrait certainement une vie bien différente de celle qu'elle aurait eu aux pieds des plants de tabac.

- Qu'il en soit ainsi si les dieux le veulent, répondit-elle simplement indiquant par là même qu'elle aiderait le sorcier dans son office s'il requerrait son aide.

- J'ignore si nous aurons notre place sous le nouveau soleil qui viendra mais ce qui doit être fait le sera, ajouta-t-il.

Maira regarda Ocuilin Toltecatl tandis qu'une boule faite d'angoisse grossissait à présent dans son estomac.

- Dis-moi quel est le grand esprit qui désire mon enfant ! Dis-le moi grand homme !

Le *mara'akame* regarda la petite Candida qui commençait à s'agiter dans son sommeil, se passa le revers de la main sur le

front et se releva péniblement en faisant une grimace. Sans lever les yeux, il répondit :

- C'est le seigneur aux miroirs fumants... C'est lui qui doit revenir.

La bouche de Maira se tordit nerveusement à l'écoute du nom de celui des anciens qui allait lui prendre sa fille et elle se força à ne pas y penser. Après tout, il était aussi le seigneur des esclaves et les légendes le disaient juste envers eux.

La cérémonie dura presque deux heures entières. Ocuilin Toltecatl plaça un *nierika* près de la tête de Candida : une sorte de tablette faite de terre cuite et sculptée à l'image de celui des esprits auquel elle était destinée. Le *nierika* servait de porte, ou plus précisément d'« hygiaphone » entre les *mara'akame*, les fidèles et les dieux. L'une de ses faces était un soleil rouge sur fond noir et l'autre, un visage d'homme plutôt grossier, jaune sur fond bleu, avec des larves blanches symbolisées par de petits traits en zigzags sur son front et ses joues. L'un était l'esprit que l'on sollicitait et l'autre une représentation de celui qui en appelait à cet esprit. Le centre de la tablette avait été percé et un petit miroir rond à double face avait été inséré dans l'orifice. Le sorcier saisit un bol de sa fabrication, richement décoré lui aussi et y versa de la cire d'abeilles et de la résine de pin. Il rajouta des feuilles de laurier puis, à l'aide d'un canif, il entailla d'un coup sec la main tremblante de la petite Candida, qui s'était réveillée quelques minutes plus tôt et observait d'un air craintif les préparatifs la concernant. Il laissa s'écouler un mince filet de sang dans le bol, puis sortit un mouchoir en tissu de sa poche et entreprit de bander soigneusement la paume de la fillette à présent terrifiée.

- Tout va bien aller petite fille, commenta-t-il simplement d'une voix neutre avant de poursuivre son rituel.

A l'aide d'un pilon de bois blanc, il écrasa les feuilles et mélangea le tout dans le bol avant d'en verser le contenu sur le miroir central du *nierika*, face « visage » orientée vers le haut. Il regarda sa montre et lut 11h55 au cadran. L'heure était venue. Il gratta une allumette et entreprit d'embraser la résine de pin. Le mélange prit feu et une colonne de fumée bleue s'éleva dans la *palapas* des Guzmán. Il donna ensuite plusieurs fleurs de peyotl à mâcher à Candida en lui disant qu'elle allait guérir. La petite mastiqua avec autant de peine que de dégoût mais finit par avaler courageusement sa bouchée de fleurs. Le *hikuri* allait rapidement faire effet et l'âme de l'enfant se libérerait de son carcan de chair pour gagner le monde des esprits. Elle allait s'endormir sous l'effet de la mescaline et Ocuilin Toltecatl savait que dans l'état d'épuisement et de faiblesse où elle se trouvait, elle ne se réveillerait pas. Elle allait périr, cueillie par

un rêve, pour qu'un autre esprit que le sien puisse renaître en elle et entame ensuite un nouveau règne sur cette terre.

Minuit était passée ce 17 août 1987 et les feux n'avaient pas été rallumés sur le *cerro de la estrella*. Le cœur de plus en plus faible de la petite fille cessa finalement de battre, puis la fumée se dissipa rapidement, ne laissant derrière elle qu'une odeur âcre et piquante. A peine Candida avait-elle rendu son dernier souffle, que déjà plusieurs des mouches verdâtres qui infestaient en permanence leur campement et les plantations, vinrent se poser sur elle. Le guérisseur les chassa de la main mais il savait bien qu'elles allaient revenir aussitôt à la charge. Il savait qu'elles étaient des messagères.

* * *

A Mexico, Sanja Vidale se réveilla en sursaut, oppressée et le corps trempé par la sueur. Elle avait été une nouvelle fois victime d'un cauchemar. Mais par chance cette fois ci, elle ne s'en souvenait pas distinctement. Elle se releva, se doucha pour chasser la transpiration et prit deux cachets de methaqualone pour se donner une chance de finir sa nuit sans devoir rejouer le même scénario une fois de plus. Elle s'observa dans le grand miroir de la salle d'eau, immobile. Parfois, comme ce soir, elle en avait assez, et l'idée de finir d'un trait le reste de la boîte de pillules l'effleurait. Il laissa cette idée glisser lentement... puis retourna se coucher.

* * *

Raul-Xope Guzmán ne rentra que tard le lendemain matin ; bien après que le *mara'akame* qui était venu le trouver la veille au soir à la *cantina*, ne s'en soit retourné d'où il était venu, en emmenant avec lui sa seconde fille : Candida. Son épouse, Maira, lui raconta que la petite était morte peu après minuit et qu'elle s'était réveillée moins de cinq heures plus tard, sans montrer aucun signe de la maladie qui l'avait rongé. Raul-Xope la fit taire, ne voulant pas en entendre davantage et lui dit de se préparer à rentrer à Guadalupe de Ocotan. Ils n'avaient plus besoin de couper les feuilles de tabac : plus besoin de risquer leurs vies pour quelques tortillas et quelques verres de pulque. Ils allaient désormais pouvoir repartir de zéro et peut-être aussi déménager pour Guadalajara, ou même pourquoi pas Mexico. Ocuilín Toltecatl lui avait discrètement remis une enveloppe contenant trente billets de cent dollars américains, en échange de quoi, lui et toute sa famille devaient oublier que Candida avait jamais existé.

Trois mille dollars américains... c'était le prix de cent vies humaines dans ce campement sordide.

*“My religion my certain death
 My salvation my sacrilege
 My inner sanctum my prophecy
 You’ve become everything and more to me*

*So our souls will be one
 A new era has begun
 Fantasies will come true
 Not only for the chosen few.”*

(Kreator – The chosen few)

Chuck Saldino gara son coupé Mercedes à l’emplacement qui lui était réservé. Il était ravi comme il ne l’avait encore jamais été de sa vie. Il avait pris possession de sa nouvelle voiture deux jours plus tôt, une 660 CL spécialement préparée par Brabus en Allemagne, et se sentait depuis comme un gosse avec un nouveau jouet. V12 turbocompressé, 480 CV, jantes de 20 pouces, ensemble stéréo HiFi digne d’un salon, et tellement de gadgets qu’il était presque sûr de ne jamais parvenir à en faire l’inventaire complet. Cette merveille mécanique lui avait vraiment coûté les yeux de la tête, même sans compter les frais d’importation exorbitants mais il s’en moquait éperdument. Il était riche et il tenait à ce que tout le monde le sache !

Il plaqua sa carte magnétique contre la cellule située à côté de l’accès fournisseurs et attendit le « clank » habituel lui indiquant que la serrure était déverrouillée. Il tira sur la lourde porte métallique et sentit aussitôt sur son visage et ses bras nus la douce fraîcheur de la climatisation qui fuyait le bâtiment alors qu’une bouffée d’air chaud pénétrait avec lui.

Il longea le couloir latéral encombré de flight-cases sur quelques mètres et monta l'escalier conduisant au backstage. Il croisa Matt Redford, son jeune assistant « apte à tout faire » qui descendait les bras chargés de plusieurs rouleaux de câbles de sono desquels pendouillaient autant de micros.

- Salut Chuck ! lança-t-il à l'adresse de son patron.

Chuck, s'il appréciait qu'on envie sa fortune, n'aimait en revanche pas être considéré comme un dirigeant et préférerait de loin entretenir des rapports amicaux avec tous ses employés plutôt qu'exercer une autorité paternaliste qui ne lui aurait de toute manière ni convenu, ni réussi.

- Salut Matt, comment ça se passe aujourd'hui ?

- Bien ! Riot in Heaven a terminé les enregistrements voix et batterie cette nuit vers 3h00 et ensuite Byron a commencé le mixage des trois premiers titres. Il est parti à 7h00 et repasse vers 20h30.

- Bien, pensa Chuck. Si son nouveau groupe fraîchement débarqué d'Oceanside se montrait à la hauteur des espoirs qu'il avait placé dans ses six membres, alors le million de dollars qu'il comptait investir dans leur promotion suffirait à assurer un nouveau carton dans les charts. Et puis aussi, bien sûr, à moissonner quelques petits millions de plus pour nourrir son compte en banque, histoire de payer l'essence de sa Mercedes.

Chuck continua de grimper les larges marches métalliques et arriva au niveau de la scène. Il tapa amicalement sur l'épaule d'Hefty James, son responsable de la sécurité, un black d'1m98 et 145 kg, ancien marine, ancien boxeur, ancien videur de boîte et ancien chasseur de primes, qui travaillait désormais pour lui au Dynamo Sound Factory depuis son ouverture, quatre ans plus tôt. « Beasty » comme l'avait surnommé affectueusement Mahena, l'ex-épouse de Chuck, se retourna et serra la main de son boss. Un peu trop gras pour jouer les body-builders sur la plage de Venice, il se sentait en revanche très à l'aise dans son rôle de gros bras. A 4.800 \$ de rémunération par mois, sans compter les divers avantages en nature proposés par certaines groupies prêtes à tout pour approcher les nouvelles stars du rock, il se sentait comme un poisson dans l'eau du bocal de Chuck.

Sur la grande scène de la partie club du studio, entourés de vari-lites et de roboscans, les membres de Slavelords étaient tranquillement occupés à siffler des bouteilles de Corona tandis que Jared, l'un des roadies, s'escrimait à changer la peau de la caisse claire du kit de batterie de Trey Parkers. Celui-ci venait de la crever après deux heures d'une très intense répétition.

Le jeune homme termina sa besogne et essaya la batterie avant de faire signe aux autres que tout était OK. Wes Dunn lâcha un rôt vibrant d'émotion qui résonna dans toute la salle et

reprit sa basse électrique. Trey Parkers, lui, retourna s'asseoir derrière ses fûts et Brian Scott Pileggi attrapa sa guitare. Randy Laney se leva à son tour et passa la sangle de sa Gibson pardessus son épaule avant de la clipper sans pour autant arrêter de parler avec Brian. Il se redressa et s'approcha de son micro, en produisant quelques effets de larsen.

Chuck le regarda avec une réelle admiration. Ce gosse de 20 ans était vraiment un showman. Même durant les répétitions de cette nouvelle tournée, il assumait son rôle de frontman du groupe jusqu'au bout et ce, comme un vrai professionnel. Les autres membres de Slavelords avaient tous entre 4 et 8 ans de plus que lui, et beaucoup plus d'expérience mais c'est lui qui en imposait le plus par son charisme et sa présence. Sans lui, Slavelords ne serait rien et tous ici le savaient. Il composait la plupart des mélodies, écrivait toutes les paroles, et s'occupait à la fois du chant et des soli de guitares. Sur scène, c'était la même chose : on ne voyait que lui. Il colla sa bouche au micro et les yeux fermés, il commença à jouer l'intro de « *Sacrifice* », la ballade heavy sortie un mois plus tôt en single et qui tournait déjà en boucle sur MTV et la plupart des radios. Trey caressa ses cymbales du bout des baguettes, juste pour les faire vibrer crescendo, et Wesley, de son côté, attaqua sa partie de basse rythmique, faisant sensiblement trembler le sol et les murs. La voix de Randy s'éleva alors, légèrement éraillée comme à son habitude et il entama son chant en modulant la première phrase du grave à l'aigu. Il y parvenait maintenant sans peine mais les premiers essais durant la composition de leur second album avaient été franchement catastrophiques. Alors Randy avait dû travailler sa voix avec le meilleur professeur de chant de toute la Californie. Des heures et des heures, des jours et des jours, en plus des répétitions, des interviews, du tournage des clips, des interminables séances d'enregistrement et de mixage, et de son entraînement physique en salle de musculation. Et comme toujours, depuis maintenant des années, il y était finalement parvenu. Et c'est ce que Chuck appréciait et respectait le plus en lui : sa hargne à réussir ce qu'il entreprenait !

Il l'avait rencontré, ou disons « découvert », dans une salle de répétition sur Avalon boulevard. Il jouait déjà les morceaux de ce qui allait devenir « *The Smoking Mirror* », le premier album de Slavelords, en compagnie de Trey Parkers et de deux autres types qui n'étaient pas restés longtemps après. Chuck avait monté son propre label moins de deux ans auparavant et cherchait continuellement de nouveaux talents. Il avait déjà signé Best Boy Electric, un groupe de pop-rock à mi-chemin de U2 et de David Bowie, et Somatic, une formation « electro-pop-indus' mais avec des cuivres » pour reprendre l'expression utilisée par le magazine Spin. Le premier avait déjà sorti deux

albums qui, en dépit d'un indéniable talent de la part de ses membres et d'incessantes tournées dans les clubs, se vendaient péniblement. Le second, lui, était en pleine discussion avec la justice au sujet d'un « petit » problème où se mêlaient cocaïne, conduite en état d'ivresse, résistance à agents et même tentative de fuite. Le chanteur et deux autres musiciens risquaient fort d'aller faire une tournée triomphale de quelques mois dans un établissement n'acceptant qu'une clientèle triée sur le volet, et Chuck envisageait sérieusement de faire annuler leur contrat. Los Angeles était une ville géniale où, selon Chuck, il y avait beaucoup plus de « posers » que de vrais talents. Aussi, en regardant Randy jouer de sa six-cordes dans ce minuscule local de 15 m², n'avait-il pas douté un instant qu'il appartenait à coup sûr à la seconde catégorie. Randy ne semblait jouer que pour lui. Il hurlait les paroles de « *The Return* » et plaquait son solo pour les trois personnes présentes comme s'il avait joué devant 30.000 personnes à Pasadena ou à Eindhoven pour les festivals. Sa technique était perfectible et le matériel du groupe alors très insuffisant mais il avait le feu sacré : cette énergie commune à tous les grands noms du rock ! Et ça avait suffi à Chuck pour lui dire de passer le voir un jour à son club et lui laisser sa carte. Le reste n'avait été que détails. Le producteur avait fourni le local, l'équipement et l'argent. Il avait trouvé les remplaçants adéquats quand le second guitariste et le bassiste d'origine de Slavelords avaient préféré jeter l'éponge. Il avait pris Randy sous son aile et lui avait filé tous les tuyaux utiles. Il avait réussi à convaincre ses parents, un couple charmant mais un peu trop conservateur et protecteur, de laisser leur fils de 18 ans s'essayer au show-business et réaliser son rêve de musicien en signant un contrat sur son label. Ned, son père, avait mis un avocat sur l'affaire et c'est avec celui de Dynamo Records qu'ils étaient parvenus à un accord signé. Chuck avait fini par baisser les bras face à cet homme qui, pour son rejeton, flirtait avec la parano : toute la comptabilité du groupe était donc suivie par lui personnellement.

Le premier album était sorti en février 2005. En quatre mois, il était arrivé en tête des ventes de sa catégorie et tout s'était enchaîné très vite. Le tournage d'un clip, l'organisation d'une tournée nord-américaine et européenne, la nomination aux Grammy Awards, 850.000 copies vendues, des concerts sold out de 3.000 personnes et plus, une demi-douzaine de sites Internet, la gloire, la reconnaissance inattendue et aussi bien sûr, l'argent ! Chuck avait monté Slavelords sur ses épaules mais Randy lui avait depuis très largement rempli les poches. Slavelords avait été pour lui cette manne providentielle, cette affaire de toute une vie qui vous met définitivement à l'abri des soucis de trésorerie, pour peu que vous n'ayez pas l'imbécillité

de tout claquer en coke, en putes et en Ferrari dans les six mois suivants. Et Chuck Saldino n'était pas homme à tuer la poule aux œufs d'or mais bien au contraire à s'en occuper avec toute la dévotion qu'on porte à un saint sacrement.

Le second opus était donc arrivé dans les bacs juste un mois plus tôt, fin septembre, avec cette fois un titre destiné à la promotion rapide radio et télé. « *Time for a new sun to rise* » s'annonçait comme un triomphe avec déjà 200.000 exemplaires du single et un bon million d'albums vendus en tout juste trente jours. Et tout aurait été parfait si bien sûr, cette gloire toute fraîche et cet argent dont Chuck savait se méfier n'étaient pas montés à la tête du jeune chanteur. C'est dans ces moments là que le show-business savait fort bien transformer une star en esclave.

Durant la première tournée, épuisé par les voyages, les concerts, les entrevues avec la presse et les réceptions, Randy s'était mis à la cocaïne. Chuck avait fermé les yeux, conscient que, sans stimulant, le groupe n'aurait jamais pu tenir le rythme effréné imposé par le succès. Les deux tiers des vedettes du rock et du cinéma tournaient à la poudre et il était plus facile de s'en procurer que de trouver de bons cigares. Après la cocaïne, Chuck avait vu apparaître des amphétamines, et toujours plus d'alcool. Ned, le père de Randy, avait pris soin de placer la majeure partie des 3 millions de dollars de royalties perçues par son fils dans des placements à long terme, lui assurant des revenus très confortables pour l'avenir quoi qu'il puisse arriver. Mais Randy s'était un jour violemment disputé avec lui, et Chuck savait fort bien pourquoi. Avant même sa naissance, Randy ainsi que ses parents avaient réchappé miraculeusement au tremblement de terre qui avait ravagé Mexico City en 1985. Moins de deux ans plus tard, il avait été kidnappé par un petit malfrat et un vieux malade mental et avait bien failli disparaître quelque part au fin fond du Mexique. A compter de ce jour, ses parents l'avaient toujours surprotégé, craignant sans cesse un nouveau coup du sort. Nouveau-né, des spécialistes avaient diagnostiqué chez lui un possible retard mental qui s'était en fait révélé être une capacité très particulière à percevoir son environnement, à l'appréhender et à l'analyser. Randy avait toujours très peu communiqué durant toute son enfance mais il apprenait à peu près n'importe quoi avec une facilité tout à fait déconcertante. Il parlait couramment l'espagnol et l'allemand, avait sauté trois classes durant sa scolarité et il était incollable en histoire et en folklore. Arrivé à l'adolescence, il avait plus ou moins abandonné les études pour se mettre à la guitare après avoir joué du piano durant plusieurs années. A 15 ans, il jouait des classiques de Paco de Lucia à l'identique et surtout, grâce au petit groupe de heavy metal qu'il avait rejoint, il était enfin

parvenu à briser sa coquille. Il sortait de plus en plus, s’amusait comme n’importe quel adolescent de son âge et s’intéressait aussi activement aux jeunes filles de son entourage. Ned et Nancy, ses parents, d’abord décontenancés, avaient cédé un à un aux caprices de leur fils. Certes, les dreadlocks rouges, les clous dans les tétons percés et les tatouages morbides, étaient très mal passés dans un premier temps mais Randy était plus heureux avec sa musique et dans son groupe qu’il ne l’avait encore jamais été jusque-là. Le succès musical du groupe les avait tous comblés de joie et Ned avait même pleuré comme un gamin quand son garçon lui avait offert la Corvette dont il avait toujours rêvé, en guise de remerciements pour son aide et son soutien. Mais à 20 ans, Randy ne supportait plus cette emprise parentale, pas plus que la morale et les sermons. Alors, avait commencé une longue série d’excès ponctuée d’épisodes aussi croustillants que la nuit où il laissa sa Ferrari en flammes sur Hollywood boulevard à trois heures du matin. Il avait dépensé 53.000 \$ pour s’offrir quelques mois plus tôt une Dino rouge absolument identique à celle conduite par Tony Curtis dans « *The Persuaders* », une série télé qu’il avait toujours adoré regarder sur le câble. Une nuit en Juillet, sa fiancée du moment, la jeune et belle actrice Marlyne Stevens, lui avait reproché publiquement de préférer sa voiture à elle-même. Randy, ivre et sous l’emprise de la cocaïne, était alors allé acheter plusieurs bidons d’essence pour chauffages d’appoint dans un drugstore du coin. Il avait copieusement arrosé la voiture et avait ensuite enflammé le tout. La police l’avait arrêté tandis qu’il regardait son petit bijou automobile partir en fumée, une bouteille de tequila à la main. Il s’en tira avec une belle amende et une mise à l’épreuve de la part du tribunal et, cinq jours plus tard, les tabloïds annonçaient en fanfare et première page la séparation tapageuse du couple. Et ce n’était alors que le début de ses frasques !

Le morceau était fini et Chuck laissa ses pensées derrière lui tandis que le dernier coup de cymbale résonnait et que le sustain des guitares commençait à faiblir. Il regarda sa montre et fit signe au groupe d’arrêter.

- C’est fini pour aujourd’hui les gars, dit-il simplement. C’était très bien. Faites-moi ça sur scène tous les soirs de la tournée et c’est dans la poche pour les premières pages de tous les magazines ! Ce sera comme Dieu mais en mieux !

Randy saisit sa serviette éponge posée sur une tête d’ampli et s’essuya le front et les bras avant de venir saluer son ami et producteur.

- Hey Chucky-lo ! dit-il avec un large sourire en étreignant celui-ci. Como esta ?

Il avait tellement transpiré que son tee-shirt et son short taillé dans un treillis militaire étaient trempés de sueur. Ses yeux bleus clairs perçants se posèrent avec bienveillance sur celui qu'il considérait sincèrement comme son deuxième père. Il souriait.

- Il n'est que 15h30 ! Je voulais revoir certains titres du premier album qu'on n'a pas rejoué depuis un moment, histoire d'être au top pour le concert d'ouverture de mardi s'il nous vient l'envie de faire plus de deux rappels...

- Vous pourrez faire ça ce week-end ou lundi. Les types de Starlight m'ont appelé tout à l'heure et ils doivent passer d'ici vingt minutes pour installer les quatre nouveaux vari-lites et remplacer les deux machines à fumée. Il faut que la scène soit dégagée d'ici là, désolé.

Randy comprenant que la séance de répétition était fini, débrancha sa guitare et la reposa sur son support tandis que, d'un signe de tête de Chuck, les roadies et les employés du club commençaient à démonter le matériel. Celui-ci reprit :

- Et puis on est déjà vendredi et je crois me rappeler que comme tous les vendredis, tu as rendez-vous chez ton psy à 17h00, non ? Le fait d'être « à peu près » clean depuis six semaines ne t'exempte pas d'aller à ta thérapie. Sinon tu sais ce que le tribunal te réserve. Ils n'ont pas du tout apprécié ta dernière connerie et ils t'attendent au tournant avec les bigots du PMRC pour t'enfoncer encore plus.

Randy se passa la main sur les yeux et regarda ailleurs.

- Je sais ça Chuck ! Merci. Et pas la peine de me rappeler qu'il est interdit par les lois de l'état de Californie de froter ses couilles sur le crâne d'un membre du service d'ordre...

Il attrapa son paquet de cigarettes en riant et s'en alluma une.

- Tu vois ? Pas de Mary-Jane, pas de de coke, rien : clean ! Zimmerman a appelé ce matin pour dire qu'il ne me verrait pas ce soir à cause d'un séminaire à San Diego auquel il devait se rendre. Mais on se voit lundi soir à la place. Comme ça cet emmerdeur de juge Moore ne me fera pas chier avant le début de la tournée. Content ?

Chuck sourit et donna une petite tape amicale dans le dos du jeune homme. Chuck était un fan des petites tapes amicales dans le dos et Randy savait qu'elles voulaient dire « Putain, j'ai la trouille que ça tourne mal, alors fais pas le con mec ! » mais il s'en foutait royalement. Le grand Saldino était un anxieux de nature, et plus il angoissait à la veille d'un événement, plus il encaissait de fric les jours suivants.

- Bon OK, alors tire-toi de là quand même et va faire du bien à la petite Taneesha, sinon elle va se barrer comme toutes les autres celle-là.

Taneesha Robertson, « Miss Mai 2006 » et presentie pour être élue playmate de l'année, était la dernière petite amie en date de Randy. Elle était de deux ans son aînée et ses ambitions étaient claires : devenir riche, célèbre... et riche. Mais elle était au moins plus naturelle que les précédentes, et semblait être réellement amoureuse du chanteur.

- Laisse tomber Chuck... Elle s'est tirée pour quinze jours à Hawaï pour des sessions photos. Elle rentre jeudi et je ne la verrai même pas avant le début de la tournée. J'en suis réduit à mater Playboy pour me rappeler à quoi elle ressemble... et avec ça on me demande de rester sobre !

Le producteur le regarda un moment sans rien dire. Son second divorce venait d'être enfin prononcé et son ex « chère et tendre » risquait de lui soutirer une vraie fortune, aussi ne se sentait-il pas trop en mesure ni en forme pour prodiguer des conseils matrimoniaux à son entourage.

- Eh bien... j'en sais rien moi ! Tape-toi une call-girl qui lui ressemble ou prend une douche froide et fais-toi un film de Vandamme, comme ça t'auras plus rien dans la tête. Allez, on se voit demain ici. File !

Randy termina sa cigarette en regardant l'équipe s'affairer sur la scène, puis il retourna tranquillement dans les loges pour prendre une douche et changer de vêtements. Après tout Chuck avait raison : il venait de se payer une villa de 650.000 \$ à Las Flores mais il n'y passait que quelques heures par semaine et principalement pour dormir. Autant se faire une soirée relax et en profiter pour appeler ses parents à Oakland qu'il n'avait pas eu au bout du fil depuis déjà plus de huit jours. Malgré leurs divergences d'opinion, il les aimait énormément et s'arrangeait pour prendre le plus souvent possible de leurs nouvelles et en donner des siennes. Il ne pouvait pas leur en vouloir de l'avoir trop aimé alors que tant de gosses ne l'étaient pas assez, ou pas du tout.

Quittant le studio par derrière, il siffla d'admiration devant le coupé Mercedes flambant neuf de Chuck et gagna sa propre Porsche, garée quelques mètres plus loin. Le grondement des 462 pur-sang de sa jolie GT3 s'éleva mélodieusement et Randy gagna la grille donnant sur Pacific boulevard. Une douzaine de fans l'attendait de l'autre côté en arborant fièrement tee-shirts, casquettes et même un large drapeau à l'effigie de Slavelords. La plus grande discrétion avait beau être de consigne, il y avait toujours des fuites et les groupies s'amassaient alors illico en grappes sur son passage. Mais il en avait pris l'habitude et se plaisait beaucoup au contact de ceux qui partageaient ses goûts musicaux et lui clamaient leur admiration. Son ego y trouvait plus que son compte et cette drogue là en valait bien d'autres. Il serra quelques mains, baisa quelques joues, reçut quelques

traces de rouge à lèvres en retour, et dédicâça quelques posters de lui. Puis il remonta dans son bolide rouge sang et fila au son de « *Black Magic* » de Slayer vers Santa Monica et Las Flores. Il faisait un temps superbe sur L.A et Randy se sentait vraiment bien dans sa peau. Il s'arrêta dans un 24/7 de Culver City et acheta une bouteille de tequila, des crackers au fromage, une pizza surgelée qu'il se ferait réchauffer au micro-ondes, et un DVD du fameux « *Texas Chainsaw Massacre* », qu'il préféra finalement à l'un des chef-d'œuvres cinématographiques du célèbre karatéka belge comme Chuck le lui avait suggéré.

C'était finalement une bonne idée que de passer la soirée à ne rien faire qui soit intrinsèquement bon pour sa carrière. D'ici une semaine, lui et ses complices de Slavelords allaient retrouver leur tour bus et se remettre à sillonner les routes des Etats-Unis, puis du Canada. Ensuite ce serait le Japon et l'Europe jusqu'en juin 2007. Après, tout dépendrait des ventes de l'album mais il était réaliste d'envisager une date en Russie, quelques unes en Australie et en Amérique du sud, et peut-être même une seconde tournée de retour aux USA. Il pourrait alors retrouver sa villa neuve et sa Porsche pour quelques semaines de vacances, avant de penser à écrire le troisième album. Puis le cycle recommencerait une nouvelle fois. Randy aimait cette vie de bohème en première classe qu'il menait depuis deux ans déjà et qui lui réussissait si bien. Mais il commençait aussi à penser qu'après le troisième album, il lèverait le pied pour profiter de son argent et peut-être fonder sa propre famille, ou bien écrire un roman, ou encore ouvrir une léproserie à Beverly Hills...

Il sourit à ses propres délires en franchissant la grille de sa confortable propriété sur la côte. Il se gara juste à côté de sa nouvelle Ferrari de collection : une 308 GTS rosso, comme Magnum dans la série du même nom. Il avait poussé le vice jusqu'à se faire monter une plaque d'immatriculation identique : « ROBIN 1 ». Il sortit ses achats de la Porsche, ouvrit la large porte d'entrée en chêne massif et rehaussée de ferrures, puis composa sur le boîtier de contrôle les cinq chiffres du code neutralisant l'ensemble des alarmes de la résidence. Il posa la pizza sur le four et se servit un large verre de tequila. Il prit et coupa en deux un citron dont il pressa l'une des moitiés au dessus de son verre. Il rajouta un glaçon et quitta la cuisine avec son cocktail, ainsi que la bouteille et le sachet de crackers. Il s'installa dans le somptueux canapé en cuir beige de chez Cardwell & Sons et, tout en sirotant sa tequila, il attrapa le combiné sans fil du téléphone. Il appuya sur le bouton MEM1 pour composer automatiquement le numéro de ses parents à Oakland et attendit que l'on décroche.

Il discuta presque quarante minutes avec sa mère. Elle était ravie de son appel mais son ton et ses hésitations trahissaient son anxiété à l'idée de la future tournée mondiale de Slavelords qui allait débiter dans quatre jours. Elle craignait que son fils chéri ne replonge dans le piège insidieux tendu par la cocaïne et l'alcool. Elle ne voulait pas le voir finir en fait divers comme tant d'autres avant lui, ni assister en direct à la télé à son arrestation. Il la rassura, lui affirmant qu'il avait mûri et qu'il était sobre et plus prudent désormais : qu'il avait besoin de la musique et que les fans qui viendraient le voir aux concerts lui donneraient la force suffisante pour affronter la route et les privations. Il lui promit encore une fois de l'appeler tous les jours si possible, et de passer les voir après les deux concerts de San Francisco et de Sacramento. Il raccrocha après l'avoir finalement rassuré et réconforté et termina son quatrième verre. Question sobriété, il était loin d'être aussi « clean » qu'il s'en vantait mais une fois qu'il était ivre, il se sentait toujours merveilleusement bien et il avait besoin de l'être pour pouvoir supporter la pression que Chuck et la major qui distribuait le groupe faisaient peser sur ses épaules. Il s'alluma une Marlboro et inspira profondément la fumée en espérant que la nicotine l'aiderait à oublier son envie de poudre. C'est vrai qu'il était devenu accro, comme les autres mais il fallait en avoir pris comme lui pour comprendre à quel point on se sentait fort et vivant après. Il avait composé tous les titres du nouvel album à partir des rêves qu'il avait fait sous l'emprise de la drogue. Des rêves fous où il contemplait le soleil sans se brûler les yeux. Des songes si poignants et si réels qu'il avait fini par en avoir peur tout en les désirant ardemment. Des cauchemars de gloire et de puissance, où le sang chaud ruisselait en son honneur le long des 114 marches de pierre du *teo calli*. Ce sang précieux qui le nourrissait et lui donnait la force de rayonner un jour de plus au firmament des dieux oubliés... et des stars du trash. Depuis l'enfance et à cause de l'implication de ses parents dans diverses associations d'aide aux victimes du tremblement de terre de Mexico en 1985, il s'était pris d'une véritable passion pour le Mexique et l'ancien empire des aztèques. Il avait lu une demi-douzaine d'ouvrages sur le sujet, et après leur première tournée, il était allé visiter Teotihuacan, la cité des dieux, tout près de la capitale mexicaine. Récemment, il s'était même fait tatouer une large représentation de la pierre du Soleil dans le dos, tout comme Henry Rollins, l'un de ses modèles musicaux. Il ne doutait pas que ses rêves étranges trouvaient leur origine dans cette passion particulière qu'il nourrissait pour la culture aztèque mais leur « réalité » : l'impression de déjà vu qui s'en dégageait et leur aspect à la fois sauvage et primitif l'avaient

déjà tant troublé qu'il en avait à plusieurs reprises fait le récit à Walter Zimmerman, son psy.

Randy sursauta et rouvrit les yeux. Il s'était assoupi sans même s'en rendre compte et il était maintenant presque 18h30. Il se leva, s'étira, attrapa son verre et tandis qu'il s'approchait de la porte-fenêtre donnant sur l'arrière de la villa, il comprit que le bruit qui l'avait réveillé quelques secondes plus tôt devait être celui qu'avait fait la jeune femme qui nageait à présent dans sa piscine, en plongeant. Il hésita un instant, prêt à appeler la police mais se ravisa vite en contemplant l'étrange naïade qui évoluait sans autorisation dans l'eau miroitante de cette piscine que lui-même n'avait pas encore inauguré. La fille devait avoir entre 20 et 25 ans, pas plus. Elle avait la peau foncée et de longs cheveux noirs mais de là où il se trouvait, c'est tout ce qu'il pouvait alors en distinguer. Elle était de toute évidence seule et devait penser que personne n'habitait la villa actuellement. Le garage étant situé en retrait au bout de l'allée, elle pouvait très bien ne pas avoir vu ses voitures. Il resta là à la contempler durant deux bonnes minutes avant de se décider à sortir pour s'enquérir de l'identité de sa jolie visiteuse. Il fit coulisser le panneau vitré et s'approcha du bord en attendant que la baigneuse sorte la tête de l'eau.

- Je vous sers un verre ? demanda-t-il d'une voix calme, espérant provoquer la confusion et aussi une certaine crainte chez elle. Mais il en fut pour ses frais car la sirène ne s'effaroucha nullement et tourna au contraire vers lui un visage aussi charmant que paisible. Elle s'essuya le front et les yeux de la main pour chasser l'eau et y voir plus clair.

- Volontiers oui, merci ! répliqua-t-elle avec un aplomb qui désarma complètement Randy. Une coupe de champagne si vous avez.

Elle nagea en deux battements de pieds jusqu'au rebord, se hissa sur le dallage rugueux et s'assit en lui tournant le dos. Comme il avait déjà pu le constater, elle était nue comme un ver mais beaucoup plus jolie. Elle attrapa la masse de ses longs cheveux de jais et la tordit pour faire ruisseler le plus gros de l'eau qui s'y trouvait encore. Elle portait un large grain de beauté sous l'omoplate droit, la cicatrice d'un vaccin sur le bras et une lourde poitrine à la fois ferme et bien dessinée, qui rappela à Randy qu'il faisait ceinture en matière de câlins depuis déjà huit jours.

- Euh, en fait j'ai peur de ne pas avoir encore passé de commande chez le caviste pour ce qui est du champagne. J'ai emménagé il y a dix jours et j'ai été plutôt débordé depuis.

Elle se leva pour aller chercher ses serviettes posées en tas à quelques mètres de là, lui offrant la vision extatique d'un

corps de femme que dame nature avait généreusement doté des plus beaux atours qui se puissent rêver pour un jeune mâle chargé d'hormones et déjà passablement éméché. Mais plus encore, c'est le culot hors du commun dont elle faisait preuve qui sidéra la rockstar.

- Ce n'est pas grave. Je prendrai la même chose que vous, répliqua-t-elle d'un ton moqueur en s'essayant vigoureusement les bras.

- Tequila alors ?

- Oui merci, ce sera très bien.

Elle jouait avec lui un jeu dont il n'était pas tout à fait sûr de comprendre la règle, ni la finalité. Mais il était certainement d'humeur joueuse car il regagna le vaste living, s'empara d'un second verre dans le bar d'angle et retourna jusqu'à la table basse en granit reconstitué, sur le plateau de laquelle il avait laissé la bouteille de José Cuervos. Il en versa une large dose puis pressa le demi citron entamé pour en extraire le jus restant. Deux pépins fusèrent du fruit malmené et, jurant, Randy alla chercher une longue cuillère à cocktail au bar pour les retirer avant d'apporter son verre à l'étrange mais séduisante jeune femme. Celle-ci terminait de se sécher les jambes et comme Randy s'approchait, elle leva les yeux sur lui, le fixant intensément du regard et fit glisser la serviette à deux mains entre ses cuisses. Elle se frotta consciencieusement le pubis et le sexe en se cambrant légèrement vers l'avant d'une façon si provocante, qu'il sentit son pénis durcir malgré son désir de rester serein tant qu'il n'en saurait pas plus sur elle.

Randy sortait depuis plusieurs mois avec la sublime Taneesha Robertson et les types qui se seraient damnés pour être à sa place aux côtés de la playmate étaient légions. Il avait eu trois compagnes en l'espace de deux ans : Marlyne Stevens, starlette en vue à Hollywood ; Louise-Jo Carlisle, plus connue sous le pseudonyme de Misty Hall, porno-star de son état, et enfin Taneesha Robertson, playmate et photo-model de charme. Avec elles, il avait parfois fait l'amour deux jours durant sans quitter le lit. Il avait cédé avec elles à des fantasmes qui, encore un an auparavant, l'auraient fait rougir. Il s'était aussi laissé entraîner dans des orgies privées à Santa Monica ou Belmont Shore, où les pires excès étaient de rigueur : drogues, alcools, échangeisme, violence et confusion. Un soir, une fille lui avait même demandé de la fouetter, lui tendant pour l'occasion une fine cravache de cuir. Sous l'injonction de Misty, sa maîtresse d'alors et grisé par la coke et le bourbon, il l'avait fait. A 20 ans il pensait savoir déjà tout ce qu'il avait à savoir sur le sexe et les rapports homme/femme mais voilà que cette fille venait soudain tout remettre en question par son apparente innocence.

Bien sûr elle était très belle mais contrairement à ses fiancées passées ou présente, elle l'était d'une façon totalement différente : naturelle. Pas de collagène injecté dans les lèvres pour provoquer une moue sensuelle, pas d'implants en silicone pour rehausser une poitrine jugée trop menue par quelque directeur de casting, pas d'opération chirurgicale pour rectifier un nez ou gommer une imperfection. Plus il l'observait et plus Randy se rendait compte que sa séduction à elle n'avait pas la vulgarité calculée de celle de ses autres maîtresses. Certes, elle l'aguichait ouvertement et il ne doutait plus un instant que sa présence n'avait rien d'un hasard mais si elle jouait avec lui, elle ne semblait pas chercher à se jouer de lui. Et cela lui plu terriblement.

Elle prit le verre que son hôte lui tendait et en avala une longue gorgée d'un seul trait. Elle grimaça et frissonna mais ne dit rien. Sentant son désir grandir encore, Randy attrapa une autre serviette et entreprit de lui essuyer le dos. Plutôt petite, elle avait des formes généreuses et tout en rondeur mais devait prendre grand soin de sa ligne car sa silhouette était fine et irréprochable. D'origine latine, elle avait la peau naturellement mate et les traits particuliers de son visage indiquaient des antécédents incontestablement indiens. Elle tourna de nouveau son visage vers lui et il put cette fois de tout près, contempler ses magnifiques yeux marrons, légèrement bridés et en amande. Elle avait des pommettes saillantes, un nez adorable et des lèvres d'une sensualité parfaite. Randy se sentait réellement à l'étroit dans son short et il regrettait d'avoir déjà autant bu car il n'arrivait plus à garder les idées claires.

- Qui t'a dit que j'habitais là ? questionna-t-il abruptement en resserrant un peu ses mains autour de la taille de la fille.

Toujours aussi calmement, elle émit un petit rire nerveux et répondit.

- Mais j'ai toujours su où tu habitais Randy. Que ce soit à Oakland, à Los Angeles ou bien lorsque tu étais en tournée.

Le jeune homme était maintenant à deux doigts de perdre patience. La réponse venait d'agir comme une douche froide et il se recula d'un pas pour mieux la toiser.

- Ecoute-moi. Si tu es le genre de nana hystérique qui s'imagine que parce qu'elle a acheté tous mes disques et mes posters, il lui suffit de se pointer à poil chez moi pour que je la demande illico en mariage, tu te plantes salement ma jolie ! Je ne sais pas ce que tu cherches ici mais je te conseille de t'expliquer vite fait ou de te tirer.

Elle se retourna pour lui faire face et Randy eut alors une vue imprenable sur le fin triangle de poils noirs et soyeux surmontant le mont de venus de la jeune femme. Ses tétons bruns pointaient durs et épais, excitants. Elle lui parut soudain

fragile, comme aucune autre femme ne l'avait été pour lui auparavant.

- J'ai déjà vu des photos de toi mais je n'aime pas ta musique. Et le mariage n'est pas pour nous. Je suis là pour t'aimer Randy. Juste aujourd'hui. Je veux me donner à toi pour quelques heures seulement. Je veux être toute à toi et ensuite je repartirai d'où je suis venue. Tu veux bien ?

S'il voulait bien ? Oh pour ça oui il voulait bien ! Jamais encore une présence féminine ne l'avait à ce point perturbé, excité et intrigué tout à la fois.

- Comment tu t'appelles ?

- Candida... Mais tu peux m'appeler comme tu veux.

Randy s'avança et, prenant son visage à deux mains, il l'embrassa fiévreusement à pleine bouche. Candida décidément imperturbable, lui rendit son baiser et leurs langues se mêlèrent l'une l'autre avec passion durant une longue minute.

- Viens... lui dit-il simplement en la précédant dans la villa.

Elle but une dernière gorgée de tequila et jeta son verre encore à moitié plein dans la piscine, où il coula mollement jusqu'au fond. Elle franchit l'ouverture de la porte-fenêtre en faisant à présent des efforts pour rester calme et pour ne pas trembler. Elle le suivit à l'intérieur.

La chambre à coucher était située à l'étage et donnait sur la baie de Santa Monica et le Pacifique. Quelques cartons du déménagement que Randy n'avait pas encore ouvert étaient empilés dans un coin de la pièce. C'était une chambre moderne avec de l'acier et du verre, dans des tons froids. Le lit reposait dans une alcôve si bien que le matelas dépassait à peine du sol. Un large miroir en cinq portions formant un hémisphère ornait le mur à sa tête. Le couchage était gris foncé, presque noir, avec un liseré blanc et des motifs en losange.

Candida s'allongea et laissa reposer sa tête dans l'un des oreillers sans dire un seul mot. Randy retira prestement ses chaussures, son tee-shirt, son short et son caleçon ainsi que sa montre et laissa le tout en tas près de l'armoire murale. Il était aussi nu qu'elle à présent et elle put contempler toute la roideur du désir que son numéro de charme méticuleusement orchestré avait suscité chez sa consentante victime. Fermant à demi les yeux, elle ouvrit en grand l'arc de ses cuisses, dévoilant sans aucune pudeur l'intimité nacrée de sa vulve déjà moite. Elle s'abandonnait à lui : elle semblait s'offrir en sacrifice.

Randy apprécia la vue panoramique avec délice mais il laissa néanmoins la jeune femme à sa couche et se retira un court moment dans la salle d'eau jouxtant la chambre, le temps d'enfiler un préservatif et de mettre un peu d'ordre dans son

esprit. A son retour, affublé de cette garniture de latex devenue depuis longtemps indispensable aux rapports sans lendemain, le regard de Candida se voila. Mais l'ingénue ne dit rien. Il s'agenouilla près d'elle, et comme un gamin le soir de Noël au pied du sapin, il s'évertua à découvrir ses cadeaux. Plus intimidé que son statut de rockstar l'aurait laissé présager, il prit ses seins en coupe entre ses doigts et en caressa la masse souple et tiède. Ses lèvres se posèrent sur l'aréole gauche et sa langue joua un instant avec le téton dressé, le vernissant d'une fine pellicule de salive. Il fit de même avec le droit puis, hissant son corps entre les cuisses soyeuses de sa partenaire, il remonta lentement, embrassa son cou avec gourmandise, son menton et finalement sa bouche entrouverte. Si entreprenante près de la piscine, elle paraissait maintenant presque intimidée, fragile, et cela aiguillonna encore plus le désir de Randy. Ils s'enlacèrent et jouèrent l'un de l'autre un certain temps en haletant. N'y tenant plus, il se mit en position pour la prendre mais tandis qu'il s'apprêtait à la pénétrer, il sentit l'une de ses mains se poser sur sa verge tendue. Il lui sourit. Doucement, elle fit en sorte de lui ôter son préservatif tout en caressant à la fois son sexe et ses testicules pour maintenir et encourager son envie d'elle. Alors que Randy allait protester, elle le devança et prit la parole.

- Non, ne dis rien, je t'en prie. Je veux t'avoir vraiment en moi, te sentir...

Il n'était déjà plus en mesure de lui refuser quoique ce soit. Son pénis était si dur qu'il lui faisait presque mal. Elle croisa ses jambes dans son dos et l'attira. Il s'enfonça en elle, décidé à lui donner ce qu'elle demandait avec tant de ferveur et de soumission. Il sentit bien une résistance inhabituelle lui faire obstacle et elle poussa un petit cri de douleur quand celle-ci céda sous sa pression mais il ne comprit qu'après l'avoir déchiré qu'il s'agissait de son hymen jusque-là intact.

- Une vierge, pensa-t-il estomaqué ne sachant plus quoi faire. Oh merde, elle est vierge !

Qu'importait après tout ? Il n'était plus temps de s'en soucier. Il fallait qu'il se délivre de cette intolérable tension qui lui brisait les reins et lui intoxiquait l'esprit. Sa peau si douce, ses lèvres suaves, ses ongles dans son dos, oui comme ça... oui... oui... c'était si bon comme ça...

Ils firent l'amour passionnément plusieurs fois durant la soirée jusque vers 23h00. Randy ne savait plus quoi penser d'elle. Une groupie à demi folle ? Une candidate au chantage qui cherchait à tout prix à se retrouver enceinte d'une belle petite somme ? Non... Rien ne collait dans tout ça. Pourquoi ne pas lui avoir dit avant qu'elle était vierge ? Elle s'était donnée

sans retenue, acceptant sans rechigner tout ce qu'il attendait d'elle et y prenant plaisir bien qu'il douta sérieusement qu'elle ait réellement atteint l'orgasme à aucun moment. Il était vidé à présent : dans tous les sens du terme. Il caressa encore quelques minutes sa poitrine et son ventre, presque distraitemment. Il vit le sang séché sur sa verge redevenue flasque et se sentit mal à l'aise. L'alcool n'y était pas étranger mais il avait l'impression d'avoir gâché quelque chose. Il se demanda si ce n'était pas la vie qu'il avait mené jusque-là. Il se releva confus, se frotta les yeux avec les paumes puis se passa les mains dans les cheveux.

- Je vais prendre une douche. Il y a une autre salle de bain au rez-de-chaussée si tu veux.

Il n'osait pas lui dire mais il avait envie qu'elle s'en aille. Qu'elle reparte tout simplement d'où elle était venue comme elle le lui avait dit juste avant. Il voulait se reposer et dormir, et surtout ne pas l'entendre le supplier de la garder avec lui et qu'elle l'ait toujours aimé, ou une autre connerie de ce genre. Il entra dans la cabine, ouvrit en grand le robinet et laissa l'eau chaude couler sur son visage et son ventre. La chaleur l'apaisa rapidement et il ferma les yeux. Si seulement elle pouvait ne plus être là quand il ressortirait !

Candida attendit d'entendre l'eau couler pour se lever. Nue, elle quitta la chambre en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule vers la salle de bain, puis descendit calmement l'escalier pour rejoindre le hall. Elle traversa le living-room, ressortit et récupéra prestement ses affaires restées près de la piscine. Elle regagna le vestibule de la villa en tendant l'oreille pour écouter les bruits provenant de l'étage. Elle entendait toujours le jet de la douche. Tout se passait comme ils l'avaient espéré. Arrivée près de la porte d'entrée, elle observa un instant la centrale d'alarme de la propriété et appuya sur le bouton commandant l'ouverture du portail. Elle attrapa alors son téléphone portable tombé au fond de son sac à dos en cuir et sélectionna un numéro dans son répertoire avant de confirmer l'appel. Dès la première sonnerie son interlocuteur décrocha.

- Candida ? demanda un homme à la voix rauque.

- *Si padre*, répondit-elle aussitôt avec empressement. C'est fait. Vous pouvez venir. Et elle raccrocha immédiatement.

Elle attendit près de la porte et essaya de ne pas se laisser déborder par le flot de pensées et d'émotions qui l'assaillait. Elle se concentra sur les dernières heures passées dans les bras de Randy à devenir une femme et elle y comptait bien aussi, une mère. Mais rien n'y fit et les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues malgré elle. Elle avait espéré que ce garçon qui arborait volontiers un visage agressif dans les magazines de musique et défrayait la chronique par un comportement parfois

violent et toujours irresponsable, se montre brutal avec elle. Elle aurait préféré qu'il la prenne sans douceur, comme un viol. Mais si en public il jouait les rebelles, en privé il était au contraire tendre et attentionné. Durant plus de quatre heures, il l'avait aimé avec fougue et tendresse, lui murmurant des mots doux et de phrases qu'elle n'aurait jamais imaginé entendre de sa part et qu'elle n'oublierait jamais plus. Pourquoi avait-il fallu qu'il soit charmant et non méprisable ? Cela l'aurait tellement aidé à accepter la suite. Depuis l'enfance, elle se réservait pour ce jeune homme dont elle ne savait presque rien. Elle était pour ainsi dire née pour porter son enfant, et alors qu'elle commençait tout juste à le connaître, et à l'aimer aussi peut-être, elle allait devoir le perdre au nom d'un dieu surgit du passé. Mais elle savait qui il était également alors que lui-même l'ignorait. Et elle savait aussi que le seigneur obscure qu'elle abritait en elle depuis une sombre nuit d'été de 1987 aurait condamné son âme si elle ne s'était pas pliée à ses exigences. Mourir ne l'effrayait pas. Après tout elle était déjà morte une fois mais elle avait contemplé le *Chignauhmicltan* : le neuvième enfer, et avait ressenti toute la souffrance, toute la frustration et la colère des âmes qui s'y trouvaient piégées pour n'avoir pas nourri le soleil. La seule idée de devoir un jour partager leur sort ignoble la faisait frissonner de terreur autant que de dégoût. Aussi Randy allait-il mourir ce soir. Les astres étaient dans une bonne disposition pour le seigneur aux miroirs fumants. Ses funestes desseins intemporels à l'encontre de la terre du cinquième soleil allaient enfin pouvoir se réaliser. Et personne ne l'en empêcherait plus une fois qu'il revivrait.

Elle essuya ses larmes d'une main tremblante en entendant le bruit sourd d'un moteur se rapprochant. Un Ford Expedition déboucha sur le parvis, tous feux éteints, et stoppa devant la villa. Aussitôt, quatre hommes en sortirent et se dirigèrent d'un pas vif jusque sous le porche. Candida, qui avait observé la scène depuis le judas de la porte d'entrée, ouvrit celle-ci aux nouveaux arrivants. Les trois premiers à pénétrer dans la maison du chanteur se nommaient Felipe Alvarez-Moya, Juan-Antonio Ahoya et Lupo Pires. Cela faisait des années que Candida les connaissait. Tous les trois l'avaient ardemment désiré pour sa grande beauté et son charme mais ils avaient été initiés aux anciens rites et savaient à quoi son corps était à présent destiné. Le quatrième homme à entrer, nettement plus âgé, était son père. Elle avait découvert un jour, par hasard, son vrai nom mais elle l'avait toujours connu comme Oculin Toltecatl : « *l'homme sage du ver* ». Mi-prêtre, mi-sorcier, il avait exercé durant des années la profession de *marakame* : un guérisseur réputé et révérend parmi les indiens de la partie occidentale de la Sierra Madre. Il était aussi et surtout très

versé dans la culture et les traditions aztèques et toltèques. Il avait donné des cours à l'université de Mexico et avait conduit plusieurs séminaires pour l'université de Yale. Il avait écrit un ouvrage sur les mythologies préhispaniques au Mexique et gérait une fabrique et un magasin de souvenirs folkloriques pour touristes à Puerto Vallarta. Un soir d'août, dix-neuf ans plus tôt, tandis qu'elle se mourrait, le sang empoisonné par trop d'herbicides, d'engrais, et par la nicotine de la plantation de tabac où ses parents gagnaient tout juste de quoi survivre, il était venu à elle. Il ne l'avait pas soigné et encore moins guéri : il n'avait ni la science ni les moyens pour cela. Non : il l'avait simplement acheté à son père pour qu'elle devienne à son service le *nahual* du seigneur aux miroirs fumants : le dieu Tezcatlipoca. Après avoir mâché et avalé assez de fleurs de *hikuri* pour tuer un homme adulte, elle avait rencontré en rêve *Tepeyollotli*, la manifestation animale du grand seigneur noir : le « *jaguar qui est le cœur de la montagne* ». Cette nuit là, le maître des ombres était de nouveau libre de se promener parmi les hommes car le cinquième soleil s'était éteint, faute d'avoir été rallumé à temps par ses serviteurs à la fin du cycle dicté par le *tonalpohualli* : le calendrier sacré du peuple aztèque. Cela signifiait que le monde tel qu'on le connaissait allait cesser d'être, pour être refaçonné par l'un des plus grands esprits naturels qui ait jamais foulé la terre depuis sa formation. Et pour ça, il avait conçu un plan qui passait par elle : Candida Guzmán-Toltecatl.

Agée tout juste de cinq ans, elle était devenue son porteur : l'« avatar humain » de l'une des âmes les plus puissantes qui soit. En échange, elle avait été ressuscitée et guérie. Bien sûr, elle avait longtemps cru à un simple rêve mais son père adoptif l'avait maintes fois incité à participer au rituel du *hikuri* pour qu'elle communique avec l'esprit de l'ancien. Et Tezcatlipoca lui avait montré sa demeure onirique au ciel ocre mais aussi *Mixcoatl* : la voix lactée, le *Chignahuapan* : la rivière magique qui draine et emporte les âmes de défunts indignes vers le *Mictlan* : l'enfer. Alors elle n'avait plus douté et elle s'était résignée pour ne pas partager le sort indescriptible des damnés. Et c'est pour cela qu'elle était là ce soir, qu'elle avait couché avec Randy Laney, la jeune rockstar américaine, et qu'elle ouvrait maintenant la porte de sa demeure à ceux qui allaient permettre à un dieu maléfique de sceller le destin des hommes.

Sans le moindre soucis de pudeur à son égard, son père porta la main à son bas-ventre. Candida restée nue en prévision de ce qui devait arriver, tourna la tête, humiliée.

- C'est fait ! lâcha-t-elle de dépit, il prend une douche à l'étage. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Ocuilin Toltecatl fit un simple signe de la tête dans leur direction et sans prononcer un mot, les trois jeunes hommes de main du *mara'akame* se lancèrent dans l'escalier, grim pant quatre à quatre les marches à la recherche de Randy.

* * *

Elle n'était plus là... Il venait de sortir de la douche et ruisselait encore quand il vit qu'elle n'était plus dans son lit. A l'aide d'une large serviette éponge qu'il venait de prendre dans l'armoire, il se frotta énergiquement la crinière : cette masse de dreadlocks couleur rubis qu'il portait depuis plus de quatre ans, puis passa rapidement au reste du corps. C'est alors qu'il vit le 4X4 Ford bleu nuit garé devant la villa. Comment se faisait-il qu'un véhicule soit entré chez lui alors qu'il n'avait pas ouvert le portail, ni même entendu la sonnerie de l'interphone ? Il n'eut pas le temps d'y réfléchir car le son d'une cavalcade se fit immédiatement entendre en provenance de l'escalier.

- Merde, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? éructa-t-il en se penchant pour saisir le caleçon qui traînait à ses pieds. Mais ses visiteurs non désirés ne se souciaient guère de sa décence. Ils firent irruption au même moment dans la chambre et lui tombèrent dessus sans autre forme de procès. Trois latinos très typés de moins de trente ans, fermement décidés et visiblement déterminés à en découdre avec lui.

- Allez vous faire foutre, bande d'enfoirés ! hurla-t-il au bord de l'hystérie. Il recula, fit demi-tour, fila en courant vers la salle de bain et, juste avant qu'ils n'aient pu le rejoindre, s'y enferma.

Mais son répit allait être de courte durée. Plusieurs coups sourds ébranlèrent presque aussitôt la porte. Il n'avait pas le choix : il lui fallait impérativement s'enfuir par la lucarne avant que ses agresseurs ne l'enfoncent. Grim pant tant bien que mal sur le lavabo que la condensation provoquée par l'eau chaude de sa douche avait rendu glissant, il fit sauter le loquet et ouvrit la minuscule fenêtre qui représentait sa seule chance de fuir le danger qui le menaçait à présent. Il tremblait nerveusement sous l'effet de la peur, respirait trop vite et n'arrivait pas à se maîtriser. Mais il n'avait ni le choix ni le temps.

La porte, trop légère pour supporter davantage l'assaut des trois hommes, se fendit dans un craquement sinistre. Encore quelques coups de pieds et elle ne représenta plus un obstacle pour ses assaillants. Randy était parvenu à se hisser, non sans peine, par l'étroite ouverture et il avait maintenant tout le haut du corps penché au dessus du vide. Il n'y avait guère plus de deux mètres cinquante d'ici au sol mais il hésitait malgré sa frayeur à se jeter dans le noir, ne sachant pas sur quoi il allait

lourdement atterrir. Il n'eut pas la possibilité de le découvrir. Il se sentit agrippé aux chevilles et tiré violemment en arrière. Il poussa un petit cri ridicule en proie à une incontrôlable panique et se débattit avec la dernière énergie en se tenant des deux mains au rebord de la fenêtre.

- NON !!!! hurla-t-il à pleins poumons. NON !!!!!!!

Lupo Pires, exaspéré par sa résistance et par ses cris, lui envoya un méchant coup de poing dans les testicules. La douleur coupa le souffle à Randy qui lâcha prise aussitôt. Deux autres mains le saisirent à la taille et il fut ramené dans la salle d'eau. En passant, son menton heurta le montant de la lucarne et avant même que la douleur de ce nouveau choc n'envahisse son cerveau, son genou cogna durement contre l'émail lisse du lavabo. Il y eut ensuite un bruit de flacon qui éclate, l'odeur de son après-rasage et aussi le goût métallique de son sang dans sa bouche. Il vit un instant le bas d'un jean ainsi qu'une basket Nike, il sentit son cœur affolé battre à tout rompre, il entendit même ses propres gémissements sans vraiment comprendre que c'était lui qui les poussait, puis il y eut comme une sorte d'explosion à l'arrière de son crâne, un flash rouge devant ses yeux et finalement le noir.

* * *

Candida regarda Lupo et Juan-Antonio traîner le pauvre Randy en le tenant par les bras derrière eux, jusque dans le living-room. Il était inconscient et du sang coulait de sa bouche ouverte. Elle ferma les yeux et serra les poings pour ne pas se mettre à pleurer de nouveau.

Les deux comparses le hissèrent sans ménagement sur le plateau en plexiglas de la table basse et entreprirent ensuite de lui lier les poignets puis les chevilles ensemble, en se servant pour cela d'un rouleau de fil de fer et d'une pince coupante. Une fois solidement attaché et immobilisé, Ocuilin Toltecatl, ainsi que les trois jeunes hommes, se mirent rapidement nus et se parèrent avec dignité de curieux oripeaux religieux, sortis tout spécialement d'un grand sac de sport rapporté de la voiture par le sorcier. Juan-Antonio, Lupo et Felipe enfilèrent chacun un pagne fait d'une toile assez grossière et une dalmatique blanche garnie de motifs noirs. Ocuilin Toltecatl, lui, revêtit un pagne identique mais sur ses épaules en revanche, il jeta une robe faite d'une riche toile rouge et garnie de franges à l'ourlet. Il fixa deux larges boucles en or serties d'émeraudes à ses oreilles, puis compléta son costume en collant une cannetille au-dessus de son menton. Enfin, cérémonieusement, il enfila une somptueuse coiffe faite de plumes de quetzal et de ara, vertes et jaunes, rehaussée de pierres précieuses. Les quatre

hommes s'enduisirent ensuite le visage et les mains d'une couche de cirage noir, qu'ils laissèrent sécher quelques minutes avant de poursuivre leur répugnante besogne. Ocuilin Toltecatl se rapprocha de la baie vitrée et observa attentivement le ciel à la recherche de Vénus.

- Il est temps, commenta-t-il au bout d'une minute.

Se plaçant près de Randy toujours inconscient, il sortit du sac un large couteau taillé dans un silex et d'un geste vif et précis, entailla le poitrail du jeune homme. Un filet de sang s'échappa aussitôt de la plaie et commença à ruisseler le long du sternum. Il remplit le nombril percé d'un anneau d'acier et poursuivit son chemin jusqu'au triangle des poils pubiens. Le *mara'akame*, reconvertit pour l'occasion en *topilzin*, prêtre suprême de la civilisation aztèque, trempa l'index dans la plaie superficielle qu'il venait de faire et, intimant d'un signe de la tête à Candida de s'approcher, il commença à tracer un cercle sur son ventre nu, en entonnant l'invocation adéquate :

*Nanahuatzin ihcuac nimiquiz,
motlecuilpan xinechtoca
huan cuac tiaz titlaxcal chihuaz,
ompa nopampa xichoca.*

*in mztli momiquilia,
citlalimeh ixmimiqueh
in ilhuicac moxotlaltia.*

*Ompa huehca itzintlan tepetl,
popocatoc hoxacaltzin,
ompa yetoc notlahzotzin,
noyolotzin, nocihuatzin.*

Le premier cercle accompli, il entreprit d'en tracer quatre de plus à l'intérieur. Il dessina huit triangles disposés en étoiles entre les deux premiers cercles et appliqua en tout quarante huit fois son index couvert de sang pour marquer autant de points entre le second et le troisième cercle. Puis, entre le troisième et le quatrième, il en marqua quarante autres. Entre les deux derniers il fit encore seize points et compléta son oeuvre en étalant une grosse goutte rouge vif au centre du cinquième et dernier cercle. Le tout sans jamais cesser de réciter à voix haute sa lancinante prière.

Ce premier rituel achevé, il savait que l'esprit sacré de Nanahuatzin, le soleil, que Randy portait en lui depuis l'époque où il venait à peine d'être conçu, ne pourrait rien faire d'autre que se réfugier dans le ventre fraîchement fécondé de sa fille lorsque mourrait son porteur actuel. Ce ventre jeune et fertile

où allait bientôt grandir le corps d'un nouveau *nahual*. Un corps fait de chair et de sang, fragile comme celui de tout être humain mais dans lequel se fonderaient à jamais les essences de deux des plus grands dieux de l'ancien monde. Ocuilin Toltecatl n'était pas l'auteur de ce plan diabolique : il lui avait été dicté en rêve dans le désert du Catorce, lors de cérémonies du *hikuri* et ce, par le seigneur des ombres lui-même. Le cinquième soleil de l'humanité était mort depuis près de vingt ans déjà, et l'heure était venue pour Tezcatlipoca de prendre une nouvelle revanche sur son frère jumeau et son ennemi de toujours : Quetzalcoatl, en bâtissant sur les cendres encore chaudes de notre monde un nouveau soleil à son image : le sixième soleil ! Un monde avec ses règles à lui, ses propres lois physiques et chimiques, sa propre philosophie.

Il se releva et Candida, aussi blanche qu'un linceul, recula pour aller s'adosser contre la bibliothèque, les yeux clos. Le *topilzin* s'empara de nouveau de son poignard sacrificiel et tout en regardant ses trois *chacalmuas*, ses assistants, il se tourna vers la table basse où gisait Randy. Il jeta un œil à la pendule. Elle indiquait 11h42.

- *He aquí mi hijo bien querido !* dit-il en levant les yeux au ciel. Et aussitôt Juan-Antonio, Lupo et Felipe se disposèrent de part et d'autre de la table pour maintenir fermement les jambes, les bras et la tête du chanteur.

Ocuilin Toltecatl saisit un petit tube de verre rempli de cristaux d'ammoniaque, l'ouvrit, et le plaça sous le nez de Randy. Très vite, les sels le tirèrent de l'inconscience pour le plonger aussitôt dans le cauchemar de la réalité. Il ouvrit péniblement les yeux et vit alors avec effroi, penchés sur lui, les visages noircis et menaçants des quatre prêtres. La panique le saisit et il tenta de se dégager, de se libérer de ce piège infernal que cette fille lui avait tendu avec ses complices mais ses liens de fer et les efforts conjugués des *chacalmuas* l'en empêchèrent. Son cœur soudain gavé d'adrénaline se remit à battre violemment. Il paniquait. Le sang lui battait aux tempes, il gémit, comprenant ce qui allait se passer. La mort le cernait, il pouvait la sentir comme un animal traqué sent l'haleine du prédateur sur sa nuque avant l'étreinte fatale. Il se mit à hyperventiler et à trembler frénétiquement, les yeux brûlants de fièvre.

- NON !!! NOOOON !!!! hurla-t-il à pleins poumons.

Il vit le plus vieux de ses agresseurs lever un étrange couteau fait d'un silex taillé. La lame était assez courte et ronde à son extrémité mais visiblement très affilée : affreusement tranchante. Pourquoi ? Mais pourquoi donc voulaient-ils le tuer ainsi ? Il connaissait ce rituel du sacrifice pratiqué jadis par les prêtres aztèques en haut du *teo calli*, à Teotihuacan et dans les

autres grands lieux de culte de leur époque. Mais ici, en 2006, et pourquoi lui ?

- NON !!! LAISSEZ-MOI !!!!

Le *topilzin* se mit à psalmodier gravement une nouvelle prière, indifférent aux cris et aux gémissements pathétiques du jeune homme riche et adulé allongé devant lui.

*Ihcuac tlalixpan tlaneci,
in mtztl momiquilia,
ciltlalimeh ixmimiqueh
in ilhuicac moxotlaltia.*

*Tezcatlipoca, ica melahuac
ica melahuac nimitztlazohtla,
inhuac quin ye tlanexti,
tepetzallan tlanextia.*

*Techochcti ica popoca !
Techochcti ica popoca !*

Randy se tordit dans ses liens, tirant douloureusement sur ses poignets, désespéré, hystérique, en roulant des yeux fous. Il arqua le dos dans un ultime effort pour se soustraire à l'horreur.

Ce fut l'instant précis que choisit Ocuilin Toltecatl pour abattre de toutes ses forces sa curieuse dague dans la poitrine du jeune homme. La lame trancha la peau et déchira largement le grand muscle pectoral sur une douzaine de centimètres. Trois côtes se retrouvèrent brisées près du sternum, au niveau du cartilage costal, mettant à jour le haut du poumon gauche et en dessous : le cœur. L'aorte, partiellement sectionnée, se mit à vomir un bouillon de sang sous pression, qui gicla au visage du grand prêtre et arrosa la table et le sol.

Randy Laney hurla de douleur et de rage. Sous l'effet de la panique irraisonnée qui venait de briser son dernier effort de volonté, sa vessie se relâcha par réflexe, sans même qu'il s'en rende compte. Un long jet d'urine chaude inonda ses cuisses et coula à terre, formant rapidement une large tache jaunâtre.

Candida, bien qu'ayant gardé les yeux fermés, ne put en supporter davantage et se rua en pleurant vers la porte-fenêtre. Elle sortit de la villa secouée de contractions abdominales et s'écroula auprès de la piscine pour vomir. Tandis que la bile ruisselait de ses lèvres, elle porta ses mains à ses oreilles pour ne plus entendre les cris abominables de son amant en train d'agoniser sous les coups portés par son propre père. Elle se recroquevilla, tremblante, et resta ainsi à verser toutes les larmes de son corps en essayant vainement de ne plus penser à rien.

Ocuilin Toltecatl leva de nouveau son couteau. Le second coup porté avait agrandi l'ouverture pratiquée dans la poitrine du sacrifié, finissant de briser la partie gauche de la cage thoracique. Il taillada alors rapidement l'artère pulmonaire, puis l'aorte et la veine cave, se frayant un chemin dans la poitrine de Randy jusqu'à l'organe qu'il convoitait maintenant avec une écoeurante frénésie, caractéristique du fanatique qu'il était devenu.

*Ihcuac tlalixpan tlaneci,
in mtztl momiquilia,
citlalimeh ixmimiqueh
in ilhuicac moxotlaltia.*

*Tezcatlipoca, ica melahuac
ica melahuac nimitztlazohla,
inhuac quin ye tlanexti,
tepetzallan tlanextia.*

Techochcti ica popoca !

Les hurlements de Randy s'étaient tus. La commotion du deuxième coup lui avait été fatale et son cœur avait lâché. Il restait là, les yeux révulsés, la bouche béante, incrédule de ce qui venait de lui arriver, happé par une mort immonde et violente. Les trois *chacalmuas* sentaient encore ses membres se contracter et se relâcher rythmiquement sous l'action des nerfs mais ce n'était déjà plus qu'une pitoyable série de mouvements automatiques : la danse immobile et sordide d'une marionnette aux fils coupés.

Son sang épais s'écoulait en longs filets poisseux jusqu'au sol, entretenant l'étrange mare pourpre qui imbibait à présent le précieux tapis posé là sous la table basse. Les dernières veines pulmonaires enfin sectionnées, le *topilzin*, dégoulinant de sang, reposa son instrument souillé et plongea les deux mains dans la plaie. En grimaçant, il arracha d'un coup sec le cœur de Randy en le serrant très fortement entre ses doigts pour qu'il ne lui échappe pas.

*Ihcuac tlalixpan tlaneci,
in mtztl momiquilia,
citlalimeh ixmimiqueh
in ilhuicac moxotlaltia.*

*Tezcatlipoca, ica melahuac
ica melahuac nimitztlazohla,
inhuac quin ye tlanexti,*

TECHOCHCTI ICA POPOCA !!!

Lupo Pires laissa retomber la tête inerte de Randy et alla s'emparer dans le grand sac resté ouvert, d'une urne de pierre magnifiquement ouvragée qu'il présenta au grand prêtre. Celui-ci y déposa soigneusement le cœur encore chaud et tremblant puis versa à l'intérieur tout un flacon d'huile aromatique, qu'il enflamma aussitôt à l'aide d'une allumette. Le contenu de l'urne brûla rapidement en crépitant et une légère fumée noire à l'odeur épicée s'éleva dans tout le living-room.

Le feu dura un moment, puis finit par mourir faute de combustible. Juan-Antonio alla chercher Candida restée prostrée sur les dalles extérieures et l'emmena avec lui dans la cuisine. Il lui passa de l'eau sur le visage et lui en donna également à boire un grand verre. Elle s'assit ensuite sur un tabouret, le regard vide et attendit là passivement, indifférente à ce qui pouvait désormais arriver.

Ocuilin Toltecatl, tel le chef d'un orchestre aussi morbide qu'insane, poursuivit sa symphonie de carnage sur le même tempo, en s'acharnant à détacher la jambe gauche du corps de Randy. Il attaqua la jointure à la hanche avec son couteau de pierre, et dans un sinistre craquement de boucherie artisanale, il arracha le membre en le tordant pour que cèdent le cartilage et les derniers lambeaux de chair encore attachés au tronc. Il s'en prit ensuite à la rotule, qu'il hacha plus qu'il ne la coupa, et une fois la jambe séparée de la cuisse, il partit avec cette dernière en guise de trophée, et gagna la cuisine où les autres s'étaient déjà rassemblés.

Lupo avait placé un fait-tout en inox sur la plus large des plaques vitrocéramique. Il l'avait rempli à mi-hauteur d'eau, avait ajouté du sel, des herbes, des clous de girofle et aussi le *huauhtli* : une sélection de divers piments cultivés au Mexique depuis toujours. Il avait pelé et jeté dans le bouillon déjà frémissant une douzaine de gros oignons roses odorants, puis une dizaine d'épis de maïs frais soigneusement lavés. Ocuilin Toltecatl plaça lui-même la cuisse arrachée au sacrifié dans le fait-tout et la regarda un instant se faire balloter mollement au gré des remous provoqués par l'ébullition.

La nuit était loin d'être finie. Candida, après avoir avalé deux tequilas d'affilée et retrouvé quelques couleurs, alla se doucher au rez-de-chaussée. Un à un, les quatre hommes lui succédèrent, se débarrassant du sang, du cirage et de la sueur accumulés ces dernières heures. Rhabillés d'une façon un peu plus conforme au 21^e siècle, ils patientèrent dans un silence chargé de respect, attendant que cuise le repas le plus insolite et

le plus sordide qu'ils aient encore jamais eu à consommer. Ils terminèrent la bouteille de tequila entamée par Randy quelques heures plus tôt, puis ouvrirent une bouteille de *pulque* qu'ils avaient amené.

A trois heures du matin, la chair de la cuisse avait fini par se détacher du fémur à force de mijoter et l'on aurait pu penser qu'il ne s'agissait en fait que d'une pièce de bœuf. Une odeur réellement savoureuse se dégageait à présent du fait-tout et remplissait toute la cuisine. Ocuilin Toltecatl sortit les cinq écuelles de terre cuite et vernie qu'il avait apporté et à l'aide d'une louche, les remplit de maïs, d'oignons, de bouillon... et de viande. Il en tendit une à chacun des participants mais se rendit compte en lui présentant la sienne que le visage de sa fille était redevenu aussi blême qu'au moment du sacrifice.

- Je t'en prie père, je ne pourrai jamais, murmura-t-elle au bord de l'évanouissement.

- Il le faut Candida. Tu te dois de lui rendre hommage en mangeant sa chair. Il en a toujours été ainsi et tu ne peux pas faire autrement. Pense plutôt à ce que son sacrifice représente, à ce pourquoi il a donné sa vie ! Et honore-le pour ça.

Elle regarda son père poser la répugnante écuelle sur la table devant elle. Elle ne pouvait plus ni penser ni réagir. Au fond d'elle, elle se sentait tout aussi morte que l'homme qui quelques heures auparavant l'avait faite femme et l'avait aimé comme jamais personne encore ne l'avait aimé. Elle s'étonnait de respirer, d'éprouver des sensations tactiles et olfactives, de ressentir autant de chagrin. De nouvelles larmes se mirent à couler sur ses joues, gouttant sur sa jolie robe d'été. Le *Mictlan* n'était finalement sûrement pas pire que ça mais il était trop tard pour faire marche arrière.

Et c'est dans un silence de tombeau qu'ils mangèrent ce plat arrosé de *pulque* qui, s'il n'avait pas été fait de chair humaine, aurait été tout à fait délicieux.

Le 4X4 Ford quitta discrètement la villa de Randy Laney peu avant quatre heures du matin et disparut rapidement dans la nuit californienne. Un chapitre du monde venait d'être clos et un autre commençait.

* * *

A Mexico City, Sanja Vidale alluma à tâtons sa lampe de chevet. Sa fine chemise de nuit en nylon était trempée de sueur. Elle venait de faire un nouveau cauchemar, pire que tout ceux qu'elle avait jamais fait jusque-là. Elle se sentait apeurée mais surtout coupable. Elle ne se rappela pas vraiment de son rêve, juste qu'il y avait beaucoup de sang et aussi quelque chose de

sombre et de terrifiant qui semblait l'observer par derrière. Elle frissonna.

Elle décida de se lever pour aller prendre une douche et se faire une grande tasse de thé au citron. Elle sentait qu'à présent quelque chose allait complètement changer sa vie. Et quelque chose de dramatique... quelque chose d'inimaginable !

Helen Dupré referma le dossier couleur crème contenant la masse de toutes les informations collectées par son service sur l'incroyable meurtre de Randy Laney, la rockstar. Elle mourait d'envie de s'allumer une cigarette mais elle avait pris la sage résolution d'arrêter de fumer tant qu'elle en avait encore la volonté, et se décida à rester ferme quant à cette décision. Elle sortit de la poche de sa veste un paquet de chewing-gums à la nicotine et entreprit d'en mâchouiller une tablette en guise de palliatif à son manque.

Ces foutus chewing-gums étaient réellement infectes mais présentaient l'avantage de la dégoûter encore plus du tabac.

- Un bien pour un mal, pensa-t-elle.

Elle se coula dans son fauteuil de directrice adjointe du National Center for the Analysis of Violent Crime, service appartenant au Critical Incident Response Group du FBI à Quantico, et resta là à ressasser un bon moment les conclusions du rapport qu'elle venait de lire. Ce dossier sentait mauvais et elle le savait bien. Le sénateur Chadwick tapait du poing quant aux sommes allouées au FBI et à ses innombrables services, comme le NCAVC, au regard des résultats obtenus et cherchait n'importe quel prétexte pour faire un coup d'éclat médiatique à ce sujet. Les conséquences en cas de succès pour le sénateur seraient bien sûr une diminution des crédits par le congrès, ce qu'elle tenait à tout prix à éviter.

Toutes les administrations touchant à la sécurité nationale avaient été montrées du doigt et critiquées depuis les attentats du 11 Septembre 2001 à New-York, et Chadwick remontait une fois de plus sur le ring en ressortant ce cadavre du placard.

Elle devait faire en sorte que cette affaire Laney soit un exemple pour clouer le bec de cet âne de démocrate avant qu'il ne saute sur l'occasion pour tailler son service en pièces. Elle et

lui se connaissaient bien et se détestaient cordialement, ce qui faisait d'elle la victime par excellence du sénateur. Et puis cela faisait déjà presque cinq ans qu'elle n'avait pas retravaillé directement sur un dossier criminel, et tout comme pour la cigarette, elle était en manque d'action. La paperasse avait bien failli ruiner sa passion pour la criminologie.

Quoi qu'il ait pu en penser son adversaire politique, ses équipes avaient fait du bon travail. Rapidement alerté par le sheriff de Las Flores, le FBI l'avait aussitôt contacté pour le déploiement d'une de ses équipes d'enquêteurs spécialisés dans le cadre d'un « *meurtre d'une personnalité célèbre dans des circonstances exceptionnelles* ». Cela lui avait aussitôt rappelé les termes employés à l'époque pour désigner dans un premier temps l'assassinat de Sharon Tate par Charles Manson, et dont elle connaissait le dossier par cœur pour l'avoir étudié des mois durant, ici même à Quantico, à l'époque où elle n'était encore qu'étudiante à l'académie du FBI.

En quelques heures, ses collaborateurs avaient collecté plus d'indices qu'il n'en fallait pour identifier tous les acteurs du drame qui s'était joué la veille en Californie chez le leader des Slavelords : le groupe préféré de son fils Lillian.

Randy Laney était rentré chez lui après une journée de répétition au Dynamo Sound Factory de Chuck Saldino, son producteur. Il s'était arrêté en route pour acheter de la tequila, des crackers, une pizza et un DVD, puis il était rentré chez lui à Las Flores : seul. Il avait ensuite appelé sa mère durant une quarantaine de minutes. Ensuite, et malgré l'absence de sa « fiancée » partie faire des photos à Hawaï, il avait fait l'amour avec une jeune femme d'origine latine, après avoir bu avec elle de la tequila comme l'indiquaient son verre et celui retrouvé au fond de la piscine. A partir de là, il y avait le mystère du préservatif enfilé mais non utilisé, et ne contenant pas de sperme alors que les draps eux en étaient tâchés. Il y avait aussi celui des traces de sang appartenant à la jeune femme, et semblant être le résultat de sa défloration. Ce qui s'était ensuite passé était plus flou mais il semble que plusieurs hommes, quatre à priori, étaient entrés dans la villa, peut-être aidés par la maîtresse du chanteur et que celui-ci, après s'être réfugié dans la salle de bain jouxtant la chambre à coucher, était tombé entre leurs mains.

L'explication et les détails de la suite du drame venaient du docteur Montego, un spécialiste des folklores préhispanique et indien, contacté par l'agence devant la singularité des autres éléments de l'enquête. Il avait expliqué très sérieusement aux enquêteurs après un court examen du lieu du crime, que Randy Laney avait été sacrifié selon un ancien rite aztèque, qui

consistait à nourrir le soleil du sang des victimes qu'on lui offrait. Son cœur avait été extrait encore tout palpitant de sa poitrine puis brûlé dans une urne. Les officiants avaient ensuite préparé le plat traditionnel accordés aux guerriers victorieux : le *tlacatlolli*. Sa cuisse, considérée alors comme un morceau de choix par les aztèques, avait été soigneusement cuisinée... puis mangée !

Les cinq auteurs de ce meurtre rituel, quels qu'ils fussent, n'avaient pris aucun soin particulier pour faire disparaître leurs traces avant de quitter la villa : comme s'ils s'en moquaient éperdument ! Ils avaient laissés des cheveux, d'innombrables empreintes digitales, les bols et les verres dans lesquels ils avaient soupé du jeune homme, des traces de cirage noir et des poils pubiens dans la douche du rez-de-chaussée, de petits fragments de plumes identifiées comme venant d'un quetzal et d'un ara, et encore beaucoup d'autres indices tout aussi variées. La seule chose qui manquait était leurs noms et adresses. En effet, aucun des éléments après leur analyse n'avaient permis une quelconque identification par recoupement de fichiers : ni auprès du VICAP, ni auprès du CODIS quant aux échantillons d'ADN. On savait à peu près tout des assassins, sauf qui ils étaient !

Helen et son équipe avaient immédiatement écarté la possibilité d'un nouveau serial killer. Certes, l'aspect rituel et prémédité du meurtre correspondait assez bien, d'autant que la victime évoquait la mythologie aztèque dans la quasi-totalité des textes de ses chansons mais on n'avait encore jamais vu cinq serial killers souffrant du même trouble obsessionnel agir de concert sur une même victime ! En revanche tout évoquait la possible existence d'une secte inconnue qui reprendrait à son compte les traditions de l'ancienne civilisation mexicaine. Et Randy Laney aurait fort bien pu en faire partie, bien que tous les proches du chanteur assassiné aient formellement niés une telle hypothèse. Il ne parlait que de gloire, de soleil et de sang dans ses chansons, collectionnait les livres et les objets se rapportant de près ou de loin à la tradition aztèque, s'était fait tatouer le dos à l'effigie de la pierre du soleil, et avait même visité Teotihuacan quelques mois plus tôt.

Mais la partie la plus intrigante du dossier venait d'un long rapport émanant des archives du FBI de Sacramento et datant de 1987 : Randy Laney, alors âgé de quinze mois, avait été kidnappé par deux mexicains. Le premier, un petit truand sans envergure, avait été abattu par un officier de la Border Patrol qui pensait n'effectuer qu'un simple contrôle de routine, et le second, une sorte de sorcier ou de shaman, appartenait à une tribu d'indiens habituellement paisible qui pratiquait un culte animiste très proche de la nature et pas le moins du monde

sanguinaire. Il avait été arrêté par la police alors qu'il tentait de forcer la frontière avec le petit Randy. Suite à cette affaire, le gouvernement mexicain d'alors avait vivement réagi auprès des responsables religieux de cette tribu qui avaient fait les frais de représailles administratives limitant considérablement leur autorité et aussi leurs prérogatives religieuses. Le sorcier en question, un certain Emiliano Diaz-Clare, avait simplement admis avoir enlevé Randy Laney pour « *sauver le soleil* » et avait été reconnu mentalement instable et irresponsable avant d'être tout de même condamné à la prison à vie.

Ainsi, plus elle retournait ces éléments dans son esprit et plus Helen se disait qu'il y avait beaucoup trop de coïncidences et de liens avec le Mexique et la civilisation aztèque, pour que tout ne soit que le fruit du hasard. En son for intérieur, elle était certaine que cette affaire, apparemment vieille de moins de quarante huit heures, avait en fait dans les vingt ans d'âge !

Elle saisit son écoeurant chewing-gum du bout des doigts et l'enveloppa dans un post-it avant de le jeter dans sa corbeille en grimaçant. Elle décrocha le combiné de son téléphone et appela Tom Robertson au Carnivore Diagnostic Tool. Si quelqu'un pouvait lui fournir des informations sur une secte non encore identifiée par le FBI, c'était bien lui ! Tom était capable de réaliser de véritables petits prodiges en matière d'investigation en utilisant simplement le réseau de plusieurs milliers d'ordinateurs du programme Carnivore. Celui-ci grâce à son rattachement non officiel au programme Echelon de la NSA était maintenant capable de fouiller l'Internet de fond en comble, et d'analyser en temps réel des milliers, voire des millions d'emails, de communications téléphoniques et autres pages Web, à la recherche d'un élément, d'un indice ou d'une preuve. Certes, le bureau comme la NSA avaient toujours nié en bloc leur collaboration directe depuis les attentats d'Al Qaïda mais le président lui-même avait poussé à la création de cette passerelle inter-services arguant en privé que la sécurité des grands intérêts nationaux était largement prioritaire sur le sacro-saint respect de la confidentialité des communications privées.

Tom Robertson lui promit de faire le maximum mais ne cacha pas son scepticisme quant aux résultats. Si cette soi-disant secte existait bien, elle devait alors soigneusement éviter d'utiliser le net ou le téléphone, faute de quoi, elle aurait déjà fait partie de la base de données du FBI.

Helen raccrocha et soupira. En attendant un hypothétique miracle de la technologie, elle allait devoir reprendre du service et se charger elle-même de la coordination et du suivi de cette

affaire. Il était grand temps pour elle de retourner un peu sur le terrain.

* * *

Le gros Chevrolet Tahoe noir aux vitres teintées se gara devant l'immeuble où Walter Zimmerman avait installé son cabinet de consultation, sur Angelino Heights. Helen Dupré et l'agent Boyle en descendirent et gagnèrent d'un pas décidé l'entrée du bâtiment. L'ascenseur les amena rapidement au second où Cynthia Carter, l'assistante du docteur Zimmerman, les reçut avec un sourire qu'Helen jugea un peu trop crispé, et leur proposa de patienter le temps que la consultation en cours ne s'achève. Elle avait oublié à quel point la seule mention du nom « FBI » pouvait troubler la grande majorité des gens. Helen et l'agent Boyle refusèrent tout deux poliment le café proposé par miss Carter, principalement à cause du décalage horaire entre Washington et Los Angeles, et s'installèrent dans le luxueux canapé de cuir bleu trônant dans l'entrée.

La porte du cabinet s'ouvrit quelques minutes plus tard tandis qu'Helen contemplait la reproduction du Black & Violet de Wassily Kandinsky, et que l'agent Boyle contemplait lui, le galbe ravissant des longues jambes fuselées de Cynthia Carter. Ils eurent la surprise de voir sortir Megan Jo Atkins, la jeune star hollywoodienne récemment oscarisée, et Helen se retint in extremis de faire un commentaire à son collègue qui avait de toute façon, lui aussi, reconnu l'actrice. Celle-ci gagna prestement la sortie et le docteur qui l'avait raccompagné les pria de passer dans son cabinet.

Walter Zimmerman approchait doucement des côtes de la cinquantaine et affectionnait visiblement Hugo Boss. Souffrant d'un évident excès d'embonpoint, il ne manquait pourtant ni de prestance ni d'assurance, et son charisme faisait de lui une personne que la plupart des gens trouvaient immédiatement sympathique... tout du moins celles qui avaient les moyens de déboursier 450 dollars pour une heure de consultation auprès de lui. Zimmerman était le psy en vogue à L.A. Stars du cinéma et du rock, politiciens de toutes tendances, hommes et femmes d'affaires mais aussi épouses et maris d'hommes et de femmes d'affaires, venaient s'entasser sur le canapé bleu de l'accueil avant de pouvoir jouir d'une heure d'évasion analytique auprès du praticien. La moitié d'entre eux venaient par snobisme, et l'autre moitié, pour une raison plus sérieuse et nécessitant plus qu'une simple attention polie de la part du médecin. Randy Laney avait fait partie de cette seconde catégorie.

Bien que tenu par le secret professionnel et la discrétion, le docteur Zimmerman ne fit pas de manières auprès des deux membres du FBI venus l'interroger.

- Randy était un garçon brillant et très intelligent vous savez. Pas du tout le cliché du jeune paumé qui devient millionnaire du jour au lendemain et se laisse dépasser par une situation qu'il n'espérait pas.

Le docteur avait eu la délicatesse d'installer des fauteuils qui plaçaient ses invités à la même hauteur que lui en face de son bureau. Helen détestait les sièges trop confortables qui avaient la fâcheuse manie de vous placer trente centimètres plus bas que votre interlocuteur afin que celui-ci puisse à loisir vous toiser lors d'une discussion d'affaires ou d'un entretien d'embauche.

- Pourquoi dites-vous cela docteur Zimmerman ? demanda Helen.

Le médecin tapota la paume de sa main gauche avec sa paire de lunettes en demi-lune et répondit en souriant.

- Parce que vous êtes évidemment ici suite à son assassinat et que je trouvais utile de faire cette précision d'entrée de jeu. J'avais plus d'affection pour Randy que pour la plupart de mes autres patients et plus d'intérêt aussi.

- Et pourquoi donc ?

- Eh bien disons que Randy présentait une personnalité peu banale, attirante, et qu'il souffrait de surcroît d'un important trouble dissociatif.

- En clair ? suggéra Helen tout en fronçant légèrement les sourcils.

- Ca risque d'être un peu difficile à expliquer clairement sans user de formulations savantes, ironisa le psychiatre mais je serais tenté de dire que Randy conservait en lui le souvenir d'une vie antérieure. Si j'étais mystique, je vous aurais plutôt dit qu'il était possédé par quelque esprit ou démon.

Helen se demanda un instant si le thérapeute ne se foutait pas d'elle, et décida de reprendre le contrôle de la discussion avec fermeté.

- Entendons-nous bien tout de suite docteur Zimmerman ! Je suis directrice adjointe au FBI et j'ai actuellement sur les bras une très encombrante affaire d'homicide avec violence dont je me serais fort bien passée. Randy Laney était un gosse de 20 ans, avec un très appétissant compte en banque et une véritable passion pour la civilisation aztèque et il a été retrouvé massacré chez lui avant-hier matin par l'équipe d'entretien.

- Je sais tout ça... tenta d'intervenir le docteur appréciant peu que l'on haussa ainsi le ton dans son domaine. Mais Helen ne lui laissa pas le loisir de la parole.

- Mais ce que vous ne savez pas, c'est que Randy Laney a été tué de la même façon rituelle que celle qu'employaient les prêtres aztèques avant l'arrivée de Cortès !

Cette déclaration dut avoir l'effet escompté car le docteur resta interdit plusieurs secondes, avant de finalement parvenir à bredouiller :

- Quoi... ?

- Vous avez bien entendu docteur Zimmerman. Randy Laney a été sacrifié selon la tradition aztèque. Son cœur a été arraché de sa poitrine tout vif puis brûlé dans une sorte d'urne. Ensuite ses agresseurs lui ont détaché la cuisse gauche du corps et ils l'ont tranquillement préparé avec du maïs et des petits oignons. Puis ils l'ont mangé en sirotant un verre de *pulque*.

Walter Zimmerman regarda successivement le visage de ses deux visiteurs, comme pour chercher le signe d'une bonne plaisanterie, comme pour dire « *Ok, j'ai marché, vous m'avez bien eu !* » mais il ne trouva que les regards sérieux et presque graves des deux agents.

- Je ne savais pas...

- Non, reprit Helen posément. Personne d'autre que nous, l'équipe d'entretien qui a retrouvé le corps et les parents de Randy ne le sait. Et maintenant vous bien sûr.

- C'est complètement dingue...

- Oui... Et vous êtes bien placé pour le dire, ironisa à son tour Helen.

- Je veux dire... enfin c'est incroyable ! Randy m'avait décrit plusieurs de ses rêves les plus prenants, et dans l'un d'eux, il était sacrifié de cette façon précise.

- Alors il serait peut-être bon de nous en dire un peu plus sur votre ex-patient docteur. Car dans son cas, le rêve a rejoint la réalité pour son plus grand malheur.

- Eh bien Randy a commencé à venir me voir ici il y a déjà quelques mois suite à une décision de justice. Il souffrait des problèmes classiques liés au show-business : dépendance à l'alcool ainsi qu'aux drogues, état de stress, vie sentimentale et sexuelle décousue, etc. Au début, je ne vous cache pas que je ne voyais en lui qu'un pauvre junky de plus ayant fait fortune par hasard et ayant besoin de mes conseils pour accepter que le fait d'être riche ne signifiait pas obligatoirement être heureux. Mais j'ai très vite changé d'opinion à son sujet. Randy était étonnamment intelligent et cultivé. Il était parfaitement conscient de ses problèmes et il assumait bien mieux sa notoriété et sa fortune que beaucoup d'autres gloires exerçant sa profession. Contrairement à celles des vedettes qui se laissent aller aux pires excès par faiblesse de caractère ou par déprime, Randy, lui, le faisait soit par curiosité, soit par intérêt.

- Soyez plus précis docteur, s'il vous plaît, trancha une nouvelle fois Helen qui n'était décidément pas prête à laisser le médecin mener la discussion. Zimmerman se renfrogna et poursuivit.

- Eh bien... Randy faisait tout ce qu'il faisait en sachant exactement ce qu'il faisait ! Quand il a brûlé sa Ferrari sur Hollywood boulevard, puis rompu après avec sa fiancée d'alors, c'était uniquement pour s'amuser, et aussi parce qu'il savait tout le bénéfique publicitaire qu'il en retirerait. S'il s'enivrait et usait de stupéfiants comme le jimson weed ou le peyotl, c'était pour provoquer des sortes de transe hallucinatoires d'où il puisait son inspiration. Il m'a fait le récit de certains de ses rêves dans cet état de transe... et l'un d'eux était précisément le sacrifice rituel que vous venez de me décrire.

L'agent Boyle qui n'avait pas encore ouvert le bouche de tout l'entretien décida qu'il était temps de rompre ses vœux de silence.

- Vous pensez que Randy Laney aurait pu commanditer lui-même son propre sacrifice ?

Zimmerman resta la bouche ouverte l'espace d'un instant.

- Non... Certainement pas. Randy avait même été très perturbé par ce rêve. Il avait été très effrayé par l'intensité et l'apparence de réalité de ce songe. Mais je vous assure que Randy n'était ni dépressif, ni suicidaire, ni fanatique, ça non.

- Mais il était tout de même obnubilé par les aztèques, non ? Peut-être est-il tombé sur quelqu'un qui l'a persuadé de se sacrifier.

- A qui pensez-vous ? lança le médecin comme un retour de volée.

- Nous sommes ici pour essayer de le découvrir docteur. Randy se confiait à vous en tant que patient. Ne vous a-t-il pas parlé de ses proches ? De ses fréquentations ? N'aurait-il pas évoqué un jour des gens partageant avec lui sa passion pour la civilisation aztèque ? Des gens qui auraient pu appartenir à une sorte de secte ou de groupuscule plus ou moins religieux.

Le docteur regarda de nouveau Helen, puis détourna les yeux vers l'agent Boyle.

- Non... Jamais. Il avait un avis vraiment très critique sur ses proches et autant que j'ai pu en juger, assez juste. S'il avait fréquenté de telles personnes, je pense qu'il m'en aurait parlé. Or il ne l'a jamais fait. De plus, je doute fort que Randy ait été manipulable par une secte quelconque, même si elle avait été consacrée à la religion aztèque. Je vous l'ai dit, il était très intelligent et très vif d'esprit. Non, je ne le crois vraiment pas.

- Auriez-vous des transcriptions des « rêves » que Randy vous a décrit ?

Le docteur qui s'apprêtait à répondre se ravisa aussitôt.

- Ecoutez. Je serais ravi de vous aider dans votre enquête mais vous n'ignorez pas que je suis soumis au secret médical. J'ai déjà largement débordé du cadre qui m'est autorisé et...

- ...Et je peux vous avoir un mandat dans trente minutes docteur, le coupa une nouvelle fois Helen. Je sais que vos clients sont tous des gens qui tiennent particulièrement à ce que les petits secrets qu'ils vous confient ici restent confidentiels. Je sais aussi que votre fond de commerce en dépend. Alors je vous aurai ce mandat et comme ça vous serez tranquille. Aussi, je vous en prie une dernière fois, dîtes-nous tout ce que vous savez qui puisse nous aider à coincer ceux qui ont tué Randy Laney, s'il vous plaît !

Zimmerman se racla la gorge, puis il se leva et se dirigea vers l'élégante armoire murale en verre fumé située près de la fenêtre.

- Je compte sur vous... dit-il simplement en l'ouvrant.

Il en sortit alors une boîte de rangement en plastique bleu transparent portant le nom du chanteur assassiné. Il revint à son bureau et le confia à Helen.

- Voilà tout son dossier. Vous y trouverez mes notes et aussi le DVD sur lequel j'ai enregistré en direct la description des rêves que Randy me faisait.

- C'est parfait. Je vous remercie docteur, se contenta de dire Helen en saisissant le dossier que Zimmerman lui tendait. J'espère vraiment que cela va nous être utile dans notre investigation, et ce dossier vous sera rendu sitôt qu'il ne nous sera plus utile.

- Mais ce n'est pas tout... poursuivit le psychiatre.

Helen inclina la tête en signe d'interrogation.

- Sur le DVD... Vous trouverez l'enregistrement vidéo d'une expérience que j'ai tenté avec Randy lors de sa dernière visite ici.

- Et ?

- Eh bien je vous l'ai dit : les rêves de Randy étaient trop précis et trop imagés pour être de simples songes. Je savais que ses parents avaient été victimes du tremblement de terre de Mexico City en 1985, peu avant sa naissance et il m'avait aussi parlé de son rapt étant tout bébé. J'ai cherché à ces rêves une explication traumatique liée à ses événements mais soit Randy n'était pas encore né, soit il était bien trop jeune pour pouvoir en garder le moindre souvenir. Aussi, pour en avoir le cœur net, je lui ai proposé de se soumettre à une séance d'hypnose régressive. Je pense qu'il n'a accepté que parce qu'il trouvait l'idée amusante, sans vraiment y croire mais j'ai contacté l'un de mes confrères spécialiste de l'hypnose médicale, le docteur Edward Riley de Seattle. Je l'ai fait venir ici et nous avons tout

organisé. Et comme à chaque fois, nous avons décidé de filmer la séance.

- Et qu'est-ce que ça a donné ? demanda Helen qui sentait bien au ton de sa voix que les résultats n'avaient certainement pas été ceux escomptés par le psychiatre.

- Eh bien Randy s'est montré très réceptif et du coup, le docteur Riley a rapidement pu le plonger dans une transe hypnotique assez profonde. Après quelques questions de test destinées à vérifier son état réel, nous lui avons demandé de remonter progressivement dans ses souvenirs, afin de voir s'il gardait en lui les séquelles improbables d'événements tels que le tremblement de terre qu'il n'avait pu ressentir que dans le ventre de sa mère ou de son kidnapping.

Il s'interrompt et se passa machinalement la main dans la courte barbe brunâtre qui tapissait généreusement son large faciès empreint de bonhomie.

- Mais...

- Eh bien quoi ? s'énerva Helen.

- Eh bien, quand nous lui avons demandé de nous décrire la première chose dont il se souvenait, Randy s'est soudain mis à parler dans une langue qui nous était totalement inconnue. Cela n'a duré que quelques minutes. Mais Riley et moi avons préféré interrompre là la séance. A son réveil, Randy ne se souvenait de rien et nous confirma ne connaître aucune autre langue que l'anglais, l'allemand et l'espagnol. J'ai préféré ne rien lui révéler de ce qui s'était passé tant que je n'en savais pas plus moi-même.

- Et qu'avez-vous appris depuis docteur ?

Zimmerman prit soudain un air dépité.

- En fait rien. J'avais une semaine extrêmement chargée avec notamment un déplacement prévu de longue date à San Diego. Je n'ai pas eu le temps de me renseigner sur la nature de cette langue, en admettant que ce soit autre chose qu'une sorte de charabia, ce que nous appelons dans certains cas précis un dialogue automatique.

Le docteur sentit peser sur lui les regards inquisiteurs des deux membres du bureau fédéral. Il savait à quel point le FBI était peu enclin au surnaturel, contrairement à ce qu'en pensait Chris Carter !

- Lors de certaines névroses ou psychoses qui ont pour origine la religion, ou bien atteignant une personne ayant une grande ferveur religieuse, cette personne peut, par un réflexe inconscient, identifier son trouble à l'image traditionnelle du mal. Elle se déclare alors le plus souvent « possédée » ou guidée spirituellement. Dans certains cas même, cette forme de psychose va si loin que le patient en arrive à stigmatiser pour renforcer ses propos devant témoins. Certains ont les paumes

qui saignent, d'autres sont frappés d'hystérie, et certains se mettent à parler une langue « démoniaque » qui n'a en fait que l'apparence d'un véritable langage mais ne tient pas longtemps devant un linguiste confirmé.

- Vous pensez que cela aurait pu être la cas ? A priori non, vu ce que vous nous avez dit sur Randy.

Le médecin haussa les épaules d'un geste de dépit.

- Non en effet. Mais vous verrez par vous-même. Et puis je pense que vos services seront plus à même que moi de savoir s'il s'agit bien d'une langue humaine et éventuellement d'en obtenir la traduction.

Helen regarda pensivement la galette de plastique en la tournant dans sa main.

- Nous verrons cela en effet docteur Zimmerman. Mais quoiqu'il en soit, je vous tiendrai informé de tout ce que nous trouverons. Il y a fort à parier que nous ferons encore appel à vous d'ici peu.

- Bien sûr, oui... grommela le psy.

Comprenant que l'entretien était terminé, il se leva et accompagna ses visiteurs comme il en avait pris l'habitude depuis longtemps avec ses riches patients.

- N'hésitez pas. Si je peux vous aider... Randy ne méritait pas ça.

Helen le toisa une dernière fois avant de sortir.

- Mais personne ne mérite ça docteur... Personne !

* * *

Dennis Boyle fêtait son 35eme anniversaire ce même jour. Enfin « fêtait » est un grand mot car lui seul semblait s'en être souvenu. Son père était mort d'un cancer de la trachée et des poumons quatre ans auparavant. « - *On pourra dire que je serai parti en fumée !* » se plaisait-il à dire ironiquement peu avant son décès. Sa mère, elle, déjà âgée, était atteinte de la maladie de Parkinson et coulait à présent des jours aussi monotones que tremblotants dans une luxueuse pension spécialisée près de Phoenix. En plus de ses problèmes nerveux, elle n'avait plus non plus toute sa tête et Dennis était convaincu que la batterie de médicaments qu'on lui faisait prendre n'arrangeait rien à l'affaire. Déjà, à sa dernière visite, elle ne l'avait pas reconnu immédiatement et aujourd'hui de toute évidence, elle avait fini par oublier la date de son anniversaire, pour le première fois de sa vie.

Dennis n'avait plus de petite amie depuis des mois à cause de ses impératifs professionnels... et aussi de la très fâcheuse habitude qu'il avait toujours eu de voir ses taux d'adrénaline et de testostérone grimper en flèche à la vue de la moindre

crinière blonde. Il aurait pu faire le tour du monde à cloche-pied pour les beaux yeux d'une Marilyn mais certainement pas lui être fidèle bien longtemps. Etant physiquement bel homme, il se plaisait à séduire et sa fierté trouvait plus que son compte à la seule évocation du nombre de ses conquêtes. Et c'est la raison pour laquelle sa dernière compagne sérieuse avait fini par le plaquer après seulement onze mois de vie commune un peu trop partagée.

Mais Dennis n'en faisait pas très grand cas. L'assassinat sordide d'un thrasher tout juste sorti de la puberté avait eu l'effet d'un coup de pied dans la fourmilière du NCAVC. Et comme toute bonne fourmi gouvernementale, il était énervé par cet incident et ses antennes ne frétilaient que dans l'espoir de capter un nouvel indice permettant d'aider le FBI à coffrer les salauds qui avaient massacré ce pauvre gars.

Et les derniers développements de l'enquête n'arrangeaient rien. Tom Robertson, que sa supérieure hiérarchique directe, Helen Dupré, avait contacté trois jours plus tôt, n'avait rien pu tirer d'intéressant des quelques dizaines de millions de dollars d'ordinateurs rutilants qui constituaient le système Carnivore. Rien que des kilomètres de listings concernant les traditions aztèques et les innombrables sectes présentes aux Etats-Unis, vénérant tout et n'importe quoi, depuis les rayons cosmiques jusqu'aux produits bio.

Bon Dieu !!! Ils avaient de quoi identifier les meurtriers de Laney en moins de temps qu'il ne faut pour le dire mais ils n'avaient personne à soumettre à une identification. La police locale avait mené une enquête rigoureuse et fait jouer tous ses contacts dans la rue et le milieu afin d'apprendre quelque chose de nouveau. Mais là encore ils avaient fait chou blanc. Pourtant, Dennis continuait d'espérer qu'un indic' quelconque allait finir par lâcher un tuyau aux flics du coin.

Il relisait pour le sixième fois les conclusions du légiste lorsque le téléphone sonna. Il sursauta car il n'avait pas encore l'habitude de cette sonnerie. Le capitaine Barrymore avait mis à la disposition du FBI une vaste salle de briefing dans les locaux du L.A.P.D dès leur arrivée à la cité des anges mais il n'était pas encore tout à fait à l'aise dans son nouveau domaine. Il décrocha d'un geste nerveux.

- Agent Boyle à l'appareil.

Il y eut une espèce de craquement dans l'écouteur puis une voix à l'accent hispanique se décida à parler.

- Agent Boyle... ? Oh... Emilio Montego à l'appareil. Je souhaitais parler à Helen Dupré.

- La directrice adjointe Dupré a déjà dû rentrer à Quantico docteur Montego. Elle est encore dans l'avion qui l'y ramène à

l'heure qu'il est. Mais je l'aurai au téléphone dès son arrivée. Si vous voulez je peux lui transmettre un message de votre part.

- Eh bien oui, en fait, j'ai des nouvelles qui, je le pense, peuvent être des plus importantes dans le cadre de l'enquête qu'elle mène sur le meurtre du jeune chanteur de rock.

Dennis se redressa dans son fauteuil, un peu comme un chien de chasse marque l'arrêt quand il flaire une proie. Il fit claquer sa langue nerveusement et répondit.

- Je travaille sous ses ordres docteur. Je suis encore ici sur place dans l'éventualité où les choses bougeraient, donc si vous avez du nouveau...

- Oui. Madame Dupré m'a fait parvenir par internet une vidéo d'une séance d'hypnose de ce jeune homme. Vous devez être au courant.

- Oui, parfaitement docteur.

- Elle voulait savoir si ce que celui-ci raconte à un moment dans le film pouvait signifier quelque chose pour moi, à tout hasard.

- Et alors ?

- Eh bien oui, justement. C'est du Nahuatl. La langue des indiens mexicains. Mais une forme probablement très ancienne du Nahuatl, car même moi qui le parle depuis des années, j'ai eu bien de la peine à en saisir le sens et j'ai dû me faire aider de l'un de mes confrères linguiste pour y parvenir.

- Donc vous savez ce que raconte Laney ? Vraiment ?

- Oui mais je dois dire que cela me laisse très perplexe agent Boyle. Je pense qu'il doit s'agir d'un canular ou quelque chose comme ça.

Dennis fit de nouveau claquer sa langue. Ainsi donc, dans cette fichue affaire, rien ne devait s'avérer simple, ni même conventionnel.

- Pourquoi ça docteur ?

- Eh bien je vais vous faire parvenir juste après notre entretien une transcription complète par fax mais disons pour résumer que ce jeune homme y affirme être l'esprit du soleil : Nanahuatzin.

Dennis souffla de dépit.

- Un dieu aztèque j'imagine.

- Oui, tout à fait. Dans l'ancienne mythologie mexicaine, nous vivons à l'ère du cinquième soleil. Celui-ci a été créé par les dieux à Teotihuacan alors que l'humanité se mourrait. Pour cela, il fallait que l'un d'eux se sacrifie en se jetant dans un brasier sacré. Celui qui y parvint n'était autre que Nanahuatzin. Mais le lendemain de son sacrifice, si le nouveau soleil nommé *Macuilli Tonatiuh* fit bien son apparition dans le ciel, il s'avéra qu'il ne bougeait pas, n'offrant ainsi aux hommes aucune perspective d'alternance du jour et de la nuit. Les autres dieux

se tailladèrent alors les veines et firent jaillir leur sang sur le soleil pour lui donner la force de se déplacer. C'est la raison pour laquelle, selon la culture aztèque, l'ère dans laquelle nous vivons s'appelle « 5 mouvement ».

Dennis, qui s'amusait maintenant à tapoter la gomme de son crayon à papier sur le bureau, sentait qu'aussi passionnant que soit le récit du docteur Montego, celui-ci n'apportait rien de bien utile pour leur enquête.

- C'est extrêmement intéressant docteur mais nous savons déjà que Randy Laney était féru de mythologie, et donc qu'il connaissait certainement ce que vous venez de me raconter. Son psy a beau dire qu'il était intelligent et brillant, je suis personnellement nettement plus enclin à penser que ce garçon souffrait de graves problèmes psychologiques et que sa passion pour les aztèques n'avait rien de banale. Il se shootait au peyotl, comme les sorciers mexicains, et je ne serais pas plus surpris que ça si toute cette affaire n'était en définitive qu'un stupide règlement de compte orchestré par un dealer que Laney aurait arnaqué. Un dealer assez futé pour embaucher une bande de camés, pas encore fichés chez nous, pour faire le sale boulot en maquillant le tout en sacrifice rituel.

- Vous avez probablement raison agent Boyle, car moi, contrairement à vous, je n'entends rien à la criminologie. Mais une chose est sûre, ceux qui ont tué M. Laney savaient très bien ce qu'ils faisaient car ils ont respecté scrupuleusement le rituel tel qu'il était pratiqué jadis. Cela me semble somme toute très étonnant, surtout pour une simple mascarade destinée à abuser la police, vous en conviendrez. Par contre, comment expliquez vous que ce jeune homme ait pu parler une langue comme le nahuatl, dans une forme si ancienne que même un spécialiste ait eu du mal à la comprendre ?

- Je n'ai pas d'avis précis sur la question docteur mais le psychiatre de Laney nous a raconté que certains malades pouvaient très bien se mettre à parler dans une langue qui n'existe même pas quand ça les arrange. Lui avait peut-être appris le Nahuatl sans en parler à personne. Celui qui le lui a enseigné connaissait peut-être très bien cette forme archaïque.

A l'autre bout du fil, Emiliano Montego fit une moue sans équivoque, signifiant clairement à quel point il n'était pas le moins du monde convaincu par les explications et les théories approximatives de l'agent Boyle. Mais il se garda bien de le lui signifier aussi directement.

- Oui, peut-être en effet mais ce n'est pas tout. Piqué par la curiosité, j'ai pris le temps de consulter le *tonalpohualli*, le calendrier sacré des aztèques qui déterminait les dates les plus importantes dans la religion, et dictait si une journée était faste

ou bien néfaste pour telle ou telle action. Et vous ne devinez jamais ce que j'ai découvert.

Dennis jeta son crayon dans l'un des bacs en plastique qui lui servait au classement de ses dossiers et autres documents administratifs utilisés dans cette affaire.

- C'est peu probable en effet, dit-il sur un ton ironique.

- Oui... Eh bien j'ai vérifié les différentes dates que j'avais dans le dossier que m'a fait parvenir Madame Dupré. M. Laney a été sacrifié le soir du 27 octobre, et l'heure du crime a été fixée à minuit approximativement, c'est bien ça ?

- Oui, c'est exact.

- Eh bien je peux vous affirmer qu'il a été assassiné à minuit précise. Car c'est exactement l'heure à laquelle Vénus est entrée en conjonction avec le soleil. Et dans le calendrier aztèque, cela signifie que Vénus est, à ce moment là, redevenue l'étoile du soir, l'étoile néfaste, placée sous le signe du dieu noir : Tezcatlipoca !

Sans même s'en rendre compte, le docteur Montego avait progressivement haussé le ton. A la seule idée de sa découverte, il était si excité qu'il tremblait maintenant en tenant le combiné de son téléphone. Mais Dennis, lui, était pour sa part beaucoup moins enthousiaste.

- Bon. Oui... C'est très bien docteur mais entre nous ça ne change pas grand-chose au problème de savoir qui a tué Randy Laney.

- Mais nous savons que ceux qui ont fait ça l'ont fait en respectant les traditions et en suivant le *tonalpohualli*. Ce n'est plus un simple meurtre crapuleux agent Boyle : c'est un acte de sorcellerie.

Dennis commença à comprendre un peu plus clairement où Emilio Montego voulait alors en venir. Si la sorcellerie était le mobile du crime, cela remettait en cause bien des aspects de cette étrange affaire.

- Et ce n'est pas tout. Je pense avoir une idée de la raison pour laquelle on a enlevé Randy Laney alors qu'il était encore tout bébé.

- Vraiment ? lâcha Dennis dont l'intérêt poli qu'il avait manifesté jusqu'à présent à l'égard du docteur venait soudain de se transformer en une vive curiosité.

- Ce n'est qu'une hypothèse mais vu les circonstances...

- Ok, je vous écoute docteur.

- Randy a été kidnappé le 16 juin 1987 par deux mexicains qui ont tenté de rejoindre le Mexique juste après. Or, le 17 août suivant devait avoir lieu l'une des fêtes religieuses d'origine aztèque les plus importantes qui soient. Cette date marquait la fin d'un cycle de 52 ans où, selon la tradition, les feux doivent être rallumés sur une colline située à présent en plein cœur de

Mexico City. Mais il faut aussi savoir qu'à l'époque où les aztèques régnaient sur la région, chaque dieu avait parmi la population un porteur : son *nahua*. Cet homme, ou cette femme, servait de réceptacle au dieu qui se manifestait à lui lors de rituels où l'on consommait beaucoup d'alcool et de drogues hallucinogènes. Les dieux étaient ainsi vivants parmi le peuple. A la fin de chaque cycle de 52 ans, le *nahua* de Nanahuatzin était sacrifié en l'honneur du soleil afin que cette ère perdure et c'est dans sa poitrine ouverte que l'on rallumait les feux sur le *cerro de la estrella* !

Dennis hocha la tête.

- Si je vous suis bien, les ravisseurs de Randy voulaient déjà le sacrifier à l'époque ? Un gosse de 15 mois ! Mais, selon votre raisonnement, Randy aurait donc dû être le *nahua* de Nanahuatzin pour ça ? Et je doute qu'à cet âge là il ait eut la possibilité de s'adonner aux joies du peyotl, non ?

- J'en doute moi aussi... Pourtant vous m'avez fourni une vidéo de ce jeune homme où il affirme sous hypnose être Nanahuatzin ! Tout ça semble être cousu de fil blanc. J'avoue être moi-même des plus dubitatifs quant à cette vidéo, et je n'ai hélas rien de plus à vous communiquer agent Boyle. Mais bon, reconnaissez qu'il y a là quelque chose de particulièrement déroutant.

Dennis se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index et ferma les yeux un instant. Déroutant...

- J'avoue que je ne sais plus trop en effet docteur. Ecoutez, envoyez-moi la traduction de la vidéo par fax, et je vous tiendrai informé. Je ne sais pas si vos théories vont nous aider ou nous embrouiller mais j'admets qu'elles sont de première importance au regard des éléments dont nous disposons déjà.

Emilio Montego eut un large sourire de satisfaction. Si seulement il avait pu voir juste !

Les deux hommes prirent congé l'un de l'autre et quelques minutes plus tard, Dennis vint se poster devant le télécopieur situé à l'accueil de la section criminelle du L.A.P.D pour y réceptionner le fax envoyé par le docteur Montego. Les idées et les conjectures se bousculaient dans sa tête. Quelle était la part d'implication, maintenant évidente, de Randy Laney dans cette histoire qui s'était terminée tragiquement pour lui ? Qui étaient donc les commettants et les exécuteurs de cette sanglante cérémonie assimilable à de la magie noire dont il avait fait les frais dans les grandes largeurs ?

Et tandis que la dernière feuille de papier glissait dans le bac de réception, son petit doigt ne cessait de lui répéter qu'il n'était pas au bout de ses surprises.

Helen quitta l'ascenseur d'un pas à la fois ferme et décidé. Les deux heures de réunion avec le comité de direction ne lui avaient pour ainsi dire rien appris qu'elle ne sache déjà. La consigne était très claire pour le NCAVC : obtenir des résultats rapides, pour permettre au bureau de renforcer sa crédibilité devant les médias et le congrès. Le sénateur Chadwick y était allé de sa petite diatribe personnelle à l'encontre des diverses administrations chargées de la sécurité de la nation lors de sa dernière conférence de presse, et bien sûr, la réaction des ronds de cuir ne s'était pas fait attendre. Il lui avait fallu quitter Los Angeles bien plus tôt qu'elle ne l'aurait souhaité, et laisser l'agent Boyle sur place avec le reste de l'équipe du CASMIRC pour poursuivre les investigations dans le cadre du meurtre de Randy Laney, tandis qu'elle regagnait Quantico pour s'occuper de politique interne. Mais elle était directrice adjointe et cela faisait aussi partie de ses responsabilités.

Boyle l'avait appelé juste avant qu'elle n'entre en salle de réunion pour lui faire part des réflexions du docteur Montego quant aux dates clefs des malheurs de Randy Laney, ainsi que de la découverte d'un mobile potentiel à son assassinat, et également à son enlèvement. Elle n'avait pas prêté une grande attention aux débats : son rôle se limitant surtout à confirmer que ses équipes faisaient le maximum pour obtenir les résultats désirés, tout en rappelant que, malgré tout, il fallait du temps à une enquête pour progresser et ce, quels que soient les intérêts en jeu. Ses pensées étaient plutôt tournées vers le dossier en cours, et elle était à présent impatiente de regagner son bureau où l'attendait une copie, envoyée par l'agent Boyle, de la traduction de la séance d'hypnose qu'avait filmé le docteur Zimmerman. Elle fit un détour par la cafétéria de l'étage et se remplit un mug de thé parfumé à la menthe. Elle l'aimait particulièrement lorsqu'il était servi à la manière orientale : très

chaud et très sucré. Elle lorgna vers le plateau de pâtisseries fraîches, et hésita une seconde à soulever la cloche de verre qui les maintenait à l'abri. Ses petites papilles gustatives salivèrent un peu à l'idée de ce succulent donut au chocolat qui semblait lui sourire de ce joli sourire sucré commun à tous les gâteaux, puis elle se reprit et elle décida de se montrer forte face à l'adversité. Chadwick et la direction du bureau pouvaient aller au diable : elle n'allait pas se laisser démoraliser pour si peu, ni se jeter sur les sucreries. Tripler de volume n'était certainement pas le meilleur moyen de compenser son manque de nicotine... ou d'affection.

A 41 ans, Helen pouvait se targuer d'avoir mené une carrière exemplaire. Elle avait d'importantes responsabilités, de nombreuses personnes sous ses ordres, et des prérogatives que bien peu d'américains pouvaient se vanter d'avoir. Elle gagnait très confortablement sa vie, et avait déjà en double tout ce qu'une ménagère de moins de 50 ans pouvait rêver d'avoir. Elle avait aussi visité une bonne partie de l'Europe, la Turquie mais aussi l'Afrique du nord. Elle avait un fils adorable, beau et intelligent, bon élève et bon vivant. Elle était coquette et se donnait les moyens d'entretenir sa féminité. A 41 ans, bien des têtes se tournaient encore sur son passage. Mais, si elle avait tout loisir de s'adonner aux joies du sexe avec les nombreux hommes qui ne se gênaient pas pour la courtiser ouvertement, il lui manquait ce qu'elle désirait le plus : tendresse et affection. Elle rêvait de rencontrer celui qui, mieux que son ex-mari, saurait comprendre qu'on peut être directrice au FBI, et se sentir malgré tout faible et vulnérable dans un monde chaque jour plus chaotique. Un homme courtois et doux, qui saurait la rassurer et lui donner cette épaule solide, au creux de laquelle elle aimait tant pouvoir enfouir son visage, juste le temps d'oublier le temps...

Elle n'eut pas le loisir de s'abandonner plus longtemps à sa rêverie car la porte de la cafétéria s'ouvrit en grand derrière elle, laissant le passage à deux autres agents venus comme elle prendre une pause-café avant de retourner à leurs activités. Après les avoir salué, elle quitta la salle de repos et regagna l'aile qu'occupait le NCAVC et où elle avait son bureau. Erica, son assistante, s'enquit des conclusions de la réunion, et lui confirma que l'agent Boyle avait envoyé le fax de la traduction et que celui-ci l'attendait sur son bureau. Erica n'était là que depuis six mois à peine mais elle avait su se faire apprécier et se rendre pour ainsi dire indispensable. Helen l'adorait et la considérait vraiment comme la meilleure des assistantes qu'elle ait jamais eu.

Elle se coula dans son confortable fauteuil de direction, et vérifia rapidement ses mails avant de s'emparer de la télécopie

qui lui faisait se poser une multitude de questions quant aux derniers développements de l'enquête en cours. Elle l'examina soigneusement et commença à la lire, en sirotant son thé à la menthe désormais tiède. Le style était direct et le contenu pour le moins surprenant.

- *Où suis-je ? (quel est ce lieu ? ou peut-être, qui suis-je ?)*
- *Je suis la conscience de l'étoile de feu (l'esprit du soleil)*

(Silence)

- *Je suis à présent celui que l'on nomme Nanahuatzin. (Je suis en celui qui se nomme Nanahuatzin.)*

- *J'ignore pourquoi l'on m'a appelé (fait venir). Je ne suis jamais venu ici. Je suis le feu qui vit.*

(Silence)

- *Je ressens le besoin et le doute en Nanahuatzin. Je parle à travers lui à ceux qui me connaissent. (ou peut-être me ressentent !)*

(Silence)

- *Comme nous avons toujours été. (Vécu ?) Tout n'est qu'un aspect de ce qui peut être (de ce qui est probable) et je ne suis qu'un parmi la totalité. Mais je resterai car j'ai été éveillé et là est mon but. (Révélé pourrait aussi convenir ici).*

Helen haussa un sourcil à la lecture du document. Il y avait dans toute cette affaire quelque chose de faux, d'incohérent. Il ne faisait plus aucun doute qu'un lien existait entre la victime et ses bourreaux. Le docteur Montego avait certainement raison sur la concordance des dates avec le calendrier sacré des aztèques. Elle était à présent presque certaine que depuis son enfance, ou au moins son adolescence, Randy avait été, d'une façon ou d'une autre, en contact direct et régulier avec ceux-là même qui l'avaient sacrifié, et ce, probablement à l'insu de ses parents et de tous ses proches. Randy avait eu une vie secrète, trouble et inquiétante, auprès de ces gens. A grand renfort de drogues hallucinogènes, et en usant aussi de techniques qu'elle connaissait bien pour en avoir trop souvent vu les séquelles sur ceux qui en faisaient les frais, ils lui avaient bourré le crâne de sornettes mystico-religieuses, à tel point que, même en état d'hypnose, il les débitait avec la certitude acquise que tout était véridique.

Oui, Randy Laney parlait parfaitement une forme ancienne du nahuatl. Oui, il croyait sincèrement être ce Nanahuatzin, ou l'esprit du soleil lui-même. Oui, il était le centre d'une curieuse cabale liée à des pratiques magiques ou hermétiques. Et oui,

elle était dans une sacrée merde si son équipe ne parvenait pas à mettre le grappin au plus vite sur les cinglés qui étaient derrière tout ça. Car maintenant qu'ils avaient commencé, qu'ils avaient pu juger de l'étendue de leur pouvoir sur ceux qu'ils contrôlaient, ils n'allaient pas s'arrêter là... Ils allaient sacrifier d'autres « convertis », et laisser dans leur sillage une traînée de sang qui pourrait bien sonner le glas de sa carrière et de son service. Ce genre de secte ou de communauté finissait inmanquablement de la même manière une fois que son chef spirituel se retrouvait acculé, soit par ses propres affirmations devenues contradictoires, soit par les autorités resserrant leur étai sur lui : tous les membres du groupe finissaient par y passer dans un massacre ou un suicide collectif !

Depuis quatorze ans qu'elle travaillait en criminologie au sein du FBI, elle avait vu défiler nombre de dossiers comme celui-là. Satanistes, extrémistes politiques, fanatiques religieux, mégalomanes : tous se surpassaient pour battre les autres dans l'art de faire plier les faibles à leur opinion dérangée. Elle avait recueilli les témoignages d'enfants que l'on avait forcé à passer une nuit entière, avec la tête enfermée dans le ventre cousu de leur chien qu'ils avaient été contraints de tuer juste avant ! Des gamines de quinze, treize, et même douze ans, enfants sans problèmes dans une communauté sans problèmes, qui, suite à des tentatives de suicide répétées, finissaient par se souvenir, comme dans un cauchemar, d'avoir déjà porté plusieurs enfants conçus par leur père, leurs frères, leurs voisins, voire même leurs professeurs ! Et de retrouver, incrédule, les restes de ces enfants sacrifiés à la naissance sous les massifs de fleurs du jardin ! C'était ça la réalité du grand rêve américain. Dix mille enfants disparaissaient chaque année sur le territoire national, et Helen était l'une des rares personnes aux Etats-Unis à savoir combien d'entre eux finissaient statistiquement en charpie. Elle avait partagé l'horreur absolue des « *survivors* » comme on les appelait. Elle avait passé des nuits de terreur à pleurer et à vomir ce qu'elle savait. Elle avait perdu son mari pour ça. Elle tremblait chaque jour un peu plus pour son fils Lillian. Alors non : Chadwick n'allait pas s'arranger de cette affaire, et en profiter pour revoir avec l'appui du congrès les crédits alloués aux services qui, comme le sien, traquaient les maniaques et les monstres qui se terraient parfois dans l'appartement d'à côté !

Helen aurait bien sûr aimé que les résultats soient encore meilleurs qu'ils ne l'étaient déjà, tout comme elle aurait aimé que cela coûtât moins cher à la communauté. Mais quand on découvre dans une cave sordide, une fillette devenue muette à force d'être violée, on oublie les sommes, on ne se soucie plus des budgets, on ne politise plus : on a honte !

Et Helen ne voulait plus avoir honte devant une victime.

Elle reposa le fax sur son bureau et s'empara d'un kleenex pour essuyer les larmes qui s'étaient mises à ruisseler le long de ses joues. Ça lui arrivait parfois. Elle vida d'un trait le reste de son thé, et appuya sur le bouton de l'interphone qui la reliait à Erica Schumacher. Son assistante répondit aussitôt :

- Oui, madame ?

- Erica, vous voudrez bien appeler l'Executive Secretariat et l'IOS pour qu'ils m'arrangent un entretien avec un détenu incarcéré au Mexique. Euh, un instant... son nom... Emiliano Diaz-Clare. C'est l'homme qui avait kidnappé Randy Laney quand il était encore bébé. Je voudrais que deux billets soient retenus dès que nous aurons l'accord, et aussi prévenez l'agent spécial Carmack qu'il m'accompagne là-bas.

- C'est noté, je m'en occupe tout de suite madame.

- Oui mais avant essayez de me joindre Ned Laney. Dîtes-lui que c'est très important.

- Tout de suite.

- Merci Erica.

Elle relâcha le bouton et se pencha ensuite sur la paperasse qui s'était entassée sur son bureau depuis son départ pour Los Angeles, en attendant qu'Erica lui passe le père de Randy.

* * *

Reclusorio Sur n'était pas à proprement parler l'endroit rêvé pour qui veut passer ses vacances au Mexique. Certes, les pénitenciers américains étaient durs mais leurs équivalents mexicains les faisaient passer pour d'agréables hôtels pour touristes. Helen ne put s'empêcher de frémir en entendant les lourdes portes métalliques se refermer derrière eux, après que le 4x4 qui les avait récupéré à leur arrivée à l'aéroport Benito Juárez les eût franchi. Le Patrol de la *policía* stoppa devant le long bâtiment administratif, et c'est Jaime Mejía-Montiel, le directeur de la prison lui-même, qui vint les accueillir et lui ouvrir la portière.

Un reste de machisme fit qu'après avoir fait preuve de galanterie envers Helen, le directeur s'adressa à l'agent spécial Carmack comme à son principal interlocuteur, pensant que le directeur adjoint du FBI venu interroger l'un de ses prisonniers ne pouvait être que cet homme d'allure martiale. Mais Quentin Carmack, quoique amusé par cette méprise, rétablit aussitôt la situation en faisant lui-même les présentations d'usage, et en rendant à Helen son titre et ses prérogatives.

Celle-ci, pour sa part, observait les vastes blocs de bétons grillagés qui lui faisaient maintenant face, et où s'entassaient encore six fois plus de prisonniers que ce pour quoi ils avaient

été initialement conçus. A chaque angle se dressait un mirador occupé par un garde armé d'un M16 avec chargeur « grande capacité ». Dans la cour centrale aussi bourdonnante qu'une ruche, des dizaines de pensionnaires forcés avaient assisté à leur entrée à Reclusorio Sur, se demandant ce que deux *gringos* américains comme eux pouvaient bien venir fouiner ici.

Le directeur, aidé d'un interprète envoyé par le ministère, leur fit les honneurs de son bureau, et leur proposa d'emblée quelques rafraîchissements qui furent particulièrement bien accueillis. La pièce était grande, modeste mais fonctionnelle, et reflétait sans aucun doute la personnalité du maître des lieux. Au plafond, un ventilateur de la taille d'un hélicoptère brassait l'air de la pièce mais la vague de chaleur tardive qui frappait alors le sud du Mexique était telle, qu'Helen et l'agent spécial Carmack avaient senti les pores de leur épiderme s'ouvrir en grand dès leur descente d'avion, et depuis lors, un ruisseau de sueur serpentait entre leurs omoplates sans discontinuer. Après quelques minutes passées à discuter de sujets aussi brûlants que la météo du moment, la difficulté d'être le directeur d'une prison mexicaine surpeuplée, ou le contenu des plateaux repas servis en classe affaire, Helen recentra le débat sur le but de leur venue à Mexico City : Emiliano Diaz-Clare. Le directeur, jusque-là affable, sembla soudain piqué au vif.

- Chère Madame, je vous avoue avoir été surpris de la demande faite par le ministère de vous autoriser à rencontrer cet homme. En effet, nous avons plus souvent l'habitude de recevoir vos collègues de la DEA pour des affaires de trafics divers, et dont nombre de nos prisonniers sont les instigateurs mais Emiliano Diaz-Clare, qui est l'un de nos pensionnaires les plus âgés, n'a, à ma connaissance, jamais trempé dans une quelconque affaire de drogue.

Helen s'épongea le front à l'aide d'un mouchoir en papier, et répondit très calmement au traducteur, tout en gardant son attention fixée sur le directeur.

- Mon équipe et moi-même ne nous occupons pas des affaires de drogue en effet. Nous enquêtons sur les meurtres en série, les crimes violents, ainsi que les bandes organisées. Nous sommes ici aujourd'hui car une vedette de la musique, Randy Laney, a été assassinée il y a quelques jours dans sa villa près de Los Angeles. La façon dont il a été tué nous incite à penser qu'Emiliano Diaz-Clare qui, comme vous devez le savoir, avait tenté de l'enlever à ses parents à l'âge de 15 mois, pourrait être le commanditaire de ce meurtre, ou du moins, pourrait détenir des informations à même de nous permettre d'arraisonner les auteurs de ce crime.

Elle avait soigneusement préparé ses mots : assez pour mettre la pression au directeur, sans toutefois en révéler de trop,

ce qui aurait très vite fait le tour de la prison, et donc d'une façon ou d'une autre serait arrivé aux oreilles de ceux qu'ils recherchaient. Le directeur, qui pensait avoir déjà tout entendu, se gratta la nuque et sa cala dans son fauteuil avant de répondre.

- Vous savez, Diaz-Clare est un homme de foi. Ce n'est pas un criminel violent comme nous en avons d'autres ici. Il a été déclaré irresponsable de ses actes par le tribunal à l'époque de sa condamnation, et il est arrivé à Reclusorio Sur en 1993. Il a 75 ans à présent, et, de vous à moi, il n'a survécu en prison qu'en entrant dans un gang qui l'a protégé depuis lors.

L'agent spécial Carmack, qui depuis plusieurs mois s'était particulièrement investi dans l'étude du fonctionnement et des méthodes de recrutement des gangs sévissant tant au Mexique qu'en Californie, au Texas, au Nouveau-Mexique et en Arizona, prit à son tour la parole.

- C'est certain en effet. Et je pense avoir une petite idée quant au gang auprès duquel il s'est rangé. Ne serait-ce pas par hasard le barrio azteca ?

Le directeur fronça les sourcils.

- Eh bien, oui c'est exact. Mais, en quoi...

Et l'agent Carmack de l'interrompre aussitôt :

- C'est très simple. Vous savez peut-être que ce gang est né dans l'enceinte de la prison du comté d'El Paso, courant 1991, de l'initiative d'une douzaine de pourvoyeurs incarcérés là.

- Oui.

- Ils sont entrés rapidement en guerre avec le Mexikanemi, la mafia mexicaine, pour s'emparer d'une partie du marché de l'approvisionnement de la côte ouest des Etats-Unis, en drogue provenant du Mexique et d'Amérique du Sud.

- Oui, se contenta une nouvelle fois de lâcher le directeur.

- Et je crois aussi savoir que vous avez en ce moment, ici même à Reclusorio Sur, l'un des leaders de ce gang : Jesucristo Calderón-Fuentès.

Le seule évocation du nom de Jesucristo Calderón-Fuentès mit visiblement le directeur très mal à l'aise. Au Mexique, les détenus riches avaient les moyens de vivre confortablement, et chacun savait, tant du côté mexicain que du côté américain, qu'un « parrain » pouvait facilement continuer de gérer ses affaires et sa fortune depuis sa cellule, pourvu qu'il sache se montrer assez généreux avec l'administration pénitentiaire. Et Reclusorio Sur n'échappait pas à la règle. Avant leur départ, le bureau de la DEA à Quantico avait fourni à Helen un dossier complet sur le barrio azteca et Calderón-Fuentès. Ce dossier n'avait fait que renforcer sa conviction quand elle avait lu que ce gang s'inspirait des traditions et de la culture aztèque. Après tout, Boyle avait peut-être vu juste en ravalant l'affaire Laney à

un simple règlement de compte entre dealer et mauvais payeur. Le chanteur, de par sa forte notoriété, avait très bien pu servir d'avertissement aux autres clients du gang. « *Pas de blague ou vous finirez en ragoût !* » La force d'un tel message ne pouvait qu'inciter à régler au plus vite les sommes restant dues au barrio azteca, tout en effrayant ses concurrents pourtant déjà peu enclin eux-mêmes à une quelconque forme de tendresse.

Tout se tenait : Calderón-Fuentès avait dû rencontrer Diaz-Clare ici même, et les connaissances de la religion aztèque du vieux *mara'akame* mises au service du gang lui avait permis de bénéficier d'une protection efficace derrière les barreaux.

Les deux affaires n'étaient donc reliées que par ce vieil homme. Randy Laney consommait de la drogue en quantité, et ses démêlés avec la justice l'avaient peut-être incité à couper les ponts avec ses dealers, sans régler tout ce qu'il devait. Mais la réputation d'un gang ne tient justement que sur sa capacité à se faire payer la drogue qu'il vend et ce, quel que soit le client !

La suite n'était pas dure à deviner, surtout quand on sait que le barrio azteca est le seul gang acceptant des femmes en son sein, même à des positions hiérarchiques élevées. L'une d'entre elles s'était chargée de séduire Randy puis d'ouvrir discrètement le portail de la villa à ses comparses, avant de se livrer dans les moindres détails à un sacrifice destiné à marquer Los Angeles et toute la Californie du sceau du barrio azteca. Crips et Bloods n'avaient qu'à bien se tenir après un tel coup d'éclat.

Pourtant, tout ne pouvait pas se résumer à ça. Helen le savait : elle le sentait, elle en avait la conviction. Il y avait eu plus qu'un simple rapport dealer-consommateur entre le gang et Randy Laney. Que signifiaient les élucubrations du chanteur lors de la séance d'hypnose ? Le gang visait-il plus haut que le simple marché des stupéfiants ? Il y avait trop d'ésotérisme et de rituels dans l'exécution du jeune homme, pour que cela ne soit l'œuvre que d'un gang de truands. Il y avait un gourou derrière tout ça. Et Emiliano Diaz-Clare était le client tout désigné pour endosser ce rôle, d'autant qu'on ignorait toujours pourquoi il avait enlevé Randy enfant, ou plus précisément pourquoi il le considérait comme le porteur humain, le *nahua* du soleil : Nanahuatzin.

Aussi leur fallait-il à présent rencontrer le vieux sorcier, soi-disant inoffensif aux dires du directeur, afin de tenter de percer son secret et de mettre à jour ses objectifs, avant que d'autres ne connaissent le sort funeste qui avait été réservé à Randy Laney.

- Nous ne nous intéressons pas à Calderón-Fuentès. C'est un client de la DEA si je puis dire. Mais nous pensons que Diaz-Clare, lui, connaît bien ceux du gang qui jouent les grands

prêtres aztèques à Los Angeles. Si nous obtenons de lui les renseignements que nous sommes venus chercher, je saurai faire passer le message comme quoi votre aide dans cette délicate affaire a été des plus précieuses pour le NCAVC, monsieur le directeur. Et j'ai entendu dire qu'un poste de secrétaire venait de se libérer au ministère. Je pourrais peut-être en glisser un mot au département d'état qui pourrait en glisser un autre à l'oreille de votre ministre. Qu'en pensez-vous ? Nos services ont grand besoin de gens de votre valeur, comme interlocuteurs privilégiés dans le cadre de nos opérations communes. Ainsi, tout le monde serait gagnant.

Helen pouvait se montrer fine psychologue quand le besoin s'en faisait sentir. Elle savait que le directeur de la prison pouvait soit les aider, soit les balader d'un service à un autre et faire discrètement comprendre à Diaz-Clare qu'il valait mieux pour lui se taire. Tant que Calderón-Fuentès n'était pas inquiété directement, il ne l'était pas non plus et donc pouvait collaborer avec le FBI. De plus, le département d'état lui avait fourni un dossier sur le directeur dans lequel, elle avait appris qu'il brigait un poste de secrétaire aux affaires pénitencières depuis de nombreuses années. Un tel poste signifiait « adieu la prison », un bureau plus grand, une secrétaire plus jeune, et aussi un salaire beaucoup plus conséquent. Présentée avec les formes, cette carotte là ne pouvait que faire mouche. Quant au fait que le département d'état puisse réellement influencer le ministre mexicain de la justice... c'était une autre affaire sur laquelle elle n'aurait pas joué sa carrière, ni même les boutons de son chemisier.

Ses arguments s'avèrent efficaces car dans la demi-heure qui suivit cet entretien avec le directeur de Reclusorio Sur, Emiliano Diaz-Clare leur était amené depuis sa cellule dans une petite salle de réunion isolée, jouxtant l'infirmerie de la prison.

L'apparence de Diaz-Clare frappa d'emblée Helen. A 75 ans, il en faisait 90, et semblait aussi inoffensif que le directeur l'avait laissé entendre. Et même si, dans ce genre d'affaires, l'aspect physique importait peu, il faisait peine à voir. Voûté comme une cathédrale, ridé comme une vieille pomme oubliée au soleil, il ne fixait plus les deux enquêteurs du FBI que du seul de ses deux yeux encore valide, l'autre ayant été emporté des années auparavant par une cataracte mal soignée. Il prit place lentement en face d'eux, et regarda d'un air à la fois surpris et affolé le chef des gardiens qui l'avait accompagné depuis sa cellule.

- M. Diaz-Clare. Mon nom est Helen Dupré. J'arrive de Washington où je suis directrice adjointe au FBI, et voici mon collègue, l'agent spécial Quentin Carmack.

Helen fit une pause le temps pour l'interprète de répéter en espagnol ses propos au vieil homme, puis reprit.

- Tout d'abord je dois vous annoncer que Randy Laney est mort il y a quelques jours à Los Angeles.

Helen profita du délai nécessaire à la traduction pour observer attentivement sa réaction. Soit il était encore bon comédien, soit il était réellement surpris par cette information. En fait, il fut même si bouleversé par la nouvelle qu'il saisit brusquement le poignet de l'interprète et se mit à lui poser des questions.

- ¿ *Comó ?... ¿ Cómo murió ? Dijiste me !*

Et l'interprète de traduire :

- Il demande comment cette personne est morte.

Helen coula un regard vers l'agent Carmack qui avait lui aussi compris à cet instant que ce vieillard décrépit et fatigué ne pouvait certainement pas être le responsable de la mort de Randy Laney. Pourtant, à l'évidence, il en savait plus qu'eux.

- Il a été assassiné dans sa villa, se contenta-t-elle de dire, sentant bien que Diaz-Clare voulait plus de précisions encore.

Le vieillard s'agita un peu sur son siège et continua.

- ¿ *Pero comó ? ¿ Cómo ha estado matado ?*

Helen fit signe qu'elle avait compris.

- Il a été sacrifié selon les anciens rites aztèques, le 27 octobre à minuit quand Vénus est redevenue l'étoile du soir d'après le *tonalpohualli*. Son cœur a été arraché et brûlé dans une urne de pierre, et l'une de ses cuisses a ensuite été préparée en *tlacatlolli*... et mangée !

Le regard monoscopique du *mara'akame* devint vitreux et ses lèvres se mirent imperceptiblement à trembler. Il ne faisait aucun doute que c'était là la réponse qu'il attendait. Ou à vrai dire au vu de sa réaction, la réponse qu'il redoutait !

- Dîtes-nous ce que vous savez M. Diaz-Clare. Vous avez essayé de tuer Randy Laney en 1987, de la même manière. Vous savez qui a fait ça et vous savez aussi pourquoi ils l'ont fait ! Vous n'avez plus rien à perdre et nous aider pourrait vous rendre la vie plus facile...

Le jeune interprète qui ne s'attendait probablement pas à devoir traduire ce genre de propos semblait au moins aussi mal à l'aise que le vieux sorcier. Emiliano Diaz-Clare se passa la main sur la bouche en écoutant cette dernière phrase d'Helen convertie en espagnol. Puis il répondit.

- Pour vous ce ne sont que des légendes. Vous le FBI, vous n'avez jamais voulu m'écouter il y a 20 ans. Maintenant il est trop tard. Moi je voulais sauver ce qui pouvait encore l'être. Mais le cinquième soleil s'est éteint en 1987. Et à présent que l'enfant est mort, une nouvelle ère va commencer pour nous

tous. Et personne ne pourra plus empêcher le grand esprit de venir reprendre ce qui est à lui depuis toujours.

- Mais de quoi parlez-vous ? Et de qui ?

- Vous autres *gringos*, vous croyez que votre science vous permet de tout expliquer. Mais il y a des choses qui existaient bien avant nous. Les indiens qui vivaient sur vos terres avant vous le savaient bien. Les aztèques le savaient, les huicholes le savent encore, et bientôt vous aussi vous le saurez. Moi je n'ai plus qu'à mourir car je suis un vieil homme mais vous, vous mourrez tous pour ne pas avoir ouvert les yeux. Bientôt, oui, vous verrez que vous ne maîtrisez pas le monde. *Adios...*

Il se leva alors péniblement et fit signe de quitter la pièce. Mais Helen ne l'entendait pas de cette oreille.

- Il va falloir être plus loquace M. Diaz-Clare ! menaçait-elle cette fois en colère.

Mais le regard vide que posa sur elle le sorcier usé lui fit aussitôt regretter de s'être aussi stupidement emportée. De quoi pouvait-elle bien le menacer, lui qui avait passé vingt ans dans des prisons aussi sordides que celle-ci ?

Quoi qu'il ait pu savoir d'autre sur cette affaire, il allait le garder pour lui et s'apprêter à mourir à petit feu entre quatre murs gris. Helen était désemparée, car malgré l'incohérence de ses propos, elle avait l'intime conviction qu'il croyait à ce qu'il leur avait dit. Qui se cachait derrière cet « esprit ancestral » qui l'avait tant effrayé en tuant Randy Laney de cette façon ? Se pouvait-il que Jesucristo Calderón-Fuentès se soit servi de cette frayeur populaire pour asseoir sa domination ? Si un vieux *mara'akame* y croyait dur comme fer, alors d'autres devaient y croire aussi et la peur avait toujours été, avec le sexe et l'argent, l'un des meilleurs moyens d'obtenir des autres ce que l'on en attendait. Mais ici on n'était pas dans un épisode de Scooby doo ! Ce genre de mystification ne pouvait plus tenir longtemps au 21^e siècle. Pas à l'époque d'Internet, de la fibre optique et des faisceaux laser.

Rien... Ils n'avaient pour ainsi dire rien appris de cette entrevue. Ils allaient rentrer à Quantico avec une simple théorie supposant qu'un gang mafieux avait commencé à se servir de certaines des croyances ancestrales du Mexique pour semer la terreur parmi les camés et les gangs concurrents en Californie. Randy Laney allait finir administrativement, non pas comme la victime d'un sacrifice magique mais bien comme un mauvais payeur et un toxicomane, qui avait servi d'exemple à ceux qui auraient eu la mauvaise idée de vouloir en faire autant.

Désabusés, ils quittèrent la prison grise de Reclusorio Sur aussitôt après avoir salué et remercié le directeur pour son hospitalité. Sur le court trajet qui les ramenait vers l'aéroport

international, Helen et l'agent spécial Carmack convinrent tous deux ensembles que la meilleure politique à adopter désormais était de mettre au point, sitôt rentrés à Quantico, une vaste opération d'intimidation à l'encontre des gangs implantés en Californie, en collaboration avec la DEA, les douanes et les divers départements de police locaux. Si on parvenait à tous les effrayer suffisamment, le genre d'expédition punitive dont Randy Laney avait fait l'objet ne se reproduirait peut-être pas, et on finirait bien, tôt ou tard, par mettre la main sur l'un des auteurs du sacrifice, et donc sur toute la bande par la même occasion.

Alors que le taxi s'engageait sur l'*Avenida de la División del Norte*, le GSM d'Helen se mit à sonner. C'était l'agent Boyle à l'appareil, qui l'appelaient de Los Angeles.

- Madame, je crois que l'idée que vous avez eu est en train de porter ses fruits...

Helen, encore très préoccupée par les propos énigmatiques d'Emiliano Diaz-Clare, mit quelques instants à se rappeler de quoi pouvait parler l'agent Boyle. Mais, à l'idée que quelque chose bougeait dans l'enquête, neurones et synapses firent de nouveau et instantanément front commun.

Juste avant de partir, elle s'était entretenue par téléphone, durant plus d'une heure, avec Ned Laney, au sujet de son fils. Elle lui avait fait part de l'existence du gang du barrio azteca et de ses goûts très particuliers, tant en matière de folklore préhispanique, que de démonstrations de force sanglantes. Le père du chanteur n'avait rien su opposer au fait que son fils ait très bien pu être en relation directe avec ce gang, voire même, qu'il en ait peut-être fait plus ou moins partie à une époque. Il avait alors accepté sans rechigner de se prêter au jeu de la directrice adjointe, dans l'espoir que tout cela puisse permettre l'arrestation des meurtriers de Randy. Ayant contacté la presse il avait annoncé le plus sérieusement du monde, qu'il offrirait la somme de 300.000 \$ américains à qui lui fournirait le moyen sûr pour la police d'arraisonner les auteurs de l'assassinat de son fils, et 10.000 \$ pour toute information ou témoignage pouvant faire avancer positivement l'enquête du FBI.

Avec cette tactique, Helen comptait sur l'avidité naturelle des gens pour que petits truands et témoins éventuels décident de se manifester. Elle espérait bien aussi que la perspicacité de l'agent Boyle lui permette rapidement d'isoler le bon grain de l'ivraie, parmi la multitude d'appels qui allaient saturer le numéro spécial du L.A.P.D réservé à cette fin. Et, comme cette incitation financière à la délation émanait d'un particulier, elle se mettait elle-même à l'abri des critiques acerbes du sénateur Chadwick pour un temps.

- ... Nous avons reçu deux appels réellement intéressants.

- Je vous écoute, répondit Helen soudain très excitée.

L'agent Carmack, qui écoutait d'une oreille, comprit qu'il s'agissait d'un appel important et demanda au chauffeur du taxi de se garer un moment pour s'assurer d'une réception optimale.

- Le premier émanait du gérant d'un motel de Sylvia Park, au sud de Mulholland Drive, à 15 kilomètres à peine de Las Flores. Il a hébergé nos cinq mexicains dans quatre de ses chambres du 22 au 27. Ils ont tout payé en espèces, ont filé des noms bidons au patron, et se sont évaporés la nuit du meurtre. Ils avaient loué un Ford Explorer à une agence Hertz de Chula Vista, là aussi, espèces et noms bidons bien sûr. L'équipe à retrouvé leurs empreintes dans les chambres et dans la voiture, donc on est certain que c'était eux.

- Comment étaient-ils ?

- On travaille avec le gérant sur des portraits robots mais bon, on sait qu'il y avait trois jeunes types, look classique, discrets et polis ; un vieux bonhomme en costume occidental, la soixantaine voire un peu plus et parlant bien anglais, et une jeune femme, la vingtaine, genre playmate... C'est d'elle dont le gérant se souvient le mieux d'ailleurs, c'est amusant. Mais rien d'autre de cette piste pour le moment.

- Bon... Et l'autre appel ?

Le téléphone d'Helen émit un bip, signalant que la batterie n'en avait plus pour longtemps, ce qui ne manqua pas de la faire grimacer.

- Eh bien au début j'ai cru à une arnaque comme la plupart des appels qu'on a reçu mais après vérification j'ai pensé que ça pouvait être en fait vraiment important. L'appel émanait de Mexico City : d'une certaine Sanja Vidale. Elle dit qu'elle est infirmière là-bas et qu'en 1985, elle a soigné les Laney après le tremblement de terre. Elle aurait été témoin d'un truc bizarre à ce moment là. Elle n'a pas voulu en dire plus par téléphone et comme vous étiez sur place, je lui ai proposé de vous appeler pour que vous lui rendiez visite chez elle. Elle vous attend si vous êtes d'accord madame.

Un second « bip » lui vrilla l'oreille gauche.

- Oui, bien sûr. Dîtes-moi où nous pouvons la retrouver avant que ce foutu téléphone ne me lâche et je vous rappellerai ensuite agent Boyle.

Le taxi reprit sitôt la communication achevée et fila parmi l'un des pires trafics routiers qui soit au monde jusqu'à l'*hospital español* sur l'*avenida Ejército Nacional*. Rouler à Mexico tenait parfois de la cascade mais, pour un généreux pourboire, la plupart des chauffeurs de la capitale mexicaine aurait pu sans peine ridiculiser Lee Majors dans la série « *The unknown stuntman* ». Il leur fallut malgré tout près d'une heure

pour traverser le centre et rejoindre la partie est du quartier de la Zona Rosa, où se situait l'hôpital dans lequel Sanja Vidale travaillait depuis 25 ans déjà.

L'infirmière en chef Vidale reçut ses visiteurs dans la salle de formation située à l'étage administratif, après en avoir reçu l'autorisation du directeur de l'hôpital en personne. A 46 ans, elle conservait un charme indéniable, en dépit d'une taille un peu trop large, et de rides trop prononcées à force de plisser le front sous le poids des responsabilités. De taille moyenne, elle portait de magnifiques cheveux teints en acajou et arrangés en chignon sous sa coiffe d'infirmière. Elle avait un visage amène où se mêlaient sérieux et compassion. Jamais mariée, sans nul doute à cause du traumatisme causé par la perte de ses parents et de sa sœur dans le drame de 1985, elle avait voué son existence à son métier, et à une association en charge d'un orphelinat recueillant les gamins errants de Mexico City. Elle n'avait pas eu la vie qu'elle aurait aimé, ni mérité mais elle était heureuse en dépit des cauchemars qui la hantaient depuis le tremblement de terre, et dont, elle l'espérait bien, elle allait peut-être à présent pouvoir se débarrasser auprès de ces agents du FBI. Ils s'installèrent autour de la large table et Helen prit aussitôt la parole.

- L'agent Boyle, que vous avez eu au téléphone à Los Angeles, nous a dit que vous aviez soigné les Laney juste après le tremblement de terre de 1985 et qu'à ce titre, vous aviez des informations qui pourraient nous intéresser dans le cadre du meurtre récent de leur fils Randy, c'est bien ça ?

Sanja, aussi peu habituée à ce genre de confrontation qu'à parler l'américain, hésita quelques instants avant de se lancer à leur répondre, cherchant avec soin ses mots tout en observant ses deux visiteurs.

- Oui mais je ne le fais pas pour l'argent que M. Laney a promis. Si ça peut vous aider, c'est de bonne grâce que je le fais. J'ai toujours cru que cette histoire s'était terminée quand l'ambassade avait ramené les Laney chez eux mais je crois que ça continue encore malheureusement.

- De quoi parlez-vous ? demanda l'agent Carmack qui en l'occurrence avait la nette impression d'avoir raté le dernier épisode.

Sanja sentit le feu lui monter aux joues. Elle avait beau se savoir honnête, se retrouver ainsi devant deux agents fédéraux américains la mettait réellement mal à l'aise.

- Eh bien ce jour là, il y avait des centaines et des centaines de gens qui venaient à cause de la catastrophe. Nous étions débordés et tous les gens du personnel comme moi étaient très fatigués. Moi, j'avais la charge de tout l'étage de la maternité

où on avait installé beaucoup d'autres blessés en plus. Personne n'a vu l'homme rentrer et je ne l'ai pas vu non plus à l'étage.

- Quel homme ? demanda Helen.

- Je n'ai jamais su son nom, moi. Mais peut-être que les infirmiers l'ont su après. C'était un indien, ça je m'en souviens bien. De 40 ou peut-être 45 ans. Élégant et assez grand. Il est allé jusque dans la chambre de madame Laney. Là, il lui a posé un chiffon avec du chloroforme sur le visage pour qu'elle ne se réveille pas, puis, avec son sang, il a dessiné un grand soleil magique sur son ventre. Une femme qui était là a dit que c'était un *brujo*, un vrai sorcier indien. Ensuite, l'homme qui était gravement blessé a sorti un grand couteau, et il s'est tué à côté du lit où était madame Laney. C'est là que nous l'avons trouvé quand les autres femmes de la chambre ont crié. Il était déjà mort.

Helen regarda l'agent Carmack, incrédule.

- Et personne n'en a jamais rien dit ? Nancy Laney ne l'a jamais su ?

Sanja, en plus d'être brûlante et couleur pivoine, était aussi au bord de la syncope. Elle dut respirer profondément avant de répondre.

- Non... Je suis désolée. Il y avait tellement de blessés à soigner, tellement de choses à faire aussi. Les docteurs ont dit que, comme Madame Laney n'avait rien du tout, il fallait que je la lave et qu'on enlève le corps de l'homme. Après, on n'en a jamais reparlé car on ne voulait pas que la police s'en mêle. On a pensé que c'était un fou, vous comprenez.

Helen n'en revenait pas. Ainsi donc les déboires de Randy Laney avaient bel et bien commencé avant même sa naissance.

- Oui oui, ne vous en faites pas Madame Vidale. Et en effet tout cela est très intéressant. Que s'est-il passé ensuite ?

- Rien... Les gens de l'ambassade sont venus assez vite pour chercher les Laney, et je ne sais pas ce qu'on a fait de l'homme.

Elle hésita de nouveau puis reprit :

- Vous allez nous faire des ennuis à cause de ça ?

Helen la regarda et esquissa un sourire.

- Non ne vous inquiétez pas Madame Vidale. Cette histoire est trop vieille pour qu'on reproche quoi que ce soit à l'hôpital. Et vous l'avez dit : les circonstances étaient exceptionnelles.

L'agent Carmack qui sentait que l'entretien arrivait à son terme demanda une dernière précision à l'infirmière.

- Madame Vidale, vous nous avez dit que les infirmiers avaient peut-être su qui était cet homme. Pouvez-vous nous dire quels infirmiers ? Et où nous pouvons les contacter ?

- Le plus jeune, je ne me souviens plus de son nom mais l'autre c'était Victor Machado-Hoyo. Il n'est plus infirmier aujourd'hui. C'est le responsable du secrétariat de cet hôpital.

L'entrevue avec Victor Machado-Hoyo avait été courte. Celui-ci, aussi gêné que Sanja quant à cette sordide histoire, se montra peu enclin à la déterrer de sa mémoire, et il fallut à Helen des trésors de conviction et de diplomatie pour qu'il daigne faire cet effort. L'homme qui avait pratiqué un rituel magique sur Nancy Laney avant de se suicider s'appelait Balthasar Zazuella et habitait à San Luis Potosí. Il avait été sérieusement blessé à l'aîne durant le séisme, à tel point qu'il serait très probablement mort malgré tout quelques jours plus tard. Son corps avait été incinéré sur place, et on l'avait tout simplement ajouté à la liste des victimes qui avaient péri dans le tremblement de terre. Ainsi, et avec la bénédiction des médecins et de la direction, l'incident était-il passé totalement inaperçu auprès des autorités, et les Laney n'en avaient jamais eu vent.

Helen et l'agent Carmack étaient très dubitatifs quant à ce qu'ils avaient appris, et aussi sur ce qui s'étaient véritablement passé chez Randy Laney. Ce Zazuella sur lequel ils n'avaient pour l'instant aucune information, semblait avoir placé une sorte de malédiction sur le jeune chanteur alors qu'il n'était même pas né et au moment où lui s'apprêtait à mourir. Mais pourquoi ? Et surtout comment, en ce cas, Emiliano Diaz-Clare avait-il pu savoir cela ? Comment avait-il pu retrouver des mois plus tard le petit Randy à Oakland ? Et pourquoi ? De quoi avait-il peur aujourd'hui, et quel lien y avait-il avec ce gang du barrio azteca ?

Tout semblait concorder comme les pièces dispersées d'un puzzle mais peu importait de quelle manière on les arrangeait, ces pièces ne formaient jamais une image complète. Il était clair qu'il leur manquait encore des éléments tandis que l'avion s'élevait au dessus de la piste de l'aéroport de Mexico City en direction de Washington D.C. Il allait falloir à Helen affronter la direction du bureau qui ne se contenterait sûrement pas de vagues théories ésotériques, puis viendrait le tour de la presse, et enfin bien sûr, du sénateur Chadwick « aux dents longues ». Mais plus elle y pensait et plus elle sentait que derrière cette histoire sans queue ni tête se tramait quelque chose de sérieux.

Elle était cependant bien loin d'imaginer quoi...

Sanja Vidale, de son côté, fit don des dix mille dollars que lui versa Ned Laney à l'institut où elle travaillait bénévolement. Elle ne vit pas pour autant disparaître ses cauchemars, comme

elle l'avait espéré en se confiant au FBI. En fait même mais elle ne le savait pas encore, ils allaient bientôt devenir réalité.

Deuxième Partie

***conscience**, nom commun - féminin singulier, conviction intime de ce qui est moralement et humainement bien ou mal.*

On ne saura probablement jamais qui fut réellement le tout premier porteur...

Javier Sandoval se réveilla ce matin du 18 juin 2007 avec la nette et très désagréable impression qu'il n'allait pas pouvoir aller travailler aujourd'hui. Le radio-réveil indiquait 5h38 en gros chiffres rouges un rien menaçants sur la table de chevet. Il grelotta. Il était bouillant de fièvre. Il s'en rendait bien compte mais il avait tellement transpiré que son tee-shirt et son caleçon étaient trempés et à présent il avait froid. Le drap et le dessus du matelas étaient probablement humides eux-aussi. Quant à son oreiller, ce n'était plus qu'une flaque glacée contre sa joue.

Catita, sa femme, bougea légèrement sans rien dire. Il savait qu'elle ne dormait plus mais il savait aussi qu'elle ne dirait rien et resterait là, recroquevillée à l'autre bout du lit. Depuis onze jours déjà, elle avait découvert qu'elle n'était plus la seule femme dans la vie de Javier. Elle ignorait depuis combien de temps il avait une maîtresse, et elle s'en moquait bien mais elle n'était pas décidée à le lui pardonner aussi facilement. Elle n'était pas décidée à le lui pardonner du tout d'ailleurs. Elle avait pris sur elle de n'en parler qu'une fois avec son mari, une seule et terrible fois où le couple s'était lancé, en tirs croisés, des mots que l'un et l'autre avaient très vite regretté. Des vérités pas toujours bonnes à dire... et des mensonges encore bien pires. La tempête était passée mais le bateau du couple avait bien du mal à rester à flots depuis, et gîtait chaque jour dangereusement au gré des vents de colère et de dépit. Elle était restée pour Alejandro, leur fils de quatre ans,

et aussi parce qu'elle l'aimait toujours : malgré lui et malgré elle. Elle gardait pour elle les larmes amères qu'elle avait versé depuis, ainsi que sa fierté.

Il se leva, fébrilement, et se dirigea à tâtons vers la salle d'eau de leur appartement. A cet instant précis, ses problèmes de couple lui parurent soudain bien peu de chose. C'était pire qu'il ne l'avait pensé de prime abord. Sa tête tournait, ses yeux étaient douloureux bien qu'il n'ait même pas encore allumé la lumière du plafonnier, et son pauvre estomac, lui, gargouillait désagréablement à la façon d'une canalisation à moitié bouchée. Le néon grésilla, émit un flash, et inonda soudain la pièce d'un blanc bleuté. Le miroir de l'armoire de toilette lui confirma son état de santé général en lui renvoyant de lui-même la parfaite illustration d'une sale gueule. Il ne manquait plus que ça !

Il releva la lunette des w.c, et s'assit lourdement après avoir ôté et expédié ses vêtements imbibés de sueur froide dans le panier en osier prévu à cet effet. Le flot qui s'échappa alors de lui lui fit plisser le front et serrer les dents. Qu'est-ce qu'il avait bien pu manger pour avoir une telle diarrhée ? Et puis cette odeur à crever un chien !

- Oh... nooon... !

Javier n'eut que le temps de se pencher, livide, au-dessus de la douche avant que son estomac ne se soulève. Toujours collé sur le siège des toilettes, il vomit ce qui n'était pas encore sorti par l'autre extrémité de son corps.

Il resta là presque un quart d'heure, le temps de retrouver suffisamment ses esprits. Il nettoya le bac de la douche, puis en prit une après avoir aéré un peu la salle d'eau en ouvrant la lucarne. Il était toujours aussi courbaturé et tous ses muscles le tiraient mais il se sentait tout de même un peu mieux à présent. Il attrapa le tube de cachets pour la fièvre, et se rendit dans la cuisine d'une démarche qui aurait fait rire n'importe quel grand arthritique. Il prit un verre, y versa un peu d'eau minérale et y laissa glisser deux pastilles effervescentes qui commencèrent aussitôt à se désintégrer mollement en émettant un « pschiiiiii » caractéristique. Il les regarda fondre petit à petit, se disloquer, tourner sur elles-mêmes, et se percuter dans leur course à l'annihilation. Fallait-il qu'il soit malade pour en arriver à regarder benoîtement deux cachets se dissoudre dans un verre d'eau ! Il avala le tout d'un trait en grimaçant, et se versa ensuite une autre rasade pour faire passer le goût salé des médicaments.

Il regagna le séjour, et malgré la chaleur étouffante qui régnait encore dans leur appartement, il frissonna. Il ouvrit la porte de l'armoire murale et prit une couverture qu'il passa sur ses épaules avant d'aller se lover dans le large fauteuil installé bien en face du téléviseur : son fauteuil. Emmitouflé comme un

poupon, il se laissa aller à rêvasser, et ferma les yeux. S'il pouvait dormir encore un peu avant que 7h00 ne sonne et que Catita ne se lève. Sur l'écran noir de ses paupières closes, il vit aussitôt Ana, la jeune et jolie stagiaire, arrivée tout juste deux mois auparavant au service commercial d'Acosta y Alvarado Transportes. 22 ans tout juste, délicieusement sculptée tout en courbes douces et agréables, un visage avenant et un sourire radieux. Elle avait conquis instantanément tous la mâlerie du service, et probablement aussi de toute la société où lui-même travaillait comme directeur commercial, sans avoir eu besoin de prononcer le moindre mot. Mais avec lui par contre, elle avait vite découvert les bonnes paroles et adopté les attitudes adéquates, pour obtenir ce qu'elle désirait. Elle l'avait trouvé très séduisant et ne s'en était pas cachée.

A 29 ans, Javier s'était senti particulièrement flatté des avances de la jeune femme. Certes, il avait ressenti un peu de culpabilité face à Catita qu'il aimait tendrement mais Ana lui apportait autre chose. Elle, elle ne semblait faite que pour le sexe et rien d'autre. Dès leur première coucherie dans le petit studio qu'elle louait à Tepexpan, à tout juste 15 kilomètres de chez lui, elle s'était donnée à lui avec une fougue qu'il n'avait jamais connu auprès de son épouse. Elle avait pris plaisir à des actes que Catita, pour sa part, trouvait dégradants et se refusait toujours de pratiquer avec lui. Javier ne put s'empêcher de se remémorer les sensations merveilleuses que lui avaient procuré les lèvres, si douces et pulpeuses, de sa jeune maîtresse depuis plusieurs semaines. Son regard empreint d'un désir charnel, ses mains fines et fureteuses, sa poitrine, peut-être un peu menue à son goût mais si sensible et si agréable à caresser. La tiède humidité de son sexe, le libre accès à cette tendre partie de son anatomie que l'église vouait à l'enfer, son insatiable envie de jouir. Tout en elle n'était que plaisir et volupté.

Dans le silence du petit matin, Javier glissa une main sur son pénis devenu dur au seul souvenir de sa maîtresse mais tandis qu'il commençait à en éprouver la plaisante roideur, une crampe soudaine à l'estomac, bien moins agréable celle-là, lui rappela inopinément que son état de santé du jour n'était pas compatible avec sa libido. Il entrouvrit la bouche et plaqua sa main sur son ventre dans l'espoir que cela cesse au plus vite. La douleur finalement passée, et son érection repliée pour le compte, il se laissa aller au terrible sommeil qui lui plombait les paupières, et se rendormit presque instantanément, chassant femmes et fantasmes de son esprit.

C'est une sirène de police qui l'en tira. Celle de la voiture bleue et blanche, une Ford avec des petites diodes s'allumant frénétiquement, qu'il avait ramené à Alejandro quelques mois plus tôt pour son anniversaire. Le petit l'avait tanné des jours

durant pour avoir la même que le sergent Hooker dans la série qui portait son nom. Alors il avait cherché la voiture du sergent Hooker, et en avait trouvé une pour un prix raisonnable dans un grand magasin d'Ecatepec de Morelos, à deux pas de là où ils habitaient. La seule différence notable avec la vraie voiture tenant peut-être dans le fait que William Shatner, lui, coupait parfois la sirène de son véhicule pour se reposer les oreilles.

Javier entendit Catita sermonner Alejandro et lui dire de se préparer pour l'école. L'horripilante sirène cessa de beugler aussi soudainement qu'elle s'était déclenchée et Javier, bien qu'adorant son fils au point de lui passer tous ses caprices, en éprouva tout de même une profonde satisfaction. Il se rendit alors compte qu'il faisait déjà jour et qu'il était toujours nu, enveloppé dans sa couverture. Il semblait avoir moins de fièvre et aller un peu mieux mais tous les autres indicateurs de santé étaient encore au rouge. Il se leva, et attrapa au vol dans l'armoire, un caleçon propre et un vieux tee-shirt à l'effigie des Rolling Stones, tout délavé. Il claudiqua jusqu'à la salle d'eau et c'est en état d'urgence que le roi de la famille retrouva son trône pour une nouvelle séance de contractions intestinales.

A sa sortie, il tomba nez à nez avec sa femme qui, à la vue de sa mine déconfitée, perdit momentanément toute rancune à son encontre.

- Javier ! Mon Dieu mais qu'est-ce que tu as ? lâcha-t-elle sur un ton angoissé.

Le seul fait qu'elle lui parla au lieu de se murer dans son silence de femme bafouée, lui indiqua à quel point il devait faire peine à voir.

- Et cette odeur, Santa Maria ! On dirait qu'il y a une bête morte dans la salle de bain.

Sur ce point de détail, Javier était tout à fait d'accord avec sa femme. Ses selles étaient non seulement liquides et jaunâtres mais également tout à fait pestilentielles.

- Je ne sais pas, répondit-il. Je ne sais pas ce que j'ai mais je ne suis vraiment pas bien Catita. Je ne vais pas pouvoir aller travailler aujourd'hui. Quelle heure est-il ?

- Il est huit heures et quart. J'ai déjà appelé à ton travail quand j'ai vu que ça n'allait pas. Ca ira ils ont dit. Mais il faut que tu ailles voir un médecin. Tu as trop mauvaise mine, ça me fait peur Javier !

Elle hésita un instant à poser affectueusement sa main sur la joue blême de son mari mais se retint au dernier instant par un sursaut d'orgueil.

- Il faut que je conduise Alejandro à l'école, et ensuite je vais à mon travail à l'aéroport. Il y a encore beaucoup de touristes qui arrivent aujourd'hui et je ne peux pas rester. Tu vas pouvoir te débrouiller ?

Il lui fit signe de la tête que oui, en espérant ne pas se mentir à lui-même.

- Oui, ça ira. Je vais aller voir un docteur dès que j'irai un peu mieux, je te promets.

Déjà en retard de quelques minutes, elle attrapa son sac et ses clefs d'une main, son fils de l'autre, et se dépêcha de filer. Elle devait encore déposer Alejandro à la maternelle de leur quartier, puis prendre le bus jusqu'à Martín Carrera et gagner en métro la station Terminal Aérea sur la ligne 5.

* * *

Catita Rivera-Sandoval était, selon ses critères personnels, une bonne épouse et, selon l'avis général, une excellente mère et une collègue très appréciée. Pourtant ce matin là, elle allait dispenser dans son sillage une nuée de petits cadeaux dont les bénéficiaires anonymes se seraient bien passés.

Dans le bus qui l'emmenait vers Mexico, elle laissa une bonne centaine de millions de virions infectieux sur plusieurs des barres de maintien chromées. Là, bien protégés dans une infime pellicule de transpiration, ceux-ci n'eurent qu'à attendre qu'une autre main se pose sur eux pour se retrouver aussitôt, et sans fournir le moindre effort, dans un nouvel environnement nourricier à la fois riche et fertile. Certes, il y avait toujours des chiens de garde, lymphocytes T et autres macrophages mais n'étant pas fichés chez eux, ils arrivaient toujours à se faufiler en un nombre suffisant pour fonder rapidement de nouvelles colonies au sein des cellules autochtones. La suite n'était plus qu'une question d'arithmétique et de patience. Sitôt piratée, la cellule abordée se mettait docilement à produire des clones du virus à grande échelle, qui filaient ensuite dans le vaste réseau biologique de leur généreux porteur, vers de nouveaux champs de cellules grassouillettes. Et aussi de suite, à l'infini...

De plus, ces virions là étaient, pourrait-on presque dire, intelligents. Contrairement à nombre de leurs confrères qu'ils croisaient parfois au hasard d'un globule, eux savaient prendre soin de la cellule qui les abritait. Ils changeaient furtivement son programme interne pour se reproduire en masse mais lui offrait aussi un beau cadeau, en lui laissant de quoi survivre et se développer, et en supprimant de sa mémoire la terrifiante apoptose : sa mort programmée par mère nature. Expansion et conservation du patrimoine acquis étaient les maîtres mots de ces merveilleux nouveaux virus. Et ils étaient si fiers de leurs grandes capacités de reproduction et d'adaptation qu'ils avaient décidé de le faire savoir au monde entier !

Bien sûr, le système immunitaire de leur si confortable hôte finissait toujours par se rendre compte que quelque chose

n'allait pas comme le grand code l'avait établi. Mais c'était presque toujours trop tard... Et puis que pouvait-il faire face à un cancer nouveau-né qui s'identifiait à lui comme un membre de la famille. Un membre glouton qui croissait sans souci du voisinage dans les trois dimensions de l'espace et qui avait oublié que la mort aurait dû être son lot. Mais un membre que le système immunitaire ne savait pas dévorer ! Une simple présentation d'une carte de membre du HLA, et au lieu de le détruire, on le protégeait même des autres intrus éventuels.

Une étude avait montré, peu de temps auparavant, qu'un individu lambda contaminait en moyenne 38 personnes par jour dans des conditions de vie normale en milieu urbain : métro, boulot, dodo... Ces mêmes 38 personnes, après quelques jours d'incubation, le temps, pourrions-nous dire, au virus de poser ses valises, en contaminaient à leur tour une moyenne de 38 autres par jour, qui elles-mêmes etc. etc. Mais la moyenne ne valait pas pour Mexico, où la propreté et l'hygiène étaient loin d'être irréprochables, et où la densité de population frôlait le record du monde. Ici, c'était bien pire !

Catita quitta le bus, emprunta le métro sur huit stations et deux changements, puis gagna... l'aéroport international ! Le monde à portée de main.

En route, elle avait touché la joue d'une fillette, la main d'un vendeur de fruits et légumes, et le bras d'un étudiant sans même s'en rendre compte et sans pouvoir se douter de ce qu'elle faisait : sans imaginer une seule seconde ce que cela allait avoir comme conséquences.

Le petit Alejandro lui, moins mobile, se contenta pour sa part d'infecter ses nombreux petits camarades de classe, qui contaminèrent ceux des autres classes, ainsi que les institutrices et les membres du personnel de l'école. Le soir, tout ce monde là rentra chez lui en métro, en bus ou à pieds, frôlant, touchant, embrassant, caressant... transmettant le nouvel ordre mondial par les actes et les gestes quotidiens les plus naturels qui soient. Des actes d'amour ou d'affection le plus souvent.

Mais Catita et le petit Alejandro auraient eu grand tort de s'en vouloir s'ils avaient appris par la suite ce qu'ils avaient fait inconsciemment tout au long de la journée. Car ils n'y pouvaient rien et, de surcroît, ils n'avaient pas été les seuls à répandre cette pestilence microscopique.

* * *

Resté seul à l'appartement, Javier, très affaibli par sa nuit agitée et ses coliques à répétition, et incapable d'avaler quoique

ce soit à part un peu d'eau minérale, était allé se recoucher en espérant que les deux nouveaux cachets de paracétamol qu'il avait avalé, s'avèreraient plus efficaces que les premiers. Il n'avait pas sitôt fermé les yeux qu'une première mouche vint vrombir à côté de son oreille. Il tenta de la chasser d'un geste aveugle de la main mais elle revint bientôt à la charge, décidée à se poser sur lui. Elle atterrit sur le drap un peu plus loin, et regarda la source de sa soudaine passion à travers les centaines de facettes de ses jolis yeux rouges. Elle cavala un peu sur le tissu, et se frotta l'extrémité de l'abdomen à l'aide de ses pattes postérieures, car celui-ci la démangeait du désir de déposer ses œufs au plus tôt. Ce commandement là était impératif, et elle savait qu'elle devait dès maintenant trouver un endroit humide et nourricier, apte à recevoir sa descendance. Et la créature qui était là semblait présenter toutes les caractéristiques requises pour ça d'après l'odeur qui se dégageait d'elle. Encore en vie, à en juger par sa réaction, elle ne devait plus en avoir pour très longtemps et serait bientôt un gîte et un couvert parfait pour ses enfants. Une simple question de temps. Mais pour elle le temps était compté car sa vie était courte et s'achevait déjà. Chaque minute était précieuse et il lui fallait pondre sans tarder.

Elle s'envola, tourna un moment en suivant cette curieuse trajectoire apparemment aléatoire commune à la plupart des mouches, puis, guidée par une subtile piste olfactive, elle se rapprocha lentement de Javier, cherchant où atterrir sans risque. Une ombre rapide approchant par la droite, et accompagnée d'un fort déplacement d'air, l'obligea à se replier une nouvelle fois, hors d'atteinte de cette pénible main qui semblait n'avoir d'autre raison d'être que de l'empêcher d'assumer son légitime instinct maternel.

Elle virevolta un moment par précaution et se posa sur le mur de la chambre, s'agrippant facilement aux fibres du papier peint. Un courant d'air arrivant de la fenêtre ouverte lui indiqua la présence non loin de là, d'une autre source de décomposition des plus appétissantes. Elle hésita un instant mais se décida à abandonner cette proie finalement trop vive et trop dangereuse pour la frêle créature qu'elle était, afin d'aller tenter sa chance à l'origine de cette nouvelle odeur : à savoir, les poubelles de l'immeuble.

Mais elle n'était pas sitôt sortie de la chambre que déjà, trois autres de ses sœurs prenaient la relève au chevet de Javier qui, rapidement excédé, se cacha sous le drap afin de trouver le sommeil dont il avait grand besoin.

Il s'endormit finalement, oubliant mouches, crampes et autres douleurs, et retrouva une nouvelle fois Ana, sa pétulante stagiaire. Il rêva qu'il était au lit avec elle, dans la chambre de

son appartement. Elle l'invitait à la prendre, lui murmurait sans dire un mot qu'elle le désirait, frottait des deux mains sa vulve sombre et luisante. Il la pénétrait. Elle le voulait tout en elle... fort... plus fort même ! Elle aimait qu'il la bourre à grands coups. Un peu de souffrance ne l'effrayait pas. Elle l'excitait même. Il imaginait qu'elle criait, il sentait ses doigts lui griffer le dos. Et elle jouissait, il en était certain. Maintenant, il la sodomisait. Elle sous lui, offerte, prosternée sur son lit et lui, enserrant sa taille à pleines mains, occupé à clairement lui montrer l'homme qu'il était : le mâle qu'elle réclamait. Mais il avait chaud, trop chaud. Il étouffait... La frustration le mit en colère, il voulait respirer et saillir, saillir et respirer mais il ne pouvait plus faire ni l'un ni l'autre. Ana n'était plus là mais il étouffait encore. Trop chaud... Trop chaud... Trop chaud... !

Il se réveilla une nouvelle fois, inondé de sueur, et rejeta violemment le drap qui le recouvrait pour respirer à pleins poumons, chassant par ce geste une demi douzaine de mouches. Il haleta près d'une minute, la tête posée de côté dans l'oreiller. Il vit l'une des bestioles carrossée d'un beau vert métallique se poser sur la lampe près de lui. Il s'en moquait. Le radio-réveil affichait 13h07 et la matinée était passée comme une traînée de poudre. Il appuya sur le bouton servant à allumer le radio, et referma ses yeux douloureux. Encore un petit moment...

*Underneath your closes
There's an endless story
There's the man I chose
There's my territory
And all the things I deserve
For being such a good girl, honey...*

Javier écouta la chanson en gardant les yeux clos. Il ne connaissait que trop bien cette vieille chanson de Shakira. C'était leur chanson à Catita et à lui. Celle de leur rencontre, de leur premier slow, de leur premier baiser et de leur mariage cinq ans plus tôt.

Cinq ans... Juste le temps pour eux de transformer l'or en plomb, l'extraordinaire en commun, l'exceptionnel en routinier. Mais il restait toujours les souvenirs de cette époque : de cette chanson. Les rires, les caresses, les regards. La joie d'un ventre rond, d'être le père d'un petit garçon. Il avait tout gâché. Et il s'en rendait compte à présent. Pourquoi fallait-il toujours que les choses soient si compliquées ?

*When the friends are gone
When the party's over
We will still belong to each other...*

Il sentit les larmes se mettre à ruisseler le long de ses joues et soupira tristement. Il était si fatigué...

C'est en rentrant de sa journée de travail aux alentours de 18h00, que Catita avait retrouvé Javier, inconscient, sur le plancher de leur appartement, brûlant de fièvre. Elle avait aussitôt appelé une ambulance, et le médecin lui avait dit de ne pas s'inquiéter, qu'il avait dû avoir un malaise à cause d'une intoxication alimentaire et qu'à présent on allait bien s'occuper de lui. Mais Catita s'inquiétait quand même. Javier avait certes ses défauts et ses torts mais il ne méritait pas ce qui venait de lui arriver.

- Oh quelle horrible journée ! pensa-t-elle.

Et en plus de tout ça, il y avait cette douleur lancinante qu'elle ressentait au fond des yeux depuis la fin de matinée...

Pendant ce temps, et à 3.000 kilomètres de là plus au nord-est, Robert Mc Sisley était pour sa part fort occupé à vérifier et re-vérifier encore les dernières données provenant du réseau de satellites du programme ISTP. Ses deux stations de travail Silicon Graphics ne cessaient de lui rejouer en boucle la même simulation depuis vingt minutes mais il ne voulait pas, et ne pouvait pas se résoudre à croire que c'était bien là la réalité des faits !

Robert William Mc Sisley, surnommé Robbie William par ses « très » éminents collègues du « très » prestigieux Goddard Space Flight Center de Greenbelt dans le Maryland, cumulait les diplômes, les articles, et les titres honorifiques. Docteur en physique nucléaire et astrophysicien de renom, chef du projet Weatherman au GSFC, conseiller auprès du Jet Propulsion Lab, intervenant régulier à l'université de Stanford... et encore quelques autres qu'il avait fini par oublier. Il avait voué sa vie professionnelle à l'étude de celui qu'il aimait tant retrouver durant ses vacances à Cape May ou dans les Keys : le soleil.

51 ans, la bedaine poilue et l'œil vif, il aimait le golf, sa Cadillac Eldorado, sa femme Abigaïl et leurs cinq enfants, ses 21 cannes à pêche, les Doobie Brothers, Marilyn Monroe et les ordinateurs puissants quand ils ne commettaient pas d'erreurs. Le tout pas forcément dans cet ordre là d'ailleurs. Il avait un faible pour les barbecues entre amis, allait quand il le pouvait à l'église, croyait aux bienfaits de l'abstinence sexuelle avant le mariage pour l'avoir pratiqué avec succès, votait républicain et

s'était déjà battu dans la rue avec des partisans pro avortement avant de se retrouver au commissariat. Sous ses airs bourrus et ses sourcils broussailleux, c'était un sacré bon vivant et un brave homme. Mais surtout un très, très grand scientifique.

C'est pourquoi l'analyse des résultats en provenance des différents satellites tels que SOHO, CLUSTER, STEREO et SOLAR-B le laissait perplexe. Et inquiet... Depuis trois jours déjà, des anomalies dans les fantastiques courants de plasma situés sous la surface de notre étoile avaient été constatés par plus d'une trentaine d'instruments de mesure embarqués. Si de telles perturbations n'étaient pas exceptionnelles en elles-mêmes, c'est leur date d'apparition qui choquait Robbie. En effet, le soleil, sous l'effet d'une puissante dynamo magnétique interne, est soumis à un cycle d'activité de onze ans, dont le point culminant est appelé maximum solaire. A cette période très spécifique, on peut alors constater un accroissement du nombre des phénomènes particuliers, tels que l'apparition de tâches solaires, ou bien encore de spectaculaires éruptions qui projettent dans l'espace des quantités incroyables de matière incandescente, et que chacun a déjà eu l'occasion de voir à maintes reprises à la télévision ou dans les livres.

Ici hélas, tous les chiffres indiquaient qu'une période de maximum solaire était proche, et même tout à fait imminente mais personne ne l'attendait avant encore quatre ans ! Robbie n'en revenait pas. Lui qui croyait connaître ce bon vieux soleil comme pas plus d'une vingtaine de personnes dans le monde pouvait se vanter de le connaître, voilà que toutes les règles, établies patiemment au fil de dizaines d'années d'études et d'observations, s'écroulaient soudain. Un phénomène inconnu venait de provoquer un bouleversement colossal au cœur de notre étoile, et les répercussions risquaient de ne pas se limiter à la seule presse spécialisée. La vitesse à laquelle le soleil était en train de changer n'indiquait rien de bon, et l'on risquait fort de voir sous peu arriver sur terre les conséquences de tous ces inexplicables bouleversements. Les tempêtes magnétiques et autres bombardements massifs de particules étaient, depuis longtemps, le cauchemar des ingénieurs en électronique du monde entier, et ceux-ci n'allaient certainement pas apprécier la nouvelle que Robbie et ses confrères des cinq continents allaient devoir annoncer au monde dans les prochaines heures.

Mais le pire était semble-t-il encore à venir. La simulation réalisée à sa demande par le supercalculateur IBM du centre, indiquait clairement que, si les étranges variations des champs magnétiques solaires se poursuivaient sur le même rythme, des quantités jusqu'à présent jamais observées de gaz hautement énergétique allaient se retrouver expulsées de l'astre dans toutes les directions, et donc pour partie vers la Terre !

Il était encore bien trop tôt pour tenter d'échafauder une théorie expliquant ce qui arrivait au soleil, ou de prédire ce que cela allait avoir comme conséquences sur le plan humain. Mais un scientifique tel que lui ne pouvait pas non plus ignorer les risques potentiels sous-jacents, et il allait très certainement devoir en informer le cabinet du président d'ici peu.

Il appuya sur la touche Esc de son clavier pour stopper la simulation et quitta son fauteuil pour rejoindre le laboratoire de recherches. En le voyant arriver vers eux à grandes enjambées, la plupart de ses collaborateurs comprirent spontanément que les conclusions de la simulation informatique tant attendue n'étaient pas des plus favorables. Tous savaient bien sûr déjà ce qui se passait à 150 millions de kilomètres de là mais lui seul pour l'instant avait connaissance des prévisions calculées par l'ordinateur central. Il ne s'intéressa pas le moins du monde aux préoccupations individuelles de chacun, et se fit fort de montrer, pour qui l'aurait oublié, qu'il était le chef ici.

- Todd ! lança-t-il en poussant la lourde porte en verre qui lui faisait obstacle. Je veux que tu m'appelles Rouch au NSO, Toldhurst au labo de Palo Alto, Miromushi au Smithsonian, et euh... comment il s'appelle ? ...le type du JILA aussi...

- Petersen ? se risqua Todd Shreyer qui se sentait soudain tout petit face à son patron qui, d'ordinaire si taciturne, faisait maintenant preuve d'une vivacité verbale impressionnante.

- C'est ça, Petersen. Et aussi un responsable du NCAR ce serait bien. N'importe lequel, ils se débrouilleront entre eux après pour s'organiser à leur niveau. Je les veux tous en téléconférence d'ici une heure au plus. Dis-leur que c'est... que c'est... important ! Débrouille-toi. Allez ouste !

Shreyer fila sans demander son reste, conscient que la situation était bien plus urgente et critique qu'il ne l'avait cru. Elena Marakova, la « numéro 2 » du projet Weatherman, vint alors à la rencontre de celui pour qui elle éprouvait une réelle admiration et un profond respect.

- Alors ? Qu'y a-t-il ? Tu as l'air d'un type qui a découvert que le feu ça brûle ! plaisanta-t-elle avec un léger reste d'accent russe.

Robbie se planta devant elle comme l'aurait fait un ours devant un pot de miel.

- Tu ne crois pas si bien dire ! lâcha-t-il simplement un ton en dessous, en guise de réponse.

- Allez Robbie, dis-nous tout. On a bien le droit de savoir nous aussi.

Les autres membres de l'équipe firent cercle autour de leur project manager, dans l'attente des révélations tant attendues. Robbie se frotta le nez tout en cherchant comment annoncer la nouvelle.

- C'est encore pire qu'on le pensait...

Un grondement de commentaires stupéfaits s'éleva dans le laboratoire parmi les autres chercheurs et techniciens mais Elena leur fit signe de se taire et Robbie poursuivit.

- L'ensemble des données recueillies ces trois derniers jours est confirmé. Il n'y a aucun problème, ni avec les divers instruments, ni avec la télémétrie. Tout fonctionne parfaitement bien et nous avons bel et bien un phénomène d'une force tout à fait exceptionnelle qui modifie le tachocline. Tous les champs magnétiques du soleil sont perturbés et cela prend de l'ampleur d'heure en heure, en suivant une progression géométrique.

- Mais qu'est-ce qui peut bien provoquer ça ? demanda Elena. Ca va à l'encontre de toutes les prévisions qui ont été établies en héliosismologie !

- Oui... Peut-être bien mais c'est en train de se produire malgré tout. Et le plus grave, c'est le résultat de la simulation de cette nuit. Si on en croit la bécane, et si ça continue comme c'est parti, on doit s'attendre à atteindre un maximum solaire d'ici une petite semaine. Et rien n'indique que ça s'arrêtera là !

Le chahut qui s'était élevé quelques instants plus tôt reprit de plus belle. Dites à une foule de chrétiens fanatiques que Jésus était une femme et illico, vous obtiendrez à peu près le même genre d'ambiance sonore. Mais Elena resta concentrée et ses neurones se mirent à bouillonner.

- Donc on doit s'attendre à des perturbations.

Cette fois Robbie la regarda droit dans le bleu des yeux.

- Les pires qu'on ait probablement jamais vu depuis que l'humanité est descendue de son arbre. CME, éruptions... la totale !

Dans l'heure qui suivit, la totalité des organismes membres du réseau de surveillance de l'activité solaire furent donc mis au courant des résultats que Robbie venait de communiquer à ses proches collaborateurs. Il fut décidé d'alerter aussitôt la direction du Goddard Center qui se chargerait, elle, d'avertir les autorités civiles et militaires, ainsi que la maison blanche.

Robbie savait que dans l'immédiat, cette mise en garde serait prise en compte avec le même intérêt poli que celui que l'on porte à un avis de tempête dans une région où on n'en voit jamais. Mais si les perturbations magnétiques actuelles de notre soleil continuaient de gagner en intensité, on risquait fort de réagir beaucoup trop tard pour éviter une immense catastrophe au niveau planétaire. Et ça, Robbie voulait l'éviter à tout prix, pour lui, pour sa femme, ses cinq gosses, et pour ses 21 cannes à pêche.

Takeshi Hiruda suçotait anxieusement la fine extrémité plastifiée de la branche de sa paire de lunettes. Il regardait les infirmiers de l'*hospital español* occupés à installer une tente stérile au dessus du lit de Javier Sandoval.

Celui-ci avait été amené en urgence la veille, avec des symptômes faisant penser à une grave intoxication alimentaire. Mais il avait très vite fallu se rendre à l'évidence : ce n'en était pas une, et les tâches brunâtres qui constellaient à présent son épiderme à plusieurs endroits du corps évoquaient clairement une infection. Mais laquelle ?

Le prélèvement de sang effectué juste après son admission montrait très clairement qu'il souffrait d'une grave anémie, qu'un simple examen visuel suffisait à confirmer : il était livide. La forte fièvre qu'il ressentait semblait vouloir résister à tous les antipyrétiques classiques essayés jusqu'à présent : autre preuve qu'une guerre sans merci se livrait en ce moment même dans le corps de cet homme, entre son système immunitaire et un quelconque agent infectieux. Et le résultat de l'analyse qu'il avait lui-même effectué à partir d'un prélèvement de sang de M. Sandoval montrait des taux d'interféron α , β et γ anormalement élevés. Un virus...

Takeshi se passionnait pour les virus. Après avoir fait sa médecine à Yokohama, il était rapidement entré au service de Sahuri PharmaCorp à Ōsaka, pour y travailler sur l'étude des virus et la conception de nouveaux anti-viraux. Il avait ensuite passé 14 mois sur l'île de Maluku en Malaisie, afin d'y étudier les virus affectant les végétaux tropicaux. Il en avait rapporté assez de matériel et de données pour travailler en laboratoire pendant une bonne dizaine d'années. Mais, aussitôt après être rentré à Ōsaka, la direction du groupe pharmaceutique, très impressionnée par la qualité de son travail et sa rigueur, l'avait envoyé effectuer une enquête épidémiologique dans l'une des villes les plus peuplées et les plus polluées du monde : Mexico. C'est en tant que virologue stagiaire qu'il officiait depuis un an à l'*hospital español*, soignant ceux qui en avait besoin tout en collectant méticuleusement de précieuses données pour le compte de Sahuri PharmaCorp. A 28 ans tout juste, il gagnait 11.000 \$ par mois, et ses recherches actuelles se traduiraient certainement par plusieurs centaines de millions de dollars de profits pour le groupe pharmaceutique japonais qui l'employait.

Aussi, M. Sandoval représentait-il à ses yeux bien plus qu'un simple patient. Derrière ce pauvre type qui souffrait sur son lit, se cachait un mystère qui le faisait déjà vibrer, et lui glaçait aussi le sang tout en même temps. Takeshi avait amené dans ses bagages un nouveau système informatique mis au point par Sahuri PharmaCorp, en collaboration avec NEC et

Mitsubishi. Ce système se composait d'un ordinateur portable tout à fait conventionnel, relié à un analyseur biométrique très particulier capable de déceler la trace de n'importe quel virus ou bactérie répertorié dans sa base de données. Le principe en était simple mais la technologie employée, elle, était au top de ce qui se faisait en biotechnologie et en microélectronique. Il suffisait d'étaler une goutte de liquide sur une plaque garnie de plusieurs milliers de microsondes portant chacune un anticorps spécifique, pour que l'antigène du microbe lui correspondant, s'il était présent, se fixe automatiquement sur cette sonde et permette ainsi son identification. L'opération ne prenait pas plus de cinq minutes avec un taux de réussite de 100 %. Enfin, un seul et même test pouvait déceler autant de virus et de bactéries différents qu'il y en avait de présents dans le liquide support. Takeshi avait analysé le sang de Javier Sandoval avec ce système dès qu'il avait suspecté une infection plutôt qu'un empoisonnement. Seulement voilà, l'ordinateur n'avait rien découvert qui soit en mesure d'expliquer l'état de M. Sandoval. Soit l'infection était due à un agent connu ayant muté, et donc impossible à identifier par la machine, soit l'homme allongé devant lui était porteur d'un nouveau virus encore inconnu.

Malgré son flegme et son expérience, Takeshi sentait la sueur perler à son front. Il avait joué de son influence et de ses relations pour faire partir en urgence et par voie diplomatique, un peu du sang de son nouveau patient dans une enveloppe hermétique pour le laboratoire d'Osaka. La découverte d'un nouveau virus touchant les êtres humains pouvait signifier des milliards de dollars de profits pour Sahuri PharmaCorp mais aussi peut-être des millions de morts selon la létalité de celui-ci. Le SIDA était encore l'un des plus terribles fléaux touchant l'humanité et tout bon virologue sait que la nature cache en son sein des formes de vie encore totalement inconnues, dont une quantité effrayante de nouveaux virus. Mais le pire, c'est que si Javier Sandoval était bel et bien atteint d'une nouvelle maladie contagieuse, toute personne l'ayant touché, ou peut-être même simplement approché depuis plusieurs jours, était certainement contaminée elle aussi. A commencer par lui-même !

Mais, dans l'immédiat, et en attendant que le siège à Osaka ne lui envoie les résultats des analyses, il lui fallait soigner ce malade et tenter d'en apprendre davantage avec ses confrères mexicains. Ils avaient donc décidé de le placer en quarantaine pour limiter les risques de contagion au sein de l'hôpital mais tous savaient que si le virus pouvait se transmettre par voie aérienne, ces mesures ne serviraient à rien. Ils savaient aussi que si cet homme était porteur d'un mal pouvant se propager aisément au cœur d'une population, alors les hôpitaux et les

centres de soins de Mexico allaient bientôt déborder de gens présentant les mêmes symptômes inquiétants.

Les infirmiers quittèrent la chambre de quarantaine où se reposait à présent M. Sandoval. Les transfusions qui lui avaient été faites avaient quelque peu amélioré son état général mais sa température ne baissait pas, et les petites éruptions cutanées couleur rouille ne cessaient de se développer. Près des lèvres, sous les aisselles, sur les bras, et maintenant aussi sur le ventre.

Les portes coulissantes de l'ascenseur s'ouvrirent soudain pour laisser passer le docteur Ocegüera-Guajardo. Après avoir demandé à l'accueil où il pouvait trouver le docteur Hiruda, il vint retrouver Takeshi près de la vitre donnant sur la chambre de M. Sandoval. Par réflexe, il lui tendit la main pour serrer la sienne mais après avoir remis ses lunettes, le japonais garda les mains jointes dans son dos, snobant ainsi son confrère de façon évidente.

- Mon cher Virgilio, ce n'est pas que l'envie me manque mais si mes craintes se confirment dans cette affaire, voilà une habitude que je vous conseille de perdre au plus vite dans un soucis de préservation.

L'autre regarda sa main tendue et referma les doigts. Oui, Hiruda avait on ne peut plus raison. La courtoisie était aux microbes ce que l'Internet était aux virus informatiques : le meilleur des moyens de propagation.

- Oui... Bonjour quand même Takeshi. J'ai les résultats de son hémogramme, et tout semble indiquer qu'il souffre de la maladie de Biermer. Un myélogramme et un dosage du liquide gastrique nous confirmeront ce diagnostique mais je pense que plusieurs injections de vitamine B12 peuvent être dès à présent envisagées. En revanche, pour la fièvre et les taches... tout suggère en effet une infection virale, comme tu le pensais mais nous n'en savons pas plus pour l'instant. Tu crois que les deux sont liés ?

Sans lever les yeux de la feuille de résultats d'analyse que son ami lui avait tendu, Takeshi décida de rafraîchir un peu les connaissances de Virgilio.

- Une anémie de Biermer, tu dois t'en rappeler, est l'une des maladies auto-immunes les plus communes. Elle survient parce que le système immunitaire de cet homme a du mal à distinguer ce qui est à lui, de ce qui ne l'est pas. Il détruit ses propres cellules gastriques, ce qui conduit à cette anémie.

- Oui, c'est tout à fait ça, acquiesça l'autre médecin.

- Donc, quelque chose s'en prend aux lymphocytes de cet homme au point de les modifier assez, et en quantité suffisante, pour qu'ils aient sécrétés les auto-anticorps qui ont détruit ses cellules gastriques. Or, et j'ai vérifié juste avant, le fait qu'il ne

puisse plus assimiler naturellement la vitamine B12 fait que son système immunitaire est incapable de se régénérer dans de bonnes conditions, ce qui favorise d'autant plus l'infection qui le touche.

- Et seul un virus peut faire ça...

- Oui. Et je dirais même que seul un rétrovirus sait faire ça de la sorte.

Le virologue mexicain regarda son éminent collègue l'air stupéfait.

- Tu penses... mais on sait qu'il ne l'a pas ! Tu penses qu'il pourrait s'agir d'une nouvelle mutation du HIV ?

- L'hypothèse n'est pas à écarter pour l'instant mais je ne sais pas pourquoi, je n'y crois pas trop. Il va nous falloir encore patienter. Mais je suis de ton avis pour ce qui est des injections de B12. Ça devrait rapidement aider à faire tomber sa fièvre.

- Je m'en charge.

Le docteur Ocegüera-Guajardo hocha la tête et commença à s'éloigner pour regagner l'ascenseur mais après quelques pas, il pivota sur lui-même et lança :

- Au fait... son épouse est arrivée tout à l'heure, et elle est en salle d'attente au rez-de-chaussée. Elle va peut-être pouvoir nous donner des indications sur la façon dont il a pu attraper cette saleté.

* * *

Catita Sandoval avait les yeux rougis par les larmes. Le petit Alejandro jouait tranquillement à côté d'elle, avec un petit camion de pompiers tout juste bon pour faire de la figuration : son échelle ayant été récemment arrachée par le terrifiant King Kong de quatre ans.

- Madame Sandoval ?

Elle releva la tête pour regarder son interlocuteur, priant intérieurement la sainte vierge pour qu'il vienne lui apporter de bonnes nouvelles de Javier.

- Je suis le docteur Hiruda.

Peu habituée à voir des étrangers, le visage énigmatique du japonais qui se dressait devant elle la laissa sans voix.

- Nous savons un peu mieux de quoi souffre votre mari.

Elle déglutit avec peine, s'attendant au pire.

- Son sang est très affaibli, ce qui explique pourquoi il était si fatigué, et si pâle. Sa fièvre refuse de tomber pour l'instant mais nous gardons bon espoir d'y parvenir d'ici peu. Si vous le voulez bien, j'aimerais que vous me donniez des détails sur ce que vous avez pu constater de l'évolution de sa maladie. Cela nous aiderait beaucoup pour le soigner plus efficacement.

Elle jeta un coup d'œil furtif à son fils qui venait de faire tomber son camion par terre, et commença à rassembler ceux de ses récents souvenirs qui pourraient être utiles au médecin.

- Javier était fatigué depuis plusieurs jours déjà. Dès le matin, il se plaignait de ça. Il avait mauvaise mine. Mais nous avons eu beaucoup de problèmes entre nous ces derniers temps, et je n'ai pas fait très attention. Et puis il fait très chaud aussi.

- Oui bien sûr... Il mangeait bien ? Buvait beaucoup d'eau ? Avait-il déjà de la fièvre ?

- Il mangeait et buvait beaucoup oui. Plus que d'habitude je pense. Et la nuit, il était très agité et transpirait beaucoup. Mais je pensais que c'était les remords qui le tracassaient.

Takeshi plissa le front, flairant l'imprévu.

- Les remords madame Sandoval ? Mais pourquoi ?

Catita sentit le sang lui empourprer les joues. Elle aurait voulu pouvoir se cacher au fin fond du désert pour ne pas avoir à s'expliquer sur ce point devant un inconnu. Mais elle en avait déjà trop dit pour s'arrêter là.

- Mon mari... il m'a... trompé. Avec une autre femme. Et je l'ai découvert.

Takeshi se déplissa : fausse piste. Cocufier sa compagne n'était certes pas la meilleure attitude qu'un bon mari puisse adopter mais c'était une pratique qui n'était sûrement pas à même d'éveiller et d'introduire un nouveau virus au cœur d'une ville comme Mexico City. On pouvait attraper le SIDA de cette façon là mais pas l'obliger à muter brusquement.

- Oh, je vois... je suis navré. Y a-t'il autre chose ?

Catita fut soulagée que le médecin passa aussi vite sur sa confiance. Elle réfléchit et reprit.

- Hier, avant que j'aie à mon travail, il a eut la diarrhée, et je sais qu'il a vomit aussi. Cela sentait terriblement mauvais.

Il hochait la tête. Tout ça ne lui apprenait pas grand-chose et surtout, rien qui puisse l'aider à découvrir quelle était l'origine de la contamination.

- Que fait-il comme travail madame Sandoval ? A-t-il été dans un endroit particulier récemment ? Un lieu différent, ou insolite ? Ou bien a-t-il fait quelque chose qu'il n'avait pas l'habitude de faire ?

Catita commençait à s'inquiéter de l'interrogatoire en règle que le docteur lui faisait passer. Pourquoi tant de questions ? Cela ne pouvait rien signifier de bon pour Javier. Elle savait bien que plus un docteur pose de questions, et moins il a de réponses à fournir en contrepartie.

- Il travaille comme directeur dans une société qui fait du transport. Il s'occupe des nouveaux contrats et des gros clients. Il voyage beaucoup dans la région et parfois même assez loin

dans le pays. Mais je ne crois pas qu'il soit allé dans un endroit dangereux. Je ne sais pas, non.

Il soupira discrètement.

- Bien, je vous remercie madame Sandoval.

- Puis-je voir mon mari docteur ? S'il vous plait !

Takeshi savait bien qu'elle allait fatalement aborder ce sujet mais cela ne l'empêcha pas d'être un peu gêné.

- Je suis désolé madame mais non, pour l'instant il ne vaut mieux pas. Il est en train de dormir et a grand besoin de repos. De plus, nous craignons que sa maladie ne soit contagieuse, et nous avons décidé de le placer en quarantaine tant que nous n'en saurons pas plus. Essayez de faire un effort.

Elle aurait bien aimé pouvoir en faire un mais au lieu de ça, elle s'effondra en sanglots. Se retrouvant soudain à deux doigts de la crise d'hystérie, il fallut à Takeshi toute l'aide et le savoir-faire de l'infirmière en chef Vidale, pour la soutenir et la calmer. Ses nerfs, depuis trop longtemps contenus, venaient de lâcher. Takeshi décida tout de même de lui administrer un léger sédatif, et de la garder un peu avant de s'arranger pour la renvoyer chez elle. Sanja, en infirmière attentionnée, lui promit alors qu'elle s'occuperait du petit Alejandro pendant qu'elle se reposerait. Arrivés en salle de soins, Takeshi se chargea lui-même de faire l'injection à Catita, puis la confia au personnel de garde. Alors qu'il s'appêtait à regagner son service dans les étages, elle lui demanda entre deux sanglots s'il avait quelque chose pour ses yeux.

- Pardon ? demanda-t-il, peu sûr de ce qu'elle lui avait dit.

- Oui, pour mes yeux... J'ai très mal au fond des yeux depuis quelques jours. Et ça me donne beaucoup de migraines.

Takeshi la regarda de nouveau, et hocha la tête en signe d'affirmation. Oui, il avait ce qu'il fallait pour ces yeux, et il avait aussi maintenant la confirmation que la maladie de Javier Sandoval était bel et bien contagieuse.

- Et je vais voir aussi si on peut vous installer près de votre mari...

* * *

Samedi 23 Juin 2007.

Robbie fulminait au volant de son Eldorado. Il avait quitté Balt-Wash juste après Tuxedo, et s'était tranquillement engagé dans New York avenue en pensant pouvoir gagner la Maison-Blanche largement à temps. Et voilà que ces foutues bagnoles n'avançaient plus d'un pouce ! Le Goddard Center n'était qu'à tout juste 25 kilomètres en voiture du bureau ovale, et il allait

trouver le moyen d'arriver en retard chez le président pour lui exposer et pour défendre ses propres thèses sur ce qui arrivait à notre soleil. Quelle guigne !

Il sentait sa chemise qui commençait à lui coller à la peau à cause de la transpiration, et savait qu'il n'y pouvait rien. Son stress devait avoir déjà atteint le niveau record de sa vie, et semblait bien parti pour parvenir à des sommets insoupçonnés. La Lexus plantée devant lui avançait finalement, et il parvint à voir ce qui bloquait la circulation. A quelques centaines de mètres de là, au niveau d'un carrefour, une nuée de gyrophares papillonnaient gaiement dans la nuit : un accident !

Comme beaucoup d'autres conducteurs, il prit, sitôt qu'il le put, l'une des ruelles perpendiculaires et gagna ainsi Rhode Island avenue : trafic fluide ici ! Il allait pouvoir rejoindre sa destination à temps, et éviter de poser un lapin au chef de la nation. Il accéléra et se fit fort, exceptionnellement, de rattraper un peu le temps perdu en oubliant les limitations de vitesse.

Il n'eut pas droit au bureau présidentiel. Ce qui le laissa sur le coup un peu amer mais lui donna en contrepartie l'occasion de rencontrer, en plus du président, une bonne partie de son état major. Il avait été reçu avec une telle considération pour l'expert qu'il était, qu'il bégaya et bafouilla pendant un bon quart d'heure, avant de se relaxer assez pour redevenir lui-même. Et puis on l'avait finalement mené auprès du président.

- Docteur Mc Sisley. Suite à vos rapports successifs sur les importantes perturbations qui affectent actuellement le soleil, mes conseillers ont jugé bon de vous faire venir ici ce soir. Aussi, si vous le voulez bien, et en prenant en compte le fait que je ne suis pas un expert scientifique moi-même, j'aimerais que vous nous fassiez, à moi et à ces messieurs du pentagone, un compte rendu aussi précis que possible de la situation, et de ses conséquences à envisager pour notre nation.

Robbie était soufflé. Il était déjà 21h30 mais le président était encore en mesure de mener une importante réunion avec une aisance totale, et un calme olympien. Compte tenu de la situation très délicate au Proche-Orient, de la préparation des prochaines élections, et de l'affaire Cunningham qui le frappait de plein fouet : ça forçait le respect. S'il n'avait pas partagé des opinions politiques divergentes, Robbie aurait certainement regretté de ne pas avoir voté pour lui. Il y avait longtemps que les Etats-Unis n'avaient pas eu un tel président, et si elle était encore en vie, ce n'est pas Marilyn qui l'aurait contredit.

- Monsieur le président, messieurs les conseillers... Je ne sais pas trop comment vous présenter la situation sans rentrer dans des considérations d'ordre purement scientifique. Je dirais pour tâcher d'être bref et concis, que le soleil est actuellement

très « malade ». Nos sondes satellitaires fixes nous envoient en continu des données qui nous indiquent que le cycle habituel de notre astre a été bouleversé radicalement par un phénomène que, je me vois forcé de l'admettre, personne sur Terre à ma connaissance n'est aujourd'hui en mesure d'expliquer.

Le président s'éclaircit la gorge et avala une gorgée d'eau.

- Soit... Mais dans vos rapports, vous soulignez le fait que ce bouleversement peut avoir des conséquences fâcheuses pour l'ensemble de la planète. Pouvez-vous éclairer quelque peu ma lanterne sur ce point docteur ?

- Oui, eh bien... Robbie cherchait désespérément comment éviter de sortir trop de mots de plus de trois syllabes d'origine latine ou grecque ...disons simplement que notre soleil, en plus de sa lumière et de sa chaleur, nous envoie aussi des particules plus nocives. Ces particules sont stoppées et déviées par notre magnétosphère qui, du coup, agit pour nous comme un bouclier protecteur. Ce bouclier magnétique est aussi complété par notre atmosphère qui se charge, elle, des rayons ultra-violets. Cette protection est au cœur du problème du trou dans la couche d'ozone, et vous savez bien sûr que les derniers résultats sont très alarmants à ce sujet.

Robbie sentit qu'il venait de poser le doigt sur un point sensible qu'il aurait peut-être eu mieux fait d'éviter. Mais bon, depuis le temps que des scientifiques comme lui mettaient en garde des politiciens comme eux sur les dangers liés aux rejets de polluants dans l'atmosphère, il pouvait bien les mettre un peu mal à l'aise à leur tour. Qu'y pouvait-il si un ancien cadre de l'industrie chimique appelé Roderick Cunningham, venait de rendre publique des dossiers extrêmement embarrassants pour le gouvernement, concernant justement les problèmes de pollution industrielle et de corruption ?

- Oui, oui, nous savons docteur... nous savons, plaisanta le président qui avait goûté en connaisseur la pseudo-maladresse du savant.

- Aux pôles, où la couche atmosphérique est plus fine et où le champ magnétique se courbe, ces particules forment ce que nous appelons des aurores polaires. Lorsque le soleil est en période de forte activité, il envoie plus de particules, et celles-ci sont parfois plus énergétiques. Elles peuvent alors franchir partiellement notre atmosphère et ensuite causer des dégâts aux installations électriques et électroniques qui sont très sensibles à ce genre de perturbations. Une tempête magnétique générée par le soleil peut même désorienter les animaux, empêchant par exemple les pigeons et les oiseaux migrateurs de se repérer.

- Docteur Mc Sisley, je ne voudrais surtout pas que vous pensiez que les pigeons m'indiffèrent mais...

- Euh oui, bien sûr je comprends. Disons pour résumer que le soleil projette actuellement des champs de particules qui peuvent endommager notre réseau d'alimentation électrique et notre informatique.

- Mais cela s'est déjà produit assez régulièrement, sans pour autant causer des dégâts exceptionnels justifiant une telle agitation de votre part. N'est-ce pas ?

- En effet monsieur le président. Mais si les flux qui ont déjà été détectés comme se dirigeant vers nous sont à peu près inoffensifs, en revanche, ceux qui risquent de nous parvenir dans les semaines qui viennent pourraient être autrement plus méchants. Ils pourraient fort bien détruire tout ou partie de notre infrastructure informatique mais aussi bouleverser le climat mondial à une très grande échelle.

Le président, dont l'attention n'avait pas failli une seule seconde au récit de Robbie, fit une moue peu engageante qui laissa l'astrophysicien pour le moins sceptique. Il fit lui-même la conclusion de l'exposé.

- En résumé docteur, et si j'ai bien compris vos propos, si le soleil continue d'avoir des flatulences, il va nous falloir à tous réviser notre apocalypse selon St Jean.

Robbie se lança alors involontairement dans une superbe imitation dite de la carpe gobe-mouches, en restant un moment la bouche ouverte, soufflé par la réponse du président.

- Oui... On peut dire ça comme ça, oui...

Sur un signe du président, tous les conseillers entreprirent de ranger leurs documents et commencèrent à quitter la salle de réunion. L'homme le plus puissant du monde se leva et tendit une main chaleureuse au scientifique.

- Eh bien merci beaucoup docteur. Soyez assuré que votre témoignage nous a été précieux et que nous ne manquerons pas de vous tenir informé.

Sur ce, il quitta la pièce et un jeune assistant impeccable raccompagna courtoisement Robbie jusqu'à sa voiture, avant de lui souhaiter une excellente soirée.

Lundi 25 Juin 2007.

Takeshi était totalement effondré. Il vivait, depuis déjà une semaine, le pire cauchemar qu'un virologue puisse faire. Au début, il y avait eu l'excitation scientifique de la découverte qui se confirmait : l'apparition inopinée d'un nouveau virus. Puis, les jours passants, en plus de Javier Sandoval, de sa femme Catita, et de leur fils Alejandro, d'autres personnes étaient elles aussi arrivées dans les hôpitaux et les centres médicaux de la ville pour la même raison. L'excitation était retombée comme une pierre pour faire place à l'anxiété. Les traitements antiviraux classiques utilisés habituellement dans la lutte contre les rétrovirus comme le HIV ne faisaient que freiner la progression de la maladie, tandis que les patients affluaient de plus en plus nombreux. Alors, après l'anxiété, c'est l'horreur qui s'installait à présent.

Les transfusions sanguines et les injections de vitamines B12 faites depuis à Javier Sandoval, lui avaient permis de voir régresser assez rapidement son anémie. Un second traitement à base de névirapine avait pu abaisser sa fièvre en moins de deux jours, et stopper la propagation des taches cutanées. Takeshi en avait alors profité pour effectuer une biopsie ainsi que divers autres prélèvements sur son patient. Mais l'espoir d'obtenir une guérison rapide n'avait pas duré. La fièvre était revenue, les taches avaient repris leur progression, et surtout, la femme et le fils de Javier, pourtant sous traitement préventif, étaient eux aussi tombés malades. De plus, cinq nouveaux patients étaient arrivés de différents endroits pendant ce laps de temps.

Takeshi était effaré : Cuernavaca au sud, Ixtapaluca à l'est, Ecatepec de Morelos plus au nord, ils arrivaient de toutes les directions à la fois et non d'un même foyer d'infection comme

c'était le cas généralement. Mais d'où venait ce foutu virus ? Il était évident qu'il mettait plus d'une semaine à incuber, et Dieu seul pouvait savoir combien d'autres personnes avaient été contaminées par celles-là durant ce laps de temps. En termes statistiques, ils pouvaient déjà être des centaines de milliers, voire des millions ! Il avait averti Ōsaka, bien sûr mais aussi le CDC d'Atlanta pour qu'ils puissent au plus vite lui envoyer une équipe, du matériel et des médicaments. Il savait que les Etats-Unis tout proches étaient menacés, et n'hésiteraient pas à déployer leur arsenal pour l'aider et se prémunir. Et puis il avait aussi un intérêt tout personnel à ce qu'ils viennent lui apporter leur concours : sa propre survie ! Il en était certain, son système immunitaire luttait en ce moment même contre un virus. L'analyse d'un échantillon de son sang par le système CASSANID qu'il avait amené avec lui, n'avait pu identifier aucun agent pathogène parmi les milliers déjà répertoriés. Mais ses taux d'interférons étaient anormalement élevés. Aucun doute : il l'avait.

Sandoval était entré dans le coma depuis quelques heures. Le virus qui se multipliait en lui avait déjà atteint la plupart des organes. Pourtant, ses fonctions vitales étaient restées stables à l'exception du cerveau. Son anémie n'était pas réapparue mais son épiderme évoquait maintenant une espèce de cuir rugueux. Takeshi effectuait une nouvelle biopsie deux fois par jour. Il savait qu'il n'allait pas le sauver.

Son épouse, Catita, terrorisée, avait dû être placée sous sédatif dès qu'elle s'était rendue compte qu'elle souffrait du même mal que son mari. Tout avait été très vite. Anémie et affaiblissement général du système immunitaire, puis diarrhées aiguës à l'odeur intolérable, apparition de taches brunes sur la peau et très forte fièvre. Pourtant chez elle, la phase d'accalmie qu'avait vécu son époux quelques jours plus tôt avant de se retrouver plongé dans le coma, ne s'était pas encore manifestée. Son état empirait d'heure en heure. Elle toussait énormément et crachait du sang. Ses selles, toujours liquides, étaient devenues noirâtres, indiquant de fait la présence de sang digéré, et donc d'hémorragies internes. Lors de sa dernière visite à son chevet, Takeshi avait frémi en la voyant. Elle lui avait aussitôt rappelé les malades atteints de fièvres hémorragiques telles qu'Ebola Zaïre ou encore Marburg, et qu'il avait vu en films à l'institut de virologie de Yokohama durant ses études.

Tout l'hôpital était en ébullition, et dans peu de temps, le gouvernement mexicain allait devoir prévenir la population et faire appliquer des mesures sanitaires tout à fait draconiennes. La loi martiale allait probablement entrer en application très vite, en fait, dès que les résultats des analyses préliminaires des

échantillons du virus seraient connus. Mais dehors, la rumeur allait déjà bon train.

Il était 19h30 et Takeshi, épuisé par deux nuits blanches, était venu se cacher dans son bureau. Juste le temps de souffler un peu avant de retourner aider ses collègues. Il avait retiré ses lunettes et posé le front sur son bras à même le bureau. Il aurait pu dormir comme ça toute une année s'il en avait eu le loisir. Malgré la fatigue, il pensa à ses parents, à son jeune frère Shinjiro, à celle qui aurait pu devenir sa femme, Mariko mais qui à la vitesse où allaient les choses, risquait fort d'être veuve avant d'être mariée. Il se remémora soudain un épisode de son enfance à Nishi-Ku. Il avait sept ans et le jeune chaton que ses parents lui avaient offert était allé se percher au bout d'une branche du grand cerisier du jardin. Il miaulait tout ce qu'il savait car, bien sûr, vaillant à l'aller, il paniquait maintenant à l'idée du retour. Takeshi était alors un garçon fluët et timide. Il se montrait discret par peur d'éveiller l'attention d'enfants plus forts et moins bienveillants que lui, et souffrait déjà du vertige. Aller chercher le chat signifiait pour lui s'y exposer : prendre le risque de se retrouver dans la même situation que le matou une fois dans l'arbre, et tomber. Mais il adorait regarder le dessin animé Dragonball Z à la télévision, et jamais Son Goku, son héros préféré, n'aurait laissé un pauvre chat appeler à l'aide sans réagir, quoi qu'il ait pu lui en coûter. Ne pensant qu'au résultat désiré, à savoir sauver son chat, il grimpa donc dans l'arbre du mieux qu'il put, s'agrippa aux branches en fermant les yeux, et parvint tant bien que mal auprès du félin en péril. Il attrapa le chat, rouvrit les yeux... et tomba. Il se démit l'épaule, et eut droit à l'un des plus beaux sermons de sa vie mais Pikachu le chat était sauvé. Ce jour là, il avait compris que vaincre sa peur offrait un sentiment d'euphorie, et aussi une confiance en soi extraordinaire. Et bien sûr, accessoirement, quelques plaies et bosses. Dans les mois qui avaient suivi, sa vision du monde avait changé, et il s'était lancé à faire ce que d'autres avaient peur de faire. Il était devenu indubitablement plus courageux et plus tenace. Mais cette fois à Mexico, il allait lui falloir bien plus que du courage pour passer cette nouvelle épreuve qui se dressait sur son chemin.

Il sursauta en entendant la sonnerie du fax. Il commençait juste à dormir, et son cerveau eut toutes les peines du monde à réémerger du coton tiède où il s'était laissé glisser tandis que les premières pages au format A4 s'accumulaient déjà dans le bac de réception de l'appareil.

- Les résultats d'Osaka ! pensa-t-il.

Il se leva péniblement et attrapa le paquet de feuilles. Il les parcourut fébrilement, à la recherche des informations qu'il attendait depuis maintenant plusieurs jours.

Description : Unknown Virus – Total Base Sequenced : 32.780 – Lineage : Virus ; Retroïd Viruses ; Retroviridae ; New Type – Molecular Weight : - 213.850...

Les yeux de Takeshi s'ouvrirent tout grands. Ce virus était au moins trois fois plus gros que la plupart des autres rétrovirus, et il contenait bien plus de matériel génétique.

TITLE : Molecular and biochemical bases for activation of the transforming potential of the proto-oncogene c-ros.

source 1..3169

/organism="Unknown Retrovirus"

/db_xref="taxon:11516"

/clone="pXG7"

/note="circular"

LTR 1..109

/note="long terminal repeat (R, U9)"

CDS 387..2266

/note="P68 protein"

/codon_start=1

/protein_id="ABA17753.8"

/db_xref="IIG:421901"

*/translation="MAYVIKVISSACKTYCGKTSKKEIGAMLSLL
QKEGLMSPDLYSPGSDPITAALSQRLMVLGKSGELKTW
GLVLGALKAAREEQVTSEQAKFWDDFRTGRVSPPGPECIE
KPATERRIDKGEVGETTVQRDAKMAPEETATPKTVDTVTS
PDITAIVAVIGAVVLGLTSLTHILFGFVWHQRWKS RKPASTG
QIVLVKEDKELAQLRGMDETVGLANACYAVSTLPSQAEIESL
PAFPRDKLNLHKLLGSGAFGEVYEGTALDILADSGESRVA
VKCCSXXATDQEKSEFLKEAHLMSKFDHPHILKLLGVCLLN
EPQYLILELMEGGDLLSYZRGARKQKFQSPLLTLTDLLDICL
DICKGCVYLEKMRFIHRDLAARNCLVSEKQYGSCSRVVKIG
DFGLARDIYKNDYRKRGEGLLPVRWMAPESLIDGVFTNHS
DVWAFGVLVWETLTGQQPYGLSVBNHLHHVRSGRLES
PNNCPDDIRDLMTRCWAQDPHNRPTFFYIQHKLQEI RHSP
LCFSYFLGDKESVAPPADSDSILSTLMEARDQEGNLVYLVV
KESNQDQGSSCASLKRNRETSLLVR"*

misc_recomb 867..869

/note="gag end/ros start"

misc_recomb 11104..11105

/note="ros noncoding region end/ omega-gp29
start"

mat_peptide 11105..12624
/partial
/note="omega-gp29"
LTR 8920..9166
/note="long terminal repeat (U5, P)"

S'ensuivaient 27 pages de détails, tous plus ésotériques les uns que les autres pour le commun des mortels mais qu'un savant comme Takeshi savait, lui, fort bien analyser. Chaque nouveau détail lu confirmait ses craintes. Ce virus à ARN était capable d'infecter la plupart des cellules du corps humain et de s'y aménager un petit nid douillet. Non seulement il pouvait ainsi se reproduire autant qu'il le souhaitait mais surtout, il avait en lui de quoi modifier définitivement ses cellules hôtes. La présence de proto-oncogènes ne laissait aucun doute, ce virus était capable de transformer n'importe quelle cellule saine en cellule cancéreuse. Mais ses effets sur l'organisme humain ne devaient pas s'arrêter là, au vu de la longueur du fragment d'ADN qu'il transcrivait systématiquement en parasitant un noyau cellulaire. Il faudrait par contre des mois pour pouvoir étudier avec soin, et en détails, son mode de fonctionnement et espérer trouver un vaccin ou un traitement spécifique. Mais ces mois là ils ne les avaient pas. La chance voulait cependant que les processus biochimiques entrant en jeu soient déjà connus, car assez proches de ceux utilisés par les virus du SIDA. Mais cela allait-il suffire pour agir en temps ?

Nathan Osbourne et son équipe se posèrent vers 22h00 à l'aéroport international de Mexico City. Les deux Hercules C130 de l'Air Force, bourrés de l'indispensable matériel de campagne de la DVRD, avaient peiné pour faire le trajet depuis Atlanta. Les conditions météo avaient été exécrables de la Nouvelle-Orléans jusqu'aux côtes mexicaines et, du coup, les sept chercheurs présents à bord se félicitèrent de n'avoir eu que le temps de grignoter sobrement avant de décoller.

Personne à bord n'avait de toute façon le cœur à faire un bon gueuleton. Les nouvelles étaient aussi mauvaises que le temps. Un tout nouveau virus venait semble-t-il d'apparaître à Mexico, et ils allaient devoir faire en sorte que cette menace soit rapidement identifiée et neutralisée, avant qu'elle ne puisse menacer les Etats-Unis. Bien sûr, tout cela n'était que pure utopie, car on ne saurait arrêter un virus aussi facilement mais il leur fallait pourtant œuvrer dans ce sens.

Les trois Hummers spécialement aménagés, et le camion Ford de la Division of Viral and Rickettsial Diseases, filèrent

rapidement dans les rues de la capitale mexicaine, précédés et suivis par plusieurs motards et autres 4x4 rutilants de la *policía*. L'accueil était pour le moins tonitruant mais afin de gagner au plus vite l'*hospital español*, il n'y avait pas trente six solutions. Nathan regarda les lumières de la ville, et se rappela sa dernière visite sur place, dix ans plus tôt. Il se rappelait de la tequila et des margaritas, des tortillas et du guacamole, des sourires et de la musique... Mais à l'époque, il était venu pour se distraire et prendre du bon temps. Aujourd'hui, il venait avec l'estomac noué.

En 22 ans au sein du CDC, il avait fait joujou, dans le précieux confinement de ses laboratoires BL4 de Bethesda et d'Atlanta, avec les pires petits démons que la terre ait jamais porté. Ses « camarades de jeu », ou ses sujets d'étude pour parler plus justement, portaient les noms de Marburg, Ebola, Hanta, Lassa, HIV et bien d'autres encore. Aussi, quand il avait eu au téléphone le docteur Hiruda, quand il avait entendu le stress dans sa voix, il avait aussitôt su que le petit nouveau dans la classe n'avait rien d'un plaisantin. Il n'avait jamais eu vent de ce Takeshi Hiruda mais ses références, et la société pour laquelle il travaillait, étaient bien suffisantes pour qu'il lui prêle toute son attention. Et Hiruda connaissait son sujet sur le bout des doigts, il s'en rendit compte très vite. Même si celui-ci n'avait eu, au moment de son appel, que peu d'informations à lui communiquer sur ce nouveau virus, ce qu'il lui en avait dit avait amplement suffi pour que Nathan sente une vilaine sueur glacée envahir son dos.

Quelques coups de téléphones plus tard, lui et son équipe d'intervention avaient l'autorisation du Centre et du « Health & Human », pour préparer en urgence une mission à Mexico City. Le département d'état se chargeant, lui, des formalités pour le passage rapide de la frontière, et l'accueil une fois sur place. A cet instant précis, il ressentait tout à fait la même chose que le soldat quittant son foyer et les siens pour gagner le front, et savait que ses six autres collègues qui l'accompagnaient, tous chercheurs au CDC, étaient dans le même état d'esprit.

Il regarda les magasins fermés, les restaurants illuminés, les passants insouciants et surpris de voir, à cette heure, un tel cortège traverser en trombe le centre ville. Et il se demanda combien de gens derrière les façades qu'il voyait, ressentaient déjà des douleurs musculaires, des nausées ? Combien avaient de la fièvre, et combien se pliaient déjà en deux à cause des diarrhées ? Combien de femmes, d'enfants, de plâtriers et de truands, de nonnes et de putains ? Il se demanda combien de sacs en plastique étanches il allait leur falloir !

L'installation du Mobile Biosafety Lab dans l'arrière-cour de l'hôpital fut rondement menée. Ils s'y étaient si souvent

entraînés à Atlanta, qu'ils arrivaient à le faire maintenant de façon machinale. Mais cette fois ci, ce n'était pas un exercice. Ils revêtirent en silence leur combinaison autonome RACAL, cette merveilleuse panoplie jaune qui les protégeait du monde microbien, et les faisait ressembler à d'horribles cosmonautes aérophages, puis, après les indispensables vérifications d'usage, Nathan demanda à voir le docteur Hiruda.

Celui-ci ne cacha pas son soulagement de constater que l'équipe du CDC avait fait diligence pour rejoindre Mexico. Il leur expliqua brièvement la situation, leur communiqua aussitôt la totalité de ses résultats d'analyses, et refusa fort poliment la combinaison RACAL que Nathan lui proposa.

- Ce n'est déjà plus la peine pour moi docteur Osbourne, avait-il simplement dit.

Mark Lloyd et Lana Shaun, deux des assistants de Nathan qui terminaient d'installer le laboratoire, se regardèrent alors gravement sans dire un mot. Ce japonais qui se tenait devant eux, aux traits tirés et visiblement épuisé, était leur équivalent scientifique. Ils savaient ce que lui savait. Et il savait que, se sachant contaminé, ses chances de survie étaient très faibles si les traitements anti-viraux génériques s'avéraient inefficaces. Cet homme aurait très bien pu être l'un d'eux ! A présent, seule une mince couche de plastique parfaitement hermétique les préservait d'un sort équivalent. Et ils eurent soudain très peur.

- Docteur Hiruda, que sait-on exactement de ce virus pour le moment ? demanda Nathan qui avait bien senti la chape de plomb s'abattre dans le MBL à l'annonce de sa contamination par le médecin japonais. Il fallait se concentrer sur la mission, et ne pas se laisser gagner par la crainte ou les émotions.

- Ōsaka a envoyé une étude préliminaire dont je vous ai remis une copie docteur Osbourne. Il s'agit d'un rétrovirus de forme circulaire et de grande taille, en comparaison avec la plupart des virus connus. Il transcrit une longue chaîne mARN dans les chromosomes de la cellule qu'il envahit, grâce à la transcriptase inverse, et semble en modifier la structure de sorte que le proto-oncogène c-ros s'en trouve activé. La cellule perd ses qualités premières mais reste en vie, et mute en carcinome. Les biopsies que j'ai effectué sur mon premier patient, M. Sandoval, montrent une constante élévation du taux d'acide phosphatidique au sein des cellules infectées, ce qui tend à prouver que celles-ci deviennent bien cancéreuses en l'espace de quelques jours.

- Le premier symptôme évident est une anémie ? demanda Nathan, qui, tout en écoutant Takeshi, feuilletait ses notes.

- Oui. Le virus, en pénétrant dans le système, semble en premier lieu attaquer les lymphocytes. Une fois ceux-ci atteints en grand nombre, ils attaquent et détruisent alors la plupart des

cellules gastriques, ce qui provoque cette anémie. Le faible taux de vitamine B12 restant alors dans l'organisme fait que la moelle osseuse s'affaiblit, et ne produit plus de polynucléaires neutrophiles en quantité suffisante pour pouvoir lutter contre une infection.

- Il se prépare le terrain ce salaud... commenta Nathan qui savaient bien à quel point les virus, pourtant ni vivants ni morts, et privés de toute forme d'intelligence, pouvaient se montrer « rusés », dès lors qu'il s'agissait d'envahir sournoisement un organisme des milliards de fois plus gros qu'eux.

- Il y a donc fatalement un très haut risque de surinfection bactérienne et virale.

- Oui, en effet. Et les maladies opportunistes capables de profiter de la faiblesse d'un patient atteint de ce nouveau virus sont nombreuses : à commencer par la tuberculose.

- Bien... Vous avez fait du très bon travail docteur Hiruda. Combien avez-vous pu recenser de personnes déjà touchées ?

- Les différents centres de soins de Mexico et des alentours en comptent 27. Mais chaque jour, les nouveaux malades sont plus nombreux à arriver. Et c'est loin d'être fini.

Nathan serra le poing. Déjà 27, et pas la moindre idée de localisation d'un foyer d'infection. En comptant l'incubation, il y avait déjà à coup sûr, des milliers de porteurs du virus.

- Il faut alerter sur le champ le secrétariat mexicain de la santé, la Pan American Health Organization, et la police locale. Il faut à tout prix découvrir l'origine de cette épidémie. Il faut qu'on trouve ce que les premiers malades ont en commun, pour découvrir où et comment ils ont été infectés. Quand à nous, il va nous falloir rapidement trouver une stratégie de soins pour traiter les malades, et avertir Atlanta et Washington des risques et des besoins logistiques et pharmaceutiques à mettre en place dans les jours qui viennent. Il va falloir fermer les frontières du Mexique jusqu'à nouvel ordre, et prier pour que cette merde n'ait pas encore prit l'avion ou le bateau, parce que sinon...

Il leva les yeux au ciel en signe de désolation et reprit.

- Docteur Hiruda, je voudrais que vous ameniez ici tous les malades que vous avez actuellement dans cet établissement. Nous pourrons les soigner, et voir ce qui marche le mieux sur eux. Je ne suis pas pour l'utilisation de cobayes humains mais là, nous n'avons aucun autre choix. Allez ! Au travail tout le monde !

Javier Sandoval, sa famille, et les neuf autres patients également atteints par le virus furent donc rapidement déplacés de l'hôpital au MBL. Les membres de l'équipe purent constater à quel point le mal agissait rapidement sur ses victimes. M. Sandoval était déjà méconnaissable. Sa peau avait perdu sa

pigmentation, et l'on voyait aisément veines et artères affleurer. De larges plaques rugueuses et rougeâtres bourgeoñaient ça et là. Il donnait plus l'impression d'avoir été grièvement brûlé que d'être atteint par une maladie contagieuse. Toutefois, et en dépit d'une forte fièvre et de son état comateux, ses fonctions vitales étaient étonnement stables. Pouls à la fois constant et régulier, respiration normale : il semblait paisible, allongé là, à côté des siens.

Les heures qui suivirent leur arrivée furent probablement les plus intenses. Ils durent comparer leurs analyses avec celles déjà faites, préparer un plan d'action en collaboration avec les autorités locales en pleine nuit, entamer les premiers essais de traitement, et en mesurer les résultats. Tout espoir était alors encore permis. Il y avait déjà eu émergence de nouveaux virus, et le CDC avait été sur place à chaque fois. On avait toujours pu identifier, décortiquer, et classer l'intrus. Pour tous, sauf peut-être Nathan Osbourne et Takeshi Hiruda, celui-là ne ferait pas exception à la règle, et ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir stocké à -270°C dans une cuve du Centre.

* * *

Pourtant, à 9.900 kilomètres de là, et au même moment, Jean-Pierre Siméoni se réveillait paisiblement en émettant un large babillement. Lui et son épouse rentraient de Mexico après 15 jours idylliques, et profitaient de leur toute dernière semaine de congés pour flemmarder un peu et profiter du beau soleil de Corse.

Porto Vecchio était un endroit magnifique, et leur villa près de la mer était pour lui, le symbole même du paradis sur terre. Dans quelques jours, il reprendrait dignement son poste de gérant de la société Cors'Occaz. Il achetait et revendait des véhicules d'occasion depuis déjà sept ans, et ne pouvait que s'en féliciter puisque son compte en banque était aujourd'hui agréablement joufflu. Sa femme Laeticia, elle, reprendrait son travail d'agent administratif à la mairie mais sûrement pas pour très longtemps. Ils avaient en effet pris la décision de faire un enfant aussitôt après être rentrés du Mexique, et comptaient bien s'y tenir.

Jean-Pierre se leva en s'étirant, et sentit les muscles de son cou réagir douloureusement à cette sollicitation. Il grimaça car étant très sportif, il avait rarement mal de la sorte. Il descendit au rez-de-chaussée de la maison et, après quelques instants, retrouva sa tendre épouse courbée au-dessus de la cuvette des toilettes, pâle comme une aspirine. Elle se tourna vers lui après s'être essuyée la bouche.

- J'ai l'impression que celle-là c'est la bonne, lui dit-elle en s'efforçant de sourire malgré sa nausée.

Jean-Pierre s'approcha rapidement et vint s'accroupir près d'elle pour l'aider.

- Tu as déjà refait un test ? demanda-t-il en lui tendant une serviette propre à la délicate odeur de lavande.

- Pas encore, non. Mais vu ma réaction de ce matin, j'ai l'impression qu'il y a déjà un petit ou une petite Simeoni en préparation chez nous.

- Veinarde que tu es ! plaisanta Jean-Pierre. Tu vas enfin pouvoir goûter toi aussi pleinement aux joies matinales des nausées et des fringales de fraises.

Il aida sa femme à regagner la cuisine, et commença à se préparer son petit déjeuner ; Laeticia n'étant pas très désireuse de l'accompagner dans l'immédiat.

Le test de grossesse s'avéra négatif mais dans les jours qui suivirent, les nausées de Laeticia s'aggravèrent, et en plus de ses douleurs musculaires, Jean-Pierre, lui, se découvrit de la fièvre et des coliques.

Jean-Pierre et Laeticia ne furent pas les seuls à regretter leur séjour au Mexique : Donovan Grant, de Lewiston dans le Montana ; Andrew Liston, de Manchester en Grande-Bretagne, Jacky Vandenberg, de Bruxelles ; Paola Cesarini, de Terni en Italie, et beaucoup d'autres également. Tous étaient rentrés du Mexique peu de temps auparavant, et tous avaient ramené avec eux le même touriste indésirable, en dépit des douanes et des frontières.

* * *

Dès le lendemain, les Etats-Unis fermèrent leur frontière avec le Mexique par mesure de précaution sanitaire. Dans son bureau à El Paso, Wayne Mitchell savait pour sa part fort bien qu'une telle mesure ne servait pas à grand chose. Peu importait ce que l'on voulait officiellement éviter de voir entrer aux USA : les clandestins qui se faufilaient à travers les mailles de ses filets se chargeraient de toute façon, pour leur part, de l'introduire officieusement.

* * *

Nathan avait tenté de dormir un peu sur le matin. Quelques heures tout au plus. Tandis qu'il avalait un café crème dans le minuscule réfectoire de leur laboratoire mobile, Lana Shaun vint le rejoindre pour lui annoncer que depuis leur arrivée, on avait dénombré quatre cas supplémentaires à Mexico même, et

plus d'une douzaine aux alentours de la capitale. Le pauvre croissant qu'il mâchouillait en écoutant sa collègue lui semblait tout à fait délicieux au regard de ce qui les attendait.

- C'est pire que je ne pensais avant de partir, lâcha-t-il amèrement en déglutissant.

Lana le regarda sans oser rien dire, puis se décida à se servir elle aussi un café. Elle avait besoin de ce petit plaisir qui lui assurait le minimum de stabilité émotionnel dont elle avait grand besoin à ce moment là. Un simple café, chaud et sucré, pour ne pas penser à ce qui allait se passer dans le monde si le virus était résistant aux traitements dont ils disposaient, et se répandaient à travers les continents comme Nathan l'avait déjà suggéré.

- Nous avons placé les Sandoval sous CT 2584. On va voir d'ici deux jours ce que ça donne. Si les résultats sont bons, et qu'ils le tolèrent bien, nous essayerons le Xyotax pour venir en complément de l'agent anti-tumoral. En revanche, l'AZT n'a pas donné de résultats probants sur le mari. Il semble que le virus parvienne à le contourner rapidement en utilisant une autre enzyme que la transcriptase inverse pour copier son ARN. Je ne sais pas encore comment il peut faire ça mais il le fait.

- Oui, c'est un vicelard celui-là. Tu as vu la taille qu'il a ? Presque 1.800 nm de diamètre. Le premier virus boulimique !

Lana esquissa un sourire. Nathan avait toujours su la faire rire, même durant les pires moments de leur boulot.

- Nous avons expédié les échantillons à Atlanta par jet il y a une heure à peine. Le docteur Hiruda m'a dit que sa boîte, Sahuri PharmaCorp, se chargeait déjà d'isoler le virus pour analyser sa composition, et décortiquer son génome. On devrait avoir ça d'ici quelques jours.

- Ok...

Nathan et elle vidèrent leur tasse et quittèrent le réfectoire stérile après avoir remis leur casque. L'habitude de porter une RACAL faisait qu'ils n'étaient plus vraiment gênés, ni dans leurs mouvements, ni dans leurs diverses manipulations, depuis longtemps. Mais ils ne se voyaient vraiment pas porter ça pour le restant de leur vie. Lana rêvait d'une robe blanche garnie de dentelles et surmontée d'un voile, Nathan, lui, d'un bermuda ample et d'une chemise hawaïenne avec des fleurs énormes.

Plusieurs autres malades arrivèrent encore en cour de journée à l'*hospital español*. Certains, qui arrivaient de plus loin, étaient dans un état général très proche de celui de Javier Sandoval, prouvant que ce dernier n'était probablement pas le premier porteur. La disparité des localisations incita Nathan et Takeshi à penser que le virus devait avoir un autre vecteur que l'homme pour être ainsi apparu à plusieurs endroits rapprochés

au même moment. Mais lequel ? Rat, moustique, puce, oiseau ? Il leur fallait tenter de le découvrir, et aussi dresser une carte où seraient notés les lieux de résidence des premiers contaminés. On parviendrait peut-être ainsi à localiser plus précisément la source de l'épidémie.

Mais après... ?

Lundi 02 Juillet 2007.

487.

C'était le nombre précis de malades atteints par le nouveau virus recensés à cette date. 487 personnes qui, quelques jours encore auparavant, allaient travailler, mangeaient au restaurant avec des amis ou des collègues, faisaient l'amour, regardaient le football à la télé, ou insultaient leurs voisins. 487 hommes, femmes et enfants dont le seul tort avait été de poser la main au mauvais endroit, ou de toucher la mauvaise personne, et encore, sans même en avoir conscience. La grosse majorité d'entre eux était mexicaine mais on avait repéré quatre cas en France, trois en Angleterre, et déjà presque une douzaine aux USA.

A Mexico City, les autorités ne savaient déjà plus que faire pour prévenir les mouvements de panique. La rumeur accusait le gouvernement d'être responsable de cette épidémie, à cause des problèmes de pollution et de salubrité non traités dans la capitale. Un vaste centre d'accueil avait été aménagé en toute urgence dans le parc national de *Los Remedios*, à Naucalpan de Juárez au nord-ouest de la ville. L'armée avait installé à la hâte de quoi accueillir un millier de personnes, dans une zone isolée plus aisément contrôlable, et tout le monde était arrivé là-bas. Nathan Osbourne et son équipe, Takeshi Hiruda, les Sandoval, les autres malades déjà hospitalisés, et les nouveaux venus. Le CDC avait envoyé onze autres spécialistes en virologie avec un équipement complet pour accélérer les recherches, ainsi qu'un second MBL.

L'USAMRIID de Fort Detrick, le pendant « militaire » du CDC, avait aussi envoyé un contingent à Mexico, pour aider à enrayer au plus vite l'épidémie naissante. Des équipes venues

de France, d'Allemagne, de Norvège, et du Japon, étaient elles aussi venues prêter main forte au service de santé mexicain.

Sanja Vidale s'était spontanément portée volontaire pour travailler au camp de mise en quarantaine. Elle savait que ses chances d'être infectée étaient multipliées en faisant ça mais elle n'avait même pas réfléchi lorsqu'on avait demandé des volontaires. Elle était seule, sans enfant, avec simplement des souvenirs pénibles et des cauchemars pour compagnie, et elle voulait faire en sorte que ses efforts puissent aider à sauver ceux qui, eux, avaient bien plus à perdre qu'elle. Elle savait qu'en se protégeant au mieux, à défaut de pouvoir bénéficier d'une combinaison RACAL, qu'elle n'aurait certainement pas pu supporter de toute façon, elle pourrait peut-être éviter la contamination. Elle en avait vu bien d'autres durant sa vie...

Takeshi Hiruda, lui, était de plus en plus faible. Malgré un lourd traitement préventif administré par l'équipe de Nathan Osbourne, il sentait bien que le virus gagnait du terrain en lui d'heure en heure. Il avait vraiment travaillé comme un forcené ces quinze derniers jours, aidant le personnel soignant, passant des heures à effectuer de nouveaux tests, à noter les paramètres d'évolution de la maladie sur ses différents patients, tentant de reconforter et de soulager ceux qui en avaient grand besoin. Son aide était des plus précieuses au docteur Osbourne et à son équipe. En une semaine, les efforts communs des différents laboratoires impliqués avaient tout de même permis d'isoler l'anticorps spécifique produit par les lymphocytes B, lors de la réponse immunitaire liée à la présence dans le sang du nouveau virus. L'antigène spécifique était aussi identifié et une partie du mystère se levait. Les premières photographies par microscopie électronique étaient également disponibles. Le portrait robot de celui qui s'apprêtait incontestablement à devenir au plus vite le nouvel ennemi public n°1, présentait en fausses couleurs une petite sphère chatoyante, qu'on aurait bien vu se balancer au bout d'une branche dans une arbre de Noël.

- Ainsi donc, la mort peut être une œuvre admirable, avait amèrement pensé Takeshi en découvrant les clichés.

Il écoutait à présent avec effroi, comme tous ses nouveaux collègues appartenant aux différents contingents médicaux, le détail des résultats envoyés par Ōsaka quelques minutes plus tôt, et que Nathan Osbourne s'était proposé de lire à sa place pour lui éviter toute fatigue inutile.

- Eh bien Messieurs, si j'en crois ce document de synthèse, notre nouvel ennemi est un vrai ogre ! Il a une taille tout à fait inhabituelle pour un rétrovirus, et contient de quoi transformer

en profondeur pratiquement n'importe quelle cellule du corps humain, et la muter en carcinome.

Bon, pour ce qui est de la technique maintenant : le virion sphérique est constitué d'une simple enveloppe lipidique assez conventionnelle. Ses projections de surface sont rassemblées en granulosités, toutes équitablement réparties sur l'ensemble du corpuscule, et sont d'une taille de 10 nm. Ces glycoprotéines sont protégées par une double couche de lipides.

Sous l'enveloppe, nous trouvons une nucléocapside, un complexe de polymérase qui se charge de la transcription de l'ARN nucléaire et de la synthèse de ses différentes protéines. Enfin, vient le noyau lui-même : il n'y a rien de particulier à noter concernant sa densité moyenne, ou son coefficient de sédimentation. Vous trouverez ces chiffres dans les rapports qui vont vous être remis d'ici quelques minutes. Le point d'inactivation thermique est de 86°C après trente minutes ! En plus d'être gros, il est résistant. Un test *in vitro* a démontré que le virion était stable à une température comprise entre 11 et 24 °C. Il est sensible à un environnement acide de pH 5, et à un environnement alcalin de pH 8. Il ne résiste pas aux solvants pour lipides, aux phénols, au formaldéhyde, pas plus qu'à la β -propiolactone. On sait aussi que sa capacité infectieuse est très fortement réduite après une exposition aux radiations UV et gamma mais pas annulée.

Le virion ne contient que 1,4 % d'acides nucléiques, et le génome, lui, est composé d'un monosegment linéaire d'ARN inversé, comptant 32.780 nucléotides dans sa longueur. Il code pour des protéines structurelles aussi bien que non structurelles. On y retrouve aussi des enzymes spécifiques, et notamment la transcriptase-polymérase, la « classique » transcriptase inverse, la polymérase-replicase, et aussi une phosphoprotéine.

Seul, l'acide nucléique du génome n'est pas infectieux. Le virus ne semble affecter que les humains, et il ne survit que quelques minutes sur d'autres porteurs tels que le rat, le pigeon, le chat domestique, ou le chien. Il est rapidement détruit par le système immunitaire de l'anophèle, ce qui élimine une source immense de contamination mais au regard de ses capacités de survie, c'est une maigre consolation. De plus, nous pensons, le docteur Hiruda et moi-même, qu'un autre porteur naturel du virus serait à l'origine de cette épidémie mais nous ignorons encore lequel. Le découvrir et l'éradiquer est désormais une priorité absolue !

Je ne ferai à aucun d'entre vous l'affront de préciser à quel point nous sommes aujourd'hui confrontés à une menace telle que l'humanité n'en a probablement encore jamais connue. Ce nouveau virus est un tueur d'hommes même s'il n'a pas encore à proprement parler fait de victime. Il va nous falloir redoubler

d'efforts pour comprendre ses mécanismes de reproduction mais aussi ses actions mutagènes sur les cellules infectées. En l'espace de trois semaines tout juste, il est parvenu à s'emparer de la quasi-totalité de l'épiderme de M. Sandoval, notre patient alpha. Aucun traitement ne s'est avéré efficace sur le durée, et nous n'avons pu que freiner sa progression, et améliorer l'état de santé de la victime. Il est toujours actuellement dans un coma profond, et s'il est toujours en vie, ce n'est que parce que ses fonctions vitales sont inexplicablement restées stables.

En revanche, son épouse et son fils, eux, sont au plus mal. Leur organisme ne supporte pas la lutte entre infection et réponse immunitaire associée aux divers essais de traitement par chimiothérapie. Nous redoutons pour eux, dans les heures qui viennent, un effondrement métabolique complet, en tous points comparable à ceux observés lors des phases terminales de malades atteints de fièvres hémorragiques foudroyantes.

Il nous faut dès à présent et sans tarder, avertir l'ensemble des organismes de santé, les ministères, et aussi toute autorité compétente dans les domaines de l'alimentation et de la sûreté des nations, que nous courrons droit à la plus terrible pandémie jamais vue. Les statistiques sont formelles, ce virus pourrait faire dix fois plus de ravages que la souche dite « espagnole » de la grippe de 1920. Et, pour qui l'aurait oublié, elle avait fait plus de 20 millions de morts !

Mesdames et Messieurs, jamais encore nous n'avons eu une charge aussi importante sur nos épaules. Nous, et toutes les équipes de spécialistes en biochimie du monde entier, avons à compter de maintenant la mission sacrée d'empêcher ce que l'église a autrefois nommé l'apocalypse ! Ne pas se montrer alarmiste maintenant, serait une grave erreur de jugement si vous voulez mon avis. Alors, à présent, je propose que nous retournions à nos éprouvettes, et que Dieu nous vienne en aide !

* * *

Robbie Mc Sisley ignorait absolument tout de la menace virale qui planait sur le monde depuis Mexico City. Il avait à son niveau des problèmes au moins aussi grands que ceux du docteur Osbourne mais d'un tout autre registre.

Au centre du système solaire, notre soleil, lui aussi, était malade. Chaque nouveau relevé de mesures arrivant des divers satellites du réseau d'observation lui étant consacré, ne faisait qu'accroître le stress de Robbie. Notre étoile avait atteint son niveau d'activité maximum quatre ans avant la date prévue, et battait chaque jour un nouveau record historique en matière de perturbations. Les fabuleux champs de force générés au cœur de l'astre, semblaient avoir des punaises dans les chaussures

tant ils changeaient souvent d'orientation et d'intensité. Toutes les règles de prévisions, si méticuleusement édictées par les plus grands héliosismologues du monde depuis l'origine de cette science, n'étaient plus bonnes qu'à caler au pied les armoires bancales. Du coup, Robbie en avait déjà perdu cinq kilos sans s'en rendre compte, et il risquait de retrouver la taille mannequin avant la fin du mois !

Les dernières mesures étaient dramatiques : le soleil en furie se mettait à présent à éjecter d'immenses quantités de particules ionisées et de protons hautement énergétiques, à une vitesse de presque 300.000 Km/h ! Si la majeure partie de ces dégagements de matière allait se perdre dans l'espace, le reste, lui, nous fonçait dessus. Et notre atmosphère trouée n'était pas à même de nous protéger de la totalité d'un tel bombardement. Les craintes récentes de Robbie s'avéraient bel et bien fondées.

Ses confrères du monde entier, tout comme ses proches collaborateurs, partageaient à présent son avis : celui qui nous avait donné le jour par sa chaleur et sa lumière, allait nous montrer d'ici peu qu'il pouvait aussi nous rendre la vie difficile. Et même très difficile ! Le calcul était de plus fort simple à faire. A 300.000 Km/h, il ne faudrait que 21 jours aux nuages de particules pour parcourir les 150 millions de kilomètres nous séparant du soleil.

21 jours. C'était le délai restant à l'ensemble de l'humanité pour se préparer aux conséquences de la colère d'Hélios.

- Cette fois, le Président et ses conseillers me prendront peut-être un peu plus au sérieux, songea Robbie en rongant la tige en bois peint de son crayon à papier.

* * *

Takeshi Hiruda et Margo Kimminen sursautèrent tous les deux de concert en entendant le cri poussé par Javier Sandoval. Aussitôt, l'alarme du moniteur cardiaque de ce dernier se mit à résonner, et médecins et infirmiers se précipitèrent à son chevet. Le temps pour eux d'arriver, celui-ci, agité par de très violentes convulsions, avait déjà arraché sa perfusion et donné un violent coup de poing dans la tablette adjacente, envoyant valser carafe d'eau et gobelet dans les décors.

- Il fait une crise d'épilepsie ! hurla Nathan Osbourne qui arrivait lui aussi en courant. Maintenez-le ! Mais uniquement ceux qui portent une RACAL !

Il fallut rien moins que les efforts conjugués du docteur, de Lana Shaun, de Margo Kimminen, et de Mark Lloyd, pour le maîtriser au bout d'une interminable minute de lutte.

- Vérifiez qu'il n'avale pas sa langue ! Et sanglez-le, nom de dieu !

Une injection de benzodiazépine s'avéra indispensable pour qu'après plusieurs autres minutes, il finisse par retomber dans son précédent état de léthargie. La tension nerveuse était à son comble dans le MBL. Ce genre de manifestation était ce que l'on pouvait imaginer de pire pour le moral d'une équipe.

- Merci, commenta Nathan. Nettoyez bien tout ce qu'il a pu toucher. Il y a du sang sur la tablette aussi. Et rebranchez-moi son moniteur. Si ça doit recommencer, administrez-lui du Vigabatrin.

- Comment a-t-il pu faire une crise d'épilepsie ? demanda alors Lana Shaun. Son dossier ne fait aucune mention d'une telle pathologie chez lui.

- C'est malheureusement très simple à expliquer Lana, répondit le docteur. Quand le virus attaque certaines parties du cerveau, celui-ci cesse de fonctionner correctement, au même titre que les reins, l'estomac, le pancréas... Et l'épilepsie n'est que l'une des manifestations possibles pouvant résulter d'un tel dysfonctionnement. C'est hélas un signe indiquant qu'il n'en a plus pour très longtemps.

Chacun regagna finalement son poste, et tenta, dans la mesure du possible, de reprendre ses activités sans trop penser à ce qui venait de se produire. Mais ils savaient tous qu'ils seraient encore, et avant peu, les témoins de telles scènes.

* * *

- Docteur Mc Sisley, je suis désolé que vous ayez été amené à penser que M. le président, ou les membres du cabinet, aient pu prendre vos avertissements à la légère.

Norman Jones observait son interlocuteur, et tentait de savoir ce qui pouvait bien parfois passer par la tête d'un savant tel que Robert Mc Sisley. Il n'aimait guère les professeurs Nimbus mais reconnaissait clairement la valeur de la science pour ses innombrables apports à la vie moderne.

- Comprenez bien qu'en vous recevant personnellement, le président vous a témoigné un intérêt que vraiment très peu de nos concitoyens peuvent se vanter d'avoir obtenu. S'il vous a paru sarcastique ou indifférent, eh bien sachez qu'il n'en a rien été, bien au contraire.

Robbie se tordait les mains nerveusement. Il avait suffi qu'il lâche, dix secondes plus tôt, un malheureux reproche à l'encontre du grand Monsieur, pour que l'autre scribouillard de secrétaire d'état monte aussi sec sur ses grands chevaux !

- De vous à moi, les électeurs détestent qu'un président élu démocratiquement néglige une quelconque menace pouvant porter atteinte à la sûreté de la nation. Aussi, croyez bien que votre intervention n'a pas été inutile docteur.

L'astrophysicien entrouvrit la bouche comme il en avait toujours eu l'habitude quand il était stressé et qu'il devait dire quelque chose d'important. Mais le secrétaire d'état continua.

- Ceci étant vu, j'aimerais que vous soyez un peu plus précis en ce qui concerne la nature des risques que ces nuages de particules font planer sur nos têtes.

Robbie souffla intérieurement. Enfin il se décidait à lui laisser la parole pour autre chose que des mondanités.

- M. le secrétaire d'état, tous les détecteurs de nos satellites nous indiquent que ce nuage nous arrive sous la forme d'une très forte impulsion électromagnétique hautement énergétique. Notre couche atmosphérique n'est déjà pas en temps normal, en mesure d'arrêter la plus grosse partie de ces radiations mais vous savez très bien que la couche d'ozone n'est pas au mieux de sa forme. La taille de ces nuages, et nous en avons détecté quatre pour le moment, laisse présager un bombardement de l'ensemble de la planète pour une durée allant de quelques heures à quelques jours, selon la taille du nuage nous atteignant.

- Et concrètement docteur, s'il vous plaît.

- Eh bien, vous devez connaître l'effet EMP provoqué par une explosion nucléaire ?

Le secrétaire d'état l'observa en fronçant les sourcils.

- Oui, bien sûr... vous voulez dire que...

A cet instant, les deux hommes se regardèrent intensément. Leurs regards en dirent alors plus long que le plus long des discours.

- Oui, M. le secrétaire d'état. En beaucoup plus puissant et en beaucoup plus long. Et, quoi que nous fassions, nous ne pourrons pas l'éviter quand le premier nuage nous atteindra dans très exactement 21 jours. Nous ne pouvons que préparer la suite.

Et il ajouta comme une conclusion.

- Il va nous falloir apprendre à vivre différemment jusqu'à ce que cela cesse.

Norman Jones se passa la main gauche sur la tempe, les yeux plissés. Il jeta un coup d'œil sur le photo de sa femme, de leur trois enfants. Il soupira.

- Putain de merde... lâcha-t-il de dépit.

Lana Shaun était de garde auprès des 24 patients du MBL numéro 1. Elle avait assisté, quelques heures plus tôt en début d'après-midi, à la crise d'épilepsie de Javier Sandoval. Elle y avait beaucoup songé depuis. La vision de ce qu'un virus pouvait faire à un homme, et de surcroît en aussi peu de temps, l'avait profondément bouleversé. Depuis, elle portait un intérêt tout particulier au moniteur cardiaque de M. Sandoval, de peur qu'une nouvelle crise ne le frappe. Elle avait les nerfs à fleur

de peau, surtout depuis l'annonce faite par son directeur, Nathan Osbourne, des terribles résultats d'analyses envoyés par Sahuri PharmaCorp depuis Ōsaka.

Cela faisait à présent onze heures et trente minutes qu'elle n'avait pas quitté sa combinaison RACAL, et elle ne parvenait plus à la supporter. Cette couche isolante qui la prémunissait de toute infection extérieure, s'avérait très vite être également une étouffante prison, dont les murs finissaient par vous coller à la peau. Lana avait 28 ans et elle était la benjamine de l'équipe de la DVRD. Elle était particulièrement fière de son intégration dans cette équipe de premier plan. Elle avait étudié et travaillé d'arrache-pied pour parvenir à s'imposer face à des personnels plus expérimentés, briguant le même poste qu'elle au sein du CDC. Nathan Osbourne, le directeur du DVRD, n'avait pas été tendre avec elle, ni pendant son entretien, ni durant sa période d'intégration. Et elle comprenait bien pourquoi aujourd'hui. Au fond d'elle-même, elle regrettait qu'il ne se soit pas montré plus dur encore. Suffisamment pour qu'elle se résigne à choisir une autre orientation de carrière.

Elle savait qu'elle risquait d'être un jour confrontée à une menace comme celle de ce nouveau virus. Elle savait aussi qu'elle serait amenée, comme c'était aujourd'hui le cas, à se rendre sur différents théâtres d'opérations, après une éventuelle attaque par arme biochimique, ou dans le cadre d'une nouvelle épidémie. Elle avait participé à l'opération de quarantaine un an plus tôt, lorsque la secte AUM avait tenté de répandre des spores d'anthrax dans le système de ventilation du métro de New-York mais ici, c'était très différent. L'ambiance était différente, car l'ennemi était nouveau et de toute évidence bien plus dangereux encore que le terrible bacille de Koch. Elle comprenait ce que Nathan Osbourne avait pu ressentir quand il s'était rendu au Zaïre en 1976, puis au Soudan la même année, pour travailler sur les épidémies d'ébola. L'horreur, la vraie, on la lisait dans les yeux de ceux qui en souffraient, qui, du regard, vous faisaient comprendre à quel point ils espéraient, à quel point ils comptaient sur vous pour les aider à ne pas mourir. Ce mal là était invisible et omniprésent. Il ne vous laissait pas une seule seconde de répit. De jour, il fallait porter cet étouffant scaphandre, prendre mille précautions afin de ne pas risquer de le percer ou de le déchirer, tout en soignant ceux qui, eux, vous regardaient alors avec envie. Et la nuit, c'était pire. Une fois le sommeil gagné, les cauchemars se bousculaient au portillon de l'inconscient. On se rêvait contaminé, rongé par l'infiniment petit ennemi, dévoré cellule après cellule par un tigre de la taille d'un gros paquet de molécules. Et au réveil, il fallait de nouveau revêtir sa RACAL, et aller voir les ravages causés aux patients par le virus durant la nuit.

Elle n'était pas claustrophobe : aucun claustrophobe au monde n'aurait pu supporter une combinaison de niveau 4 dans un MBL. Tout au plus le temps pour lui de l'arracher, et de s'enfuir loin de là à l'air libre. Mais à présent, elle aussi en mourrait d'envie. Elle sentait la sueur lui poisser les cheveux, coller son tee-shirt trempé à sa peau. Elle respirait lourdement et avec de la difficulté. Mais elle était entraînée à ce genre de choses, et en particulier à détecter en elle les signes avant-coureurs d'une syncope.

Elle se leva, quitta son poste au monitoring, et se rendit à la cabine de décontamination. Elle referma soigneusement la porte en se tenant à la paroi, et appuya sur le bouton-poussoir rouge commandant la douche de liquide désinfectant. Aussitôt, elle se retrouva baignée par le liquide rosâtre, dont elle frotta méticuleusement chaque partie de sa RACAL protégée de la douche par un pli, ou simplement du fait de son emplacement. Deux minutes trente plus tard, le jet stoppa automatiquement et elle put entamer le séchage ventilé avant de gagner le réfectoire « clean », comme on le nommait du fait de sa constante étanchéité. Elle retira alors rapidement sa combinaison en commençant par son casque, qui n'avait pas grand-chose à envier à ceux des astronautes de Cape Canaveral. Elle était plus mal à l'aise que jamais, et se sentit obligée de se mettre entièrement nue pour espérer se débarrasser de son écoeurante impression tactile. Elle savait que, si un autre membre de l'équipe venait la rejoindre, elle aurait largement le temps de remettre ses sous-vêtements avant la fin de la douche de décontamination, aussi ne se soucia-t-elle pas plus que ça de sa décence. Elle se laissa tomber plus qu'elle ne s'assit sur la chaise en plastique, et se passa la main dans les cheveux. Ca ne valait pas une plage sous les tropiques mais au moins, elle n'était plus dans son carcan hermétique.

Elle resta là sans bouger, quelques instants, une minute ou deux peut-être, à faire le vide dans son esprit perturbé. Elle se serait coupé un bras pour pouvoir en griller une. Mais c'était impossible. Elle ne pouvait pas en avoir sur elle et de plus, le système d'aération du MBL aurait aussitôt détecté sa fumée et déclenché une alarme incendie. Il lui faudrait bien s'en passer pour le moment. Elle se releva finalement, et décida d'aller s'allonger sur le matelas plastifié situé à l'un des angles de la pièce. Celui-ci était destiné à permettre à un membre épuisé de l'équipe de se reposer, sans pour autant devoir quitter le centre de soins du MBL, et être obligé de regagner le dortoir sécurisé. Elle éteignit le plafonnier, se lova en position fœtale, et ferma les yeux. Bientôt, bercée par le léger ronron de la climatisation, et baignée de la seule lumière pâle et orangée de la lampe de sûreté, elle quitta le MBL, elle quitta Mexico City, elle quitta le

présent. Elle ne vit d'abord que le noir, puis elle entrevit le visage de Catherine.

Catherine et elle avaient partagé durant trois ans le même petit appartement sur le campus de l'université. Elles avaient dû apprendre à se connaître, puis à s'estimer réciproquement, ce qui n'avait finalement pas été si difficile. L'une comme l'autre venaient de familles moyennement aisées, et l'une et l'autre avaient la même ambition, la même soif de réussite. Elles avaient passé le plus clair de leur temps le nez dans d'épais volumes à l'aspect rebutant. Mais après plusieurs mois d'une vie ascétique, elles avaient commencé à sortir un peu. Un restaurant d'abord, comme ça, sur un coup de tête un soir, puis une boîte de nuit pour fêter son anniversaire à elle quelques semaines après. Elles avaient dansé toutes les deux ensembles une bonne partie de la nuit, repoussant en riant les tentatives acharnées des grands mâles en maraude qui avaient des vues sur elles. Elles s'étaient ainsi amusées et défoulées des heures durant. Elles avaient bu bien au-delà de la limite du raisonnable, et s'étaient ensuite payées un taxi pour rentrer, épuisées mais heureuses.

Le lendemain, Lana avait saisi son courage à deux mains, et elle avait avoué son homosexualité à Catherine, qui s'était contentée de sourire en guise de réponse. A compter de ce jour là, elles n'avaient plus eu besoin que d'un seul lit.

Lana rêva de la douceur du corps de Catherine contre le sien, de la masse souple de ses seins pesant contre sa propre poitrine plus menue, de ses lèvres pulpeuses et parfumées. Elle rêva encore que Catherine glissait l'une de ses cuisses entre les siennes, comme elle aimait tant qu'elle le fasse à cette époque là. Elle aimait s'abandonner dans ses bras des heures entières.

Mais un beau jour, leurs études s'étaient achevées. Lana était venue vivre à Atlanta après son embauche au sein du CDC. La belle et si sensuelle Catherine, elle, s'était envolée pour la lointaine Chicago, et l'année dernière, elle avait même convolé en justes noces avec un dénommé Steven Winslow, architecte de son état. Lana n'avait pas été invitée à la cérémonie. Elle n'y serait de toute façon pas allée.

Elle dormit ainsi un moment, mélangeant aux souvenirs tendres du passé, l'anxiété grimaçante d'un présent au futur incertain.

Elle renfila son petit slip de coton mais ne put se résoudre à remettre son tee-shirt encore mouillé. Puis ce fut la longue gymnastique de la RACAL, et enfin le retour au monitoring. Le

reste de l'équipe dormait, ou du moins essayait de dormir à cette heure. Personne ne s'était donc rendu compte de sa courte absence. Tout était calme et paisible dans le MBL. Presque...

Elle vit soudain avec horreur que le moniteur de madame Sandoval était en alarme visuelle. Quelle poisse ! Et bien sûr, juste au moment où elle avait quitté son poste. Elle courut jusqu'au compartiment où celle-ci était soignée, afin de voir ce qui se passait. Catita Rivera-Sandoval, l'épouse de leur patient alpha, était entrée dans le coma quatre jours plus tôt. L'agent anti-tumoral qu'on lui avait administré, de même que les anti-rétroviraux, avaient tout juste été bons à retarder de quelques jours la progression inexorable de la maladie. A présent, Lana craignait que, comme son mari un peu plus tôt, elle ne fasse une crise d'épilepsie. Elle ne se voyait pas, elle toute seule, en mesure de pouvoir maîtriser la jeune femme pour l'empêcher de se blesser, ou pire, d'avaler sa propre langue.

Ce qu'elle vit en arrivant dans le compartiment de madame Sandoval devait être, jusqu'à la fin de ses jours, la pire vision d'horreur qu'elle puisse jamais concevoir. Elle écarquilla les yeux d'effroi, et eut tout juste la force d'appuyer sur le bouton d'alarme situé près de l'entrée avant de s'évanouir.

Là, sur son lit de mort, Catita Sandoval venait de voir ses dernières défenses immunitaires définitivement balayées par le terrifiant nouveau virus. Après plusieurs heures passées à se multiplier encore et encore de cellule en cellule, la maladie, qui chez elle n'avait pas évolué en un cancer généralisé pour une raison encore inconnue, avait fini de dévorer ce qui permettait jusque-là à son corps d'être un organisme cohérent. Alors, ses organes avaient commencé à se décomposer rapidement, et elle était entrée dans un état physique que les virologues appellent l'effondrement métabolique : depuis moins d'une heure, seule.

Sans même qu'elle ne ressorte du coma, son cœur s'était emballé au point de déclencher l'alarme sourde du monitoring. Son intestin, privé de tout contrôle réflexe, s'était relâché et avait expulsé entre ses jambes et dans un flot de sang noirâtre, les restes liquéfiés de son estomac, de son foie, de son pancréas et d'une bonne partie de ses autres viscères. Plus haut, sa cage thoracique s'était affaissée mollement, et pourtant, malgré tout, ses poumons presque entièrement détruits continuaient de se gonfler désespérément à la recherche d'un peu d'air. Catita, dans un sursaut inconscient, avait vomi au moment même où son corps avait cédé, et seule une bouillie âcre faite de sang et de chairs putréfiées lui emplissait à présent les bronches. Ses yeux aveugles s'agitaient mécaniquement dans ses orbites, ses nerfs semblaient branchés sur le secteur, et transformaient ce qui restait d'elle en une dérisoire et macabre marionnette brisée.

Sa tête s'inclina définitivement, et son cœur cessa de battre, tandis que Lana s'écroulait à l'entrée de son box.

Catita Rivera-Sandoval fut la première victime à mourir du virus.

« Quand il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième être vivant qui disait: Viens. Je regardai, et voici, parut un cheval d'une couleur pâle. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre. »

Apocalypse selon St Jean.

Mercredi 11 Juillet 2007.

Helen Dupré marchait au café et au Guronzan depuis déjà cinq jours. Quantico était presque désert. La quasi-totalité des agents, cadres, et autres stagiaires avait été réquisitionnée dans le cadre du plan « After Dusk ».

After Dusk : encore une fine trouvaille du pentagone selon elle. En réalité, un nom de code d'opération que personne dans les services gouvernementaux liés à la défense du territoire, ne pensait plus devoir un jour mettre en œuvre, surtout depuis la chute du mur de Berlin en 1989. Ce plan avait pour objectif de permettre à la nation de se préparer aux conséquences d'une attaque nucléaire de grande ampleur mais également de se réorganiser dans les jours et les mois suivants une telle attaque. Helen avait été convoquée le 03 Juillet par le haut comité de direction du FBI, pour se voir exposer les faits.

Elle avait d'abord pensé que cette nouvelle réunion avait pour cause les suites de l'affaire Laney. L'hypothèse du barrio azteca comme étant le commanditaire du meurtre de Randy Laney avait tout d'abord satisfait sa hiérarchie mais le sénateur Chadwick, lui, s'était déchainé dans la presse et à la télévision.

Le FBI et la DEA avaient eu beau réaliser un vaste coup de filet à l'encontre du gang à Los Angeles, San Diego, et Phoenix, cela n'avait pas suffi à calmer les ardeurs du politicien. Dix-sept des membres présumés de cette organisation criminelle avaient été arrêtés, et les agents fédéraux avaient saisi plus de cent quatre vingt kilos de drogue ainsi qu'un véritable arsenal, et une petite fortune en billets de banque. On avait retrouvé aussi divers documents sur la mythologie aztèque, qui certes ne prouvaient rien mais avaient bien arrangé les petites affaires du NCAVC, et donc Helen. En revanche, et malgré la pression que l'on avait fait peser sur chacun des truands arraisonnés, il semblait bien que le gang ne soit pas à l'origine du massacre de la rockstar. Tous avaient fini par reconnaître les charges retenues contre eux mais aucun n'avait laissé échapper quoi que ce soit sur la mort du chanteur. Alors, Chadwick, usant à merveille de ses talents d'orateur hargneux, s'était focalisé sur cette sale affaire durant presque neuf mois, jusqu'à finalement convaincre, quatre jours plus tôt, les membres du congrès de diminuer très ostensiblement les budgets alloués aux services spéciaux du FBI, et par la même occasion, d'en envisager la refonte. Inutile de dire que l'affaire avait fait grand bruit, et en particulier à Quantico.

Mais non, on ne l'avait pas convoquée ce vendredi-là pour discuter du devenir de son service mais pour quelque chose de beaucoup plus grave. Norman Jones, le secrétaire d'état à l'environnement, avait déclenché l'opération After Dusk avec l'accord du président, suite aux révélations faites par le docteur Robert Mc Sisley du Goddard Space Flight Center. Selon les affirmations du physicien, depuis un peu moins d'un mois, le soleil était devenu magnétiquement instable, et il envoyait maintenant d'immenses nuages de particules très énergétiques qui allaient frapper la Terre dès le 23 Juillet. Ces puissantes vagues électromagnétiques allaient méthodiquement détruire tout appareillage électrique et électronique à la surface de notre globe, et ce, sans que quiconque ne puisse rien y faire. Le monde dans son entier allait faire un bond dans le passé, et se retrouver quelque part à mi-chemin entre le moyen âge et la révolution industrielle. Aussi, les quelques jours qui restaient encore à la civilisation avant de retourner inexorablement au chaos, devaient-ils impérativement servir à éviter que cet état de fait ne puisse persister une fois les nuages passés. C'est dans ce but précis que l'opération After Dusk avait été conçue dès la fin des années 60, en pleine période de guerre froide. Et c'est dans ce but qu'on allait la mettre en application.

Par un ordre direct du président, les agences de presse internationales ne seraient informées officiellement que d'ici trois jours. Ce délai allait tout juste permettre au pentagone de

mobiliser les réservistes de la garde nationale, et d'informer les diverses administrations des tâches à accomplir en priorité. Partout dans le monde, les gouvernements de chaque nation, en conformité avec l'ONU, allaient faire de même à leur niveau et avec leurs propres moyens, souvent très inégaux d'un pays à l'autre. Aux Etats-Unis, on allait, d'ici quelques jours, cesser d'approvisionner les stations services et stocker le carburant au profit exclusif de l'armée. Les armureries allaient être vidées de leurs munitions et de toutes leurs armes. Deux divisions blindées allaient être envoyées en stationnement à Fort Knox pour y garder le stock d'or. Les réserves de Wall Street allaient y être, elles aussi, rapidement transférées. Tous les abris anti-atomiques, civils et militaires, allaient être réaménagés pour accueillir les matériels dont on aurait un besoin tout à fait vital d'ici peu. Des ordinateurs par milliers, des amplificateurs de radio en grandes ondes et FM, des émetteurs de télévision, des groupes électrogènes, des CBs, du matériel électronique de laboratoire, des radars, des dizaines de centraux téléphoniques et des autocommutateurs, des satellites, du matériel médical, des missiles, des lasers, et encore beaucoup d'autres choses de la sorte, qui feraient à coup sûr cruellement défaut après le déluge électromagnétique.

Tous les services administratifs devaient faire en urgence des sauvegardes de leurs bases de données, et les placer, elles aussi, à couvert du rayonnement en approche. Les banques du monde entier, ainsi que les places boursières, allaient devoir s'entendre pour préparer une cessation des échanges et des écritures, avec gel de la totalité des comptes le plus tard possible, en fait, juste avant l'arrivée du premier nuage mais à temps cependant pour que la formidable masse d'informations comptables qui serait indispensable à la reprise des tractations économiques et à la préservation des fortunes individuelles et des droits acquis par chaque citoyen, chaque service, et aussi chaque entreprise, soit enregistrée et conservée sans risque. Par chance, les DVDs ne seraient pas affectés, ce qui allait aider considérablement les dizaines de milliers d'employés et de fonctionnaires affectés à cette entreprise pharaonique.

Helen, elle, était à présent chargée des archives de son service, avec simplement l'aide de son assistante et de deux autres agents assermentés. Des centaines de milliers de pages à scanner ou à passer à la reconnaissance optique de caractères, puis à graver sur disque avant leur destruction. Un travail de titan dont le seul but était d'éviter que celles-ci ne soient volées à des fins criminelles lorsque les employés du bureau fédéral seraient occupés ailleurs à rétablir l'ordre dans les rues, et à remettre le pays sur pieds. Elle devait vérifier, un à un et méticuleusement, chaque feuillet de chaque dossier avant de le

placer sur le plateau du scanner. Il y en avait encore pour des jours et des jours, et la menace qui pesait sur le monde rendait cette tâche parfaitement insupportable pour chacun. Erica, d'habitude si prévenante et si calme, s'énervait pour un rien et ne cessait de jeter des regards anxieux vers elle. Tout comme Helen, elle devait penser aux siens et à leur devenir ; aux risques que tous allaient courir d'ici peu, et à cette maudite paperasse qui n'en finissait pas.

Et puis il y avait l'autre menace : la presse s'en faisait déjà l'écho à grand renfort de phrases choc. Une épidémie d'un nouveau virus avait fait son apparition à Mexico City, et avant que quiconque ne s'en rende compte, celle-ci avait atteint plus d'une trentaine de pays dont les Etats-Unis. Le « carcinovirus », comme l'avaient récemment nommé un expert de l'OMS, avait déjà tué sept personnes au Mexique, et une dans le Montana. Le CDC était arrivé sur place depuis un moment mais le peu d'informations officielles émanant d'eux prêtait à croire que le danger était grand.

- Le monde est en train de devenir fou, pensa-t-elle tout en appuyant sur le bouton bleu commandant la numérisation du document suivant. La machine émit aussitôt une sorte de petit grognement rauque, puis bourdonna, tandis qu'une raie de lumière entamait un va-et-vient sous le capot en plastique. Les toutes dernières paroles d'Emiliano Diaz-Clare à la prison de Reclusorio Sur, lui revinrent soudain à l'esprit.

« - Moi je n'ai plus qu'à mourir car je suis un vieil homme mais vous, vous mourrez tous pour ne pas avoir ouvert les yeux. Bientôt, oui, vous verrez que vous ne maîtrisez pas le monde. »

A croire que la nature voulait donner raison à ce vieux fou avec tout ce qui arrivait actuellement.

« - Moi, je voulais sauver ce qui pouvait encore l'être. Mais le cinquième soleil s'est éteint en 1987. Et à présent que Randy Laney est mort, une nouvelle ère va commencer pour nous tous. »

Et si c'était le cas ?

Elle ressortit le papier du scanner et passa au suivant sans cesser de repenser aux propos alarmistes proférés par le vieux shaman huichole. Après tout, il avait toujours affirmé avoir agit pour protéger le soleil !

« - ...le cinquième soleil s'est éteint en 1987. »

De quoi avait-il donc voulu parler avec son extinction du soleil ?

« - Je suis la conscience de l'étoile de feu », avait affirmé Randy Laney sous hypnose au Docteur Zimmerman.

Mais Helen ne croyait pas à la magie noire. Et surtout pas à la magie noire à retardement. Randy avait été sacrifié neuf mois et demi plus tôt, et la mort d'un homme, même aussi

horrible que celle-là, ne pouvait en aucun cas, ni bouleverser le fonctionnement d'une étoile, ni provoquer l'apparition d'une nouvelle maladie mortelle.

Un message d'erreur apparut alors au centre de l'écran de son ordinateur. Elle ferma les yeux pour tenter de garder son calme, et se tourna vers son assistante en soupirant.

- Erica, cette saloperie de logiciel a encore planté...

Elle se laissa aller dans son fauteuil le temps que celle-ci relance l'application comme elle savait si bien le faire. Elle se demanda si son fils Lillian, dont la photo trônait sur son bureau, allait réussir à passer à travers toutes ces épreuves, et en sortir sain et sauf. A 17 ans, il n'était pas prêt pour ce qui allait leur arriver. Elle respira profondément et se remit au travail, en se forçant à ne plus penser à rien d'autre.

Javier Sandoval ouvrit les yeux. Cela faisait dix huit jours qu'il les avait fermés en entrant dans le coma, lorsque le terrible carcinovirus avait attaqué les cellules de son lobe temporal. A ce moment, il avait cessé de souffrir. Il n'avait plus ressenti ni la fièvre, ni les innombrables douleurs qui le crucifiaient depuis des jours, ni la terreur de sa mort imminente. Il s'était senti bien, et même extrêmement bien.

Il n'avait pas « vu » le long tunnel, ni la vive lumière à son extrémité : ils les avaient en réalité plutôt « éprouvé ». Cette formidable brillance était comme l'éclat du soleil au plus fort d'une chaude journée d'été. Elle l'avait irrésistiblement attiré, à moins que ce ne soit lui qui ait eu le désir impérieux de s'y précipiter. Pourtant, plus il s'en était rapproché, et plus il en avait ressenti de la peine. Une sensation de pur malaise l'avait étreint, et il s'y était enfoncé comme un animal épuisé dans des sables mouvants. Il y avait eu alors la frustration, la colère, la peur, le doute et le désespoir. Mais il n'était pas seul au fond de ce puit suintant l'angoisse. Ils étaient là comme lui, par milliers, par milliers de milliers. Il étouffait, bien que ne respirant pas. Au dessus, la lumière n'était plus rien que le halo négatif d'une ténèbre immaculée, absolue. Il sentit le visqueux dégouliner sur son âme à nu, le gel paralyser en lui toute volonté. Un esprit infiniment plus fort que le sien l'observait d'un regard assez perçant pour déchirer son essence même, et découvrir ses plus intimes secrets. Il était là comme un petit enfant perdu dans la plus noire des caves. Il était la souris déchiquetée dont le chat se joue encore et encore. Et puis, en permanence, il y avait comme une étrange litanie intérieure, un vrombissement sourd qui semblait dire : «- *Tu vas avoir une autre chance... tu vas avoir une autre chance...* ».

Et maintenant qu'il fixait le néon installé au dessus de son lit, il savait que cette nouvelle chance venait enfin de lui être accordée. Immobile sur sa couche, il laissa la douleur reprendre tous ses droits sur lui. Il souffrait à présent comme bien peu d'hommes avaient jamais souffert de la sorte avant lui. Tout son corps n'était qu'une ignoble plaie boursouflée. Une masse de carcinomes créés par l'action oncogène du virus, qui avait violé son être jusqu'au plus profond de son code génétique. Il n'avait plus de Javier Sandoval que le nom. Mais la souffrance qu'il ressentait était encore mille fois préférable à l'enfer qu'il venait de quitter. Il serra les dents jusqu'à ce que son sang lui remplisse la bouche et commence à ruisseler entre ses lèvres tuméfiées. Son cœur se mit à battre plus vite, de plus en plus vite. Il se redressa, les yeux écarquillés de douleur, et l'alarme de son moniteur cardiaque se déclencha. D'un geste, il arracha sans la moindre précaution électrodes et perfusion, puis fit de même avec le tube trachéal. Il posa un pied par terre et poussa sur ses bras pour se relever. Il sentit les chairs de son dos se déchirer sous l'effort. Ses articulations craquèrent sous l'effet de son propre poids mais l'air frais vint de nouveau emplir ses poumons d'une façon naturelle. Il fut pris de vertiges, et chuta aussitôt lourdement sur le sol plastifié de sa cellule du MBL. Un flot de sang épais et de bile quitta sa bouche et forma une flaque nauséabonde entre ses mains difformes posées à plat. Il était vivant ! Vivant et bien déterminé à saisir cette deuxième chance qui s'offrait maintenant à lui, ou plus précisément qu'« on » lui offrait. La douleur lui prouvait qu'il était vivant, et il était à présent aussi furieux qu'endolori.

Nathan Osbourne et Tracy Norris, qui faisait partie de la équipe du CDC venue en renfort à Mexico, se trouvaient près du monitoring lorsque l'alarme s'était déclenchée. Ils arrivèrent en courant dans le compartiment de Javier. Emballés dans leur RACAL ballonnée, ils donnaient l'impression d'être deux gros poussins traqués par un renard invisible au cœur d'un poulailler hyper étanche.

- M. Sandoval ! Non, attendez... Nous allons vous aider, commença le docteur Osbourne en se précipitant vers lui. Mais il n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit d'autre. D'un mouvement aussi brusque qu'inattendu, Javier se releva, et du revers de la main, lui envoya un formidable coup de poing au visage. Il le reçut à l'angle de la joue droite et du nez à travers le scaphandre de plastique souple de sa combinaison, qui, par chance, ne se déchira pas. Sous la violence du choc, le médecin recula d'un bon mètre et s'affala de tout son long sur le dallage, avant de perdre connaissance. Tracy Norris, elle, poussa un cri de surprise et se figea. Javier se redressa complètement, et, tout comme l'aurait fait un fauve, il se précipita sur elle sans lui

laisser la moindre chance de réagir. Déséquilibrée, elle bascula en arrière et heurta le sol violemment. Son filtre à air dorsal lui rentra douloureusement dans les reins. Apeurée et gênée par sa combinaison, elle n'eut que le temps de pousser un cri étranglé avant que son agresseur ne l'attaque de nouveau. Il la frappa à grands coups de poings, encore et encore, jusqu'à la sonner. Il s'en prit alors à sa protection. De toutes ses forces, décuplées par la rage et la douleur, il arracha le film transparent pourtant ultra résistant, l'exposant instantanément au terrifiant virus qui le rongait depuis un mois. Mais elle n'aurait pas le temps de développer la maladie de toute façon. Il la frappa une fois de plus au visage, la martelant du poing, puis il enfonça ses doigts comme un rapace l'aurait fait de ses serres, cherchant à lui faire éprouver une douleur aussi grande que la sienne. L'œil gauche de Tracy éclata sous la pression exercée. Le corps vitré contenu à l'intérieur gicla entre les phalanges crispées de Javier, qui n'eut qu'à tirer un coup sec pour extirper le globe oculaire et un morceau du nerf optique. Le choc fut tel pour la jeune femme, que son cœur lâcha au bout de quelques secondes. Javier, se rendant compte que la virologue ne représentait plus un obstacle pour lui, se redressa, abandonnant son corps mutilé et agité de soubresauts nerveux. La tête de la jeune femme de 34 ans qu'avait été Tracy Norris bascula mollement, tandis qu'une mare de sang s'étalait sur le plancher depuis son orbite vide et ses narines tuméfiées.

Javier quitta sa chambre étanche en titubant, ruisselant lui-même d'un sang noirâtre qui s'échappait des diverses lésions cutanées recouvrant à présent la totalité de son corps. Il laissa tomber l'enveloppe flasque de l'œil de sa victime sans même s'en apercevoir, et se dirigea rapidement vers le sas du MBL donnant sur l'extérieur. Il ouvrit la porte, et s'enfuit en courant dans la tiède et moite obscurité de la nuit mexicaine.

* * *

Elle s'appelait Lucilia... Elle était encore jeune et, dans sa jolie robe verte, elle suscitait l'ardeur de tous les mâles de son entourage. Quoique d'assez petite taille, elle savait faire montre d'une audace et d'un toupet à toute épreuve lorsqu'un homme lui plaisait. Et celui qui venait de passer près d'elle portait sur lui un parfum subtil qu'elle adorait : l'odeur douceâtre de la décomposition organique.

Elle s'envola vivement de l'arbre sur lequel elle se reposait depuis un moment, et se plaça en vrombissant dans le sillage olfactif de celui qui venait de la tirer de sa torpeur. Il sentait bon la nourriture et serait un hôte idéal pour y déposer ses œufs. Nulle mouche au monde n'aurait pu résister à un fumet aussi

délicat. Elle se posa sur son épaule droite et commença à trotter sur la peau étonnement rugueuse du personnage. Il était chaud, et ses riches sécrétions corporelles étaient un véritable régal dont elle festoya un bon moment. Bien sûr, dès qu'un festin se présente les convives sont nombreux à s'inviter, et plusieurs dizaines de ses sœurs se pressaient déjà de prélever leur part. Il y avait des *Musca domestica*, des *Fannia canicularis*, quelques *Culex pipiens*, et pas mal de *Lucilia sericata* comme elle. Tout le gratin du petit monde des diptères semblait bien s'être donné rendez-vous ce soir, sur ce succulent restaurant humain.

Elle étendit sa jolie trompe poilue à l'orée d'une fissure de l'épiderme, et aspira quelques gouttelettes de lymphes mêlées de sueur. Elle avala ainsi sans le savoir des dizaines de milliers de copies du carcinovirus mais elle n'y était de toute façon pas sensible. Et réciproquement, tant qu'il restait dans son système digestif très particulier, le nouveau virus n'avait rien à craindre non plus. Bien mieux, aucun enzyme de *Lucilia* n'étant en mesure de le dégrader, il pouvait voyager ainsi sans risque, et dans la plus totale discrétion. *Lucilia* et le carcinovirus étaient faits pour s'entendre. La première permettait au second de rêver de nouveaux horizons encore vierges, et le second se proposait de fournir à la première de quoi manger et se reproduire en des proportions tout à fait indécentes. Décidément, la nature était bien faite.

Elle trottina ainsi un moment sur le corps de son aimable porteur, qui, contrairement aux autres humains qu'elle avait déjà fréquenté depuis le début de sa courte existence, semblait fort bien s'accommoder de sa présence, et n'avait pas une seule fois cherché à la chasser ou à l'écraser. Finalement rassasiée, elle décida de se laisser aller à un autre de ses besoins naturels : la procréation. Quelques jours plus tôt en effet, un charmant mâle aux yeux de brasse, enivré par ses phéromones, l'avait très longuement courtoisé avant de la culbuter vulgairement sur le couvercle d'un container à ordures, dans l'arrière cour d'une boucherie située à quelques kilomètres de là. A présent, elle portait en son sein le fruit prometteur de leur union furtive, et le moment était venu de pondre. Cette large crevasse dans le bas du dos de son hôte délicieux faisait un berceau idéal pour ses quelques cent cinquante ou deux cent œufs.

D'ici une demi-journée, ses bébés se mettraient à grouiller dans la plaie à vif, la nettoyant méticuleusement de ses chairs nécrosées, et prévenant du même coup toute nouvelle infection bactérienne. Ils grandiraient en quelques jours, puis laisseraient leur nourrice derrière eux pour gagner le sol et s'y nymphoser en une nouvelle mouche, qui, à son tour, s'élèverait dans les cieux immaculés à la recherche de nourriture, de sexe, et d'une bonne maternité.

Une fois sa noble tâche achevée, Lucilia reprit son vol et alla se poser nonchalamment sur une bordure de trottoir en ciment. Dès demain, elle irait transmettre le virus à d'autres hommes, par le rejet de ses excréments, et par le contact de ses pattes et de sa trompe, sur eux même, sur leur mobilier, et sur leur nourriture.

* * *

Helen, qui venait de passer une bonne partie de l'heure précédente à pleurer, ne se sentait plus la force de faire face à tout ce qui leur arrivait. Elle était rentrée tard chez elle, et après deux verres de Jack Daniel's, elle s'était fait couler un bon bain chaud. Un petit luxe dont beaucoup de personnes allaient très bientôt devoir se passer pour des semaines. Etrangement, la population semblait ne pas trop savoir comment réagir. Il était clair que le peu d'informations précises données par les médias pour éviter la panique, y était pour beaucoup. Mais les gens ne réalisaient pas encore clairement ce qui allait se produire, et ce n'était certainement pas plus mal comme ça en y réfléchissant. Le gouvernement avait été très strict sur ce point auprès des journalistes : préparer chacun en ne donnant dans un premier temps que les informations essentielles, afin de permettre aux institutions de faire au mieux devant le caractère exceptionnel de la situation. Le reste du monde les avait suivi bien entendu : aucun chef d'état sur Terre, pas même les pires dictateurs, n'avait envie de voir ses concitoyens massés au pied du mur de l'apocalypse, sans avoir pu s'y apprêter un peu auparavant.

L'eau chaude, les sels parfumés, le whiskey... Elle avait laissé ses nerfs prendre le dessus. Elle avait pleuré à chaudes larmes un bon moment mais elle s'était senti tellement mieux après, comme toujours. Elle s'essuya méticuleusement à l'aide d'une large serviette de bain d'un blanc immaculé, tandis que la baignoire se vidait en émettant un bruit de succion tout à fait obscène. Elle se regarda dans le miroir ovale fixé au dessus du lavabo : ses yeux d'abord, son visage, sa silhouette. Elle baissa le regard sur ses seins, puis sur le triangle touffu de son pubis. Elle aurait aimé ne pas être seule ce soir, et se promit de régler ce problème là dès que les événements se seraient tassés. Elle en avait marre de tout ça : la solitude, la charge de travail, le FBI... Elle était encore assez jeune et belle pour refaire sa vie, et se consacrer à être enfin heureuse plutôt que carriériste. Mais avant, elle tenait à venir à bout de l'affaire Laney. Vite !

Elle revint dans le séjour en peignoir, une vieille paire de mules aux pieds, et fut tentée de se verser un nouveau verre de Jack D. L'envie était grande mais elle se raisonna et alla se chercher un Perrier dans la frigo. Lillian était parti peu après

son retour. Elle aurait voulu passer du temps avec lui mais lui voulait surtout en passer avec sa petite amie June. A son âge, que dire ? Une pauvre vieille mère ne saurait faire le poids face à une jolie jeune fille dotée d'une appétissante bouche en cul-de-poule, et capable d'apprécier les Red Hot Chili Peppers !

Elle reprit son dossier sur le meurtre du chanteur et décida de le relire dans son entier. Elle le connaissait par coeur mais depuis cet après-midi, elle ne cessait d'y penser. L'idée que ce meurtre sauvage et rituel puisse être lié à ce qui se passait à présent la tracassait. Helen était une femme rationnelle qui avait foi en la science mais elle avait aussi reçu une éducation religieuse et ne se serait pas risquée à affirmer que Dieu n'était qu'une parabole de l'esprit.

Face à l'inexplicable, pourquoi ne pas se tourner vers ce que certains considèrent comme des certitudes acquises, même si aucune thèse scientifique ne vient accréditer ces croyances ? Emiliano Diaz-Clare, lui, avait cru agir pour le bien du monde en kidnappant jadis Randy Laney. Ce même Randy Laney avait annoncé, sous hypnose régressive et dans une langue ancestrale qu'il n'était pas censé connaître, qu'il était l'esprit même de notre soleil ! Il avait été depuis sacrifié par des inconnus dans sa propre maison, probablement pour la même raison. Les textes de toutes ses chansons n'étaient remplis que de sang, de soleil, et de mysticisme ! Et aujourd'hui, défiant la science et son bataillon de théories, le soleil devenu fou s'appêtait à donner à l'humanité toute entière une leçon d'humilité qu'elle aurait bien du mal à jamais oublier. Helen se rappela alors un passage de l'apocalypse qu'elle avait appris par coeur à l'école, et qui l'avait toujours profondément marqué.

« Je regardai, quand il ouvrit le sixième sceau; et il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre. Le ciel se retira comme un livre qu'on roule; et toutes les montagnes et les îles furent remuées de leurs places. Les rois de la terre, les grands, les chefs militaires, les riches, les puissants, tous les esclaves et les hommes libres, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils disaient aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'agneau; car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister ? »

Qu'importait la religion ? De tous temps, les hommes de tous les peuples du monde avaient cru bon de devoir vénérer des esprits qu'ils jugeaient supérieurs. Chacun avait donné à ces esprits des noms différents qui avaient encore évolué au

cours de l'histoire. Mais si l'on pouvait tantôt voir apparaître la Vierge à tel endroit, ou être possédé par un démon à tel autre, qui pouvait prétendre assurément que la mort d'un chanteur de heavy metal californien n'était pas liée à une tempête solaire ? Une chose était sûre cependant : d'ici quelques jours, les rois de la terre, les riches et les puissants autant que les hommes libres, allaient se terrer dans leurs caves, dans leurs bunkers blindés et sous leurs bureaux, pendant que tout ce qui était de près ou de loin électronique allait griller comme une chipolata sur un barbecue !

Helen décrocha le combiné de son téléphone puis regarda sa montre posée non loin de là sur le bureau. Il était 22h30 à Washington, donc 19h30 à Los Angeles. Avec un petit peu de chance, elle toucherait Walter Zimmerman à son bureau. Elle chercha son numéro dans le dossier et le composa sur le clavier digital de son « combo téléphone/fax/répondeur » Panasonic, en se disant tristement que d'ici douze jours, sa valeur passerait des 229 \$ qu'elle l'avait payé, à zéro.

Elle patienta quelques instants que la communication se fasse, en écoutant le « tut » monotone et répétitif de la sonnerie. Mais personne ne décrocha, et c'est le répondeur du médecin qui prit l'appel.

- Flûte ! pensa Helen qui aurait vraiment voulu pouvoir parler au psychiatre. Il est déjà parti.

Elle attendit que l'annonce d'accueil ait fini de défiler, et décida de laisser un message.

- Docteur Zimmerman, Helen Dupré à l'appareil. Je tenais à vous joindre pour un avis professionnel concernant l'affaire Laney. Je me permettrai de vous rappe...

Le téléphone crachota bizarrement, et une voix masculine se fit entendre à l'autre bout du fil.

- Madame Dupré ? C'est moi, Zimmerman...

- Ah docteur, j'ai bien cru que vous aviez déjà quitté votre cabinet.

- Non mais à cette heure là je filtre mes appels pour éviter d'être trop sollicité en dehors de mes heures de consultation. En vous entendant j'ai été un peu surpris je l'avoue. Que puis-je faire pour vous, madame FBI ?

Comme d'habitude, le sarcasme se présentait chez lui à la manière d'une carte de visite mais Helen ne s'en soucia pas le moins du monde.

- J'ai besoin de votre avis sur un point de l'enquête qui me soucie depuis déjà un bon moment.

- Je suis un peu cher pour vous mais que ne ferait-on pas pour le bureau fédéral ? ironisa-t-il une fois encore.

Helen fit glisser son index sur le pourtour de son verre à whisky tout pétillant de Perrier.

- Vous m'aviez dit lors de notre première rencontre, que vous pensiez que Randy Laney avait pu être, plus ou moins « possédé ». J'aurais voulu que vous m'en disiez un peu plus là-dessus docteur.

Zimmerman se racla la gorge, amusé mais aussi un peu surpris.

- Je suis en tout cas ravi de voir que vous êtes mieux lunée que la dernière fois. Mais ne me dites pas que le FBI se met à croire sérieusement à la possession démoniaque et à toutes ses fadaïses, sinon je vais avoir l'impression d'être dans un épisode des X-Files !

Helen frotta doucement son mollet gauche du pied droit, un peu embarrassée.

- Je n'ai rien dit de tel docteur. Et je ne suis pas toujours sur la défensive non plus, comme vous voyez.

- J'en suis enchanté ! Rien ne me peine plus que de voir une jolie femme s'enfermer dans un carcan de pierre. Mais bon, soyez un peu plus précise sur ce que vous voulez savoir. Il doit quand même bien y avoir quelque chose d'un peu « étrange » dans le développement de cette enquête, pour que l'envie vous prenne de m'appeler à cette heure. Surtout si vous m'appelez de Quantico.

- C'est le cas... enfin de Washington. Je suis chez moi. Je ne sais pas trop comment vous dire ça en vérité.

Elle hésita un instant, cherchant ses mots.

- Vous savez qu'une tempête électromagnétique va frapper la Terre d'ici quelques jours, n'est-ce pas ?

- Bien sûr ! Le téléviseur et les journaux ne parlent que de ça depuis une semaine. J'avoue que l'idée d'être privé de courant pendant plusieurs jours ne m'enchant pas vraiment.

- Oui... Ca, c'est la version officielle publiée par tous les différents gouvernements. Mais en réalité, ce qui nous arrive est infiniment plus grave qu'une simple panne d'électricité à l'échelon national, ou même mondial.

- Et quelle est la version « officielle » alors ? demanda le médecin soudain inquiet.

- La tempête arrive bien mais elle va durer plus longtemps qu'on ne le dit, et en plus, elle va détruire à coup sûr la totalité des installations et du matériel électrique ou électronique du globe. Et les conséquences météorologiques engendrées par le bouleversement du climat, n'ont rien de réjouissantes non plus selon les experts.

- A ce point là ?

- Pire même ! Les administrations sont en train de mettre en place un plan d'urgence, conçu à l'origine pour faire face aux suites d'une guerre nucléaire. La véritable nature de ce qui

nous attend ne sera révélée que dans les jours qui viennent, et encore, à dose homéopathique pour éviter la panique.

- Oh, bon Dieu... C'est pas vrai !

- Hélas si.

- Mais attendez voir une seconde. Quel rapport entre cette catastrophe et Randy Laney ?

- Non, rien... Aucune. Enfin, je veux dire, certainement il n'y a aucun rapport entre les deux mais... il y a quand même des faits assez troublants, et c'est pour ça que j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider un peu.

- Allez-y. Vous avez l'art de m'annoncer des mauvaises nouvelles mais aussi celui de piquer ma curiosité, et je ne peux pas vous refuser ça !

- Je n'ai tiré aucune conclusion, et je n'ai aucune théorie à vous exposer docteur, navrée. Mais quand je mets tous les faits et les éléments sur une même table, je me rends compte que d'un côté, j'ai un chanteur assassiné de la façon rituelle qui se pratiquait chez les aztèques des siècles plus tôt ; chanteur qui, au passage, s'est présenté sous hypnose comme étant l' « esprit du soleil », et que de l'autre, depuis sa mort, le soleil, le vrai, se met soudain, sans aucune raison scientifique évidente, à nous bombarder de particules dangereuses.

Avec l'aide de mes équipes et de la DEA, j'ai eu beau faire tout ce que je pouvais pour retrouver les assassins de Randy, nous sommes toujours retombés sur un lien avec les aztèques, jusqu'à un gang de truands qui se revendiquent d'eux. Mais les vrais coupables courent toujours. Rien ne cadre dans cette sale affaire docteur ! Sauf si on admet un lien quelconque entre Randy Laney, le soleil, et les aztèques !

Il se passa quelques secondes avant que son interlocuteur ne réponde.

- Peut-être est-ce le cas. Vous me demandiez tout à l'heure si je croyais à la possession chez un homme. Eh bien, entre nous, je n'en sais rien. Ni oui, ni non. Je ne peux pas nier de par ma profession, l'influence du spirituel sur les hommes. Depuis la nuit des temps, nous nous posons toujours les mêmes graves questions existentielles : Y a-t-il un dieu au-dessus de nous ? Pourquoi sommes-nous donc ici ? Quel sens y a-t-il à nos tristes existences ? ... Quelle différence entre le Pepsi et le Coca ?

Sa dernière réplique les firent rire tous les deux.

- Tout ça c'est du vent ma chère mais ça ne reflète qu'une chose : nous sommes « conscients ». Nous ressentons le monde qui nous entoure, les sentiments, et les émotions. Nous sommes parfois « prescients ». Qui n'a jamais eu le présage que quelque chose de précis allait arriver juste avant que ça n'arrive ? Et les impressions de « déjà vu ». Etc. Mais ce n'est pas tout. Voyez-

vous, je suis un petit astronome amateur à mes heures perdues. J'aime coller un œil à mon télescope, et me laisser aller à rêver de ce qui nous entoure et nous submerge. Nous ne sommes rien comparés à la grandeur de l'univers. Tout juste des chiures de mouche lachées au milieu d'un immense désert. Mais certains astrophysiciens en se posant ces mêmes questions ultimes, et en cherchant à percer les secrets du grand tout cosmique, se sont soudain rendus compte que, toute chiure de mouche que nous étions, c'est par notre simple conscience que l'univers se justifiait. Ils se sont dit que si nous autres humains n'étions pas là pour le contempler, alors à quoi donc servirait-il ? A quoi bon servirait-il de peindre un pur chef-d'œuvre, si personne ne pouvait jamais l'admirer et prendre justement conscience de sa magnificence ?

Helen se trémoussa sur son siège et avala une gorgée d'eau minérale.

- Attendez docteur. Là, c'est moi qui ne vous suit plus. Où voulez-vous en venir ?

- Eh bien cette théorie que je viens de vous exposer, a été nommée anthropie par ses pères fondateurs. Il y a déjà des années que ce concept philosophique a été publié mais il n'y a que deux ans qu'un astrophysicien l'a reprise et développée à son propre compte. Selon lui, l'univers n'est pas uniquement composé d'énergie et de matière. Il y a aussi une conscience ! Celle qui nous habite individuellement ne serait finalement que la manière dont nous interprétons cette grande conscience, que l'on pourrait alors considérer comme universelle. Chaque être humain est physiquement différent des autres, ses expériences de la vie sont différentes, donc sa façon d'être conscient est différente de celle des autres. Nous modelons cette conscience dans laquelle nous baignons en fonction de notre personnalité. Un peu à la manière d'une radio qui pourrait lire plus d'une fréquence à la fois et à différents volumes. Chaque être humain lirait un peu de chaque niveau de conscience, et ensuite, sa personnalité lui ferait jouer telle émotion plus fort que telle autre. Cette palette émotionnelle allant du bien « plus blanc que blanc » au mal absolu.

Helen se passa la main dans les cheveux.

- Sérieusement Zimmerman, dites-moi, vous fumez de la marijuana ou vous tournez à la coke ?

Le psychiatre éclata d'un rire tonitruant à l'autre bout de la ligne.

- Je suis un naïf de croire qu'un fonctionnaire rationaliste du gouvernement pourrait ainsi, et si vite, adhérer sans preuve à telle hypothèse de pure métaphysique. Excusez-moi directrice adjointe Dupré.

- Eh !!! Désolée mais mon boulot à moi, c'est d'arrêter des cinglés tout à fait rationnels, qui se servent de l'irrationnel pour justifier leurs actes. Et reconnaissez que votre exposé, là, n'est pas d'une limpidité absolue.

- Oui bon, c'est vrai. Ca, je vous l'accorde. Mais ce que je veux dire par là, c'est que les hommes et l'univers sont liés par cette conscience. L'un ne saurait être sans l'existence de l'autre.

- Bon admettons ça mais quel lien entre Randy Laney et le soleil feriez-vous en vous basant sur cette théorie ?

Zimmerman marqua une courte pose, le temps de chercher comment formuler intelligiblement sa réponse.

- Les humains sont capables de voir le spectre lumineux mais pas les infrarouges, ni les ultraviolets. Nous ne pouvons pas non plus entendre ni les infrasons, ni les ultrasons. Mais nous savons grâce à la science que ceux-ci existent, et nous avons appris à les utiliser avantageusement.

- Oui...

- Depuis la nuit des temps, sorciers, shamans, prêtres et autres mystiques ont toujours prétendu pouvoir communiquer avec l'au-delà : Dieu, Satan, ou n'importe quel ancêtre mort, esprit ou démon, par différents rituels.

- Oui...

- Et si en fait ces braves gens avaient raison ? Si ces rituels leur permettaient de « régler » leur tuner de conscience ? Ils seraient alors à même de se focaliser sur une seule émotion particulière, qu'en temps normal ils ne pourraient qu'effleurer. Dieu n'est-il pas amour ? Satan ne représente-t-il pas le mal suprême ?

- Je crois que je vois où vous voulez en venir, oui... Ca pourrait expliquer pourquoi Randy Laney se prenait pour ce Nanahuatzin.

- Exact ! Et rien ne nous dit que les sciences occultes et les anciennes religions, ne savaient pas manipuler cette conscience. De nombreuses religions ont encore au sein des populations, ce que l'on nomme globalement des avatars. Ce sont, ce que l'on pourrait appeler, des réceptacles humains à esprits. Il se pourrait très bien qu'il ait été réellement l'incarnation de cette frange de conscience : l'esprit du soleil, auquel les hommes ont eu besoin de donner un nom jadis.

- Mais il était aussi et surtout Randy Laney.

- Oui... Et pour être pleinement Nanahuatzin, il devait très probablement être obligé de se plonger dans un état de transe, grâce aux drogues qu'il utilisait. Et encore, la plupart de ceux qui pratiquent ce genre de communion font en général une sorte de gymnastique de l'esprit en guise d'entraînement. Il a probablement fallu des générations de sorciers avant de trouver le meilleur moyen d'y parvenir. Randy, lui, ne s'est jamais pris

consciemment pour Nanahuatzin. Il nous aura fallu une séance d'hypnose pour découvrir cet aspect en lui. Et je suis tout à fait certain qu'il n'a jamais su clairement ce qui était en lui. C'est d'ailleurs ce qui me chagrine le plus.

- Comment ça docteur ?

- Les shamans et consort savent pertinemment ce qu'ils font, et se le transmettent secrètement au fil des ans. Quand ils se laissent envahir par un esprit, quand ils se focalisent sur une partie précise de ce que j'appellerai la conscience globale, par le biais de rituels et de drogues, ils le font consciemment. Ils le désirent et le recherchent. Randy, lui, semblait l'ignorer. Ce qui voudrait dire qu'on l'a forcé, d'une façon ou d'une autre, à être cet avatar de Nanahuatzin. Il portait cet esprit en lui, et était influencé par lui, dans ses goûts, sa musique, ses rêves mais il en souffrait plus qu'il n'en profitait, comme s'il avait été en fait parasité par lui. Mais je n'ai pas la moindre idée de ce qui aurait pu provoquer cela au cours de sa vie. On ne devient pas derviche tourneur en allant manger dans un restaurant turque !

Helen tourna et retourna quelques secondes dans sa tête ce que Zimmerman venait de lui dire. C'était certes complètement dingue mais elle avait envie d'y croire. D'une part parce que le psychiatre savait être convaincant dans ses affirmations, et d'autre part, parce qu'il avait le mérite d'essayer de fournir une explication scientifique à des questions et des doutes bien réels, d'une nature qu'il convenait de classer dans le paranormal.

- J'ai peut-être la réponse à cette interrogation docteur.

- Quoi ? Vraiment ? éructa l'autre.

- Je pense que oui.

- Alors dites-le moi, je vous en prie !

- Bien sûr... Voilà, vous savez que pour leur lune de miel, les parents de Randy s'étaient rendus à Mexico en 1985. Vous savez aussi que durant leur séjour, un tremblement de terre a détruit une bonne partie de la ville, et notamment l'hôtel où ils étaient descendus.

- Oui, tout à fait, Randy m'en a parlé plusieurs fois durant nos séances.

- Tout deux ont été blessés, et c'est à l'*hospital español* qu'ils ont été soignés. Or, durant ce court séjour, un homme du nom de Balthasar Zazueta s'est introduit dans la chambre de madame Laney. Il l'a maintenue inconsciente pendant qu'il s'est amusé à tracer un symbole religieux sur son ventre à l'aide de son propre sang à lui. Il aurait chanté ou psalmodié une sorte d'incantation en le faisant, puis une fois son rituel achevé, il s'est donné la mort en se plantant un poignard dans le cœur.

Walter Zimmerman marqua une pause, juste le temps de réfléchir. Il n'en revenait pas de ce qu'Helen Dupré venait de lui confier.

- C'est à peine croyable...

- L'un des infirmiers qui se sont occupés de son corps m'a affirmé il y a peu que cet homme était de toute façon mourant, et qu'il n'aurait pas survécu plus de quelques heures.

- Bon Dieu ! Vous vous rendez compte que c'est peut-être là la clef de cette énigme qui entourait Randy Laney ! Cet homme lui aurait transmis l'esprit de Nanahuatzin au moment de mourir pour éviter qu'il ne soit perdu.

- Attendez... Il y a quelques minutes, vous compariez cet esprit à une sorte d'onde de conscience universelle qu'on aurait presque pu mesurer, et maintenant vous en parlez comme d'une chose qui se porte et se transmet comme un habit de sacerdote.

- Et alors ? L'énergie a bien différents niveaux ! On peut la stocker et la transmettre, la créer et l'utiliser. Que sait-on de la conscience ? Moins que les shamans si vous voulez mon avis. Apprivoisez la lumière et vous obtenez un laser capable de lire un disque, de mesurer la distance entre la Terre et la Lune au centimètre près, et de couper une tôle d'acier de 10 mm ! Qui sait ce qu'on peut faire en maîtrisant tel ou tel aspect de la conscience ? Vous avez dû voir Star Wars au cinéma. Eh bien je pense que Lucas avait mis le doigt dessus avec sa force. En moins romancé, je pense qu'il a tout à fait raison. Simplement, nous ne nous sommes jamais réellement intéressés à cette part de la vie autrement que par le biais de la philosophie, et nous avons toujours traité les mystiques comme de doux dingues, au lieu d'étudier leur art d'un point de vue scientifique.

- Bon, c'est un peu tiré par les cheveux si vous voulez mon opinion mais je suis assez d'accord sur le fait que la science est loin de se montrer parfaitement impartiale quand il s'agit de ce que l'on range habituellement dans le surnaturel.

- Oh que oui ! Et si on va par là, il ne faut pas oublier que bien des médicaments actuels sont issus des remèdes de tel ou tel sorcier, qu'à une époque, l'électricité était jugée maléfique et qu'on a brûlé bien des savants honnêtes pour sorcellerie.

- Mais comment expliqueriez-vous ce qui se passe avec le soleil alors ?

- Je n'en sais foutrement rien ! Nous ne faisons qu'émettre des hypothèses. Comment pourrais-je savoir ce qu'un sorcier peut faire comme ça ? Mais regardez encore une fois l'histoire de l'humanité : les 7 plaies d'Egypte, les miracles reconnus par le Vatican, le triangle des Bermudes, etc. Les prêtres aztèques ne commandaient-ils pas au soleil ? Le monde si on l'observe bien n'est que bizarreries que la science n'explique pas encore. Je pense que la vraie question pour l'instant n'est pas de savoir « comment » c'est possible mais « qui » le peut !

- Oui, vous avez raison. Un point pour vous. Mais je ne me vois pas expliquer ça à ma hiérarchie. Déjà que j'ai du mal à y croire moi-même.

- Je ne cherche pas à vous convaincre. J'ai au moins autant de doutes que vous sur cette théorie mais je pense qu'elle en vaut bien d'autres, non ? Mais le mieux, je pense, serait que vous puissiez en discuter avec son plus fervent défenseur actuel.

Helen se redressa et saisit un stylo.

- Oui, bien sûr. De qui s'agit-il ?

- Vous avez dû le voir à la télé... C'est le responsable du Goddard Space Flight Center, celui qui a annoncé l'arrivée de la tempête solaire : le docteur Robert Mc Siskey.

Jeudi 12 Juillet 2007.

Javier avait marché longtemps au cœur du parc national cette nuit là. Il en était finalement sorti, et s'était ensuite dirigé vers le nord, en remontant le long de l'*autopista a querétaro* : l'autoroute contournant Mexico City par le nord-ouest. Il avait entendu les sirènes des voitures de police, et le bourdonnement sourd des hélicoptères lancés à sa recherche. Il s'en moquait totalement... Au petit matin, il était arrivé jusqu'à une vilaine cahute faite de bric et de broc, de tôles et de palettes, de misère et de désespoir. C'était là le dernier refuge de Jorge Montoya-Escalante. Cachée entre les arbres, à l'abri des regards et de la honte. Une triste cabane construite, ou plutôt accumulée par cet homme de ses propres mains pour y survivre, en attendant d'y mourir.

Jorge Montoya-Escalante avait 69 ans, et il avait passé une bonne partie de sa vie à traîner sa carcasse, de-ci, de-là. Il avait été boulanger quelques années mais ça ne lui avait pas plu. Il était parti comme marin sur un cargo, puis il avait coupé de la canne à sucre au Honduras. Il était devenu bandit pour survivre dans les années 70. Il avait tué des paysans, des commerçants, des flics. Il avait violé plusieurs femmes, incendié des fermes. Lui et ses amis d'alors étaient devenus des terreurs locales. Il vivait sur les routes et dans les forêts, toujours armé. Mais un jour, la chance avait tourné. L'armée les avait trouvés et avait tirés dans le tas sans se poser de questions. Il avait été blessé mais s'en était tiré miraculeusement, laissé pour mort. Alors il avait fui, aussi loin que possible.

Plus tard, il avait monté une affaire dans le commerce, et il l'avait perdu au jeu. Il avait aussi été cafetier, puis docker, puis

chauffeur de taxi, puis maçon. Il s'était même marié un jour de 1982, à Campeche. Mais il avait toujours eu la guigne. Du moins, c'est ce qu'il pensait. D'erreurs en lâchetés, il avait fini par revenir à son point de départ : Mexico. Sans argent, sans famille, alcoolique, et vieux, il se contentait maintenant pour survivre, de ce que la plus grande ville du monde voulait bien lui laisser au bord de cette autoroute, loin des bidonvilles où il se refusait à aller : quelques ordures et parfois quelques pièces. Il haïssait les autres presque autant qu'il se haïssait lui-même.

En arrivant près de ce qu'il était convenu d'appeler sa demeure, Javier n'avait pas cherché à être discret. Comme pour tout le reste à présent, il ne s'en préoccupait plus. Jorge, qui avait gardé l'habitude d'être toujours sur le qui-vive, avait saisi sa vieille machette par précaution. Tuer pour défendre sa peau ne l'effrayait nullement. A vrai dire même, ça l'excitait plutôt. Il s'était posté en embuscade près de l'entrée improvisée de sa tanière. La vie dans la rue était truffée de dangers mortels. On y tuait parfois pour une paire de chaussures usées, ou même une demi bouteille de mauvais vin. La misère a tendance à vous rendre fou quand elle a le temps pour allié.

Les premières lueurs jaunâtres de l'aube filtraient par les nombreux interstices du pitoyable édifice. Javier avait poussé la porte branlante, et Jorge avait attaqué. Là, comme un chien enragé, comme un animal traqué et acculé, il avait lancé son bras armé en avant dans l'espoir de décapiter d'un coup sec son visiteur indésirable.

- ¡ *Carroña* ! avait-il craché à l'encontre de celui-ci.

Javier avait instinctivement levé le bras gauche pour parer ce coup qui, autrement, n'aurait pas manqué de lui faire perdre la tête. Lui aussi n'était plus rien qu'une créature redevenue sauvage mais Jorge ne pouvait pas savoir à quel point. Il avait lancé son poing droit en avant, et atteint le vieux clochard au niveau du plexus solaire. Le souffle coupé par la violence du coup, celui-ci était tombé à genoux en poussant un curieux râle. Javier lui avait saisi le poignet et avait serré, serré, aussi fort qu'il le pouvait. Ses ongles s'étaient enfoncés dans la chair de l'autre. Les doigts de Jorge avaient relâché la machette qui était tombée par terre avec un bruit mat. La douleur était terrible. Il sentait qu'il pleurerait mais à peine !

Dans la lumière du petit matin, il avait levé les yeux vers ce salopard qui venait l'agresser. Tandis que celui-ci se baissait sans lâcher son bras tendu, pour ramasser la machette, il l'avait vu soudain très nettement. Un frisson d'effroi l'avait saisi, et il avait compris. L'homme était nu. Tout son corps n'était qu'une masse de boursouflures rosâtres et de vilaines croûtes séchées. De profondes crevasses sillonnaient son épiderme. Ses pieds, eux, étaient couverts d'un mélange de boue et de sang séché. Il

n'avait plus que des touffes de cheveux éparées au sommet du crâne. Jorge avait su à cet instant que le moment était venu pour lui de payer ses crimes. Ses malheurs allaient prendre fin ce jour même, à l'heure précise où on exécute habituellement les condamnés à mort. Misérablement agenouillé sur un reste de moquette pourrie, il avait à peine eu la force de murmurer.

- ¿ Eres un demonio del alba ? ¿ Eso es ? ... ¿ un tzitzima ?
¡ Di yo !

Pour toute réponse, Javier avait abattu la lourde machette de toutes ses forces sur le vieillard. La large lame avait pénétré le cou au niveau de l'os hyoïde. Elle avait tranché net les deux carotides avec le muscle sterno-cléido-mastoïdien. Un véritable geyser de sang avait aussitôt jailli de la plaie. Le vieux avait gargouillé une dernière plainte tandis qu'il repeignait déjà son bourreau de pourpre. Javier émit un rire nerveux en abattant une nouvelle fois sa machette. Il était fort, il était vivant, et il éprouvait un plaisir fou à faire souffrir ce vieil ivrogne qu'il ne connaissait pas cinq minutes plus tôt. Il avait frappé, et frappé encore, pour qu'il endure le même mal que lui, complètement. La tête, la poitrine, l'abdomen, les jambes : tout y était passé. Cela avait duré en tout plus de huit minutes, méthodiques et rigoureuses, avant qu'il ne finisse par s'arrêter, haletant. Il ne l'avait pas tué, non : il l'avait massacré, et dégradé. Il avait cherché à l'humilier jusque dans la mort et même au-delà.

Jorge Montoya-Escalante n'était plus à présent qu'une masse de chairs ruisselantes, d'organes déchirés et d'os broyés, dans une charpie de haillons crasseux. De petites bulles roses moussaient de ses poumons désormais à l'air libre entre les pans de son manteau de toile épaisse. Le contenu partiellement digéré de son estomac se répandait sur ses intestins débités, souillant son pantalon haché. Une bonne partie du foie était plantée sur l'une des côtes brisées, et repliée avec un morceau du sternum et du grand pectoral. Les deux artères iliaques, elles, béaient sanguinolentes sur le côlon droit curieusement retourné. Plus haut, seul un mince lambeau de chair tordue et garnie de tissu, maintenait encore son bras gauche au reste de son corps. La tête, elle, avait étonnamment été épargnée, et le regard vitreux du vieil homme ne contemplait plus rien depuis déjà plusieurs minutes.

Javier avait fini par relâcher l'étreinte implacable de ses doigts autour du manche de la machette. Il s'était agenouillé près du cadavre du clochard, et avait écarté en grand les pans de son manteau. Il avait faim. Il ne s'en était pas rendu compte jusqu'à présent mais il avait même très, très faim. Il mourait littéralement de faim ! Alors, il s'était penché doucement sur le corps, jusqu'à se mettre à quatre pattes... et il avait commencé à manger.

Il avait saisi un morceau du foie, et l'avait lentement porté à sa bouche. Il avait mastiqué ce bout de viande humaine un moment avant de l'avalé. Ce n'était ni bon ni mauvais. En fait, le carcinovirus en se propageant avait détruit définitivement ses cellules gustatives et olfactives. A présent, plus rien n'avait de goût ni de parfum pour lui. Il ne lui restait que la douleur, la colère, le désir, et la haine.

Il avait attaqué le poumon gauche avec appétit, léché le sang encore tiède de sa victime, et ne s'était arrêté qu'une fois rassasié. Dehors, le soleil était levé et la chaleur commençait à grimper. Il avait si mal que l'idée de ressentir sur sa peau à vif les effets de ses rayons l'avait dissuadé de quitter la cahute où il venait de prendre son « petit déjeuner ». Il avait alors pris le temps de fouiller celle-ci. Désormais, elle lui appartenait ainsi que tout son contenu nauséabond. Mais il n'avait rien trouvé d'intéressant. D'ailleurs rien ne l'intéressait plus, à part peut-être l'intense satisfaction qu'il ressentait à pouvoir profiter de cette nouvelle chance qui lui avait été offerte, et aussi de faire souffrir tous ceux et celles qui se mettaient sur son chemin. Il s'était recroquevillé dans le coin le plus sombre du taudis et avait attendu là, sans penser à rien, tremblant à peine malgré ses intolérables douleurs.

* * *

Lucilia était arrivée très vite. Elle, et son armée de sœurs, étaient toujours les premières sur un bon repas. L'odeur douce-amère de la mort les avait guidé aussi sûrement qu'une piste de feu guide un avion dans l'obscurité de la nuit. Elle avait survolé ce nouveau festin un petit moment, humant dans l'air la promesse d'une orgie de nourriture, puis elle s'était posée sur un gros morceau d'intestin encore chaud.

Tandis qu'elle aspirait les succulents fluides corporels de ce cadavre qui s'offrait généreusement à elle, beaucoup de ses sœurs étaient allées pondre sur l'autre homme prostré au bout de la pièce. Elle le connaissait. Elle l'avait suivi depuis la veille après lui avoir confié ses propres œufs.

Les êtres humains étaient vraiment une espèce formidable. Depuis toujours, leur folie avait permis à la grande race des mouches de prospérer : guerre, famine, pollution, insalubrité, autant de chances pour elles de trouver partout et en abondance ce qu'elles cherchaient. Et puis il y avait celui-là : encore plus séduisant que les autres... Et pourtant vivant !

* * *

Javier rouvrit les yeux. Il n'avait pas dormi car, depuis son retour du coma et de l'enfer, il n'avait pas éprouvé le besoin de sommeil une seule seconde. La douleur qui le crucifiait était de toute façon bien trop aigue pour qu'il puisse espérer trouver une forme quelconque de repos désormais. Une journée s'était écoulée depuis qu'il était arrivé dans cette bicoque branlante, et avait transformé son précédent locataire en ragoût de tripes.

Il les sentait en lui depuis des heures déjà. Elles étaient là qui grouillaient dans chacune de ses plaies ouvertes. Déposés par d'innombrables petites mouches vertes, les œufs avaient rapidement donné de petites larves blanchâtres qui gigotaient maintenant par centaines dans les crevasses de son corps, et sous son épiderme tuméfié et rougi. Quoiqu'elles aient pu faire pour ça, ces larves l'aidaient à moins souffrir : ça aussi il le sentait en lui. Il ressentait toujours autant de haine morbide mais au moins les asticots allaient lui permettre de l'exprimer sans trop d'inconfort. Il se mit à rire, de plus en plus fort, aux éclats ! Il en saisit un entre ses doigts, essayant de faire montre d'un soupçon de délicatesse envers l'infime créature aveugle, et l'amena à hauteur des yeux pour l'observer un instant. Puis il tendit sa langue pour l'y déposer... et il l'aval.

Dehors, l'implacable soleil s'apprêtait à passer derrière l'horizon une fois de plus. Il allait pouvoir sortir de là pour se mettre en chasse. Toute le journée, il n'avait pensé qu'à une seule et unique personne jusqu'à l'obsession : Ana... La petite stagiaire de la société où il avait été cadre dans sa vie d'avant. Cette adorable petite garce qui aimait tant se donner à lui. Il en avait envie maintenant. Il voulait qu'elle retrouve son amant et qu'elle subisse toute sa haine. Oui... il allait lui faire très mal !

* * *

Guillermo Quiroz et Lorenzo Domínguez étaient tout deux de patrouille sur l'*autopista a querétaro*. Le central les avait averti en début d'après-midi qu'un fugitif, échappé du camp de quarantaine installé par l'armée à *Los Remedios*, se trouvait peut-être aux alentours de l'autoroute. Selon les précisions qui leur avaient été communiquées, il devait être nu, dangereux et pire que tout : contagieux ! Et au vu du nombre des personnels militaires et civils lancés à sa poursuite, le gars devait être un sacré salopard.

Après avoir inspecté les refuges et les quelques bâtiments d'entretien situés les plus au nord du tronçon dont ils avaient la charge, ils garèrent leur imposant Toyota Station Wagon dans la petite allée du dépôt A7. L'idée de tomber sur un type nu et malade au bord de l'autoroute ne leur paraissait pas vraiment dangereuse mais Lorenzo retira tout de même de son logement

le fusil à pompe qui trônait à l'avant de leur véhicule, et le prit avec lui. Ils jetèrent un coup d'œil rapide aux alentours sans trouver quoi que ce soit d'intéressant, et c'est au moment où ils s'apprêtaient à repartir que Guillermo se rappela de la présence, non loin de là, de la « résidence d'été » du vieux Jorge.

La brigade routière l'avait déjà arraisonné à deux reprises pour des petits délits. La première fois, complètement ivre, il s'était amusé à lancer des pierres, des bouteilles vides, et des morceaux de bois, sur les voitures passant à proximité. Il s'en était tiré avec une nuit en cellule de dégrisement, et la menace d'un internement s'il recommençait. La seconde, il avait sorti sa queue devant une représentante locale d'ATD quart-monde venue voir ce qu'elle pouvait faire pour lui. Ça aurait très bien pu en rester là s'il n'avait pas commencé à s'astiquer en lui tenant des propos circonstanciés. La pauvre fille en avait rendu son tablier... Alors, il avait dû faire deux mois de prison, puis on l'avait laissé regagner les quatre planches branlantes et les deux tôles rouillées qui constituaient ici-bas son antichambre au cimetière.

C'est Guillermo qui avait trouvé la faille chez le vieux fou. Il lui avait suffi de quelques cigarettes offertes pour que l'autre le trouva soudain sympathique. Les rapports entre les forces de police et le lunatique clochard ne s'en étaient que mieux portés à compter de ce jour-là. Il y avait maintenant presque un an de ça.

- Eh Lorenzo ! J'ai bien envie de passer voir le vieux Jorge. Histoire de lui demander si par hasard il n'aurait rien vu ou entendu. Cinglé comme il est, il serait foutu de nous l'avoir retrouvé notre bonhomme.

Son collègue le regarda en fronçant les sourcils. Il eut un rictus et prit l'air de celui qui se cherche une excuse pour éviter une corvée. Puis, chassant l'air de la main, il fit signe qu'il laissait tomber toute contestation.

- Bon ok... Mais je te préviens, c'est toi qui lui parle. Je ne veux même pas jeter un œil sur cette vieille serpillière puante.

Guillermo esquissa un large sourire amusé.

- D'accord... T'en fais pas, j'ai pas l'intention de m'inviter chez lui pour la soirée !

Les deux officiers de police tournèrent de nouveau les talons, et prirent la direction du petit bois situé derrière le dépôt A7. Ils marchèrent pendant quelques minutes parmi les hautes herbes et les appareils électroménagers abandonnés là en une décharge sauvage, avant d'arriver en vue de la bicoque. La nuit commençait à tomber et Guillermo, en tête de cortège, alluma sa torche électrique. Lorenzo, qui ne portait guère Jorge dans son cœur, resta volontairement en arrière.

- Oh, Jorge ! C'est moi, Guillermo Quiroz... Je passais par là et j'ai eu envie de venir te dire un petit bonjour.

Il s'approcha lentement de la porte, précautionneusement, sachant que l'autre pouvait fort bien être saoul et, du coup, se montrer excessivement violent. Tenant sa lampe d'une main, il la poussa de l'autre en restant prudemment sur ses gardes. Mais la surprise ne fut pas celle à laquelle il s'attendait. Sitôt la porte ouverte, une nuée compacte de mouches affolées se rua hors de l'habitation dans un vrombissement d'ailes effrayant. Celles-ci disparurent aussitôt mais Guillermo lâcha un juron en reculant de deux pas.

- Putain, qu'est-ce que c'est... ?

Il chassa frénétiquement de la main l'une des bestioles qui s'était prise sous la visière de sa casquette, et braqua ensuite le faisceau de lumière dans l'ouverture. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'il voyait dans le halo jaunâtre de sa torche. Puis, alors qu'il se rapprochait, il distingua la masse pâle formée par les intestins répandus de Jorge, et devina le reste.

Guillermo Quiroz était flic depuis déjà seize ans. Il avait vu des types morts avec une balle dans la tête, des victimes de carambolages déchiquetées, et même un machabée décapité avec une tronçonneuse. Il pensait s'être endurci, s'être même plus ou moins habitué à la vision de la mort avec le temps. Mais ça n'empêcha pas son estomac de se soulever lorsqu'il comprit que ce qu'il contemplait là, était les restes de Jorge Montoya-Escalante. Il s'accroupit, et tout en se tenant le ventre, il rendit son déjeuner en émettant un bruit évoquant celui d'une évacuation d'eau à moitié bouchée. Bile et *panucho* digéré se répandirent mollement sur le sol, tandis qu'il crachait ce qui lui restait dans la bouche.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Oh, ça va ? demanda Lorenzo, qui, de là où il se trouvait, ne pouvait rien voir de l'intérieur de la baraque.

Guillermo n'eut le temps de rien faire ni de rien dire. Il ne fit qu'entrevoir un mouvement rapide près de la bouillie de cadavre allongée devant lui : un reflet métallique à l'éclat de sa lampe torche et puis, dans la fraction de seconde qui suivit, huit centimètres d'acier s'enfoncèrent dans son crâne. D'un seul coup net, la machette trancha sa casquette, transperça le cuir chevelu, brisa l'os frontal, et fendit le cerveau jusqu'à l'œil. Il ne ressentit en fait qu'un choc sourd sur la tête, comme s'il s'était cogné. Il eut envie de parler pour appeler Lorenzo mais son corps avait cessé de réagir de façon cohérente. Il gargouilla en tremblant, et fut soudain tiré à l'intérieur avec force. Il s'effondra comme une masse sur le cadavre de Jorge. Son visage, grand ouvert avec la machette toujours plantée dedans, atterrit sur la cuisse droite du malheureux clochard. Là, il ne

mourut pas tout de suite. Il fallut plusieurs minutes pour que toute trace de conscience s'éteigne à jamais en lui, et durant cet interminable laps de temps, il n'eut qu'un duodénum et une rate grouillant de vermine pour tout paysage à contempler. Son sang lui masqua rapidement la vue, et son ultime sensation fut celle de sa main gigotant frénétiquement contre sa jambe.

Lorenzo, lui, était proprement médusé par ce qu'il venait de voir. Il resta interdit un court instant, juste le temps pour lui de réaliser qu'il venait soudainement de basculer de sa paisible routine policière, au cauchemar de l'inattendu. Se ressaisissant, il arma son fusil et avança pour porter secours à son ami.

- Guillermo !!!

C'est alors qu'il vit l'agresseur... Il avait d'abord pensé en toute logique que c'était le vieux Jorge, devenu complètement fou, qui avait frappé son collègue. Mais l'homme qui se tenait maintenant devant lui dans l'encadrement de la cahute, ne lui ressemblait en rien. Lorenzo se souvenait avoir vu quelques années plus tôt, deux des films de la série des « *nightmare on Elm street* ». Le héros était un horrible type à la peau brûlée affublé d'un chapeau, d'un ridicule pull-over rayé rouge et vert, et d'une paire de gants métalliques ornés de longs scalpels dont il se servait pour tuer tout ceux qui lui passaient sous les mains : Freddy Krueger ! Eh bien ce gars là lui ressemblait comme un frère : mais un frère qui aurait eu encore moins de chance !

Il était entièrement nu et son corps était recouvert de sortes de plaques, comme de l'eczéma, ou peut-être des cicatrices de brûlures. Il avait la peau gercée et craquelée, et des lambeaux d'épiderme parcheminé flottaient au vent. Il était maculé de sang séché de la tête aux pieds. Quelques brindilles et autres feuilles mortes, témoignages de son récent périple à travers le parc, étaient restées collées sur ses jambes. Il ne comprit pas pourquoi, car il se tenait encore trop loin de lui pour ça mais l'autre semblait agité d'une infinité de petits spasmes nerveux, qui secouaient sa chair comme autant de frissons. C'était les larves de mouche qui nettoyaient les plaies et dévoraient les excédents tumoraux provoqués par le carcinovirus. Mais bien sûr, aucun homme normal n'aurait jamais pu, d'un simple coup d'œil, en arriver à cette conclusion répugnante. Enfin, le pire était peut-être ses yeux. Des yeux fous, exorbités... Ceux d'un dément criminel, ou d'un damné. Les yeux d'un homme qu'on a torturé sans cesse jusqu'à la folie furieuse. Et à la main, il tenait le pistolet de son collègue !

Lorenzo ne chercha même pas à réfléchir devant un tel spectacle. Il pointa son fusil et appuya sur la détente. Aussitôt, le Remington 870 SM cracha le feu dans un bruit de tonnerre. Le type prit le plus gros du coup dans le flanc gauche, du fait de sa posture. Il recula un peu et se vautra dans le tas d'ordures

accumulées par Jorge lors de ses pérégrinations. La police de la route mexicaine, qui avait souvent affaire à des trafiquants de drogue bien armés et très dangereux, ne lésinait pas sur les moyens, et employait depuis déjà plusieurs années pour ses fusils, des cartouches duplex magnum, qui vous envoyaient 53 grammes de plomb dans les tripes, avec un taux de pénétration et une précision exceptionnels. Le contenu d'une seule d'entre elles, bien placé, suffisait à tuer net n'importe qui.

Mais Javier Sandoval n'était plus n'importe qui. Son mal était tel qu'il ne ressentait plus aucune autre douleur, et les billes de plombs ne firent que le chatouiller. Bien sûr, elles occasionnèrent tout de même de sérieux dégâts internes mais la masse de carcinomes qui lui servait maintenant d'épiderme, était suffisamment dure et épaisse pour avoir freiné celles-ci. Il resta allongé là, le temps que sa haine et sa colère reprennent le dessus. Il se moquait bien d'être blessé, il se moquait même de saigner comme un porc éventré : il n'était plus que violence et ne désirait qu'une seule chose : l'exprimer !

Lorenzo, encore abasourdi, commit une énorme erreur en n'actionnant pas la pompe de son fusil de façon à le réarmer. Il se précipita pour aider Guillermo, qui agonisait toujours dans la cabane, convaincu d'avoir expédié l'autre abomination en enfer. Occupé à parler à son ami mourant, écoeuré au-delà de toute chose par le répugnant spectacle de son visage fendu, et par l'odeur putride du cadavre du vieux Jorge ; désespéré par son impuissance à pouvoir faire quoi que ce soit d'utile, il ne vit pas Javier pivoter sur lui-même dans la fange boueuse, et se redresser maladroitement. Il ne le vit pas non plus ramasser le Smith & Wesson model 10 tombé à côté de lui. Par contre, il l'entendit armer le chien du pistolet. Les yeux pleins de larmes, il réalisa trop tard son imprudence. Il se jeta en avant aussi vite qu'il le put pour s'abriter mais déjà une détonation se faisait entendre dans son dos.

Vulgairement parlant, il serait assez correct de dire que la première balle lui troua le cul. Le projectile de .38 SP entra en plein milieu du grand fessier droit, brisa le bassin et le col du fémur, et déchira aussi l'artère fémorale circonflexe, avant de ressortir par devant. Lorenzo hurla en crachant de douleur, et s'effondra lourdement contre la paroi branlante. Il n'y voyait presque rien et se sentait au bord de l'évanouissement. Où donc était son fusil ? Il lui fallait impérativement le retrouver. Il se sentait comme un lapin pris au piège dans son terrier. Il ne voulait pas mourir. Pas comme ça, non ! Il rampa sur trente centimètres en se tirant, et en soufflant comme une locomotive emballée. Une terreur sans nom lui dévorait l'esprit. Puis une seconde détonation claqua, avec presque immédiatement une nouvelle douleur fulgurante dans le ventre. Une troisième, et

les poumons en feu. Ne pas mourir ! Ne pas mourir ! Où est ce putain de fusil ? Une quatrième détonation, et sa tête explosa en une large gerbe de sang, de cervelle, et d'os.

Javier Sandoval tira les deux dernières balles du barillet dans le cadavre de Lorenzo. Puis, son nouveau jouet étant vide, il le laissa tomber et s'empara du fusil qui traînait là. Il sortit de la demeure de Jorge Montoya-Escalante, et laissa les clefs à ses amies les mouches. Il quitta le petit bois et gagna le dépôt A7, où l'attendait le Land Cruiser des deux policiers qu'il venait de tuer. Là, tranquillement, il entreprit de fouiller le véhicule, et s'empara de la trousse de premiers soins. Il saignait beaucoup, et savait qu'à terme, il risquait d'en mourir. Son inconcevable souffrance le maintenait éveillé. Impossible pour lui de perdre conscience, impossible de mourir, impossible de s'arrêter de haïr. Il s'entoura la taille de gaze et de pansements, qu'il fixa tant bien que mal à l'aide de sparadrap.

- Ca ira pour un temps, pensa-t-il.

Il jeta le reste de la trousse au loin dans les graviers, et se concentra sur le poncho en plastique qu'il venait de découvrir. Un simple carré de toile imperméable bleue, avec un trou au centre, et une belle inscription « *policía* » dans le dos. Il décida de l'enfiler afin d'avoir l'air un peu plus discret, car il avait compris que sa deuxième chance risquait fort de tourner court s'il ne faisait pas un peu plus attention à lui. Il n'aurait jamais pu supporter de vêtements moins amples, ni continuer à se promener aussi nu qu'à l'instant de sa naissance. Ce poncho était une solution acceptable, qui masquerait son état sans trop l'incommoder.

Il s'installa derrière le volant, et démarra en tournant la clé restée sur le contact. Il réarma le fusil à pompe qu'il posa sur le siège passager, et quitta lentement l'allée menant au dépôt. Il prit l'autoroute et changea de direction un peu plus loin pour gagner Tepexpan.

C'est là qu'elle habitait...

Vendredi 13 Juillet 2007.

Robbie ne quittait quasiment plus son labo au Goddard Space Flight Center. Il avait envoyé sa femme Abigail, leurs cinq enfants, et ses 21 cannes à pêche, dans leur résidence d'été de Cape May. Les mettre tous à l'abri là-bas était bien le moins qu'il puisse faire, sachant parfaitement ce qui les attendait avec l'arrivée imminente des nuages solaires. Le sous-sol de la villa était assez profond, et ses murs assez épais, pour arrêter la majeure partie des radiations. Il y avait donc entreposé dans un grand coffre métallique, tout le matériel dont lui et sa famille pourraient avoir besoin après la tempête de particules : un petit groupe électrogène, un récepteur mondial, trois walkie-talkie multi-bandes, plusieurs torches électriques, des piles, et des batteries en quantités suffisantes, deux ordinateurs portables, une puissante lunette astronomique autopilotée, et ses filtres destinés à l'observation du soleil et de sa couronne.

La famille avait amoncelé là bien assez de nourriture, de médicaments et d'eau minérale, pour tenir un siège de plusieurs mois. Robbie avait aussi fait l'acquisition, deux jours plus tôt, d'une carabine de chasse Steyr-Mannlicher et d'un pistolet Colt King Cobra 6", avec suffisamment de munitions pour s'assurer que sa famille serait bien protégée dans ce coin isolé du New-Jersey, quand les flics seraient occupés ailleurs. Et à coup sûr, ils allaient l'être !

Enfin, il avait acheté un vieux véhicule tout-terrain Dodge de la dernière guerre, et l'avait fait convoyer jusque là-bas. Sa grande simplicité mécanique et sa robustesse lui permettraient de passer sans peine le cap de la tempête solaire, à condition que ses batteries soient protégées. Avec rien moins que vingt

jerrycans d'essence d'avance, et un réservoir plein, il pourrait rouler un bon moment, même dans l'éventualité où le retour à une situation normale prendrait plus de temps que prévu.

Une bible, un guide de survie, et un manuel des premiers secours complétaient l'opération « after dusk » personnelle de l'astrophysicien. Car Robbie prenait très au sérieux ce qui allait se produire. Etant croyant et pratiquant, l'apocalypse pour lui n'était pas qu'un simple mot de vocabulaire détourné de son sens premier par le marketing et par Hollywood. Il croyait à la colère de Dieu, encore que sa conception de Dieu était assez différente de l'image traditionnelle qu'on en donnait dans les églises. Robbie était pourtant issu d'une famille athée. Il avait été élevé dans l'ignorance la plus parfaite des saintes écritures, et avait fait ses études d'astrophysique et de physique nucléaire sans se soucier une seule seconde du salut de son âme.

Dans le cadre de ses recherches, toujours plus poussées sur l'infiniment petit et l'infiniment grand, il avait posé son regard là où bien peu d'hommes le faisaient au cours leur existence. A cette époque là, il ne savait plus compter qu'en nanomètres ou en années-lumière. Il pouvait disserter des heures durant des plus incroyables secrets de la matière, ou bien de la formation de notre univers, et captiver de la sorte le moins passionné des auditoires aussi longtemps qu'il le voulait. C'était chez lui plus qu'un talent : c'était un don.

Ainsi, jusqu'à la naissance de Sean, son premier bébé : son unique fils, il n'y avait pas eu de place, dans son esprit ni dans son cœur, pour Dieu. En le tenant dans ses bras, en ressentant toute cette gratitude, cette affection, et cet amour qu'il portait à sa femme pour ce présent sans égal qu'est la venue au monde d'un enfant, ses convictions mathématiques avaient légèrement chancelé. Oh, pas assez pour transformer le savant en ascète mais suffisamment pour ouvrir une brèche dans sa muraille de certitudes, et laisser entrer en lui la lumière du doute et de la foi.

Le simple gazouillis baveux de son fils avait fait office de chœur des anges. Durant les mois qui suivirent, il réfléchit à la possibilité que, dans notre bel univers, tout n'était peut-être pas qu'énergie et matière. Qu'une conscience prenait certainement part sur les choses et les êtres. Qu'on pouvait certes expliquer les mécanismes de la procréation mais pas définir l'âme et ses mystères d'une façon scientifique qui soit probante. C'est alors qu'il était tombé sur un article paru dans *American Scientist*, et traitant de l'anthropie. On y parlait du rôle de l'homme dans le cosmos : de sa place privilégiée d'observateur, qui ne pouvait pas être le fruit d'un quelconque hasard biologique. C'est notre propre conscience, notre âme, qui nous prouvait que, sans elle, le reste n'avait aucune raison d'exister. L'univers avait besoin

de cette conscience pour assurer sa cohésion, aussi sûrement qu'un moteur avait besoin de son carburant pour fonctionner.

Oui, pour Robbie, le doute n'était plus permis. Il y avait au-dessus de nous « quelque chose ». Ce quelque chose pouvait être bon ou mauvais, bénéfique ou néfaste selon l'interprétation qu'on en faisait à titre personnel mais il était là !

Et, loin de limiter sa vision scientifique, l'anthropie l'avait même enrichi, en lui procurant un nouveau champ d'études et une nouvelle variable pour ses insaisissables équations. Il se pouvait même bien que, dans la conscience humaine, se cache cette jonction entre mécanique quantique et physique relativiste, qui, depuis le début du 20^e siècle et les travaux d'Einstein, Bors, Fermi, ou encore Dirac, étaient à la fois complémentaires et incompatibles entre elles.

Robbie s'était intéressé aux religions, à la théologie, au folklore, et aux mythes. Il avait acheté et lu sa première bible sous les yeux ébahis de son épouse, qui, bien que croyante, n'aurait jamais cru possible un tel miracle de conversion. Il s'était ensuite fait baptiser, et avait insisté pour que ses enfants le soient eux-aussi.

Il avait ensuite écrit et fait publier plusieurs articles sur sa vision personnelle de l'anthropie. Il avait exposé une ébauche de théorie sur le lien probable entre la conscience universelle et notre réalité physique. Bien que raillé et critiqué par pas mal de ses confrères, il avait poursuivi ses recherches anthropiques en dilettante, tout en acceptant de prendre en parallèle la tête du projet Weatherman, consacré à l'étude et à la surveillance de l'activité solaire. Le GSFC et la NASA lui attribuaient depuis un budget tout à fait correct, et ses autres activités de conseiller scientifique et de conférencier arrondissaient ses fins de mois, bien au-delà de ce qu'un bon chrétien avait besoin de gagner pour être pleinement satisfait. Aussi, lui et sa femme s'étaient-ils également investis dans diverses œuvres locales de charité, qui bénéficiaient depuis de leurs largesses. Les études ainsi que l'avenir de leurs enfants étaient assurés, de même que leurs retraites à tous les deux. Mais tout cela avait un prix : celui de milliers d'heures d'un travail acharné, qui privaient souvent les siens de sa présence.

Aussi, depuis le 18 Juin, Robbie et son équipe ne cessaient de corriger et de repenser en profondeur tous leurs modèles de prévisions héliosismiques. Rien, dans les analyses ou la théorie, ne permettait d'expliquer l'incroyable furie qui secouait depuis presque un mois notre bon vieux soleil. Si, en son for intérieur, Robbie voyait là toute l'ironie de Dieu qui, d'un claquement de doigts, montrait aux hommes que toute leur science n'était rien au regard de son pouvoir, le savant, lui, ne s'y retrouvait plus.

Et le pire, c'est qu'il allait devoir épauler les représentants du gouvernement en leur apportant son crédit scientifique durant toutes les prochaines conférences de presse. Les media allaient se l'arracher, et avec un peu de chance, le citoyen lambda en le voyant ainsi, l'associerait à jamais à la tragédie qu'il allait vivre, ce qui n'était pas vraiment réjouissant. Et tout ça pour quoi ? Pour être amené à reconnaître officiellement et en public, qu'il n'avait tout simplement pas la moindre idée de ce qui se passait !

Et puis bien sûr, cette saloperie de téléphone n'arrêtait plus de sonner : la maison blanche, le département de la défense, le ministère de la santé, la presse, la NASA, le NCAR, le JILA, le NSO, les observatoires astronomiques du monde entier, sa femme Abigaïl, et maintenant le FBI ! ... Le FBI ???

- Vous avez dit le FBI ?

- Oui professeur Mc Sisley. Enfin plus précisément je suis directrice adjointe chargée au National Center for the Analysis of Violent Crime, à Quantico.

- Bon... Et que puis-je faire pour vous madame Dupré ?

- Eh bien, c'est un peu délicat à expliquer comme ça par téléphone mais disons que je vous appelle au sujet de vos travaux sur la théorie de l'anthropie.

Robbie resta bouche bée durant une longue seconde.

- Pardon ?

- Vous êtes bien l'auteur de plusieurs articles parus dans The American Scientist portant sur une théorie selon laquelle, il y aurait une sorte de « conscience universelle » qui viendrait, et là je vous cite, « compléter le schéma traditionnel énergie-matière » ?

- Euh, oui... oui, c'est bien moi. Mais ne me dites pas que le FBI a besoin de précisions sur cette hypothèse pour résoudre un crime. Je veux dire... Enfin ce n'est qu'une idée, une vision de l'esprit qui ne repose sur aucune observation ni aucun calcul.

- Oui, je sais tout ça professeur. En fait, je ne suis pas très versée dans la science, à part la criminologie. Seulement... Eh bien voilà, dans le cadre d'une importante enquête que je mène actuellement, je suis confrontée à une série de faits qui, je dois l'avouer, me laissent assez perplexe.

Robbie se demanda ironiquement s'il était soudain devenu la seule personne au monde à pouvoir régler les problèmes des autres. Il était parfaitement estomaqué par cet appel.

- Ecoutez-moi madame Dupré. En toute autre circonstance, je me serais fait une joie de vous aider dans votre enquête mais comme vous le savez peut-être, notre soleil nous joue quelques mauvais tours en ce moment, et sans vouloir vous manquer de respect ou de courtoisie, je doute de pouvoir vous trouver un créneau dans mon emploi du temps actuel, voyez-vous ? Aussi,

si vous pouviez avoir l'amabilité de me rappeler disons... après la fin du monde, ce serait parfait.

Helen, qui s'attendait plus ou moins à ce genre de réponse, ne s'en offusqua pas, et garda son calme.

- Et si je vous disais que je sais peut-être qui est à l'origine de ces étranges phénomènes liés au soleil, seriez-vous plus enclin à m'écouter professeur ? Car je doute que vous ayez une bonne explication scientifique à fournir à la presse.

- Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Vous plaisantez ?

- En un sens j'aimerais bien... Mais non, je ne plaisante pas du tout, je vous assure.

- Attendez voir : vous pensez réellement ce que vous venez de me dire ? Que « quelqu'un » est à l'origine de tout ça ?

- Disons que c'est une idée... une vision de l'esprit. Mais je vous l'ai dit, j'ai des faits assez troublants qui méritent que vous me donniez votre avis sur eux.

- Bon... Allez-y, je vous écoute.

- Non professeur, vous et moi sommes très occupés en ce moment, et je préférerais vous rencontrer pour ça.

- Eh bien ça risque d'être difficile. Je n'ai rien avant lundi soir 22h00 à vous proposer, à cause des déclarations que la maison blanche va faire au sujet des risques liés aux nuages de particules. Et c'est pour ce soir à 18h00 sur toutes les chaînes de télé.

- Bon très bien. On dit lundi soir, dix heures et demi, au Queen Mary sur King Albert Terrace, vous connaissez ?

- Non mais ne vous en faites pas, je trouverai. Quel type de cuisine ?

- C'est un restaurant de poisson très agréable. Et c'est moi qui invite et qui réserve.

- Bon. Je ne sais pas si vous êtes folle à lier ou quoi mais je commence déjà à vous trouver plutôt sympathique. A lundi soir alors.

Ils rattachèrent et Robbie resta quelques instants les yeux dans le vague, à se demander ce qu'une directrice du FBI allait bien pouvoir lui raconter qui mérite une entrevue discrète dans un restaurant. Mais dans l'immédiat, il avait plus urgent à faire.

* * *

Sanja se réveilla en sursaut dans son lit de camp. Elle venait de voir en rêve le bébé des Sandoval. Le petit garçon de quatre ans y était recouvert d'une masse grouillante d'horribles mouches vertes, et pleurait en se débattant vainement. Sanja se sentait près de lui et voulait l'aider mais sa sœur cadette Luisa hurlait non loin de là, les jambes broyées par les restes de leur maison familiale. Elle l'appelait, la suppliait de venir lui porter

secours. Elle ne la voyait pas mais elle savait qu'elle était là. Elle était forcément là.

Pourtant non : ce n'était qu'un cauchemar de plus. Sa sœur était morte en 1985 durant le terrible séisme, et le pauvre petit Alejandro, lui, était allé rejoindre sa mère au ciel. Il était mort dans les mêmes intolérables conditions qu'elle le surlendemain. Ses cris atroces, les cris d'un petit enfant que la maladie torture jusqu'à le réduire en bouillie organique, avaient résonné entre les murs du MBL au point que plusieurs infirmières mais aussi des chercheurs du CDC, en avaient fait des crises de nerfs. On avait bourré le malheureux gamin d'assez de morphine pour occire un cheval mais c'est bien le carcinovirus qui l'avait eu. Et on avait dû incinérer ses restes aussitôt, comme ceux de sa pauvre maman juste avant.

Sanja n'avait pas craqué de cette façon-là. Mais elle avait craqué quand même. Les effets sur l'homme de cette nouvelle maladie étaient terrifiants. Jamais elle n'aurait pensé voir un jour une telle horreur. Même mourir écrasé sous les décombres d'un immeuble était préférable à ça. Cette abomination virale dégradait et déshonorait les gens qu'elle touchait jusque dans la mort. Personne ne méritait de subir ça, et surtout pas un enfant de quatre ans !

Sanja n'avait pas craqué nerveusement, non. Pas encore du moins. Mais son âme cependant s'était fêlée, et à présent, elle sonnait misérablement creux. Elle savait désormais ce que les hommes des sonderkommandos avaient pu ressentir à effectuer leur épouvantable tâche dans les camps de la mort nazis. Elle aussi allait devoir lutter en vain. Bientôt, c'est sûr, des milliers de personnes allaient périr de ce terrible virus, et il faudrait brûler là-aussi tous les cadavres pour tenter de limiter un peu l'épidémie. Le décès d'Alejandro l'avait bouleversé. Elle avait tout de suite aimé ce petit garçon si mignon. Elle avait prié pour que les antiviraux agissent sur lui, elle l'avait soigné et veillé plus que n'importe quel autre patient arrivé au MBL. Et il était mort sans qu'elle ait rien pu faire. Elle ne l'acceptait pas.

Elle resta là dans le noir, une ou deux minutes. Elle avait chaud, et, malgré sa fatigue, elle ne voulait plus dormir. Elle refusait de faire un nouveau cauchemar. Elle n'en pouvait plus de vivre ainsi. Elle repoussa le drap et se leva. La sensation de ses pieds nus sur le sol de plastique tiède monta lentement en elle. Elle se sentait comme un boxeur amateur qui serait tombé par inadvertance sur un Mike Tyson en grande forme ! Elle quitta le dortoir que se partageaient les membres du personnel de l'*hospital español* qui, tout comme elle, n'avaient pas pu bénéficier d'une combinaison étanche, pour travailler auprès des victimes de plus en plus nombreuses du carcinovirus. Vêtue de sa seule chemise de nuit et d'un peignoir en tissu

éponge vert amande, elle gagna son vestiaire, qu'elle ouvrit pour y prendre un tube de médicaments qu'elle glissa dans sa poche. Elle se rendit ensuite au réfectoire, où elle croisa Lupo López et Adelayda Cortez-Guerrero, deux de ses collègues de l'équipe de nuit venus faire une petite pause.

- Ca n'a pas l'air d'aller fort Sanja, fit remarquer la jeune infirmière de 26 ans à son aînée, avec un air plutôt anxieux. Tu n'arrives pas à dormir ?

Adelayda appréciait beaucoup Sanja. Celle-ci l'avait aidé à s'insérer au mieux dans l'équipe de l'hôpital lors de son arrivée. L'infirmière chef s'était toujours montrée gentille et aimable envers elle, malgré son air infiniment triste.

- Non. Enfin je fais des rêves, répondit-elle sans plus de précisions. D'ailleurs elles auraient été inutiles. Tout le monde ici faisait plus ou moins des cauchemars à présent. Et surtout depuis l'annonce de l'horrible assassinat de l'américaine Tracy Norris par Javier Sandoval, devenu fou deux nuits plus tôt.

- Tu devrais prendre quelque chose pour dormir, reprit la jeune femme. Tu as besoin de repos.

- J'ai ce qu'il faut, merci.

Et de poser la boîte de comprimés sur la table.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Lupo l'air intrigué. Je vais finir par devoir me shooter moi aussi, au train où les choses avancent.

Sanja prit le tube et le tourna entre ses doigts.

- De la méthaqualone. Un somnifère. J'en ai pris pendant des années après le tremblement de terre. C'est l'un des rares produits que je supporte bien.

- Fais gaffe quand même, commenta Adelayda.

- Oh, ne t'en fais pas pour moi. La mort nous cerne bien assez comme ça pour que je ne lui facilite pas la tâche.

Elle alla se remplir une carafe d'eau fraîche au distributeur, s'empara d'un verre, et en versa un peu dedans. Elle fit ensuite rouler l'un des comprimés dans sa main gauche et le porta à ses lèvres avant de l'avalier. Elle but deux gorgées, et vida le reste du verre dans l'évier.

- J'ai juste envie de dormir sans faire de rêves. Ni bons, ni mauvais : pas de rêves !

Elle retourna le verre sur le goulot de la carafe, et emporta le tout jusqu'à son lit après avoir souhaité bon courage pour le reste de la nuit à ses deux collègues. Elle tombait de sommeil et n'avait pris de la méthaqualone que parce qu'elle savait que cette drogue l'empêchait de rêver. Mais toute médaille a son revers, et à force d'en prendre depuis des années, elle y était progressivement devenue de moins en moins sensible, et de plus en plus dépendante. En fait, elle en avait déjà pris avant de se coucher vers huit heures et demi. Mais 250 mg c'était depuis

longtemps trop peu pour elle. Elle posa la carafe et le tube de somnifère sur sa table de chevet et se recoucha. Sa tête tournait comme un manège de chevaux de bois mais chaque cheval, ici, avait la tête d'un mort : son père Ernesto, sa sœur Luisa, Randy Laney, Alejandro et Catita Sandoval, Tracy Norris, Balthasar Zazuela... Ils tournaient et tournaient, et la dévisageaient en passant devant elle à chaque nouveau tour.

- Non ... Non ... Partez ! songea-t-elle. Mais tout tournait en elle autant qu'autour d'elle, encore et encore, jusqu'à lui donner mal au cœur.

Vingt minutes après s'être allongée de nouveau, Sanja se redressa très péniblement dans son lit. L'effet hypnotique de la méthaqualone était à son maximum maintenant. Elle chassa de la main les fantômes qui l'assaillaient et voulaient lui voler son sommeil. Avant de l'assommer, la drogue pouvait s'avérer pire que le mal qu'elle soignait, et cette nuit, c'était le cas !

Sans même s'en rendre vraiment compte, Sanja attrapa le tube de médicament. Elle se demanda pourquoi le produit ne faisait pas effet ce soir. En fait, il agissait mais pas comme elle l'aurait souhaité. Elle ne savait déjà plus si elle rêvait ou si elle était assise dans son lit. D'ailleurs y avait-il seulement jamais eu une différence entre ses songes et la réalité ? Le monde réel de Sanja avait souvent été bien pire que ses pires cauchemars.

Elle rêvassa mollement qu'elle débouchait le tube et s'en versait une partie du contenu dans la main. Il lui en fallait plus ce soir pour pouvoir dormir, et travailler demain sans bâiller toutes les trente secondes. Et elle entendait les cris déchirants d'Alejandro dans la pièce voisine. Pauvre gosse. Elle aurait tant aimé avoir un enfant comme lui. Elle aurait aimé l'aimer. Elle aurait aimé sauver sa sœur et ses parents des décombres de leur maison. C'était si dur... Maintenant dans son rêve, elle avalait trois, ou peut-être même quatre comprimés d'un trait, alors que le reste roulait sur le drap blanc devant elle. Elle savait que c'était bien trop mais dans un rêve la posologie n'avait pas vraiment d'importance. Il fallait juste qu'elle dorme un peu...

Et elle se sentait enfin bien maintenant. La méthaqualone avait finalement agi et chassé les spectres qui la hantaient. Elle flottait paisiblement au sein d'un océan fait d'une huile noire et tiède. Elle coulait doucement. Elle sentait de la lumière loin au dessus d'elle. En fait, non... pas une lumière mais plutôt un contraste. Il devait y avoir plus haut comme une obscurité si opaque qu'elle dénotait avec le reste. Elle ressentait ce vide de ténèbres derrière elle, là où ses yeux, même grands ouverts, n'auraient rien pu voir. Et elle continuait de s'enfoncer.

Elle traversa comme une sorte de voile immatériel fait de tristesse. Elle éprouva cette tristesse au plus profond d'elle-même, et se mit aussitôt à pleurer sans pouvoir se retenir. Mais ses larmes n'étaient rien de plus que d'infimes impressions cristallines qui fondaient sur ses joues vaporeuses, avant même d'avoir vraiment commencé à exister. Là, des branches sèches la griffaient et la fouettaient mais elle ne les voyait pas. Elle ne pouvait que les imaginer. Elle était très malheureuse ici. Elle pleurait en silence, poussant sans fin un cri de désespoir muet, sans la moindre idée du temps qui passe, ou peut-être recule : misérablement accrochée comme une peau morte à un arbre tout aussi desséché qu'elle. Quel était donc ce lieu étrange ?

Elle sut soudain qu'elle n'était pas seule ici. Il y en avait des milliers comme elle. Et même plus probablement. Chacun était une tragédie vécue. Il y eut très vite la peur d'une jeune femme violée et assassinée, dont elle prit la place dans une ruelle sordide, un instant fugace. Puis la colère sourde d'un homme qui se sait ruiné et abusé, et qui ne peut plus assumer sa famille ; la terreur d'un petit garçon enfermé dans un placard sombre, et les claquements secs d'un ceinturon de cuir ; la lame tranchante d'un rasoir qui vous taillade les veines, encore et encore, rageusement ; les hurlements furieux d'un pauvre chien devenu fou qui vous déchire la gorge ; le feu implacable qui vous dévore, bloqué sous une poutrelle de béton ; la drogue qui vous brûle le cerveau, et vous laisse sans aucune émotion, et encore tellement... tellement d'autres sensations, toutes aussi horribles que celles-ci, à se succéder en elle : à devenir elle ! Tant de vies brisées, tant de malheur, de souffrance... Elle se laissa transpercer par ces ardentes flèches de mélancolie et de déception jusqu'à ne plus se souvenir d'avoir jamais vécu autre chose que ça.

Et puis il y eut l'enfant sans amour... Lui, c'était encore pire. Il n'était que crainte, fragilité, angoisse. Un trou béant et sans fond, comme un estomac vide qui se creuse pour appeler à manger. Il n'avait aucune histoire, pas de souvenirs, rien ! Il n'était même pas né. Il n'était pas mort non plus, faute d'avoir jamais pu vivre. Il était là, perdu, comme un siphon qui aurait cherché à aspirer une raison d'être, un moyen d'exister. Le ressentir en elle était pour Sanja, une épreuve mille fois plus intolérable que tout ce qu'elle avait jamais eu à endurer. Son âme suffoquait. Instinctivement, elle chercha à le rejeter loin d'elle mais cela déclencha sa colère, et son amertume encore amplifiée se répandit sur elle et en elle, comme une écoeurante douche de mercure. Elle suffoqua, et se débattit comme oiseau empêtré dans du pétrole brut, et chaque nouveau mouvement l'emprisonnait davantage. En enfer... Oh mon Dieu, elle était en enfer !!!

C'est le bruit que fit la carafe d'eau que Sanja avait posé sur sa table de chevet, en se brisant par terre, qui réveilla les autres occupants du dortoir. Alfonso Agredano, encore à demi endormi, fut le premier à comprendre ce qui s'était passé. Dans son lit, Sanja Vidale, l'infirmière chef, ne respirait plus. Il y avait aussi une boîte de médicaments ouverte, et plusieurs comprimés répandus sur le drap et au sol. Il entama au plus vite un massage cardiaque pour ne pas la perdre, et appela ses collègues à la rescousse. Que s'était-il passé ?

Sanja fut rapidement transportée à la salle de réanimation du MBL. Là, Lupo López fut chargé par le docteur Ocegüera-Guajardo de lui administrer un lavage gastrique. Le médecin, lui, de son côté, et avec l'aide d'Adelayda Cortez-Guerrero, s'efforça de maintenir sa collaboratrice en vie. Les trois litres d'eau tiède et salée qu'on lui injecta dans l'estomac permirent d'éliminer la méthahualone non encore assimilée, et ainsi, de la sauver. Mais, si ses chances de s'en tirer étaient à présent très favorables, elle allait encore devoir passer le cap de la nuit, et surtout, ressortir du coma où elle était entrée.

Cet incident marqua profondément le personnel médical travaillant au MBL et à l'hôpital, dès que la nouvelle se fut répandue. Que Sanja Vidale ait tenté de mettre fin à ses jours était perçu avec beaucoup de tristesse, car chacun ici savait qui elle était, et ce qu'il lui devait.

L'enfant était soudain parti. Il s'était décollé d'elle comme une sangsue lâchant prise sous la chaleur d'une flamme. Il avait eu peur de quelque chose de plus terrifiant que lui encore. Et Sanja ne tarda pas à savoir quoi. Dans son esprit malmené, il prit la forme d'un homme noir. Un être infini et éternel dans le temps et dans la malveillance. Il était le maître des malheureux qui erraient là, comme elle maintenant. Il les possédait et se nourrissait de leur déchéance et de leurs souvenirs tragiques. Et il allait l'enchaîner à lui elle-aussi, pour toujours !

Sanja ouvrit les yeux sur un miroir qui lui renvoya l'image de sa vie toute entière. Elle n'aurait jamais cru avoir été aussi misérable. Elle avait passé le plus clair de son existence à se soucier et à regretter, à pleurer les autres et à se sacrifier pour eux. Elle avait oublié de vivre et de rire quand les siens avaient péri lors du tremblement de terre, et elle s'était asséchée. Son ventre s'était asséché, ses seins, son cœur, et finalement son âme s'étaient asséchés ! Il lui avait fallu le secours artificiel d'une drogue pour s'aveugler et se cacher à elle-même la vérité sur son drame personnel. Elle n'avait pas survécu aux siens. Elle n'avait pas porté le deuil : elle était morte aussi ! Mais à

petit feu, silencieusement, dans l'ombre, en singeant la joie pour ne pas gêner les autres : les vivants.

L'être immense s'avança pour la happer. Il était comme une ondulation glaciale rampant sur un lit de glaise humide. Une singularité qu'aucune imagination n'aurait pu concevoir en dehors de la folie. Alors qu'elle allait être ingérée, ou peut-être dissoute, par ce trou noir ruisselant de haine, elle aperçut l'éclat argentique d'un autre miroir, dans lequel se reflétait un soleil flamboyant. Elle pouvait presque sentir sa chaleur. Il dégageait un curieux parfum de sable, de maïs, et de colère.

Sanja regarda le soleil. Elle le fixa intensément pour ne pas penser à l'être étrange qui allait festoyer de son essence : de son moi. Elle voulait voir une dernière fois la beauté et l'éclat du plus chatoyant des symboles de vie. Elle voulait s'y brûler les yeux et s'y consumer entièrement, pour frustrer celui qui n'était somme toute que son maître ici-bas. Elle le regarda de toute ses forces jusqu'à ce qu'il finisse par être parfaitement bleu.

Puis le soleil s'allongea, jusqu'à devenir un néon...

Elle avait la gorge sèche comme un vieux parchemin, et aussi très irritée et un peu douloureuse. Elle toussa et bougea un bras péniblement. Elle entendit le « bip bip » d'un moniteur, et elle sut où elle était. Elle avait mal à la tête et ses oreilles bourdonnaient. Mais elle savait qu'elle avait finalement pu lui échapper. Allongée seule dans son lit en salle de réanimation, elle comprit alors que le carcinovirus ne pourrait plus l'infecter, que sa vie était plus belle qu'elle l'avait cru jusqu'alors, et qu'elle devait tout faire pour retrouver l'enfant sans amour, car il était la clé.

Et elle sut enfin qu'elle en avait fini avec la méthaqualone et avec ses cauchemars. A tout jamais !

Vendredi 13 Juillet 2007.

La nuit était tombée très vite. Javier, toujours au volant du Land Cruiser qu'il avait volé aux deux policiers de la route après les avoir massacré, se mêlait maintenant au trafic routier de la principale voie de contournement de Mexico. Il roulait trop vite et assez dangereusement mais pas beaucoup plus que les autres automobilistes. De plus, avec « *policía* » en gros sur le capot et les flancs, on avait tendance à le laisser passer sans faire aucune histoire. Il remonta à plus de 140 Km/h jusqu'à l'échangeur nord près de Tepalcapa, et prit ensuite la direction d'Ecatepec de Morelos en passant par Coacalco de Barriozábal : une balade d'une bonne trentaine de kilomètres.

Personne ne le remarqua. D'ailleurs, qui se serait soucié d'une voiture de police ne respectant pas le code de la route alors que chacun était angoissé par l'unique sujet de discussion actuel : l'épidémie ! Depuis huit jours, la rumeur cédait de plus en plus le pas à la panique. Presque 1800 cas avaient déjà été recensés à Mexico même et malgré les efforts exceptionnels du gouvernement pour rassurer la population, le bouche à oreille faisait largement office de contre-mesures. On parlait déjà de morts par dizaines, dans des conditions atroces. On disait aussi que les médecins étaient impuissants à faire quoi que ce soit pour aider efficacement leurs patients. Mais en revanche, on ne disait pas encore que certains parmi ces malades devenaient soudainement fous furieux et se baladaient dans des voitures de police volées.

Javier se gara non loin de là où lui et sa famille avaient vécu lorsqu'il était encore un être humain. Il resta là au volant un moment, à observer : à se souvenir. Dans l'obscurité de la

nuit et avec le faible éclairage dont bénéficiait la rue, il ne risquait pas d'être remarqué. Et puis bien sûr : il s'en foutait royalement ! Sa tête le lançait atrocement. Les douleurs de son corps s'étaient un peu apaisées grâce aux bons soins prodigués par ses amies les larves de mouche, qu'il sentait sans cesse gesticuler en lui. Mais ce soir son cerveau était en feu. Les bandages de sa blessure au fusil étaient rouges de sang mais au moins celui-ci ne coulait plus. Pourquoi donc avait-il aussi mal ? Pourquoi ?

Personne en vue. Il ouvrit le portière, saisit le Remington et descendit du 4X4. Il marcha d'un pas ferme et rapide vers l'entrée de la résidence. Avec son poncho sur les épaules, il ressemblait à un fantôme bleuâtre qui se serait échappé d'un asile d'aliénés. En fait, habillé comme ça, il avait tout d'un horrible Zorro exhibitionniste et homicide. Et il est clair qu'en d'autres circonstances, une telle scène aurait prêté à rire. Mais Javier ne riait pas lui. Il traversa le hall et grimpa le vieil escalier de bois qui craqua sous son poids, jusqu'à la porte de leur appartement. Des scellés avaient été apposés et bien sûr, il n'avait plus ses clefs depuis longtemps. La colère monta de nouveau en lui, comme un raz-de-marée. Il ne supportait plus la moindre contrariété, le moindre retard dans l'assouvissement de ses désirs pervers. Il arracha les cachets de cire rageusement, et redescendit dans le hall. Il était peut-être malade et défiguré, rongé par les vers et ivre de haine mais ses souvenirs étaient encore intacts ! Et donc, madame Orozco-Reyes, la gardienne de l'immeuble, devait forcément détenir un double des clefs de leur logement. A cette heure là, la vieille femme devait être à demi assoupie devant son poste de télévision à regarder comme à son habitude un insipide soap-opéra brésilien dans sa énième rediffusion. Il ne l'avait jamais beaucoup apprécié : dès leur emménagement, elle n'avait cessé de les épier plus ou moins discrètement, à la recherche d'une anecdote croustillante à raconter à ses homologues concierges du quartier. Elle n'avait pas pu manquer les violentes disputes que Javier avait eu avec sa femme Catita après que celle-ci ait découvert sa liaison avec Ana, sa stagiaire. Elle avait dû bien se délecter cette grosse truie hypertrophiée, quand son épouse l'avait traité de salaud assez fort pour que tout le monde l'entende jusqu'à Veracruz ! Il était temps de voir si elle allait rire de sa petite visite de courtoisie de ce soir. En dodelinant de la tête à cause de la douleur qui lui vrillait l'encéphale, il frappa à l'un des carreaux de verre dépoli de la porte de la loge. Il savait qu'il devait se montrer un peu patient, le temps pour la sexagénaire de lever son énorme postérieur de son fauteuil, et de gagner le vestibule. Il l'entendit bouger et arriver en traînant les pieds. A la seule pensée que cette vieille femme obèse avait osé les espionner,

lui et Catita, il eut envie de lui faire très mal : horriblement mal même !

- ¿ *Quién es ?...* ¿ *Quién viene ahora ?*

Il resta tapi contre le mur, attendant simplement d'entendre la clef tourner dans la serrure.

- ¡ *Ohé ! ¿ Quién es ?*

Une main maladroite entreprit d'ouvrir la porte pour voir qui venait importuner Teresa Orozco-Reyes de la sorte. Javier n'en demandait pas plus. D'un violent coup d'épaule, il poussa la porte, et la concierge, qui ne s'y attendait pas le moins du monde, bascula en arrière en poussant un cri. Ses 124 kilos de confiseries, de guacamole, et de Dos Equis Lager fraîche, se répandirent lourdement sur le parquet usé du vestibule. Un chat blanc et roux évita d'un poil l'avalanche dipeuse, et fila en crachant se cacher dans le séjour. Javier enjamba l'opulente bonne femme, et sans lui laisser le temps de retrouver ses esprits, il lui asséna un très violent coup en plein visage à l'aide de la crosse de son fusil. Il lui broya le nez et lui fractura la mâchoire ainsi que son appareil dentaire. Il eut très envie de la frapper encore, de transformer son horrible tête boursouflée en une fine gelée d'os et de cervelle parsemée de petits éclats de dents mais il se retint. Il maîtrisait mieux sa haine et sa colère maintenant : pourquoi l'achever si vite ? Rien ne le pressait particulièrement. N'était-il pas devenu immortel ? N'était-il pas l'un des nouveaux enfants destinés à remplacer les hommes sur cette terre ? N'était-il pas un dieu pour cette espèce de gargouille grotesque dont le visage baignait à présent dans son propre sang saturé de cholestérol ?

Il s'approcha posément du tableau mural où la gardienne rangeait soigneusement toutes les clefs dont elle avait la charge. Il prit délicatement le trousseau qui pendait au clou n°11, puis, alors qu'il s'apprêtait à quitter la loge, il se ravisa et se dirigea vers la salle de séjour où avait disparu le matou. Il saisit le téléphone et tira sur la prise à sa sortie de l'appareil jusqu'à l'arracher complètement, avant de reposer le tout avec douceur sur le petit guéridon vernis. Satisfait, il fit demi-tour et pour regagner l'entrée, il ne prit même pas la peine de contourner sa malheureuse victime. Il marcha dessus sans la moindre espèce de considération, lui tirant juste une sorte de râle plaintif quand son pied appuya fortement sur son estomac. Il referma la porte derrière lui, et donna un tour de clef avant de remonter bien tranquillement à l'appartement.

Rien n'avait bougé. Seule une épaisse couche de poussière était venue recouvrir le mobilier et les bibelots. Il y avait là les photos de leur mariage, son attaché-case dans lequel il rangeait ses tarifs et ses contrats de chez Acosta y Alvarado Transportes, la voiture de police du sergent Hooker... Tous les souvenirs de

ce qu'il avait été avant que le virus ne fasse de lui ce qu'il était désormais. Il avait éprouvé le besoin de revenir ici : pas par nostalgie mais pour tirer un trait définitif sur son passé humain. Tout ce qu'il voyait là lui donnait la nausée à présent. Il avait été ça, et ça le dégoûtait profondément. Alors il allait devoir tout effacer.

Il retira son poncho en plastique et se rendit dans la salle d'eau. Il se rappela en détails la première journée où il s'était senti trop malade pour aller travailler. Il se posta devant la cuvette et se laissa aller. C'était la première fois qu'il pissait depuis qu'il était revenu du *Mictlan*. Son urine était brune et certainement malodorante au possible mais compte tenu de ce qu'il avait mangé à son dernier repas et des effets de la maladie, ça n'avait rien de bien étonnant. Et puis sa petite santé ne le préoccupait plus vraiment. Il regarda ensuite longuement celui qui le dévisageait dans le miroir de l'armoire de toilette, et il ne le reconnut pas : il faisait vraiment peur à voir. Son visage était couvert de gerçures et de grumeaux de chair vermillons. Les poils noirs de sa barbe avaient poussé de-ci, de-là, de façon inégale entre les tumeurs. Son teint était jaunâtre et il avait les yeux injectés de sang. Seules quelques touffes de cheveux lui restaient encore à l'arrière du crâne. Il avait du sang séché dans les narines et à la commissure des lèvres. Un excès de cérumen avait coulé de ses conduits auditifs et goutté le long du lobe de ses oreilles. Il portait un bon nombre de traces de boue et de verdure, et la crasse accumulée durant sa fuite commençait à dessiner sur sa peau un curieux camouflage de combat.

Il ne se trouvait plus ni beau, ni laid : il se trouvait grand et puissant, il était plus fort qu'il ne l'avait jamais été. Il se sentait comme un grand fauve en chasse et le monde était son nouveau territoire. Il observa ensuite un bon moment les innombrables larves de mouche aveugles qui se tortillaient dans les replis de son corps. Elles avaient méthodiquement pris possession de chacune des crevasses et des plaies ouvertes mais elles avaient également colonisé son rectum : il le savait. Elles lui faisaient du bien cependant. Ce qu'elles dévoraient de lui n'était que le trop plein de vie que ses cancers produisaient. Rien de plus.

En farfouillant dans la grande penderie du living-room, il s'empara de l'imperméable de coton gris qui avait été à Catita, et il le mit. Il était bien un peu petit pour lui mais serait tout de même moins ridicule, et plus discret, que le poncho des flics. Ses chairs, bien qu'à vif sur la majeure partie de son corps, lui lâchaient un peu de lest, et il parvenait maintenant à supporter le contact d'un vêtement tel que celui-ci. Il se balada un bon moment encore. Dans son attaché-case, il retrouva les clefs de l'appartement d'Ana et les mit dans sa poche. Il devait les lui

rendre le jour même où il était tombé malade. Quelle amusante coïncidence !

Il était grand temps de songer à repartir. Dans la cuisine, il commença par récupérer les couteaux de cuisine et le hachoir de Catita, puis il ouvrit le réfrigérateur et entreprit de dévorer un morceau de cheddar américain entièrement recouvert de moisissures, quatre tomates dans le même état, un trognon de chorizo, et quelques yaourts périmés eux-aussi. Son repas de gourmet achevé, il ouvrit le robinet d'admission du gaz, puis il arracha le tuyau d'arrivée derrière le four. Dans le cagibi, il s'empara d'un bidon d'alcool à brûler de 5 litres, d'un flacon de white spirit entamé, et bien sûr, d'une boîte d'allumettes. Il imbiba le torchon à vaisselle resté là depuis que la famille avait quitté l'appartement, et le posa avec plusieurs autres vêtements en tas, près de la porte d'entrée qu'il referma derrière lui en sortant. Tout allait se dérouler parfaitement. Il ne lui restait plus qu'à répandre soigneusement le contenu du bidon tout au long de la plinthe, marche après marche, jusqu'à la loge de la concierge. Il était à présent près de 21h30, et la plupart des locataires devaient être rentrés chez eux.

Sa proie s'était traînée misérablement jusque dans le séjour, en laissant derrière elle une longue trace sanguinolente. Teresa Orozco-Reyes, en recouvrant ses esprits presque une heure plus tôt, avait dans un premier temps tenté d'appeler à l'aide. Mais sa mâchoire fracturée et les fragments de son appareil dentaire l'en avaient tout simplement empêché. Elle avait réussi, non sans peine et au prix d'un effort de volonté quasi-surhumain, à extraire les trois morceaux de la prothèse qui lui obstruaient la bouche. Crier au secours était tout à fait impossible dans son état. Elle avait alors naturellement pensé au téléphone. Une fois en relation avec les services d'urgence, elle arriverait bien à marmonner son nom et une quelconque supplique. Et puis elle savait que le central téléphonique était en mesure de repérer la provenance d'un appel. Elle l'avait vu dans un reportage à la télé récemment. Ils pourraient certainement l'aider : envoyer une ambulance, la police... Mais la vue du câble arraché l'avait pour ainsi dire achevé. Le salaud qui lui avait fait ça voulait qu'elle meure là, seule, en lui ôtant toute chance d'appeler à l'aide. En proie à un désespoir morbide, elle s'était mise à pleurer en hoquetant faiblement.

Cela ne faisait pas cinq minutes qu'elle se lamentait de la sorte, lorsqu'elle entendit le bruit caractéristique d'une clef que l'on faisait jouer dans la serrure de l'entrée. Il revenait ! Oh mon Dieu non, il revenait !

Javier resta dans l'encadrement de la porte donnant sur la salle de séjour un petit moment. Il regarda sa proie. Il était le chat, et elle, une énorme souris joufflue d'un quintal et quart. Il pensa à la race humaine dont il avait fait parti. Son temps était révolu : l'ère des hommes était terminée. Le carcinovirus allait rapidement se charger de lui donner d'innombrables frères et sœurs partout sur terre. Et alors un nouveau règne de gloire allait pouvoir débiter ici bas. Lui et les siens vivraient à tout jamais auprès de celui qui leur avait donné une seconde chance, et ils le serviraient et l'honoreraient pour ça. Ils n'auraient plus besoin de société, de machines, d'argent, ni d'ordinateurs. Ils ne s'encombrieraient plus d'échelle sociale ou d'éducation ; de justice ou de morale. Ils n'auraient qu'à vivre ! L'instinct se chargerait du reste. Ils mangeraient quand ils auraient faim, tueraient quand ils en auraient envie, s'accoupleraient peut-être aussi parfois, pour se divertir. Mais quoi qu'ils fassent, ce serait toujours sous le regard bienveillant de celui qui les aimeraient tous comme ses propres enfants.

- OOnn !!! Ihiié ! gémit Teresa à ses pieds. Son gros corps flasque secoué de tremblements nerveux, faisait penser à un flan posé à côté d'un mixer en marche.

Mais Javier ne l'écouta pas. Revenu de son rêve éveillé, il vida tout le contenu de sa bouteille de white spirit sur la vieille femme impuissante qui ne comprenait plus ce qui se passait, ou plus exactement, qui n'osait plus le comprendre pour ne pas basculer dans la folie. Il versa pour finir une dernière traînée du liquide inflammable jusqu'au bidon d'alcool qu'il avait déposé dans l'entrée, puis il reprit son fusil à pompe et s'apprêta à partir. Au même moment, deux gamins entrèrent bruyamment en riant dans le hall et grimpèrent quatre à quatre les marches de l'escalier jusqu'au troisième. Il les regarda passer comme un serpent regarde deux oiseaux qui regagnent leur nid : avec appétit. Il sortit sa boîte d'allumettes, en gratta une, enflamma les autres avec, et jeta le tout en direction du bidon avant de filer au pas de charge. Il retrouva le Land Cruiser garé un peu plus loin et monta dedans. Il devait tout juste avoir le temps de démarrer et de s'éloigner suffisamment avant que son passé ne s'envole en fumée. Et c'est ce qu'il fit.

Les allumettes embrasèrent les vapeurs de white spirit qui déclenchèrent l'incendie. Le bidon explosa quelques secondes après, et deux lignes de feu se mirent à courir. L'une grimpa le long de l'escalier jusqu'à l'ancien appartement des Sandoval, et l'autre fila rejoindre madame Orozco-Reyes dans son salon, pour lui tenir chaud.

Elle hurla. Malgré sa mâchoire brisée et son épuisement extrême, elle hurla comme elle n'aurait jamais cru pouvoir hurler. Son peignoir de nylon flamba comme une torche. La

chaleur dans son dos monta brutalement à plus de 650°C, et le tissu fondu lui colla instantanément à la chair. Elle sentit sa propre graisse se mettre à bouillir sur elle. Non, ce n'était pas possible, une telle chose ne se pouvait pas ! Mais ses sens, eux, lui prouvaient le contraire. En dépit de son inaptitude physique, elle se débattit furieusement, nageant une brasse effrénée sur son parquet en feu. Elle vit Bribón, son chat, hirsute, terrifié, fuser comme un boulet de canon de sous l'armoire en direction du hall. Comme elle aurait aimé pouvoir en faire autant ! La souffrance qui lui léchait le dos et les mains était inouïe. Jamais elle n'avait été plus vivante, ni plus consciente. Jamais elle n'avait eu aussi mal. Elle glapit de douleur, puis ses cheveux s'embrasèrent. Ses bras et ses jambes cognèrent violemment contre le sol et les meubles les plus proches, pour tenter de se débarrasser des terribles flammes : en pure perte. Comme une tortue piégée, elle ne parvint ni à se retourner ni à se relever, et resta là misérablement. Ses larmes s'évaporèrent avant même de pouvoir couler sur ses joues. Sa peau se cloquait et éclatait avec un horrible bruit de friture. Elle n'avait plus la force de crier. Son esprit plongea dans le chaos salvateur de la déraison. Elle supplia le Seigneur de lui permettre de mourir vite ; elle implora Satan de la délivrer sur le champ. Dieu ou diable qu'importe : elle fut exaucée !

Le feu qui venait de gagner le premier étage rencontra son ami le gaz de ville. Et cette rencontre-là, tout le monde le sait, a tendance à faire des étincelles. Aussitôt, une colossale boule de flammes incandescentes se forma dans la cuisine des Sandoval. La dépression créée fit d'abord implorer l'appartement, puis l'énergie libérée détona brutalement, et une bonne moitié de l'immeuble et de ses occupants s'effondra sur Teresa Orozco-Reyes. Ces maudites flammes ne l'avaient pas eu. Oh ça non ! Mais elle n'en fut pas moins écrasée par plusieurs tonnes de gravats.

Les vitres de tous les bâtiments alentours volèrent en éclat sous le choc. Le souffle éventra la façade et forma un nuage de poussière opaque, qui roula dans les rues et s'éleva par-dessus les toits. Plusieurs alarmes de voitures se déclenchèrent et c'est dans un concert de tumulte que Javier Sandoval quitta les lieux. Un peu déçu : il avait fait bien moins de dégâts qu'il ne l'aurait souhaité. Il fut pourtant satisfait de son œuvre. D'ici peu, le monde entier serait à l'image de son ancien logement...

* * *

Ana Montoya gara sa Renault 12 TL à une cinquantaine de mètres de l'entrée de sa résidence. Il était presque minuit, et après une journée de travail harassante, plus de deux heures

passées à danser au Rapido, et trois tequilas, elle n'aspirait plus qu'à une chose : dormir !

Elle remarqua immédiatement l'imposant véhicule de patrouille de la *policía* stationné de l'autre côté de la rue, et elle trouva ça en fait assez rassurant de savoir la police dans ce quartier, où le manque d'argent conduisait trop souvent à la délinquance. Elle avait le défaut d'être très séduisante, et plus d'une fois déjà, elle avait croisé chez certains hommes du quartier des regards qui en disaient long sur leurs désirs à son égard. Elle se hâta de gagner le lourd portail de fer forgé, et s'engouffra dans la hall. Elle habitait au troisième étage, et à la seule idée de devoir escalader les 72 marches menant jusqu'à chez elle, elle poussa un soupir de lassitude.

Son appartement était petit et ancien mais propre et bien orienté. Elle l'avait soigneusement décoré dans des tons jaunes et rouges qu'elle affectionnait tout particulièrement, et ce, avec le modeste salaire de secrétaire qu'elle touchait chez Acosta y Alvarado Transportes. Ses parents, et aussi son oncle Alfonso, lui avaient fourni la presque totalité du mobilier et pour le reste, elle s'était débrouillée comme elle avait pu. Elle décida d'aller prendre une douche rapide avant de se mettre au lit. D'un geste machinal, elle enfonça le bouton d'alimentation de son vieux téléviseur Yoko, et laissa l'image se former lentement, le temps nécessaire au tube cathodique pour chauffer. Mais le son, lui, arriva immédiatement.

- ... émie serait maintenant proche de 2000. Cette nouvelle a évidemment fait l'effet d'une bombe dans tout le pays. Une fois de plus le gouvernement met en garde la population afin qu'elle prenne au plus vite toutes les mesures d'hygiène préventives indispensables. En effet, il semblerait bien, selon les experts dépêchés par le ministère de la santé des Etats-Unis, et nos propres équipes spécialisées, que cette nouvelle maladie soit plus difficile à traiter que ce qui nous en avait été dit dès les premiers jours. Cette information ravive, bien entendu, la rumeur selon laquelle l'apparition de ce nouveau virus pourrait être dû à une attaque biologique de terroristes islamistes, où, comme le pensent certains responsables, à une contamination accidentelle faisant suite à une expérimentation hasardeuse, ou à une mauvaise manipulation dans l'un des laboratoires de la société Sancristo-Chemistar, situé dans la zone industrielle de Netzahualcóyotl. A cette heure, aucune déclaration officielle n'est encore venue soutenir ou démentir, l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.

- Le ministère de la santé publique recommande donc à chacun, de faire systématiquement bouillir l'eau avant toute utilisation, d'éviter désormais toute sortie à l'extérieur non indispensable, et de se prémunir au mieux contre les insectes

tels que mouches et moustiques, par l'emploi d'insecticides et de moustiquaires.

- Toute les équipes de la rédaction de TV Azteca Canal 13 et moi-même, nous associons pour souhaiter cordialement un prompt rétablissement à notre consoeur Lorena del Rosario, qui a dû être hospitalisée au camp de quarantaine de *Los Remedios*. Toutes nos pensées l'accompagnent.

- Toujours dans le cadre de cette inquiétante épidémie, les services de police de Mexico ont lancé depuis deux jours, un avis de recherche à l'encontre de Javier Sandoval, qui, selon le commissaire Alvarez-Camarena, serait parvenu à s'enfuir du camp après avoir très violemment molesté deux membres de l'équipe américaine du CDC...

Ana, en entendant le nom de son ex-amant, avait frémi et restait à présent plantée devant le téléviseur. Elle venait d'ôter son chemisier, sa jupe, ainsi que son soutien-gorge pour aller se doucher, et elle se tenait à demi nue dans son living. Elle eut un frisson. Javier... Elle l'avait trouvé attirant dès son arrivée chez Acosta y Alvarado, et bien qu'il fut marié et un peu trop macho à son goût, elle s'était laissée séduire par le jeune et fringant directeur commercial. Ils faisaient l'amour chez elle dès qu'une opportunité se présentait, et ils s'arrangeaient tout deux pour qu'elles se présentent le plus souvent possible. Javier était un bon amant : pas exceptionnel mais un bon amant tout de même. Elle aurait aimé de sa part recevoir un peu plus d'attentions et de caresses préliminaires mais il savait la faire jouir, et ce n'était déjà pas si mal. Elle appréciait sa force et sa façon de chercher à la dominer, elle aimait sentir ses fesses musclées sous ses doigts quand il la prenait, elle aimait ses yeux et son parfum aussi.

Bien sûr, il avait fallu que sa femme s'en aperçoive très vite. D'ailleurs avec lui, il n'aurait pas pu en être autrement. A compter de ce jour-là, ils s'étaient moins vus, et puis surtout, Javier n'avait plus été capable de lui faire l'amour sans se sentir à juste titre coupable. Toute sa superbe avait disparue. Il n'était plus le mâle : il était la victime tiraillée entre épouse et maîtresse. Il ne voulait pas quitter sa Catita, avec qui il était heureux, et il n'était pas non plus question qu'il abandonne son fils Alejandro. Ana était jeune mais pas stupide, et elle savait pertinemment que leur histoire avait vécu. Elle avait fait de son mieux pour que leur liaison cesse sans heurts, et elle pensait bien y être parvenue. Javier avait été une belle aventure, et de toute façon, c'était certainement mieux ainsi pour eux.

Depuis, elle avait couché à plusieurs reprises avec Rafaël Suárez, l'un des jeunes chauffeurs, arrivé lui aussi récemment dans la société. Mais elle devait bien se l'avouer, sa bonne

volonté évidente à se satisfaire lui, ne correspondait pas à ses attentes à elle. Sans conteste, Javier lui manquait !

La nouvelle qu'elle venait d'entendre la bouleversa. Javier avait donc attrapé cette nouvelle maladie dont tout le monde parlait sans trop savoir de quoi il retournait. Et il se serait enfui du centre médical de quarantaine installé par l'armée ! Tout ça lui semblait complètement fou.

- ... L'autre nouvelle capitale de la soirée est la déclaration publique faite aux médias tout à l'heure à la Maison Blanche par Norman Jones, secrétaire d'état à l'environnement et le docteur Robert Mc Sisley, du Goddard Space Flight Center. Les deux hommes ont en effet annoncé que les perturbations du soleil, récemment constatées par l'ensemble des observatoires de la planète, étaient beaucoup plus importantes qu'on ne l'avait d'abord supposé. Les nuages de particules actuellement en approche de la Terre pourraient, toujours selon eux, avoir des conséquences extrêmement dommageables à l'ensemble des appareillages électriques et électroniques. Nous serions en droit de craindre une privation totale d'électricité, et ce, durant une période de plusieurs semaines. Ces radiations solaires qui vont toucher notre pays à compter du 23 Août, soit dans exactement dix jours maintenant, sont à même de détruire les circuits électroniques, les microprocesseurs, et aussi les accumulateurs électriques tels que piles et batteries.

- Eh oui, il semblerait bien que la nature devienne folle en ce moment entre cette soudaine et terrible épidémie, et notre soleil qui se met à nous envoyer de dangereuses particules sans que personne ne puisse clairement en expliquer la raison. Les météorologues sont de surcroît extrêmement inquiets quant aux conséquences possibles de ces radiations solaires sur notre environnement, et les risques climatiques qui vont en découler. C'est à ce titre, et pour tenter de vous aider à vous préparer au mieux à ces inévitables bouleversements, que TV Azteca Canal 13 vous propose dès demain, de regarder une émission spéciale réalisée en collaboration entre le ministère de la santé publique, les scientifiques de l'université de Mexico, et les différents services du gouvernement, sur cette même antenne, à partir de 19h30...

Ana éteignit le téléviseur en proie à une sourde angoisse. Mon Dieu mais qu'est-ce qui se passait ? Plusieurs semaines sans électricité ; un virus mortel ; des risques climatiques et des mises en garde très sérieuses du gouvernement... Elle regarda la statuette en bois de la vierge posée sur son étagère, à côté des œuvres complètes de Néruda et de Garcia-Lorca. Elle pria pour elle, pour ses parents et ses amis, pour Javier et tous ceux qui allaient d'ici peu souffrir de ces épreuves qui les frappaient.

Elle bâilla bruyamment. Elle n'en pouvait plus. Il serait toujours temps demain de se demander ce qu'elle devait faire. Pour le moment, elle ne voulait que se doucher et dormir. Elle roula son petit slip de coton écru le long de ses cuisses à la fois fermes et bronzées avant de s'en débarrasser, puis elle se rendit dans sa salle de bain. L'eau chaude qui ruisselait sur sa peau était une vraie bénédiction. Elle ferma les yeux et savoura cet intense moment de soulagement et de vitalité retrouvée. Sa douche terminée, elle attrapa une serviette, et entreprit de se sécher et de se frictionner de la tête aux pieds. Elle brossa ses longs cheveux bruns, puis la passa au sèche-cheveux durant quelques minutes. Fin prête, elle rouvrit la porte pour quitter la salle d'eau, et stoppa net : il n'y avait plus de lumière dans le living-room.

Ana sentit son cœur s'emballer malgré elle mais elle se reprit aussitôt. Les ampoules qu'elle avait les moyens d'acheter n'étaient pas plus fiables que ne l'était la stabilité du réseau de distribution électrique dans le quartier. Elle allait donc devoir se débrouiller à tâtons pour gagner son lit, et le remplacement de l'ampoule attendrait le lendemain.

C'est au moment précis où elle sentit une curieuse odeur de pourri lui monter aux narines, qu'une large main rugueuse et d'une force incroyable, lui enserra la gorge au point de lui couper le souffle. L'adrénaline explosa dans ses artères. Elle attrapa le bras qui l'étouffait, et tenta de lui faire lâcher prise mais c'était inutile. Son agresseur était bien trop fort pour ça. C'était un homme, plus grand qu'elle d'une courte tête. Elle le distinguait vaguement dans l'obscurité de la pièce. C'est de lui qu'émanait cette odeur fétide de charogne, et il allait la tuer. Elle envoya son poing en avant et le frappa au visage de toutes ses forces mais sans résultat. Elle essaya de le griffer tout en se démenant pour tenter de lui échapper. Mais lui, il s'amusait de sa force en ne la tenant que d'une seule main, pour lui prouver qu'elle n'avait aucune chance.

Javier aussi aimait la maîtriser physiquement avant de la prendre. Il s'était même un jour offert le luxe de satisfaire l'un de ses fantasmes en l'attachant à son lit avant de la baiser. Mais là, ce n'était pas un jeu, et cet espèce de porc voulait sa mort. Elle sentait battre ses tempes, et son cœur bondissait dans sa poitrine comme un tambour de machine à laver. Des papillons noirs voltigeaient devant ses yeux, et dans un ultime sursaut de volonté avant de s'évanouir, elle lança sa jambe droite en avant, et le plus loin possible. Son tibia heurta si vigoureusement les organes génitaux de l'homme, que celui-ci lâcha une sorte de grognement, que seul un ours ou un fauve aurait autrement pu pousser. L'attaque fut remarquable d'efficacité, car aussitôt, l'étreinte des doigts se desserra, et Ana put alors repousser son

assaillant. Se faisant, elle perdit l'équilibre en tentant de reculer trop vite, et vint heurter douloureusement l'angle saillant de ce qui devait être sa commode. Elle tomba d'abord à genoux, puis bascula sur le dos dans une position bizarre, ployée sur sa jambe gauche qui se tordit sous l'effet de son propre poids. Sa tête heurta le sol avec rudesse. Elle poussa un cri étranglé, le souffle court, et elle resta là, presque K.O, incapable de se relever pour l'instant, et pratiquement aux pieds de celui dont elle venait péniblement de se débarrasser. Elle avait mal à la gorge, et l'air lui manquait cruellement. Une horrible sueur froide ruisselait contre son échine. Un peu de temps... juste un peu de temps !

Ils restèrent chacun sur leur position un moment. Comme deux boxeurs groggy qui attendent le prochain gong. Mais il fut le premier à se remettre. Le coup qu'il avait reçu dans les testicules l'avait désarçonné mais son récent entraînement à la douleur et sa farouche détermination firent toute la différence. Il se redressa dans le noir et retira son imperméable. Il savait qu'il avait déjà gagné. Cela l'amusait de faire durer l'angoisse d'Ana. C'était un jeu pour lui.

Pour sa part, la jeune femme entreprit de rouler sur le côté pour ensuite tenter de ramper hors de portée du maniaque qui en voulait à sa vie. Fuir, s'éloigner de là, quitter l'appartement et appeler à l'aide. Elle repensa à la voiture de la police qu'elle avait vu dans la rue en arrivant. Et puis ses voisins pourraient la secourir une fois sortie d'ici. Avec horreur, elle sentit de nouveau cette main calleuse et répugnante qui avait cherché à l'étrangler se plaquer sur son dos. Terrifiée, elle se laissa aller à crier mais sa gorge était encore trop endolorie, et elle fut prise d'une quinte de toux sèche. Les doigts noueux remontèrent au jugé le long de son épaule nue, et se refermèrent sur la masse ondulante de ses beaux cheveux bruns.

- Laissez-moi... s'étrangla-t-elle au désespoir. Nooooo !!!

Elle crut que la chair de son crâne allait s'arracher quand il la tira en arrière de toutes ses forces. En un instant, elle passa de sa position de quadrupède à la station verticale. Et l'autre en profita pour lui envoyer un coup de poing terrible dans les reins avant de la rejeter sur son lit.

Douleur... L'univers d'Ana n'était plus que douleur ! Elle ne parvenait plus à respirer, son crâne était prêt à exploser, sa jambe l'élançait atrocement, son dos irradiait la souffrance, et sa gorge la brûlait. Elle resta là allongée sur le dessus-de-lit, à prier pour que tout cela cesse, quitte à mourir. Mais hélas, son bourreau avait pour elle d'autres projets qui ne faisaient que commencer. Assuré de sa domination sur elle, il alla cette fois tranquillement appuyer sur l'interrupteur afin de rallumer la lumière qu'il avait tout simplement éteinte en entrant. C'est au

travers de ses larmes qu'Ana découvrit en même temps, qui était son agresseur, et ce qu'il était advenu de son ancien amant. Pourtant, elle ne parvenait pas à en croire ses yeux. Javier, qui tout juste quelques semaines plus tôt encore l'excitait par son charme et par sa beauté physique, n'était plus qu'une sorte de zombi sorti tout droit d'un film de John Carpenter. Il était pour ainsi dire méconnaissable, rongé par la maladie, et entièrement recouvert de ce qui semblait être une immonde acné. Il était sale comme un peigne, et un bandage répugnant lui enserrait la taille et une partie du torse. Et puis il y avait ses yeux : enfin plutôt les yeux d'un autre car Javier n'avait jamais eu un regard aussi fou ni aussi vicieux. Il s'approcha avec un sourire aux lèvres qui n'était, en y regardant de plus près, qu'un rictus de haine. Elle sut ce qui l'attendait en voyant sa verge en semi érection battre contre sa cuisse et se redresser un peu plus à chaque nouvelle pulsation de son cœur. Son coup de pied pourtant bien placé n'avait visiblement pas réussi à refroidir son ardeur sexuelle. Il se pencha au-dessus d'elle à la manière d'un faucon sur la musaraigne qu'il vient d'attraper, et la gifla une fois, si fort qu'elle resta sonnée, la tête ballante sur le côté. La suite n'était pas compliquée à deviner. Elle sentit son pénis se présenter contre sa vulve et cogner à l'entrée de son vagin. Elle ne voulait pas, non mais elle n'avait pas le choix. La peur l'avait fait se contracter et aucune excitation n'avait déclenché la lubrification naturelle de son sexe. Aussi, quand il la pénétra dut-il le faire avec force, et au prix d'une douleur effroyable pour elle. Une fois dans son ventre, il commença à aller et venir, ou plus précisément, il la poignarda de sa verge roide. L'idée de prendre ou de donner du plaisir ne l'effleurait même pas. Il ne cherchait qu'à la violer et à la torturer sexuellement : à l'humilier et la rabaisser jusqu'à ce que l'idée même de pouvoir survivre à cette épreuve devienne pour elle totalement saugrenue.

Cela dura ainsi un temps que ni lui ni elle n'aurait pu déterminer de façon claire. Quelques minutes peut-être, tout au plus : mais comme un enchaînement de siècles pour Ana. A un moment, au cœur de la brume où son esprit se cachait pour ne pas avoir à penser, elle sentit quelque chose lui tomber dans le cou : aussi léger qu'une larme. Et là, malgré toutes les douleurs cumulées de son corps, malgré la violence que Javier imprimait mécaniquement à son vagin, elle sentit cette petite chose qui bougeait sur elle. Elle ne comprenait pas. Alors, comme le font ceux qui n'ont plus rien à perdre et que l'espoir a abandonné, elle redressa la tête pour regarder son tortionnaire droit dans les yeux : comme un ultime sursaut de fierté que l'autre ne pouvait pas briser quoiqu'il fasse maintenant, et là elle comprit. Ce qui venait de choir sur elle était un asticot. L'une des innombrables

petites larves qui peuplaient son épiderme tuméfié et raviné. Oh sainte vierge Marie non !!! Ce n'était pas possible. Non ! Ses yeux devaient la trahir. Ca ne pouvait pas être vrai. Elle ne pouvait pas le croire. Pas ça, non...

Elle sentit son estomac se soulever et se contracter. Par réflexe, elle pencha de nouveau la tête sur le côté au moment même où une vague de bile acide, accompagnée d'un mélange de tequila et de chili con carne, s'échappa de sa bouche, et se répandit sur le dessus-de-lit. Quelques instants plus tard, un autre flot tiède s'écoulait à son tour : en elle cette fois. Et là, épuisée, crucifiée, elle parvint finalement à s'évanouir.

Javier s'amusa longtemps ce soir-là. Et il s'amusa même assez pour ne plus ressentir ses propres souffrances. Il vit sa jeune et jolie maîtresse sous des angles qu'il n'aurait jamais cru possible d'admirer auparavant, et il trouva ça fabuleux. Il avait voulu la mettre vraiment à nu, et à sa grande satisfaction, il y était parvenu. Elle était même bien plus que nue à présent. Pour ça, il avait dû jouer avec ses couteaux de cuisine et son hachoir, en faisant preuve d'une réelle dextérité. Il s'était également aidé d'une paire de tenailles trouvée dans un tiroir, et qui ferait désormais partie de sa petite panoplie au regard des services particuliers qu'elle lui avait rendu. Ana n'était plus vraiment belle maintenant mais elle correspondait en revanche tout à fait à son image idéale de l'humanité.

Il passa la nuit près d'elle en compagnie de ses amies les mouches. Il caressa son corps, morceau par morceau, jusqu'à l'aube. Il lécha son sang et déposa même un baiser putride sur ce qui restait de ses lèvres. Au petit matin, il s'allongea à même le sol, et se laissa aller à rêver de ce que lui et ses semblables allaient pouvoir faire de leur univers quand ils en auraient acquis les droits définitifs. Les yeux grands ouverts, il fixa le néant au plafond.

Le néant...

Voilà ce qu'ils pourraient en faire !

Lundi 16 Juillet 2007.

Takeshi Hiruda était entré dans le coma deux jours à peine après avoir assisté à la crise d'épilepsie de Javier Sandoval. Il s'était effondré à bout de forces, au beau milieu du laboratoire du MBL, alors qu'il travaillait d'arrache-pied sur de nouvelles analyses du carcinovirus. Pour une raison indéterminée, il faisait partie des 15 % de patients contaminés qui survivaient à la surinfection généralisée de leur organisme. Une fois entrés dans le coma, ceux-là voyaient leur état général se stabiliser, et une grande partie de leur épiderme mutait alors en carcinomes. Quant aux 85 % restants : ils connaissaient tous le sort atroce de Catita et Alejandro Sandoval.

Layla Wong, une brillante cancérologue arrivée avec la seconde équipe du CDC, avait eu l'idée de placer plusieurs de ces patients « spéciaux » sous électroencéphalogramme, afin de tenter d'en savoir plus sur leur coma. Leurs réactions, ou plus exactement leur absence de réactions aux stimuli, prouvaient déjà que ce coma était profond mais les tracés EEG étaient eux bien plus troublants encore. Effectivement, à l'exception de rares moments d'une activité très intense de type épileptique, ceux-ci n'affichaient qu'un bien monotone ensemble de lignes désespérément plates. En toute autre circonstance, un patient présentant un diagramme similaire aurait été déclaré en état de mort cérébrale mais eux finissaient tous par se réveiller à un moment ou à un autre. Et Takeshi n'échappa pas à cette règle.

Nathan Osbourne était arrivé en catastrophe au MBL n°2 dès qu'on l'avait averti que le docteur Hiruda manifestait des signes d'activité. Lui et le japonais, bien que ne se connaissant

que depuis très peu de temps, étaient devenus d'excellents amis. Outre leur passion commune pour la virologie et la recherche en général, leur acharnement à combattre ce nouveau fléau qui menaçait cette fois l'humanité dans son entier, avait suscité réciproquement chez eux un profond respect mutuel. Leur collaboration avait été une intense source de satisfaction pour Nathan. Et à plusieurs reprises, il avait même oublié que son éminent confrère était contaminé tant leur enthousiasme était grand. Et puis le virus leur avait brutalement rappelé qu'il n'était pas là pour amuser quelques chercheurs, et qu'il était totalement insensible aux mondanités scientifiques des deux hommes. Takeshi, déjà très affaibli, avait laissé son nouvel ami pour plonger dans un monde dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

Nathan regardait son homologue étroitement sanglé dans son lit, la gorge nouée. A travers la vitre de plexiglas, il vit ce qu'il était devenu en quelques semaines : un monstre humain au corps recouvert d'affreux nodules cancéreux, endurant des souffrances qu'aucun mot n'aurait pu convenablement décrire. Il tirait maintenant sur ses liens jusqu'au sang, et se débattait comme un diable resté coincé dans une cathédrale. Celui qui, quelques temps auparavant, le regardait avec considération, le fixait à présent avec les yeux d'un dément. Il avait vu le même regard fou dans ceux de Javier Sandoval à son réveil, quand Tracy Norris et lui étaient arrivés en courant pour tenter de l'aider. Quelques instants après, lui s'était fait assommer et sa collègue, elle, était morte rouée de coups et énucléée. Et aux dernières nouvelles, Sandoval avait fait depuis plusieurs autres victimes au cours de sa fuite : deux policiers mexicains et un clochard, et il aurait également fait sauter son ancien logement au gaz, tuant à cette occasion une demi douzaine de résidents.

D'ici peu, on allait devoir faire avec Hiruda comme avec les autres patients qui s'étaient eux-aussi réveillés de leur coma. On allait le placer sous morphine et thiorazine à hautes doses jusqu'à faire de lui un légume. Il serait nourri par sonde et maintenu en vie artificiellement, pour tenter de comprendre l'évolution et les différents mécanismes de fonctionnement et de développement de cette saleté de carcinovirus. Il mourrait probablement asphyxié d'ici à quelques semaines, quand ses innombrables tumeurs auraient toutes tellement grossi que sa respiration et sa circulation s'en trouveraient bloquées.

Quelques semaines, quelques heures, quelques jours... Le temps semblait devoir décider seul du devenir de l'humanité. On était en bonne voie pour découvrir un traitement capable d'entraver la répllication du virus. Oh, ça ne réglerait certes pas le problème mais ça limiterait au moins la pandémie dans des proportions à même d'être gérées. Ça laisserait une chance à

l'espèce humaine, une chance à la civilisation, et à l'espoir. On pourrait ensuite poursuivre les recherches et progresser jusqu'à un traitement efficace, voire un vaccin. Mais voilà, les autorités leur avaient annoncé qu'une autre catastrophe était sur le point de s'abattre sur tout le pays. D'immenses nuages de particules électromagnétiques hautement énergétiques, issus du soleil, allaient déferler d'ici peu sur l'ensemble du globe, et détruire la totalité des équipements électriques.

Nathan n'en avait pas cru ses propres oreilles. Dieu devait être sacrement en pétard pour charger la mule à ce point-là, avait-il pensé tout bas. Il avait été l'un des seuls officiels au centre de *Los Remedios* à être informé avec précision de la nature de ce nouveau péril. Le conseil de sécurité des nations unies avait décidé, en grand secret, de minimiser auprès des populations les effets de ces nuages, afin d'éviter émeutes et pillages ; suicides collectifs et paranoïa de masse. Mentir pour protéger ! Personne ne pouvait affirmer que cette solution là était la bonne mais de toute façon, le temps manquait pour en trouver une qui soit meilleure. Le temps... encore et toujours le temps ! Que ferait-il de ces 2.137 patients quand les moniteurs allaient tous s'éteindre définitivement ? Quand les 3 groupes électrogènes et les transformateurs qui alimentaient les MBL et les dortoirs de fortune allaient griller ? Comment ferait-il des recherches sur un ennemi de la taille d'une fiente de bactérie sans microscope électronique, sans centrifugeuse, sans armoire de congélation, sans PCR, sans informatique, et même pire que tout, sans lumière ?

Nathan avait très peur de ça. Peur pour lui-même, pour sa famille restée à Atlanta, pour ses amis inconscients des dangers qui les menaçaient, pour ses collègues, et pour les malades dont il avait la charge et qui plaçaient leurs tout derniers espoirs de guérison en lui. Le monde allait-il aussi facilement basculer dans le chaos et retourner à la barbarie ? Lui et les divers autres savants du monde entier avaient-ils vraiment pu être aussi aveugles face à la toute puissance de la nature ? Les dinosaures avaient disparu à cause d'une météorite géante. Un virus et quelques rayonnements allaient-ils donc suffire à causer la fin de l'homme ? La menace, bien que difficile à évaluer, était très sérieuse en tout cas. Mais que faire ?

* * *

Le Queen Mary était un restaurant chic dans un quartier non moins chic de la capitale. Situé sur King Albert Terrace, à Fort Washington, il offrait une décoration « transatlantique » de bon goût à ses visiteurs qui pouvaient ainsi rêver de voyages, tout en dégustant les spécialités de la maison. La soirée était

des plus paisibles, et le ciel dégagé offrait en toile de fond un ravissement d'étoiles. Un léger vent s'était levé peu de temps auparavant et contribuait à l'agrément des convives en cette fin de chaude journée d'été.

Helen était arrivée à 10h20 et s'était attablée en terrasse après avoir salué le patron. Elle contemplait les flots paisibles du Potomac et sirotait un Martini bianco en attendant son invité. Lillian l'avait appelé une demi-heure plus tôt. Son fils passait le plus clair de son temps auprès de sa petite amie chez ses parents. Les Barrett étaient des gens charmants. Ils avaient su donner à leur fille June, l'équilibre affectif qu'elle aurait voulu pour son garçon. Mais son divorce pénible d'avec Jesse, et ses responsabilités au FBI, l'en avait privé pour de bon. Après d'eux et après d'elle, il retrouvait cette cellule familiale dont il avait certainement grand besoin. Helen ne l'avait pas encore mis au courant de toute la vérité sur les événements à venir, et elle comptait le faire cette semaine en lui rendant visite chez les Barrett. Elle en profiterait pour les aider à se préparer et à s'organiser en vue du grand black out du 23. Elle n'en avait normalement pas le droit mais chaque personne ayant été mise au secret en avait déjà probablement fait autant pour ses proches. Et, depuis la déclaration faite trois jours plus tôt par le secrétaire d'état à l'environnement et l'homme qu'elle attendait à dîner, les gens étaient plus à même d'entendre le pire et donc d'y faire face avec plus de sérénité. Elle et Lillian allaient être séparés durant cette épreuve, et cette seule idée lui mettait les larmes aux yeux. Une fois de plus, alors qu'il allait avoir besoin d'elle, elle ne serait pas auprès de son fils unique qu'elle aimait tant.

- Madame Dupré ? fit derrière elle une voix épaisse qui la tira de sa sombre méditation. Elle se tourna de côté et s'apprêta à se lever pour accueillir son invité mais celui-ci en posant sa main sur son épaule l'en dissuada aussitôt.

- Non non ! Je vous en prie, restez assise ! Et pardonnez mon léger retard mais en ce moment, je ne sais pas pourquoi, les journalistes n'en ont que pour moi !

L'homme était grand, dans les 1m90, charpenté et même costaud, avec une bonne brioche de quinquagénaire qui avait à l'évidence tendance à déborder. Cheveux longs châains, avec des traces de gris sur les côtés ; des sourcils épais au-dessus de fines lunettes Armani, un faux air de Nick Nolte teinté d'un soupçon de Robert Mitchum. Oui, c'était bien l'astrophysicien qu'on ne cessait de voir sur toutes les chaînes de télévision, et qui, au côté de Norman Jones, avait annoncé à la nation toute entière, et par relais au monde entier, les conséquences réelles du bombardement de particules solaires. Celui qu'une certaine presse, dont les publications avaient surtout vocation à tapisser

les bacs des chats, avait depuis malicieusement surnommé M. Armageddon.

- Robert William Mc Sisley ! “Robbie” William pour mes collègues, Bob pour ma femme, papa pour mes gosses, et docteur pour les imbéciles du gouvernement...

Et là, se rendant compte qu’il s’adressait à l’un d’eux, de corriger maladroitement.

- ... qui, euh, enfin ceux qui n’ont pas votre charme ! Pour vous bien sûr, ce sera Robbie puisque vous m’avez invité. En tout cas, je suis très heureux de faire votre connaissance.

Helen esquissa un sourire. En dix secondes et une bourde, il avait déjà réussi à l’amuser assez pour qu’elle puisse espérer passer une soirée acceptable en dépit de l’actualité. Elle lui tendit une main qu’il serra chaleureusement.

- Helen Dupré... Et si vous n’y voyez pas d’inconvénient, je vous appellerai malgré tout docteur. Un principe d’éducation dont j’ai beaucoup du mal à me passer avec les gens que je connais depuis moins de quinze ans, ironisa-t-elle en guise de réplique à sa tonitruante entrée en scène.

- Du moment que vous le dites en souriant...

Compte tenu de son retard et de l’heure déjà tardive, ils décidèrent de commander directement pour gagner du temps. Après quelques échanges de courtoisie sur les banalités d’usage, Helen entama le dialogue sur le sujet qui les avait réunis ici ce soir devant une appétissante assiettée de *pasta primavera*.

- S’il vous plaît, parlez-moi un peu de l’anthropie. Je dois reconnaître que j’ai du mal à comprendre ce que entendez par votre phrase « l’importance de la conscience universelle latente dans les phénomènes subatomiques connus, et son rapport avec le chaos déterministe. »

Robbie, occupé à déguster son premier verre de E&J Gallo Chardonnay californien en attendant son double *jumbo lump crabe cake* avec supplément pommes de terre et sauce épicée, fixa Helen avec amusement.

- Si on m’avait dit qu’un jour, une directrice du FBI me citerait après m’avoir invité à dîner, à quelques jours de l’une des plus grandes catastrophes que l’humanité aurait à connaître, vous me pardonneriez l’expression mais je me serais sûrement bien marré !

Il vida le reste de son verre d’un trait et répondit.

- Puisque vous m’avez lu, vous savez qu’à mon avis, ce que nous appelons l’âme, l’« *anima* », n’est qu’une facette des forces qui régissent et gouvernent notre univers. En physique, nous savons par exemple qu’un neutron venant frapper une molécule à une certaine énergie, va engendrer une multitude de réactions, et finalement désintégrer cette molécule en une série de particules. Celles-ci, pour certaines, vont filer s’associer à

d'autres particules, et créer ainsi une nouvelle molécule, tandis que d'autres elles, vont tout simplement disparaître dans une gerbe d'énergie, en ne laissant qu'une trace furtive très difficile à détecter. Tous ces phénomènes, nous les étudions depuis de nombreuses années, et nous en avons tiré des certitudes. Mais il arrive un moment où nous devons employer des termes qui n'ont plus rien de scientifique, pour tenter d'expliquer ce que les équations ne parviennent plus à résoudre. Pour ma part, je suis convaincu que cette frange, que les mathématiques sont incapables à décrire, est liée à cette conscience qui nous anime vous, moi, et les six milliards de joyeux contribuables de cette petite planète.

N'avez-vous jamais remarqué à quel point la nature dans sa démarche créatrice est logique ? Regardez la génétique par exemple : une simple molécule d'ADN est une pure merveille de technologie. Il a fallu des années à des chercheurs pour la comprendre, et aujourd'hui encore, elle est loin de nous avoir livré tous ses petits secrets. Et vous savez pourquoi ? Parce que derrière la chimie qui décrit la molécule, il y a d'abord eut une conscience pour l'imaginer, la concevoir sur un principe de logique ! Ca vous paraît dingue ? Et pourtant quand on vous met un ordinateur sur votre bureau, dont le fonctionnement de base est cent fois moins complexe que la génétique, vous vous extasiez de ce que la technologie humaine a su inventer ! Mais si on va par-là, le plus amusant, c'est que les chercheurs des plus grands centres d'études en informatique, en sont tous à copier et imiter le fonctionnement de l'ADN pour concevoir de nouveaux algorithmes de calcul. Mieux, ils veulent créer des bio-composants, mi-vivants mi-machine, plus fiables et plus rapides.

Je crois tout simplement que cette conscience dont je parle, est indispensable au reste. C'est en l'ignorant que nous nous fermons hermétiquement à la compréhension de certaines des plus grandes énigmes encore irrésolues.

Helen, qui l'avait soigneusement écoutée en savourant son plat, retint sa réponse, le temps pour le serveur de déposer son assiette fumante devant Robbie, et de resservir du vin.

- En gros, si je vous suis bien docteur, vous pensez que Dieu pourrait y être pour quelque chose dans la création de l'univers... Désolée de vous le dire mais ce n'est vraiment pas très novateur comme théorie.

Robbie éclata de rire.

- Parfaitement répondu ! Eh oui je crois en Dieu, et je m'y suis même mis sur le tard si vous voulez le savoir. Mais la vision que j'ai de Dieu n'est pas exactement celle d'un brave petit vieux en chemise de nuit sur son nuage de chantilly, et entouré de bambins joufflus. Dieu est ce nous en faisons,

nous tous, individuellement. Il est ce que nous en percevons. Il sera bon si nous le sommes nous-même mais il pourra tout aussi bien être le diable si notre vision de la vie est négative. La conscience est une pâte à modeler l'univers en fonction de ce que nous en percevons mais à la condition d'y croire avec une ferveur totale.

- Donc, si je crois très fort et sincèrement en l'existence de Dieu, je pourrai accomplir des miracles.

- Pourquoi pas ? Des gens ont ainsi guéri de maladies jugées incurables par des médecins dignes de foi. D'autres sont capables de prodiges que nul n'explique scientifiquement. Des centaines de millions de personnes croient aux prodiges de par le monde, et pas que les moins nantis ou les moins cultivés !

- Donc, si je crois très fort en l'esprit du soleil, je dois moi aussi pouvoir le dérégler et provoquer le genre de catastrophe qui va nous tomber dessus d'ici quelques jours. Disons, avec un peu d'entraînement.

Robbie la regarda un moment en mastiquant un morceau de son gâteau de crabe. Il but une gorgée de vin blanc, et reprit.

- Alors nous y voilà... Eh bien non figurez-vous ! Parce que si tel était le cas, nous aurions des sages et des ermites qui joueraient au bowling avec la Lune. Mais je pense qu'il n'est pas à exclure la possibilité que des esprits plus grands, et plus puissants que les nôtres, le peuvent eux. Tous ces esprits, qui sont à la base de la totalité de nos religions et de nos mythes, ne peuvent être le fruit de nos imaginations. Ils sont, pour moi, la manifestation la plus évidente et la preuve de l'existence d'autres dimensions, que nous ne percevons que dans nos rêves et dans des trances induites par des cérémonies et des drogues. Et encore, je suis certain que dans ces moments privilégiés où nous touchons à ces autres dimensions, la « communication » n'est même pas claire.

Voyez, nous pouvons plonger sous l'océan. Mais il nous faut un équipement spécial pour ça. Et même ainsi, nous ne pouvons y rester qu'un temps limité, et n'effectuer que peu de choses en comparaison de ce que nous pouvons faire en surface. Et puis entendre chanter une baleine ne signifie pas que nous la comprenons. Cependant, soit nous respectons et caressons cette baleine, et elle nous laissera tranquille, ne manifestant envers nous qu'une curiosité somme toute équivalente à la notre ; soit nous lui plantons un harpon dans le flanc pour voir quel goût elle a, et elle peut alors très bien décider de nous attaquer. Mais nous pouvons aussi tomber sur un grand requin blanc affamé, qui va se tâter un peu et finalement nous croquer pour, lui aussi, voir quel goût nous avons. Enfin, et c'est à mon avis l'aspect le plus intéressant de ma théorie liée à l'anthropie, nous pouvons aussi rencontrer un dauphin. Avec le temps, une relation va

s'établir entre les deux. L'homme va peu à peu apprendre au dauphin à faire ce qu'il attend de lui. Ça peut être simplement sauter dans un cerceau enflammé pour amuser les cons dans un marineland... ou bien poser une mine sous un navire de guerre ennemi pour le faire exploser.

- Donc, pour vous, les sorciers et les shamans pourraient très bien au fil des générations avoir « domestiqué » des esprits issus de cet...

Helen chercha l'expression la plus adéquate sans la trouver, et Robbie vint à son secours.

- Univers implié. En contraste avec notre univers jugé, lui, explié. C'est ainsi que nous autres scientifiques avons décidé de nommer la partie de l'univers qui, en-dessous d'une certaine longueur critique, nous est inaccessible.

- ...De cet univers implié, si vous voulez.

- Pour être tout à fait franc avec vous madame Dupré, dans l'histoire que je viens de vous raconter, je pense plutôt que les dauphins : c'est nous !

Il termina avec un appétit d'ogre son quatrième et dernier cake mais laissa les quelques patates restantes pour ne pas se couper toute envie de dessert.

- Ce sont eux qui nous ont appris des tours, pas l'inverse. C'est l'humanité qui a édifié des temples toujours plus grands et plus luxueux au fil des siècles. Ce sont les hommes qui, pour la gloire d'esprits célestes, exécutent des cérémonies toujours plus complexes, sans même savoir si concrètement, oui ou non, elles servent à quelque chose. Eh oui... c'est nous les dauphins !

Helen resta perplexe, son verre de Chardonnay à la main. Elle ne pouvait nier que dans les explications du physicien, il y avait très exactement la confirmation de soupçons qu'elle avait émis au cours de l'enquête sur l'assassinat de Randy Laney. Mais de là à modifier ses propres convictions et sa perception du monde, il y avait encore bien des freins à desserrer.

- Vous savez Helen, j'ai pas mal réfléchi après votre coup de téléphone de vendredi. Sur le fait que vous savez « qui » est à l'origine des terribles éruptions solaires qui nous menacent. Sincèrement, bien que je sois à l'origine de cette étude sur la conscience et ses liens plus ou moins directs avec la physique, l'idée même que tous ces phénomènes ne soient pas purement thermodynamiques ou électromagnétiques ne m'avait pas une seule seconde effleuré.

- Ne vous emballez pas docteur. Je n'ai rien de plus que des coïncidences dans une sale affaire de meurtre et de drogue.

- Oui, mais vous m'avez appelé pour en discuter ce soir. Et puis chez un scientifique, les coïncidences sont justement faites pour coïncider entre elles jusqu'à déboucher sur une certitude. Si vous pouviez m'apporter une preuve de la justesse de mes

hypothèses sur l'existence d'autres dimensions, ou sur le rôle de la conscience dans les mécanismes universels, alors vous pouvez me croire, je serais prêt à venir faire le ménage chez vous trois fois par semaine, et à sortir vos poubelles le matin, rien que pour en bénéficier. Parole !

Helen apprécia le manque de sérieux de Robbie. Pour elle, rien n'était pire qu'une personne incapable d'humour et qui plus est, obsédée par son travail. Et pour cause : elle l'avait été trop longtemps elle-même !

- Bon bon ! Tant pis pour vous... Eh bien voilà, autant être directe : le 27 octobre dernier, le chanteur Randy Laney a été assassiné dans sa villa près de Los Angeles. Vous vous en souvenez peut-être ?

- Euh... non, désolé.

- C'est sans importance. Il était riche et adulé par ses fans mais la raison de son meurtre n'avait de toute évidence rien à voir avec sa fortune ou sa gloire. Ce soir là, il a été ni plus ni moins sacrifié. Ses agresseurs, à priori trois hommes et une très jeune femme avec laquelle il venait de faire l'amour, lui ont arraché le cœur avant de le brûler dans une urne. Ils ont ensuite détaché l'une de ses cuisses et l'ont préparé selon une recette traditionnelle datant des aztèques, comme tout le reste de la cérémonie d'ailleurs. Il a été sacrifié selon le calendrier sacré de ce peuple et rien n'a été volé chez lui. Mais c'est en menant mon enquête que j'ai découvert les faits les plus surprenants : toute sa vie a été marquée plus ou moins directement par la civilisation de l'ancien Mexique. Tout a commencé en 1985 : peu avant sa naissance, sa mère s'est trouvée hospitalisée après le grave tremblement de terre qui a ravagé Mexico City. Là, un homme est venu accomplir une sorte de rituel sur le ventre de cette femme enceinte avant de se donner la mort. A compter de ce jour, Randy Laney s'est trouvé comme marqué.

- Comment ça ?

- Il semble qu'il ait toujours été plus ou moins surveillé ou pisté. A l'âge de quinze mois, deux mexicains ont tenté de le kidnapper pour pouvoir le sacrifier. Je suis allée interroger sur place celui qui avait organisé ce rapt et tenez-vous bien, en vingt ans, il n'a jamais cessé de répéter qu'il voulait tuer le gamin pour « sauver le soleil ». Rien d'autre. Et ce type est un sorcier indien d'une tribu paisible dont l'origine des croyances remonte là aussi aux aztèques.

Helen s'interrompt tandis que le serveur, qui venait de revenir à leur table, prenait note de leur choix en matière de dessert.

- Ce n'est pas tout : ses textes de chanson ne parlent pour ainsi dire que de la culture aztèque. Et le plus étrange, c'est son psychiatre qui me l'a fourni. Alors qu'il se soumettait à une

expérience de régression sous hypnose pour essayer d'en savoir plus sur son obsession, Randy Laney s'est tout bonnement mis à parler en nahuatl. Et une version identique à celle utilisée par les aztèques avant l'arrivée de Cortès. Il a affirmé être l'esprit du soleil, Nanahuatzin, quand on lui a demandé qui il était. Et finalement quelques jours plus tard, on le retrouve sacrifié chez lui. Voilà, vous en savez à peu près autant que moi sur cette étrange affaire à présent. Je suis la première, de par ma position au sein du FBI, à savoir qu'il faut être très prudent avant de coller une étiquette « paranormal » à une affaire de meurtre. Mais il y a là beaucoup de faits bizarres qui ne m'arrangent pas le moins du monde.

C'était maintenant au tour de Robbie d'être perplexe. Il fit le tri des informations qu'il venait de recevoir et réprima un rôt discrètement avant de prendre la parole.

- Et vous pensez que ceux qui l'ont tué seraient du coup les responsables de ce qui nous arrive ?

- Oh ! Dans ce domaine là moi, je ne pense rien. Mais si je vous ai appelé en fin de semaine, c'est que le psychiatre de Randy Laney, le docteur Zimmerman, m'a parlé de votre théorie et m'a suggéré de vous contacter pour avoir plus de précisions. Entre nous, je pense que vous devriez en faire votre ambassadeur. Il est au moins aussi surprenant et tout aussi « consciencieux » que vous. Moi, la seule chose que je désire, c'est trouver le mobile précis de ce meurtre et en arrêter les responsables. Mais le sorcier que je suis allée voir en prison m'a tout de même affirmé que le 5e soleil de la mythologie aztèque s'était éteint en 1987 et qu'avec la mort de Randy Laney, une nouvelle ère allait commencer pour nous tous. C'est tout de même assez troublant au regard de ce qui se passe à présent, non ?

- Je dois reconnaître que ça fait beaucoup en effet. Je ne sais pas trop quoi en penser moi-même. Mais ça mérite qu'on se penche sur cette piste. Que proposez-vous ?

- Comment ça ce que je propose ? C'est vous le spécialiste ! Moi je sais courir après les bandits, les cinglés et les parents indignes mais pas après la conscience universelle. C'est bien pour ça que je vous ai invité.

Robbie émit un petit rire.

- Je me disais bien qu'un aussi bon repas devait cacher quelque chose.

Il regarda avec gourmandise la *key lime pie* que le garçon de salle venait de lui apporter et termina son verre de vin.

- Je suis un scientifique et un théoricien moi. Je peux à la limite vous mettre votre problème en équation mais à part faire comme les shamans eux-mêmes, je ne vois très franchement pas comment procéder pour mener une enquête criminelle sur

un meurtre dont un « esprit » pourrait être la cause. Désolé Helen mais je ne crois pas pouvoir vous être d'un grand secours. Et de plus, vous et moi sommes trop occupés en ce moment pour nous lancer sur la trace d'un sorcier ou d'un démon et ce, qui plus est au Mexique, dont les frontières sont fermées je vous le rappelle. J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard pour agir car même en le découvrant demain matin, nous n'empêcherions pas les nuages de nous atteindre et de causer les dégâts que nous savons. La catastrophe est inéluctable et il est à mon avis bien plus important de nous y préparer et de penser à la manière de réorganiser au mieux le pays après ça.

Helen saisit sa serviette et s'essuya les lèvres délicatement.

- Oui... Vous avez raison docteur. Je crois que je me laisse un peu emporter par mon propre enthousiasme. Mais voyez-vous, je pense que cette affaire sera pour moi la dernière. Une fois débarrassée d'elle, je compte changer de vie. Alors vous comprendrez que je tiens à finir en beauté. C'est une question de principe si vous voulez.

Robbie la regarda d'un air surpris.

- Vraiment ? Oui je peux comprendre en effet. Euh... si ce n'est pas trop indiscret, puis-je demander ce que vous comptez faire après ça ?

- Eh bien...

Elle s'arrêta dans son élan à répondre et réfléchit. Elle ne savait même pas vraiment pour elle-même quelle réponse elle pouvait donner à cette question. Alors, elle décida de laisser parler ses sentiments.

- J'ai trop donné à ce métier je pense. J'ai envie de vivre un peu pour moi. Je n'ai pas vu grandir mon fils et je n'ai pas non plus pris le temps de...

Elle s'arrêta de nouveau, un peu gênée de se confier ainsi à un homme qu'elle connaissait depuis un peu moins de deux heures.

- ... lui trouver un père ? termina Robbie à sa place.

Puis se reprenant aussitôt.

- Pardon, désolé : ça ne me regarde absolument pas.

- Non, il n'y a pas de mal. Et puis vous avez raison. Je me sens seule, voilà ! Et je ne veux plus vivre comme ça.

Robbie lui saisit la main gauche et la serra dans la sienne.

- Vous avez tout à fait raison Helen. Je crois que la période est judicieusement choisie pour un changement de vie en plus.

- Merci.

- Oh de rien... Je devrais en faire autant moi aussi ! Ma famille me voit plus souvent à la télévision qu'au naturel ces derniers temps et je le regrette. Dites-moi : où allez-vous passer le black out, vous ?

- Je suis en charge d'un flot à Woodbridge, juste de l'autre côté du fleuve. Avec l'aide de la municipalité, de l'armée et de la garde nationale, je vais devoir assurer le fonctionnement et la protection d'un hôpital, d'une caserne de pompiers, d'un grand centre commercial et d'un accès au Potomac pour aider au ravitaillement de la capitale. Opération After Dusk !

- J'en ai entendu parlé oui. Moi je file à Cape May avec ma petite famille. Nous y avons une résidence secondaire qui sera moins exposée aux problèmes et... plus facile à défendre si besoin est.

- Combien de temps ça va durer ? J'ai entendu parler de plusieurs jours, puis de plusieurs semaines. Même la direction du bureau n'a pas l'air de savoir !

- Parce qu'elle ne le sait pas plus que moi ! Et tant que le cœur du soleil sera aussi perturbé qu'il l'est actuellement, cela risque fort de ne pas s'arrêter plus de quelques jours avant de reprendre de nouveau.

- Eh bien voilà qui n'est pas très réjouissant.

- Non, en effet. Le monde va changer Helen. Que nous le voulions ou non, il va changer et j'avoue ne pas savoir si ce sera en bien ou en mal. Mais j'ai très peur de l'avenir.

Ils restèrent tous deux un moment à profiter de la nuit et de sa douceur sur la terrasse du Queen Mary. Ils se quittèrent aux alentours d'une heure du matin sur le parking du restaurant et bien qu'ils ne le dirent pas, ils se demandèrent tous les deux s'ils auraient un jour la chance de se revoir.

Mardi 17 Juillet 2007.

Sanja sortit de la douche. Après trois jours passés au lit sur ordre, à se remettre de son overdose de somnifère, elle n'aurait pas pu imaginer meilleur moyen pour se remettre d'aplomb. Un thé au lait et des tartines avaient salué son réveil de ce matin, amenés par ses collègues soucieux de sa santé et de son moral. Depuis sa réanimation, elle avait vu défiler dans sa chambre pratiquement tout le personnel de l'*hospital español*, venu la reconforter et lui témoigner amitié et respect. A cette occasion, elle avait appris qu'hélas, l'épidémie s'était déjà propagée dans de telles proportions que les consignes sanitaires très strictes, limitant au seul personnel sélectionné l'accès au camp de quarantaine de *Los Remedios*, avaient été levées. Un porteur, probablement animal, dont l'origine restait encore inconnue, disséminait le virus aux quatre coins du pays sans qu'aucune des précautions prises pour lutter contre cette diffusion ne s'avère efficace. Beaucoup de gens qui habitaient la campagne

étaient contaminées depuis des jours et certaines personnes étaient même déjà mortes sans que les autorités n'en aient été informées. La plupart, des paysans, craignant de devoir quitter leurs terres et leur demeure pour être conduits au camp, avaient préféré ne rien dire. En sous-estimant ainsi la dangerosité du carcinovirus, ils avaient exposé leurs proches au pire des périls imaginables. Tous les efforts fournis n'avaient donc servi à rien ou presque.

Le docteur De Laguardia n'avait pas vraiment adhéré à sa thèse de l'absorption accidentelle de la surdose de cachets de méthaqualone. Sanja elle-même n'en était plus très sûre non plus. Mais elle voulait tourner la page au plus vite et l'oublier. Elle se souvenait de tout ce qu'elle avait vécu durant son coma. Elle savait aussi à quel point on l'aimait et qu'elle n'avait pas le droit de décevoir son entourage. Aujourd'hui, il n'était plus question pour elle de réparer les dégâts de la vie mais bien de se battre pour les éviter. Se battre de toutes ses forces afin de ne pas laisser le mal l'emporter dans cette lutte qui venait de s'engager. Elle était investie d'une mission sacrée à accomplir et elle comptait bien s'en acquitter, quel qu'en soit le prix à payer. Elle le devait pour sa famille, pour ses amis mais surtout pour elle-même.

Elle prépara discrètement ses affaires après s'être habillée et décida de faire le tour des dortoirs dont elle avait la charge. Ce qu'elle vit la remplit d'effroi : en l'espace de trois jours, la moitié des patients qu'elle soignait avait péri, remplacée sur le champ par autant de nouveaux malades. Le docteur Hiruda lui aussi s'était réveillé mais pour devenir quoi ? Un être sans la moindre compassion qui n'était plus représenté que par la part la plus sombre de son ancienne psyché. L'être obscur aux deux miroirs du monde des esprits avait sucé son âme aussi aisément qu'on gobe une huître après l'avoir ouverte. Le reste n'était qu'une question de biochimie.

Elle passa remercier chacun de ses collègues, réconforta de son mieux chacun des patients en état de l'écouter. Elle leur fit la promesse de les aider de son mieux à combattre le mal. Elle leur demanda à tous d'être forts et de garder espoir.

A midi, elle déjeuna avec toute l'équipe et se montra plus enjouée et plus communicative qu'elle ne l'avait jamais été encore auparavant. Ensuite, elle passa aux cuisines et récupéra quelques restes de poisson du repas. A la surprise du chef, elle demanda aussi si elle pouvait lui emprunter pour une heure ou deux, une grande bassine en inox et un pot de confiture vide pour réaliser une « petite expérience ». Celui-ci, n'y voyant aucune objection, accéda de bonne grâce à sa requête et n'y

pensa plus. Il fut du coup le dernier à lui parler avant qu'elle ne disparaisse.

C'est en revenant au MBL un peu plus tard dans l'après-midi pour récupérer un e-mail très important du CDC, que Nathan Osbourne découvrit, posés sur son ordinateur portable, un pot de confiture et un enveloppe. Le pot en verre renfermait une demi-douzaine de petites mouches vertes aux yeux rouges, qui s'agitaient et voletaient frénétiquement dans l'espoir de s'enfuir. L'enveloppe, elle, contenait une lettre manuscrite de Sanja Vidale, lui présentant sa démission du poste dont elle avait la charge sous sa responsabilité au camp de quarantaine. La lettre était des plus classiques, à l'exception cependant d'un post-scriptum qui stupéfia le virologue :

« PS : Ci-joint un pot dans lequel vous trouverez celle qui sert de vecteur au carcinovirus. Je sais que c'est elle. Je l'ai même toujours su. Il y a des années que j'en rêvais, sans savoir. »

*“Minutes seem like days
 Since fire ruled the sky
 The rich became the beggars
 And the fools became the wise...”*

*Nothing here remains
 No future and no past
 No one could foresee
 The end that came so fast...*

*Shades of death are all I see
 Skeletons of society.”*

(Slayer – Skeletons of society)

Les trois derniers jours furent certainement les plus durs à passer pour tout le monde. La tension était montée crescendo d’heure en heure après l’annonce publique faite par Norman Jones et le docteur Robert Mc Sisley. Alors, dans chaque pays, riche ou pauvre, cela s’était passé plus ou moins de la même manière ; sous le patronage contesté mais indispensable de l’ONU. De grands scientifiques et des membres importants des gouvernements mais aussi des clergés s’étaient succédés sur les ondes, afin de préparer chacun à l’inéluctable.

Les plus misérables parmi les hommes furent sans doute les moins effrayés. Perdre les bienfaits de l’électricité quand on ne l’a jamais eu n’a rien de bien tragique. Beaucoup, même, s’amusèrent et rirent de ce rééquilibrage impromptu des deux plateaux de la grande balance économique humaine, avant de

se tourner humblement vers son Dieu, quelque soit son nom, pour le louer.

En revanche, dans les sociétés les plus modernes, le drame fut sans équivalent historique. Il y eut d'abord la stupeur et l'incrédulité, puis le doute, la critique, et la colère. Il y eut aussi la peur et l'angoisse. Pour certains la résignation, pour d'autres une agitation fébrile, et pour d'autres encore : la folie ! Il y eut les suicides et les crises cardiaques, par centaines... Il y eut les émeutes, sanglantes, pour s'emparer des réserves de nourriture, d'eau, de carburant, ou bien de médicaments. Il y eut les faux prophètes ramenant à eux les brebis égarées. Il y eut...

Aux Etats-Unis en particulier, le plan After Dusk montra très rapidement toute son utilité mais aussi ses limites. Idéal pour les grandes cités, il laissait derrière lui les campagnes, jugées plus aptes à l'autonomie et peut-être aussi politiquement moins importantes. Après tout, mieux valait secourir en priorité les 550.000 bons électeurs de Washington D.C que les 500.000 habitants paumés du Wyoming. Les politiciens appelaient ça de la « logique comptable »...

La population se rendit vraiment compte de la gravité de la situation à partir de J-4. C'est en effet en ce jour précis que la distribution d'essence fut suspendue sur tout le territoire des USA et que l'armée vint prendre position auprès des dépôts et des stations pour les garder. Alors, l'américain moyen comprit que sa vie était probablement menacée, car son quotidien se voyait soudain chamboulé dans ce qu'il avait de plus précieux : sa voiture !

Partout on ne parla plus que de rationnement préventif. Il devint impossible d'acheter certaines denrées alimentaires au-delà d'une quantité précise : sucre, alcool, céréales, farine, thé, café, huile et chocolat. Mais ce n'était pas tout : impossible aussi d'acheter des munitions ou des armes. Or, argenterie et bijoux disparurent en une nuit des devantures et des vitrines, pour éviter les problèmes de pillage que l'on savait par endroit inévitables. Bien sûr, un marché noir se mit aussitôt en route et ce, malgré les mesures draconiennes prises par l'administration et les sanctions extrêmement sévères promises à l'encontre de ceux qui s'y livreraient. Pourtant, malgré les craintes et les interrogations, la grande majorité des gens restait confiante et continuait d'agir comme à son habitude. Les gouvernements du monde comptaient bien sur cet immobilisme actif auquel on avait tant habitué les populations, pour éviter soulèvements et anarchie. Après, une fois au pied du mur, il serait toujours possible, par la bonne vieille recette du bâton et de la carotte, de conserver une autorité suffisante, quand ils auraient enfin

compris, mais trop tard. Ce n'était pas là une conspiration du silence : c'était une conspiration de la surdité.

A J-2, et après avoir longuement averti leurs clients des raisons et des conséquences du gel de l'économie mondiale, toutes les banques fermèrent. La loi martiale fut instaurée et le couvre-feu entra en vigueur à partir de 20h00 et jusqu'à 6h00 le lendemain. Tous les réservistes furent rappelés et mobilisés pour qu'un nombre suffisant de patrouilles de la police et de l'armée puissent quadriller les zones sensibles, et assurer le maintien de l'ordre et la sécurité des biens et des personnes, en utilisant si besoin le recours à la force. Et bien sûr, ce fut le cas. Les grands ghettos urbains devinrent immédiatement le cadre d'affrontements dont certains firent plusieurs morts et aussi des dizaines de blessés. Mais la grande majorité des gens ne s'en préoccupait pas le moins du monde, obnubilée par sa propre angoisse. Malgré les informations expliquant comment l'état allait s'occuper de l'approvisionnement des villes et de leurs habitants pour le temps que durerait le black out, une ambiance de fin du monde régnait partout, omniprésente. Les hôpitaux ne désemplissaient pas de personnes souffrant de problèmes nerveux souvent graves et de troubles du sommeil. Les réserves d'anxiolytiques et d'antidépresseurs fondirent comme neige au soleil et ce, avant même l'arrivée du premier nuage !

Mais vous-même, que feriez-vous si on vous annonçait que dans quelques jours, vous allez devoir apprendre à vivre sans aucune source d'électricité ? Que feriez-vous si les plus hautes instances de votre nation vous affirmaient que, malgré tout, votre pays et ses dirigeants n'allaient pas vous laisser sans assistance ? Que pensez-vous enfin que vos amis, vos voisins, vos parents, vos collègues, et tous ces gens que vous croisez dans la rue, au supermarché, dans le métro ou à votre club de sport feraient ? Eh bien voilà, vous savez... Vous savez comment l'humanité se comporta jusqu'au jour J du jugement : le 23 juillet 2007.

* * *

Ned Laney, lui, fêta son 47eme anniversaire ce jour-là et il se demanda s'il verrait le 48eme. Le hasard avait voulu qu'il soit né un 23 juillet et que ce soit également un 23 juillet que le tout premier nuage de particules vienne saupoudrer la Terre de sa poussière d'apocalypse.

Depuis une quinzaine, il avait peu à peu pris la mesure de la menace annoncée. Comme n'importe quel autre quidam aux Etats-Unis, il avait d'abord reçu la nouvelle selon laquelle le soleil était depuis peu « magnétiquement perturbé » avec un

désintéret manifeste. Après la mort tragique de son fils Randy, dix mois plus tôt, l'actualité ne l'avait plus vraiment captivé. Il avait lu dans la presse et également entendu à la télévision, des insinuations et des calomnies sur son enfant qui lui avaient fait du tort. Un fouille-merde journalistique était même parvenu par quelque indiscretion, à apprendre les circonstances réelles de la mort de la jeune rockstar. Mais fort heureusement, la pitoyable feuille de chou racoleuse dans laquelle il s'évertuait à tartiner son incontinence verbale, ne jouissait pas d'un crédit suffisant pour que ses affirmations aient été prises au sérieux sans preuves par quiconque. Hélas, bien plus que lui-même, c'est sa femme Nancy qui avait enduré le plus difficilement toute cette tragique histoire. Elle s'était enfermée derrière un mur de tristesse après la disparition de Randy. Il avait été son unique enfant et la source de bien des soucis pour eux, avant de finalement devenir leur plus grande fierté. Ned ne pouvait que comprendre ce qu'elle ressentait et il pleurait autant pour elle que pour lui-même ou son fils.

Après l'annonce, il avait vu des gens pris de panique venir dévaliser les rayons alimentaires des grandes surfaces. Certains de ses voisins qu'il croyait bien connaître, s'étaient préparés à affronter ce qui semblait être pour eux la troisième guerre mondiale, avec ni plus ni moins que de la haine au fond des yeux. Au début, il avait souri mais les nouvelles étaient chaque jour un peu plus alarmantes. Il y avait aussi un virus apparu au Mexique et qui commençait à faire des victimes aux Etats-Unis, en Asie et en Europe. Il avait ensuite tenté d'imaginer ce que pourraient donner de grandes villes comme Oakland ou Frisco si elles se retrouvaient totalement privées d'électricité et de télécommunications. Plus de banques, plus de téléphones ni d'ordinateurs, la totalité des véhicules récents en panne, plus de télévision, de radio, de presse... Il s'était mis à avoir peur, plus pour Nancy que pour lui-même mais il avait tout à coup mieux compris la parano de ses voisins. Il avait fait lui aussi quelques réserves, car on parlait déjà de rationnement. Il s'était même surpris à épier les gens qui passaient devant leur maison avec une certaine appréhension. L'animal humain par nature craintif reprenait à présent tous ses droits.

Ils avaient dîné, lui et Nancy, deux heures auparavant. Sa femme lui avait préparé un gâteau pour son anniversaire mais l'ambiance n'y était pas. Comment aurait-elle pu y être en ce jour précis de toute façon ? Elle l'avait tendrement embrassé et s'était serrée fort contre lui quand il l'avait étreint, puis elle était allée se coucher sans tarder. Assommée de médicaments, condamnée au bonheur sur ordonnance depuis le décès de

Randy, elle avait préféré l'abandon réparateur au stress d'une veille nocturne.

Ned était assis dans le fauteuil en rotin sous la véranda de leur propriété. Un verre de cognac normand à la main, il se demandait s'il n'allait pas subitement se réveiller dans son lit et se rendre compte que rien de tout ça n'était réel : qu'il avait rêvé la mort de son fils et la folie qui s'emparait du monde.

Une patrouille de la garde nationale passa à toute vitesse dans un gros Hummer déguisé pour jouer à la guerre et fila vers l'ouest en direction du Bay Bridge, sans doute pour regagner San Francisco. Eux seuls, avec la police et les services de secours, avaient encore le droit de circuler à cette heure-là. Le bruit gras de son moteur était toujours audible quand monta le son de la sirène de la caserne des pompiers. Son mugissement monocorde brisa la quiétude de cette belle nuit d'été. C'était le signal ! Celui convenu par les responsables du gouvernement et que chacun attendait, en priant intérieurement pour qu'il ne vienne pas. Celui qui, durant la guerre froide, aurait annoncé l'approche des missiles russes et le début de la guerre nucléaire totale. Celui qui, ce soir précis, clamait lugubrement l'arrivée imminente du premier nuage solaire et par la même occasion la coupure générale d'alimentation du réseau électrique. Dans les heures qui allaient suivre, on allait arrêter toutes les centrales et relever les barres de combustible pour éviter tout risque dans ce domaine. Alors les lumières mourraient bloc par bloc, quartier par quartier, ville par ville, état par état et même continent par continent. Ce soir, on allait éteindre la Terre !

23h31. C'est à cette heure précise que le quartier où Ned et Nancy résidaient depuis 16 ans plongea dans l'obscurité. Il y eut les aboiements d'un chien et puis plus rien que le silence le plus terrible qu'il ait jamais eu à entendre. Seules les étoiles et la lune brillaient encore et peut-être également la vague lueur d'une bougie dans le living des Hurd, de l'autre côté de la rue.

Sans savoir pourquoi, il resta là à siroter son cognac au rythme d'une dose toutes les demi-heures environs, piochant à l'aide d'une cuillère dans son gâteau d'anniversaire à la lueur des cieux. Il se demanda combien de drames se jouaient de par le monde à cause de ce qui arrivait. Combien de morts, de vols, de pleurs ? Il savait que beaucoup allaient en profiter pour se livrer aux pires exactions en comptant sur les ténèbres pour masquer leurs actes et les dissimuler aux forces de l'ordre. Oui, sans la lumière, le monde risquait bien de basculer pour de bon dans le chaos. Que pouvait bien faire Dieu à cette heure-là ?

Sommeil et alcool commençaient à lester ses paupières mais quelque chose en lui le dissuadait de rejoindre son épouse maintenant. Il se rappela cette nuit blanche passée à regarder

un homme marcher sur la Lune. C'était pareil : cette sensation de vivre un moment unique, extraordinaire et angoissant. Au fond de lui, il aimait cette excitation provoquée par l'inconnu.

Il vit un chat trotter placidement sur sa pelouse. Il se tapit derrière un buisson, frétilant, puis fila à toute vitesse par où il était venu. Ned se dit que lui devait bien se moquer de ce qui arrivait. Il ne le savait pas et ne s'en rendrait même pas compte. C'était étrange comme ce fléau ne frappait en fait que le monde moderne des hommes.

Le gâteau était fini et le cognac n'en avait plus pour très longtemps. Il allait succomber à l'appel de son oreiller lorsque ça commença. Et il vit, médusé, l'un des plus beaux spectacles naturels auquel il ait jamais assisté et que personne n'avait jamais pu voir à ce jour aussi loin des pôles. Il y eut une lueur, puis une autre et une autre plus loin. Et le ciel devint soudain plus clair. De magnifiques voiles d'une lumière ondoyante se mirent à danser de façon désordonnée, comme des rideaux de soie au gré du vent. Un chatolement de nuées verdâtres, tirant parfois sur le rouge-rosé, évoluait à présent sans un bruit au dessus de la Californie et remontait vers le nord. Une aurore polaire ! Le nuage en pénétrant dans notre atmosphère formait une immense aurore polaire et ce, à des milliers de kilomètres du pôle le plus proche. Ned resta là, bouche bée : stupéfait.

- Oh, bon Dieu ! marmonna-t-il.

Le spectacle qui s'offrait à lui, ainsi qu'à plusieurs milliers d'autres curieux qui avaient eux-aussi décidé de veiller durant cette nuit, était tout simplement extraordinaire. Là, d'immenses fantômes vaporeux valsaient dans la haute atmosphère, comme des dieux célébrant leur retour du néant. Tout était calme et on ne peut plus silencieux. Était-ce donc ça la catastrophe promise à grand renfort de sensationnalisme ?

Alors l'incroyable se produisit : toutes les lumières de la ville se rallumèrent lentement, comme si on montait l'intensité électrique à l'aide d'un rhéostat et non d'un coup comme avec un interrupteur. Ned ne comprenait plus rien. Pourquoi donc le courant revenait-il ? Le nuage était là à présent, c'était évident avec ce qui se passait dans le ciel. Qui avait bien pu décider de remettre en marche les centrales ? Et puis soudain il comprit. Il comprit que personne n'avait réactivé le réseau urbain. C'était le nuage de particules qui provoquait ce phénomène. Toutes les ampoules de la maison étaient allumées et brillaient de plus en plus vivement. Le téléviseur se mit à grogner et à grésiller, et l'écran se couvrit de neige sans même qu'il ait eu besoin de pousser le bouton d'alimentation. Les appareils électriques de la propriété faisaient tous de même. L'intensité monta de plus en plus vite. Une première ampoule grilla, puis une autre et une autre. Le téléviseur émit un « clonk » et mourut, le moteur du

réfrigérateur qui se prenait pour un V8 turbo depuis une bonne minute trente se tut définitivement. A l'étage, Nancy réveillée en sursaut, poussa un cri de terreur et Ned monta aussitôt l'escalier quatre à quatre pour aller la rejoindre et la protéger : pour lui expliquer et tenter de la rassurer un peu. Il la serra contre lui et l'embrassa très fort.

- Ce n'est rien Nancy. Ca va passer. Le nuage est là ! C'est lui, ce sont ses particules ou je ne sais quoi qui provoquent ça. Calme-toi ma chérie, ça va passer...

Et ça passa effectivement. Toutes les ampoules, les unes après les autres sans exception, avaient lâché. L'obscurité était de nouveau omniprésente après avoir balayé la lumière. Seules restaient, majestueuses et souveraines, les danseuses célestes, qui, tout en filant vers le nord, arrosaient la terre et les cités des hommes de leurs invisibles caresses d'énergie. Ned et Nancy restèrent là, blottis tous les deux dans leur lit. Ils avaient déjà connu beaucoup plus terrifiant au Mexique en 1985, pendant le séisme. Ils avaient tremblé bien plus que ça lorsqu'un sorcier fou avait enlevé leur fils. Ils savaient qu'il fallait juste attendre et prier. Ils étaient de toute façon impuissants à lutter contre la nature en colère. Nancy finit par se rendormir sur l'épaule de son mari et la nuit s'acheva lentement, laissant la place à l'aube du premier jour d'une nouvelle ère... A la venue d'un nouveau soleil !

L'apocalypse avait été l'exact opposé de ce que l'on avait toujours cru qu'elle serait : belle et silencieuse... Pourtant, elle n'en avait pas été moins efficace pour autant.

* * *

Mais Ned Laney n'était pas le seul à être stupéfait par les effets du nuage solaire. Tout à fait à l'autre extrémité des Etats-Unis, dans sa villa de vacances reconverte en bunker familial post-apocalyptique, Robbie Mc Sisley aussi n'en revenait pas. Comme des centaines de millions d'autres personnes de par le monde, à quelques heures ou quelques minutes d'intervalle, il avait vu tout son équipement électrique être soudain frappé d'hystérie avant de mourir d'épuisement. Il avait beau le savoir mieux que n'importe qui, se rendre compte de ses propres yeux à quel point il avait raison le laissait pantois. Oui... La ceinture de Van Allen ne pouvait pas arrêter le plus gros du nuage. Le flux de protons et d'électrons solaires, en atteignant les basses couches de la magnétosphère terrestre, entrait en collision avec les molécules gazeuses de notre atmosphère et provoquait ces aurores spectrales luminescentes. Le champ magnétique, quant à lui, faisait dériver les particules vers le nord sans toutefois les emprisonner. Bon Dieu ! Le ciel des pôles devait ressembler à

un gigantesque feu d'artifices avec autant de particules à haute énergie !

Il regardait maintenant la mousse blanchâtre et acide que les piles qu'il avait laissé dans le radio-réveil avaient vomit hors de l'appareil. Les batteries de son El Dorado, du Voyager et du Dodge devaient offrir un spectacle assez similaire. Tant que les aurores danseraient dans le ciel, aucun appareillage électrique ne pourrait fonctionner plus de quelques minutes. Et encore...

Sa famille tenait bon. Après tout, ils étaient parmi les plus informés et les mieux préparés. Ils avaient ce qu'il fallait pour tenir et puis surtout, ils étaient une famille unie et soudée dans un coin où la délinquance était quasiment inexistante. La très grande majorité des gens de par le monde était à présent plus ou moins livrée à elle-même. After Dusk aux Etats-Unis allait aider les villes dans leur ravitaillement et leur réorganisation, mais combien d'autres pays avaient eu le temps de mettre en place un plan d'aide semblable ? Robbie pensa aux gens restés seuls, aux personnes âgées ou invalides et aux malades. Il se demanda combien de temps il allait leur falloir supporter toutes ces privations et vivre de la sorte, en reclus.

Il repensa à son agréable dîner avec Helen Dupré et à son hypothèse surnaturelle pour tenter d'expliquer l'inexplicable : au fait que, quelque part, une personne ou un dieu pouvait très bien voir se réaliser son œuvre, là où les hommes ne voyaient qu'un désastre de grande ampleur. Et si c'était le cas, alors la race humaine allait devoir lutter pour sa survie... ou bien courir le risque de disparaître.

Troisième Partie

Mercredi 25 Juillet 2007.

Un éclair de saphir déchira le ciel opaque au-dessus de San Luis Potosí. Depuis que le premier nuage de particules avait enveloppé la Terre, ceux-ci étaient de plus en plus fréquents. Il faisait chaud et l'atmosphère était horriblement pesante : un temps d'orage qui n'éclate pas mais qui vous étouffe par sa présence. Sanja regarda l'horizon bleu foncé depuis le balcon de sa chambre et s'essuya le front à l'aide d'un kleenex.

Après avoir quitté le camp de Los Remedios, elle était d'abord passée chez elle. En chemin, elle avait vu des gens affolés, des regards tantôt anxieux et tantôt mauvais. Chacun en était à se demander s'il portait en lui le terrible carcinovirus et sinon, qui allait venir le lui transmettre d'un éternuement ou d'une poignée de main. Sous le coup de la peur, beaucoup s'étaient barricadés chez eux, ne sortant plus que pour aller se ravitailler. La plupart des entreprises de Mexico avaient dû fermer leurs portes avant même l'arrivée du nuage solaire : l'épidémie ayant fait fuir tous les employés. Dans les rues, les ordures, qu'on ne ramassait plus que très parcimonieusement, s'étaient amoncelées, augmentant encore les risques sanitaires. Certains magasins avaient été pillés et les éclats de verre de leurs vitrines brisées jonchaient les trottoirs. La police, aidée de l'armée, faisaient de son mieux pour maintenir le calme mais pour combien de temps ? On entendait parler d'exécutions sommaires de pillards et de règlements de comptes sanglants. Sanja haïssait la barbarie.

Son quartier n'avait pas trop souffert et seule la poussière accumulée durant son absence avait souillé son appartement. Elle avait rapidement pris une douche puis préparé ses affaires pour repartir aussitôt. Elle avait eu le temps de réfléchir depuis son retour de ce lieu qu'elle ne pouvait se résoudre à appeler autrement que l'enfer. Il lui fallait retrouver la trace de celui qui avait été l'instigateur de cette horrible histoire : Balthasar Zazuela. L'homme qui, en 1985, à l'article de la mort, était venu dans son service à l'hôpital, transmettre à une parfaite inconnue son fardeau que son fils avait porté toute sa vie durant.

Sanja et Victor Machado-Hoyo, l'un des infirmiers qui avaient évacué le corps de l'homme après son suicide, avaient eu une longue discussion à l'hôpital après la visite des agents du FBI venus s'enquérir des Laney, suite à l'assassinat de leur fils. Il lui avait donné tous les renseignements qu'il avait sur cet homme, c'est-à-dire son nom et son adresse, et lui avait dit de se méfier de tels personnages. Selon lui, les sorciers indiens étaient capables de véritables prodiges et quoi que celui-ci ait pu faire à cette américaine, mieux valait ne pas s'en mêler.

Mais aujourd'hui il était plus que temps de s'en mêler ! Et elle devait absolument découvrir le lien entre cette sordide journée du 19 septembre 1985 et ce qui arrivait en ce moment. Elle devait comprendre et agir pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Et elle était seule dans cette quête-là.

Sanja avait repris la route. Elle avait vidé son compte en banque le jour même et échangé le plus gros de son argent contre des pièces d'or. Elle savait que l'or garderait toujours son attrait quelque soit la situation dans le monde et qu'un peu du précieux métal l'aiderait à coup sûr dans son investigation. Elle avait roulé pendant cinq heures sur l'autoroute fédérale 57 vers le nord-ouest jusqu'à León, puis obliqué en direction de San Luis Potosí City, via Santa María del Río. Réserver par téléphone une chambre dans un petit hôtel n'avait pas posé de problème malgré l'épidémie.

Le lendemain, elle s'était rendue jusqu'à Las Rusias, à une bonne cinquantaine de kilomètres plus au sud. C'est là que Zazuela avait vécu, en plein cœur du parc national El Gogorrón. Mais sa visite n'avait servi à rien. Sa villa avait été vendue par sa famille deux ans après son décès et ceux qui l'occupaient maintenant ne l'avaient pas connu selon leurs dires. Mensonge ou demi-vérité ? Elle l'ignorait mais elle avait découvert à cette occasion que le métier d'enquêteur privé ne s'improvisait pas.

Elle était revenue en ville et avait cherché à retrouver la trace des membres de sa famille. Mais si déjà en temps normal ce genre de recherche aurait été long et délicat, à la veille d'une catastrophe mondiale et au milieu de la paranoïa inspirée par l'épidémie du nouveau virus, sa quête avait rapidement pris

l'allure d'une tâche herculéenne ! Et ce n'est finalement qu'en ayant fait miroiter quelques jolies pièces jaunes aux yeux d'un commissaire de police, qu'elle trouva un peu d'aide. L'officier, pour 500 \$ or, avait accepté de l'aider à savoir ce qu'il était advenu des Zazuela après la vente de leur propriété. Il lui avait recommandé de rester à son hôtel en attendant et comme Sanja n'avait rien d'une aventurière, elle avait suivi son conseil à la lettre. Recluse dans sa chambre, elle s'était plongée dans la mythologie aztèque et la sorcellerie indienne, au travers des livres consacrés à ces sujets qu'elle avait acheté en ville pour passer le temps.

Les jours s'étaient égrenés dans l'attente des nouvelles du policier et le 23 dans la nuit, les danseuses voilées avaient fait leur féérique apparition dans le ciel. Sanja, elle aussi, avait vu les ampoules s'éteindre, plus telles des novae se rallumer, briller comme jamais puis griller. La batterie de sa Corolla était entrée en éruption et le Mexique avait été recouvert comme le reste du monde par l'ombre du black out électromagnétique.

Un autre éclair plus éclatant encore zébra les cieux. Sanja quitta le balcon et revint dans sa chambre. Elle se demanda si elle reverrait jamais le commissaire qu'elle avait chargé de mener pour elle ses recherches sur les Zazuela. Elle avait été naïve de lui faire confiance et plus encore d'avoir pu penser qu'elle pourrait lutter efficacement face à des forces capables de déclencher la colère du soleil, ou de répandre la maladie. Mais à présent qu'elle était bloquée ici, elle n'avait pas d'autre choix que d'attendre et d'espérer. Elle observa les dizaines de petites mouches qui voletaient dans la pièce ou se reposaient sur les larges pales du ventilateur décédé. Certaines, d'un beau vert métallique, étaient les involontaires complices du chaos en servant d'hôte naturel au terrifiant carcinovirus. Elle songea à ses récentes lectures et à ce qu'elle avait appris qui lui avait glacé le sang.

Sanja avait à coup sûr découvert celui des esprits qui se cachait derrière tous ses cauchemars et avait bien failli ingérer son âme lors de son coma médicamenteux. L'homme noir aux deux miroirs : Tezcatlipoca ! Dieu suprême dans le panthéon aztèque, plus maléfique que bon, plus sorcier que guérisseur, seigneur du nord et frère du serpent à plumes, il avait, selon la légende, déjà régné durant une ère entière sur notre monde sitôt après sa création. Il avait été jeté à terre par Quetzalcoatl lui-même et leur rivalité n'avait depuis lors jamais cessé à travers les âges. Mais le plus surprenant dans ce qu'elle avait lu, c'est que tout dans les anciennes prédictions cadrait avec ce qui était arrivé !

Le 5^e soleil, fondé par les dieux à Teotihuacan avant même la venue au monde des premiers hommes, devait être détruit par un tremblement de terre, et tout avait bel et bien commencé à mal aller à partir du terrible séisme qui avait ravagé Mexico, capitale de l'ancien empire aztèque. Si Nanahuatzin, l'esprit du soleil avait été vaincu, alors Tezcatlipoca avait logiquement pu revenir pour reconquérir le monde qui avait été le sien en tout premier lieu. Il était clair que si ses connaissances en matière de magie et de religions anciennes étaient encore très limitées, d'autres personnes au Mexique semblaient, elles, disposer de tout le savoir nécessaire pour aider des esprits tels que celui du seigneur aux miroirs fumants, à accomplir une vieille prophétie. Pourtant, elle avait encore de la peine à croire que tout cela soit possible. Les dieux anciens étaient-ils réels ? La parole du Christ n'était-elle en définitive qu'une fable ramenée d'Europe par Cortès ? Ou bien y avait-il plutôt, comme elle le pensait, une sorte de lien entre les différentes religions du monde ? Tezcatlipoca et Belzébuth n'étaient-ils pas tout bonnement le même esprit sous deux noms différents ? L'un seigneur des miroirs, l'autre celui des mouches ? N'était-ce pas l'image du mal commune à toutes les religions du monde ? En un autre lieu et loin en dehors du temps, elle avait senti cet être, cette créature, cette chose, couler sur elle, couler en elle, se mélanger à sa quintessence, à l'intimité de sa personnalité : la glacer d'horreur et de dégoût ! Cette chose était pire que la haine : c'était la négation de l'amour ; l'opposé de ce qui est beau, bon, blanc, pur ou doux, et quel que soit le nom qu'on ait pu lui donner, ce nom-là était humain et ne servait qu'à le désigner auprès des hommes. Mais lui s'en souciait-il ?

Les coups frappés à sa porte la firent sursauter. Elle resta comme paralysée quelques secondes, se demandant qui pouvait se trouver derrière la porte. Elle se rendit compte qu'elle avait peur. C'était plus fort qu'elle. Les récents événements l'avaient par trop fragilisé et ses nerfs prenaient le dessus.

- Ohé ! C'est le commissaire Arrellano-Alvarez. Vous êtes là ?

Sanja se sentit terriblement soulagée à l'annonce faite par son visiteur. Ses craintes se dissipèrent et c'est presque en riant qu'elle s'empressa d'ouvrir la porte.

Ernesto Arrellano-Alvarez portait plutôt bien ses 51 ans et quoique ne mesurant guère qu'1m63, il se dégageait une réelle autorité et beaucoup d'assurance de sa personne. Il était musclé et ne faisait pas son âge. Chauve, moustachu, Ray Ban sur le nez, en blue-jean et veste assortie, santiags en peau de caïman aux pieds pour paraître plus grand et montre en plaqué or : il aurait aussi bien pu sortir d'un film de Tarantino que diriger la

section criminelle de la police de San Luis Potosí. Mais Sanja ne doutait ni de sa virilité, ni de sa capacité à allonger un type d'un seul coup de poing s'il en avait envie.

- Je suis contente de vous voir commissaire... commença-t-elle. Mais le policier la coupa net.

- Moi aussi mais écoutez-moi... Il jeta un coup d'œil dans la chambre par dessus l'épaule de Sanja, comme pour vérifier qu'elle était seule. J'ai vos renseignements. Enfin une partie. Mais je crois que nous avons un autre problème sur les bras en ville et que vous allez pouvoir nous aider.

Sanja recula instinctivement d'un pas. Elle regarda son interlocuteur, se demandant ce qui pouvait bien encore arriver de grave.

- Oui, si je peux, bien sûr...

- Vous étiez au camp de quarantaine à Mexico, c'est bien ça ? Vous avez soigné des gens atteints par le nouveau virus.

Elle sentit une boule se former dans son estomac.

- Oui, c'est vrai, mais je ne porte pas le virus. J'ai fait des tests avant de partir de Mexico et...

- Ecoutez-moi ! J'ai deux hommes à moi qui sont malades comme des chiens. Un fermier qui l'avait attrapé s'est levé de son lit et a massacré sa famille et un voisin. Un autre a tué une infirmière à l'hôpital et blessé un médecin et un infirmier. Ils ont été obligés de le tuer à coups de hache ! En ville, de plus en plus de gens l'ont et avec la panne d'électricité, on ne peut quasiment rien faire pour eux. Il y a des pillages et mes équipes ne peuvent pas agir à temps. Alors si vous savez quelque chose qui puisse nous aider, il faut que vous veniez avec moi.

Sanja baissa les yeux. Elle ne comprenait que trop bien la détresse de l'homme qui se tenait devant elle.

- Commissaire... commença-t-elle sans trouver les bons mots pour poursuivre.

- Quoi donc ?

- ... Il n'y a pas de remède pour le moment. Aucun des traitements qui ont été essayés n'a donné de résultats. Et on ne peut même pas enrayer l'épidémie car elle est véhiculée par les mouches. Il faut presque dix jours avant que la maladie vous empêche de vous lever et après, soit vous mourrez d'une façon horrible, soit vous devenez une sorte de monstre fou furieux.

L'autre la regarda interloqué. Il avait compris au son de sa voix que les choses étaient ainsi et qu'elle n'allait pas pouvoir l'aider comme il l'aurait souhaité.

- C'est pas possible... Il doit y avoir un moyen de guérir de cette saleté. C'est pas possible que tout s'écroule comme ça. Il faut faire des recherches ou bien... je ne sais pas, il faut...

Conscient qu'il parlait pour ne rien dire, il s'interrompit dans sa phrase et de dépit, donna un grand coup sec du plat de

la main dans la porte pour passer sa colère. Ils restèrent là sans parler une longue minute, avec les éclairs de chaleur et les mouches pour seule compagnie. Puis il reprit finalement.

- Venez quand même avec moi à l'université. Ils auront besoin de vous à la faculté de médecine, ou même à l'hôpital...

Sanja savait pertinemment que tous les services de santé de la ville étaient déjà débordés et que sa place aurait été dans l'un d'eux. Mais elle savait aussi que cela n'aurait pas servi à grand-chose, sinon à voir davantage d'horreurs. Elle décida de tenter le tout pour le tout avec le policier. Seule, jamais elle ne pourrait retrouver la piste de Zazuella et essayer d'inverser le processus qui les avait tous conduits là où ils en étaient arrivés. Lui pouvait l'aider... à condition de croire à son histoire de dieu-démon revenu sur Terre pour refaire le monde à son idée.

- Nous ne pouvons rien faire pour ceux qui sont malades. Mais si vous m'aidez à retrouver la famille de l'homme dont je vous ai parlé, il reste peut-être une chance de tout arrêter.

Le commissaire fronça les sourcils, se demandant bien à quoi elle pouvait faire référence. Comment ce type qui était mort depuis plus de vingt ans pourrait-il être mêlé à ce qui arrivait aujourd'hui ?

- Vous voulez dire que ce Zazuella est mêlé à l'apparition de ce nouveau virus ? C'est ce que je dois comprendre ?

- En quelque sorte oui...

- Mais alors pourquoi est-ce une infirmière seule qui est sur cette affaire ? Comment se fait-il que la police n'en sache rien ? Ou le gouvernement ? C'est quoi cette histoire ?

Sanja lutta contre sa timidité naturelle et se força à trouver une réponse adéquate, ou du moins qu'elle espérait adéquate.

- Si je vous dis ce que je sais, ce que je pense ou même ce que j'ai vécu récemment, vous allez me prendre pour une folle commissaire et vous allez me laisser là me débrouiller seule. En revanche ce que je peux vous dire, c'est que les spécialistes du centre américain de lutte contre la maladie, avec qui j'ai travaillé à Mexico et qui ont étudié le carcinovirus, ont estimé que sans aucun remède et à la vitesse à laquelle l'épidémie se propage, l'humanité ne fêtera pas le nouvel an !

Le commissaire s'avança dans la chambre et referma la porte derrière lui. Il se massa les yeux tout en se dirigeant vers le fauteuil situé dans l'angle près de la porte-fenêtre, sous le poste de télévision désormais strictement décoratif. Il s'y laissa tomber lourdement, en soupirant.

- Vous auriez un verre ? N'importe quoi...

Sanja ouvrit le minibar et inspecta son contenu.

- Il y a un peu de tout bien sûr mais ce n'est plus frais malheureusement, que préférez-vous ? demanda-t-elle.

- Un whisky... Ce sera parfait.

Tandis que Sanja versait le contenu de la mignonnette de Chivas Regal dans un verre, elle l'observa sans rien dire.

- Il y a longtemps que vous avez mal au fond des yeux ? demanda-t-elle en lui tendant son whisky d'une main qui se voulait sûre mais qui tremblait malgré tout légèrement.

Ernesto Arrellano-Alvarez la regarda un instant fixement.

- Non. Depuis ce matin en fait. C'est ce qui m'a décidé à venir vous voir. C'était pareil pour les autres. Ça commence comme ça n'est-ce pas ?

Sanja secoua la tête affirmativement.

- J'en ai pour combien de temps encore ? Vous savez ?

- Ce sont les premiers symptômes du développement. Je ne peux pas vous dire précisément. Vous êtes un homme robuste... Une semaine, peut-être un peu plus... Je suis désolée.

Il avala une gorgée de Chivas sans rien dire, couvant son verre au creux de la main, le visage fermé.

- Si vite...

Il siffla cul sec le reste de son whisky et reposa le verre sur le minibar.

- Parlez-moi de ce Zazuella. Ce type est mort à Mexico en 85. Comment pourrait-il être impliqué dans cette épidémie ? Ce n'était pas un putain de terroriste !

- Non. C'était un sorcier à ce que je sais. Et il s'est donné la mort pratiquement devant moi.

- Quoi ? Vous êtes sérieuse ?

- J'étais infirmière à la maternité de l'*hospital español* à cette époque. Ça s'est passé le jour du grand tremblement de terre. Zazuella était à Mexico et il avait été grièvement blessé. Il savait qu'il allait mourir, alors il a utilisé son savoir secret sur une femme enceinte, une américaine.

- Comment ça son savoir secret ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

Sanja regarda à l'extérieur. Les éclairs rosés continuaient de déchirer le ciel menaçant qui recouvrait San Luis Potosí, sans un bruit.

- Vous êtes un guachichile ? demanda-t-elle au policier.

- Par ma mère seulement, mon père était plus ou moins espagnol et plus ou moins nahual et guerrero. Je suis 100 % mexicain en somme... Pourquoi ?

- Vous connaissez les légendes. L'esprit du soleil qui vit parmi les hommes : Nanahuatzin. Vous connaissez les anciens dieux d'avant la conquête.

- Oui, un peu. Comme tout le monde.

- Vous trouvez ça aussi absurde que les sorciers comme Zazuella ? Les *marakame* qui chassent le cerf et se droguent pour parler aux anciens esprits ?

Le commissaire qui venait de sortir une cigarette, regarda Sanja et demanda :

- La fumée ne vous gêne pas ?

- Non, allez-y. Ca ne me dérange pas.

Il sortit un vieux zippo cuivré et l'alluma, tira une bouffée et expulsa presque aussitôt un nuage bleuâtre par les narines.

- Je suis policier... Et tant que ces gens là ne trafiquent pas et ne violent aucune loi, moi ils ne me dérangent pas. J'aime le folklore. Gamin, j'adorais ce que ma grand-mère et ma mère me racontaient des légendes. Mais tout ça c'est du passé.

- Peut-être. Mais je pense tout de même que Balthasar Zazuela était le *nahual* de l'esprit du soleil. Il était Nanahuatzin comme d'autres avaient dû l'être avant lui depuis toujours : secrètement.

- Bon, admettons. Et alors ?

- Mourant, il est venu chercher un enfant qui pourrait lui succéder dans cette tâche. J'ai vérifié avant de quitter Mexico et Nancy Laney, l'américaine qu'il a choisit, était la seule à porter un enfant conçu depuis moins de trois mois. Je suis presque certaine que c'est ce qui a motivé son choix, car le fait qu'elle vienne de Californie ne devait pas l'arranger. Il a alors pratiqué un rituel, plusieurs témoins l'ont confirmé et j'en ai vu les traces de mes propres yeux, et il s'est donné la mort en se plantant un poignard dans le cœur.

Un nuage de fumée en suspension flottait mollement dans la chambre à présent et l'odeur du tabac s'était répandue. Sanja continua.

- Je suis certaine qu'en faisant ça, il a transmis l'esprit du soleil à l'enfant.

- Mais pourquoi ?

- Pour que dure le soleil dans lequel nous vivons. Selon la légende, Nanahuatzin accepta de se jeter dans le brasier lors de la création du nouveau soleil, devant les dieux assemblés à la cité de Teotihuacan. Ceux-là donnèrent ensuite leur sang pour le mettre en mouvement et entamer le cycle du jour et de la nuit. Puis vinrent les hommes et nos ancêtres, qui sacrifiaient leurs prisonniers de guerre en haut des pyramides pour nourrir le soleil. Puis ce fut Cortès et le Christ remplaça le soleil. Mais pas pour tous, j'en suis convaincue. Si le porteur de l'esprit de Nanahuatzin était amené à périr sans transmettre celui-ci à un nouveau *nahual*, et qu'à la fin du cycle sacré de 52 ans défini dans le tonalpohualli, le rite du sacrifice n'avait pas pu être accompli, alors le soleil devait mourir et Tezcatlipoca pourrait revenir de l'au-delà pour créer un nouveau soleil, une nouvelle ère à son image. Et aujourd'hui, tout nous prouve que c'est une réalité !

Le commissaire souffla de nouvelles volutes et fit tomber ses cendres machinalement dans la coupelle de verre prévue à cet effet.

- Mais Zazuela est mort il y a 22 ans ! Pourquoi tout cela arrive-t-il aujourd'hui ?

- Balthasar Zazuela a réussi à transmettre l'esprit du soleil avant de mourir, et c'est Randy Laney qui l'a porté durant tout ce temps. Quelques mois après sa naissance, un autre sorcier a tenté de l'enlever à ses parents pour le sacrifier selon le rituel à la date prévue. Les journaux en avaient beaucoup parlé et j'ai fait le rapprochement des dates moi-même... et ça correspond parfaitement. C'est à compter de ce moment précis que tout a basculé. Je ne sais pas comment mais l'esprit de Tezcatlipoca est revenu dans notre monde. Il a dû retrouver un *nahual* et je ne sais pas pourquoi il lui a fallu près de vingt ans mais il a fini par retrouver l'esprit de Nanahuatzin, et Randy Laney est mort assassiné. J'ai lu que c'était un gang de dealers de drogue qui l'avait tué, mais j'ai contacté le FBI peu après car j'ai alors pensé que ce que je savais pouvait être important. Et les agents que j'ai vu m'ont semblé très intéressés par l'histoire du rituel que Balthasar Zazuela avait accompli avant de mourir.

Sanja marqua une pause. Maintenant qu'elle avait débarrassé son sac, elle se demanda si le commissaire n'allait pas tout simplement écraser sa cigarette et la planter là avec son conte à dormir debout. Si cela avait été le cas, ça ne l'aurait même pas étonné. Mais il resta à sa place et continua de fumer avant de lever de nouveau les yeux vers elle.

- Et si vous avez raison... S'il y a la moindre petite chance que ce soit effectivement ça : Que peut-on faire ? D'après ce que vous dites, c'est déjà fichu. Enfin si notre époque est finie et qu'un dieu est revenu sur Terre, qu'est-ce qu'on peut bien faire pour le renvoyer d'où il vient ?

Sanja sentit le doute revenir à la charge. Elle hésita, la voix cassée.

- Je ne sais pas... Je n'en ai aucune idée. Mais c'est pour ça que je veux retrouver les proches de Balthasar Zazuela. Eux savent sûrement quelque chose. Ils doivent pouvoir nous aider. Il faut que je les retrouve, même s'il est trop tard. De toute façon, nous ne pouvons rien faire d'autre.

Le commissaire tira une dernière bouffée et écrasa son mégot avec soin.

- En d'autres circonstances je vous aurais fait enfermer mais avec tout ce qui arrive : l'épidémie, la colère du soleil, et puis pour ce qui me reste à vivre... pourquoi pas ? C'est aussi plausible que n'importe quelle autre explication et vous n'êtes ni folle, ni droguée.

Il se releva et tenta de sourire à Sanja.

- Venez, nous allons rendre visite à Miguel Zazuela. Ou plus précisément au père Miguel : c'est le frère de Balthasar. Il est prêtre au *Monestario de la Anunciación* à San Luis de la

Paz. C'est à 120 km d'ici par l'autoroute. On peut y être assez vite si on part maintenant.

Sanja regarda le commissaire avec stupéfaction.

- Comment ? Vous avez une auto qui fonctionne ?

- Oui... Le chef mécanicien du commissariat central nous a bricolé quelques voitures déjà. C'est rudimentaire mais ça a le mérite de fonctionner. Vous savez, le seul problème avec ces saletés de particules solaires, c'est de démarrer le moteur sans batterie, après ça tourne tout seul.

Sanja prit rapidement ses affaires et enfila un fin gilet de laine fait main car la voiture du commissaire était une Jeep débâchée. Elle entrouvrit la porte-fenêtre pour aérer sa chambre et chasser la fumée, puis tout deux quittèrent l'hôtel.

Une manivelle, un alternateur et un peu d'huile de coude : c'est tout ce qu'il fallait pour démarrer une voiture qui n'était pas bardée d'électronique. Et le moteur de la Jeep ne fit preuve d'aucune mauvaise volonté quand Ernesto le sollicita.

Dans les rues de San Luis Potosí, les gens s'organisaient comme ils le pouvaient. La solidarité était désormais le seul moyen efficace de permettre à chacun de subvenir à ses besoins en attendant que la situation s'améliore et qu'enfin l'électricité revienne. Beaucoup de gens avaient déjà adopté le système de la manivelle pour démarrer leur véhicule et la ville semblait à peu de chose près aussi active que d'habitude. Un nouveau métier promis à un brillant avenir à court terme avait même fait son apparition : démarreur automobile !

Sanja s'émerveilla de la débrouillardise populaire et de la capacité d'adaptation des mexicains à une situation à la fois si nouvelle et si terrible.

- C'est fantastique ! lança-t-elle au commissaire en tenant d'une main son foulard sur sa tête.

- Pas tant que ça, répondit celui-ci. D'ici quelques jours, il n'y aura plus une goutte d'essence disponible et tout s'arrêtera de nouveau. Et puis il y a ça, dit-il en désignant de l'index une mouche qui venait de s'écraser contre le pare-brise.

Sanja comprit parfaitement l'allusion et se rembrunit à la seule idée des gens qui allaient mourir dans les prochains jours, broyés par le carcinovirus. Elle repensa à Alejandro Sandoval, le pauvre gosse ; à Takeshi Hiruda, le virologue japonais. Elle pensa à l'homme assis à côté d'elle derrière le volant et à ses amis policiers déjà à l'agonie. Elle ravala un sanglot et refit ses larmes : se donner en spectacle ne servirait à rien se dit-elle.

La Jeep traversa un bon tiers de la ville à vive allure et gagna l'accès à la *carretera federal 57*, qu'elle emprunta en direction du sud-est. Le ciel n'était qu'une nappe de mazout où flottaient de fantomatiques étoiles de soie lumineuses qui, en un

gracieux ballet, dérivait au gré du vent magnétique vers le pôle nord. Plus loin au sud-sud-ouest, le ciel était dégagé et le soleil était roi en son propre pays. De ci, de là, un éclair de feu imprimait encore son vif éclat sur la toile sombre du plafond nuageux mais de moins en moins souvent. Non : il ne pleuvrait pas aujourd'hui.

Ernesto Arrellano-Alvarez présenta sa carte et fit valoir son titre et ses droits de commissaire de police dans la première station service qui se présenta, pour y faire le plein du réservoir et du jerry can de secours sur réquisition. Sanja se félicita du compagnon qu'elle s'était trouvée pour tenter de mener à bien son enquête. Indéniablement, il était l'homme de la situation.

La route défila vivement, monotone, tandis que le ciel se découvrait. Ils ne croisèrent ou ne doublèrent que très peu de véhicules et presque uniquement des camions. Il ne leur fallut qu'une heure et quart pour gagner les faubourgs de San Luis de la Paz et ses décors de cartes postales. Comme c'était étrange, songea Sanja, de courir ainsi après le moyen de faire échec à un dieu mauvais dans une ville adorable où tout poussait à la détente et au farniente. San Luis de la Paz était plus un gros monument touristique qu'une cité à part entière, quoique ce fut pourtant bien le cas. Ici, où que se portassent les yeux, on ne voyait que de jolies choses qui vous donnaient envie de vous asseoir à l'ombre pour les contempler en dégustant une glace.

Le commissaire stoppa la voiture près du jardin principal, à deux pas de la superbe église de San Luis Rey. La vie dans ce centre historique ne semblait pas trop bouleversée. Certes, les touristes n'étaient plus là mais l'on tâchait de tout maintenir en parfait état en attendant leur retour. L'idée que la situation actuelle puisse durer plus de quelques jours n'effleurait à priori personne. Ils descendirent de la Jeep et tandis que Sanja se dégoûdissait les jambes, Ernesto alla demander la route du *Monestario de la Anunciación* au patron d'un café dont la terrasse n'était pour une fois occupée que par des mexicains. Un léger vent s'était mis à souffler et la cloche de l'église en sonnant quatre heures chassa quelques pigeons. Tout était si différent depuis qu'elle avait quitté le centre de quarantaine. Après avoir vu l'horreur dans sa plus terrifiante expression, côtoyé la mort au quotidien et vu tant de braves gens mourir foudroyés par un mal invisible, elle avait l'impression que rien de tout cela n'était réel. Le commissaire revint avec son renseignement et deux gobelets d'*agua de jamaica*, ce qui ravit Sanja dont la gorge était sèche.

- Le cafetier m'a indiqué la route du monastère mais il m'a dit que le prêtre était probablement à l'hôpital pour aider le personnel. Ils ont déjà plusieurs cas ici aussi. C'est tout proche, on en a pour cinq minutes tout au plus.

Ils burent tranquillement leur jus de fruit et ne s'attardèrent pas. L'hôpital de San Luis de la Paz était installé dans un très ancien bâtiment remontant aux premiers temps de la conquête espagnole. Si l'extérieur était antique, l'intérieur, lui, était tout à fait moderne. Une hôtesse d'accueil charmante les renseigna et leur indiqua où trouver le frère Miguel, qui avec plusieurs autres membres de son ordre étaient venus aider le personnel auprès des nouveaux malades du carcinovirus.

Miguel Zazueta ne ressemblait guère au souvenir que Sanja avait gardé de son frère. De taille moyenne, il était plutôt maigre là où Balthasar avait été corpulent. A 61 ans, dans sa robe écrue de prêtre catholique, il avait pâle figure mais son allure était digne et son regard vif. Il les attendait, prévenu par l'accueil, dans un bureau du rez-de-chaussée.

- Je vous inviterai à ne pas vous approcher de moi plus qu'il n'est nécessaire. Je suis certainement porteur à présent de ce nouveau fléau qui tue les innocents et je m'en voudrais bien de vous le transmettre.

Le commissaire, habitué de par sa fonction à prendre les devants répondit d'emblée :

- Ne vous en faites pas pour ça mon père. Je l'ai déjà et madame Vidale que voilà, travaillait au centre de quarantaine de Mexico dans des conditions analogues aux vôtres.

Le religieux sembla décontenancé par cette réponse et se contenta, d'un simple geste de la main, de les inviter à prendre un siège.

- Que me vaut l'honneur de votre visite ? On m'a dit que c'est moi personnellement que vous vouliez voir. Est-ce bien le cas ?

Sanja regarda le commissaire qui s'apprêtait à répondre, et celui-ci, réalisant qu'il n'était pas là en train de mener une enquête de police, lui laissa la parole.

- Oui en effet père Miguel. C'est bien avec vous que je souhaitais m'entretenir. Votre nom d'état civil est bien Miguel Zazueta ?

La surprise se peignit sur le visage du sexagénaire qui ne s'attendait certes pas à une telle question.

- C'est exact. Encore qu'il y a fort longtemps qu'on ne se soit plus adressé à moi de la sorte. Mais c'est bien mon nom.

- Je dois alors vous dire qu'il y a 22 ans de cela, j'ai pour ainsi dire assisté au suicide de votre frère, Balthasar, dans le service hospitalier où je travaillais à Mexico.

L'expression du prêtre passa instantanément de la surprise à la plus complète stupéfaction.

- Comment... ?

- Cette histoire m'a hanté durant des années mon père mais elle refait surface aujourd'hui et je pense que vous êtes l'une

des rares personnes à même de pouvoir nous aider. Du moins je l'espère.

Les yeux de l'homme se mirent à briller d'une larme un peu trop sèche pour pouvoir s'écouler. Il se passa une main maigrelette et décharnée sur la bouche, comme pour chercher ses mots. Nul doute que bien des souvenirs venaient tout à coup de l'assaillir.

- Dîtes-moi... lâcha-t-il avec difficulté.

Sanja sentit le doute monter en elle à l'idée de ce qu'elle s'apprêtait à dire. Tout cela était absurde mais il était trop tard pour faire machine arrière. Elle parla à mi-voix, doucement mais en allant directement au vif du sujet.

- Eh bien je pense que votre frère portait en lui l'esprit du soleil et que se sachant mourant, il l'a volontairement transmis au seul enfant alors présent pouvant le recevoir à son tour. Je pense qu'il a utilisé pour ça le même rituel magique que celui que l'on avait utilisé juste après sa conception, pour faire de lui le *nahual* de Nanahuatzin. Et je crois que tout ce qui nous arrive aujourd'hui : la tempête solaire, le carcinovirus et tout ce que nous ignorons peut-être encore, tout ça est lié à votre frère et à ce qu'il était. Et c'est pourquoi il faut à tout prix que vous nous aidiez mon père.

Miguel Zazueta s'assit à son tour, la mâchoire tremblante. Il donnait l'impression d'avoir pris dix ans en vingt secondes. Il resta là sans rien dire tandis que ses visiteurs attendaient de lui quelques explications. C'est finalement le commissaire qui se décida à rompre le silence, agacé.

- Ecoutez-moi mon père ! J'avais quelques réticences au sujet de cette histoire que madame Vidale m'a raconté à moi aussi mais au vu de votre tête, j'ai la nette impression qu'elle a mis le doigt dessus. On n'a plus le temps de se cacher la vérité mon père ! Il y a des gens qui meurent et d'autres qui vont mourir si on ne tente rien. Et je sais de quoi je parle...

- Mais tout ça est si vieux ! répliqua le prêtre. Comment cela se pourrait-il ?

- Je vous en prie mon père, renchérit Sanja. Racontez-nous ce que vous savez.

Acculé, il sembla soudain baisser sa garde et entreprit de leur dire ce qu'il savait.

- Eh bien c'est vrai... Oui c'est vrai que Balthasar était le *nahual* de Nanahuatzin : l'esprit du soleil. Il l'avait reçu avant sa naissance et était devenu un sorcier, un *mara'akame* reconnu et respecté des différentes tribus mexicaines et même aussi de certains des indiens d'Amérique du nord. Mon père était un *mara'akame* et mon plus jeune frère Ricardo à son tour en est devenu un. J'ai passé mon enfance entouré de la croyance des anciens dieux du Mexique. J'ai vu mon père mourir à demi-fou,

le cerveau rongé par le *hikuri* qu'il fumait pour parler avec les Dieux tandis que ma mère, elle, n'osait rien dire. Car les rites ancestraux étaient plus importants pour lui que sa famille elle-même. C'est pour ça que j'ai voulu devenir prêtre. J'ai pourtant été initié, encore enfant, et alors j'ai vu les esprits que mon père, son père avant lui, et mes frères, voyaient dans leurs rêves éveillés et dans leurs transes mystiques. Ces mêmes esprits que je nomme à présent démons et qui ne servent que le diable.

Il marqua une courte pause puis reprit sans lâcher des yeux ses deux visiteurs.

- Vous ne comprenez donc pas que tout ça n'est dû qu'aux effets de la drogue ? Qu'elle finit par vous rendre fou à force d'en prendre encore et encore ? Le seul vrai Dieu avec lequel on puisse dialoguer et communier n'est pas un dieu de drogue mais un dieu d'amour ! Et c'est dans la lecture et l'étude de la sainte bible de Jérusalem que je l'ai découvert. Je veux bien vous aider... mais je ne vois pas en quoi je puis vous être d'une quelconque utilité.

- Non mon père ! Vous vous trompez. Ces esprits existent et vous avez raison de les appeler démons car c'est ce qu'ils sont ! En mourant, votre frère a sans le vouloir brisé un lien : un rite qui devait être respecté n'a pas pu l'être plus longtemps et à cause de cela, un démon plus puissant que n'importe quel autre a eu accès à notre monde. Les aztèques lui donnaient le nom de Tezcatlipoca mais je pense que vous le nommeriez Belzébuth et que d'autres ailleurs lui donneraient encore une autre identité. Mais il est là ! Il commande au soleil et il règne sur les mouches dont il se sert pour répandre cette peste qui tue les hommes. Je le sais mon père. J'en suis certaine ! Je l'ai vu moi aussi.

Le prêtre la regarda fixement, comme pour juger le bien fondé de sa réflexion ou apprécier son équilibre psychologique. Le commissaire, d'habitude rentre-dedans, faisait pour une fois de la figuration et ne semblait pas savoir quoi dire ou faire.

- Je suis un homme âgé madame Vidale. Et je ne suis pas exorciste. Qu'attendez-vous de moi ?

- Vous avez dit que votre père était un *mara'akame*. Vous devez connaître des formules, un moyen de chasser les esprits ou quelque chose comme ça !

- Madame... Avoir un père chirurgien ne fait pas de vous un chirurgien. Le voir opérer un homme ne vous donne pas pour autant la capacité d'en faire autant. Je suis désolé... Je ne sais rien de tout cela. J'étais encore enfant et je n'ai que peu de souvenirs de cette époque. Et encore... aucun que je tienne à me remémorer.

Sanja sentit quelque chose glisser : comme une plaque de neige qui s'effondre sous son propre poids et termine sa course

en avalanche balayant tout sur son passage. Elle avait commis une terrible erreur en s'imaginant que cet homme aurait pu l'aider !

- Mais peut-être votre frère pourrait-il...

- ...Il est mort d'un cancer voici presque deux ans déjà. Et mes sœurs ne risquent pas de vous aider davantage. La magie rituelle est une affaire d'hommes si vous voyez ce que je veux dire. Je suis navré pour vous.

L'infirmière était au bord des larmes. Elle était pourtant certaine qu'il y avait un moyen. Elle devait aider l'enfant sans amour à retrouver le corps et l'identité dont le démon l'avait privé en prenant sa place pour accéder à notre monde. Ce qu'il ressentait était trop pénible pour que cela dure. Il fallait qu'elle trouve comment faire pour qu'il naisse enfin et vive sa vie d'homme.

Le cri résonna : terrifiant, terrifié ; seulement atténué par l'épaisseur des murs. Le cri d'une femme. Le commissaire se leva d'un bond et fut dehors avant que Sanja et le père Miguel aient pleinement réalisé. Cela provenait d'un peu plus loin dans le service, à quelques mètres à peine de là où ils se trouvaient.

Elle fut la seconde à réagir et se lança derrière le policier qui avait déjà sorti son arme. A l'extrémité opposée du couloir, un autre prêtre et une infirmière firent irruption. Eux-aussi avaient entendu le cri et voulaient en connaître l'origine pour porter secours à celle qui venait de le pousser.

Mariah de Medeo était venue au chevet de Roberto Lomis-Perreira dans le but d'effectuer une biopsie à la demande de son chef de service. Monsieur Lomis-Perreira était arrivé le 4 septembre à l'hôpital de San Luis. Il souffrait d'anémie avec une forte fièvre. Avertis peu auparavant de l'émergence d'un nouveau virus dans le région de Mexico City et présentant des symptômes analogues à ceux qui leur avaient été communiqués, les médecins l'avaient aussitôt placé en isolement préventif. Puis sa belle-sœur et son frère l'avaient rejoint et depuis lors, une bonne soixantaine d'autres. Malgré tous les efforts et les moyens déployés, rien n'avait pu enrayer la progression du carcinovirus qui avait rapidement emporté les deux autres membres de sa famille, tandis que lui sombrait dans un profond coma.

En entrant dans sa chambre, Mariah, qui se savait malade elle aussi, n'avait pas prêté attention à ce patient qui, bien que toujours en vie, semblait avoir quitté notre monde depuis déjà presque deux semaines. Elle avait longuement prié Dieu pour qu'il leur vienne en aide et leur offre un remède à ce mal qui la rongait, pour ne pas finir comme elle avait vu finir les autres.

Cette mort là était trop horrible, trop indigne. Elle priait et elle travaillait, elle travaillait et elle priait : elle se tuait à essayer de survivre. Partout dans le monde des gens riaient, dégustaient un vin fin ou faisaient l'amour tendrement. Elle, elle mourait à petit feu, rongée par le courage et la dévotion à sa tâche, et par un morceau de code génétique qui n'était pas à elle mais savait utiliser le sien afin de se répliquer et de se répandre. Le nuage solaire était venu éteindre la planète et avait balayé sa dernière chance de s'en sortir en vie. Dieu n'avait pas eu pitié d'elle. Sans électricité : pas de soins et pas de recherches, et sans recherches : pas de traitement et encore moins de guérison.

Elle avait cru que monsieur Lomis-Perreira s'était réveillé : qu'il était sorti du coma. Elle l'avait aidé à se redresser dans son lit et elle avait trouvé ça merveilleux. Un signe d'espoir là où elle croyait ne plus jamais en voir. Hélas, aussitôt après, il l'avait repoussé. Le temps pour elle de réaliser ce qui arrivait, il avait déjà saisi l'un des trois scalpels disposés sur le plateau qu'elle avait apporté avec elle.

La lame lui avait transpercé la joue droite sur plus de cinq centimètres. L'artère faciale avait été sectionnée et le scalpel avait entamé l'os du maxillaire supérieur. Mais pourquoi... ? Elle avait basculé en arrière et heurté le mur avec rudesse. Sonnée, elle avait tenté de retrouver à la fois ses esprits et son équilibre. Quelque chose coulait dans son cou. Sa tête tournait et le goût métallique de son sang lui emplissait la bouche : écoeurant. M. Lomis-Perreira, qui en avait profité pour quitter son lit, s'était approché d'elle tenant toujours le scalpel à la main. Le diable était en lui. Elle avait hurlé...

- Lâchez ça tout de suite ! Lâchez ça ! vociféra Ernesto qui venait d'ouvrir la porte de la chambre 12.

Devant lui se déroulait une scène surréaliste : un malade en chemise de nuit bleue ciel, à l'épiderme boursoufflé, couvert de d'horribles plaques tumorales rosâtres et granuleuses, se tenait péniblement debout devant une infirmière ensanglantée et la menaçait d'un scalpel.

- Lâchez ça bordel de Dieu ! Maintenant !!!

Le type devant lui semblait sortir tout droit de l'enfer et à l'idée qu'on puisse finir comme ça à cause de cette saloperie de maladie, il sentit un filet de sueur glacé serpenter dans son dos. L'autre le regarda, les yeux exorbités : fous ! Cet homme, qui qu'il fut auparavant, n'avait plus sa raison. Il n'avait plus rien d'humain, plus rien de sain en lui.

L'infirmière terrorisée tenta alors de se relever pour fuir et gagner la porte. Le commissaire vit alors toute l'étendue du mal qui possédait cet homme. Sans aucune considération pour la menace que représentait le pistolet qu'il brandissait, l'autre

détendit son bras et la frappa d'un coup sec, transperçant sa manche. Il avait attaqué à la manière d'un chat jouant avec un oiseau blessé et s'en distraiyant avant de l'achever. Une tache rouge se forma aussitôt et s'étala sur le tissu de la blouse, là où la lame était entrée. La jeune femme ne poussa même pas un cri, à peine un gémissement : incrédule et choquée.

Ernesto, habitué depuis trop longtemps à la violence, ne prit pas vraiment la peine de réfléchir. Il appuya sur la détente et la balle de 9mm alla s'enfoncer dans le thorax de Roberto Lomis-Perreira, tandis que la détonation résonnait furieusement dans les couloirs de l'hôpital. Un peu de fumée sortait encore du canon du Smith & Wesson quand le forcené s'écroula au pied de la fenêtre. Sanja et l'autre prêtre qui arrivait en courant se précipitèrent pour porter secours à la pauvre Mariah de Medeo qui baignait dans son sang.

Affalé contre le mur, le fou furieux fixait toujours Ernesto avec le même regard monstrueux bouffi de haine. Il prit appui sur ses deux mains et là, en dépit de la douleur et de la gravité de sa blessure, il commença à se relever. Le commissaire était effaré ! Comment pouvait-il se relever et ramasser le scalpel avec un pruneau resté coincé quelque part entre le poumon gauche et la colonne vertébrale ?

- Sanja attention ! lança-t-il en comprenant que le danger restait entier. Mais trop tard ! D'un geste à la fois vif et précis, le fou furieux avait lancé son bras armé en avant en direction de celle-ci.

Ernesto, sidéré, s'avança d'un pas et tout en visant, pressa de nouveau la détente. Un second projectile fusa du canon et atteignit sa cible avec précision : le cœur. Une giclée de sang et de chair fut expulsée brutalement par l'orifice que creusa la balle en ressortant par le dos du dément, avant de briser la vitre située derrière lui. Sans pour autant baisser le regard, Roberto bascula dans un fracas de verre brisé et mourut là, tétanisé de haine en fixant intensément les ressorts de la literie.

- Mme Vidale, ca va ?

Sanja, encore sous le choc, se tourna vers le policier qui venait de lui sauver la vie. Elle tenait une main plaquée là où Roberto Lomis-Perreira l'avait frappé. Elle n'avait pas mal.

- Oui commissaire... Ca va. C'est juste un coup...

Mais en disant cela, elle se rendit compte que sa main était rouge de sang ainsi que son chemisier. Sanja, de par son métier, avait vu plus de sang répandu durant sa vie que la grande majorité des gens. Elle avait été parmi les premières personnes à voir toute l'horreur d'une mort provoquée par le carcinovirus. Mais que ce soit son propre sang qui coule, qu'elle soit blessée dans sa chair : à ça elle n'était pas habituée. Elle leva des yeux inquiets vers le commissaire et tourna de l'œil.

La chambre 12 était un véritable carnage. L'infirmière de Medeo fut très rapidement conduite aux urgences pour que l'on puisse recoudre sa joue et suturer son bras. Le cas de Sanja, lui, était plus inquiétant car la lame était entrée profondément au niveau de l'estomac. Sans la possibilité d'intervenir rapidement sur place, sa vie aurait été réellement menacée. Quoi qu'il en soit, sa quête s'arrêtait là pour le moment, au moins le temps pour elle d'être remise sur pieds.

Le père Miguel était abasourdi par la violence de la scène qui venait de se dérouler devant eux et tandis qu'on emmenait Sanja sur un brancard, il se tourna vers le commissaire :

- Vous aviez raison, dit-il tremblant à la fois de frayer et de colère. C'est bien le diable qui est derrière tout ça !

Mercredi 1er Août 2007.

24.800 personnes atteintes dans le monde.

2.645 morts par le carcinovirus.

Robbie, aidé de son fils Sean, se hâtait de clouer les dernières planches aux montants des fenêtres de leur résidence d'été de Cape May. A l'intérieur, sa femme et ses quatre filles étaient occupées à disposer des bandes de ruban adhésif sur les vitres pour éviter qu'elles n'exploient et à calfeutrer la moindre ouverture. Un vent à décorner les bœufs soufflait depuis déjà presque une heure et sa violence ne cessait d'augmenter.

A peine éveillés, Robbie et Abigaïl avaient tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. En sortant de la maison, ils avaient remarqué le formidable amoncellement nuageux au sud-sud-est et le baromètre était venu confirmer leur première impression. 955 hPa et en baisse : un ouragan !

Sans radio, ni télévision, ni réseau de satellites, rien ni personne n'avait pu les avertir de la menace avant que celle-ci ne soit sur eux et leur angoisse n'en était que plus grande. Ils n'avaient nulle idée de la force du monstre qui s'apprêtait à rejouer chez eux la scène des trois petits cochons et du loup qui vient souffler sur leur maison. Mais le loup était déjà là, et il allait souffler et souffler et souffler !

Robbie, qui avec le projet Weatherman travaillait depuis des années avec les plus grandes instances météorologiques et climatiques de la planète, avait été amené à étudier ces titans atmosphériques et savait quel danger mortel ils représentaient. Aussi, à la vue de cette barre nuageuse à l'horizon, fut-il rempli

d'effroi. Vingt minutes plus tard, toute la famille était à pied d'œuvre pour préparer l'antique demeure à résister aux assauts imminents de la tempête. Lui et son épouse étaient tombés sous le charme de Cape May dès leur première visite. Etant l'un des sites historiques les plus anciens de l'Amérique moderne et un coin de pays à la beauté farouche, ils s'étaient promis de tout faire pour acquérir un jour l'une de ses somptueuses vieilles résidences victoriennes qui abondaient ici. L'immobilier y était hors de prix mais Robbie avait travaillé sans compter et un beau jour de 1993, il l'avait acheté. Leur rêve avait pris forme et leur famille avait trouvé ici un point d'ancrage unique. Cette maison n'était pas que belle et chargée d'histoire : elle était le lien ; la colle familiale. Ici, on venait passer ses vacances, se détendre et oublier le tumulte de Washington. On venait faire griller des saucisses et se balader pendant des heures. Le seul fait de parcourir les 300 kilomètres pour y parvenir depuis la capitale suffisait à supprimer le stress, à atténuer les soucis, à être heureux. Alors, quand Robbie était monté réveiller sa marmaille en disant qu'un ouragan menaçait la maison, tout le monde avait bondi pour protéger le septième membre à part entière de la famille Mc Sisley.

L'impressionnant cyclone tropical qui se dirigeait vers eux et n'avait pour une fois pas été affublé d'un ridicule prénom censé le rendre plus sympathique, avait vu le jour comme tous ses prédécesseurs dans l'atlantique ; dans son cas au nord de la Guyanne. Ensuite la force de Coriolis l'avait très naturellement fait remonter le long d'une courbe invisible vers le tropique du cancer et l'Amérique du nord tandis qu'il pompait dans l'océan toujours plus d'eau et de puissance, tel un colossal aspirateur. 30°C sur plus de 70 mètres de profondeur à cet endroit avaient été un berceau plus que confortable pour le nouveau-né. Plus de 1.100 kilomètres de large, dégageant presque dix fois la puissance de la bombe d'Hiroshima à chaque seconde, avec des pointes de vent à plus de 270 Km/h : il était le bras armé de Tezcatlipoca !

Les particules solaires en rayonnant sur l'océan avaient pu augmenter la température de l'eau très au-delà des maxima et les faiblesses de la couche d'ozone avaient encore ajouté au phénomène, participant ainsi à l'enfantement d'un monstre. En passant sur Basse-Terre, manquant encore de force, il s'était contenté de déverser des torrents de pluie et de secouer les branches des arbres. Porto Rico et Saint Domingue avaient eu moins de chance et en comptant les victimes de Nassau, de Miami et de l'ensemble des Bahamas, on devait arriver à près de 100.000 victimes et cinq à six fois plus de sans-abri. Ensuite, le cyclone avait obliqué vers l'est, rebondissant sur la Floride.

Il avait effrayé Orlando mais épargné Jacksonville et Savannah. La Caroline du Nord, elle, n'avait pas pu y couper. De Myrtle Beach à Virginia Beach, toutes les villes avaient été balayées par les vents les plus violents qu'on ait jamais observé. Cette région n'était plus qu'un champ de ruines baignant dans les eaux des inondations et ce, jusqu'à Raleigh. Ici, près de 25.000 morts supplémentaires.

De nouveau, l'immense tourbillon nuageux avait rebondi vers l'atlantique avant de revenir à la charge. Bien qu'affaibli, il restait encore d'une violence exceptionnelle à son approche du Delaware.

Mais tout cela, Robbie et les siens l'ignoraient encore. Une pluie terrible commença à tomber alors que l'astrophysicien et son fils couraient se mettre à l'abri, tout en espérant que leurs quelques planches s'avèreraient suffisantes. Un éclair illumina le ciel couleur d'encre et le fracas du tonnerre fit trembler le sol quelques instants après. Une violente rafale chargée de sable en provenance de la plage gifla sèchement les deux hommes, au point que Robbie poussa un cri de douleur. Des débris arrachés de ci, de là, voletaient déjà, cognant parfois contre la toiture ou bien s'écrasant dans le jardin. Alors qu'il refermait la porte de la cuisine derrière lui, Robbie jeta un coup d'œil furtif au loin. Là, il eut tout juste le temps d'apercevoir l'océan situé à peine à quelques centaines de mètres de la maison. Des vagues de plus en plus hautes se formaient et s'abattaient sur la grève. Des masses d'eau formidables dévalaient maintenant sur la plage à la manière d'une horde de chevaux sauvages effrayés, à l'endroit précis qu'il affectionnait tant et où, des heures durant, il avait admiré, contemplatif, les rondeurs callipyges de son épouse prenant le soleil.

- L'océan ! pensa-t-il. L'ouragan allait le soulever à coup sûr de plusieurs mètres, ce qui mettait la maison et tous ses habitants en péril. La mer et les pluies diluviennes allaient les inonder. Comment n'y avait-il pas pensé tout de suite ? Il fallait fuir !

Mais tandis qu'il ouvrait la bouche pour l'annoncer aux siens, une bourrasque plus forte que les autres recouvrit la villa en sifflant si fort que parler aurait été vain. Un bruit sourd résonna dans toute la maison, aussitôt suivi d'une dégringolade. La cheminée avait vécu. Il réalisa qu'il était déjà trop tard pour fuir. Et puis fuir où ? Chez qui ? L'ouragan était là et s'ils se risquaient à présent dehors, il les broierait ! Non, la maison restait encore leur meilleure chance. Il fallait qu'elle tienne bon.

En l'espace d'une demi-heure, le vent passa de « violent » à « cataclysmique ». Les Mc Sisley au grand complet s'étaient réunis dans le salon : la pièce la plus centrale et la moins

exposée. Abigaïl avait voulu descendre à la cave mais Robbie en criant lui avait fait comprendre qu'elle deviendrait un piège mortel dès que les eaux arriveraient. Vêtus comme pour sortir en haute mer, ils attendaient maintenant que ce soit l'océan qui vienne à eux. La furie aérienne se déchaîna. Les plus furieux hurlements de terreur n'auraient pas couvert le bruit du vent. La voix d'un dieu se faisait entendre et nul n'aurait su y résister. Robbie pleurait de peur en serrant sa fille Rebecca contre lui, n'osant imaginer dans quel état étaient les autres membres de sa famille. Lui qui avait su mettre rien moins que le soleil en équations, lui qui avait parlé presque d'égal à égal au président des Etats-Unis d'Amérique quelques jours plus tôt, il suppliait à présent silencieusement le seigneur de bien vouloir lui laisser la vie sauve. Il était plus effrayé et plus mortifié qu'il ne l'avait jamais été, même au cœur de ses pires cauchemars d'enfant. Il n'y avait plus rien que ce formidable rugissement, constant et ininterrompu, qui recouvrait tant les plaintes des murs que les gémissements de la charpente tourmentée. Même les trombes d'eau qui martelaient les tuiles étaient inaudibles et le tonnerre en personne était devenu muet devant la furie aérienne.

Et cela dura... Recroquevillés les uns contre les autres, les membres de la famille Mc Sisley se bouchèrent les oreilles pour ne pas devenir sourds ou fous. Le souffle court à cause de la différence de pression et du stress absolu, ils cherchaient du regard chez les autres un signe d'espoir et la force de tenir bon. Alors que l'œil du cyclone se trouvait encore à plus de 400 Km de la côte, ses larges bras laminaient les terres de plus en plus durement. Ils vivaient à leur tour ce que des millions d'autres avaient vécu peu de temps auparavant plus au sud. La tragédie commune à tous ceux qui ont un jour affronté un adversaire aussi redoutable qu'un ouragan. Robbie comprit qu'ils allaient tous mourir bientôt. Ayant déjà dépassé le stade de la panique, il se força à penser à autre chose et c'est son esprit scientifique qui émergea du chaos émotionnel dans lequel il baignait depuis d'interminables minutes. Il se rappela soudain une règle tout à fait appropriée à la situation : « La pression exercée par un vent sur une surface est proportionnelle au carré de sa vitesse. » Il se serra fort contre Rebecca et Abigaïl, et se répéta l'énoncé tant qu'il le put : simplement pour rester en vie.

Les quelques tuiles brisées par la chute de la cheminée avaient ouvert une brèche dans le toit. Sans peine, le vent en avait arraché d'autres, puis d'autres encore. Une bourrasque emporta une bonne partie de la toiture, puis le balcon et la jolie terrasse à colonnade s'effondrèrent en émettant un dernier râle déchirant de bois brisé. Des coups portés contres les murs ne cessaient de résonner dans les pièces devenues aussi glaciales

et sombres que des tombeaux. De la poussière arrachée aux plinthes, aux lattes et à tous les endroits qu'aucune ménagère, aussi consciencieuse fut-elle, n'aurait su nettoyer, voletait au gré des courants d'air, faisant tousser les Mc Sisley terrorisés.

Robbie regarda sa montre et alluma le cadran digital. 09:21. Déjà presque une heure de passée depuis qu'ils s'étaient tous réfugiés dans le salon. Un filet d'eau ruisselait depuis le lustre et formait une large flaque sur le parquet ciré. Le bruit était de plus en plus insupportable. Les nerfs de chacun étaient à vif et les regards de ses enfants étaient vides : plus de larmes à verser, plus de chaleur, plus rien que l'attente de la fin. Des regards plaintifs que les flashes bleutés des éclairs illuminaient parfois. Un autre craquement... et un autre morceau de leur rêve qui partait dans la tempête.

L'océan arriva comme prévu. Glissant comme un serpent, froid et sinueux, il s'infiltra aisément par le moindre interstice laissé libre. Il visita d'abord la cuisine, puis tout en gonflant, gavé de pluie et poussé par le vent, il s'aventura rapidement dans toutes les autres pièces. Robbie et son épouse le virent arriver au cœur de leur demeure, telle la mort rampante venue sur ordre chercher les premiers nés d'Egypte. Ils étaient pris au piège et ils le savaient tous.

D'un geste, Robbie leur fit signe à tous de le suivre jusque dans l'escalier menant aux étages. Au dehors, les bourrasques donnaient des claques si violentes aux murs que la maison vacillait sur ses fondations à chaque fois. Arrivé à la moitié des marches, il se rendit compte que celles-ci étaient déjà trempées. Un éclair aveuglant illumina entièrement le premier et il vit alors que la maison était éventrée et probablement en partie décapitée. Le vent s'engouffrait de plus en plus violemment et lui fouettait le visage comme s'il était dehors. Avec précautions, il monta encore quelques marches, suffisamment pour jeter un coup d'œil à l'étage.

- Oh Seigneur, non ! pensa-t-il.

Leur chère résidence de Cape May n'avait plus de toit et la façade est avait été arrachée morceau par morceau. Seuls des pans du second étage subsistaient encore et certainement pas pour très longtemps. Au-dessus de lui, Robbie pouvait voir une sorte de nappe huileuse et compacte, un orage si dense et si violent qu'il semblait, tel un trou noir, absorber la lumière elle-même. On ne voyait que ça et les éclairs qui couraient sous la voûte céleste. Une rafale terrible dévala par l'ouverture béante de la maison fracassée et le contenu de ce qui avait été le coffre et l'armoire de sa fille Jo Ann roula sur le plancher avant d'être happé par le vent. Abattu par ce qu'il venait de voir, Robbie se redressa pour pouvoir redescendre plus facilement et regagner

le salon. Mais alors qu'il levait une dernière fois les yeux pour regarder le triste spectacle de désolation qu'offrait le haut de la villa, un éclair frappa le pignon nord où subsistait le support en métal du câble téléphonique. Le choc et la surprise furent tels qu'il bascula en arrière en criant. Dans sa chute, il renversa Sean l'aîné et Samantha, la petite dernière. Il sentit l'arrête des marches lui mordre côtes et vertèbres. Ses yeux le brûlaient comme si on lui avait jeté de l'alcool au visage. Sa tête cogna contre le mur, ou une marche : il ne savait plus où il en était. Il sentait le froid de l'eau contre sa joue. Il voulut se relever : être là pour aider les siens mais il n'y avait que le noir et la douleur. Il perdit conscience.

Il ne rouvrit les yeux que quarante-neuf minutes plus tard. Les siens l'avaient péniblement redressé et allongé sur la table du salon. Sa femme Abigaïl le tenait dans ses mains, caressant son front nerveusement. Il reposait sur l'un des coussins du canapé, reconverti pour l'occasion en oreiller de fortune. Il émit une sorte de râle et se releva d'un bond, se rappelant soudain dans quelle situation ils se trouvaient tous. Il y voyait de nouveau mais il avait l'impression que du sable était coincé sous ses paupières et il ne cessait de cligner des yeux. Il sentit aussi une belle bosse à l'arrière de son crâne et quelques douleurs dans le dos et le thorax mais rien de trop méchant.

L'eau était montée très vite durant son évanouissement. Il en avait maintenant jusqu'au-dessus des genoux. Le vent, qui pas une seule seconde n'avait cessé de souffler en hurlant, avait arraché les deux tiers de leur maison. Ne restaient que le salon, la salle à manger et son bureau. Abigaïl se serra contre lui avec la force du désespoir et l'embrassa comme si ça devait être la dernière fois. Robbie avait bien compris quelle était la force des dieux. Il avait compris que lutter ne servait à rien face à un tel déchainement. Alors ils restèrent là, se tenant les uns les autres, pataugeant dans l'eau glacée, attendant de savoir s'ils avaient encore le droit de vivre, ou s'ils devaient périr.

Le vent retomba à partir de trois heures et quart. Enfin, le plus juste serait de dire qu'il passa de plus de 200 Km/h à un peu moins de 120. Ils étaient tous épuisés, trempés et gelés. Ils avaient faim, sommeil et l'engourdissement les avait saisi. Il se passa encore un bon moment avant que Robbie ne se décide à bouger. Il grimaça en sentant ses muscles lui signaler qu'ils n'avaient guère apprécié le traitement qu'il leur avait infligé ces dernières heures. Il avait de l'eau jusqu'à la ceinture et pour ne pas se noyer, sa petite dernière, Samantha, avait dû grimper sur la table du salon. Il avança péniblement à travers les restes de leur maison, repoussant débris et obstacles devant lui. Il jeta

un coup d'œil rapide dans le vestibule dévasté et entreprit d'arracher la planche dont il s'était servi pour renforcer la porte d'entrée. Après une minute de lutte, il parvint à ses fins mais dut encore batailler pour ouvrir cette dernière, que l'eau et une foule de débris amoncelés bloquaient. Le spectacle qui s'offrit à lui acheva de lui briser le cœur. La côte, si jolie et agréable à contempler quelques heures encore auparavant, n'était plus que désolation. Des pièces de bois, de métal, des câbles, de la laine de verre, des éclats de tuiles, des morceaux de gouttière, des branches et un indescriptible amas de détritus flottaient sur le vaste lac dans lequel surnageait le cadavre de leur villa. Des vagues de près d'un mètre de haut dépassaient maintenant leur terrain et roulaient sur une cinquantaine de mètres avant de s'écraser contre la dune. L'horreur de toute une vie gâchée devait donc ressembler à ça : un marasme d'ordures.

Le vent était toujours violent et dans le ciel, que des éclairs violets striaient encore, des montagnes de nuages d'un noir de jais se précipitaient vers l'intérieur des terres. Un peu de pluie tombait mais Robbie était trempé comme une soupe depuis si longtemps à présent, que deux ou trois gouttes de plus ne le gênaient plus. Il avait eu si froid qu'il n'avait même plus assez d'énergie pour frissonner. Il leur fallait profiter de ce semblant d'accalmie pour fuir avant que le reste de la maison ne soit détruit, ou que l'océan ne monte davantage et ne les noie tous. Gagner au plus vite le centre de Cape May et se réfugier dans un bâtiment qui ait résisté au cyclone.

- Venez tous ! hurla-t-il pour se faire entendre. Venez !

Un à un, les Mc Sisley vinrent le rejoindre sur ce qui avait été le perron de leur résidence d'été. Et Robbie regarda ces six fantômes aux traits tirés qui étaient sa famille, sortir de leur refuge comme autant de défunts fuyant un caveau devenu trop étroit. Sean avait pris Sam sur ses larges épaules de footballeur universitaire et Abi, sa femme, poussait les trois autres devant elle sans dire un mot.

- Nous allons grimper sur la dune et gagner le centre plus loin par Idaho en évitant Beach drive. Mais faites très attention aux débris !

La tribu se mit en marche derrière son chef et grimpa du mieux qu'elle put la colline de sable que la tempête avait pris soin de raboter. Marcher en luttant contre les rafales de vent était au moins aussi pénible que croupir dans l'eau glacée mais au moins ils retrouvaient peu à peu l'espoir de gagner un abri plus sûr que celui qu'ils venaient tout juste d'abandonner. Ce qu'ils virent de la côte depuis le sommet de la dune les marqua tous à vie : pas une seule villa du front de mer n'avait résisté ! Le phare de Cape May Point et l'hôtel Congress Hall avaient eux-aussi été emportés et détruits. Mais par bonheur le centre,

lui, semblait avoir mieux supporté la fureur des éléments et la plupart des bâtiments étaient encore debout. Par contre, l'océan avait déjà tout envahi, aussi loin que la vue portait. Ils ne s'attardèrent pas au sommet et commencèrent à redescendre très prudemment le long du flanc ouest. De nouveau, une pluie battante s'était mise à tomber. Chaque pas était une épreuve dans ce sable détrempe qui vous collait aux pieds, tandis que de vigoureuses rafales vous déséquilibraient.

L'avant-dernière de la famille, Charlotte, probablement en raison de son état de fatigue et des conditions générales, partit soudain en avant. Elle venait de se tordre le pied et roula sur elle-même en poussant un cri, partagée entre douleur et frayeur. Elle fit une série de plusieurs tonneaux en dévalant la pente très abrupte de la dune à cet endroit là, et termina sa course folle une bonne douzaine de mètres en contrebas, en émettant une impressionnante gerbe d'eau. Robbie et Sean se précipitèrent tant bien que mal à son secours et parvinrent à son niveau en quelques secondes. Mais la jeune Charlotte était évanouie. En amerrissant, sa tête avait heurté une bille de bois arrachée par le cyclone à l'un des pontons et charriée jusque-là par le raz-de-marée. Sean la souleva dans ses bras pour que son père puisse vérifier si elle ne s'était pas ouvert le crâne.

- Elle s'est assommée chérie ! cria Robbie à sa femme par-dessus les bourrasques. Mais elle ne saigne pas. Elle n'a pas de sang !

Ils étaient à quelques mètres de ce qui avait été Pittsburgh street, et c'est avec les dernières forces qui leur restaient, et le ventre noué d'angoisse quant au sort de Charlotte, que la petite troupe se remit en marche en direction de la mairie. Avec de l'eau jusqu'au-dessus de la taille, chaque pas était éreintant et risqué car des monceaux de saletés jonchaient le fond. Il leur fallut plus d'une heure vingt pour parcourir le simple kilomètre qui les séparait encore du centre. Ils remontèrent Maryland, puis Benton et Franklin avant de déboucher enfin dans la tant espérée Washington street. Là, à bout de forces, ils furent pris en charge par le département des pompiers qui les emmena en barque jusqu'à la chambre de commerce, que l'on se hâtait de reconverter en hôpital de fortune depuis moins d'une heure.

Mais la pseudo trêve météo fut de courte durée et moins d'une demi-heure après leur arrivée, l'ouragan ayant repris son souffle, donna de nouveau de la voix sur Cape May. Certes, ici, les risques étaient bien moindres mais le danger restait tout de même très présent. Chaque étage accueillait des réfugiés et des blessés qui, comme eux, avaient dû fuir le front de mer trop exposé. Pas une seule personne n'osait parler et beaucoup ne pouvaient que pleurer ceux qui n'étaient pas là. Tous avaient le

visage grave et creusé de fatigue. Tous se sentaient impuissants et misérables face à des forces aussi insensées.

Un nouvel éclair enflamma les cieux et le cauchemar des dernières heures reprit avec la même intensité, la même hargne dévastatrice et la même violence implacable. Après les états du sud et les archipels, l'espoir fuyait maintenant le Delaware.

Jeudi 2 Août 2007.

26.600 personnes atteintes dans le monde.

2.924 morts par le carcinovirus.

Le père Miguel était particulièrement las. Les victimes du carcinovirus arrivaient de plus en plus nombreuses et rien ne permettait ni de les sauver, ni même de les soulager un peu de leurs souffrances. Un autre de leurs patients, entré dans le coma peu après Roberto Lomis-Perreira, était lui aussi devenu fou furieux en se réveillant et s'il n'avait pas été solidement sanglé à son lit, comme l'avait suggéré prudemment le commissaire Arrellano-Alvarez avant de repartir pour San Luis Potosí, nul doute qu'un nouveau drame se serait déroulé à l'hôpital. Mais, bien pire peut-être, à travers tout ce qui arrivait, il ne faisait plus aucun doute dans son esprit que la fin des temps était bel et bien là ! Les morts revenaient à la vie pour tuer les vivants et la colère de Dieu s'exprimait de multiples façons.

Pourtant il y avait cette femme. Venue quérir son aide pour lutter contre le mal, lui prêtre, n'avait pas su la protéger du mal quand celui-ci avait voulu l'abattre par l'entremise de l'un des malades dont il avait la charge et depuis, il se sentait à la fois coupable et profondément déprimé. Alors, à défaut de pouvoir faire mieux que donner les derniers sacrements aux mourants, veillait-il tout particulièrement sur elle. Plus il l'observait dans son lit, luttant contre sa propre mort, et plus il lui trouvait cette aura de gloire et de bonté que l'on prête aux saintes. Oui, sans nul doute cette femme là était elle emprunte de miséricorde et

de générosité et, par ce qu'il considérait être sa faute, elle gisait maintenant là. Aussi devait-il absolument l'aider.

Le coup porté par Roberto Lomis-Perreira avant qu'il ne soit abattu, quoique profond, n'avait pas mis ses jours en danger. Mais il est dit que le malin trouve toujours sa voie et une fois la plaie refermée, alors qu'il ne lui restait plus qu'à se reposer et attendre que la cicatrisation agisse, fallut-il qu'une infection se déclara. Les médecins de l'hôpital appelés à son chevet mirent peu de temps à diagnostiquer une staphylococcie suppurative, qu'une hémoculture vint rapidement confirmer. Les bactéries opportunistes avaient donc pris la relève pour tenter d'abattre cette femme qui se dressait seule face à celui qui dans l'ombre, tirait les ficelles de l'apocalypse. Il ne l'avait pas compris tout de suite mais à présent il en était tout à fait persuadé : le réveil de monsieur Lomis-Perreira au moment de la visite de Sanja Vidale n'était pas plus accidentel que ne l'était cette malencontreuse infection : on cherchait sciemment à la tuer ! Et qui mieux que le diable pouvait ainsi user de tels artifices pour y parvenir ?

Le traitement antibiotique agissait mais elle éprouvait à présent une forte fièvre et il allait lui falloir encore garder la chambre durant plusieurs jours. Le temps jouait contre eux. A présent elle dormait, le visage tout emperlé de sueur et le front brûlant. Le père Miguel prit sa main... et pria.

* * *

Les arbres s'étaient mués en silex depuis la dernière fois et Sanja comprit alors que l'enfer n'était pas un lieu physique au contenu clairement déterminé, mais qu'il était ce que l'on en faisait : rien de plus. Elle se savait toujours vivante mais de nouveau son âme détachée de son corps errait dans les limbes par-delà le temps et l'espace. Là où seuls semblaient compter les sentiments, les émotions, les souvenirs et les cauchemars. Le désespoir cherchait à la noyer, emplissant son esprit comme l'eau noire d'un lac l'aurait fait avec ses poumons. Elle rampait aveuglément sur une plage recouverte de tessons d'obsidienne amer, ou tout du moins ses sens lui en donnaient-ils ici la très désagréable impression. En ce lieu perdu au regard de la vie, elle n'était rien de plus qu'un misérable insecte condamné à se cacher ou à être piétiné. Ici, elle souffrait beaucoup.

Des ronces acides lui lacéraient chevilles et poignets et une ondée de chagrin coulait à présent sur son visage. Ils étaient tous là, rampant comme elle pour fuir le géant obscur. Elle se mêla un instant avec l'un d'eux et se vit au beau milieu de la nuit en train de sauter d'un pont et disparaître dans un fleuve sale et glacé. Plus tard, ou bien peut-être auparavant, elle donna

le jour à un enfant mort-né : le fruit d'un viol, dans une bicoque en ruine tout en souffrant d'une soif intense. Elle agonisa dans la boue d'une bataille, le corps mis en lambeaux. Elle sentit le feu du bûcher lui racornir la peau. Elle reçut en pleine poitrine la décharge du fusil d'un mari qu'elle n'avait pas trompé ; là encore : le sourire bienveillant d'un médecin acharné qui vous regarde tandis qu'un cancer vous dévore les os. Et elle continua de ramper en se concentrant de son mieux sur un but précis : le retrouver.

Plus qu'elle, c'est lui qui la retrouva. Les autres l'avaient senti venir et ils avaient fuis. Mais ici elle ignorait comment distinguer les signes. Maintenant il était là, sur elle, comme un chien cherchant à s'accoupler ou à lui déchirer la gorge. Elle ne pouvait rien faire. L'enfant sans amour était là, fort de son immense faiblesse, il se contractait autour d'elle comme une étoile de mer sur un crustacé piégé. Son désir de vivre était pire que les tragédies des autres. Il savait votre âme et léchait vos moindres souvenirs à la recherche d'un peu de tendresse et de chaleur. Il maintenait Sanja dans des serres de rapace à la fois plus dures et plus tranchantes que l'acier. Dieu qu'elle avait mal de partager ainsi le fardeau d'une âme non née. Elle hurla une âpre pâte bitumeuse qui se voulait un appel au secours, mais quelle ironie, même en dépit de la détresse, que de croire qu'en enfer quelqu'un puisse vous venir en aide ! Elle eut le réflexe de se dégager, de se soustraire à ce maelström râpeux qui rabotait sa personnalité et tentait de digérer son essence. Mais cette fois cela ne servit à rien. Il était au-dessus d'elle, autour d'elle et même en elle. Ils se fondaient l'un en l'autre et comme deux cadavres collés par le napalm : ils ne formaient déjà presque plus qu'un.

Elle sut qu'elle avait eu tort encore une fois. Elle avait cru que le père Miguel pourrait l'aider et elle s'était trompée. Elle avait cru qu'elle pourrait aider l'enfant sans amour et il allait la dissoudre dans son désir obsessionnel. Finalement, toute sa vie n'avait été qu'une longue succession d'échecs et de fuites. Elle allait mourir et c'était tant mieux... Que tout cela cesse enfin !

Elle se laissa couler et ses dernières pensées furent pour les enfants de l'orphelinat où elle avait travaillé des années comme bénévole. Elle pensa à tous ces gosses paumés, récupérés dans la rue ou au commissariat. Ces gamins qui arrivaient crasseux et misérables et auxquels elle avait donné son temps et tout son amour, pour leur redonner l'espoir et pour en faire un jour des hommes et des femmes que la vie n'aurait pas trop estropié côté cœur. Elle revit leurs petits visages qui, au fil des mois, passaient des larmes et de la détresse, au rire et à la gaieté. Ces enfants qu'elle aurait voulu siens et qui, par la force de l'amour

partagé, l'étaient devenus un peu. Et cette pensée-là lui fit du bien et l'aïda à accepter cette mort qui l'étreignait, la broyait.

L'ombre titanesque qui ici était le ciel aussi bien que la terre, le passé autant que le présent ou l'avenir ; cette ombre-là perçut comme un soubresaut : un hoquet ou bien peut-être un sanglot trop longuement retenu ; une goutte d'ordre dans un océan de chaos : une once d'espoir intolérable !

Il est ainsi des choses immuables qui le sont à tel point que l'univers entier peut les soutenir pour subsister. L'être parfait et immense étendit un peu de sa conscience vers cette singulière incohérence pour l'anéantir, mais l'équilibre des choses avait déjà réagi. L'espace-temps se contracta, se dilata dans plusieurs autres dimensions et tout redevint normal. Tout du moins en apparence car quelque part, peut-être ici en enfer, une graine d'amour avait germé là où on ne l'attendait pas. Un enfant avide avait goûté à ce met suave et délicat qu'est l'affection d'une mère et cela lui avait permis de calmer un peu sa faim. Le premier shoot est toujours le meilleur mais sitôt terminé, c'est le manque qui vous gagne. Alors la quête commence...

* * *

L'hacienda d'Ocuilin Toltecatl d'ordinaire si calme, se mit soudain à résonner des pleurs d'un tout jeune enfant. C'était la première fois qu'un tel cri s'élevait entre ses murs et tandis qu'il retentissait, tous les autres bruits courants de la vie qu'on y entendait juste avant semblèrent s'éteindre, comme effrayés. Le *marakame*, qui était en train de déjeuner en compagnie de sa fille et de son assistant, repoussa son assiette et s'essuya les lèvres et sa fine moustache à l'aide de sa serviette. Candida, sa fille, leva sur lui des yeux effrayés.

Voilà deux mois à peine, elle avait donné le jour à l'enfant conçu avec Randy Laney. Elle avait séduit et aimé le jeune homme en l'espace de quelques heures et son père, aidé de ses acolytes fanatiques, l'avait ensuite sacrifié selon une tradition remontant à l'époque des aztèques. Elle avait alors dû manger la chair de son amant mort tandis que les restes de son cœur terminaient de se consumer dans l'urne rituelle. Revenue à la demeure de son père à Teocaltiche, elle était restée cloîtrée sur ordre le temps de sa grossesse. Le bébé était arrivé très tôt. A tout juste sept mois un petit garçon chétif était né et depuis lors, il n'avait jamais donné de véritable signe de vie. Mais il vivait pourtant bel et bien. Quoique très prématuré et privé des soins d'une maternité moderne et de la protection d'une couveuse, il avait survécu. Son grand-père l'avait installé dans une petite

chambre du rez-de-chaussée. Là, un simple berceau avec une couverture en guise de mobilier et pas la moindre ouverture qui ne soit hermétiquement scellée, à l'exception d'un trou dans le plafond : une trappe d'aération laissée béante. Candida n'avait plus alors eu le droit de voir son enfant et le lait de ses seins avait été perdu. Elle avait supplié son père de la laisser le voir et le soigner. Son état général des jours suivants avait dû finir par faire si peine à voir qu'il avait fini par accepter : une seule et unique fois. Elle était entrée dans la chambre avec lui et ses *chacalmuas* qui le suivaient comme son ombre, et là elle l'avait vu. Et elle l'avait aussitôt regretté.

Son fils était prostré dans son berceau. Malingre et pâle, il avait le regard fixe mais brillant. Un regard dur et incisif. Un regard mauvais et inhumain. Ses bras et ses jambes bougeaient faiblement et de façon désordonnée, mais si lentement ! Elle avait senti son esprit vaciller. Son bébé... Pourquoi ?

Pourtant, le pire était ce qu'elle avait vu avant de s'enfuir de la pièce et de chasser son propre enfant de son esprit. Sans cesse, d'horribles petites mouches vertes couraient sur sa peau presque translucide, comme elles l'auraient fait sur un cadavre. Candida avait frémi d'horreur en voyant plusieurs d'entre elles pénétrer dans sa bouche et n'en pas ressortir. Son fils lui avait alors donné cette impression écoeurante et totalement insensée qu'il les mastiquait délicatement... avant de les avaler !

Elle s'était renfermée sur elle-même après cette unique et tragique visite nocturne. Son rêve de maternité s'était changé en cauchemar. Elle avait tenté de ne plus prêter attention aux cérémonies quotidiennes que son père indigne, aidé de ses trois prêtres, orchestraient aux heures de levé et de couché de Venus. Pour elle, son enfant était mort et une bonne part d'elle-même avec lui.

Mais le cri qui s'élevait à présent était bien celui d'un bébé. Le cri primaire d'une âme qui vient de s'éveiller et découvre notre monde. Le hurlement d'un petit être qui, pour la toute première fois, sent de l'air lui gonfler les poumons et que la sensation terrifie et enivre. C'était l'appel d'un nouveau-né à sa mère ! L'appel de son fils !

Ocuilin Toltecatl se leva de son siège et regarda son jeune assistant, Felipe, d'un air qui mélangeait à la fois surprise et inquiétude. Il quitta la pièce d'un pas nerveux et se rendit dans son bureau, d'où il ressortit quelques instants plus tard, tenant à la main la bourse de cuir dans laquelle il gardait ses précieuses fleurs de peyotl. Candida voulut alors se lever et protester mais il avait déjà deviné ses pensées et il coupa court à toutes revendications avant même qu'elle ait pu ouvrir la bouche.

- Reste assise Candida ! tonna-t-il menaçant. Tu sais très bien que tu ne peux rien changer et que les choses sont ainsi. Alors fais-moi plaisir et continue de te taire !

Et c'est exactement ce qu'elle fit. Depuis qu'il l'avait prise à ses parents alors qu'elle n'avait que quatre ans, il avait été pour elle un père, un éducateur mais aussi et surtout un maître. Un maître autoritaire et possessif dès qu'il s'agissait du grand esprit qu'elle portait en elle, ou de ses désirs d'adolescente à l'époque où elle avait ressenti ses premiers émois amoureux. Et comme tout maître autoritaire, il avait su se faire obéir, quitte à lui tanner le dos au cuir de son ceinturon.

Ocuilin Toltecatl n'avait pas été un mauvais père durant ces vingt dernières années et il lui avait offert un confort et une éducation que ses vrais parents n'auraient jamais pu lui donner, mais il avait aussi su lui inculquer qu'au son de sa voix il fallait se plier et que le mot liberté n'avait aucun sens face à ses désirs personnels.

Il pénétra dans la chambre de l'enfant en compagnie de son disciple qui referma la porte derrière eux. Candida regarda la paume de sa main droite où s'étirait une cicatrice. Celle qu'il lui avait laissée après avoir versé son sang lors du rituel destiné à attirer l'attention de Tezcatlipoca sur elle tandis qu'elle se mourait. La plaie n'avait pas été profonde, ni très douloureuse, mais elle s'en souvenait comme si c'était hier. La vue de cet homme étrange penché sur elle, malade, brûlante de fièvre et assoiffée, le petit coup sec, le sang... Elle se remémora le sang de Randy qui giclait de sa poitrine ouverte à Los Angeles, celui qui avait coulé de son ventre après qu'il l'ait défloré. Le sang, toujours et partout le sang ! Ce sang qui nourrit les dieux cruels.

Dans la chambre, les pleurs de son fils s'atténuèrent puis s'éteignirent, laissant place à un silence intolérable pour elle. Elle ne chercha même pas à lutter et laisser couler le torrent de ses yeux.

Dimanche 5 Août 2007.

32.900 personnes atteintes dans le monde.

3.811 morts par le carcinovirus.

Wallis Stark avait vu dans l'arrivée imminente des nuages de particules un signe de Dieu. Le leader des nations aryennes d'Amérique du nord avait immédiatement compris tout ce que lui et les siens pourraient en retirer de bénéfique. Avec le black out, le gouvernement allait devoir se terrer en attendant que le courant revienne. Pas d'électricité, donc pas non plus de communications, de véhicules ni d'équipements prêts à temps pour intervenir et surtout, des personnels dispersés, inquiets et désorganisés !

La mise en place inévitable du plan After Dusk, dont il connaissait les tenants et les aboutissants, ne ferait que jouer en sa faveur en privilégiant les grandes villes au détriment des campagnes. Le fossé entre « riches » et « pauvres » serait du coup plus marqué. Mais mieux encore pour ses affaires : tous les nègres des cités seraient ravitaillés tandis que les blancs des zones rurales devraient se débrouiller par eux-mêmes !

Oui, Dieu voulait qu'il profita de ce signe, de ce miracle, pour prendre le pouvoir et rendre à la race blanche qui avait conquis ces terres sa véritable place et sa fierté. Il avait aussitôt échafaudé un plan ambitieux et rassemblé à lui tous ceux qui partageaient ses vues et ses rêves de grandeur. Profitant des derniers jours avant la grande obscurité, il avait appelé à un regroupement massif sous le drapeau confédéré par le biais des réseaux Internet appartenant aux mouvements d'extrême droite.

American Renaissance ; National Alliance ; Sovereign Citizen Movement ; KKK ; Hammerskin Nation ; Militia Movement ; World Church of the Creator ; Council of Conservative Citizens ; Tax Protest Movement ; Nazi Low Riders ; Aryan Nations ; Church of Jesus Christ Christian, ou encore Greater Ministries International, plus des dizaines de particuliers non affiliés à un mouvement précis : tous avaient rejoint sa vaste mobilisation en vue du plus audacieux des coups d'état jamais imaginé. Ils étaient des dizaines de milliers, peut-être plus, à attendre son signal, et lui seul connaissait tous les objectifs à atteindre, s'assurant ainsi de conserver la tête de cette coalition dont il n'ignorait pas que le plupart des membres n'hésiteraient pas, au dernier moment, à se retourner contre lui. Mais il était fin prêt et Dieu était avec lui !

* * *

Une pluie battante dessinait de singuliers motifs tout au long d'Opitz boulevard. Elle n'avait pour ainsi dire par cessé depuis quarante-huit heures. Le premier nuage solaire était passé et les aurores fantomatiques avaient finalement quitté le ciel. Conformément aux directives du plan After Dusk, Helen, en tant que chef d'équipe, avait alors rouvert le coffre-fort de la banque où elle avait fait entreposer sur réquisition fédérale, le matériel sensible dont elle avait besoin : un groupe électrogène, une radio militaire à émission cryptée et signée et des batteries neuves pour tous les véhicules servant à surveiller et défendre son équipe. A l'heure dite la veille, elle avait appelé le centre des télécommunications du Cheyenne Mountain Operations Center sur la fréquence qui lui était réservée. Elle s'était entretenue avec le lieutenant Lipsitch du NORAD, qui serait dorénavant son officier de liaison et duquel elle recevrait les directives du gouvernement. Elle avait ainsi appris qu'un terrible ouragan avait ravagé le sud de la Floride avant de remonter le long de la côte et que les pluies qui inondaient Dale City et Woodbridge n'étaient dues qu'au ciel de traîne du cyclone. Atlantic City était entièrement dévastée, quant à Philadelphie et New-York, elles accusaient de très lourds dégâts, de même que toutes les régions que la tempête avait visité. Elle avait aussi appris que malheureusement, les dernières photographies du soleil prises au sol par les équipes d'hélio-surveillance restées en place au GSFC, montraient que notre resplendissante étoile n'avait pas fini d'exprimer son mécontentement, et continuait d'expulser des milliards de tonnes de particules. Partout dans le monde, divers phénomènes météorologiques avaient déjà provoqué des catastrophes terribles, résultant toujours sur des dizaines, voire des centaines de milliers de morts et autant de blessés : des

inondations record en Inde et au Bengladesh ; deux typhons consécutifs sur le Japon, la Corée et la Chine ; une vague de froid exceptionnelle en Russie et dans les pays du nord de l'Europe ; des tornades et de violents orages dans les états du sud-ouest ainsi qu'au Mexique, et des incendies monstrueux en Californie, dans le Néveda, l'Orégon, l'Idaho et en Australie.

Helen devait donc poursuivre sa mission sur place et serait prévenue à temps de l'arrivée du second nuage dont l'impact avec notre atmosphère était prévu pour le 8. Pour le moment, tout se passait relativement bien. La distribution des vivres se faisait sans problèmes notables et un bon nombre de personnes s'étaient organisées pour mettre en place diverses activités afin de passer le temps et de maintenir une cohésion sociale. On retrouvait ainsi la joie de choses simples tout en gardant espoir. Un journal quotidien était imprimé manuellement à quelques centaines d'exemplaires et permettait de faire passer à la fois les nouvelles et les directives. Des ateliers de patchwork, de broderie, de menuiserie ou d'art voyaient le jour spontanément. Sans cette météo exécrable, nul doute que les sportifs auraient conquis une partie des rues et la totalité des terrains aménagés. La salle des fêtes accueillait musiciens et personnes inactives pour des concerts acoustiques, des parties de bingo endiablées et autres tournois de monopoly. Toutes les écoles continuaient de dispenser leurs cours à la grande déception de nombre de leurs élèves qui avaient compté sur le black out pour bénéficier de congés exceptionnels. Les services médicaux assuraient au mieux leur tâche délicate et on profitait du répit accordé par le soleil pour opérer et traiter le plus de patients possibles avant que l'électricité ne soit de nouveau coupée. Mais beaucoup de matériel avait été détruit et plusieurs personnes étaient mortes à cause du manque de moyens.

La vie des habitants de Woodbridge restait tout de même extrêmement perturbée, et l'avenir proche n'offrait guère de motifs de réjouissance car les vivres diminuaient et les gens risquaient fort de céder à la panique tôt ou tard. Et ça, Helen n'y tenait pas du tout. C'est la raison pour laquelle elle avait l'intention d'informer le lieutenant Lipsitch de son besoin en matière de ravitaillement dès ce soir, au cours de leur entretien radio.

Pour le moment, elle se livrait à la pratique coupable du marché noir, en sirotant un bourbon au Prince William, un bar chic situé en face de l'agence de la First National dont elle avait fait son P.C radio. Malgré le gel des comptes et la loi fédérale visant à restreindre aux seules autorités désignées la tâche d'approvisionner chacun en biens et services, tous les commerçants continuaient d'écouler la totalité de leurs stocks

contre des espèces sonnantes et trébuchantes. C'était inévitable et même dans une certaine mesure indispensable et bénéfique au moral de tout le monde. Helen et ses hommes avaient dû régler plusieurs différents portant sur des pratiques d'usurier de la part de certains vendeurs peu scrupuleux mais tout cela était sans conséquence. Le sheriff et le maire faisaient un travail remarquable et ce genre de petits tracas ne lui remontait guère aux oreilles. Pour le moment, elle ne pensait qu'à son fils resté à Washington avec sa petite amie. Lillian lui manquait...

L'une des neuf bennes à ordures remises en service depuis la veille passa devant la vitrine du bar et les trois employés du service municipal s'empressèrent de décharger les conteneurs pleins à ras-bord, avant de passer aux suivants quelques mètres plus loin. Les pauvres types ruisselaient malgré leurs vêtements imperméables et ils mériteraient à coup sûr le café chaud et les croissants qui les attendaient au dépôt en fin de tournée.

Le camion avançait et elle vit Jordan Sommers traverser la rue pour la rejoindre, s'abritant du mieux qu'il le pouvait sous son poncho plastifié de la garde nationale. Le jeune homme était un afro-américain de 24 ans à l'humour piquant, doté d'un esprit vif et plein de ressources. Electronicien et informaticien, il avait passé deux années chez les marines avant de revenir travailler, jusqu'au black out, dans un magasin d'électronique situé sur Minnieville road à quelques pâtés de maisons de là. Contraint au chômage par les éléments et réserviste, il s'était retrouvé en compagnie d'Helen avec pour mission de l'aider à installer et utiliser l'unité radio en vue de contacter le CMOG. Elle l'avait ensuite tout naturellement chargé de le surveiller et de rester à l'écoute des éventuels messages et des informations communiquées par l'armée ou le gouvernement. C'était, selon ses critères personnels, un garçon brillant et il ne lui avait pas caché son désir d'entrer un jour dans l'un des laboratoires du FBI. Helen s'était promis de lui tendre une perche sitôt que les événements iraient mieux et qu'elle reprendrait son poste de directrice au sein de l'académie. Il poussa la porte du bar et entra littéralement « en coup de vent », avec pluie et courant d'air sur les talons.

- Madame Dupré ! Le lieutenant Lipsitch pour vous à la radio. Il dit que c'est très urgent. Je l'ai fait patienter...

Elle termina son verre d'un trait puis glissa un billet de 5\$ dessous avant de quitter le Prince William en saluant Dennis, le patron. Elle traversa la rue prestement en s'abritant à son tour du poncho que Jordan avait eu la courtoisie de lui laisser, et pénétra à sa suite dans l'agence. Là, elle saisit au vol le casque-micro que lui tendait Howie Kravitz, un autre des réservistes

mobilisés pour After Dusk, et le posa sur sa tête avec une délicatesse toute emprunte de coquetterie.

- Helen Dupré à l'appareil, lança-t-elle pour signifier sa présence.

- Oui... madame Dupré, c'est Lipsitch. Ecoutez-moi bien ! Les îlots de Richmond et Staunton viennent de nous signaler à quelques minutes d'intervalle qu'une colonne de véhicules se dirigeant vers Washington venait de passer par chez eux. Ca en fait donc au moins deux dont l'une va certainement passer par chez vous sur la 95. Il est même probable qu'elles se rejoignent avant à Fredericksburg pour ne plus en former qu'une seule. D'après les rapports que j'ai reçus, ces gars-là seraient tous des membres des milices d'extrême droite, et donc très bien armés comme vous le savez déjà. Il semblerait qu'ils aient décidé de s'en prendre aux principales administrations gouvernementales et peut-être de profiter de la confusion pour tenter un coup d'état ou une rébellion. Ils auraient déjà détruit de nombreuses archives et pillé plusieurs banques et bijouteries. Prévenez la population de s'enfermer chez elle et de ne surtout pas tenter d'intervenir. Regroupez vos hommes et laissez les passer. Il y a suffisamment de monde à Washington pour les accueillir. Les marines sont en route pour tenter de leur faire barrage. Alors ne jouez pas aux héros à Woodbridge, ce serait stupide.

Helen soupira en analysant ce qu'elle venait d'apprendre.

- Ne vous en faites pas pour ça. Nous ne sommes pas assez nombreux ici pour tenir tête à ce genre de fanatiques s'ils sont en grande procession. Je les connais bien, croyez-moi. Je pense qu'ils vont faire un détour par Quantico avant de venir ici. Ca devrait nous laisser quelques heures. La plupart d'entre-eux ont des dossiers à effacer là-bas avant de penser à Washington.

- Très bien, ça semble logique en effet. L'armée sera sur vous à temps je pense. Tenez le coup mais ne vous risquez pas pour rien.

- Merci du conseil lieutenant. Je dois vous laisser car j'ai des ordres à donner. Rendez-vous demain... j'espère.

- J'en suis sûr madame. A demain.

Helen ôta son casque et le posa sur le bureau devant elle. Voilà qu'en plus d'assurer le calme et le ravitaillement de la ville, elle allait devoir aussi la défendre contre la frange la plus radicale et la moins sociable de la population des Etats-Unis. Elle s'empara de son talkie-walkie et appela le sheriff et tous ses responsables de secteurs.

* * *

Comme Helen l'avait effectivement deviné, Wallis et ses hommes étaient passés à Quantico. Les agents affectés à la surveillance du site en compagnie du sheriff local et d'une compagnie de réservistes de la garde nationale, avaient opposé une résistance tout à fait symbolique avant de déguerpir devant les 7.000 hommes de sa nouvelle armée. Il ne rêvait déjà plus que d'organiser sa puissante Confédération des Etats Aryens d'Amérique du nord et d'en devenir logiquement le leader. Ils avaient alors sur son ordre, méthodiquement détruit et brûlé la totalité des bâtiments de l'académie du FBI avant de reprendre leur route vers la capitale.

Wallis savait que les archives étaient conservées ailleurs en plusieurs exemplaires mais il voulait accumuler les actes de rébellion anti-gouvernementaux et prouver à tous ces salopards de politiciens pro-sionistes et pédérastes, que les vrais partisans du pouvoir blanc n'étaient pas simplement bons à classer dans des dossiers et qu'ils étaient encore la force vive de l'Amérique. Mais Quantico n'était qu'une étape. Il fallait frapper plus haut et plus fort : la Maison Blanche et le Pentagone. Rien de moins. Et puis après New-York et Wall Street ! Alors le monde entier saurait que la race aryenne était la race élue de Dieu, car une fois les symboles de la décadence abattus, chacun en son âme et conscience devrait prendre parti. Les masques tomberaient et les opprimés rejoindraient à coup sûr par millions les rangs des nations aryennes d'Amérique du nord, obligeant le pouvoir fédéral à reconnaître leur légitimité, puis à concéder plusieurs états ou bien alors prendre le risque insensé de déclencher une nouvelle guerre civile.

Il allait falloir des mois pour que les effets du black out se dissipent totalement et pour que l'activité économique retrouve son niveau d'avant les nuages. Des milliers de gens allaient par conséquent rester sur le carreau et ceux-là seraient son peuple. Par la force et le sang s'il le fallait, il revendiquerait le Texas, l'Arkansas, la Louisiane, l'Oklahoma, le Mississippi et son très cher état de l'Alabama, d'où il arrivait avec plus de 600 de ses proches. Il se chargerait d'y faire le ménage et d'instaurer un gouvernement qui n'aurait pas peur ou honte de se réclamer de la race supérieure. Ces putains de youpins avaient leur Israël, lui aurait son propre Reich !

Il se retourna et contempla la longue, très longue colonne de véhicules dont il était à la tête. Il y avait là de tout : des pick-up, des familiales, des autocars, un half-track de la guerre et encore une foule d'autres engins bigarrés. Pas de chars, pas de lance-missiles, mais des hommes déterminés à faire valoir leurs droits sacrés sur une terre conquise par leurs ancêtres. Le drapeau sudiste claquait au vent au bout du mat qu'il avait fixé à l'arceau de sécurité chromé de son Dodge Ram, et les balais

d'essuie-glace rythmaient leur progression sous la pluie serrée qui tombait depuis le moment de leur entrée en Virginie. Son fils Jeffrey conduisait et il en était fier : fier d'entrer à présent dans Dale City et Woodbridge : la banlieue de Washington !

Ici pourtant, il ne faisait aucun doute que la population avait été prévenue de l'arrivée de leur colonne. La ville était littéralement barricadée ! Des camions, des voitures et des conteneurs à ordures avaient tous été entassés pour boucher les principaux accès au centre ville et les obliger à l'éviter en restant sur la 95. C'était bien vu. Les contourner était facile mais prendrait du temps. Et du temps il n'en avait pas à perdre pour piller quelques coffres alors que la capitale leur faisait de l'œil. Il décida de poursuivre mais se demanda quelle surprise les attendait un peu plus loin. Washington et le Pentagone ne seraient pas aussi faciles à prendre que les bleds perdus qu'ils avaient traversé jusque-là.

La réponse lui parvint peu après avoir dépassé Occoquan sous la forme d'un barrage routier. Plusieurs rangées de herbes destinées à leur crever les pneus s'ils poursuivaient, puis trois voitures de police tous gyrophares allumés avec derrière, deux chars Abrams prêts à ouvrir le feu. D'autres troupes arrivaient à travers la plaine par Lorton. Wallis, furieux, frappa la console du pick-up.

- Un piège ! cracha-t-il.

Son fils stoppa la voiture et toute la colonne des nations aryennes avec elle. La CB se mit à crachoter et la voix de Mike Walroff se fit entendre.

- M. Stark, je vois des tanks en approche par Occoquan.

- Je sais Mike. La 95 est bloquée et ils vont tenter de nous encercler. Il n'y a qu'une seule solution. On se replie tous sur Woodbridge, immédiatement. Débrouilles-toi pour faire sauter leurs putains de barrages et envahir la ville. Là, on aura de quoi se planquer, manger et surtout on aura assez d'otages pour être sûrs qu'ils ne nous attaqueront pas comme ça. Allez !

Et c'est ainsi que la paisible communauté de Woodbridge se retrouva soudain au cœur d'une véritable guerre. Le timing de l'armée n'avait pas été parfait et Helen ne pensait pas que les rebelles puissent s'avérer aussi nombreux à avoir fait le déplacement. Stark avait réussi la mission à priori impossible, de réunir à lui les innombrables groupuscules fascistes et ultra-radicaux des différents états, et d'en faire une véritable petite armée. Leur colonne de véhicules s'étendait sur plus de vingt kilomètres de long et les encercler n'était plus envisageable, contrairement à ce qu'avait tout d'abord cru le général Seems, qui s'était entretenu moins d'une heure auparavant avec elle.

Les barrages des accès furent vite dégagés et un flot de véhicules se déversa dans les rues de la petite ville. Helen avait passé consigne de ne pas tirer, sauf en cas de légitime défense, mais très vite devant l'invasion, des coups de feu se mirent à éclater. Les hommes du sheriff avaient juste tenté de dissuader les miliciens de ne pas s'en prendre à leurs barrages mais ceux-ci avaient aussitôt riposté avec des armes d'assaut. La bataille était alors lancée et personne ne pouvait plus rien pour l'arrêter. Comprenant la manœuvre de repli qui s'effectuait alors, et le danger pour la ville de Woodbridge, le général Seems donna l'ordre d'ouvrir le feu. Aussitôt, les chars en position arrosèrent la colonne à l'arme lourde et au canon de 120 mm.

Helen vit passer des dizaines de voitures sur Opitz et des miliciens prirent position partout. Ses hommes ne faisaient pas le poids, d'autant que certains véhicules bricolés avaient reçu des mitrailleuses lourdes en dotation. Des tirs de 12.7 se firent entendre à deux pas de là et un gamin qui ne devait pas avoir plus de 20 ans passa en courant devant la banque en trébuchant une M-60 ! Des explosions résonnaient, entrecoupées de cris. Une rafale de gros calibre fit éclater la vitrine pourtant blindée de l'agence et Helen dut vivement s'abriter derrière le guichet avec Jordan Sommers et Howie Kravitz, afin d'éviter d'être prise pour cible une nouvelle fois. Les deux jeunes hommes étaient morts de peur et Helen n'était pas spécialement à son aise non plus. Des bruits de pas se firent entendre parmi les débris de verre. Ils n'étaient plus seuls dans la banque !

- Jeffrey, met-toi en position derrière le comptoir. Ici, on sera mesure de surveiller le boulevard et de tenir le temps de négocier avec ces fumiers. J'arrive pas à croire qu'ils aient osé nous tirer comme des lapins !

Helen serra son arme entre ses doigts. Il fallait fuir au plus vite et se cacher. En silence, elle leur fit signe de la suivre et tous les trois rampèrent aussi discrètement que possible vers la porte donnant sur la salle des coffres. Mais pas assez vite...

Jeffrey Stark déboucha à l'extrémité du guichet. A 26 ans, le jeune homme n'avait jamais connu autre chose dans la vie que l'endoctrinement et l'entraînement que son père dispensait. Il était né pour haïr et se battre et tandis que l'armée tirait sur ses amis et sa famille, il était plus que jamais prêt à tuer ceux qui se dresseraient contre ses idéaux. Des idéaux qui n'étaient au demeurant même pas les siens mais l'étaient devenus faute de choix. Il se dressa soudain, imposant, sans qu'Helen l'ait entendu approcher et les tint en joue avec un AK47 rutilant. Un autre aurait été surpris, mais pas lui. En voyant Jordan près de la porte menant à l'arrière de l'agence, il se mit à l'arrêt comme un chien de chasse et les regarda avec une incroyable dureté et un dégoût absolu.

- Sale enclulé de nègre ! éructa-t-il. Et sans autre forme de procès, il écrasa la détente de son fusil.

La Kalashnikov claqua sèchement et les détonations, que l'exiguïté des locaux rendait plus violentes encore, résonnèrent comme cent cymbales de fanfare. Helen n'eut pas le temps de réfléchir. Le jeune homme portait un lourd gilet pare-balles et lui tirer dans le torse ne la sauverait pas : elle visa la tête. Son Sig Sauer tressauta entre ses mains et le temps sembla alors se figer pour elle. S'il tirait de nouveau, elle était morte ! Mais au lieu de ça il bascula, et ce n'est que quand il heurta le mur situé derrière lui que son fusil libéra une nouvelle rafale qui alla se perdre dans le faux-plafond. Helen avait fait mouche et tué net leur assaillant comme l'indiquait la tache écarlate qui ruisselait lentement sur la peinture beige de la parois. Et il s'écroula mort avant d'avoir seulement compris ce qui venait de lui arriver : sans même pouvoir comprendre toute l'absurdité de son trépas.

- Jeffrey !!! Noon ! ... Jeffreyey !!!

La voix désespérée de l'homme qui venait de hurler ainsi ne laissait aucun doute quant à la douleur qu'il ressentait. Pour Helen, il était plus que temps de partir d'ici avant d'avoir à affronter le courroux d'un nouvel opposant. Elle se redressa à demi et secoua Jordan qui, le pensait-elle, était resté là paralysé par la peur. Mais en le voyant s'affaïsser de côté sans réaction, elle comprit que le jeune Jeffrey n'était pas le seul à être mort en silence. Elle ramassa à la hâte le M16 qui avait glissé des mains du malheureux soldat et fila en restant bien accroupie vers l'arrière de la banque, où l'attendait un Howie Kravitz à la fois terrifié et choqué.

Wallis était fou de douleur, de rage et de chagrin mélangés. Son fils aîné était étendu là, mort, lâchement abattu par l'un de ces salopards du gouvernement qui les attendait bien planqué à surveiller le pognon de cette saleté de banque. Mort ! Son fils était mort ! Et ça, ça ne faisait pas partie de son plan, ni de ses rêves. Jeffrey était un bon garçon et il ne méritait pas de mourir ainsi à cause de politiciens pourris.

- Billy ! Fais le tour et choppe-moi ces enclulés ! Tue-les, putain, tue-les tous !

Billy Harrison et trois autres types, tous membres des Nazi Low Riders d'Oklahoma, se précipitèrent pour contourner le block et couper la retraite aux deux fuyards. Wallis se ressaisit et se lança lui aussi à la poursuite des meurtriers de son garçon. Le nègre qui gisait à l'autre bout du guichet était mort. Jeffrey lui avait réglé son compte proprement. Jusqu'à la fin il s'était montré digne de leurs convictions et de leur foi. De ça, Wallis était fier et cette fierté l'incitait à obtenir vengeance rapidement. Kalashnikov au poing, il s'avança en courant vers la pièce du

fond. Celle-ci était une sorte de couloir donnant à son extrémité sur la salle des archives et ouvrant également sur celle des coffres et le bureau du directeur. Une porte extérieure renforcée servait quant à elle de sas pour les dépôts de sacs par véhicule blindé. Elle était ouverte et la pluie en mouillait à présent le pas. Wallis sentit les larmes se mettre à ruisseler sur ses joues et lui brouiller la vue mais il n'était pas temps de se lamenter. Il s'essuya du revers de la main et après avoir jeté un coup d'œil furtif dans la ruelle, il sortit en courant.

Helen regretta d'avoir cédé à la coquetterie en mettant un tailleur et des escarpins ce matin là. En de telles circonstances, un pantalon, des baskets et un blouson chaud auraient été bien plus agréables et utiles. Elle courait depuis quelques minutes seulement mais tous ses vêtements étaient déjà trempés et son chemisier Yves St Laurent lui collait désagréablement à la peau. Mais ce désagrément là n'était rien en comparaison de ce que lui feraient subir ses poursuivants s'ils venaient à la rattraper. Elle suivait Howie Kravitz sans trop savoir où il allait mais pour le moment, le plus urgent était de ne pas se retrouver devant le canon d'une arme. La ruelle de la banque débouchait quelques mètres plus loin sur une petite rue parallèle à Opitz boulevard et désespérément à découvert. Il leur fallait courir le long du mur d'enceinte d'un grand magasin, ou bien opter pour le côté opposé de la rue avec ses vitrines de boutiques et ses bureaux d'agents d'assurances.

- Là-bas ! Ils sont là !

Le cœur d'Helen fit un bon dans sa poitrine. Sans hésiter, elle se retourna et en tir tendu lâcha deux courtes rafales de son M16 pour couvrir leur fuite.

Le résultat fut immédiat et Billy Harrison se jeta à terre alors que ses comparses eux, faisaient retraite momentanément dans la ruelle. Profitant de sa position, il tira à son tour sans trop chercher à viser et les balles se mirent à claquer à moins d'un mètre d'Helen. Elle parvint à s'abriter à temps au niveau de l'entrée fournisseurs du Furn' Buster dont la devanture était sur Leesylvania avenue à 30 mètres de là. Howie Kravitz, qui n'avait jamais dû être aussi motivé de sa vie pour escalader un portail, était déjà arrivé presque en haut de celui-ci. Mais il réalisa soudain que la double rangée de barbelés installée là pour dissuader les intrus allait lui déchirer les mains et même probablement bien plus s'il tentait de la franchir. Le voyant sur le point de renoncer, Helen ôta sa veste et la lui tendit.

- Mettez ça sur les barbelés et enroulez-la autour, ça ira je pense. Puis aidez-moi à monter.

Le jeune homme, qui passait le reste de sa vie à couler du béton et poser des parpaings, n'hésita pas un instant. La peur

mais aussi la colère lui donnaient à présent une énergie et une volonté farouche qu'il ne se connaissait pas en temps normal. Les barbelés furent très soigneusement enveloppés en l'espace de quelques instants et les barbillons d'acier ne risquèrent plus de le blesser. Il avait une bonne prise et put se hisser jusqu'en haut sans grande difficulté. Durant ce temps-là, Helen, qui était retournée surveiller la ruelle, vit arriver vers eux et en courant quatre de ces salopards de skinheads armés comme des marines. Ces salauds de nazis allaient les tirer tous les deux comme des pipes en argile si elle s'avisait de grimper le portail maintenant. Elle mit en joue son fusil et régla le sélecteur sur tir libre. Il devait lui rester 26 cartouches selon son compte et avec un peu de chance et l'effet de surprise, elle pouvait y arriver. Elle se rappela de ses leçons au FBI sur les comportements à adopter en situations d'urgence et les moyens de gérer son stress et sa peur... et elle pensa à son fils Lillian : elle voulait le revoir.

Elle surgit de la zone abritée de l'accès camions qui, par chance pour eux deux, avait été conçu suffisamment profond pour les protéger convenablement. Helen hurla, consciente de l'avantage que cela pouvait lui fournir dans une situation de ce genre mais aussi et surtout parce qu'elle en avait besoin pour pouvoir le faire. Elle se campa sur ses deux pieds et ouvrit le feu. Le M16 cracha une longue flamme tout le temps que le chargeur mit à se vider et Helen trembla en serrant la poignée et le corps de son arme. Ses balles de guerre traversèrent les quatre miliciens de part en part, ne leur laissant pas la moindre chance. Ils eurent à peine le temps de la voir surgir de sa cachette avant de comprendre ce qu'elle allait faire. Et l'instant d'après, une terrible nuée de plomb les déchirait, leur soufflant la vie comme un courant d'air l'aurait fait de la flamme d'une chandelle. Wallis, qui sortait tout juste de la ruelle, n'en crut pas ses yeux.

Helen non plus n'arrivait pas à le croire. Les quatre types s'étaient effondrés en criant, puis plus rien. Elle avait déjà été amenée à tirer sur des braqueurs armés et des dealers jugés très dangereux et elle avait hélas dû en tuer plusieurs au cours d'opérations à haut risque mais jamais dans des circonstances aussi désespérées pour elle. Et elle ne s'habitait pas à donner la mort, ce qui la distinguait notablement de ses opposants qui eux, l'auraient exécuté avec plaisir et sans aucun remord.

Elle lâcha le M16 vide et se recula, évitant de peu le tir de Wallis Stark. Howie Kravitz qui l'attendait anxieusement en haut du portail lui tendit la main pour l'aider à se hisser jusqu'à lui. Elle saisit le rebord métallique et tira de toutes ses forces sur ses bras pour monter. La place était restreinte et la position des plus incommodes mais le temps pressait. Kravitz passa sa seconde jambe par-dessus les barbelés et sauta en contrebas.

Helen tenta d'en faire autant mais gênée par ses chaussures et sa jupe, elle s'accrocha à un barbillon. La douleur aigue qui lui transperça la cuisse la fit paniquer et en tentant de se libérer, elle bascula en avant et chuta très lourdement au sol. Son bras gauche se retrouva bloqué sous elle et la torsion qu'il subit fut telle qu'elle le crut brisé net. Son front heurta violemment le bitume et elle resta là, sonnée, un goût de sang dans la bouche et un vrombissement sourd et terriblement désagréable dans les oreilles. Son compagnon lui parlait mais elle ne comprenait pas un seul mot et ne réagissait pas davantage.

Howie, paniqué à l'idée qu'Helen ait pu se tuer en chutant aussi durement, tenta de voir si elle était encore consciente. Mais la directrice du FBI était là, inerte, complètement étourdie. Il l'attrapa sous les aisselles sans grande délicatesse et la prit dans ses bras du mieux qu'il put avant de poursuivre leur fuite en direction de l'arrière de l'entrepôt d'ameublement. Wallis, qui n'avait aucune envie de finir comme son fils et ses amis, décida de ne pas se risquer à escalader le portail et fit le tour du du magasin pour les prendre à revers par Leesylvania avenue.

Bien sûr, la porte du bureau de réception des marchandises était fermée à clé et Howie était trop fatigué pour espérer semer leur poursuivant en devant porter Helen. Il posa délicatement celle-ci contre la paroi et décida de mettre en application cette bonne vieille méthode qu'il avait si souvent vu à la télévision et au cinéma pour ouvrir une porte dont on n'a pas la clé : à bout portant, il tira trois courtes rafales de son M16 dans la serrure et termina le travail à grands coups de rangers. A bout de souffle, il traversa l'entrepôt et accéda rapidement à la salle d'exposition. Là, il déposa Helen dans un coûteux canapé en cuir beige et se démena pour lui passer son blouson sur les épaules afin qu'elle puisse se réchauffer un peu. Il savait qu'il avait très peu de temps devant lui avant que l'autre fou ne les retrouve et ne décide de faire un carton. Il lui fallait réfléchir vite et trouver un moyen pour eux deux de s'en sortir en vie.

Wallis n'eut pas de mal à voir où étaient passés les deux fuyards. La porte fracassée et les quelques gouttes de sang tombées là en disaient bien assez long. Il se fit aussi discret et silencieux que possible en pénétrant dans l'entrepôt du magasin, retrouvant ses réflexes de chasseur de daims. Sa colère était retombée et il était beaucoup plus calme à présent. Sa haine glaciale serait bien plus efficace qu'un bouillonnement de fureur et de chagrin. Le magasin était fermé et aveugle si bien qu'en ressortir par devant était impossible sans faire un barouf de tous les diables et nécessiterait de plus des moyens dont son gibier ne disposait pas. Il lui suffisait donc de se montrer à la fois patient et méticuleux : inspecter et sécuriser une zone, puis

la condamner et passer à la zone suivante, jusqu'à ce que la bête soit acculée. Alors viendrait la curée...

L'entrepôt était long mais pas très large, ce qui faciliterait son inspection. Les endroits où se cacher étaient nombreux mais Wallis était fin prêt à toute éventualité. Que l'un d'eux s'amuse à rejouer la scène où Billy Harrison et ses amis étaient morts et il aurait aussitôt une surprise des plus désagréables. Sa progression était masquée par le martèlement sourd des gouttes de pluie qui s'écrasaient sur le plafond métallique. Mais bien sûr, lui-même risquait de ne pas entendre ses proies se déplacer. C'était un risque à courir mais il préférerait ça ainsi.

Rien dans cette partie du magasin : ils avaient choisi de se réfugier dans la surface commerciale. Qu'à cela ne tienne : c'est là qu'il les aurait tous les deux ! Un sas coulissant servait à accéder à la partie publique du magasin mais celui-ci était à commande électrique, et même si le courant avait été rétabli, elle devait avoir grillé comme un steak pendant le black out. Ils n'avaient pu passer que par la porte de côté ou par la passerelle conduisant, elle, aux bureaux situés à l'étage. Hors, aucune des portes de la partie administrative n'avait été forcée : Wallis pouvait le voir sans peine depuis l'entrepôt. Il se dirigea donc à pas feutrés vers la porte où une autre tache de sang lui confirma la justesse de ses déductions. Il sourit encore en découvrant un tournevis plat sur le rebord du mur et dont il s'empara avant d'ouvrir la porte avec d'infinies précautions pour ne pas la faire grincer. Elle s'ouvrait vers lui et n'offrait aucune protection mais quelques rapides coups d'œil lui permirent de s'assurer qu'il n'était pas « attendu » de l'autre côté. Il utilisa alors le tournevis pour démonter la clenche, qu'il glissa dans l'une des poches de son treillis, puis referma la porte en la faisant claquer assez doucement pour ne pas faire trop de bruit. Maintenant, les deux assassins de son fils ne pouvaient plus ressortir qu'en passant par les bureaux. En temps normal, il aurait attendu là qu'ils viennent se jeter sous son fusil mais cette fois, il voulait aller les débusquer. Il le devait pour Jeffrey qui était resté mort à moins d'une centaine de mètres de là. Il avança.

Wallis progressa prudemment entre les divans, inspecta les chambres à coucher et les cuisines aménagées sans jamais se placer à découvert plus d'une seconde. Seule la pluie perçait le silence du magasin et l'obscurité qui y régnait rendait cette traque plus excitante. Seules quatre ouvertures transparentes au plafond laissaient entrer un pâle éclairage que la météo n'aidait guère. Il fouilla du regard l'allée centrale où rien ne bougeait et là, soudainement, il entendit le bruit. Un ruissellement d'eau ! On se servait d'un robinet et les seuls robinets que l'on pouvait trouver dans un magasin de meubles étaient ceux du lavabo des toilettes. Se pouvait-il vraiment que ces deux imbéciles soient

assez fous pour penser l'avoir semer ? Essayaient-ils plutôt de lui tendre un piège en espérant naïvement qu'il s'y laisserait prendre ? Il allait très vite le savoir en tous cas.

Contournant la partie la plus ouverte du magasin en se faufilant par le mobilier de bureau, il accéda à la caisse derrière laquelle se situaient les W.C. Là, un simple couloir fermé par une porte, actuellement largement entrebâillée, donnait sur les commodités et un petit local servant à stocker le matériel et les produits d'entretien de l'équipe de nettoyage. Le traquenard était vraiment trop gros et ils allaient amèrement regretter de l'avoir pris pour un pauvre imbécile. Tout bon soldat se doit toujours d'avoir sur lui un petit miroir qui lui permet en toute sécurité d'inspecter un couloir sans risquer d'être canardé. Et ce que vit Wallis l'amusa profondément. L'obscurité était pour ainsi dire totale dans le couloir mais après un moment, le temps nécessaire à ses yeux de s'y accoutumer, il se rendit compte que la porte du tableau électrique située en face des toilettes et du local technique était très légèrement entrouverte. Et, bien qu'il ne puisse en être certain, il lui semblait aussi qu'un canon de M16 était visible par l'interstice, à hauteur d'épaules.

- Grottesque ! songea-t-il.

Il se releva sans le moindre bruit et s'appêta à donner au tireur embusqué là, la toute dernière leçon de sa vie. Il allait lui faire la démonstration que les balles d'une kalashnikov peuvent tout à fait traverser un simple mur de séparation et une planche d'aggloméré. Il visa dans la direction du tableau électrique et tira directement à travers la paroi. Il arrosa copieusement et vida tout son chargeur, convaincu d'avoir abattu l'autre... Mais l'autre, malgré ses 28 ans et la trouille bleue qui lui tordait les tripes, s'était montré plus malin qu'il ne l'avait pensé. Howie Kravitz avait savamment préparé son traquenard et n'avait pas commis l'erreur de sous-estimer son adversaire. Stark venait d'assassiner cinq bidons de nettoyant pour sols, deux seaux en plastique, ainsi qu'un balai sur lequel le soldat de la garde nationale avait fixé son M16 à l'aide de ruban adhésif, n'en laissant dépasser que l'extrémité. Le bruit de sa fusillade l'avait empêché d'entendre celui-ci sortir de sa cachette sous la caisse et s'approcher assez pour être à bout portant. Mais alors qu'il avait partie gagnée et qu'il pointait maintenant le P226 d'Helen sur la tête nue du leader des nations aryennes des Etats-Unis, Howie hésita. Tuer un homme pour la première fois de sa vie est une expérience qui n'a vraiment rien d'évident. Pouvait-il se contenter de le blesser ou bien de le menacer de son arme ? Pourtant l'autre venait de faire feu sur ce qu'il pensait être lui ! Et puis à cause de son gilet pare-balles, il fallait lui tirer dans la tête et par derrière : Howie ne s'y résolvait pas. Cette hésitation là permit à Stark de réaliser qu'il avait été dupé. L'ennemi était

derrière lui et il n'avait plus de munitions dans son arme. Lui n'hésita pas ! Il se retourna aussi rapidement que possible pour tenter de lui asséner un violent coup de crosse au visage. Tout se passa alors en une fraction de seconde, si vite que ni l'un ni l'autre ne comprit ce qui se passait. Par réflexe, voyant Stark se retourner, Howie appuya sur la détente du Sig Sauer. La balle pénétra le cou de Stark sur le côté et lui broya le larynx et une partie de l'œsophage avant de ressortir en tranchant la jugulaire. La crosse de l'AK47 lui heurta l'épaule et dévia la seconde balle tirée par l'automatique, dans le mur. Il recula sous le choc et lâcha son pistolet.

Stark aurait voulu hurler de douleur mais sans larynx, cela lui était désormais impossible. Ce sale petit merdeux venait de l'avoir. Putain de merde, il pissait le sang comme un geyser et arrosait les murs. Il allait crever là parmi les tables basses et les machines à laver, piégé par un misérable blanc-bec de la garde nationale de ce gouvernement qu'il haïssait. Mais il fallait plus d'une balle pour tuer la haine. Wallis porta sa main droite à son holster et en sortit le plus gros pistolet qu'Howie avait jamais vu de sa vie. Se tenant la gorge d'une main, il pointa de l'autre la large gueule noire et menaçante du Desert Eagle sur le jeune homme et en pressa la détente jusqu'à ce que les neuf balles de .44 magnum en soient toutes sorties. Howie fut littéralement déchiqueté. Puis Wallis s'effondra comme une masse et mourut à son tour dans un lac de sang chaud.

Helen, elle, était toujours évanouie sur le dallage des W.C où Howie l'avait traîné avant de préparer son piège fatal. Le silence retomba totalement sur le Furn' Buster de Leesylvania avenue. La pluie avait fini par s'arrêter au-dehors et, avec le calme revenu, le magasin ressemblait désormais à un antique tombeau égyptien. Un tombeau où se serait déroulé un drame.

Dans Woodbridge, les marines du général Seems étaient parvenus à disperser et isoler la majorité des miliciens et des rebelles néo nazis que Stark avait amené là. La plupart se rendit rapidement par peur d'une exécution sommaire et seuls les plus fanatiques et les plus fous tentèrent en vain de tenir le siège de la ville face aux militaires. De nombreux habitants furent tués ou même exécutés comme otages durant les combats acharnés qui durèrent plus de dix huit heures. Aucune négociation ne fut acceptée par Seems et plus de 400 miliciens trouvèrent la mort. Pour beaucoup, des gosses surarmés, parfois tout juste âgés de 15 ans mais que rien n'avait su raisonner.

La bataille de Woodbridge constitua l'acte de rébellion et de sécession le plus important que l'Amérique ait connu après la capitulation de Lee à Appomattox et de Johnston à Durham.

Mercredi 8 Août 2007.

40.100 personnes atteintes dans le monde.
5.004 morts par le carcinovirus.

Javier appréciait énormément sa nouvelle vie. Il était plus fort physiquement, n'avait plus besoin de dormir, n'éprouvait plus aucune fatigue et les terrifiantes douleurs qui l'avaient mis en croix depuis son retour de l'enfer avaient fini par totalement disparaître. Il ne ressentait plus aucune forme de souffrance et la plupart de ses sensations tactiles s'étaient enfuies en même temps. Il ne connaissait plus le remord, les regrets, la peur ou encore le respect des lois. Il était devenu sa propre loi et avait les moyens d'obliger chaque homme ou femme qu'il croisait à s'y soumettre. Il était au-dessus des futilités de l'existence car il était immortel ! La maladie ne l'avait pas vaincu ; les plombs d'une cartouche de police ne l'avaient pas abattu. C'est l'enfer lui-même qui l'avait relâché sur terre et Dieu en personne n'aurait rien pu contre lui à présent car il était tout-puissant ! A l'abri de sentiments aussi vains que la compassion, l'amour, la pitié ou l'admiration : jamais frustré et chaque jour un peu plus sûr de lui et de son destin exceptionnel, la jubilation était son quotidien...

Après avoir longuement violenté sa petite maîtresse, Ana, et abandonné ses restes à la vermine, il était reparti en quête de ces instants uniques et merveilleux durant lesquels il pouvait à loisir laisser s'exprimer ses plus bas instincts. Les hurlements et les expressions d'horreur qui se peignaient sur les visages de

ses victimes durant ses carnages lui procuraient une jouissance que même le sexe ne lui avait jamais apporté. Il avait très vite quitté la banlieue de Mexico City, où trop de policiers et de soldats grouillaient encore, pour gagner un lieu moins agité où il pourrait se livrer à ses macabres festivités sans risque. Dans peu de temps, ses petites amies les mouches auraient colporté le mal aux quatre coins du pays et même du monde entier, et le danger d'être pris à parti par plus d'hommes qu'il ne pouvait en tuer disparaîtrait à tout jamais.

Dans l'ordre, il y avait eu une fillette qui ne l'avait pas vu venir et que la lame de son couteau à dépecer avait fouillé une bonne douzaine de fois. Avec elle, ç'avait été un plaisir furtif. Comme une mante religieuse qui étend ses pinces et tue si vite que l'insecte pris est déjà partiellement dévoré quand il réalise soudain qu'il est mort. Mais les enfants n'ont pas suffisamment conscience de la mort pour qu'au moment suprême, se peigne sur leur beau visage ce masque d'horreur que Javier aimait tant contempler.

Puis, tandis qu'il roulait en direction du nord-ouest sur la 45, Javier avait eu l'idée d'allumer ses gyrophares ainsi que sa sirène en se rapprochant d'un camion dans son Land Cruiser de la *policía*. Et bien entendu, le routier s'était arrêté. Là, sans nul doute impressionné par son uniforme de tumeurs et de larves, celui-ci n'avait opposé que peu de résistance quand il s'était jeté sur lui avant de proprement l'égorger d'une oreille à l'autre. Il avait aussi découvert, depuis sa visite chez Ana, que le sang de ses proies était le met le plus facile à digérer pour lui et que son emballage était de loin beaucoup plus amusant à ouvrir qu'une vulgaire boîte de thon. Et il s'était saoulé du précieux liquide, dont le pourpre le recouvrait désormais pratiquement de la tête aux pieds. En fouillant le camion, il avait trouvé un revolver chargé qu'il avait mis dans l'une des poches de son imperméable avant de reprendre tranquillement la route.

La plupart du temps ses pensées étaient confuses et même assez désordonnées. Il ne savait pas pourquoi il roulait dans cette direction, pas plus qu'il ne savait pourquoi il décidait de tuer telle personne plutôt que telle autre. Mais il savait qu'il y avait un sens à tout cela. Il était guidé par celui dont la voix lui avait promis une seconde chance sur Terre et qui avait tenu sa promesse. Par moments, il avait ainsi l'impression de revivre une scène qu'il avait déjà vécu. Il avait fini par remarquer que plus il se rapprochait de son objectif et plus les impressions de « déjà vu » qui l'assaillaient devenaient fréquentes. Et depuis peu, il pensait assez souvent à cette infirmière mexicaine qu'il avait vu quelques fois avant de sombrer dans le coma après son admission à l'*hospital español* de Mexico City. Une femme de

la quarantaine, assez séduisante, quoique d'apparence stricte et au visage fermé. Il se voyait bien en train de l'émouvoir un peu à l'aide de ses tenailles... Il aimait beaucoup ces jolies tenailles. C'est surprenant les cris que peuvent pousser les hommes et les femmes que l'on soumet à ce simple outil. Des cris tout à fait « déchirants » en vérité !

Puis le 23 juillet, il y avait eu la psychédélique arrivée du nuage solaire, qui avait soudain enveloppé le ciel de voilages iridescents et annoncé l'aube du 6^e soleil en provoquant la mort du monde électrique. Javier avait poursuivi à pieds son périple, abandonnant derrière lui son Land Cruiser désormais paralysé. Il était rapidement arrivé à l'hacienda San Ygnacio : un motel du genre crasseux, monté à la hâte dans les années 70 ou 80. Une douzaine de chambres à l'étage avec la climatisation et la télévision. Un café restaurant au rez-de-chaussée, dont il valait probablement mieux ne pas vérifier l'état de la cuisine pour espérer garder un semblant d'appétit ; une pompe à essence dégueulasse et même un court de tennis situé derrière la bâtisse. Le propriétaire avait sans doute cru, à l'époque, que son trou paumé allait se transformer miraculeusement en une sorte de nouveau Las Vegas, grâce à l'autoroute 45 et au programme de développement économique de la région. Mais tout ça était bel et bien fini depuis longtemps. Seuls quelques représentants de commerce, comme il l'avait lui-même été durant des années, et aussi quelques routiers devaient encore y faire halte. Les uns pour y dormir, les autres pour y manger, et les deux pour se payer une heure de bon temps avec la jeune et jolie putain qui traînait et rêvassait dans la salle du restaurant quand elle n'était pas occupée à faire grincer les ressorts rouillés d'une literie au premier. Ojo del Sol : un patelin de soixante-dix péquenauds perdu au cœur du zacatecas et qui ne survivait que grâce au passage des poids lourds. L'œil du soleil donné en patronyme au trou du cul de la république du Mexique.

Ce jour-là, Javier était entré dans le restaurant vêtu des restes de son imperméable, son fusil à pompe dans les mains. Marianita, la petite prostituée à moitié indienne, avait levé les yeux de son roman à l'eau de rose et là, elle avait compris que son prochain client était le diable lui-même. Elle était restée assise, paralysée de terreur tandis qu'il s'occupait d'Antonio, le patron, et de sa femme. Le bruit des coups de feu avaient attiré d'autres habitants du village et le « diable » avait abattu chaque homme qui l'avait attaqué. Il avait vidé le magasin de son fusil puis le barillet d'un petit revolver. Marianita avait ainsi vu mourir les gens qu'elle côtoyait et qui avaient fait d'elle une putain huit mois plus tôt, après l'avoir acheté pour 700 \$ à ses

parents. Elle avait pris du plaisir à les voir ainsi périr des mains même du démon. Ces gens, elle les haïssait tous pour ce qu'ils lui faisaient subir : les brimades, les coups, les humiliations. Pour faire d'elle une catin docile et une bonne petite gagueuse. Ils l'avaient enfermé, affamé, effrayé, battu et violé avant de la livrer aux clients de l'hacienda : des hommes sales et violents, souvent ivres, qui exigeaient d'elle des choses si dégoûtantes que souvent après, elle souhaitait mourir. Bien sûr, elle devait aussi s'occuper des corvées les plus ingrates et ce, sans jamais manifester le moindre signe de révolte ou de défi. Sa vie était un enfer de honte et de souillures depuis ce jour de décembre de l'année précédente. C'est pourquoi cette créature hideuse, qui avait poussé le porte du café, venait sans le savoir de faire sauter ses chaînes, et elle lui en était reconnaissante, malgré la peur sans fin qu'elle éprouvait à son égard.

Javier, ivre de colère et de violence, s'était laissé aller à une frénétique orgie de sang et de tripes. La salle du restaurant était un véritable champ de bataille, où cinq cadavres gisaient dans une mare de sang. Il y en avait deux autres dans la cuisine et un dernier dehors, près de la pompe à essence. Lui avait reçu une décharge de chevrotine dans l'abdomen mais son épiderme était désormais si épais et si dur en raison des tumeurs, que les plombs n'avaient atteint aucun organe vital. Peu importait qu'il perdît du sang : les larves de mouche se chargeraient avec soin de nettoyer ses plaies et de toute façon il ne souffrait pas et ne ressentait rien, alors quelle importance ?

La jeune fille qu'il se gardait pour la fin, ou la faim... son dessert en quelque sorte ; la jeune fille donc s'était levée quand le silence avait fini par retomber sur l'hacienda et qu'il avait tourné son regard sur elle. Contrairement à tous les autres, elle n'avait pas cherché à fuir ou à l'attaquer. Elle était posément et tranquillement venue se prosterner devant lui. A genoux devant lui, elle avait osé le regarder dans les yeux et, bien que pâle comme un linceul, elle s'était adressée à lui d'une petite voix si chevrotante que Javier n'était même pas sûr d'avoir compris ce qu'elle avait murmuré.

- Je vous remercie seigneur démon, avait-elle simplement marmonné. Je suis heureuse que vous ayez tué ces gens pour moi. Vous pouvez me faire ce que vous voulez à présent.

Il aurait pu la saisir à la gorge et la serrer si fort entre ses doigts que sa nuque s'en serait brisée. Il aurait pu l'ouvrir avec une lame et extirper un-à-un ses organes de son corps avant de les jeter à terre. Il aurait pu plaquer son beau visage fatigué sur la plaque chauffante située dans la cuisine jusqu'à ce son nez, ses yeux et ses lèvres se répandent sous la forme d'une fumée âcre et bleutée dans tout le restaurant. Mais il pouvait aussi lui

laisser la vie sauve pour sa soumission et son courage face à la mort.

Et c'est exactement ce qu'il fit...

Elle avait spontanément su reconnaître sa supériorité et son statut divin. Elle l'avait remercié de ce qu'il avait fait dans ce boui-boui poussiéreux et maintenant qu'il avait ôté sa robe, la mettant nue devant lui, les marques qu'il voyait sur son corps lui en donnaient la raison. Elle aussi connaissait la souffrance qu'il avait ressentit en revenant de l'outre monde, aussi méritait elle, comme lui, une seconde chance. Il l'épargna donc d'une mort violente et laissa le soin au carcinovirus de décider de son avenir. Il caressa son corps frêle et juvénile, comme pour lui faire l'amour, comme pour lui donner du plaisir et déposa bien assez de virions infectieux sur ses deux petits seins dressés, ses fines lèvres si vulgairement barbouillées de rouge vif, et sur le doux renflement de son pubis, pour tuer un millier d'hommes.

Durant les jours qui suivirent, Javier et sa nouvelle fiancée firent le tour des maisons d'Ojo del Sól. Il tua plusieurs autres habitants du village qui, privés d'électricité et convaincus qu'il était le diable revenu sur terre avec son nuage de mort, s'étaient simplement enfermés chez eux pour prier la sainte vierge de les épargner. Il s'amusa à mettre le feu aux baraques et à tirer les fuyards comme des lapins, en riant d'un rire atroce et obscène. Il avait trouvé d'autres armes, des munitions et, mieux encore, un royaume sur lequel régner sans partage. Ceux qui n'étaient pas morts avaient fui sans se retourner et n'oseraient sûrement pas revenir dans ce lieu maudit : jamais ! Cette terre à présent était la sienne.

Marianita avait commencé à souffrir de violents maux de tête et de diarrhées dès le 29 juillet. Ojo del Sól était désert et seules des nuées compactes de mouches vertes semblaient y vivre encore en plus d'eux-même. Elles s'étaient développées en dévorant ce que Javier avait bien voulu laisser des cadavres. Elles couraient depuis des jours sur le corps tremblant de la belle jeune fille dont le teint avait viré au jaune cireux. Trop épuisée pour se lever et se tenir debout, elle s'était lentement vidée jusqu'à l'épuisement total dans les draps du lit sur lequel Javier l'avait déposé. La langue gonflée par la soif, les intestins à la torture, elle s'était mise à attendre la mort avec impatience. Mais la mort, elle allait s'en rendre compte bientôt, ne voulait pas d'elle... pas encore... pas maintenant !

Javier l'assista dans son calvaire. Il la regarda sombrer peu à peu dans le coma, de la même manière que lui. Elle allait à son tour connaître l'insoutenable mal-être de l'enfer et se sentir seule et abandonnée, piégée entre les murs gris de l'après-vie et

écrasée de désespoir, tout comme lui l'avait été dans les mêmes conditions. Elle aurait droit à sa seconde chance et alors, elle reviendrait à la vie exactement comme lui : il le savait. Elle souffrirait autant que lui-même avait souffert mais au moins, il serait là pour l'accueillir et faire d'elle sa nouvelle compagne : pour l'aider à accepter aussi. Elle serait une déesse parmi les mouches ; une horreur parmi les hommes. Ils étaient les enfants choisis pour régner sur le nouveau soleil. Les favoris du dieu noir qui avait cessé de murir sa terrible vengeance, tout en se convulsant inexorablement entre les réalités. A eux-deux, ils allaient engendrer la nouvelle espèce qui foulerait la terre !

De son côté, Walter Zimmerman, le psychiatre, n'avait pas chômé non plus. Dès le début du black out, il avait apporté bénévolement son soutien et ses compétences aux autorités. Il faisait le tour des églises et autres dispensaires, pour soutenir et tâcher de rassurer les gens angoissés. Il n'était pas vraiment surpris par le nombre de ceux dont la vie basculait dans la plus banale des névroses, simplement parce qu'ils ne maîtrisaient soudain plus leur environnement, mais les voir massés ainsi à quémander un peu d'écoute était tout de même impressionnant. La société moderne avait créé des mutants dont l'existence dépendait intimement de ses propres produits : informaticiens, banquiers, courtiers, traders, gens de la télévision et du show business, mais aussi drogués de la télévision en manque d'une dose d'Oprah ; introvertis du net déconnectés de leur jeu de rôles online et de leurs salons de « chat » ; émules d'Hendrix privés d'amplification et autres obsessionnels compulsifs du téléphone cellulaire. Autant de gens d'allures et de conditions différentes que la privation d'électricité rendait anxieux quant à leur survie même ! Une masse compacte et solidaire de camés électroniques et irascibles qui accusaient sans argument sérieux, tantôt le gouvernement et tantôt Dieu, d'être responsable de leur misère.

Il leur fallait peu à peu réapprendre à vivre sans tous les artifices de la modernité. Goûter de nouveau aux joies simples du contact humain, de la main qui se tend et de l'amitié qui se tisse au fil des affinités et des partages. Walter avait sous les yeux un fabuleux laboratoire des émotions humaines et, sans chercher à voir dans les gens qu'il côtoyait chaque jour les cobayes d'une expérience de psychologie comportementale, il ne pouvait s'empêcher de trouver là l'illustration parfaite de ce qu'il appelait secrètement le « rat humain ». Ce curieux animal était si habitué à additionner les dollars et à compenser ses frustrations en poussant simplement sur quelques boutons, qu'il

perdait immédiatement tout repère social sitôt qu'une panne desdits boutons se déclarait. L'instinct avait chez lui cédé le pas à la facilité du confort et à la routine. Plus besoin de vivre en communauté : la bonne fée électricité et ses nombreuses applications se chargeaient de tout !

Walter était féru de comportement. Il s'intéressait de près aux sectes et à leurs gourous, aux hommes politiques et à leur fabuleuse aptitude à transmuter des vessies percées en lanternes neuves aux yeux ovins du grand public. Il adorait également les grands phénomènes de mode, comme par exemple la récurrente émergence de chanteurs à minettes dénués de tout talent et dont le seul argument de vente avéré était un joli torse imberbe et soigneusement lustré, dans lequel se reflétaient par milliers les sourires béats de consommatrices en pleine puberté.

Il s'était toujours demandé dans quelle exacte mesure les différentes religions du monde et leurs représentants, avaient usé de la manipulation pour s'imposer et, plus encore, il aurait bien voulu savoir qui manipulait qui et dans quel but. Le cas de Randy Laney était à ses yeux vraiment unique, car c'était bien la première fois selon lui qu'un homme se retrouvait mêlé à des affaires d'essence divine sans même en être informé, alors que toute sa courte vie en avait été insidieusement affectée. Walter ne cessait de penser à ce qui se tramait dans l'ombre du monde et dont, cette fois, les conséquences affectaient la planète toute entière. Il repensait à ses entretiens avec Helen Dupré et à ses demandes au sujet de la théorie anthropique du professeur Mc Siskey. Il était tout à fait clair à présent que depuis des siècles, des hommes savaient communiquer avec ce qu'il était convenu d'appeler des dieux ou des démons mais que lui nommait la conscience universelle ; que ces mêmes hommes s'en servaient pour leur propre profit... ou bien étaient manipulés par cette conscience qui leur faisait subtilement croire qu'ils avaient tout intérêt à la servir.

Et c'est en observant les membres de son club de thérapie de groupe occupés à se motiver les uns les autres, que l'idée lui vint. Il y avait ceux qui venaient simplement écouter et qu'on poussait à parler, ceux qui parlaient et parlaient et parlaient sans qu'il sembla possible de les arrêter, ceux qui venaient profiter du café que préparait le révérend Kettner, et ceux qui venaient juste comme ça parce qu'on leur en avait parlé mais qui n'en avaient pas besoin eux-mêmes, bien entendu. Il savait quelle phrase aurait tel effet sur l'un des participants et tel autre effet sur un autre. Le ton de sa voix et son regard influaient aussi et il lui suffisait d'en jouer pour manipuler ses patients et parvenir, parfois en un temps record, à les faire changer d'avis radicalement sur un sujet pour lequel ils se montraient pourtant

intraitables jusque-là. Ces gens étaient demandeurs et donc tout prêts à exposer leurs faiblesses et leur fragilité, et il lui aurait été aisé de devenir pour eux l'alpha et l'oméga, en les menant peu à peu à accepter ses propres idées, rien qu'en jouant sur les points faibles. Publicité, télévision, radio et journaux, à grands coups de campagnes de propagande, les y avaient tellement préparé au cours de leur existence, qu'ils s'y soumettaient à présent presque tous de façon réflexe, aveuglément.

Pouvait-on en faire autant avec la conscience ? Il suffisait peut-être de reproduire sur un sujet placé en transe, une onde cérébrale précise, pour régler son « tuner de conscience ». Un sujet en état de transe étant ouvert à l'hypnose, il était très plausible que les sorciers, en usant de drogues, n'avaient qu'à conduire les fidèles se livrant à eux, à tel ou tel niveau de conscience, pour en faire les avatars d'un dieu plutôt que d'un autre. En fait, un shaman ne se contentait-il pas de focaliser son sujet sur la frange de conscience qui l'intéressait ? Les prières, les rites, les chants et les légendes ne faisaient que préparer le terrain par l'habitude et la doctrine. Une fois fermé à tout ce qui ne correspondait pas à la moralité qui était la sienne, le fidèle se laissait envahir par la seule partie de sa conscience qui représentait sa foi : son dieu ! Ce dieu aux multiples facettes qui vit sous plusieurs formes en chacun de nous, comme autant de nuances de couleurs dans un tableau, mais ne parvient à s'exprimer réellement que quand on laisse toute la place à une seule de ces formes : bonne ou mauvaise. Quel jeu de dupes en vérité ! Le serviteur se sert du dieu qui lui, se sert du serviteur. Et finalement, rien d'illogique là-dedans. Mais alors, tout cela sous-entendait aussi que la conscience universelle, en tant que constituant primaire de notre réalité, était fondamentalement schizophrène puisqu'elle n'était en définitive qu'une infinité de variétés comportementales : comme autant de fréquences ou de couleurs dans la palette des sentiments et des émotions, et que chacune d'elles cherchait à s'imposer auprès des hommes. A bien y regarder, aussi loufoque que soit cette théorie, elle avait le mérite d'expliquer la folie humaine et sa capacité à se mettre en opposition par rapport aux lois de la nature. Oui, ce qui distinguait réellement l'homme de l'animal, c'était bel et bien sa capacité à adapter sa conscience : plus que toute autre chose ! Nul homme équilibré ou censé ne cherchait à s'offrir à un dieu, ou bien à devenir lui-même un tel dieu. Il composait plutôt sa personnalité de la richesse et de la variété des sensations que le hasard mettait sur son chemin tout au long de sa vie. Il ne cherchait qu'à être lui-même et non une icône ou l'incarnation d'une émotion unique. Mais bien des hommes étaient en quête d'absolu et de perfection, et cela faisait le jeu d'autres hommes plus malins qui, eux, en profitaient bien.

Maintenant il ne lui restait plus qu'à trouver comment faire pour procéder à une expérience, comment organiser une telle expérience et surtout, sur qui l'appliquer pour que cessent les fléaux qui s'abattaient sur l'humanité en cas de succès.

Le rire éclatant d'Elisabeth Hullman le tira de sa rêverie. Il se rendit compte qu'il n'avait absolument pas suivi les débats et risquait fort d'être pris en flagrant délit de désintérêt, ce qui, pour un thérapeute, est toujours assez vexant.

- Dommage que nous ne puissions pas nous filmer docteur Zimmerman, la profondeur de certaines des réflexions faites ici mériteraient bien qu'on les enregistre pour la postérité.

- Qu'on les enregistre... songea le psychiatre. Mais bien sûr ! Il avait toujours sur DVD les tracés EEG de Randy durant sa séance d'hypnose régressive ! Et notamment la partie où il n'est plus que l'esprit de Nahuatlazin... Reproduire à l'aide de plusieurs électrodes ce tracé sur un cerveau préalablement mis en transe ne serait pas difficile, à condition toutefois de pouvoir disposer d'un ordinateur et donc d'électricité... Mais pour quel résultat ? Aucun probablement, mais quand on n'a plus rien à perdre, on peut se permettre de tout essayer, non ?

- Ce serait en effet très intéressant de conserver une trace des débats qui se tiennent ici, Elisabeth, mais si nous pouvions le faire, je vous rappelle simplement que ces séances n'auraient alors tout bonnement plus lieu d'être.

Quelques petits rires fusèrent et la jeune femme préféra ne plus rien répliquer de peur d'être ridiculisée par Walter. Celui-ci se montra plus présent durant la fin de la réunion en dépit du peu de passion qu'elle lui inspirait, et décida de réserver sa méditation à plus tard. Il se devait à ses propres fidèles.

Le jeu en valait-il bien la chandelle ? Il allait devoir faire la route depuis Los Angeles jusqu'à Washington pour retrouver Helen Dupré et lui soumettre alors une proposition totalement dingue. En temps normal, couvrir les 3.700 kilomètres qui les séparaient ne lui aurait pris qu'une demi-journée en comptant les attentes aux aéroports et les embouteillages, mais là, en l'occurrence, il allait devoir effectuer le trajet en voiture. Et encore, à la condition d'en trouver une qui soit équipée d'un système de démarrage modifié avec un alternateur à manivelle et sans électronique de gestion du moteur, car sa superbe BMW 740 IL était désormais aussi luxueuse qu'inutile.

Il réfléchit un bon moment ce soir-là en compagnie de son ami le révérend Kettner, avec qui il discuta âprement. Celui-ci n'eut aucune peine à lui infliger un mat cuisant aux échecs et ne se priva pas de lui faire remarquer son total manque de concentration durant la partie. Et ce n'est que plus tard, dans le

courant de la nuit, alors qu'il ne parvenait pas à trouver le sommeil, que Walter parvint finalement à s'avouer ce que son subconscient tentait de lui faire refouler : s'il voulait rejoindre Helen Dupré, c'était certes pour l'aider à abattre la menace qui pesait sur le monde...

...mais aussi et surtout parce qu'il avait très envie de la revoir pour des raisons plus « personnelles ».

Vendredi 10 Août 2007.

52.300 personnes atteintes dans le monde.

7.322 morts par le carcinovirus.

De nouveau des bouquets d'éclairs bleus mauves striaient le ciel mexicain. L'atmosphère était très pesante et on manquait d'air à l'hôpital San Salvador de San Luis de la Paz. De lourds nuages noirs roulaient vers le nord-ouest depuis le début de la matinée et au loin, on pouvait aisément voir les larges colonnes tirant sur le jaune des averses qui lavaient la vallée. Le tonnerre grondait et faisait parfois trembler les vitres de la chambre.

Sanja devait se reposer. Elle était finalement parvenue à vaincre son infection grâce, notamment, aux bons soins du père Miguel. Elle avait eu une très forte fièvre pendant presque une semaine entière qui l'avait laissé dans un état d'affaiblissement avancé. Elle avait maigri de pratiquement six kilos et son beau visage avait pris quelques vilaines rides, mais elle était guérie et elle avait surmonté une nouvelle épreuve de son chemin de croix. Sa démarche était d'ailleurs de plus en plus mystique et ce n'est pas le père Miguel, qui semblait à présent la considérer comme une véritable sainte, qui allait lui faire croire que tout cela n'était en fait que pures coïncidences. Celui-ci, par soucis de la ménager, ne lui avait annoncé la mort du commissaire Arrellano-Alvarez que lorsqu'il l'avait jugé assez rétablie pour apprendre la triste nouvelle. Le carcinovirus l'avait rapidement emporté et cela faisait déjà neuf jours qu'il était parti, mais elle le pleurait encore.

Pour le moment, elle était surtout occupée à savourer une belle assiettée de chili con carne, que sa toute nouvelle amie, l'infirmière Mariah de Medeo, lui avait apporté pour déjeuner. Celle-ci se remettait doucement de ses propres blessures et elle trouvait auprès de Sanja l'écoute et le réconfort dont elle avait besoin. Le chili était délicieux et Sanja redécouvrait les plaisirs du goût et de l'odorat, la joie de vivre, et aussi de se sentir en bonne santé.

Une petite mouche au fuselage vert se posa non loin de son assiette, avec l'intention évidente de goûter elle-aussi, au plat dont le fumet emplissait la chambre. Elle trotta sur une petite vingtaine de centimètres et se figea. Sanja la regarda avec au fond d'elle-même l'impression troublante qu'à travers les yeux à facettes de cette dame diptère, c'était un autre être bien plus sournois qui la contemplait. Mais elle n'eut guère le temps de rester plongée dans sa méditation, car dès que la porte de sa chambre s'ouvrit, la mouche fila et disparut au regard de Sanja tandis que le père Miguel entra. Il était désormais encore plus efflanqué qu'il ne l'était lorsqu'elle l'avait rencontré pour la première fois quinze jours plus tôt. Il semblait à bout de forces.

- Je suis bien content de constater que vous allez mieux ma chère. Votre appétit fait plaisir à voir.

Sanja, qui avait terminé, repoussa son assiette et s'essuya la bouche avec soin, avant de se saisir de la carafe posée devant elle pour se verser un grand verre de citronnade.

- Merci père Miguel. C'est vrai que je me sens tout à fait bien aujourd'hui. Je tenais à vous remercier de vos efforts. Je vous sers ?

Le prêtre refusa poliment d'un geste de la main mais vint s'asseoir devant sa protégée. Il resta là sans rien dire tandis qu'elle vidait posément son verre et ce n'est qu'après qu'il se décida à parler.

- Nous avons du nouveau, vous savez ?

Sanja se recula dans sa chaise et reposa sa serviette sur la table. Elle se demandait bien, et non sans inquiétude, ce qu'on allait encore lui annoncer.

- Non, dites-moi s'il vous plaît.

- Depuis plusieurs jours, nous accueillons des villageois et des paysans qui arrivent de la région mais aussi parfois de plus loin. Et tous ne sont pas malades.

- Alors pourquoi viennent-ils ici ?

- Ils ont fui de chez eux à cause de ce qui arrivait. Selon leurs affirmations, des hommes devenus fous et recouverts de terribles plaies grouillantes de vermine attaquaient les plus petits villages et toutes les haciendas isolées de la région de Teocaltiche. Ils tuaient tous ceux qui tentent de leur résister et emmèneraient les autres avec eux. La peur est devenue telle

que beaucoup préférèrent partir, même s'ils n'ont rien vu eux-mêmes. La rumeur fait son office mais elle est fondée. J'ai tout d'abord pensé à des pillards mais la description physique des agresseurs était trop concordante avec celle des victimes du virus qui survivent et ressortent du coma. Et puis hier, on nous a amené un autre homme qui habitait près de Teocaltiche et ce qu'il m'a dit m'a incité à agir.

Sanja désormais habituée aux mauvaises nouvelles fronça les sourcils et regarda le père Miguel.

- Vous devriez discuter avec lui et nous nous verrons après si vous le voulez bien. Etes-vous d'accord ?

L'infirmière acquiesça d'un signe de tête.

- Si vous le jugez utile, bien sûr.

- Je vous remercie Sanja. Mais il est temps d'agir je crois. Et je pense que l'histoire de cet homme va nous en donner très rapidement les moyens.

L'homme en question s'appelait Esteban Romero. Il devait avoir dans les 25 à 30 ans et son apparence était celle d'un homme qui avait dû passer la majeure partie de sa vie à peiner dans une hacienda. Il était fin mais musclé, de taille moyenne mais trapu, et on aurait presque pu parler de cuir plutôt que d'épiderme à son usage. Des mains épaisses et calleuses, une fine moustache brune, il portait sur le visage un air à la fois honnête, franc et volontaire, que Sanja apprécia aussitôt qu'elle fut entrée dans le vaste réfectoire de l'hôpital. C'est là qu'il se rendait utile en aidant le personnel à diverses besognes depuis son arrivée. Il lui tendit la main instinctivement mais se ravisa en se rappelant les consignes qui avaient été données afin de limiter la propagation du carcinovirus.

- Excusez-moi. C'est tellement une habitude que j'ai du mal à m'y faire.

Sanja sourit.

- Allons, il n'y a pas de mal monsieur Romero. Je suis Sanja Vidale et je pense que le père Miguel vous a parlé de moi.

Il retira sa casquette Texaco crasseuse comme s'il venait d'entrer dans une église et se gratta nonchalamment la base du crâne. Sa tignasse en bataille, écrasée par la toile de son couvre chef, se redressa aléatoirement en une coiffe des plus new-wave qui soit.

- Oui, c'est vrai. Le prêtre m'a dit que vous étiez un peu comme une élue de Dieu, que vous luttiez contre les fléaux qui s'abattent sur le monde. C'est exact ?

Sanja écarquilla les yeux mais après une courte réflexion, elle ne fut finalement pas surprise d'une telle présentation de sa personne de la part du père Miguel.

- Eh bien, il exagère sans doute beaucoup mais ce n'est pas tout à fait inexact non plus. J'étais infirmière à Mexico City et depuis des années j'ai vécu des choses très étranges qui sont en rapport avec ce qui arrive à présent, c'est vrai. Je ne m'en suis rendu compte qu'il y a très peu de temps mais je crois que je pourrais être utile en effet. Cependant, j'admets ne pas savoir encore vraiment comment faire pour l'instant.

Esteban se lava rapidement les mains dans le lavabo tout proche et se les essuya ensuite avec le torchon élimé et noirâtre qui traînait à côté, et donnait une idée toute métaphorique de ce qu'aurait pu être le fantôme d'une serpillière.

- Venez madame Vidale, allons dehors, nous y serons bien pour parler.

Après avoir fait quelques mètres dans la cour intérieure de l'établissement, ils optèrent pour un banc de pierre grise que les années avaient peu à peu émoussé. Installés à l'ombre d'un bougainvillier, il entama son récit.

- Je préférerais ne pas en parler devant les autres personnes, vous comprenez ? Certains sont croyants, comme moi, et je ne veux pas leur faire peur.

Sanja le regarda avec une certaine tendresse, comme pour lui faire comprendre que tout allait pour le mieux, sans pour autant le croire elle-même.

- Je vous comprends monsieur Romero, ici nous sommes bien. Dites-moi...

L'autre s'essuya le front du revers de la main et la regarda furtivement avant de laisser ses yeux fuir vers l'horizon.

- J'ai travaillé un moment comme *vaquero* puis j'ai trouvé une place de chauffeur dans une grande hacienda à moins de trois kilomètres de Teocaltiche. C'était bien pour moi, moins dur un peu et puis ça payait mieux. Nous étions une douzaine à y travailler en plus des propriétaires et ça marchait bien. Là, on connaissait tous l'homme qui s'appelle Ocuilin Toltecatl et qui a sa demeure dans la ville. Il sait les anciens rites et on dit qu'il sait faire des prodiges. Moi, je ne l'ai vu que deux ou peut-être trois fois mais pas plus. Il voyageait beaucoup au début et ne venait pas très souvent dans son hacienda. Moi, je crois plus dans la sainte vierge et dans la gloire de son fils Jésus mais je respecte les anciennes coutumes.

Il se racla bruyamment la gorge et reprit.

- Il y a d'abord eu des gens malades dans la ville. Je pense que ça a commencé vers le 10 juillet. Des hommes surtout mais aussi des femmes qui avaient soudain une forte fièvre et qui devenaient très malades rapidement. Je sais que le *mara'akame* est venu les voir tous et pour ceux qui ont vécu assez, il les a emmené chez lui. Mais ça a sans cesse empiré après ça. Ensuite, il y a eut les nuages venant du soleil et j'ai préféré partir dans

ma famille près de San Juan de los Lagos, mais avant de m'en aller, j'ai vu que cet homme construisait une sorte de pyramide dans un vaste terrain en friche au nord de la ville. Il y avait là beaucoup de matériel pour ça, une bétonnière, un tractopelle et des matériaux aussi. Et la forme m'a rappelé les pyramides de nos ancêtres comme à Teotihuacan mais en plus petit.

Sanja écoutait avec grand intérêt tout ce que l'autre lui racontait. Ainsi donc, on savait maintenant où se trouvait celui qui semblait bien être leur adversaire reconnu.

- Mais le pire madame, c'est que ceux qui construisaient la pyramide pour le *mara'akame* n'étaient pas des hommes. Je pense que c'était les démons appelés *tzitzimas*... des démons venus de l'occident. Ils avaient pris la place des hommes et des femmes que le sorcier avait conduit chez lui. Je peux vous le jurer sur la sainte bible.

- Inutile M. Romero, je vous crois sur parole. J'ai vu de telles créatures moi aussi, déjà.

- Alors vous savez comment ils sont. Après, dans les jours qui ont suivi, il y a eut une rumeur qui disait que des fermes avaient été attaquées par des bandits qui avaient emporté les hommes et massacré les autres occupants. Mais je sais que ce n'était pas des brigands mais que c'était eux : les *tzitzimas* ! Ils font comme faisaient les anciens il y a des siècles. Ils font la guerre pour ramener des hommes... et pour les sacrifier !

Eclair et tonnerre choisirent cet instant précis pour rajouter à la macabre révélation d'Esteban Romero un effet spécial très naturel qui fit sursauter puis frissonner Sanja.

- Je ne veux pas mourir, ni comme ça, ni comme mes amis que le mal à détruit et je ne veux pas non plus devenir l'un de ces démons. Alors j'ai dit au père Miguel que moi et mes amis, et les autres hommes qui le voudront bien, nous irons tous là-bas avec des armes pour tuer ces monstres et détruire cette pyramide. Nous avons peur bien-sûr mais moins que de ne pas y aller et de laisser les démons nous capturer plus tard. Mais avec une femme comme vous à nos côtés, nous irions avec l'aide du seigneur et gagnerions certainement.

Sanja réfléchit un moment. Il était clair que tout avait dû partir de là : de Teocaltiche. C'est donc là que devait se trouver l'enfant sans amour et aussi l'incarnation du mal qui faisait à présent s'abattre les pires fléaux sur terre. C'était risqué et sans nul doute très dangereux mais quoique n'y connaissant rien ni en guerre, ni en démons, elle ne voyait rien de mieux à faire que de suivre l'idée de M. Romero. Cela pouvait marcher si le mal n'avait pas encore trop de force pour se défendre.

- Je suis d'accord avec vous, dit elle simplement alors que les premières grosses gouttes d'une nouvelle averse orageuse commençaient déjà à flique-floquer autour d'eux. Je viendrai.

Le père Miguel fut heureux d'apprendre de sa bouche que Sanja acceptait de venir avec eux dans leur expédition punitive à Teocaltiche. Ils parlèrent un long moment d'inquisition et d'exorcisme, tandis que la pluie tambourinait sur le toit et que les éclairs se succédaient avec violence et fracas au-dehors. Ils partiraient le lendemain dans des camions et des voitures que l'on avait modifié. Il y aurait en tout 27 hommes armés plus eux-deux qui ne participeraient pas mais donneraient à cette opération son caractère sacré et se feraient aussi les émissaires de l'humanité en lutte contre le mal sournois qui était revenu au monde ici, au Mexique.

Sanja n'en dit rien mais elle fut quelque peu effrayée par le ton fanatique et les grandes phrases employées par le prêtre.

* * *

Helen s'apprêtait à quitter le Washington Hospital Center où elle venait de passer ces quatre derniers jours. Les hommes du général Seems l'avaient très aisément retrouvé en suivant les traces sanglantes qu'elle avait laissé derrière elle depuis son PC radio installé dans l'agence de la First National Bank de Woodbridge. Après les premiers soins d'urgence, elle avait été emmenée en ambulance pour une série d'exams et aussi pour se remettre de l'enfer qu'elle avait vécu lors de la bataille qui avait eu lieu entre les miliciens fascistes et néo-nazis menés par Wallis Stark et les troupes d'infanterie des marines envoyées par le pentagone pour défendre la capitale. Une chose était sûre pour elle : jamais elle n'oublierait cette journée de folie pure du 5 Août 2007, où tant de jeunes gens avaient trouvé aussi stupidement la mort pour des idées qui ne devraient même pas avoir cours.

Elle terminait posément de remplir le formulaire de sortie qu'une hôtesse d'accueil rondouillarde venait de lui remettre quand, à sa grande surprise, elle vit pénétrer à pas pressés dans le hall, la carcasse massive de Robbie Mc Sisley. Il avait un air bien plus dur que celui dont elle avait gardé le souvenir mais elle pensa immédiatement que lui-aussi avait peut-être vécu des heures noires récemment. D'ailleurs, rares devaient être ceux qui pouvaient encore se vanter de n'avoir pas vécu de tels moments depuis l'arrivée du premier nuage solaire. Elle signa en bas de page rapidement et rendit le papier à l'hôtesse alors que Robbie se dirigeait vers les accès au pavillon central.

- Docteur Mc Sisley ! l'interpella-t-elle avant qu'il ne se soit enfui hors d'atteinte.

Le physicien, surpris qu'on puisse l'appeler de la sorte ici, se retourna prestement et scruta le hall à la recherche de celle

qui venait de prononcer son nom. Sitôt que ses yeux se furent posés sur Helen, son visage retrouva aussitôt une expression enjouée de bonheur vrai.

- Helen ? ... Mais oui !

Il fit aussitôt demi-tour et vint en souriant de toutes ses dents à la rencontre de sa directrice du FBI préférée.

- Helen Dupré ! Ca alors, si on m'avait dit que je vous retrouverai ici... Mais que faites-vous là ?

- Peut-être avez-vous entendu parlé de Woodbridge ?

- Euh, oui vaguement. Il y a eut des combats là-bas. C'est dingue ça. Eh, mais attendez... Mais oui, je me souviens de ça maintenant. Vous y étiez c'est ça ? Vous m'aviez dit que vous étiez chef d'îlot dans cette ville le soir où nous avons dîné. C'est pour ça que ce nom me rappelait quelque chose.

- Bingo ! commenta Helen. Et je peux vous assurer que ça n'avait rien de drôle. Mais c'est fini maintenant. Et vous ?

Robbie regarda la pendule murale située derrière Helen et se gratta le bras nerveusement. Il se retint un instant devant le flot des émotions et réprima quelques larmes.

- Ma fille Charlotte... Elle est ici, dans la coma. Il y a eut un terrible ouragan qui a ravagé la côte et nous avons perdu notre maison là-bas. On a tous failli y rester.

Helen se sentit terriblement peinée pour cet homme que, certes, elle connaissait bien mais qui portait en lui tout ce qu'elle appréciait chez un homme. Sa douleur était visible et profondément marquée sur son visage.

- Mon épouse m'attend près de notre Charlotte. Nous nous relayons pour lui tenir compagnie et être présent au moindre signe. Vous comprenez...

Sans qu'un seul mot ne soit utile, Helen décida de confier ses affaires à l'accueil et d'accompagner son ami auprès des siens. Lillian lui-aussi était venu la voir tous les jours avec les Barrett, les parents de sa petite amie June. Il lui avait semblé être à la fois fier et inquiet pour elle mais ils n'avaient pas été aussi proches l'un de l'autre, mère et fils, depuis de longs mois. Elle avait hâte de les retrouver le soir même chez eux pour un dîner en famille et elle ne doutait pas que tôt ou tard, les Barrett deviendraient effectivement la belle famille de son garçon. Mais pour l'heure, il lui semblait tout à fait pertinent de suivre Robbie dont l'inquiétude pour sa fille était flagrante, combien même elle ne pouvait rien faire pour l'aider.

L'état de Charlotte était jugé stationnaire par les médecins mais pour le moment l'adolescente de 14 ans était encore bel et bien piégée entre la vie et la mort. Sa plaie au crâne n'était plus qu'un mauvais souvenir et pourtant son cerveau, lui, refusait de se réveiller. Abigaïl, madame Mc Sisley, se montra charmante

envers elle mais son propre chagrin était palpable et Helen ne put que compatir à sa douleur.

Après un moment passé au chevet de la petite, Robbie lui fit signe de le suivre jusque dans le couloir. Ils allèrent se chercher des boissons au distributeur situé non loin et tandis qu'Helen soufflait sur son thé trop chaud, Robbie se prépara à lui annoncer ce qui le démangeait depuis plusieurs minutes déjà. Il fronça les sourcils et se décida.

- Je crois au destin Helen. Je crois au destin et je crois aussi qu'on peut le changer si on en a la volonté, le courage et la force.

Elle le regarda avec surprise mais ne dit rien. Elle savait que ce préambule devait cacher un trouble profond chez cet étrange ami qui se tenait devant elle et elle décida de le laisser poursuivre sans faire de commentaire.

- Je crois que c'est le destin qui a voulu qu'on se retrouve « comme par hasard » ici aujourd'hui, tout comme il nous a fait nous rencontrer avant l'arrivée des nuages. D'aucuns diraient que c'est la main de Dieu... peut-être, oui. Moi je dirais qu'une conscience supérieure l'a fait, ce qui, je vous l'accorde, revient *stricto sensu* au même mais pour nous signifie aussi un peu plus, je pense que vous vous en rendez compte.

Helen arrêta de souffler à la surface de son gobelet et tout en le tournant entre ses doigts fit une petite moue mi sceptique, mi convaincue.

- Je dois admettre que j'ai eu terriblement peur lors de l'arrivée des miliciens à Woodbridge. J'ai vu la mort de plus que près là-bas. Mais je ne sais plus trop quoi penser de tout ça. J'aimerais que tout cela cesse à présent. J'aimerais vraiment.

- Et moi donc Helen ! Voyez-vous, durant le cyclone à Cape May, j'ai senti la présence du mal. Je sais qu'il était là, qu'il cherchait à nous tuer : à me tuer. Tout comme il a tenté de vous éliminer à Woodbridge. Ouvrez les yeux ! Ce ne sont pas de simples coïncidences. Il est rarissime qu'un cyclone puisse remonter aussi haut le long des côtes en conservant autant d'énergie. Le Delaware n'est plus rien qu'un champ de ruines aujourd'hui ! Et selon vous, dites-moi, combien de chances y avait-il que cette armée d'extrémistes se replie « comme par hasard » sur la ville où vous étiez en poste ? Allons...

Bien sûr, tout cela était surprenant et Helen ne pouvait le nier mais de là à y voir obligatoirement une cause surnaturelle, c'était tout de même un peu fort.

- Je ne sais pas docteur... Peut-être. Mais comme nous n'y pouvons rien de toute façon, je vous avouerai que je ne m'en soucie plus guère. Je suis plus concernée par les problèmes matérialistes de la situation que nous vivons que par ses aspects mystiques ou surnaturels.

- Oui... Qui vous en blâmerait d'ailleurs ? Mais est-ce que vous vous rappelez de notre discussion au restaurant ? Vous étiez prête à partir à la chasse aux meurtriers de votre chanteur dont j'ai oublié le nom. Vous étiez prête à accepter l'irrationnel pour vous aider à avancer dans votre enquête et les coincer. Et depuis, malgré les événements, rien de tout cela n'a changé Helen. Je crois sincèrement qu'il nous faut prendre le taureau par les cornes et aller au bout de nos idées. Et il faut le faire avant qu'il ne soit trop tard !

Elle but son thé, arrivé à force de souffle à une température acceptable. Elle voulait toujours autant comprendre les raisons de la mort horrible de Randy Laney. Elle voulait comprendre les motivations de ses meurtriers et, autant que possible, elle voulait les trouver et les faire traduire en justice. Elle voulait le faire pour pouvoir ensuite changer sa vie sans en éprouver ni remords, ni regrets. La curiosité la poussait à comprendre et pour cela elle devait chercher.

- Très bien. Que proposez-vous docteur ? Je ne dis pas non à une idée constructive.

Robbie fut presque surpris par sa réponse mais il saisit la balle au bond.

- Reprenons votre enquête là où vous avez dû la laisser. Allons au Mexique s'il le faut. On verra sur place. Je ne sais fichtrement pas où ça va nous mener, ni sur quoi tout ça va déboucher mais j'ai le sentiment que si nous ne le faisons pas, si nous ne tentons rien, alors cela reviendra à attendre qu'on vienne nous faire la même chose qu'à votre chanteur. Et je n'ai pas une âme d'agneau si vous me suivez.

Helen émit un petit rire qu'elle voulut discret et jeta son gobelet vide dans la large poubelle prévue à cet effet près du distributeur de boissons. Un gamin de trois ou peut-être quatre ans, passa près d'eux en courant comme une comète blonde et fila jusqu'à l'autre bout du couloir avant de disparaître. Ils se regardèrent sans qu'un seul mot de plus ne soit nécessaire. Ils devaient le faire pour ce gosse autant que pour Charlotte, ou Lillian, ou n'importe quelle personne qui pouvait se retrouver menacée.

- Dites-moi juste où et comment je peux vous recontacter docteur. Je m'occupe du reste demain et nous irons au Mexique car c'est là-bas que ça se passe, j'en suis certaine.

Robbie broya son gobelet entre ses doigts épais et le jeta à son tour.

- A la bonne heure !

Samedi 11 Août 2007.

59.900 personnes atteintes dans le monde.
8.771 morts par le carcinovirus.

Un chat efflanqué détala devant le convoi alors que celui-ci s'engageait dans les rues de Jalostotitlán. Celui-ci, avant qu'ils ne surgissent, était bien tranquillement occupé à lécher un peu du sang séché qui avait ruisselé sur le visage de cette vieille femme, abandonnée là sur le trottoir par ses meurtriers. La plupart des bâtiments avaient été incendiés et, de-ci de-là, quelques panaches de fumée s'élevaient encore.

L'antique camionnette Ford qui ouvrait le cortège s'arrêta sur une petite place, obligeant le reste des véhicules à faire de même. Qu'avait-il bien pu se passer dans cette ville de près de 30.000 habitants ? On aurait dit qu'une guerre avait été menée là dans les jours précédents... Et que les gens d'ici l'avaient perdu. La Falcon conduite par Esteban Romero stoppa derrière le camion et Sanja, aussi bien que le père Miguel, n'en crurent pas leurs yeux. Mais la réalité était là ! Partout autour d'eux gisaient les cadavres atrocement mutilés de la population : par dizaines et même probablement bien plus. En piles compactes, au beau milieu de la rue, dans les jardins, sur le pas des portes et sans aucun doute à l'intérieur des maisons. Une véritable boucherie à l'échelle de toute une ville ! La plupart d'entre-eux avait été soit brûlée, soit mutilée à l'aide d'instruments ou d'outils tranchants. Certains présentaient des traces d'impacts de balles mais aucun ne semblait avoir cherché à se défendre. Il

n'y avait pas d'arme, pas de traces réelles de combats : rien que des morts à la pelle !

Mais le pire s'imposa bien vite à la petite troupe partie quelques heures plus tôt de San Luis de la Paz, pour gagner Teocaltiche par la route et ce, en vue de mettre un terme aux agissements occultes d'Ocuilin Toltecatl. L'odeur insoutenable des monceaux de cadavres en décomposition monta soudain dans leur direction sous l'effet d'une bourrasque et ils durent tous se plaquer la main ou un linge sur le visage pour ne pas défaillir.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le père Miguel, le visage blême et au bord de l'évanouissement.

Esteban s'approcha prudemment du corps de la femme au chat et aussitôt qu'il fut trop près, une nuée de petites mouches d'un vert métallique prit son essor en un mouvement aussi collectif que désordonné. Le chauffeur recula effrayé.

- Ce sont eux qui ont fait ça mon père. Ca ne peut être qu'eux. Ils ont massacré tous ceux qui ne leur servaient à rien et ils ont dû emmener aussi quelques hommes avec eux à la pyramide. C'est horrible ça...

Sanja, restée prostrée dans la voiture, repensa alors à tous les rêves, non... les cauchemars qu'elle avait fait durant des mois et comprit à quel point ils avaient pu être prémonitoires. Elle revit en flash les visages de sa famille et de ses amis morts, et elle ferma les yeux très fort pour en chasser les images tandis que plusieurs des mouches effrayées venaient cogner contre la vitre de sa portière.

Tout était atrocement clair à présent dans les plans de conquête de Tezcatlipoca. Le coronavirus préparait le terrain en effrayant et en divisant les populations. Puis les *tzitzimas* fraîchement revenus d'entre les morts attaquaient les endroits les plus fragiles et les plus isolés d'abord, avant de s'en prendre aux zones urbaines. Ils tuaient sans pitié ceux qui ne pouvaient pas servir aux sacrifices rituels et laissaient leurs restes comme nourriture pour les larves de mouches qui, elles, se chargeaient ensuite discrètement d'apporter la pestilence aux villes voisines. Une légion anodine et presque impossible à combattre. Un plan extraordinaire d'intelligence et de machiavélisme. Quant aux sacrifices eux-mêmes, nul doute qu'ils n'avaient d'autre but que de fournir au dieu de nouvelles âmes à corrompre et rendre plus mauvaises qu'elles n'étaient, avant de les ramener à la vie. Mais une vie de damné sur une terre maudite.

- Il n'y a plus rien à faire ici pour nous. Ils sont tous morts ! commenta finalement Esteban. Ou bien ils ont réussi à fuir par les plaines, ou ils se terrent dans les caves et ne sont pas prêts de sortir même si nous les appelons. Nous reviendrons ici plus tard quand nous en aurons fini avec ces monstres.

Le père Miguel n'était pas franchement du même avis et aurait préféré voir s'il n'était pas possible de porter secours à quelque survivant mais Esteban Romero, lui, était visiblement déterminé à éradiquer la source du mal avant de s'occuper des blessés. Le prêtre se tourna vers Sanja dont le visage clos et pâle finit de lui ôter tout espoir d'obtenir son appui en vue d'une requête auprès de cet homme qui avait pris la tête de leur expédition punitive. Esteban avait changé depuis ce matin, il était plus dur, plus incisif aussi. Il portait en lui la vengeance et la colère qu'il nourrissait à l'égard d'Ocuilin Toltecatl et il ne laisserait plus personne retarder ses projets de lynchage.

Les quatre véhicules composant la colonne redémarrèrent en trombe et quittèrent Jalostotitlán en ruines. Tous savaient très bien désormais à quoi ils devaient s'attendre et tous avaient terriblement peur.

- Comment ont-ils pu s'en prendre à une ville de cette taille ? Ils ne sont pas une armée ! Pourquoi les gens ne se sont ils pas mieux défendus ? lâcha le père Miguel presque pour lui-même. Il l'ignorait encore bien entendu mais ils allaient bientôt le découvrir eux aussi... Pour leur plus grand malheur !

Candida n'avait pas quitté sa chambre depuis cinq jours entiers. Son père l'y avait enfermé et ne s'occupait plus que de lui apporter de quoi manger. Et encore, il l'avait oublié la veille au soir et elle n'avait eu droit de satisfaire sa faim que ce matin même, très tôt, avant qu'il ne parte pour le *teo calli*. Lui et ses *chacalmuas* étaient tous devenus fous : elle en avait la certitude. Elle savait ce qu'ils faisaient à la pyramide et cette seule idée disloquait son âme et lui donnait une profonde envie de vomir. Le sang les avait rendu fous et le pouvoir aussi. Elle avait passé sa vie à servir son père : son maître ! Mais elle avait vu et vécu trop d'horreurs depuis, à ses côtés : le *Mictlan* ; les coups et les privations ; le sacrifice de son seul et unique amant ; le vol et la corruption ignominieuse de son propre enfant à des fins que nulle raison ou religion n'aurait pu légitimer, et maintenant la restauration de l'ancien culte au soleil et son cortège de crimes. Non, c'était plus qu'elle ne pouvait en supporter : plus qu'elle n'aurait dû en accepter, même sous le coup de la terreur que lui inspirait l'homme qui lui avait redonné la vie toute enfant. Elle devait s'enfuir : quitter l'hacienda et partir aussi loin que ses jambes pourraient la mener, puis essayer de prévenir au plus vite les autorités pour qu'elles agissent et arrêtent cette folie tant que cela était encore possible.

Ses maigres affaires étaient prêtes. La porte de sa chambre, fermée à double tour, était beaucoup trop solide et épaisse pour

qu'elle puisse espérer passer par là pour filer. Mais son père devait sincèrement avoir une bien piètre opinion d'elle et de ses capacités de rébellion pour s'imaginer qu'elle n'oserait pas fuir par le toit de la véranda qui donnait juste sous la fenêtre de sa salle de bain privée. S'il l'avait fallu, elle aurait même été jusqu'à sauter directement à terre, au risque de se rompre le cou, si elle n'avait pas eu d'autre choix pour fuir le cauchemar que celui-ci lui faisait vivre depuis plus de 20 ans. Mais en l'occurrence, le manque de clairvoyance de son sorcier de père à son égard fit bien son affaire.

Elle plaça son vénérable ours en peluches dans son sac à dos : son plus ancien et plus précieux souvenir, puis bourra la place restant à l'intérieur de toute la nourriture et l'eau qu'elle avait pu mettre de côté après qu'elle eut pris la décision de s'évader. Les larmes lui vinrent soudain et elle se laissa aller à pleurer un moment, versant le trop-plein de son cœur meurtri dans le tissu éponge couleur crème d'une serviette de bain, le temps que baisse la charge émotionnelle et qu'elle puisse se ressaisir.

Il lui fallait partir maintenant ou oublier son projet. Alors, elle chaussa une confortable paire de tennis, passa une fine veste d'été et jeta son sac sur son épaule. Gagner le toit fut chose aisée et atteindre le sol, une simple formalité pour elle. Elle quitta rapidement et aisément l'hacienda pour gagner le centre de Teocaltiche. Là, elle reçut un choc terrible lorsqu'elle découvrit une ville morte. Cette cité qui était la sienne depuis des années, n'était plus qu'un vaste cimetière où pourrissaient des monceaux de cadavres grouillants de larves et de mouches verdâtres. Des masses compactes de ces diptères formaient des nuages qui se déplaçaient dans un bourdonnement sinistre dans toutes les rues. Elles voletaient par milliers autour d'elle tandis qu'elle se frayait avec précaution un chemin parmi les corps rongés par la vermine. L'odeur était suffocante et elle ne put s'empêcher de vomir de dégoût avant de se mettre à courir. Et c'est à toute allure qu'elle gagna les faubourgs puis la plaine. Là, elle se débarrassa non sans peine de son malaise et seul son sentiment de liberté retrouvée l'aida un peu. L'espoir ! Elle cessa de courir et marcha pour s'économiser car elle savait que le route allait être très longue à présent. Mais elle avait peut-être une chance. Le soleil était déjà chaud et d'ici peu, il allait devenir pratiquement intolérable. Elle devait être prudente.

Au bout de quelques kilomètres parmi les rochers aigus et la végétation desséchée, elle sentit la douleur lui tirailler les muscles des mollets et des cuisses. Ne pratiquant plus aucun sport depuis des années, sa condition physique n'était pas au top et elle s'en rendait pleinement compte à présent. Elle avait bu beaucoup d'eau avant de partir et mangé un peu de sel pour

la fixer dans son organisme mais elle se demanda si sa réserve allait lui suffire. Il lui fallait songer au ravitaillement, sinon son périple tournerait rapidement court.

Qu'avait-il bien pu se passer à Teocaltiche ? Pourquoi tous les gens étaient-ils morts ainsi, sans se battre ? Cela ne pouvait qu'être l'œuvre des *tzitzimas*. Son père avait dû les accueillir sur terre depuis les enfers où leurs tristes âmes croupissaient depuis toujours. Et seul celui qu'il servait, le grand esprit de Tezcatlipoca, avait pu les libérer pour en faire une armée. Il fallait maintenant s'attendre aux pires monstruosités de la part d'un ennemi impitoyable et infiniment mauvais.

Elle repensa à Randy, à la douceur de sa peau, à ses baisers suaves, à son pénis tendu venu conquérir son ventre fécond, au plaisir d'une étreinte que la folie avait perverti de la pire des façons. Et elle marcha, fermement déterminée à conserver et profiter de cette liberté qui lui avait toujours été refusée jusque-là. Elle se dirigea vers le sud, en direction de Jalostotitlán. Là, elle pourrait trouver de l'aide et avertir la police...

* * *

Teocaltiche était dans le même état que Jalostotitlán. Les hommes avaient dû arrêter les voitures à l'entrée de la ville pour ne pas être obligés de rouler sur les corps mutilés qui gisaient dans les rues, parfois en piles. Le spectacle était tout à fait effroyable et n'avait rien à envier à l'horreur des camps de concentration. 29 vivants se faufilant entre des centaines de morts rongés par des essaims de mouches qui, sitôt dérangées, se mettaient à virevolter follement en émettant un bruit à vous glacer le sang. Le ciel était à mi-chemin du bleu foncé et du violet, avec les spectres électromagnétiques des aurores de particules solaires en guise d'archanges maléfiques. Le père Miguel était abasourdi devant cette manifestation, de loin la plus terrible, du mal à laquelle il ait jamais assisté. Seul le diable pouvait engendrer de telles abominations. Il en était si troublé et si perturbé qu'il se contentait de suivre les autres sans pouvoir dire le moindre mot.

Ils avancèrent lentement dans les rues de la ville, guettant le moindre signe de vie humaine ou d'hostilité de la part d'un ennemi qui se voulait, semblait-t-il, absent. Un foudlard sur le nez afin de se protéger un peu des intolérables fragrances du trépas, ils gagnèrent vivement le quartier nord-est de la ville où le *mara'akame* avait établi sa résidence. Ici, peu de maisons avaient été incendiées mais il y avait au moins autant de morts, sinon plus !

Certains commencèrent à inspecter quelques demeures, le fusil ou le pistolet prêt à faire feu à la première alerte mais pour

ne rien y découvrir, que toujours plus de corps putréfiés. L'atmosphère était partout irrespirable, oppressante et macabre : un enfer morbide sur une terre rongée et exsangue ! Telle était l'apparence du monde sous le sixième soleil des dieux.

L'hacienda d'Ocuilin Toltecatl était en vue à présent. Elle se dressait là fièrement devant eux, comme pour les défier de venir à sa rencontre. Une très vaste villa moderne et richement décorée, symbole mexicain de l'importance de son propriétaire et de son influence au sein de la communauté, qui désormais rayonnait surtout comme le berceau du mal réincarné. Mais toujours rien : pas de monstres pustuleux, pas de géant sombre, ni de nécromancien en costume de grand apparat. Rien !

Se pouvait-il qu'ils se soient trompés ? Qu'entre-temps le sorcier et ses comparses aient quitté la ville pour un autre lieu plus sûr pour eux ?

Sanja fut la première à remarquer le changement alors qu'Esteban Romero cherchait comment entrer dans la propriété du *mara'akame*.

- Le bruit ! Ecoutez le bruit ! lança-t-elle effrayée.

Chacun se figea et tendit nerveusement l'oreille à l'écoute d'une quelconque abomination ou d'un tir d'arme automatique mais là non plus, rien ne vint.

- Il n'y a aucun bruit Sanja, répliqua le père Miguel qui se tenait juste à côté d'elle.

Et c'est là qu'il comprit où elle voulait en venir. En effet, il n'y avait plus aucun bruit. La multitude de bourdonnements qui n'avait cessé de les agacer depuis leur entrée dans Teocaltiche s'était peu à peu calmée pour céder la place à un silence non moins terrifiant. Tout juste le souffle du vent et le « flap flap » d'un rideau à une fenêtre. Plus une seule mouche ne volait autour d'eux. Elles s'étaient toutes posées de-ci de-là, et depuis, restaient immobiles. Les 29 membres du petit commando venu au nom de Dieu combattre et châtier d'une juste colère ceux qui, ici même, servaient l'esprit du mal, comprirent alors ce qui avait abattu si aisément les populations de villes comme celle-ci ou Jalostotitlán. Ils virent médusés les myriades de la légion du démon se mettre en marche. Par millions, les troupes de *lucilia sericata* se mirent à onduler en un mouvement à la fois synchrone et coordonné tout au long des murs des bâtiments les entourant. La masse émeraude des diptères était maintenant guidée par un seul et unique esprit souverain qui les utilisait comme un bras armé. Il y eut comme un frémissement lorsque des millions de paires d'ailes se déployèrent au même instant, puis l'horreur se déversa sur eux.

Des tourbillons de mouches se précipitèrent sans logique sur les hommes du groupe. Elles vinrent heurter par milliers les visages, obligeant chacun à se recroqueviller sur lui-même et à

lever les bras devant lui pour se protéger et tenter de les chasser. Mais privées de tout instinct au profit exclusif d'une volonté implacable, elles ne cherchaient pas à éviter ces mains qui tentaient de les broyer. En revanche, elles faisaient tout leur possible pour s'insinuer dans les orifices de ces hommes sur lesquels « on » les poussait à se lancer aveuglément. Elles se pressaient avec rage sur les yeux de leurs victimes, couraient le long des visages, s'infiltraient sous les vêtements, provoquant démangeaisons et picotements, se massaient à l'orée des narines, empêchant toute respiration. Qu'un seul d'entre-eux se mette soudain à hurler de peur et sa bouche était aussitôt remplie de dizaines de mouches qui, poussées par leurs sœurs, s'enfonçaient jusque dans la gorge du malheureux.

Une nébuleuse bourdonnante gravitait furieusement autour de l'expédition et tandis que le combat par trop inégal était déjà sur le point de s'achever, Sanja, qui était tombée à la renverse dès le début de l'attaque sous le coup de la surprise, se mit à marcher à quatre pattes vers la maison la plus proche pour y chercher abri. Les 28 hommes gisaient maintenant sur le sol, agités de soubresauts désordonnés alors que l'air leur manquait. Pourtant elle, elle n'avait rien de plus à déplorer qu'une frayeur si intense que son cœur battait la chamade à tout rompre dans sa poitrine, mais les mouches ne la touchaient pas ! Mieux que ça même, elles semblaient l'éviter et c'est à peine si parfois l'une des bestioles la heurtait avant de reprendre son assaut sur l'un ou l'autre de ses compagnons. Et là, elle comprit soudain pourquoi : l'enfant la protégeait comme il pouvait. Il n'était pas en mesure de faire plus mais il la protégeait elle ! Elle parvint à atteindre le haut d'un escalier de pierre donnant sur une cave où elle trouva refuge. En larmes, elle s'effondra terrifiée et épuisée dans la fraîche humidité du sous-sol. Elle se pelotonna derrière la porte pour la bloquer de son corps et enfouit son visage entre ses bras tout en sanglotant. Tous ses compagnons étaient morts à présent et l'horreur de sa vie recommençait une fois de plus. Elle était de nouveau seule face à des forces qui la dépassaient, perdue, affolée. Dehors, le bruit des ailes vibrant par millions était presque assourdissant.

Elle avait pourtant tort. Un seul de ces compagnons avait trouvé la mort, étouffé par un amas compact de mouches écrasées qui avait bouché sa trachée. Les autres étaient, soit évanouis, soit recroquevillés et occupés à ne pas devenir fous tandis que des milliers de petites pestes couleur de jade aux pattes irritantes se massaient sur eux. Alors, de la même façon et aussi soudainement qu'elles avaient attaqué, elles reprirent leur vol en sens inverse et se dispersèrent après avoir retrouvé le contrôle d'elles-mêmes, pour n'être plus que de banales petites mouches. Une fois leurs nuées dissipées, elles laissèrent

la place à une autre troupe non moins effrayante ou dangereuse, qui semblait avoir surgi de nulle part : les *tzitzimas* ! Ils étaient une quarantaine qui avaient autrefois été des hommes de la région : des fermiers, des chauffeurs routiers, des maçons ou bien des cuisiniers, changés par le carcinovirus et par le dieu noir Tezcatlipoca, en guerriers implacables que la mort même ne touchait plus. Des morts-vivants rongés par d'écoeuvantes tumeurs épidermiques dont seules les larves de mouches qui grouillaient par centaines sur chacun d'entre-eux, parvenaient à freiner la progression. Un exemple fascinant et répugnant de symbiose sans lequel les ressuscités n'auraient pu survivre. Les asticots dévoraient méticuleusement et proprement les chairs cancéreuses excédentaires, et les *tzitzimas*, eux, servaient de garde-manger inépuisables et de berceaux aux futures légions de mouches en les armant du plus terrifiant des virus qui soit.

Ils n'eurent aucune peine à maîtriser ceux des compagnons de Sanja qui les virent arriver encore haletant sous le coup de l'horreur qu'ils venaient de vivre, et à les ligoter avec soin tout en les tenant en respect à l'aide de M16 flambants neufs. Lutter semblait si dérisoire, si inutile à cet instant qu'aucun n'opposa la moindre résistance. Seul Esteban Romero s'aventura à lever la tête et à regarder l'un d'eux avant de demander :

- Mais qui êtes-vous ?

Ce à quoi son terrible interlocuteur lui répondit en toute simplicité par un violent coup de crosse en plein visage.

Tout le groupe disparut rapidement en direction du nord et les rues de Teocaltiche, de nouveau vides, retrouvèrent leur calme.

Dimanche 12 Août 2007.

Toujours plus de malades et de morts,
Toujours plus de désastres et de destructions,
A chaque seconde qui passe un peu moins d'espoir,
Et cependant...

Le coupé Mercury Cougar jaune et noir s'engagea dans les rues de Hillcrest Heights accompagné du grondement grave de son V8. Walter, qui était au volant de la bête, roula lentement pour se repérer et parvenir enfin au but de sa grande épopée mécanique à travers les Etats-Unis : la maison d'Helen Dupré ! Après quelques minutes il stoppa finalement devant un pavillon moderne sans étage, en face duquel était garé un Hummer des US Marines : pas de doute, il était arrivé. Il coupa son moteur et sortit de la voiture tout courbaturé, pour s'étirer longuement comme l'aurait fait un chat après une après-midi de sieste au soleil. Il émit un bâillement si intense qu'il en fit craquer les jointures de ses mâchoires. Mais il en avait l'habitude et sitôt décontracté, il réajusta son large pantalon sur sa bedaine plus que rondouillarde, avant de s'élancer vers la véranda teintée de la demeure d'Helen. Il grimpa les quatre marches à la volée et frappa à la porte.

Helen avait tout prévu cette fois : pas de tailleur chic, ni de maquillage. Elle avait troqué son costume de directrice adjointe du NCAVC pour un pantalon de treillis noir cintré, un maillot de corps, un sweat-shirt beige, un blouson imperméable du FBI et une paire de baskets recommandée par une quelconque star

de la NBA. Elle avait préparé son sac avec tout ce dont elle aurait besoin, avant d'y rajouter une bonne dose de superflu. Elle avait aussi très soigneusement nettoyé et graissé son arme de service, qui lui avait sauvé la vie tout juste une semaine plus tôt entre les mains du courageux Howie Kravitz.

Une semaine...

Oui, une semaine déjà que le jeune homme était mort après avoir abattu Wallis Stark. Une semaine que Woodbridge avait été le théâtre d'un véritable carnage. Depuis, elle avait revu Robbie Mc Sisley et ensembles, ils avaient décidé de reprendre son enquête sur le meurtre de Randy Laney, là où elle l'avait laissé avant le black out causé par l'arrivée des nuages de particules solaires sur notre belle planète. Elle savait au fond d'elle, tout comme le docteur Mc Sisley, que les auteurs de cet assassinat tout à fait répugnant étaient étroitement liés aux catastrophes qui baignaient à présent la Terre entière. Et même si la logique lui soufflait que tout cela était pure folie, elle ne pouvait pas rester là à attendre qu'un ouragan, un virus ou un milicien néo-nazi profite du chaos actuel pour venir faire parmi les siens de nouvelles victimes, alors qu'elle tenait peut-être bien le diable par la queue avec son enquête. Et pourtant, une question la taraudait depuis deux jours : retrouver les assassins de Randy Laney était une chose « relativement » envisageable mais que faire, une fois posée la main sur eux, pour enrayer les désastres dont ils étaient à priori les instigateurs ?

Le « tap tap » à la porte de la véranda la fit sursauter. Elle n'attendait aucune visite et se demanda un instant si ce n'était pas son fils Lillian qui venait pour essayer de la dissuader de partir au Mexique. Il avait prit conscience de l'affection qu'il avait réellement pour sa mère après qu'elle ait failli mourir à Woodbridge, et il avait déjà tenté de la retenir à leur dîner de l'avant-veille chez les Barrett, quand elle avait parlé de son projet d'investigation. Il avait réessayé la veille au soir dans les mêmes conditions mais Helen était restée inflexible bien que les larmes lui soient alors montées aux yeux.

Non... A l'allure, ce n'était pas Lillian. A moins qu'il n'ait forcé dans toutes les dimensions en l'espace d'une nuit. Elle se dirigea sans hâte vers la porte, convaincue qu'il s'agissait là de l'un de ses voisins qui, ayant vu le Hummer devant son garage, venait lui demander un quelconque service lié à sa capacité de mouvement automobile. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise de voir la bouille joviale et avenante de Walter Zimmerman se dessiner dans l'encadrement de l'entrée, une fois que la porte fut ouverte !

- Alors ? Ma parole mais tout le monde roupille là-dedans ? ironisa comme à son habitude le psychiatre, en tapotant du bout des doigts sur l'armature en aluminium de la véranda.

- Docteur Zimmerman ? répliqua Helen en ouvrant la porte à son visiteur. Mais qu'est-ce que vous fichez à Washington ?

Il prit aussitôt un air faussement courroucé.

- Bah je vois que ça vous fait plaisir de me voir ! Je peux repartir, hein ! Le moteur est encore chaud.

Ils éclatèrent de rire tout les deux et Helen l'invita à entrer d'un ample geste de la main singeant une courbette. Elle jeta un œil dans la rue et aperçut la cougar.

- C'est à vous cette relique dans la rue ?

Il se retourna et, se campant fermement sur ses deux pieds, il fronça une nouvelle fois les sourcils.

- Dîtes donc, si c'est pour insulter ma voiture que vous me faites entrer chez vous, autant que je reste dehors. Et puis la votre n'est pas à proprement parler très féminine si on joue au jeu des critiques faciles !

Puis regardant son interlocutrice de pied en cape :

- D'ailleurs... vous non plus vous ne l'êtes pas vraiment aujourd'hui. Je vous ai connu nettement plus sexy. Dîtes-moi, c'est la guerre à Washington ?

Helen referma la porte et conduisit son visiteur au salon où trônait son sac et ses autres affaires en vue du départ.

- Ca a bien failli oui. Pas plus tard que la semaine dernière en fait.

Elle entreprit alors de lui raconter en détails la longue liste des événements qui avaient bouleversé sa vie depuis leur tout dernier entretien. La bataille de Woodbridge, son bref séjour à l'hôpital et sa rencontre sur place avec le docteur Mc Sisley, et enfin, leur décision de poursuivre son enquête en partant pour le Mexique.

De son côté, Walter lui commenta la réaction des habitants de Los Angeles après le black out, les émeutes, les flambées de violence insensées, les gens paniqués et les débordements des forces de l'ordre. Il lui expliqua, aussi et surtout, comment lui était venue l'idée de tenter de reproduire sur une personne volontaire la courbe cérébrale de Randy Laney alors que celui-ci était « possédé » par l'esprit de Nanahuatzin.

- On pourrait tenter de voler cet esprit à ceux qui semblent le contrôler ! Je suis psy et je sais très bien qu'il est aisé à un esprit fort d'en manipuler un plus faible. Que ce soit par la ruse et la conviction, ou par la force brute et la menace. J'ai amené avec moi l'enregistrement sur DVD d'une courbe EEG qui reflète exactement l'esprit de Nanahuatzin. Celle de la séance d'hypnose régressive de Randy, souvenez-vous !

Helen, qui venait de servir le café, se contenta de touiller son sucre au fond de son mug fumant.

- Pourquoi pas ? Oui... Mais sur qui ? Je ne suis pas sûre que les volontaires se bousculent. Et puis comment faites-vous pour reproduire une courbe cérébrale sur un patient vous ?

- Il existe des appareils capables de reproduire par le biais d'électrodes, les fréquences allant de 80 à 999 Hz qui couvrent les ondes allant de l'alpha au thêta : idéal pour ça !

Helen le regarda avec un air un peu déçu et soupira.

- Non, il « existait » de tels appareils docteur ! Dois-je vous rappeler que plus rien d'électrique ne fonctionne tant que les nuages du soleil nous bombardent ?

- Bien sûr que non... Et appelez-moi Walter s'il vous plaît. J'ai l'impression que vous ne voyez en moi que le thérapeute. J'y ai pensé longuement et je crois qu'il serait assez facile de modifier l'une de ces machines existantes. Seuls les mémoires et les processeurs sont détruits par les radiations. En général, les autres composants ne sont pas abîmés, sauf en cas de court-circuit ou de surcharge électrique. Je suis tout à fait sûr qu'avec un simple ordinateur portable, on pourrait remplacer par voie logicielle les composants détruits. Je pense que le docteur Mc Sisley pourrait nous trouver assez aisément un ordinateur qui a été blindé en vue d'équiper un engin spatial comme la navette. Ceux-là résistent aux radiations solaires. Et pour le reste ce ne serait qu'un peu de programmation et de bricolage électronique. Ca doit pouvoir se faire sans trop de difficulté tout ça.

- Admettons Walter... Vous voyez, je sais aussi faire des efforts, plaisanta-t-elle.

Elle réfléchit un moment à ce que son invité venait de lui dire et finit par en conclure que cette idée valait bien la peine qu'on l'essaye. Après tout, partir au Mexique sur les traces des assassins de Randy Laney sans aucun plan précis concernant la façon d'enrayer les maux, naturels ou surnaturels, dont ils étaient la cause, revenait un peu à foncer tête baissée sur un taureau prêt à charger. Scientifiquement parlant, la méthode du docteur Zimmerman visant à voler un esprit, était sincèrement des plus farfelues mais le camp d'en face, lui, semblait par des méthodes encore bien moins scientifiques y être parvenu avec, de surcroît, des résultats plus que convaincants.

- Ecoutez moi Helen, reprit le psychiatre. J'ai échangé ma BMW quasi neuve contre une antiquité dotée d'un démarreur à manivelle ; j'ai parcouru plus de 4.000 km à travers le pays en tout juste trois jours ; j'ai vu des gens se tirer dessus à Wichita comme à l'époque du far west ; j'ai perdu cinq kilos dans cette affaire et dépensé une vraie fortune pour faire le plein et vous rejoindre ici : je suis vanné et tout ça pour défendre une simple idée qui, certes, n'a que très peu de chances de donner de bons

résultats mais qui, je pense, est à peu près tout ce dont nous disposons face aux cauchemars qui déferlent sur notre Terre.

Helen regarda Walter comme elle ne l'avait encore jamais fait jusque-là. Le tremblement dans sa voix évoquait plus que la simple fatigue qui marquait son visage. Elle se demanda si...

- Je suis d'accord avec vous... Et puis toutes les bonnes volontés sont les bienvenues. Bon, voilà ce que je vous propose, comme vous voyez, je m'apprêtais à rejoindre le docteur Mc Sisley et à prendre la route pour le Mexique. Ce que je vous propose, c'est de rester ici, de prendre une douche chaude et de vous reposer un peu. Je vais aller le chercher comme convenu et nous verrons avec lui comment préparer tout ça.

Bien que désireux de rencontrer rapidement l'homme dont il partageait intimement les convictions métaphysiques, Walter, épuisé par la route, accepta l'invitation sans trop se faire prier. Il avait échangé au frère de sa secrétaire sa luxueuse berline allemande contre un vieux coupé des années 70 mais il aurait bien troqué à présent celui-ci contre un simple bain chaud et un matelas moelleux. Il regarda Helen dans son costume d'agent du FBI et se dit qu'il la préférerait décidément en tailleur chic. Et tandis que le Hummer quittait l'allée de sa villa, il se demanda le plus sérieusement du monde si avec son excès d'embonpoint, il avait la moindre petite chance de séduire un de ces jours cette ravissante quadragénaire.

* * *

Jalostotitlán s'était révélée dans le même état morbide que Teocaltiche. Candida avait marché longuement pour ne trouver que cadavres grouillants de larves et mouches bourdonnantes. Mais au moins, elle avait pu trouver de l'eau et aussi un peu de nourriture. Son père avait dû finir par se rendre compte de son absence à présent, et elle redoutait d'entendre le grondement du moteur d'un véhicule lancé à sa poursuite. Elle n'osait même pas imaginer ce qu'il risquait de lui faire pour la punir de sa défection mais une chose était certaine : elle préférerait mourir vite que retourner vivre sous sa coupe.

Ses pieds étaient tout enflés et cloqués de douloureuses ampoules. Elle avait mal aux reins et sa nuit avait été un vrai cauchemar, cachée dans une maison où, par chance, il n'y avait aucun corps. Elle ne pouvait pas continuer ainsi et devait à tout prix trouver un moyen de locomotion plus adéquat et moins fatigant, faute de quoi, elle n'irait plus très loin. Elle avait une fois encore beaucoup pleuré mais contrairement à l'habitude, elle se sentait désormais mieux après chaque crise de larmes. Elle avait sur l'âme un tel poids dont elle voulait se débarrasser que cela prendrait encore beaucoup de temps et lui rougirait

encore bien souvent les yeux. Pourtant, elle devait le faire pour elle et pour son enfant condamné à la pire des abominations qui se puisse concevoir. Le monde, malgré tous ses défauts et ses injustices, ne devait pas finir ainsi, pas comme ça, non.

Elle entreprit de fouiller les divers garages des maisons de la ville en quête d'un véhicule en état de marche. Un foulard parfumé sur le nez, elle progressa de villa en villa en se faisant la plus discrète possible, comme pour ne pas troubler le repos des morts d'ici. Le ciel était chargé de lourds nuages, comme si une tempête s'apprêtait à s'abattre sur la région, ou peut-être bien sur le monde entier. Elle se sentait comme une voleuse qui pour assurer sa survie, violait en toute impunité l'intimité des habitants de cette petite ville changée en nécropole. Pire : elle avait l'impression de piller un tombeau et qu'une malédiction sinistre allait s'abattre sur elle en guise de punition pour son impiété. Qu'avait-il bien pu se passer ici ? Quel mal avait si soudainement frappé tous ses gens dans la banale insouciance d'une chaude journée d'été comme il s'en déroulait tant ici au Mexique ?

Partout les mouches et partout les morts : mouches ; morts ; mouches ; morts ; mouches... Elle en aurait hurlé ! Hurlé son désir de fuir au loin, de vivre à tout prix : de survivre à ça !

C'était une Harley Davidson, une sportster d'un beau bleu nuit et datant probablement des années 80. Elle était recouverte d'une vulgaire bâche plastifiée et crasseuse, et Candida avait bien failli ne pas la voir dans l'obscurité de la remise où elle était entreposée depuis visiblement fort longtemps. Elle dut se démener pour la sortir pesamment de son emplacement mais cette découverte lui redonna l'espoir de pouvoir quitter cette horrible ville fantôme dans un délai assez bref.

A l'époque où son père la laissait encore un peu sortir de leur hacienda de Teocaltiche, quand elle pouvait retrouver des amis de son âge dont la principale préoccupation n'était pas de satisfaire un esprit antédiluvien, mais bien de s'amuser et de profiter des bons côtés de l'existence humaine, elle avait fait un peu de moto. Elle avait aimé la sensation de liberté que cela lui apportait alors et elle avait plus d'une fois rêvé de laisser un jour derrière elle la déprimante monotonie de son quotidien en chevauchant l'un de ses engins. Et le hasard voulait, semble-t-il, que ce soit au guidon de celle-là qu'elle réalise finalement son rêve. Elle n'était pas à proprement parler une experte dans l'art subtil de la mécanique mais comme les motos qu'ils avaient alors étaient plus souvent en panne que sur route, ses amis lui avaient montré le minimum à connaître dans ce domaine et aujourd'hui, elle ne pouvait que s'en féliciter.

Il y avait encore assez d'essence dans le réservoir et après avoir passé un moment à essayer de se rappeler comment tout cela devait fonctionner, elle déplia le kick et, debout sur sa monture, elle tenta de lancer le moteur en pesant de tout son poids sur la pédale. Rien... La moto grogna, émit un bruit gras et une sorte de vil claquement métallique mais ne démarra pas. Candida ne se laissa pas abattre et recommença aussitôt la manoeuvre, une fois puis une autre, et une autre encore. Elle jura en découvrant que l'admission d'essence était fermée et en ouvrit aussitôt le robinet. Elle lança une fois encore sa jambe vers le bas tout en poussant sur le kick. La moto vibra, le pot d'échappement se laissa aller à un claquement de pétard puis le silence retomba une fois de plus dans le baraquement.

Mais à l'extérieur, l'explosion, quoique de faible ampleur, résonna suffisamment pour que les guerriers jaguars envoyés par son père sur ses traces puissent l'entendre. Les hommes, en tout trois *tzitzimas* rongés par le carcinovirus et les larves de mouche, étaient arrivés aux abords de Jalostotitlán tout juste une demi heure plus tôt. Ils avaient commencé à tourner dans les rues de la bourgade avec leur pick up tout terrain et savaient maintenant que leur proie était proche. Ils étaient déjà venus ici même quatre jours plus tôt, après que le seigneur aux miroirs fumants se soit répandu sur la ville endormie et ses habitants en possédant les innombrables légions de mouches qui étaient sa nouvelle forme au combat. Ils avaient collecté plus de quatre-vingt dix hommes encore en vie pour les ramener à la pyramide qu'ils avaient construit, et où ils célébraient le retour du dieu noir dans un bain de sang répété.

La Harley conduite par la fille du *topilzin*, le grand prêtre, déboucha en pétaradant sur l'avenue principale, à pas plus de 250 mètres d'eux. Le bruit gras et si caractéristique de son V-Twin résonnait dans les rues moribondes comme une déchirure se propageant le long d'une feuille de papier. Ils accélérèrent aussitôt pour tenter de la rattraper, comme des hyènes affamées après une proie facile. Et une proie encore inconsciente de la menace pesant sur elle : paradant insouciant devant la gueule de quatre féroces jaguars. Celui d'entre-eux qui avait autrefois été Arturo Gutierrez, propriétaire terrien, exploitant agricole et voisin d'Ocuilín Toltecatl, arma le M16 que celui-ci lui avait confié, ajusta et visa. Mais être un mutant immortel à l'âme aussi noire que de l'obsidienne ne fait pas de vous pour autant un tireur d'élite, surtout debout à l'arrière d'un 4x4 roulant à plus de 100 à l'heure : une longue flamme jaune s'étira depuis l'extrémité du canon sur près d'un mètre quand il tira et une dizaine de balles filèrent en direction de Candida dans un bruit d'enfer. La première faillit être la bonne et lui érafla le bras

droit à hauteur d'épaule, comme un coup de fouet. Elle hurla sous la douleur causée par la brûlure et faillit perdre le contrôle de sa machine. La seconde frappa en son centre le rétroviseur de la moto situé du même côté et le fit exploser. Quant aux huit autres, elles se perdirent toutes dans le décors. Elle se retourna vivement pour vérifier ce qu'elle savait déjà et l'adrénaline se mit à pulser dans ses veines. Son cœur s'emballa sous l'effet de la peur et elle accéléra à fond pour essayer de distancer et de semer ses poursuivants. Le tir d'une autre rafale se fit entendre dans son dos et elle serra les dents, anticipant déjà la terrible souffrance qui allait probablement s'abattre sur elle et en elle. Mais non : rien. Elle tourna sur la gauche en sentant les larmes perler à ses yeux et fonça. Les rues du centre étaient anciennes, étroites. Il était plus difficile d'y conduire la moto mais les démoniaques chasseurs envoyés par son père ne pourraient sûrement pas lui tirer dessus aussi aisément. Elle devait à tout prix les maintenir à bonne distance : sa survie en dépendait !

Elle zigzagua, frôlant parfois dangereusement les murs, freinant brutalement avant de tourner puis de réaccélérer à fond pour surprendre et décontenancer les monstres sur ses talons. Mais la lourde Harley était délicate à manier et elle n'en avait plus du tout l'habitude. Chaque effort était pénible, elle avait mal au bras et ses yeux enfiévrés la gênaient. Elle se faufila comme elle le put au cœur des antiques ruelles, dont certaines remontaient à l'époque même des conquistadores, et finit par déboucher en trombe sur la place de l'église du sacré cœur. Le bâtiment massif du XIXe siècle se dressait là comme l'aurait fait un gardien et semblait dire à qui le regardait, « méfies-toi de la colère de Dieu ! »

Ayant mal jugé l'espace de manœuvre dont elle disposait, Candida braqua un peu trop violemment et la moto dérapa sur les pavés ronds et lisses qui tapissaient la place. Elle fut éjectée et après plusieurs roulé-boulé, termina sa course folle sur le ventre, groggy, alors que le pick up Nissan arrivait déjà pour la curée. Il fonça aussitôt dans sa direction pour l'écraser alors qu'elle essayait péniblement de se remettre debout. Sa jambe gauche lui faisait atrocement mal, foulée dans sa chute, mais par chance, ni luxée, ni brisée. Le 4x4 percuta si fort la Harley Davidson gisant là, que ses roues décollèrent littéralement de l'asphalte. Tout se passa alors exactement comme s'il s'était agité du tournage de l'un des épisodes de « The A team ». La scène s'avéra si irréaliste qu'elle aurait mérité un ralenti et une prise de vue sous plusieurs angles de caméra différents.

La roue avant gauche de la camionnette broya une partie du cadre et du réservoir de la sportster qui grinça sous le choc. Le Nissan rebondit et poursuivit sa course en basculant sur ses deux roues de droite jusqu'à percuter à pleine vitesse l'une des

fontaines de la place du sacré cœur. Le socle du monument de pierre rose ne bougea pas. L'avant du véhicule fut littéralement écrasé, comme s'il n'avait été qu'un simple emballage en carton. Le moteur pénétra dans l'habitacle et renvoya illico en enfer ses deux occupants qui ne comprirent même pas ce qui leur arrivait avant de mourir. Arturo Gutierrez, situé quant à lui à l'arrière, fit un long vol plané pathétique avant de heurter le sol et de glisser sur plusieurs mètres. Le bruit de la collision fut pour Candida comme un pétard de la fête nationale qui aurait éclaté dans son crâne. Elle retomba à quatre pattes, incapable de tenir debout pour le moment, et chercha à retrouver ses esprits, à remettre ses idées en place, à comprendre les quarante dernières secondes de sa vie pour savoir si elle devait continuer à vivre un peu ou s'évanouir. Tout tournait autour d'elle et ses oreilles bourdonnaient comme après un concert des Who.

Combien de temps cela dura-t-il ? Une minute ? Quelques minutes ? Le temps n'existe plus dans ces moments précis où la vie est comme suspendue. Une pause entre deux périodes de conscience : *tempus fugit* ! Le corps du troisième *tzitzima* que son père avait envoyé était en train de bouger. Elle le voyait en dépit d'un champ de vision restreint par son K.O et par cette nausée qui montait en elle. Elle eut un haut-le-cœur et un flot amer lui envahit la bouche. Elle dut se forcer à déglutir pour se débarrasser de cette bile et sentit aussi un goût de sang. L'autre était en train de se relever. Il allait accomplir la besogne que ce salopard, qui depuis des années se présentait comme son père à elle, lui avait assigné : la tuer ! Elle avait été utile, comme un outil dans un plan cosmique visant à rétablir un ordre ancien et oublié de tous, mais à présent elle était devenue gênante. Alors son sort avait été scellé par celui qui n'était plus maintenant que le grand prêtre du nouvel ordre solaire : serviteur inepte d'un dieu aberrant.

Elle claudiqua en serrant les dents jusqu'au fusil d'assaut qu'avait lâché le démon au moment de son éjection du pick up, et qui avait atterri près de la carcasse de sa moto. Tandis que d'un œil elle le surveillait, elle ramassa l'arme et se dit que son ignorance à savoir la manier ne devait pas la troubler. Elle se concentra et parvint cette fois à se redresser pour faire face à son répugnant adversaire. Arturo Gutierrez, lui aussi, s'était remis debout. Il ne souffrait pas : il ne pouvait pas souffrir. Et c'est sans nul doute ce qui expliquait qu'il soit parvenu à tenir sur ses jambes malgré son état. Son bras gauche pendait sur le côté : clavicule et omoplate brisés et écrasés par le choc, le membre s'était affaissé en un angle curieux et dérangeant. Son visage n'était guère mieux. L'arcade faciale avait été détruite par le frottement et l'on voyait nettement la dentition apparaître par sa joue arrachée. L'œil était si tuméfié qu'il faisait penser à

une betterave pelée. Le sang ruisselait sur le torse du *tzitzima* qui n'en avait cure. Il se savait fort : éternellement fort ! Mais il allait maintenant se rendre compte qu'il était dans l'erreur.

Candida leva le corps du fusil et en pointa le canon dans sa direction.

- Tu diras à mon père que je le hais ! Tu lui diras que je le tuerai de mes mains pour ce qu'il m'a fait. Tu lui diras !!!

Le crépitement du M16 se répercuta sur la large façade de l'église. La volée de balles, crachée à peine à quelques mètres de sa cible, fit instantanément mouche. Les têtes d'acier spécial plongèrent à l'intérieur de cette chose qui avait été un homme et déchiquetèrent cœur, poumons, foie, côlon, estomac... Il fut contraint de reculer d'un pas avant de basculer en arrière et de s'écrouler : pour de bon cette fois. Une mare de sang noirâtre et épais se forma aussitôt sous lui et s'étendit en suivant le tracé des pavés tandis qu'un groupe de pigeons effrayé s'envolait en claquant des ailes. Puis le silence revint hanter Jalostotitlán.

Maintenant Candida en était sûre : on pouvait vaincre les démons.

*“Nightmare, the persecution
A child’s dream of death.
Torment, ill forgotten
A soul that will never rest.*

*Silent scream
Bury the unwanted child.
Beaten and torn
Sacrifice the unborn.”*

(Slayer – Silent Scream)

Mardi 14 Août 2007.

- Ca devrait faire l’affaire docteur. C’est du bricolage à la va-vite mais ça devrait aller...

Todd Shreyer montrait fièrement à son patron le résultat de ses six dernières heures de labeur. Autour de la large table de conférence du département Weatherman au GSFC se pressaient Robbie Mc Sisley, Helen Dupré, Walter Zimmerman et Elena Marakova. Les retrouvailles qui avaient eu lieu la veille entre le chef du projet de surveillance héliosismologique et ceux de ses collaborateurs qui venaient encore travailler au centre, si elles avaient été fort chaleureuses, n’en avaient pas moins été gâchées par la situation catastrophique à laquelle le monde était confronté. Washington était encore calme mais des nouvelles alarmantes de conflits armés entre les forces de l’ordre et des groupuscules politiques de différentes tendances ne cessaient de se répandre par le biais de ceux, rares, qui se risquaient à voyager. Walter et Helen, pour leur part, ne pouvaient certes pas dire le contraire après ce qu’ils avaient tous deux vécu, lui

sur la route et notamment à Wichita, et elle, à Woodbridge. Privée de toute forme de cohésion sociale, la frange la plus marginale de la population tentait tout naturellement de faire valoir ses droits face à un système qu'elle considérait depuis toujours, non seulement comme corrompu et inadéquat, mais de plus, totalement dépassé par les événements.

L'appareil qui trônait sur l'imposante table en mélaminé merisier était simplement composé de l'assemblage d'un vieil ordinateur portable IBM et du boîtier blanc bricolé d'un neuro-stimulateur électrique récupéré dans un magasin de fitness et santé sur Frederick avenue.

- J'ai dû retirer le microprocesseur qui avait grillé et j'ai fait un pont en soudure relié à l'interface RS232C qui est collée là. Par chance, j'ai quand même pu récupérer le contenu de la mémoire morte de la machine et je l'ai étudié durant la nuit et tôt ce matin. J'ai tout juste fini d'écrire un petit programme qui permet de s'en servir et de remplacer la puce. C'est pas très solide mais au moins je sais que ça marche.

Les quatre autres se regardèrent dubitativement, comme si un extra-terrestre venait de leur faire un exposé rapide sur la fusion à froid dans sa langue natale. Puis Robbie, se sentant obligé de dire quelque chose, se décida à répondre.

- Nous n'avons jamais douté de tes capacités Todd...

Il se gratta le bord de l'oreille et se décida à poser malgré tout la question qui l'embarrassait.

- Tu peux nous montrer comment ça marche ton truc là ?

Helen se retint à grand peine d'un terrible fou rire quand elle croisa le regard amusé d'Elena Marakova devant la gêne de son patron. Même Walter souriait plus qu'il n'était utile.

- C'est tout simple : vous placez les électrodes comme sur la notice du stimulateur et vous cliquez sur le bouton « GO », ici. Il va jouer en boucle la séquence EEG que j'ai tiré du DVD du docteur Zimmerman cette nuit. Il m'a suffit de convertir la fréquence du signal d'origine en une modulation de fréquence correspondante sur le stimulateur. Tout est stocké là, dans le disque dur du portable. Comme sa batterie ainsi que le reste de ses composants sont blindés, ça ne cramera pas au premier coup de soleil, et puis je l'ai vérifié : elle tient encore presque trois heures en continu.

Robbie s'empara du neuro-stimulateur et l'observa avec un air de doute flagrant.

- Eh bien docteur Zimmerman... y'a plus qu'à !

* * *

La route défilait avec la monotonie commune à tous les longs trajets. Le Hummer, prêté à Helen par le général Seems à

sa requête, était chargé à ras-bord et pour cette raison, dépassait péniblement les 130 Km à l'heure. Il avait fallu embarquer le plus d'essence possible afin de pouvoir rassasier son gros V8 particulièrement gourmand, et espérer couvrir les 3.800 Km jusqu'à Mexico City. En fait, ils savaient qu'ils n'iraient pas plus loin qu'Austin, ou peut-être San Antonio, avec ce qu'ils avaient emporté mais cela leur donnait déjà une certaine marge de manœuvre. Ils allaient devoir emprunter les autoroutes au maximum pour éviter les campagnes, où aucune sécurité ne pouvait être assurée et où beaucoup de gens commençaient à se livrer sans vergogne au pillage. Sans l'autorité, le doute et l'inquiétude semblaient pousser chacun à la paranoïa. Finis la police locale, le FBI, les institutions. Dans les coins les plus reculés, les milices avaient rapidement pris le contrôle et la loi du plus fort s'appliquait. Ceux-là même qui s'étaient brisés à Woodbridge sur les troupes de la garnison de Washington, ne craignaient rien dans leurs petits fiefs ruraux. Là, nulle armée pour les traquer sur leurs terres et dans leurs forêts. Il y avait des millions d'armes en circulation et autant de gens prêts à s'en servir, soit pour défendre leur vie, soit pour faire valoir des droits qu'ils s'étaient auto-attribués sous les motifs les plus divers de contestation, de religion, ou même de race : tout ça pour masquer la seule véritable raison qui soit : la cupidité !

On parlait souvent de combats violents, d'assassinats et de règlements de comptes sanglants. Les fanatiques et les fous de Dieu brandissaient haut la fin du monde et pour une fois, bien des gens se demandaient s'ils n'avaient pas raison après tout. San Francisco avait été frappée par un violent tremblement de terre et un nouvel ouragan se déchaînait sur la côte est. Robbie leur avait expliqué que plus le soleil bombardait la Terre de ses particules et plus cela faisait varier les champs magnétiques. La météo devenait folle à cause du réchauffement et même les phénomènes propres à la dérive des continents pouvaient s'en trouver accentués. Il y avait fort à parier que les pays les plus sujets aux séismes, comme le Japon, la Turquie ou l'Arménie, avaient déjà été frappés. Les volcans risquaient de se réveiller un peu partout en réponse aux insoutenables pressions internes de la planète et d'arroser leur voisinage de scories dévastatrices. L'équilibre naturel était somme toute si fragile : qu'allait-il donc rester d'intact après tout ça ? Rompez-le et aussitôt tous ses composants dégringolent à la chaîne. Les sauriens géants de l'époque jurassique avaient tous disparus ainsi : un unique et terrifiant événement avait suffi pour entraîner tous les autres à sa suite et causer la fin prématurée des dinosaures.

Une averse de grêle aussi soudaine que violente venait de s'abattre sur la région de Knoxville et les monceaux de billes de glaces qui craquaient sous leurs roues et s'agglutinaient

entre elles en une carapace blanchâtre les forçaient à ralentir jusqu'à rouler au pas. Encore quelques minutes de perdues et cette impression étrange que partout sur leur route, la nature allait se dresser pour les freiner, les retarder, les dissuader. Ils n'en parlaient pas entre eux mais que ce soit Robbie, Walter ou Helen, chacun avait déjà précédemment ressenti cette impression d'obstruction volontaire de leurs efforts. Cette présence à la fois sournoise et menaçante qui semblait les guetter.

Ils gagnèrent enfin le centre ville où ils durent s'identifier auprès des miliciens de la garde nationale postés à l'entrée de la ville, puis justifier longuement de leur présence et de leur destination, avant d'être menés au centre de commandement tactique, où ils furent reçus par le chef de la police et le maire, tout deux désireux d'avoir des nouvelles de la capitale qui ne soient pas celles fournies par le CMOC. La petite troupe de voyageurs en profita pour demander un peu de ravitaillement et un abris pour la nuit, car la météo ne semblait pas vouloir les laisser en paix.

William Alden, 57 ans et chef de la police de Knoxville depuis 6, leur fit l'honneur de sa table et leur trouva trois belles chambres sur réquisition auprès du Holiday Inn. Avoir avec lui une directrice adjointe du FBI, mais aussi le M. Apocalypse qui avait annoncé en direct à la télévision auprès du Président et du secrétaire d'état que le soleil allait se prendre pour un four à micro-ondes, avec les conséquences que chacun connaissait désormais, était à ses yeux suffisamment intrigant pour qu'il se fasse un hôte des plus courtois et des plus curieux.

Ils dînèrent donc ensemble à l'hôtel, de dinde froide et de brocolis arrosés de Coors, tout en commentant les dernières nouvelles. C'aurait pu être un dîner tout à fait classique s'il ne s'était pas fait entièrement à la chandelle, faute d'électricité. C'est en apprenant qu'ils se rendaient tous les trois au Mexique que le chef Alden se montra le plus surpris. Helen s'était sagement gardée d'en dire trop quant à la raison précise de leur déplacement et préféra se retrancher derrière l'excuse du secret fédéral. Il resta donc discret et n'insista pas, mais il se sentit cependant obligé de les mettre en garde.

- Je comprends que vous ne puissiez pas m'en dire trop et votre mission au Mexique conservera pour ma part son absolue confidentialité, mais je pense qu'il est de mon devoir de vous montrer quelque chose avant de vous laisser poursuivre votre route dès demain. Quelque chose qu'il vous faut voir afin de vous faire une idée de ce qui vous attend peut-être là-bas.

Helen essuya à l'aide de sa serviette la fine moustache de mousse que sa bière venait de lui laisser et regarda le chef Alden avec curiosité.

- Quoi donc ?

Le policier repoussa son assiette et s'alluma une Pall Mall en guise de digestif, dont il tira une longue bouffée bleutée avant de répondre.

- Je serais tenté de dire « un zombi » mais le terme exact serait plutôt malade. Nous avons récupéré deux types atteints de cette nouvelle maladie découverte à Mexico et dont la télé parlait aussi juste avant l'arrivée de ces saloperies de vagues solaires. Le carinivirus, ou je ne sais plus trop quoi. Mais vous allez pouvoir en juger par vous-même.

Et ainsi, c'est sous une pluie battante et dans le confortable Voyager personnel du chef Alden qu'ils gagnèrent le centre médical de l'université du Tennessee sur Alcoa Highway. Là, ils furent accueillis par le docteur Teresa Harbringer, chef du service de cancérologie, qui avait actuellement en charge les deux patients les plus surveillés de tout cet hôpital. En sa compagnie, et protégés par une épaisse paroi étanche en verre blindé, ils virent là pour la toute première fois des malades atteints par le carinivirus. Le premier, un homme âgé d'une quarantaine d'années, était en phase d'amplification virale maximum et n'en avait plus que pour quelques jours ou heures à vivre au mieux. Le second, lui, était ressorti quatre jours plus tôt d'un long coma qu'on avait à tort cru irréversible. Il était devenu fou furieux et c'est non sans mal qu'on était finalement parvenu à le sangler dans son lit, pour le bourrer d'un cocktail assommoir de morphine et de thorazine : sans grand résultat malheureusement. Le bougre était intégralement recouvert de plaques rouges gercées et crevassées, comme des brûlures, et ses cheveux blonds quittaient son crâne par touffes entières, tandis qu'il s'acharnait à tirer sur ses liens. Il avait le regard d'un désespéré, d'un maniaque homicide, ou peut-être même d'un damné revenu parmi les vivants.

- Vous voyez maintenant pourquoi je tenais à vous amener ici ? commenta amèrement le chef de la police.

- C'est abominable, fit Helen en contemplant abasourdie les dégâts affreux causés par le virus. Walter et Robbie, quant à eux, semblaient tout bonnement frappés de stupeur à la vue des deux malheureux et ne dirent pas le moindre mot. D'ailleurs que peut-on bien dire devant pareil spectacle ?

Le docteur Harbringer se tourna vers elle.

- Même si nous disposions de tous nos moyens habituels, nous ne serions pas parvenus à le sauver, et ce virus ne fait que commencer à se répandre chez nous. Le risque est énorme !

Lentement, en raison des drogues qui saturaient son sang, le *tzitzima* se redressa dans son lit et fixa les trois enquêteurs d'un regard à la fois vide et terriblement pesant. Helen eut un frisson de terreur en se sentant ainsi observée. Elle avait cette impression répugnante que quelqu'un d'atrocément malveillant

les dévisageait par les yeux de cet homme plus mort que vif. Robbie lui avoua plus tard avoir ressenti la même chose qu'elle et l'avoir déjà éprouvé au cœur de l'ouragan qui avait détruit sa résidence de Cape May. Aucun doute possible : ils étaient sous surveillance depuis des jours, voire des semaines, par celui-là ou ceux-là même qu'ils traquaient, et par des moyens d'une nature particulièrement troublante. Ils se demandèrent en leur for intérieur, si leur théorie sur la conscience universelle n'était pas qu'une tentative malhabile et optimiste visant à expliquer par la science ce que la raison n'expliquait pas encore. Ils se demandèrent s'ils ne se battaient pas en fait contre le diable en personne, et ils se demandèrent enfin ce qu'ils pouvaient bien faire et même s'ils avaient la moindre petite chance, face à un tel adversaire...

Sanja tentait de reprendre le dessus courageusement mais les épreuves subies ces derniers jours avaient eu raison de ses nerfs. Elle sanglotait de façon irrépressible la majeure partie du temps depuis qu'elle s'était réfugiée dans cette petite cave pour fuir les nuées de Tezcatlipoca qui terrassaient ses compagnons d'infortune. Trois jours qu'elle croupissait là, terrorisée, et elle avait eu tout loisir d'étudier son antre. Un bric-à-brac de vieux objets rouillés et couverts de poussière, un motoculteur datant des années soixante, une étagère où elle avait trouvé de quoi ne pas mourir de faim. Ses derniers repas avaient été constitués de pêches au sirop, de thon au naturel, de fèves et d'oignons crus. Elle aurait pu tenter de sortir, de fuir, se sachant protégée par l'enfant sans amour des ardeurs du dieu noir, mais elle était partagée entre sa peur panique des horreurs qui tenaient la ville et l'impossibilité, autant morale qu'affective, d'abandonner cet enfant à un sort indigne. Elle sursautait à chaque bruit et devait se mordre la main et fermer les yeux pour ne pas hurler dès que le bruit d'un moteur se faisait entendre au-dehors. Elle savait pertinemment que la situation ne pouvait durer ainsi. Ses vivres étaient presque achevés et elle ne pourrait bientôt plus rester ici pour une simple question de survie. Mais à la seule idée de devoir ouvrir cette fragile porte de bois et grimper la volée de marches menant à la rue, elle fondait en larmes, le corps tout secoué de sanglots. Ici, elle se sentait à l'abri, dans la tiède et moite obscurité du sous-sol, comme coupée du monde. Elle s'était fabriquée une couche d'une antique toile de jute et d'une pile de vieux habits reconvertis pour la plupart en chiffons. Un seau en métal cabossé faisait office de cuvette hygiénique mais l'odeur qui s'en dégagait à présent était apte à la dissuader de toute nouvelle envie pressante, du moins jusqu'à ce qu'elle ne

puisse plus faire autrement que de se résigner à l'employer de nouveau. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis son arrivée et restait prostrée dans l'ombre près de la porte. Elle en avait trop vu, trop subi, trop enduré depuis toujours. Dans son esprit, les idées s'affrontaient ; les envies se bouscuaient, s'attirant ou se repoussant comme des particules avant de s'annihiler dans la panique. Elle craignait au moins autant de fermer les yeux que de les garder grands ouverts : écarquillés à scruter l'étendue de la folie qui gagnait pas à pas sur sa raison. A chaque nouvelle seconde qui passait, son équilibre était un peu plus chancelant : elle tremblait.

L'alcool ne pourrait pas lui faire de mal... La bouteille de mezcal artisanal qu'elle avait ouvert distillait à ses narines une odeur forte et piquante. Le goût n'était pas en reste, surtout pour elle qui n'appréciait guère que les eaux minérales, le thé, parfois une bière, et occasionnellement un verre de vin chilien ou californien. La première gorgée lui cautérisa la langue et le palais, avant de lui incendier l'œsophage. Une boule de chaleur se forma dans son estomac et elle eut un long frisson de dégoût qu'une grimace vint confirmer. La seconde fut un peu moins pénible, la troisième encore un peu moins, et lorsqu'elle ne sentit même plus la brûlure de l'alcool de maguey, elle se laissa aller à en apprécier les effets. Sa tête se mit à tourner dans cette pièce aux proportions réduites, et une impression de malaise et de bien-être s'empara de son cerveau. C'était bien la première fois de sa vie qu'elle se saoulait de la sorte et en comparaison de son état lamentable des derniers jours, l'ivresse était comme une sorte de récréation. Elle avait l'impression de flotter sur un nuage de coton qui lui bouchait les oreilles. Elle était beaucoup plus décontractée maintenant, et elle ne savait même plus si c'était de la sueur ou bien des larmes qui coulait sur ses joues. Dehors, le soleil se couchait déjà et les ombres s'étiraient dans la cave par la vitre crasseuse du soupirail.

Elle avait passé toute sa vie dans cette cave étroite et noire. Elle était heureuse dans un univers réduit et routinier : jamais elle n'avait été faite pour affronter des événements tels que ceux qui bouleversaient son existence. Tout était si sombre à présent que ses yeux ne perçaient que difficilement les ténèbres. Elle avait presque l'impression de flotter tellement son corps était engourdi par l'alcool. Elle ne pouvait pas vaincre un être aussi ancien et parfait que le grand esprit de Tezcatlipoca. Il était là depuis la nuit de temps, depuis bien avant la venue des hommes et de la civilisation. Elle était si fragile en dépit de ses efforts pour être plus forte. Il lui avait toujours manqué quelque chose mais elle ne savait pas quoi. Alors, elle avait souvent baissé les bras et laissé la vie la soumettre aux caprices pervers de la cruauté. La mort l'avait toujours nargué : partout !

Elle l'entendit sans être vraiment sûre qu'elle ne rêvait pas : c'était le cri d'un enfant ; d'un tout petit qui appelle sa mère. Le cri désespéré d'un être encore trop fragile pour pouvoir se passer de la chaleur réconfortante de la chair maternelle. Il s'élevait depuis l'hacienda du *mara'akame* et retentissait dans la nuit, seul avec le souffle du vent. Cela dura et dura : rien ne semblait devoir consoler cet enfant qui souffrait, et surtout, personne ne venait à lui pour répondre à son cri, pour le calmer et pour l'aimer.

Personne...

Même pas elle.

Elle sentait la marée acide de la folie qui érodait son esprit vague après vague. Les yeux fixes et secs, la bouche ouverte en un cri de désespoir muet, elle était crucifiée de remord et de terreur, clouée au mur rugueux de cette cave aussi sûrement que le fils de Dieu l'avait été à sa croix. Et elle souffrait autant que lui en cet instant tragique.

- Mon Dieu... murmura-t-elle dans l'obscurité.

Il faisait jour. Elle ne s'était rendu compte de rien. Le cri avait finalement cessé et son crâne lui donnait l'impression d'avoir été broyé dans un étai. Du sang, à présent séché, avait coulé de son nez. Elle devait faire peur à voir.

Et soudain tout fut clair. Le cri de l'enfant, sa dépression, sa vie toute entière : c'était l'œuvre de Tezcatlipoca ! Il était de plus en plus fort et il pouvait maintenant attaquer son âme ici-même. Il tentait de la briser et avait bien failli réussir cette nuit. Seul l'alcool avait dû lui permettre de ne pas sombrer en lui engourdissant le cerveau. Il avait toujours su qu'elle était pour lui une menace et dans l'ombre, il avait fait de sa vie un enfer. Il était responsable de tout ! Le tremblement de terre de 1985, la mort de ses parents, sa vie de déprime, sa longue solitude, le carcinovirus, la mort de Randy Laney, la folie furieuse de notre soleil et maintenant la torture de l'enfant sans amour. Quant au bébé, il ne criait pas de douleur ou de peur, non ! Il tentait de la masquer de ses hurlements, de la cacher aux yeux de l'homme noir, et cette simple pensée suffit à faire renaître l'espoir en elle et à la réconforter un peu : suffisamment en tout cas.

En titubant, toujours grisée par le mezcal ingurgité durant la nuit, elle rouvrit la porte de sa geôle volontaire et courut en direction des véhicules abandonnés qui les avaient amené ici, elle et ses 28 compagnons à présent disparus. Maladroitemment, elle lança le moteur de la Ford Falcon à l'aide de l'alternateur de secours, et l'effort consenti à tourner la manivelle pour créer

suffisamment d'électricité faillit bien la faire s'évanouir. Elle dut rester accoudée quelques instants sur le pavillon de la voiture avant de pouvoir refermer sèchement le capot et s'installer du mieux qu'elle put derrière le volant. Elle passa péniblement la marche arrière et emballa le moteur. La Falcon gémit et quitta son emplacement dans une nuée de poussière et de mouches importunées. Raclant la carrosserie contre un parapet de pierre, elle fit exploser le feu arrière droit et arracha le rétroviseur du côté passager. Il lui fallait quitter cet endroit maintenant pour ne pas finir par tomber sous le joug du pire de tous les dieux. De jour, ses pouvoirs étaient moindres : son royaume à lui n'était fait que de ténèbres opaques et d'ombres malveillantes. Il devenait plus fort au fur et à mesure que le temps qui passait assurait son emprise sur notre monde, mais si l'ouvrage qu'elle avait lu durant son séjour à San Luis Potosí sur les anciennes traditions aztèques disait vrai, le *tonalpohualli*, le calendrier sacré, prévoyait que bientôt, les astres allaient s'ordonner dans la pire des configurations qui soit pour le seigneur aux miroirs fumants. Et Sanja savait que c'était probablement là la dernière chance de sauver le monde des hommes, et ce qui restait encore du cinquième soleil. Après, il serait trop tard pour l'humanité car il aurait acquis la puissance nécessaire pour vaincre même ses propres faiblesses et se dresser à la face du Soleil.

Et cette date sacrée c'était le 19 Août 2007 : dans tout juste quatre jours !

Mercredi 15 Août 2007.

La Plymouth Horizon était arrivée de Zacatecas par la 45 et sans l'intervention inopportune de Javier et de ses guerriers, ses occupants auraient poursuivi paisiblement leur route vers San Luis Potosí en prenant la 49.

Ils étaient trois : arrivés ensembles à Ojo del Sol dans une vieille camionnette Dodge des années 50 : le modèle increvable. Tout comme Javier, ils avaient ressenti le besoin de se rendre ici et rien ni personne n'avait été à même de les en empêcher. On les avait guidé jusque-là. Et « on » était bien sûr celui qui les avait fait revenir du *Mictlan* quelques jours plus tôt. Ils avaient tout d'abord ressenti de l'hostilité envers le *tzitzima* qui avait été autrefois Javier Sandoval. Pourtant, ils avaient obéi à ses ordres sans jamais oser les discuter. La hiérarchie s'était établie silencieusement, sans qu'aucune lutte ne soit utile entre eux. Il était le plus ancien. Il était le *Tlacatecuhtli*. Celui appelé à régner désormais sur le monde des hommes et c'est pourquoi on lui devait le respect.

Depuis son arrivée à Ojo del Sol, son apparence physique s'était encore modifiée considérablement et il était maintenant totalement transformé par la maladie. Son épiderme était tombé en plaques squameuses telle la peau d'un serpent durant sa mue, et c'est par milliers que mouches et larves se repaissaient de lui en permanence. Les tumeurs qui le recouvraient maintenant à 100 % étaient aussi dures et épaisses qu'un cuir tanné. De loin, le contraste entre la partie la plus sombre des carcinomes et le reste du corps faisait penser au pelage tacheté d'un jaguar. Et

c'est d'ailleurs un peu ce qu'il était devenu. La cruauté de son regard était celle d'une créature dont la haine n'a d'égal que la frustration. Il imposait bel et bien le respect par la seule force de son aspect.

Roi crotté au trône de pacotille, perdu au cœur du désert mexicain, il veillait sur ses quatre sujets en attendant d'en avoir quatre mille, puis quatre millions, puis quatre cent millions. Il avait une mission à mener à bien pour mériter ce titre. Il avait des ennemis à abattre, à massacrer, à sacrifier, pour que leur sang abreuve le nouveau soleil qui se levait sur cette terre où les hommes n'avaient plus leur place.

Il avait longuement pensé à ce qui lui arrivait. Il était le nouvel empereur du monde et il se devait de régner en tant que premier-né. Il s'était choisi une compagne et celle-ci allait être honorée en devenant la seule et unique femelle de son peuple. Nulle autre femme contaminée ne survivrait au carcinovirus, car le seigneur aux miroirs fumants ne le permettrait pas. Lui et elle procréeraient et leurs descendants seraient les ouvriers et les guerriers d'une civilisation bâtie à l'image de celles des insectes, à la fois plus stable et plus disciplinée que la société humaine désormais en pleine décrépitude. L'idée était plaisante.

A l'arrivée des trois *tzitzimas* sur ses terres, il s'était tout naturellement remis à parler pour leur exprimer sa volonté et donner ses ordres : chose qu'il n'avait pas faite depuis qu'il s'était réveillé dans un compartiment étanche du laboratoire mobile du CDC, au camp de quarantaine de Los Remedios. Sa voix, maintenant éraillée au passage d'une gorge et d'un larynx déformés par la maladie, évoquait celle d'un homme atteint d'un cancer de la trachée. Mais elle suffisait amplement pour se faire comprendre et obéir. Il était le leader car lui pouvait de nouveau s'exprimer, là où les autres en étaient encore à serrer les dents de rage et de haine pour ne pas hurler de douleur. Il donna ses ordres... Et quels ordres donne un roi oisif lorsqu'il attend que l'histoire se tourne vers lui ? Il ordonne qu'on lui organise des chasses bien sûr !

Ses guerriers avaient remis en état une dépanneuse trouvée dans le garage de l'atelier automobile situé à l'entrée sud d'Ojo del Sól, ainsi qu'une Oldsmobile Delta Royale ayant appartenu au cuisinier de l'hacienda San Ygnacio. En comptant le pick up Dodge, ils disposaient de trois véhicules et d'assez d'essence dans la cuve de l'unique pompe du village pour pouvoir jouer aux pirates de la route pendant un bon moment.

Leur première prise avait été superbe : un convoi de trois voitures arrivant de la capitale et fuyant vers le nord, espérant peut-être gagner les Etats-Unis. Un rail tiré par la dépanneuse au milieu de la route pour les forcer à s'arrêter ; le Dodge et la

berline Oldsmobile pour leur couper toute retraite à cet endroit judicieusement choisi ; quelques coups de feu bien ajustés et le tour était joué. Quatre hommes tués mais deux femmes et cinq gosses capturés vifs !

La fouille de leurs bagages avait été comme une fête : une récompense bien méritée. Le partage d'un butin facilement gagné à force de patience sous le soleil d'août. Ils étaient les prédateurs et les hommes : le nouveau gibier. Ils en aimaient le goût et les qualités nutritives, ils aimaient en jouer un peu avant de passer à la curée : à la saignée ! Ils aimaient enfin s'emparer de leurs possessions ridicules et s'en grimer, singeant, de leur extrême laideur malade, le culte bientôt dépassé des modes et de l'apparence. Javier arborait depuis peu une robe de mariée, déchirée en raison de son gabarit, et maintenue à la taille par un ceinturon de cuir noir. Il avait chaussé une paire de rangers US poussiéreuses, passé sur ses épaules une ample veste de blue jean élimée affublée d'un dossard cousu à l'effigie d'un groupe de heavy metal : Slavelords, enfilé des mitaines de cuir trouées et crasseuses trouvées dans l'atelier automobile et complété sa panoplie de zombie-punk par quatre montres passées à son bras gauche et une quantité de breloques et autres bijoux découverts dans les affaires de leurs victimes. Une vraie fashion victim du thrashwear ! Reconverti en Marilyn Manson à la sauce Raimi, il avait préparé les deux femmes sous les yeux de leurs gamins en état de choc. Il les avait d'abord traînées dans la chambre froide attenante à la cuisine du restaurant, avant de les empaler par la nuque à des crochets à viande. Un bac en inox aux pieds pour récupérer le sang ruisselant au rythme de leurs dernières convulsions et tandis qu'elles agonisaient, il s'était laissé aller à un geste infantile de gourmandise : il avait trempé son doigt dans l'ouverture béante qu'il venait de pratiquer au couteau de la carotide de l'une d'elles, avant de le porter à ses lèvres. Il avait bel et bien laissé derrière lui sa dernière trace d'humanité ; oublié totalement celui qu'il avait été, sa femme Catita et son fils Alejandro. Il était le roi du monde. Il était le nouveau roi soleil !

La petite voiture chargée à ras-bord s'était arrêtée à trois mètres du rail de chemin de fer qui lui barrait la route. Victor Gonzales, fatigué par la route et la chaleur, avait bien failli ne pas le voir et c'est au dernier moment qu'il avait freiné presque en catastrophe. Il n'avait eu que le temps d'ouvrir sa portière et d'extraire ses 95 kilos quand il vit arriver en trombe sur lui la dépanneuse GMC conduite par l'un des guerriers de Javier. Le choc fut terrible ! Lui se jeta par réflexe sur le côté au tout dernier moment et s'affala misérablement en s'écorchant le coude sur l'asphalte chaud. Le bouclier d'acier placé à l'avant

de la camionnette écrasa l'arrière de la Plymouth qui effectua un bond en avant. La lunette arrière vola en mille éclats dans un fracas assourdissant et le train avant sauta par-dessus le rail. Les occupants de la voiture, d'abord collés au siège par le coup de bélier, furent violemment projetés en avant et assommés net à cet instant précis. Le pauvre Victor, encore tout abasourdi et sonné, regarda sans même réagir l'Oldsmobile qui débouchait de derrière la dépanneuse se porter à sa hauteur. Il y eut le choc atrocement douloureux, le craquement de son genou gauche que la roue avant venait de broyer comme une noix, des bruits, la chaleur moite, la peur blanche, un coup au ventre, l'image d'Albina sa femme, la souffrance qui vous dévore le cerveau et vous met en feu, puis enfin le noir... Il n'avait pas été sur ses gardes : humain, il avait depuis longtemps perdu ses réflexes d'autodéfense. Il n'avait pas vu ses prédateurs en embuscade : il était mort.

Le feu avait pris au bout d'une cinquantaine de kilomètres. Candida s'était bien doutée que la moto n'irait plus très loin dans l'état où elle était après avoir été percutée par le pick up des *tzitzimas* envoyés à sa poursuite par son père. La fourche n'avait pas été trop désaxée et seul le réservoir avait salement dégusté à l'impact mais il ne fuyait pas. Elle n'avait eu que le temps de s'arrêter sur le bord de la route déserte avant que la Sportster ne s'enflamme intégralement en quelques secondes. Et maintenant elle restait là, son M16 à la main, à regarder sa moto flamber en émettant une large colonne de fumée noire.

Elle avait passé la nuit pelotonnée dans l'entrée de l'église du sacré-cœur, incapable de marcher à cause de sa jambe. Par chance il ne s'était rien passé depuis et aucun autre poursuivant ne s'était présenté. Elle avait terminé ses maigres provisions et l'eau claire des fontaines avait été un vrai réconfort. Revigorée et reposée, elle avait réussi à poser le pied par terre sans hurler et à redresser son engin cabossé. Le V-Twin avait docilement accepté de redémarrer sans faire d'histoire et Candida, devant ce signe d'espoir, avait remercié en silence son ange gardien.

Pourtant, perdue et toujours très inquiète, elle avait préféré changer de direction et obliquer vers l'est en espérant que, si d'autres guerriers en venaient à découvrir les restes des trois *tzitzimas* sur la place de l'église, ils continueraient à la chercher vers le sud, tandis que de son côté elle filerait vers San Juan de los Lagos puis après au nord vers Aguascalientes. Arrivée à San Juan, elle avait cherché de l'aide auprès des habitants mais la rumeur de ce qui s'était passé à Jalostotitlán aussi bien qu'à Teocaltiche avait poussé la plupart des gens à s'enfuir et ceux

qui restaient étaient dans un tel état de stress et de terreur, que même une jeune femme dans le besoin comme elle était traitée comme la pire des pestiférées. La peur du carcinovirus et aussi de la malédiction des mouches, comme on commençait à la nommer dans la région, ne lui avait pas laissé d'autre choix que celui de poursuivre sa route sans avoir même pu parler à qui que ce soit.

Et elle était là au bord du désert, à regarder sa moto finir de se consumer tout en se demandant quoi faire, quand le bruit d'un moteur de voiture se fit soudain entendre faiblement dans le lointain. Affolée, elle traversa la route à cloche-pied aussi vite qu'elle le put, pour aller se cacher derrière un buisson ras et attendre de voir ce qui allait se passer le fusil à la main. Une minute après, elle entendit le régime du moteur changer et décélérer progressivement tandis qu'une Ford modèle Falcon de couleur marron arrivait à sa hauteur. Elle stoppa finalement à l'endroit exact où Candida se tenait encore deux minutes plus tôt, et tout en laissant le moteur tourner, une femme à l'aspect pour le moins singulier ouvrit la portière et en sortit.

Pas très grande, âgée de la cinquantaine voire un peu plus, elle donnait l'impression d'être la seule rescapée du crash d'un avion de ligne. Ses longs cheveux roux étaient emmêlés et si sales de poussière qu'ils apparaissaient grisâtres. Ses habits n'étaient guère mieux lotis. Quoi qu'il en soit, elle ne portait pas d'arme et ne semblait pas bien dangereuse mais surtout, elle ne pouvait pas être envoyée par son diable de père. Sans faire de bruit, Candida se redressa et tout en pointant son fusil dans sa direction, elle s'approcha d'elle en claudiquant.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle sur le ton le plus dur dont elle se sentait capable une fois toute proche.

La femme, qui s'était rapprochée de la carcasse carbonisée de la Harley Davidson, se retourna après avoir sursauté. Elle semblait à la fois épuisée et affamée. Elle donnait l'impression d'être bien plus âgée qu'elle l'était sûrement en réalité et son état faisait vraiment peine à voir. Elle était sale comme un peigne et elle avait un regard perdu, presque hagard. Pourtant, elle se mit à parler avec discernement quoique d'une voix un peu cassée.

- Je m'appelle Sanja Vidale. J'étais infirmière à Mexico. Je voulais juste voir s'il y avait quelqu'un, peut-être blessé.

La réponse sembla si saugrenue à Candida qu'en dépit de la situation, elle ne put s'empêcher d'ironiser.

- C'est plutôt vous qui semblez avoir besoin d'aide, fit-elle remarquer.

Sanja, qui n'avait pas revu âme qui vive depuis déjà quatre jours, prit conscience de l'image d'elle-même qu'elle offrait à cette jolie jeune femme qui la menaçait de son fusil d'assaut.

- Vous avez raison, oui, c'est vrai... J'ai besoin d'aide moi aussi.

Elle semblait tellement abattue que malgré ce qu'elle avait vécu ces derniers jours, Candida baissa son arme et s'approcha encore jusqu'à la toucher.

- Et moi je m'appelle Candida Guzmán Toltecatl.

Puis se reprenant :

- Non... Candida Guzmán... Et vous, vous venez bien de Teocaltiche, non ? Cette route y mène tout droit.

Sanja avait frémi en entendant le nom donné par Candida. « Toltecatl » : le nom du *mará'akame* qui était responsable de tout. Se pouvait-il que cette jeune femme soit sa fille ?

- Oui, j'en viens... c'est vrai, répondit-elle simplement par prudence en attendant d'en apprendre un peu plus sur son interlocutrice.

- Moi aussi. En fait, j'y ai vécu presque toute ma vie. Mon père adoptif y possède une hacienda... Il m'a volé mon fils et a tué tous les gens de là-bas mais aussi ceux de Jalostotitlán et sûrement aussi d'autres villages. Et maintenant je fais pour essayer de prévenir les autorités pour qu'elles fassent cesser ses agissements : pour qu'elles l'arrêtent. Vous avez vu tout ça vous aussi, vous ne pouvez que me croire vous !

Ainsi Sanja avait vu juste sur son compte. Elle était bien la fille de son pire ennemi et le hasard avait fait que leurs routes se croisent ici... En fait non : pas le hasard, certainement pas le hasard !

- Oui, je vous crois. Bien sûr je vous crois. J'ai vu mourir les 28 hommes qui m'accompagnaient pour tuer votre père et sauver votre fils. Alors oui je vous crois. Et moi aussi je veux tout faire pour arrêter la venue de Tezcatlipoca avant qu'il ne détruise tout ce qui existe de bien et tue tous les nôtres. Mais je n'ai pas pu sauver l'enfant. Je suis désolée...

Sanja sentit ses dernières larmes se mettre à couler le long de son nez et eut un hoquet de tristesse.

- Je n'ai pas pu... J'ai essayé...

Candida posa son fusil sur le toit de la voiture et prit sa nouvelle alliée dans ses bras. Au fond d'elle-même, elle était ravie de cette rencontre. Elle n'était plus seule, enfin. Elle serra Sanja contre elle tendrement le temps que passe la crise. Elle la serra comme si elle était le fils qu'elle avait dû laisser derrière elle et qui lui manquait tant.

- Nous allons remonter vers Aguascalientes. Là, il y aura bien quelqu'un de la police qui nous écouterait et ils pourront envoyer des hommes armés à Teocaltiche.

Sanja soupira longuement tandis que Candida tentait de lui remettre un peu d'ordre dans sa coiffure.

- Ça ne servira à rien. Il y avait des milliers de personnes à Teocaltiche et Jalostotitlán et ils sont tous morts à cause des mouches. Mes amis, eux, sont tombés en quelques secondes et ils étaient sur leurs gardes. Nous n'avons rien pu faire. Non, il nous faut attendre la nuit du 19. Là, Tezcatlipoca peut peut-être encore être vaincu.

Candida qui ne s'attendait certes pas à une telle déclaration recula d'un pas et bégaya.

- Mais... mais comment ? Je dois savoir, moi aussi !

- Ce soir-là, il est dit dans le calendrier sacré que Venus est favorable à Quetzalcoatl. Ce soir-là, il sera plus faible et peut-être qu'il ne pourra pas commander aux mouches. J'espère.

- Alors il faut tout essayer à ce moment-là. Sinon de toute façon, il finira par nous tuer. Mais il nous faudra être plus que deux pour ça. Maintenant il faut partir d'ici. Mon père peut envoyer d'autres *tzitzimas* pour me retrouver moi et vous aussi peut-être.

Elles prirent place toutes deux dans la voiture et tandis que Sanja redémarrait, elles se regardèrent un bref instant, de ce regard muet et légèrement anxieux qui s'échange parfois entre deux personnes lorsqu'elles réalisent soudain que leurs destins sont liés. Elles avaient encore tellement de choses à se dire l'une à l'autre. La route n'allait jamais être assez longue...

* * *

Knoxville, Nashville, Jackson, Memphis, Little Rock et enfin Dallas. Des kilomètres et des kilomètres de route avalés à la chaîne par l'imposant Hummer. La pluie et le froid avaient rapidement cédé la place à des vents violents et à une aridité inhabituelle, même en cette saison et même dans cette région. Un joli coup de bluff de la part d'Helen auprès du responsable de l'îlot où ils s'étaient présentés à Texarkana leur avait permis de récupérer 60 litres d'essence, ce qui, malgré la gourmandise de leur véhicule, leur garantissait à présent d'arriver jusqu'à Mexico City sans avoir à refaire le plein.

Pourtant, le sort décida de s'en mêler et à peine arrivés à Dallas, ils apprirent des autorités locales que toutes les routes vers le sud étaient fermées et interdites avec le statut militaire de DZ : Danger Zone. Quant à la raison de cette décision : elle dépassait les spéculations les plus folles auxquelles Helen, Robbie ou Walter auraient pu se livrer. Devant la progression de plus en plus rapide de l'épidémie due au carcinovirus, et profitant du chaos engendré par le black out, des milliers, puis des dizaines de milliers et à présent des centaines de milliers de mexicains qui fuyaient, avaient passé la frontière en différents points. Tous ces pauvres gens, qui au début ne cherchaient qu'à

s'abriter, avaient vite réalisé qu'ils pouvaient se fondre dans la population et ainsi espérer rester sur le territoire des Etats-Unis, même après le retour à la normale. Mais tout cela avait très vite dégénéré sans qu'on sache bien pourquoi. Il y avait eu des pillages, des disputes, des fusillades et puis des morts, et ces morts avaient engendré la colère et le désir de vengeance. Tout cela en était arrivé à un point tel qu'au moment de leur entrée dans Dallas, les villes de Reynosa, Matamoros, Laredo, et de Piedras Negras étaient officiellement considérées comme étant en état de siège ! L'armée avait fait mouvement et de violents combats s'y déroulaient actuellement. Tous les autres points sensibles de la frontière avaient reçu des renforts massifs et des consignes strictes afin d'empêcher toute nouvelle intrusion de réfugiés sur le sol américain.

Après avoir vu les troupes des marines du général Seems face aux milices extrémistes de Wallis Stark, Helen ne pouvait que trop bien s'imaginer la réaction des troupes face à la horde des immigrants. La peur et la tension allaient provoquer à coup sûr un nouveau carnage. Quel que soit le nom que l'on donnait à la force qui se cachait derrière tout ça, elle avait trouvé le plus sûr moyen qui soit pour se débarrasser des hommes : en les dressant tout simplement les uns contre les autres et en les laissant s'entretuer. Combien d'hommes, de femmes mais aussi d'enfants, allaient ainsi périr broyés entre la machine de guerre américaine, la crainte d'un mal terrifiant et le dénuement de l'exode ?

Quoi qu'il en soit, cette situation leur échappait totalement à tous les trois et ils n'avaient pas d'autre choix que celui d'obtempérer et de se trouver une alternative pour gagner le Mexique. Poursuivre à l'ouest par Abilene était clairement la seule solution envisageable, puis atteindre El Paso en espérant que par-là, il n'y ait pas de combats ou d'autre surprise à même de compromettre à nouveau leurs projets. Mais cela rallongeait considérablement le trajet et posait une fois de plus le problème du ravitaillement en carburant. Ils allaient devoir se débrouiller comme ils pouvaient car la consigne avait déjà été passée de n'autoriser l'accès aux stocks d'essence qu'aux véhicules de l'armée en mission sur la frontière. Et il n'y avait aucune chance qu'on les prenne pour des militaires. Helen, Robbie et Walter savaient tous les trois qu'ici, il ne servirait à rien de jouer la carte du bluff et qu'exposer le but réel de leur petite excursion au Mexique ne leur attirerait désormais plus que des ennuis. Ils décidèrent donc de faire une courte halte ici pour se restaurer et prendre une douche bien méritée avant de continuer en direction de l'ouest.

Tous les grands hôtels de la ville étaient fermés. Faute de clients, faute d'électricité et sans aucun revenu pour payer leurs

employés, les immenses tours et les buildings somptueux aux façades de verre étaient à présent autant de monuments élevés à la gloire de l'inutilité. Police et armée, aidées de volontaires, patrouillaient pour surveiller sans relâche les bâtiments clos et tenter au mieux d'éviter que les pillards ne deviennent les maîtres de la cité. Et c'est finalement sur le conseil avisé d'un policier en patrouille qu'ils parvinrent à trouver gîte et couvert chez Eleanore Montgomery. Cette charmante vieille dame de 82 printemps ne semblait guère affectée par les événements pourtant dramatiques qui secouaient le monde et son flegme tout britannique contrastait ici étonnamment avec le stress désormais omniprésent. En échange d'une centaine de dollars, elle accepta avec grand plaisir d'accueillir sous son toit les trois voyageurs exténués.

Ils purent se doucher et apprécier la douceur de serviettes parfumées à la lavande, avant de se régaler d'œufs au bacon, de patates rissolées et de porridge. Helen but le meilleur thé qu'on lui ait jamais servi et les tartines beurrées accompagnées de confiture d'orange la replongèrent comme par magie dans la tendre insouciance de son enfance passée dans un petit village non loin de Charleston : un régal !

Eleanore leur expliqua tout en faisant le service, qu'après avoir connu jadis la peur et la faim dans les décombres d'une Londres bombardée par les nazis, elle avait appris à accepter l'inévitable avec sang froid et dignité. A l'annonce faite par Robbie du black out électrique, elle avait ressorti ses lampes à pétrole, fait assez de provisions pour tenir un bon moment, puis elle avait relu la bible et prié le seigneur de ramener le monde à plus de stabilité. Elle avait le visage doux et patiné par les ans d'une femme bienveillante qui savait profiter du meilleur et affronter le pire comme les deux faces inséparables d'une même pièce. Ainsi, elle attendait sagement que la tempête passe en proposant ses services de pension parce qu'il fallait bien s'occuper. Discrète, elle s'en alla faire la vaisselle après le dîner et laissa ses hôtes discuter entre-eux.

- Tout ça me paraît vraiment cousu de fil blanc, laissa échapper Helen en s'abandonnant à la gourmandise d'une toute dernière tartine.

- Quoi donc ? demanda Robbie qui, anxieux du devenir de sa fille Charlotte, se montrait plus nerveux et moins agréable qu'à son habitude.

- Tout... rétorqua Helen. La météo, ce malade horrible qui se dresse dans son lit pour nous dévisager, maintenant notre route coupée par des combats. On se croirait dans un remake de l'« exorciste ». Plus nous avançons vers le Mexique et plus les obstacles se dressent sur notre route pour nous ralentir. Ça a

toute l'apparence du hasard mais je suis certaine que vous n'y croyez pas plus que moi à ce hasard-là.

- C'est une pure épreuve de foi Helen, fit Walter qui ne la quittait pas des yeux depuis un bon moment. En quoi croyons nous ? En quoi sommes-nous prêts à croire ? Et que sommes-nous prêts à affronter ? J'avoue que moi-même je ne le sais plus vraiment. Il y a un être au-dessus de nos têtes qui cherche délibérément à nous écarter de lui. Et quelque chose me dit que plus nous nous rapprocherons et plus les risques seront grands. Mais nous ne pouvons plus reculer.

- J'ai peur, lâcha-t-elle à mi-voix.

- Nous avons tous peur Helen. Et plus de découvrir ce qui se cache réellement derrière tout ça que d'affronter des hordes de sorciers aztèques si vous voulez mon avis.

Robbie se leva, irrité, et s'étira longuement. Sa stature et sa corpulence lui donnaient un air d'ours au sortir d'une longue hibernation. Il se tourna vers ses deux compagnons et lâcha simplement :

- Quoi que ce soit, si on ne trouve pas très rapidement un moyen de l'arrêter, j'ai peur que la terre n'en ait plus pour bien longtemps. De vous à moi, c'est encore pire que ce à quoi je m'attendais. Aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais tâcher de dormir un peu avant que nous reprenions la route.

Il gagna sans plus tarder sa chambre, rapidement imité par Walter et Helen. Il leur restait beaucoup de route à faire et bien des épreuves à surmonter.

Pour le père Miguel en revanche, la route s'achevait. Il se tenait aussi dignement que son état physique le lui permettait devant l'autel du sacrifice. Trainés par les *tzitzimas* jusqu'à un vaste hangar enterré qui avait autrefois servi de dépôt à l'armée mexicaine, lui et ses compagnons d'infortune avaient attendu, sans eau ni nourriture et par une chaleur étouffante, que la mort se décide enfin à venir. Et à présent elle était là.

Ce soir était un soir de grande cérémonie. La pyramide de béton et de briquettes se dressait, lugubre, à quelques centaines de mètres de l'hacienda d'Ocuilin Toltecatl. Construite dans la hâte, elle n'avait pas le faste de ses ancestrales aînées mais elle avait la même fonction mystique : celle de nourrir les dieux.

Ils étaient peut-être 150 ou 200 *tzitzimas* à les entourer en tenant haut des torches pour percer la nuit, à les pousser vers les marches : les 114 marches du *teo calli*. Tout en haut, quatre hommes en costume sacré. Le *topilzin* et ses trois *chacalmuas* habituels. Enivrés de *pulque*, ils avaient mâché le *hikuri* pour communier avec le seigneur aux miroirs fumants et à présent,

ils se chargeaient de lui fournir les âmes dont il se délectait. Et cela n'avait plus rien d'un office religieux : la pyramide froide et tranchante vibrait ce soir d'une énergie qui lui était propre et lui donnait vie. Elle était douce et chaude du sang des sacrifiés qui ruisselait sur ses marches et dans les deux rigoles creusées à cet effet tout au long de l'escalier. Une effroyable machine de mort d'ampleur industrielle.

Le père Miguel était en enfer : durant leur captivité, il avait longuement prié Dieu de leur accorder son aide et d'épargner les hommes qui avaient voulu chasser le démon de cette terre du soleil. Mais Dieu ne l'avait visiblement pas entendu, ou pas écouté. Il était l'agneau du sacrifice et il allait mourir en martyr en assistant au triomphe du mal. L'apocalypse était là ! Tous les signes l'indiquaient : la naissance d'un antéchrist, les morts arpentant la terre parmi les vivants, les quatre cavaliers semant la destruction de par le monde ! Trépas, épidémie, famine et guerre, tous présents à l'heure du jugement dernier qui venait de sonner pour les hommes.

Nu, comme à l'instant de sa venue au monde quelques 61 ans plus tôt, il posa le pied sur la première marche et comprit que chacune d'entre elles allait lui ôter une parcelle de son humanité. En haut, quatre prêtres s'occupaient mécaniquement et méthodiquement d'ouvrir la poitrine des captifs pour ensuite leur arracher le cœur tout vif. Epuisé, affamé, attaché, aucun ne se rebellait. Les *tzitzimas*, tous armés de fusils d'assaut et de longues machettes, faisaient preuve d'une cruauté sans borne envers quiconque se refusait à accepter l'abominable destin qui lui était réservé au sommet du temple. Ceux qui avaient tenté de résister s'étaient vus impitoyablement mutilés et frappés, puis menés comme les autres jusqu'à l'abattoir céleste pour y subir l'équarrissage rituel.

Depuis le couché du soleil, les quatre officiants en avaient déjà massacré plus de 60, tous capturés dans les villes, villages et haciendas des alentours. L'odeur douceâtre de la mort était suffocante. Plusieurs centaines de litres de sang avaient peu à peu dégouliné dans les gouttières prévues à cet effet au centre des deux larges rampes de l'escalier central. Les corps éventrés étaient ensuite jetés du haut de la pyramide et s'écrasaient en bas de celle-ci sans aucune considération ou respect, comme s'il ne s'agissait que de vulgaires carcasses avariées. C'est là que les nouveaux enfants du plus immonde des dieux aztèques se repaissaient. Ils étaient là en une masse compacte, à attendre leur part de l'orgie, comme autant d'ogres peints par Goya. Ils ne se contentaient pas de chasser les hommes de ce monde, ils les dévoraient pour en faire disparaître toute trace ! Ils étaient pire que les charognards les plus vils, mangeant crue la chair de leurs propres frères, voisins et amis ! Ils avaient oublié qu'eux

aussi, peu de temps encore auparavant, avaient été humains. Ils n'étaient plus que les démons qui portaient le fléau en guise d'oriflamme. Ils mastiquaient muscles et viscères sans plaisir et sans réel appétit, certes pour s'en nourrir mais surtout pour ronger cette civilisation qu'ils haïssaient.

Encore quelques marches...

L'air n'était qu'un tourbillon de mouches et de puanteur. Belzébuth était là, frétilant de millions de pattes, frémissant de millions d'ailes, observant de millions de paires d'yeux rouges le père Miguel abattu et désespéré, qui s'efforçait de monter avec un semblant de dignité les toutes dernières marches de son existence. Les nuées, par myriades, s'élevaient au-dessus de la pyramide pourtant modeste, comme même Teotihuacan au plus fort de l'empire aztèque n'avait pu en connaître. Invisible et pourtant partout, Tezcatlipoca, Belzébuth, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, la mal était là, physiquement là !

Ocuilin Toltecatl était intégralement recouvert du sang de ses victimes, de même que ses trois assesseurs. Seuls ses yeux fous se détachaient encore du masque carmin que les carotides des sacrifiés avaient peint sur son visage après qu'il les eut tranchées.

*Ihcuac tlalixpan tlaneci,
in mtztlī momiquilia,
cītlalimeh ixmimiqueh
in ilhuicac moxotlaltia.*

*Tezcatlipoca, ica melahuac
ica melahuac nimitztlazohltla,
inhuac quin ye tlanexti,
tepetzallan tlanextia.*

Techochcti ica popoca !

Le *topilzin* ne chantait plus, ne s'exclamait plus : il n'avait plus que la force de psalmodier sa lancinante et hypnotique prière à Tezcatlipoca. Nourrir un esprit antédiluvien était une tâche physiquement et psychiquement épuisante mais en dépit de la fatigue, sa motivation était inébranlable.

Le père Miguel, abandonné par Dieu et ivre de désespoir, se laissa conduire docilement jusqu'à l'autel par Juan-Antonio Ahoya et Lupo Pires, les deux petites frappes, comparses de la première heure du *mara'akame*. On l'y coucha ensuite sans ménagement ; la demi-sphère de béton rugueux sur laquelle il reposait poussait au creux de ses reins, le forçant ainsi à se cambrer exagérément. On arracha les restes de sa chemise et des mains vinrent saisir fortement ses poignets et ses chevilles.

Des mouches le harcelaient, se disputant déjà ce qui allait d'ici peu rester de lui. Il allait savoir ! Toltecatl se rapprocha tout en marmonnant sa répugnante prière. Il allait savoir ! Son cœur... Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine encore intacte. Il battait beaucoup trop fort et beaucoup trop vite. La peur qui l'avait délaissé reprenait ses droits, par l'instinct. Cette douleur dans le bras, cette atroce douleur, son cœur... regarder encore les nuées dans le ciel de Teocaltiche et les étoiles... les étoiles si belles en cet instant.

Quand la large lame de silex perfora la bordure gauche du sternum de haut en bas, Miguel Zazuela avait déjà quitté ce monde de terreur : foudroyé par une crise cardiaque...

Jeudi 16 Août 2007.

Il était dit que rien, non rien, ne leur serait épargné ! Et les monstres qui se tortillaient à quelques kilomètres devant eux en étaient la preuve formelle. Il y en avait quatre, pas moins, et des grosses ! Quatre longues colonnes d'air chaud suçant le sol poussiéreux du Texas comme autant d'aspirateurs colossaux : quatre tornades vraiment énormes qui barraient l'horizon en une mise en garde que nul n'aurait pu ignorer. Autour d'elles, le ciel avait tourné au bleu violet, parsemé de déchirures plus claires où roulaient les immenses masses nuageuses d'un orage de fin du monde. De larges flashes électriques couraient en son sein et d'impressionnants éclairs frappaient sans cesse le sol ainsi que les tourbillons.

Walter, au volant depuis Kent, avait stoppé le Hummer sur le bas-côté et réveillé Helen qui s'était assoupie à l'arrière du véhicule, bercée par la lancinante routine des kilomètres de bitume. Il n'avait jamais vu un aussi fascinant spectacle de toute sa vie et il restait là, complètement ébahi. Robbie, lui, au contraire du psychiatre, avait blêmi en découvrant la nouvelle épreuve qui se dressait sur leur chemin. Ses souvenirs encore bien trop frais du terrible ouragan qui avait ravagé Cape May et plongé sa fille Charlotte dans le coma, avaient agi exactement comme si on lui avait placé de longues électrodes dans tous les muscles du corps et envoyé une bonne décharge. Il tremblait comme une feuille mais lui non plus ne pouvait pas s'empêcher de contempler dans le lointain les quatre larges piliers d'air qui arrachaient au sol jusqu'à son dernier caillou.

- Mon Dieu ! s'exclama Walter surexcité. C'est carrément incroyable ! Regardez-ça. Non mais regardez-moi ça ! Alors là oui, je veux bien croire en Dieu, ou en Satan, ou en n'importe quel esprit supérieur. C'est... ouah... C'est franchement pas croyable, putain de merde ! Non mais regardez-ça !

Helen qui avait réalisé dans quel état de stress se trouvait Robbie le coupa net dans son élan d'enthousiasme.

- Ca n'a rien d'excitant si vous voulez mon avis. Elles s'en vont et c'est tant mieux car je n'ai aucune envie de voir ces saletés là de trop près.

Walter, un peu dégrisé, se retint de faire un quelconque commentaire déplacé, conscient que son excitation du moment, bien que compréhensible, manquait clairement de tact.

- Oui, vous avez raison Helen, mais je n'en avais jamais vu qu'à la télé alors... vous comprenez.

Robbie ouvrit sa portière et descendit, rapidement imité par ses deux amis, non pas pour se dégourdir les jambes, ou dans le but de mieux observer le phénomène mais pour que ses compagnons ne réalisent pas trop vite à quel point il était mal à l'aise. En fait, il avait le cœur au bord des lèvres et une sueur glacée lui inondait le dos. Il tenta de se maîtriser et comme à son habitude dans de tels moments, il se tourna vers sa science bien aimée pour y parvenir.

- Ce sont des types 3 à 4 à mon avis. Elles ont dû faire de sacrés dégâts sur El Paso. Je pense qu'il doit y en avoir pas mal d'autres comme elles au nord comme au sud. Encore un cadeau des nuages solaires... ou de qui nous savons.

Walter, dont la vessie lui jouait des tours depuis déjà trois jours, s'éloigna discrètement pour subvenir à un besoin naturel et pressant, tandis qu'Helen scrutait les tornades à l'aide d'une imposante paire de jumelles empruntées à Quantico. Bien qu'à plus de sept kilomètres de la plus proche d'entre elles, il était possible de percevoir le souffle des géantes de poussière et la dépression extraordinaire que leur énergie générait. La plus large, qui arrivait à présent sur la zone commerciale d'Horizon City au sud-est d'El Paso, commençait à grignoter le mobilier urbain d'un Wal Mart. Les néons de la grande surface désertée depuis longtemps explosèrent, puis ce fut le tour des vitrages du hall d'accueil et du stand publicitaire d'une société fabricant des charpentés en aluminium. Quand le bord du tourbillon frôla finalement le magasin, des pans entiers du toit et des façades se tordirent aussi aisément que s'ils avaient été taillés dans une simple feuille de papier bristol. Arrachées, mâchouillées par la folie dévastatrice du vent, les larges plaques de tôle colorées entamaient aussitôt une farandole échevelée tout autour de la tornade.

« Chtonk !!! » C'est à peu près le bruit sourd que fit le tout premier crapaud en s'écrasant sur le capot du Hummer. Suivi juste après des « Schploff ! » produits par ses congénères qui eux rencontraient le goudron ou la rocaïlle en atterrissant.

- Eh !!! Mais qu'est-ce que c'est que ça ! hurla Walter qui, surpris en plein effort, avait bien failli s'arroser le pantalon.

« Schploff ! » « Schploff ! » « Schploff ! » « Schploff ! » « Chtonk !!! » « Schploff ! » « Chtonk !!! »

Les trois voyageurs n'eurent que le temps de regagner en toute précipitation leur voiture pour s'y abriter, avant qu'une véritable pluie de batraciens ne s'abatte sur eux. Les pauvres bestioles terminaient leur chute libre sous la forme de larges crêpes sanguinolentes d'où émergeaient parfois une patte ou un œil encore intact. Ca et là, s'échouaient aussi de petits poissons de vase, des herbes aquatiques, et toutes sortes d'ordures qui, d'après leur état, avaient séjourné un bon moment dans l'eau avant de finir en schrapnell sur la route 10.

- Voilà ce que ça donne quand l'une de ces horreurs passe sur un étang, cria Robbie pour couvrir de sa voix les explosions de crapauds sur la carrosserie.

Il venait tout juste de terminer sa phrase quand l'un d'entre eux passa à travers le pare-brise. L'astrophysicien leva un bras par pur réflexe pour se protéger des éclats de verre mais reçut quand même les restes déchiquetés de l'animal sur les genoux.

Cela ne dura pas plus de deux ou peut-être trois minutes en tout et pour tout. Pourtant à l'extérieur, sur une zone couvrant plusieurs centaines de mètres carrés, des centaines, peut-être même des milliers de crapauds et autres poissons avaient tous terminé tragiquement le seul et unique vol de leur existence.

Robbie, encore choqué, regarda les restes du projectile biologique qui venait de se répandre sur ses chaussures et le plancher de la voiture. Il le regretta aussitôt et, sentant son estomac se soulever, il n'eut que le temps d'ouvrir à nouveau sa portière avant de renvoyer brutalement à la nature les restes de son dernier repas. Après avoir avalé plusieurs gorgées d'eau minérale pour se rincer la bouche, il tenta une fois encore de se contrôler mais ses nerfs n'en pouvaient vraiment plus. Alors, la montagne s'écroula subitement et il fondit en larmes comme un enfant sous les regards anxieux de ses amis. Il leur fallut un bon moment pour l'aider à se calmer et la crise passa, comme passent toutes les crises, mais non sans mal, et surtout aussi grâce aux deux petites pilules que Walter lui fit avaler. Bien sûr, les événements tragiques que Robbie avait vécu ces temps derniers : la pression médiatique ; la peur ; sa fille : tout avait contribué à ce qu'il finisse par craquer. Mais voir un homme de cette stature, de cette carrure : un scientifique de son niveau, se

transformer en un instant en chutes du Niagara, avait de quoi leur flanquer un sacré bourdon à eux-aussi.

Ils reprirent finalement la route vers El Paso sous une pluie battante, mais une averse tout à fait classique cette fois, tandis que les tornades, elles, s'éloignaient en direction du nord vers Fort Bliss. Comme l'avait supposé Robbie quelques minutes plus tôt, elles avaient en effet croqué à belles dents dans toute la partie est de la ville. L'aéroport, Socorro, le centre : rares étaient les bâtiments encore debout et plus encore, ceux restés intacts. De nombreux panaches de fumée noire s'élevaient des décombres et plusieurs incendies faisaient rage, dévorant par le feu ce que le vent avait abandonné derrière lui. Déjà on pouvait distinguer les gyrophares clinquants des véhicules de secours à pied d'œuvre. Il ne restait plus que quelques kilomètres avant de gagner les faubourgs d'El Paso et il se faisait trop tard pour attendre encore avant de passer la frontière. Il fallait en profiter rapidement pour gagner enfin le Mexique. Le chaos allait peut-être s'avérer utile en définitive, car qui allait s'ennuyer à les contrôler alors que la ville était en pleine panique ?

Si de loin le spectacle était affligeant, au cœur des rues où étaient passées les tornades, il était tout bonnement horrible. Des immeubles éventrés, des maisons aplaties, des magasins déchiquetés. Ici, une planche littéralement plantée dans un mur de briques ; là, une tôle nouée autour d'un poteau décapité ; un camion citerne renversé sur le côté, des câbles sectionnés, des pylônes tordus, des panneaux publicitaires pliés en deux, de la mousse de polystyrène broyée voltigeant comme des flocons de neige, et puis aussi des corps humains : inertes. Progresser dans de telles conditions était particulièrement ardu et Walter, avec l'aide d'Helen, s'efforçait de dégager leur route des débris qui la jonchaient pendant que Robbie conduisait le Hummer. C'est ainsi qu'ils mirent encore presque deux heures pour atteindre le centre de la ville où ils décidèrent de s'arrêter, la nuit étant tombée. Dans la cohue générale, personne ne s'était soucié d'eux. Bien sûr, ils s'étaient concertés afin de savoir s'il n'était pas souhaitable de faire une plus longue halte, afin d'aider les forces de l'ordre à déblayer les ruines et à secourir les victimes du désastre. Mais la main d'œuvre ne semblait pas manquer, ni d'ailleurs les véhicules civils ou militaires. Pour le reste, sans électricité, les hôpitaux étaient d'un intérêt limité pour les cas les plus graves, et comme Walter n'avait rien d'un chirurgien, son aide n'était certes pas indispensable aux unités médicales.

En revanche, et comme le fit justement remarquer Robbie, leur consommation d'essence avait été bien supérieure à ce qu'ils avaient prévu en partant de Washington. Avec ce qu'il leur restait, ils n'allaient certainement pas pouvoir faire plus de

trois ou quatre cent kilomètres avant de tomber en panne sèche. Mexico City était encore bien loin et les chances de pouvoir se ravitailler en carburant au Mexique étaient bien plus faibles qu'ici. Il leur fallait refaire le plein, faute de quoi ils allaient devoir finir leur périple à pied. Dans la ville en ruines, inutile de chercher un point d'approvisionnement où on leur aurait de toute façon refusé la moindre goutte d'essence. Ils allaient donc devoir se débrouiller par eux-mêmes, en usant de cette bonne vieille technique du tuyau et du jerrican.

Un parking aérien sur Sunset Heights, à moitié rempli de confortables voitures américaines privées de batteries, qui, par chance, n'avait visiblement pas trop souffert des quadruplées. Chaîne et cadenas n'opposèrent qu'une résistance symbolique face au coupe-boulon manipulé par Robbie. En revanche, faire sauter les bouchons verrouillés des réservoirs fut une tâche beaucoup moins facile, que seul l'usage barbare de la force brutale et du pied-de-biche rendirent finalement possible. À la lumière des phares du Hummer, ils entreprirent de déshabiller Pierre pour habiller Paul, en transvasant la précieuse essence d'un réservoir à l'autre. Litre après litre pompé, Mexico se rapprochait lentement quand résonna soudain derrière eux le bruit aisément identifiable d'un fusil à pompe que l'on arme. Il leur fallait se rendre à l'évidence : leur science du braquage de voitures laissait encore à désirer.

- Police d'El Paso ! Allez, levez-moi ces mains ! Je veux voir vos mains bien en évidence. Vous allez vous placer devant votre véhicule, à plat ventre par terre et les mains sur la nuque. La loi martiale m'autorise à abattre tout pillard pris sur le fait sans même une sommation, alors ne me tentez pas... J'ai passé une journée de merde, alors non... ne me tentez pas !

La voix, celle d'un homme mûr que le tabac avait usé, ne prêtait pas à rire. Les menaces proférées étaient sérieuses et il ne faisait aucun doute qu'elles seraient mises à exécution si les ordres donnés n'étaient pas scrupuleusement respectés. À la fois penauds et paniqués, Walter, Helen et Robbie vinrent se plaquer contre le béton froid et crasseux du parking avant de croiser les doigts derrière la nuque, jambes écartées. Helen, qui savait par expérience à quel point il était sage de se taire dans ce genre de situation pour le moins tendue, se garda de rien dire et décida d'attendre d'y être conviée avant de décliner son identité et son status d'agent fédéral : ce qui ne tarda pas.

- Bien, mes oiseaux... Vous allez me dire qui vous êtes et ce que vous foutez ici à cette heure, à piquer de l'essence pour étancher un Hummer des Marines appartenant à un régiment basé dans le Delaware. Vous n'avez pas l'air de voleurs mais vous n'avez pas non plus l'air de Marines.

Quoiqu'humiliée par sa position, Helen ne se laissa pas démonter et fit les présentations tout en reniflant les traces de pneu qui décoraient le sol sous elle.

- Je m'appelle Helen Dupré. Je suis directrice adjointe du NCAVC à l'académie du FBI à Quantico. Ces messieurs sont le professeur Robert Mc Sisley, directeur de programme au Goddard Space Flight Center, et le docteur Walter Zimmerman, psychiatre à Los Angeles. Vous trouverez sur nous tous les papiers nécessaires pour prouver ces affirmations. Nous devons nous rendre de toute urgence à Mexico City et notre voiture n'ayant presque plus d'essence, il nous a fallu « improviser ».

Il y eut un bruit mat derrière elle et une ombre passa dans la lumière des phares.

- En trente ans j'ai entendu pas mal de suspects me sortir des trucs vraiment dingues pour tenter d'expliquer leurs actes mais personne n'avait encore osé le coup de la directrice au FBI.

Et il éclata d'un rire gras et sonore qui résonna dans les parking.

- Vous êtes de si piètres braqueurs que je serais tenté de vous croire. Alors vous allez me sortir lentement votre carte. Et si vous dites vrai, vous devez aussi avoir l'un de ces très jolis pistolets suisses ou autrichiens dont on dote les agents du FBI. Lui, vous veillerez à ce qu'il reste en place, ou bien j'ai là un très beau Mossberg 500 qui vous passera l'envie de lui faire prendre l'air et de me jouer un mauvais tour. Clair ?

Helen se redressa doucement et passa sa main dans son blouson pour en extraire sa carte, qu'elle lança derrière elle à quelques centimètres des pieds du flic. Elle l'entendit se baisser pour la ramasser mais n'osa pas se retourner, d'ailleurs cela n'aurait servi à rien, les phares du Hummer l'auraient de toute façon ébloui.

- Très bien madame Dupré... Admettons que vous soyez effectivement ce que vous et cette plaque affirmez : qu'est-ce que vous allez foutre à Mexico ? On ne vous a pas dit qu'il y a une saleté d'épidémie là-bas ? Que la frontière avec le Mexique est fermée à double tour ? Et que c'est largement en dehors de votre juridiction ? Ne me racontez pas de salades...

Walter, qu'une crampe à la jambe commençait à tennailler sérieusement, se décida à prendre à son tour la parole.

- Ecoutez, nous sommes prêts à dédommager tous ces gens pour les dégâts et pour l'essence mais nous ne sommes pas des voleurs, enfin là, c'est exceptionnel. Ecoutez, il faut que je me relève, j'en peux vraiment plus là...

Et Helen de poursuivre.

- Je dois reconnaître que je serais plus à l'aise pour vous expliquer tout ce que vous voulez savoir dans une position un peu plus confortable, en effet.

Il y eut le bruit d'un zippo qui claque en se refermant et rapidement une odeur de fumée de cigarette.

- Bon, relevez-vous. Mais les mains bien en évidences et pas de coup fourré, sinon je me passerai d'explications.

Walter ne se fit pas prier et dut se masser la jambe qu'une troupe de fourmis rouges semblait avoir envahi. Robbie, lui, resta silencieux, un peu perdu face à une telle situation. Quant à Helen, elle fit face à leur interlocuteur en tâchant de faire aussi bonne impression que possible.

- Eh bien, pour tout vous dire, nous sommes au courant de tout ce que vous nous avez dit sur l'épidémie et la frontière. Et ce n'est vraiment pas de gaieté de cœur que nous allons là-bas.

- Alors ? continua l'imperturbable policier.

- Eh bien, ça va vous sembler dingue mais avant que les nuages de particules solaires ne frappent la Terre et que tout ce qui chamboule le monde aujourd'hui ne commence, j'enquêtais sur un meurtre. Le meurtre d'un chanteur de rock dans sa villa à Los Angeles. Cette enquête ne débouchait pas malgré des mois d'investigation de la part de mon service. C'était plus un sacrifice rituel aztèque qu'un assassinat pur et simple, et tout me poussait alors à poursuivre mes recherches au Mexique. Je m'y suis rendue pour interroger un suspect qui avait déjà tenté de tuer ce jeune homme dans son enfance et il m'a tenu des propos dignes de figurer dans le livre des révélations. Puis le docteur Zimmerman, ici présent, m'a fourni un autre document enregistré, qui dans une certaine mesure, corroborait ces propos et donnaient à l'enquête un aspect que je qualifierai de, disons, surnaturel. Je ne pouvais pas me résoudre à croire tout cela mais plus je cherchais la logique et plus elle m'échappait. Et finalement, ce que le vieux m'a raconté dans sa prison s'est produit, et nous le vivons en ce moment même.

- Qu'est-ce que vous êtes en train de me chanter-là ?

Helen se doutait bien que la franchise ne lui donnerait rien face à un flic qui venait de les pincer à voler de l'essence dans une ville dévastée par des tornades, et qui devait être crevé par une journée passée à avertir les gens du danger puis à déblayer les décombres. Mais que dire d'autre ?

- Je sais que c'est complètement farfelu... Mais je pense, et ces hommes qui m'accompagnent pensent aussi, que tout ce qui se passe : le soleil, l'épidémie au Mexique, l'ouragan qui a ravagé l'est du pays, les tornades chez vous, le meurtre de Randy Laney... tout ça a été provoqué par des gens qui savent très bien ce qu'ils font. Traitez-moi de folle si vous voulez

mais c'est de la putain de magie noire et nous serons tous morts d'ici peu si nous n'intervenons pas au plus vite pour les arrêter !

Il y eut un silence pesant durant quelques instants. Helen se demanda si l'autre n'allait pas les abattre simplement pour pouvoir aller se coucher sans être obligé d'entendre davantage de sornettes de sa part. Même avec tout ce qu'elle savait, avec tout ce qu'elle avait vu et vécu depuis le début de cette maudite enquête, elle trouvait encore ça complètement aberrant. Alors un flic texan...

- Quel nom vous avez dit ?

Helen sursauta. Elle s'attendait si peu à une question après son laïus qu'elle bégaya.

- Quoi... ? Quel nom ?

- Le nom ! Vous avez dit le nom du gars assassiné. Redites moi son nom !

Elle sentit que l'autre avait changé radicalement. Il était redevenu sérieux et menaçant et s'exprimait avec autorité et sur un ton plutôt agressif.

- Le nom... Laney. Le chanteur, il s'appelait comme ça : Randy Laney. C'était le chanteur et le guitariste d'un groupe nommé Slavelords.

- Et le type que vous avez été cuisiner en taule ?

Mais où voulait-il donc en venir avec ses questions ? se demanda Helen.

- Emiliano Diaz-Clare. Un vieux sorcier indien de la tribu des huicholes. Eux, ils disent *mara'akame*.

Le flic laissa tomber son mégot encore incandescent à ses pieds et le piétina du bout de sa santiag' en peau de crotale.

- Je suis le capitaine Wayne Mitchell, officier de police au commissariat central depuis six ans maintenant. Avant, j'étais affecté à la border patrol depuis mon entrée dans la police. Un beau jour, il y a de ça à peine plus de vingt ans, j'ai levé deux mexicains qui rentraient au pays dans une vieille Chevrolet. Ils ne m'intéressaient pas vraiment car ils n'allaient pas dans le bon sens pour moi et n'avaient pas l'air habituel des passeurs. Mais il a fallu que ces deux pécores crèvent un pneu pour que je me décide à leur filer un coup de main. A l'arrière de leur taxi, il y avait un bébé qui n'avait rien de mexicain. Le temps de dire « ouf », le plus jeune m'avait déjà collé une balle dans l'épaule. Lui, je l'ai eu, et j'ai pu ralentir assez le vieux pour qu'il se fasse cueillir en essayant de forcer le passage au niveau de la frontière.

Helen qui connaissait son dossier par cœur termina le récit pour lui.

- Le gamin s'appelait Randy Laney et le plus vieux de deux mexicains était Emiliano Diaz-Clare.

- C'est tout à fait exact. J'ai été félicité et je suis monté en grade grâce à cette affaire. A l'époque, les parents de Randy et moi nous étions promis de rester en contact, de se voir, etc. mais je crois qu'ils n'avaient pas envie de voir le type qui allait leur remémorer ce qui était arrivé à leur gosse. Je n'ai plus jamais entendu parler d'eux. Voyez-vous, je me souviens bien de l'assassinat de ce chanteur parce qu'il portait le même nom que le gamin que j'avais sauvé vingt ans plus tôt. Mais le plus amusant, c'est que je n'ai jamais fait le rapprochement. Je ne savais pas ce qu'il était devenu.

Helen mit sa main en visière au-dessus de ses yeux pour tenter de distinguer un peu la capitaine Mitchell.

- Et moi si on m'avait dit que je me ferais arrêter ici pour avoir siphonné de l'essence par l'officier qui avait sauvé Randy Laney...

Il se passa encore un moment durant lequel le policier se demanda bien que faire de ces singuliers pieds nickelés qu'il venait de prendre au collet. Puis il baissa le canon de son fusil et rendit sa plaque à Helen.

- Bon, ramassez vos affaires et suivez-moi. Je suis vanné et vous aussi visiblement. Vous allez m'accompagner chez moi et nous verrons ensembles pour tirer ça au clair. Et si vous arrivez à me convaincre, vous n'aurez pas besoin de piquer du jus pour continuer. J'en ai bien assez pour remplir votre char d'assaut.

Walter et Robbie se regardèrent du coin de l'oeil sans trop chercher à comprendre, mais furent bien contents de n'être ni sommairement abattus, ni emprisonnés comme de vulgaires petits malfrats. Ni l'un ni l'autre n'avait encore jamais vécu une telle situation et ils n'avaient guère apprécié l'humiliation de se retrouver face contre terre sous la menace d'une arme. Pourtant, l'idée de se plaindre ne leur vint même pas quand ils découvrirent l'imposante carrure du policier qui les avait tenu en joue.

Le Hummer quitta ainsi le parking et suivit la voiture de patrouille du capitaine Mitchell à travers les rues sens dessus dessous de Smelertown puis de Coronado Hills, où il avait sa propre villa. Malgré la fatigue, il se fit expliquer en détails tout ce qu'il voulait savoir. Il écouta le DVD où Randy affirmait être l'esprit du soleil et ils parlèrent aussi du barrio azteca que Wayne ne connaissait que trop bien. Il se rappelait également des élucubrations proférées par Emiliano Diaz-Claire sur la fin du 5eme soleil après son arrestation, et même si les théories métaphysiques et somnifères avancées par Robbie et Walter ne le convainquirent guère, il dut admettre que tout cela était bel et bien troublant. Bien trop troublant.

Ils discutèrent tard après une bonne douche chaude et un dîner copieux puis n'en pouvant plus, ils firent la trêve le temps de se reposer. La nuit, comme il se doit, porterait conseil.

* * *

Elles étaient arrivées la veille en milieu d'après-midi dans la somptueuse cité d'Aguascalientes. Et si trouver une chambre d'hôtel n'avait pas été bien difficile, fournir au gérant une explication plausible à même d'expliquer leur état à toutes les deux, avait été une toute autre paire de manches. Elles durent improviser de toutes pièces une tragique histoire d'accident de la route dont elles avaient été les victimes en fuyant la région de Teocaltiche à cause de l'épidémie. Leur mayonnaise n'avait probablement pas complètement pris mais l'évocation du virus, elle, avait été en soi suffisamment effrayante pour éviter trop de questions embarrassantes à leur adresse.

La douche, bien que froide, avait probablement été la toute meilleure de leur existence. Sanja avait eu l'impression qu'une peau morte s'était détachée d'elle sous l'eau et après plus d'une heure passée à se soigner et à soigner Candida, elle se sentit soulagée et apaisée. Mais même en meilleur état, la menace restait toujours aussi réelle et le problème entier. De plus, ses maigres économies avaient fondu comme neige au soleil, ce qui n'allait pas les aider dans leur combat.

Que faire ? Jamais les autorités d'ici n'accepteraient de les croire si elles allaient leur raconter toute leur histoire et même si elles le faisaient, envoyer des hommes se faire massacrer à Teocaltiche ne mènerait à rien du tout. Sanja se torturait les méninges pour trouver quelque chose et Candida, quant à elle, bouillait littéralement de colère contre son détestable père.

- Il faudrait qu'on arrive à trouver des hommes bien armés mais qui acceptent de nous écouter. En arrivant très vite dans la villa de ton père, nous pourrions sûrement les surprendre et agir avant que Tezcatlipoca ne se manifeste.

- Tu veux dire des mercenaires ? questionna Candida.

- Oui. Des hommes comme ça par exemple. Nous n'irions là-bas que dimanche soir vers minuit pendant que le pouvoir du grand esprit serait affaibli par la montée de Vénus. Seulement nous n'avons pas d'argent pour les payer.

Candida, allongée sur son lit, se laissa aller un moment à la réflexion.

- Mon père est riche lui. L'hacienda est pleine d'objets très anciens qui valent beaucoup d'argent. Il suffirait de leur dire qu'ils peuvent tout emporter. Il y en a pour plusieurs centaines de milliers de dollars, je suis sûre. Ça devrait être suffisant.

Sanja regarda la jeune femme avec une certaine tristesse. Elle avait soudain senti dans sa voix toute la haine que celle-ci nourrissait à l'égard de celui qui l'avait élevé et utilisé pour ses funestes projets. Elle imaginait tout ce qu'elle avait dû endurer en voyant son seul et unique amant être sacrifié avant d'être obligée de manger de sa chair. Sur la route, elle lui avait tout raconté en pleurant : la terreur du *Chignauhmicatlan* où Ocuilin Toltecatl la plongeait à l'aide du *hikuri*, pour qu'elle devienne la voix du seigneur aux miroirs fumants ; les coups pour faire d'elle un simple instrument religieux ; sa jeunesse gâchée. Ne pas pouvoir aimer, ne pas pouvoir sortir librement, ne vivre que pour accomplir ce pour quoi elle avait été sauvée de la misère sordide dans laquelle vivaient ses vrais parents. Elle avait eu la vie sauve mais elle avait dû en échange donner bien plus qu'une vie durant vingt ans d'esclavage. Et le pire avait été le vol de son propre bébé dont l'âme errait encore à la recherche d'un corps parmi les ombres du *Mictlan*.

- Mais où peut-on trouver ce genre d'hommes au Mexique ? lâcha Candida en se redressant.

- Très sincèrement, je n'en ai aucune idée, répondit Sanja.

Aguascalientes était une grande et belle ville. Et comme dans toutes les grandes et belles villes du monde, derrière les façades somptueuses des centres culturels, des universités, des musées et des édifices religieux, se cachaient des ruelles plus sombres et plus étroites où s'entassaient ceux qui n'avaient pas leur place sur les dépliants touristiques : putains séropositives, dealers d'herbe et de crack, fourgues, petits et grands truands, maquilleurs pour belles américaines volées et même simples chômeurs en quête d'espoir, ou pour les plus courageux : d'un travail.

Au volant de la Falcon, Sanja se sentait à présent aussi libre et mal à l'aise que Susan Sarandon dans « Thelma et Louise. » Candida non plus ne se sentait pas à sa place dans ce quartier miteux. Trop d'hommes la dévisageaient et elle aurait bien troqué sa beauté pour un faciès nettement plus passe-partout. Mais il fallait bien aller de l'avant à présent qu'elles étaient là. Le réceptionniste de l'hôtel leur avait donné une adresse et le nom d'un américain contre 50 \$. Il était à priori connu pour être le genre d'homme qui ne pose pas trop de questions quand le compte y est. Les deux femmes avaient l'impression de jouer un rôle dans une très mauvaise série B hollywoodienne des années 50. Bien sûr, le bar correspondant au point de chute du mercenaire se trouvait au cœur de la partie la plus mal famée de toute la ville mais à quoi d'autre auraient-elles pu s'attendre ?

Sanja gara la voiture sur le parking du centre commercial correspondant à l'adresse et regarda son amie qui fixait la barre d'immeubles devant elle d'un air gêné.

- C'est la minute de vérité, non ? dit-elle tout bas comme pour ne pas déranger la bande de jeunes hommes qui buvaient de la bière et jouaient au football à quelques mètres de là.

Candida était partagée entre son envie de quitter au plus vite ce coin misérable et l'obligation de parvenir à arrêter son fou de père et arracher son fils de ses griffes. Malgré sa peur, elle décida de ne pas reculer et tant qu'à faire les choses, autant les faire avec panache.

- On y va ! lâcha-t-elle brusquement pour ne pas avoir le temps de réfléchir, au risque de revenir sur sa décision.

Elle sortit la première et son allure de playmate ne passa pas inaperçue. Quelques sifflements admiratifs fusèrent au bout de quelques secondes et quatre garçons, âgés d'une vingtaine d'années tout au plus, bondirent comme un seul homme du muret où ils tuaient le temps à coups de Dos Equis et de joints. Ils s'approchèrent de la voiture en roulant des mécaniques, sûrs d'être irrésistiblement séduisants. Levant la main en l'air tout en claquant des doigts, le plus petit du lot qui semblait pourtant être le leader du groupe, interpella Candida.

- Hey ! La mère et la fille, hein ? Ca marche !

Ce genre de comportement macho était inévitable ici et la jeune femme ne releva même pas l'allusion grivoise. Elle se contenta d'ouvrir la portière arrière de la voiture et se saisit du M16 qu'elle avait pris grand soin de dissimuler sous une vieille couverture qu'elle avait trouvé dans la coffre, peu avant leur arrivée à Aguascalientes. Elle le pointa aussitôt au niveau du ventre du jeune loubard, qui, en découvrant le fusil d'assaut, écarquilla les yeux avec autant de surprise que si Candida lui avait exhibé un pénis de 30 cm de long. Les quatre garçons se figèrent sur place, stupéfaits et plus loin, ceux qui étaient restés à jouer au foot détaletaient sans un mot comme si une division de pitbulls hargneux venait d'être lâchée à leurs basques.

- Mon amie et moi nous allons boire un verre chez Felipe. Si en revenant quelqu'un à touché à la voiture, c'est toi que je descendrai sale petit con !

Sanja, qui avait quitté son siège, n'en crut pas ses oreilles. Elle avait envie d'éclater de rire en regardant la mine déconfitée et hagarde des quatre jeunes gens, mais en même temps, elle sentait ses genoux trembloter nerveusement. Toutes deux se dirigèrent alors sans précipitation vers le petit bar à la façade jaunâtre, où elles espéraient trouver ce mercenaire dont elles comptaient louer les services. Les autres restèrent plantés là, ne sachant plus comment réagir, intimidés par la gueule noire du canon qui pointait sur eux.

L'intérieur valait la façade. Crasseux et aussi mal aéré que mal éclairé, il accueillait une faune hétérogène de saouards, de catins en pause et de vieillards fanatiques des dominos. Felipe, la patron de la *cantina* était une masse gélatineuse qui suintait la graisse, et que seule une abondante pilosité corporelle devait empêcher de s'effondrer sur elle-même. Ses doigts gourds et boudinés enserraient un torchon curieusement presque blanc, dont il venait de se servir pour essuyer un verre. Il les regarda entrer sans sourciller et, sans précipitation, il attrapa un fusil de chasse à canons et crosse sciés, qu'il braqua sur Candida alors qu'elle regardait toujours derrière elle par prudence.

- Tu devrais poser ça *chiquita*. Tu pourrais te blesser ici.

Sanja, blême, supplia du regard sa jeune amie de ne pas faire de bêtise. Candida, dont la témérité avait aussi ses limites, obtempéra et posa doucement son fusil sur le comptoir. Dans le bar, le silence s'était fait soudain très pesant.

- Qu'est-ce que deux *yeguas* comme vous viennent faire ici ? Vous vous foutez de qui ?

- Nous venons voir Ed Borgir, marmonna Sanja qui cette fois, regrettait vraiment de s'être fourrée dans un tel guêpier.

Toutes deux se demandèrent à quelle sauce elles allaient être dévorées par cet ogre hirsute qui se dressait menaçant, à l'abri de son zinc. Mais il ne dit rien et c'est un homme assis en compagnie de trois autres mexicains dans un angle du bar qui répondit.

- Et vous lui voulez quoi à Borgir ?

Se retournant, elles découvrirent un vieillard en costume blanc et chemise citron, coiffé d'un borsalino hors d'âge, selon une mode qui n'avait plus cours depuis des lustres. Il devait bien afficher au moins dans les 70 ans au compteur, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir les yeux bleus les plus clairs et les plus beaux que les deux femmes aient jamais vu de leur vie. Et, bien que défraîchi, il gardait en lui un charme à la Paul Newman qui devait toujours agir sur la population féminine locale. Elles se rapprochèrent de lui, conscientes que Felipe ne tirerait pas maintenant que l'autre leur avait adressé la parole.

- Nous avons une affaire à lui proposer. Nous souhaitons louer ses services si ce qu'on nous a dit de lui est vrai.

Il fit tourner doucement dans son verre son fond de tequila et l'avalait sec avant de se lever. Passant devant elles sans un mot, il s'arrêta sur la pas de la porte en une invite muette à le suivre dehors. Candida regarda son M16 posé sur le comptoir et fut tentée un instant de le reprendre malgré Felipe, mais le vieil homme en blanc la devança :

- Vous n'en avez plus besoin avec moi. Et puis ça paiera le dérangement.

Dehors, les quatre voyous devenus sept, les attendaient sur le pied de guerre, fermement décidés à venger leur honneur de mâle bafoué. Le petit teigneux tenait ostensiblement à la main un gros revolver et les autres camouflaient maladroitement des bouteilles de bière transformées à la hâte en cocktails molotov. Qu'une femme ici humilie un homme et elle signait en même temps son arrêt de mort. Pourtant, à la vue du vieux beau en costume immaculé, la petite troupe se dispersa comme si elle n'avait jamais existé et la place retrouva son calme. Sanja se mit au volant et Borgir fit signe à Candida de monter à l'arrière avec lui. Ils quittèrent le quartier sans difficulté et se dirigèrent, selon les instructions de leur passager, vers les frais ombrages du jardin de San Marcos.

- Quelle magnifique journée pour une balade n'est-ce pas mesdames ? lâcha-t-il non sans une pointe d'ironie dans la voix.

- Oui... osa Candida en guise de réponse. La main de leur guide venait de se poser délicatement sur son avant-bras, à la manière subtile d'un papillon, mais non sans quelque arrière-pensée. Il se montra cependant courtois et se contenta d'une douce caresse qui rendit tout de même Candida mal à l'aise. Il jouait avec elle et cela se sentait bien. Et elle détestait ça !

Arrivés rapidement au jardin, ils entreprirent de le visiter tout en devisant, comme l'auraient fait un groupe de touristes ou bien une famille un après-midi du dimanche.

- Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu le plaisir d'avoir la compagnie de deux femmes aussi charmantes que vous. Et j'en suis déjà à regretter que nous soyons là pour parler affaires. Mais les temps sont durs pour tout le monde. Que voulez-vous ?

Candida, décidément plus hardie que Sanja et aussi un peu vexée du comportement léger d'Ed Borgir à son égard durant le trajet, décida de lui répondre de but en blanc, sans chercher à tourner autour du pot. Elle en avait assez d'être à la merci des hommes et de leurs lubies ridicules.

- Nous cherchions quelqu'un capable de nous fournir une équipe d'hommes armés et courageux pour aller s'occuper de mon père. Mais je ne pense pas que vous soyez celui-là.

Le ton courroucé qu'elle avait employé amusa Borgir qui toussa un petit rire avant de la fixer de ses yeux de husky.

- Peut-être pas en effet. Personnellement, il y a pas mal de temps que j'ai déposé les armes mais ça ne veut pas dire que je ne puisse pas vous trouver ce que vous recherchez. Par contre, vous n'avez pas l'air d'avoir franchement les moyens de vous offrir mes services. Ou alors, vous cachez bien votre richesse.

Il avait tout de suite mis le doigt là où blessait le bât. Mais en effet, leur apparence actuelle ne leur était guère favorable en terme de crédit.

- Là où nous souhaitons qu'ils aillent, il y a assez de biens pour les payer. Ils n'auront qu'à prendre tout ce qu'ils veulent : je veux juste qu'ils tuent mon père et me rendent mon fils.

- Votre fils ? s'étonna Borgir.

Sanja se retourna vers lui et tenta après cette réplique d'en appeler aux sentiments de l'américain.

- M. Borgir, cet homme est extrêmement mauvais. Il fait un tort considérable à chacun et bien qu'étant infirmière, moi-même je ne puis qu'espérer sa mort. Nous avons terriblement besoin de votre aide pour cela.

Le crissement des graviers qui marquait le pas sous leurs chaussures cessa soudain quand il s'arrêta.

- Vous faites fausse route Mesdames. Dans ce métier on paye au moins 50 % à la commande, c'est la règle, sinon aucun soldat de fortune ne se donnera la peine de se battre pour vous. Nous ne sommes pas dans les « 7 mercenaires » même si nous sommes au Mexique, j'en suis désolé pour vous. De plus, ce que vous recherchez tient plus de l'assassinat que de l'action de commando. Non, navré...

Candida lança un regard gêné à Sanja.

- Ecoutez, je ferai ce que vous voulez mais il faut que vous nous aidiez, vraiment. Vous ne pouvez pas savoir à quel point il le faut...

Il haussa les épaules.

- Vous êtes arrivées avec un M16 neuf pour me trouver et vous n'avez pas pu régler vos comptes par vous-mêmes ? Vos affaires ne me regardent pas, mais je n'ai pas d'hommes qui puissent vous aider, je vous le répète. De plus, je vous conseille de ne plus jamais annoncer à un homme, même de mon âge, que vous êtes prête à faire tout ce qu'il voudra. Il risquerait fort de vous prendre au mot.

Il resta là un moment, à les observer, à les détailler de ses yeux saphirs, comme un amateur éclairé devant un Van Gogh.

- Si vous êtes assez folles ou assez désespérées pour ça, il y a cependant la famille Nunoz à Guadalupe, avant Zacatecas. Ils tiennent une casse auto et ils trafiquent dans tout ce qui peut rapporter : armes, drogues, putains, voitures, meurtres. Ils sont assez cinglés pour accepter votre offre. Mais ils sont totalement incontrôlables et ils risquent fort de vous enfermer dans l'un de leurs bordels aussitôt que vous aurez mis les pieds dans leur territoire. Mais ce n'est pas mon problème. Faites leur miroiter le jackpot et ils vous respecteront jusqu'à ce qu'ils soient sûrs de ce que vous racontez. Mais après, dès qu'ils auront fini le boulot, tâchez d'être déjà très loin si vous ne voulez pas leur servir de prime. Maintenant *adios* et *vaya con dios*. Je vais me débrouiller pour rentrer : ça vaut mieux. N'essayez pas de me

recontacter et quittez la ville rapidement. Je ne peux en aucun cas garantir votre sécurité ici.

Il les laissa là, seules une nouvelle fois, avec bien plus de doutes et de craintes que de certitudes. Le vieux beau, dans son costume à la Casablanca, était au moins aussi égoïste que les autres, mais peut-être juste un peu plus honnête.

*“I found my life was slipping through my hands
Perhaps through death my life won't be so bad.*

*I'm becoming more than a man
More than you ever were
Driven and burning to rise beyond Jesus
I'm born again with snake's eyes
Becoming Godsize.”*

(Pantera – Becoming)

Vendredi 17 Août 2007.

Wayne avait décidé de les accompagner. Non qu'il ait été persuadé par les affirmations d'Helen mais parce qu'il avait rêvé de Randy durant la nuit. Il l'avait revu tout bébé à l'arrière de cette voiture en panne à tout juste quelques kilomètres d'ici. Au matin, il avait demandé à Helen ce qu'elle comptait faire pour retrouver les meurtriers du chanteur une fois la frontière passée, et il avait découvert à quel point son dossier était plein de vide. Les empreintes des assassins collectées dans la villa ne serviraient absolument à rien au Mexique, pas plus d'ailleurs que les vagues descriptions données par le gérant de l'hôtel où le petit commando était descendu pour préparer son forfait. Interroger Emiliano Diaz-Clare ? Oui : mais pour quel résultat ? Et était-il seulement encore en vie au fond de sa prison, alors que la ville était en proie à l'épidémie du carcinovirus ?

Ni Helen, ni Robbie, ni Walter ne parlait espagnol. Ils ne connaissaient personne sur place et n'avaient aucune autorité auprès des administrations locales. En moins de dix minutes, Wayne avait mis par terre leur projet mexicain.

- Ecoutez : je parle espagnol, je connais le Mexique pour m'y être rendu des dizaines de fois, j'y ai des contacts et des amis aussi bien chez les truands que dans la *policía federale*. Si vous allez là-bas sans appui, cela ne servira à rien. Et puis une fois que vous les aurez retrouvé, en admettant que vous y parveniez, vous pensez qu'ils vont lever les mains bien haut et dire « pardonnez-nous, on se rend » ? Ils seront peut-être 20 ou 30 à vous attendre. Vous avez quoi pour les calmer ?

Helen sortit son Sig Sauer et Robbie son Colt Cobra.

- J'ai vu des gars du barrio azteca défoncés au PCP ou au crack se trimballer avec des mitrailleuses ! Des putains de M60 ! Et vous, vous vous pointez chez eux avec ces deux malheureux flingues ? A mon avis, il y a bien trop longtemps que vous êtes rivée dans un bureau à Quantico madame Dupré. Il est fini le temps où on échangeait quelques coups de feu pour faire bonne figure avant de se rendre. Ces gars-là sont organisés, riches et bien équipés.

Helen ne répondit pas et rangea son revolver dans son étui en tachant de garder son calme. Il avait raison sur toute la ligne. Elle s'était laissée emporter par ses émotions et par l'excitation de pouvoir peut-être aussi arrêter du même coup les périls qui menaçaient toute la planète. Elle avait franchement manqué de rationalisme et de clairvoyance, et qui plus est, bien pire, elle avait entraîné dans sa bêtise deux civils, risquant de les exposer à des dangers auxquels ils n'étaient absolument pas préparés.

- Je vais venir avec vous. El Paso est en ruines et dès ce matin, l'armée et la garde nationale vont en prendre le contrôle pour éviter que des petits malins ne viennent... siphonner trop de réservoirs, si vous voyez ce que je veux dire. Ils peuvent se priver de moi pendant quelques jours. Nous allons passer vite fait au central pour y prendre un peu de matériel et filer au Mexique. Si l'armée s'en mêle, nous ne traverserons plus nous non plus, alors mieux vaut ne pas traîner.

- Ecoutez Wayne, ne vous sentez pas obligé de venir avec nous. Cette histoire n'est pas la votre et je réalise que je me suis montrée un peu inconsciente en effet. Si vous pouvez nous donner des adresses ou des contacts, nous nous débrouillerons sur place.

- Non, je ne veux pas me mettre en avant mais de toute façon, sans moi, autant que vous rebroussiez chemin. Sans la bonne méthode, vous pourriez très bien passer tout un siècle à Mexico à tourner en rond sous leur nez. Et puis si votre histoire de conscience et de dieu aztèque revenu d'entre les morts est vraie, il faut arrêter ça à tout prix et deux bras de plus ne seront pas de trop. Je viens ! Préparez vos affaires : on lève le camp d'ici une heure.

Helen ne dit rien mais remercia sa bonne étoile du choix fait par le capitaine Mitchell de les accompagner dans leur périple. Robbie et Walter ne dirent mot, mais ne furent pas fâchés eux non plus de ce renfort inattendu. Chacun se dépêcha de ramasser son bardas et après avoir refait le plein du Hummer sur sa réserve d'essence personnelle, ils filèrent à travers les rues dévastées d'El Paso jusqu'au bâtiment presque intact du commissariat central où Wayne avait son bureau.

Il passa la consigne à ses collègues de ne pas le chercher durant les jours à venir et personne ne broncha à cette annonce. Il était le chef ici et chacun avait pris depuis longtemps pour saine habitude de ne pas s'étonner de ses décisions, aussi surprenantes soient-elles. Ses résultats flatteurs sur le terrain et son palmarès personnel en terme de citations parlaient pour lui. Il présenta rapidement ses nouveaux compagnons à ses plus proches collaborateurs et Robbie, reconnu par plusieurs comme le monsieur Apocalypse de la télé, dû tant bien que mal fournir quelques explications complémentaires et aussi admettre que pour l'instant hélas, rien ne lui permettait de croire que le bombardement de particules électromagnétiques par le Soleil allait cesser prochainement.

Ils passèrent ensuite rapidement à l'armurerie où, sur un ordre de Wayne, leur furent remis à chacun un M16 avec trois chargeurs, ainsi qu'un gilet pare-balles et assez de munitions pour se refaire un mini Viet Nam. Là non plus, personne ne posa de questions sur le pourquoi d'une telle demande et Helen fut impressionnée par l'aura de confiance qui enveloppait celui là même qui, la veille au soir, les avait surpris en flagrant délit de vol d'essence. Un sacré bonhomme sans conteste et une sacrée bonne affaire pour eux !

Franchir la frontière avec lui au volant ne fut rien de plus qu'une simple formalité et Ciudad Juárez, la soeur siamoise et mexicaine d'El Paso, les accueillit vêtue du même habit de deuil et de délabrement que sa voisine américaine. Toute la région du Chihuahua avait été victime d'une véritable nuée de tornades depuis presque une semaine et les dégâts accumulés étaient effrayants à voir. Prenant la 45 en direction du sud, ils traversèrent rapidement la zone la plus touchée : Samalayuca, El Kilo, Rancheria. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que tous ces pauvres gens tentent de fuir la région pour gagner les USA. Les autorités mexicaines avaient beau faire de leur mieux, les catastrophes semblaient s'enchaîner beaucoup plus vite que les secours ne parvenaient, eux, à s'organiser pour porter aide et assistance aux innombrables victimes.

Croisant un convoi de voitures particulières remontant vers le nord, Wayne apprit de l'un des chauffeurs que le groupe tout

entier venait de Mexico City où l'épidémie se répandait de plus en plus rapidement, tuant des centaines de personnes. De plus, le Popocatépetl s'était réveillé et une importante éruption du volcan avait provoqué la fonte rapide et brutale des neiges le recouvrant. Des coulées de boue colossales, des lahars, avaient dévalé et noyé les villes de Tlamacas, San Diego Huehucalco et San José Tomacoco, faisant des milliers de victimes. Même le frère jumeau endormi du Popocatépetl, l'Iztaccihuatl, s'était remis à gronder après des millénaires de sommeil et menaçait à son tour la ville de San Rafael. En cas d'explosion de l'un ou de l'autre, c'est la vallée toute entière et le *Parque Nacional Sacromonte* qui risquaient de disparaître sous les flots glacés ou les scories ardentes. Mexico elle-même, bien que située à une soixantaine de kilomètres des deux fournaises, n'était pas épargnée par celles-ci. Des tonnes d'une cendre grise expulsée du cratère lors de l'éruption, retombaient encore au gré des vents et rendaient la vie impossible au cœur de la capitale dont le niveau de pollution était déjà le plus élevé du monde. L'air y était devenu irrespirable, la circulation difficile et dangereuse : la nuit recouvrant parfois subitement toute la cité quand un nuage de cendre opaque masquait le Soleil. L'eau se changeait en boue impropre à tout usage et la situation sanitaire de plus de 21 millions de personnes devenait critique. Pour tous sur place, l'exode devenait une question de survie et la grande majorité des gens, fortement imprégnée de superstition mais aussi très croyante, voyait dans cette incroyable succession de catastrophes le signe indiscutable de la fin du monde. Robbie, qu'aucune de ces informations ne surprit, ne put que penser la même chose qu'eux. La Terre toute entière commençait à se rebeller face aux assauts du Soleil et le climat devenait fou. Il n'y avait plus à la surface du globe une seule personne qui puisse prédire ce qui allait arriver et il songea au nombre des morts que toutes ces tragédies avaient causé sur l'ensemble des cinq continents. Il se sentait si vide, si impuissant, lui le grand savant, le théoricien du parfait...

Le convoi continua dans la direction opposée à la leur et le Hummer fila de nouveau lui-aussi. Wayne voulait absolument arriver à Durango d'ici la nuit, soit 1.000 kilomètres à parcourir dans la journée. Helen et Walter étaient d'une humeur sombre et les discussions se firent rares sous le ciel violacé et orageux de l'Anáhuac.

* * *

Javier était passé voir Marianita dans sa chambre comme chaque matin. Recroquevillée sur son lit souillé dans l'attente

de sa métamorphose finale et de son réveil, elle avait plus que jamais l'air de ce qu'elle avait toujours été : une enfant frêle et fragile. Elle avait l'apparence d'un cadavre et seul le virus qui bouillonnait en elle l'empêchait de mourir tout à fait. Mais elle allait bientôt revenir... et être sa reine pour toujours.

Il ne l'aimait pas... Ses sentiments étaient morts avec lui. Mais il voyait en elle l'accomplissement d'une prophétie qui allait faire de lui le nouvel empereur du monde : le Moctezuma d'une nouvelle ère. Il y avait tant de choses à faire ! Un monde tout entier à défigurer et à recréer par la suite selon ses propres vues. Mais il avait tout son temps : des siècles et des siècles devant lui pour ça. Et bientôt, des millions de fidèles immortels comme lui pour l'assister dans sa tâche. Plus d'oisiveté, plus de corruption ni de perversion, plus de sexe ni de faux sentiments : rien que l'œuvre titanesque du façonnage d'un monde perdu à l'image et à la gloire d'un esprit parfait. L'illumination obscure d'un esclavage éternel où le doute n'avait pas place.

Comme de tout le reste, il s'était lassé de ses haillons et c'est nu, comme l'un des innombrables vers qui le rongeaient, qu'il déambulait à présent dans son royaume de poussière. Il allait de bâtiment en bâtiment, errant de-ci de-là, à la recherche d'une réponse à ses doutes. Il sentait le dénouement approcher. Il savait qu'il n'était pas là par hasard. Il y avait une raison : une mission sacrée pour lui. Mais laquelle ? Cette femme de l'hôpital à Mexico... Elle hantait ses rêves éveillés depuis déjà des semaines. Il devait y avoir concordance des dates. Il y avait toujours concordance des dates dans les grands événements religieux. Alors ici aussi il le fallait sûrement...

Cela s'était passé comme à chaque fois : exactement de la même manière depuis qu'ils avaient commencé à chasser les exilés. Le soleil ardent, la route brûlante, le long rail de chemin de fer en plein milieu... Le choc arrière, la tôle déformée, le fracas du métal contre le métal puis le retour au calme. Presque une routine.

La Falcon marron avait bondi sous l'impact et ses deux passagères en avaient fait autant dans l'habitacle. La plus jeune avait été sonnée mais sa ceinture de sécurité l'avait retenu et elle n'était que groggy quand les guerriers de Javier l'avaient extrait de la carcasse de la Ford. L'autre, en revanche, aurait dû suivre les recommandations du comité de sécurité routière. Elle avait été projetée avec force contre son volant et sa tête avait heurté le pare-brise. Elle gisait là, sans connaissance, le visage en sang, avec un hématome effrayant qui commençait à se former au-dessus de son œil droit.

Toute l'ironie de la situation était là d'ailleurs, car il fallut du coup plusieurs minutes à Javier pour la reconnaître. C'était

elle, oui... Il en était tout à fait certain maintenant : l'infirmière de Mexico ! Et tout était vrai... Son arrivée ici n'était pas un hasard, pas plus que sa présence à lui pour la stopper. Elle se devait de passer par ici et sa mission à lui était certainement de l'y intercepter. Et il venait de réussir cette mission. Il se sentait comme soulagé à présent qu'elle était là, allongée inconsciente à ses pieds. Il se voyait comme une araignée émerveillée par l'efficacité de sa simple petite toile de soie. Pourtant, malgré l'euphorie suscitée par sa victoire, il ressentait aussi en lui la frustration de l'ignorance. A quoi bon gagner quand on ignore pourquoi ? A quoi sert-il de jouer à un jeu dont les règles vous restent étrangères ? Cette pauvre femme au visage tuméfié et presque méconnaissable n'était pas une menace. Elle ne l'avait même jamais été. Il lui fallait à tout prix savoir, car même si son humanité était tout à fait morte, il subsistait en lui cette soif ardente de satisfaction, cet impérieux besoin de logique et de compréhension. Il lui était impossible de se résoudre à accepter d'accomplir un acte sans en comprendre le but, et tuer ces deux femmes, là, maintenant, simplement parce que son instinct et ses pensées subconscientes le lui commandaient, non... il ne le pouvait pas ! Et c'est bien ce qui leur sauva la vie... Du moins pour un temps.

Candida, qu'un méchant coup de crosse sur la nuque avait rendu plus docile aux yeux des *tzitzimas* de Javier, se réveilla pour aussitôt regretter de ne pas être restée inconsciente. Elle mit même plusieurs secondes à réaliser qu'elle était sortie du néant. Et pour cause : là où ses ravisseurs l'avaient amené ne régnait qu'une insondable obscurité. En revanche, l'odeur de mort était quant à elle suffocante : une odeur de viande pourrie, de charogne, absolument intolérable. Elle était couchée sur un sol en carreaux de faïence froid et lisse. Elle eut envie de hurler pour qu'on vienne mais elle revit les faciès hideux des quatre démons qui les avaient attaqué sur l'autoroute. Son père était parvenu à la retrouver en dépit de tous ses efforts et son sort ne faisait plus aucun doute. Les appeler ne ferait que les mettre en colère, et entre une fragrance de charnier et la vision d'horreur de leur corps boursoufflés et dévorés de vermine, elle préféra se contenir et lutter contre la nausée abominable qui l'assailait.

Elle pensa à quelque chose de beau et de doux, qui soit sucré et chaud... Elle avait passé toute sa jeunesse à rêver de ce qu'elle n'avait pas et à oublier la rudesse de ses conditions de vie. Elle était rompue à ce genre d'exercice mental où seul un imaginaire merveilleux peut diluer un peu le sordide du présent et permettre de le supporter. Elle se força à ne respirer que par la bouche pour ne pas sentir les miasmes pestilentiels et finit

par se calmer suffisamment pour entamer à tâtons l'exploration de sa geôle.

A quatre pattes dans les ténèbres, elle fouilla le sol de la main jusqu'à ce qu'elle rencontre un obstacle. Du tissu... Une jupe. Plus haut, un fin gilet : Sanja. Son amie était là, étalée sur la sol comme elle quelques instants plus tôt. Du bout des doigts, elle l'ausculta, cherchant à savoir avec une boule d'angoisse dans l'estomac si elle vivait encore. Le cœur battait, oui ! Mais elle avait froid et du sang avait dû couler sur son visage car ses doigts étaient maintenant imprégnés d'une pâte un peu gluante. Mais où étaient-elles donc ? Quel était cet endroit ?

Candida décida de tout faire pour aider son amie. Elle ne voulait pas qu'elle meure, pas ici, pas comme ça, pas sans se battre, non ! Elle continua de fouiller la pièce dans l'espoir de découvrir n'importe quoi à même de lui servir, une couverture pour maintenir Sanja au chaud, une arme quelconque pour se défendre de ses gardiens quand la cage s'ouvrirait de nouveau, une source de lumière, un peu d'eau... Mais non : rien ! Elle eut soudain envie de pleurer : de mourir là pour que tout cesse. Les joues ruisselantes d'amertume, elle se redressa poussée par la fierté : pour ne plus ramper. Elle reprit sa quête aveugle les bras tendus telle une somnambule et finit par heurter un objet assez lourd. Comme une masse froide à la surface légèrement caoutchouteuse, qui se mit à se balancer en émettant un léger tintement métallique depuis le plafond. Candida se mordit la lèvre inférieure quand les divers éléments d'information que lui communiquaient ses sens diminués se mirent en place. Ici, un bras pendant, une main fine, des doigts... Là, un ventre nu et un rien rebondi, un nombril, une toison pubienne... Elle recula en gémissant d'effroi : un cadavre. Un corps de femme pendu !

Elle fit un nouvel effort pour tenir bon : il le fallait ! Elle soupira en tremblant de dégoût et continua son investigation. Il devait bien y avoir autre chose ici que des murs, un plafond inaccessible, un sol carrelé et la dépouille d'une pauvre femme. L'endroit n'était pas grand et les murs aussi étaient recouverts de carrelage.

- Une chambre froide ! lâcha-t-elle soudain à mi-voix.

Elle se figea à l'écoute de ses propres paroles. Elle avait à peine fait plus que murmurer mais dans le silence absolu les murmures sont des cris. Rien ne vint, et elle finit par reprendre sa progression en longeant cette fois la paroi. Son pied heurta un objet lourd et plein, qui ne fit aucun bruit à son contact. Elle s'accroupit, bien décidée à en savoir plus sur cette nouvelle et étrange découverte.

Et elle hurla, en proie à la peur, à l'horreur, à la folie... De toutes ses forces à s'en déchirer les poumons, elle hurla à s'en cogner la tête sur le carrelage. Elle cracha sa rage et sa panique.

Son désespoir infini perça l'obscurité par delà même les murs de cette abjecte prison à viande ; ce garde-manger pour démons. Elle jeta l'objet au loin comme s'il l'avait brûlé. Elle se sentait atrocement souillée, salie, maudite même ! Entre ses doigts fins et doux, elle avait reconnu la chevelure soyeuse et le doux visage d'un enfant ! L'objet que son pied avait rencontré était la tête orpheline de corps d'un gosse décapité !

Sanja lavait tranquillement la vaisselle, penchée au-dessus de l'évier dans la cuisine de son appartement de Mexico City. Ses parents et sa sœur discutaient dans le salon et avec eux, il y avait aussi les Sandoval : Javier, Catita et le petit Alejandro. Ils étaient tous venus pour fêter l'anniversaire de son petit garçon. Les bruits autour d'elle étaient comme assourdis, feutrés. Mais elle était heureuse de cette aimable réunion.

Soudain, la vaisselle fut terminée et tandis qu'elle marchait dans le couloir menant à sa chambre, elle croisa une ombre qui en revenait. Oui... c'était le commissaire Arrellano-Alvarez : il était le père de son garçon. Elle et Ernesto s'étaient mariés. Ses souvenirs étaient un peu confus mais dans l'euphorie de cette petite fête, c'était bien excusable. Elle avait vécu tant de choses récemment. Elle repensa à cette petite chambre d'hôtel à San Luis Potosí où ils s'étaient connus et son vieux chien Paco vint se frotter contre elle en couinant. Ce bon et brave Paco...

Mais Paco était mort alors que Sanja n'avait que 17 ans ! Comment pouvait-il être ici avec elle ? Comment pouvaient-ils tous être là avec elle ? Et elle-même, comment pouvait-elle se trouver là ? Prise de panique, elle poussa vivement la porte de sa chambre et se précipita vers le berceau qui occupait un angle de la pièce. Dedans, gisait le corps froid et sans vie de son fils. D'horribles petites mouches vertes couraient sur son cadavre et s'insinuaient en lui par la bouche et les narines, pour pondre en lui, pour se repaître de lui, pour la punir elle !

Tout était sa faute : elle ne l'avait pas assez aimé et il était mort ! Sa lâcheté l'avait condamné et elle l'avait perdu comme elle avait perdu tous les siens... Cet enfant, elle ne l'avait pas conçu, pas porté en elle. Elle ne l'avait pas mis au monde et ne l'avait pas nourri de son sein. Elle ne l'avait pas pris dans ses bras et ne lui avait pas transmis son amour et sa chaleur. Ce fils n'était pas le sien ! Il était l'enfant sans amour qui, de nouveau, puisait en elle de quoi assouvir son appétit sans fin de tendresse et de soins.

L'appartement avait disparu, de même que les fantômes de l'anniversaire imaginaire. Des milliers de cauchemars saillants cherchaient à pénétrer en elle pour lui faire mal encore une fois.

Elle était revenue au *Mictlan* ! Une pluie d'écailles de silice lui déchirait les yeux tandis qu'elle se débattait pour ne pas périr étouffée dans les circonvolutions qui l'enserraient, et étaient ici la forme prise par l'essence de l'enfant sans amour : l'âme du fils de Candida qui s'était vu refuser le droit de vivre par son grand-père et dont le corps était l'objet d'une lutte de pouvoir entre deux purs esprits : le soleil de la vie et le mal ténébreux.

Son dos la démangeait et des cloques se formaient sur ce qui lui semblait être son épiderme. L'huile noire et sirupeuse, qui était le résidu de vidange de toutes les existences perdues de cet enfer, s'insinuait en elle par tous les pores de sa propre névrose. Elle souffrait mille maux et bien plus de tourments encore qui n'étaient pas les siens et dont chaque être piégé ici cherchait à se débarrasser en l'affublant aux autres. C'était bien là un réflexe humain que de chercher à se défaire de toutes ses angoisses en les faisant vivre à autrui.

Elle se réveilla en sursaut dans son lit... dans le carré que les officiels du CDC avaient réservé aux volontaires arrivés comme elle de l'*hospital español*. Elle était de retour au camp de quarantaine de *Los Remedios*, à Mexico City. Ses cachets de méthaqualone roulaient sur le drap devant elle et les cris de douleurs du petit Alejandro Sandoval résonnaient à l'infini. Le docteur Osbourne la regardait à travers le masque en plastique de sa combinaison RACAL et semblait lui parler, mais elle ne comprenait pas un mot de ce qu'il essayait de lui dire. En fait, elle n'entendait absolument rien d'autres que les hurlements de l'enfant. Elle tenta de se lever pour aller le voir et tâcher de le soigner : pour tenter de le consoler. Mais ses jambes étaient brisées ; écrasées et broyées par les décombres de ce qui avait dû être son immeuble. Sa sœur et ses parents étaient allongés morts dans les lits près du sien... Elle pensa aux enfants de l'orphelinat qu'elle aimait : pour ne plus culpabiliser.

Elle était à présent dans la chambre 312. Dans le noir ne brillait que la lampe allumée par Baltazar Zazuella au-dessus du lit de Nancy Laney. Elle l'entendait psalmodier son invocation à Nanahuatzin pendant qu'il traçait sur son gros ventre gonflé de vie un symbole de sang. Elle entendit le bruit sourd de la lame pénétrant sa cage thoracique et elle le vit s'écrouler au sol en poussant un douloureux soupir. Elle voulait appeler à l'aide mais aucun son ne sortait de sa bouche et seuls des flots de larmes exprimaient son angoisse. Là où aurait dû se trouver le corps de madame Laney, il y avait celui de Tracy Norris, le médecin du CDC que Javier Sandoval avait massacré avant de s'enfuir. Elle la regardait fixement de son orbite vide, comme pour l'inviter à venir la rejoindre dans la mort.

Au dehors, Sanja entendait le vrombissement des ailes des millions de mouches qui étaient Tezcatlipoca. En cherchant à

voir le soleil dehors, elle s'était retrouvée en un clin d'œil dans la cave qui lui avait servi de refuge plusieurs jours durant à Teocaltiche. La solitude ici pesait plus fort sur elle que nulle part ailleurs. Elle ferma les yeux et fit le vide en elle. Tout ça, ce qu'elle rêvait : tout était provoqué par l'enfant tandis qu'il fouillait dans les méandres de sa vie passée. Dès qu'il touchait à l'un de ses souvenirs, celui-ci remontait illico à la surface et formait ces cauchemars qui se succédaient depuis... depuis un temps qui lui paraissait à la fois infini et éternel mais ne devait pas dépasser la durée de vie de n'importe quel autre rêve. Ici, l'idée même de mesure était vaine. L'enfer était quantique à n'en pas douter et tout y était soumis au principe d'incertitude.

Elle devait agir : elle s'en rendait compte. Durant toute sa vie, elle avait lutté en vain pour sauver ceux qu'elle aimait et aussi ceux qu'elle ne connaissait pas. Elle avait, à travers les autres, cherché sa propre sauvegarde puis sa rédemption. Mais elle avait toujours échoué en définitive : par faiblesse...

Et une onde, d'une longueur incalculable par le biais du système métrique, se propagea dans tout l'enfer où Sanja et son étouffant compagnon prénatal étaient agglutinés. Leur saillie émotionnelle n'était pas passée inaperçue et celui qui, ici-bas, était tout et même bien plus encore, décida d'en finir avec cette obscénité de désirs et de sentiments qu'il ne comprenait pas. Tout un univers de perversion et de haine se mouvait à présent dans leur direction et ce, bien en-dessous des valeurs de Planck.

*“The roof, the roof, the roof is on fire,
We don’t need no water, let the motherfucker burn !
Burn, motherfucker, burn !!!”*

(Coal Chamber – Sway)

Samedi 18 Août 2007.

Des kilomètres de camions semi-remorque et de wagons rouillés destinés au transport du minerai. Voilà en gros à quoi allaient ressembler les souvenirs d’Helen de sa courte visite à Durango. Arrivés peu après la tombée de la nuit, c’était là la seule chose qu’elle avait vue de cette capitale de région avant que Wayne ne stoppe le Hummer devant le poste de contrôle de la caserne de la *policía federal*. Faits d’un curieux mélange de baroque et de moderne fonctionnel, ses longs bâtiments peints en blanc se détachaient devant eux dans la nuit, tandis que dans le ciel, serpentaient à toute vitesse les aurores fantomatiques en une valse orientée plein nord.

- Soy Wayne Mitchell del departamento de policia de El Paso. Deseo hablar con el comandante Spinoza por favor. Es muy importante.

Un appel téléphonique sur un vieil appareil à manivelle, un strict salut au garde-à-vous, une barrière qui s’ouvre pour leur laisser le passage et le tour était joué. Spinoza était un ami de longue date de Wayne, comme le leur avait d’ailleurs confirmé l’accueil particulièrement chaleureux que ce dernier leur avait réservé à peine franchi le seuil de la caserne.

Une belle gueule à la Antonio Banderas ; dans la force de l’âge, leur nouvel hôte avait tout d’un séducteur mais il était bien plus que ça. Une fois revenu de sa surprise de voir ainsi

débarquer Wayne Mitchell dans son fief, et après de rapides présentations, le commandant Spinoza les avait cordialement invité à prendre un verre chez lui afin de savoir en quoi il pouvait bien être utile à son bon ami de la police d'El Paso.

Après une interminable journée de route, à la fois aride et poussiéreuse, Helen et Walter auraient bien préféré partir en quête d'une douche tiède et d'un bon lit douillet mais après tout, en y réfléchissant, quelques tequilas ne pouvaient pas leur faire de mal non plus. Leur voyage depuis Washington avait été encore plus rude que ce à quoi ils s'étaient attendus et un peu de détente s'imposait malgré la fatigue.

Anglophone distingué, Spinoza leur avait fait l'honneur de ses quartiers et c'est dans un pavillon coquet, en compagnie de sa femme et de ses deux fils, qu'ils avaient pris l'apéritif un peu tardivement avant de se voir vivement conviés à un souper à la fortune du pot. *Tortillas*, *quesadillas* et un reste de *pozole* avaient calmé les appétits tandis que Ramon Spinoza, tout en fumant un impressionnant cigare, leur avait donné les dernières nouvelles alarmantes en provenance de Mexico City. Il leur avait confirmé tout ce que la colonne de fuyards leur avait dit le matin même au sujet des volcans et de l'épidémie.

Il les avait ensuite conduits à une baraque habituellement destinée à l'hébergement des résidents provisoires de la caserne, ce qu'ils étaient effectivement ce soir-là. La douche était froide mais par plus de 26°C, et suite à un après-midi où la barre des 38°C avait été franchie, un peu de fraîcheur était providentielle et nul ne s'en était plaint. La chambrée était spartiate mais les lits, eux, étaient moelleux et un rien hypnotiques à cette heure-ci. Robbie, éreinté par le voyage et miné de n'avoir aucune nouvelle de la santé de sa fille Charlotte, s'était excusé auprès de ses amis avant de se laisser aller à la douceur des bras de Morphée.

Helen, malgré le plomb à ses yeux, était restée un moment sur le perron du baraquement, à observer Wayne et Ramon qui discutaient. Elle aurait bien aimé savoir ce qu'ils se disaient : non par méfiance mais pas simple curiosité. Il y avait entre eux cette fraternité qui unit les soldats qui ont combattu côte-à-côte et ont frôlé la mort ensemble : comme un code de l'honneur et du devoir qui n'existait pas dans les grandes administrations, où la politique prenait systématiquement le pas sur les valeurs sacrées. Où donc pouvait bien être le sénateur Chadwick à cette heure-ci ? Sans doute bien à l'abri en attendant que la situation s'améliore, prêt pour pouvoir, en temps et en heure, ressortir ses belles phrases alambiquées qui ne servaient que ses propres intérêts. Les pensées d'Helen s'étaient échappées... Elle avait alors songé à ce qu'elle ferait de sa vie une fois que tout ça serait enfin terminé : à condition que cela se termine un jour...

Elle avait pensé à tous ses gosses martyrs qu'elle avait connus et parfois sauvés, à toutes ses victimes de viol, de meurtres, de sévices ; à toutes les batailles verbales qu'elle avait dû mener pour conserver à son service les moyens d'accomplir ses missions. Elle avait pensé à Randy Laney ; à la jeune femme avec qui il avait couché avant d'être sacrifié ; à ses assassins qui en savaient plus longs sur les dieux et les démons que probablement bien des spécialistes. Et puis son fils Lillian lui manquait. Où était-il à cette heure-ci ? Que faisait-il ? Pensait-il à elle lui aussi, de son côté ? Une bonne odeur d'herbe à pipe lui était alors montée aux narines et elle s'était retournée pour voir arriver dans sa direction et d'un pas nonchalant, un Walter visiblement désireux d'un peu de compagnie.

- Je tuerais pour écouter un album de Barney Willen moi ! Ou alors même un petit Spyro Gyra. Tiens, je crois que même la musique déjantée des Slavelords pourrait me faire plaisir ce soir. C'est fou de voir à quel point nous sommes tributaires de nos gadgets.

L'odeur du tabac délicatement parfumée avait rappelé tout à coup à Helen, et de façon un peu abrupte, qu'elle avait arrêté de fumer. Elle s'était retenue à l'idée d'en griller une petite et s'était dit qu'un air de musique, en effet, lui ferait du bien à elle aussi.

- C'est pas la grande forme, pas vrai ? avait lâché Walter en se plaçant près d'elle.

- Un peu de nostalgie et d'angoisse, oui... Mais ça n'a rien de surprenant je pense. Enfin, c'est gentil de demander...

Il l'avait observé sans un mot, lui laissant l'initiative de se confier si elle en avait éprouvé le besoin. Il l'avait trouvée belle malgré la tension et la fatigue et Helen avait bien vu à son air qu'il aurait bien aimé un peu plus qu'une aimable discussion au clair de lune. Mais plus loin, le conciliabule entre Wayne et Ramon venait de s'achever par une solide poignée de mains et à minuit passé, il était grand temps d'aller dormir. Elle lui offrit son plus beau sourire, lui souhaita bonne nuit d'une voix douce et pleine de sincérité, et gagna sa couche.

* * *

Ce matin, au réveil, une surprise les attendait dans la cour : bien alignées derrière le Hummer, trois Jeep Cherokee de la *federale* se tenaient prêtes au départ. Wayne avait convaincu sans aucune peine le commandant Spinoza de leur fournir une escorte pour les accompagner à Mexico, afin de poursuivre son enquête sur la mort de Randy Laney. Celui-ci avait même décidé de les y accompagner personnellement, par amitié, et un peu plus aussi peut-être. Avec un renfort de douze hommes

armés et entraînés pour officialiser leurs démarches ici même au Mexique, nul doute que leur investigation allait gagner en efficacité et en rapidité.

Un mécanicien avait révisé le Hummer et le plein avait été fait comme si leur véhicule appartenait à la caserne. Même le petit-déjeuner était déjà prêt et tandis qu'elle prenait son thé au lait dans le salon de la famille Spinoza, Helen vit arriver deux véhicules de plus qui la surprirent beaucoup. Il s'agissait d'un autre Hummer et d'un Bronco, modifiés en laboratoire mobile. Tous deux étaient des véhicules militaires et portaient le sigle de l'USAMRIID. Ils se garèrent près du convoi sur le départ et plusieurs militaires, mais aussi trois civils, en descendirent. Ils furent aussitôt accueillis par le commandant qui les invita à le suivre chez lui. En avalant sa dernière gorgée, elle se demanda quelle nouvelle surprise l'attendait encore.

- Madame Dupré, j'aimerais vous présenter ces messieurs qui viennent de nous rejoindre.

Helen se leva après s'être essuyée délicatement les lèvres et s'approcha en souriant.

- Voici le colonel Pendergast et le major Coolidge, tous deux médecins de l'USAMRIID et voici les docteurs Osbourne, Shaun et Lloyd du CDC. Leurs deux équipes sont arrivées de Mexico voici dix jours et se sont installées dans les locaux de la faculté de médecine. Depuis, ils tentent de poursuivre leurs recherches et leurs investigations au sujet de l'épidémie qui frappe tout le pays et je me suis proposé de les y aider dans la mesure de mes moyens. Etant des compatriotes, j'ai cru bon de leur faire parvenir un message, tôt ce matin, les informant de votre présence et de votre désir de gagner la capitale et... les voici.

Helen serra à chacun une cordiale poignée de main tout en se demandant en quoi ces chercheurs de l'armée et du CDC pouvaient être intéressés par la présence de leur petite équipe à Durango. Mais elle n'eut pas longtemps à attendre avant de voir sa curiosité satisfaite par le colonel Pendergast. Celui-ci, un étrange petit bonhomme maigrelet, avait un regard vif et brillant. Sous son aspect à la fois chétif et fatigué, il dissimulait une intelligence aigüe qu'elle perçut aussitôt.

- Tout d'abord excusez-nous de venir vous envahir ainsi en plein petit-déjeuner mais la situation présente est quelque peu difficile, aussi j'espère que vous ne nous en tiendrez pas trop rigueur.

Helen ne put s'empêcher de rire devant le ton exagérément courtois employé par le colonel.

- Non, ne vous en faites surtout pas pour ça. Comme vous le voyez, j'avais d'ailleurs terminé.

Chacun dans la pièce esquissa un sourire.

- Parfait... alors venons en au fait : nous attendons depuis plus de quinze jours l'arrivée d'un ou d'une représentante de la maison blanche afin de pouvoir envisager concrètement avec le gouvernement mexicain, la marche à suivre en vue d'éradiquer la progression du carcinovirus. Il avait été convenu que nous nous retrouvions au camp de quarantaine de *Los Remedios*, mais nous avons été obligés de fermer et d'abandonner celui-ci, ainsi que la ville elle-même, en raison des derniers événements. Le commandant Spinoza précisait dans le message qu'il nous a fait remettre ce matin, que vous étiez du FBI et qu'il y avait aussi avec vous le docteur Robert Mc Sisley qui travaille pour le secrétaire d'état à...

Robbie, qui venait précisément d'entrer dans la pièce en compagnie de Walter afin de s'enquérir des nouveaux arrivants, écarquilla les yeux de stupeur à cette annonce et tonna illico dans le dos du militaire :

- Certainement pas !!!

Tout le monde se retourna pour voir qui venait ainsi de se mettre en colère et Robbie, gêné, baissa d'un ton.

- Je veux dire que non, en aucun cas je ne travaille pour cet imbécile de Norman Jones, ça non !

Le colonel Pendergast, quoique surpris ne cilla pas devant l'imposante carrure du physicien et lui tendit la main en signe de bienvenue.

- Docteur Mc Sisley... Je suis très honoré de faire votre connaissance et... je vous prie de m'excuser pour cette terrible méprise, ironisa-t-il.

Les deux hommes se serrèrent la main et Helen crut bon de détendre l'atmosphère en plaisantant sur Robbie.

- Veuillez excuser le docteur Mc Sisley, colonel mais il est réputé pour son indélicatesse à l'égard d'une certaine catégorie de fonctionnaires... comme l'armée ou... le FBI.

Robbie pouffa de rire et les dents du colonel Pendergast se dévoilèrent en un large sourire.

- Helen a raison, c'est très vrai ! admit-il de bonne grâce.

- Hélas colonel, nous ne sommes pas vos émissaires, j'en ai bien peur. Nous sommes ici pour tout autre chose, termina Helen.

Le colonel saisit le mug de café fumant que lui tendait au même instant madame Spinoza et se retourna une nouvelle fois vers elle.

- Et puis-je, en ce cas, vous demander pour quelle raison précise ?

Helen, qui ne s'attendait pas de sa part à une réplique à brûle-pourpoint, marqua un temps d'arrêt avant de répondre. Lui donner trop de détails serait potentiellement risqué pour la suite de leur escapade et ne rien dire serait encore pire.

- Je poursuis une enquête pour le bureau et je dois, pour la mener à bien, me rendre rapidement à Mexico.

Son hésitation et son manque d'assurance étaient palpables et le colonel Pendergast n'était pas homme à se laisser mener aussi aisément par le bout du nez. Il fronça les sourcils, qu'il avait blancs et légèrement broussailleux, et la toisa du regard.

- Quelle conscience professionnelle ! La Terre est plongée dans l'obscurité à cause d'un phénomène solaire ; le Mexique est ravagé par une épidémie qui doit sérieusement commencer à déborder sur le reste du globe ; les Etats-Unis sont en état de veille post-apocalyptique et vous, vous poursuivez une enquête criminelle au mépris des dangers, alors que chacun n'est plus préoccupé que par sa propre survie ?

Helen s'attendait un peu à se genre de réplique cinglante mais espérait que le colonel serait trop absorbé par ses propres problèmes pour s'occuper de ses petites affaires à elle.

- Et je suppose que ces messieurs ont décidé de profiter de la voiture pour venir faire un peu de tourisme... poursuivit-il d'un air moqueur en regardant Robbie et Walter. Allons ! Dites moi que vous bossez pour la CIA si vous voulez, que vous trimalez trois douzaines de têtes nucléaires dans votre voiture si ça vous chante, mais pas que vous êtes sur les traces d'un dangereux voleur de poules international ! J'ai passé l'âge !

Helen, qui en avait réellement assez de devoir sans cesse mentir sur le but de leur présence au Mexique par peur d'être prise pour une folle, décida de jouer carte sur table. Le temps n'était plus aux courbettes depuis déjà longtemps, et ça n'avait pas trop mal réussi avec Wayne Mitchell, alors...

- Navrée de vous décevoir, colonel mais ce que je viens de vous dire est l'exacte vérité. Je mène l'enquête sur l'assassinat du chanteur de rock Randy Laney. Par contre, je reconnais que s'il s'agissait d'une classique enquête fédérale, je ne serais, et « nous » ne serions pas là à risquer notre peau.

- Et qu'y a-t-il de plus dans ce cas, qui vaille la peine de monter au front ?

Helen chercha ses mots un instant.

- Le docteur Mc Sisley, le docteur Zimmerman, ainsi que moi-même pensons que les auteurs de ce meurtre pourraient aussi fort bien être à l'origine de tout ce qui arrive à présent : qu'il s'agisse tant de l'épidémie que de la tempête solaire, et de leurs conséquences plus ou moins directes.

Le regard du colonel la mit mal à l'aise, comme à chaque fois qu'elle devait fournir un semblant d'explication rationnelle à cette histoire sans queue ni tête.

- Et à quoi pensez-vous que tout cela soit dû ? demanda le docteur Osbourne qui se décida à prendre la parole au colonel.

Et Robbie de répondre :

- Eh bien, nous sommes convaincus que les assassins de ce garçon sont probablement des « sorciers » dont les traditions religieuses remontent aux aztèques. Par des moyens dont nous ignorons encore à peu près tout, ils sont parvenus à s'emparer, mais surtout à contrôler un esprit très ancien, peut-être une force primordiale de notre univers, que les aztèques nommaient Nanahuatzin. J'ai pour ma part l'intime conviction depuis peu, que ces gens savent manipuler à leurs fins une composante totalement négligée de notre univers. Tous les physiciens vous expliqueront que celui-ci est entièrement et exclusivement composé d'énergie et de matière, mais je pense que nous avons toujours négligé un facteur clé qui fait le lien entre les deux. Ce facteur : c'est la conscience ! Les meurtriers que nous traquons savent, de toute évidence, manipuler cette conscience pour en tirer les effets dévastateurs que nous ne pouvons que constater, à défaut de pouvoir les expliquer de façon scientifique.

Le silence retomba dans le salon des Spinoza. Chacun en était à faire le point, tant sur ce qui venait d'être dit, que sur ce qui se passait sur Terre depuis maintenant un mois.

- Je crois que j'aurais encore préféré les trois douzaines de têtes nucléaires, plaisanta Pendergast.

Le docteur Osbourne ne tint pas compte de la boutade et reprit.

- Je ne suis pas à proprement parler un fervent admirateur du paranormal mais j'admets que tout ce qui arrive est parvenu à ébranler ma foi de scientifique. Qu'un nouveau virus émerge et fasse des ravages chez l'homme n'a finalement rien de bien surprenant : ce n'est pas le premier. Mais que tout se combine pour faciliter sa progression me choque infiniment plus. J'ai vu en quoi sont « changés » ceux qui survivent au carcinovirus. J'ai perdu une amie, qui était aussi une éminente collègue, à cause de l'un d'entre-eux et j'ai bien failli mourir moi aussi. Je n'arrive pas à croire que tout cela soit simplement naturel. Et bien que je ne connaisse presque rien aux phénomènes solaires, contrairement à vous, ce qui se passe tombe à pic pour ce virus. Nous ne pouvons ni soigner convenablement les malades qui en sont atteints, ni effectuer les recherches indispensables en vue d'un vaccin ou même d'un traitement efficace, que nous ne pourrions pas produire puisque l'industrie est paralysée. Nous n'avons plus non plus moyen de communiquer afin de prévenir les populations, ou partager le fruit de nos travaux. Mais je suis sûr d'une chose : en tenant compte de sa létalité et de sa facilité de propagation, le carcinovirus aura effacé l'humanité d'ici à la fin de cette année, à moins que nous parvenions à l'éradiquer d'une façon ou d'une autre d'ici là !

Le froid jeté par une telle déclaration amena un silence pesant. Helen sentit les larmes lui monter aux yeux et se mordit

la joue pour ne pas craquer. Robbie semblait dans le même état et les Spinoza, pourtant mats de peau, arboraient des faciès de linceuls.

- Bon... en tout cas une chose est sûre : vous n'irez pas à Mexico, conclut le colonel. Les abords de la capitale doivent ressembler à un champ de bataille à cette heure, entre les gens qui fuient et les combats contre les... « survivants » du virus. Ceux-là s'en prennent à tout ce qui bouge et sont bougrement costauds et endurants. C'est la raison pour laquelle nous avons été dans l'obligation de fuir de *Los Remedios* et de brûler le matériel. En plus, la ville est recouverte d'au moins 30 bons centimètres de cendre fine. Mener votre enquête dans de telles conditions serait une pure imbécillité, sans vouloir vous vexer. Ca risque de ne pas vous plaire mais étant le plus haut gradé ici, je décide de vous réquisitionner : vous, votre véhicule et votre équipement.

- Quoi ? hurla Helen qui n'était pas décidée à se laisser marcher sur les pieds dans un moment aussi crucial. Mais le docteur Osbourne ne lui laissa pas le temps de répliquer.

- Madame Dupré ! Nous menons une enquête sur l'origine géographique du carcinovirus depuis notre arrivée au Mexique. Et cette enquête nous a mené ici après recoupement de toutes les informations que nous avons pu collecter. Tous les premiers porteurs que nous avons identifié à Mexico avaient séjourné peu de temps auparavant dans cette même région pour diverses raisons familiales ou professionnelles. Et nous avons appris il y a deux jours que « quelque chose » avait tué en l'espace d'une nuit tous les habitants de trois villes : Jalostotitlán, Teocaltiche et Nochistlán. Un virus ne peut pas faire près de 100.000 morts en une seule nuit en tuant la totalité d'une population. C'est totalement inconcevable. Il y a là-bas quelque chose d'autre et il nous faut absolument découvrir quoi !

Helen, décontenancée, regarda le docteur Osbourne puis porta les yeux sur Walter à la recherche d'un soutien. Mais il semblait plutôt vouloir lui dire : « nous faisons peut-être fausse route ! »

- Qu'avez-vous décidé de faire alors ? lâcha-t-elle au bout d'un moment, tant pour le docteur Osbourne que le colonel Pendergast.

- Nous nous apprêtons à nous rendre dans la région en question pour y mener une enquête lorsque nous avons reçu le message du commandant Spinoza. La suite, vous la connaissez. Nous espérons l'arrivée d'un représentant de Washington D.C et aussi d'une troupe de commandos spécialisés dans ce genre d'intervention « radicale ».

- Je comprends mieux l'allusion du colonel à propos des têtes nucléaires, railla Robbie. A défaut de comprendre ce qui se passe, l'intelligence militaire préfère vaporiser le problème.

Le colonel Pendergast fit face à son détracteur et lui riva son clou de belle manière.

- Contrairement à ce que vous avez l'air de croire, j'ai fait serment de sauver des vies et non d'en détruire. Mais malgré mon désir de soigner plutôt que de guerroyer, je doute que vos proches, femme, enfants et amis, apprécieraient qu'on laisse un virus les mener à la tombe sans bouger le petit doigt... même si c'est pour presser sur le bouton ! Le gouvernement mexicain lui-même a demandé que nous intervenions dans ce sens. Nous n'en sommes plus depuis longtemps à polémiquer sur les bons et les mauvais aspects du nucléaire. Il s'agit bien d'éviter que toute l'humanité ne disparaisse en l'espace de quelques mois !

Robbie se rembrunit en se rendant compte qu'en effet, son activisme anti-nucléaire était assez inapproprié à la situation. Un autre ange passa dans la salon puis le colonel se décida à conclure la discussion.

- Bien... Puisque tout est prêt je propose que nous partions d'ici une vingtaine de minutes pour Teocaltiche, conclut-il. A partir de cet instant, je prend officiellement le commandement de cette opération, et je compte bien la mener à son terme !

* * *

Javier sentait un ombre prendre part sur son esprit. Il savait qu'il devait tuer les deux femmes qu'ils avaient capturé mais il s'y refusait encore. Pas comme ça ! Il devait y avoir une raison. Il était allé les voir dans leur chambre froide. L'infirmière de Mexico était toujours évanouie ; dans le coma probablement, et sa compagne, qui avait fini de hurler, était elle aussi endormie. Sa volonté faiblissait. Celui qui lui avait donné cette seconde chance de vivre, qui lui permettait de revivre, de vivre à jamais sans se soucier de la mort ou de la décrépitude, celui-là était en train de vampiriser son esprit.

Il avait erré, encore et encore, cherchant partout à Ojo del Sól ce qu'il ne trouverait plus jamais nulle part. Ses guerriers tentaient de comprendre ses désirs, d'interpréter ses signes et de lui donner satisfaction, mais il n'y avait plus rien : ni désirs, ni signes, ni émotions, ni soulagement... Il comprenait enfin que ce qui lui avait été donné ne l'avait été qu'en l'échange de sa personnalité. L'être noir faisait renaître les hommes qu'il choisissait en *tzitzimas*, mais il leur volait ensuite leur âme à tout jamais. Il plantait un drain au plus profond d'eux avant de les relâcher parmi les humains pour accomplir sa volonté et il les vidait ensuite de tous leurs souvenirs, de toute leur essence,

à la manière d'une abjecte araignée qui aspire tranquillement le cocktail d'organes liquéfiés de l'insecte piégé dans sa toile.

Il avait tenté de fuir, de se débattre. Il avait cherché refuge dans l'ivresse en mélangeant le sang frais des prisonniers aux alcools du restaurant. Il était parfois pris d'hystérie, détruisant tout ce qu'il pouvait autour de lui, luttant pour retarder ce qu'il savait déjà être inéluctable : il tendait au néant...

Il rêvait d'un lac de bile acide où flottaient mollement les corps de ceux et celles qu'il avait tué ; de ruisseaux d'un sang épais dévalant les avenues, obstruant les égouts. Il songeait au pouvoir à demi-conscient, couché près de la pompe à essence sur le parvis du restaurant, une main sur son pénis, occupé à se masturber frénétiquement. Non qu'il ait encore éprouvé en lui un quelconque désir sexuel ou amoureux, mais parce que son métabolisme détraqué par le carcinovirus, donnait parfois à son cerveau fiévreux des ordres aberrants qu'il exécutait telle une marionnette aux fils emmêlés. Il grinçait des dents à force de serrer les mâchoires : il devait tenir bon, ne pas céder à cette atroce pression qui broyait son moi. La peau un peu plus fine du prépuce avait cédé sous l'action mécanique de ses doigts, et c'était le sceptre ensanglanté d'un roi en pleine déconfiture qu'il serrait quand les premières rafales de coups de feu retentirent.

Il était le *Tlaccatecuhli* : celui qui dirige les hommes. Il ne pouvait pas ne plus rien être, même pour le bon plaisir d'un dieu. Il donna un violent coup de tête en arrière et son crâne boursoufflé de carcinomes heurta la tôle de la pompe. Fou de rage, il se redressa en tremblant, la verge ruisselante, trébucha, se retint au mur et courut finalement vers la sortie nord du village pour voir ce qui arrivait.

Le rail, l'autoroute, le soleil... Ses trois guerriers jaguars toujours en embuscade étaient aux prises avec un convoi. Mais cette fois, ils avaient partie perdue. Six véhicules tous terrains de la *federale* et de l'armée américaine : plus d'une vingtaine de personnes armées en face d'eux. Deux étaient déjà à terre, le corps criblé de 5.56, et le troisième, blessé et réfugié derrière la dépanneuse Dodge, essayait un feu de couverture nourri tandis que des hommes de la *policía* le contournaient pour le prendre à revers et l'abattre sans aucune peine.

Ses guerriers immortels n'étaient pas invincibles et lui non plus ! Son rêve de gloire éternelle, qui s'effiloçait déjà sous les griffes d'un dieu tyrannique et possessif, venait de voler en éclats. C'était la fin, et cette seconde mort qui fondait à présent sur lui allait être la bonne.

« Tue les deux femmes ! »

Il hurla de rage :

- NOOOOOON !!!

Il se mit à courir vers le restaurant.

« Tue les deux femmes !!! »
« Tue les deux femmes !!! »
« Tue les deux femmes !!! »
- NOOOOOOOOOON !!! NOOON !!!

Sa voix rauque et déformée résonnait comme le cri d'un oiseau de mer mortellement blessé entre les murs brûlants de ce village fantôme.

« Tue les deux femmes !!! »
« Tue-les !!! »

Derrière lui, comme le bouquet finale d'un feu d'artifice, résonnèrent deux rafales sèches suivies de la détonation plus grasse d'un fusil à pompe... A présent, il était seul !

Helen n'en croyait pas ses yeux. Elle se souvenait bien du malade aux yeux fous de Knoxville qui s'était dressé dans son lit durant leur visite en compagnie du chef Alden, mais en voir trois s'en prendre à leur convoi...

Ils semblaient se moquer de leur infériorité numérique. On aurait dit qu'ils agissaient de façon instinctive, même animale. Ils les avaient attaqué parce que leurs véhicules étaient entrés sur leur territoire et, comme l'auraient fait des fourmis ou des guêpes, ils avaient engagé le combat pourtant perdu d'avance. Le pire avait sans doute été de contempler ensuite leur aspect physique. Leurs corps donnaient l'impression d'avoir été brûlés intégralement. Boursoufflés, cloqués, gercés : ils grouillaient de larves de mouches blanchâtres. Les visages étaient si déformés que les identifier aurait été une tâche fort délicate, sauf peut-être pour un proche. Helen, malgré ce que son métier lui avait parfois fait voir, en avait eu la nausée et plusieurs des hommes du commandant Spinoza, ainsi que Robbie, avaient été vomir discrètement un peu plus loin.

- Voilà précisément contre quoi nous nous battons, crut bon de commenter le colonel Pendergast. D'ici peu de temps, nous risquons tous de ressembler à ceux-là. Un conseil : ne touchez à aucun d'entre-eux et pas davantage aux autres corps.

Helen n'eut pas le cœur de répondre. Elle se contenta de hocher la tête en direction de Walter qui semblait s'inquiéter pour elle. Ils poursuivirent tandis qu'elle sentait monter en elle la colère : cette même colère sourde et noire qu'elle avait déjà ressentie quelques fois face à des parents tortionnaires ou à des violeurs d'enfants : une colère qui ne souffrait pas de pardon !

La troupe progressait maintenant avec prudence, lentement, inspectant chaque recoin dans la rue, chaque maison bordant l'autoroute à la recherche d'autres ... d'autres monstres comme ceux-là, puisqu'il fallait bien leur donner un nom. La plupart

des demeures avaient été pillées et incendiées, et par endroits, des cadavres en état avancé de décomposition attendaient que quelqu'un daigne leur offrir une sépulture décente. Toute la ville était morte. Wayne, Walter et Robbie étaient aussi atterrés qu'elle et les policiers mexicains se signaient sans cesse. Mais Dieu avait quitté la place depuis longtemps...

Arrivés à hauteur de l'hacienda San Ygnacio, ils virent au sol de nombreuses traces brunâtres : du sang séché. De toute évidence, le relais routier miteux avait été reconverti en grand quartier général par les « zombies mutants pustuleux » comme les aurait probablement appelé Ed Wood dans les années 50. Sur un signe de tête de leur commandant, les douze policiers mexicains se déployèrent pour encercler le bâtiment. Wayne et Helen se préparèrent à entrer par devant, appuyés par le major Coolidge, le colonel Pendergast et Spinoza lui-même.

Sitôt qu'ils furent entrés dans la salle de restaurant du rez-de-chaussée, une partie des vitres du premier étage volèrent en éclats, soufflées par une déflagration silencieuse. Une très forte odeur d'essence flottait dans l'air et il ne leur fut pas difficile de comprendre ce qui se passait. Presque immédiatement, une immense langue de flammes jaillit, dévalant l'escalier menant au premier aussi vivement que si un dragon venait de la cracher.

- Sortez tous !!! hurla Wayne en se précipitant vers la porte.

Au fur et à mesure de sa cavalcade, le feu formait une magnifique mer de vagues rougeoyantes qui couraient le long des murs et sur le sol en mosaïque de petits carreaux de faïence. Il aspirait les vapeurs d'essence et se gavait d'oxygène, comme un prisonnier libéré tout heureux de pouvoir enfin faire ce dont il rêvait. Il explosa d'une joie sauvage en rencontrant la lourde bombonne de gaz de la cuisine.

La dépression causée par la consommation d'oxygène fit implorer les vitres avant que l'énergie du souffle ne recrache tout vers l'extérieur de l'hacienda. Helen, protégée par Wayne qui l'avait prise contre lui en sortant, s'en tira avec une simple égratignure au bras et une belle frayeur. En revanche, le major Coolidge fut moins chanceux et tandis que l'explosion le jetait hors du restaurant, il reçut une volée de verre brisé en pleine figure. Le visage en sang, il se releva, pourtant groggy et ne put que hurler de douleur tandis que Lana Shaun et Mark Lloyd se précipitaient pour lui venir en aide. Spinoza et Pendergast, tous deux projetés violemment contre les pompes à essence eurent le souffle coupé un bon moment et restèrent là, K.O debout, le temps de s'en remettre. Wayne, lui, avait senti la chaleur lui mordre la nuque, et un débris plus gros que les autres l'avait percuté si rudement qu'il crut un moment que sa colonne vertébrale était touchée. L'explosion avait éteint l'incendie au rez-de-chaussée et à présent, seul l'étage flambait encore.

C'est alors qu'un cri se fit entendre du côté de la cuisine. Un cri de femme qui appelait au secours, un cri de panique bien compréhensible au vu des circonstances actuelles. Helen comprit instinctivement qu'il fallait agir vite car le feu n'allait pas tarder à redescendre pour terminer ce qu'il avait commencé. Après s'être assurée que Wayne allait suffisamment bien pour s'occuper de lui tout seul, elle rentra de nouveau et sans l'ombre d'une hésitation dans l'hacienda, avant de chercher à localiser l'origine du cri parmi la poussière, les débris et la fumée âcre qui lui donnait envie de tousser.

- Où êtes-vous ? hurla-t-elle avant de s'étrangler, la gorge sèche et irritée.

Pour toute réponse, elle entendit le martèlement d'un objet métallique contre ce qui devait être une porte plutôt lourde et épaisse, compte tenu du son mat qui lui parvenait. Arrivée dans la cuisine, elle découvrit tout de suite de quoi il s'agissait : la chambre froide. Celle qui avait crié devait s'y trouver enfermée et sans l'aide d'Helen, elle allait y périr à coup sûr. Malgré le chaos causé par l'explosion de la bombonne de gaz, elle arriva à dégager la lourde porte étanche et à l'ouvrir. Le bâtiment, très affaibli, craquait de partout sous l'effet de la chaleur dégagée par l'incendie et menaçait de s'effondrer. La pièce était noire et une odeur infecte monta à ses narines, lui soulevant le cœur. Dans l'encadrement se dressait une très jolie jeune femme à la peau cuivrée et aux longs cheveux noirs. A la main, elle tenait un long tube en métal, un tuyau qu'elle avait dû démonter dans l'espoir de s'en faire une arme ou un outil. Sa grande beauté était défigurée par un évident épuisement, tant physique que moral. Elle mit un moment à réaliser qu'elle était libre, clignant des yeux le temps de se réhabituer à la lumière : de sortir de son cauchemar.

- *Me llama Helen Dupré.* Je suis là pour vous aider, tenta-t-elle de lui faire comprendre comme elle le put à l'aide des quatre mots d'espagnol dont elle se souvenait.

- *¡ Cuidado !* fut la seule réponse qu'elle reçut et Helen crut même qu'elle allait lever sa matraque improvisée contre elle, mais non. Et elle comprit, aux yeux écarquillés de la jeune femme, que le danger venait de derrière elle. Elle eut moins d'une seconde pour réagir et se félicita du rude entraînement qu'elle avait reçu à Quantico, comme tous les autres agents du FBI. Elle perçut un mouvement dans son dos et, sans même y réfléchir, esquiva le coup qui lui était destiné. L'une de ces horreurs était encore en vie et, tout à sa tâche de secourir la jeune femme captive, Helen ne l'avait pas vu qui s'approchait d'elle en catimini. Se retournant à demi, elle lui saisit le bras et tenta de le faire basculer par-dessus son épaule d'une prise basique de judo. Le contact de ses doigts sur la peau... non : la

carapace de tumeurs de son monstrueux agresseur la fit frémir. Ce qu'elle sentait là n'avait rien d'humain. Elle vit une larve qui se tordait sur elle-même dans une crevasse près du poignet, et une fragrance ignoble de chairs brûlées l'enroba soudain. D'une rotation du bassin qu'elle accompagna d'une très vive impulsion, elle le projeta malgré son poids contre l'évier en inox qui trônait près de la porte de la chambre froide. Elle vit briller un instant la lame du couteau de cuisine qu'il s'apprêtait à lui planter dans le dos, puis vint la cacophonie d'un corps qui s'écrase sans grâce dans une pile d'ustensiles de cuisine. Elle regarda son assaillant se débattre fou de rage, et saisit son M16 qu'elle avait posé là, contre le mur, avant de commencer à débayer l'accès à la porte. Elle l'arma et le leva en direction de l'autre qui se démenait pour se remettre debout et repartir à l'attaque. Mais à bien y regarder, il se comportait maintenant plutôt comme un homme frappé par une crise d'épilepsie que comme un dangereux maniaque. Il se tordait convulsivement parmi les couvercles et les casseroles qu'il envoyait valser au loin en agitant les deux bras comme un damné. Se pouvait-il qu'elle l'ait suffisamment blessé pour en arriver à un tel résultat ?

- *!!! Noooooo !!!* beugla-t-il en se recroquevillant.

Helen n'osait rien faire. Il ne la menaçait plus et semblait souffrir atrocement. Quelque chose n'allait pas dans cette scène et elle le sentait bien. La jeune femme qu'elle venait de libérer était sortie et regardait également la scène avec de grands yeux noirs inquiets.

- *¡ Mátelo, ahora !* cria-t-elle de façon presque hystérique à l'attention d'Helen. Mais celle-ci ne comprit pas tout de suite ce qu'elle voulait dire. Candida, totalement paniquée à l'idée de ce que le *tzitzima* allait leur faire une fois remis sur pieds, tenta alors de lui arracher son fusil des mains pour terminer elle-même la besogne en l'abattant. Mais Helen refusa et c'est avec l'énergie du désespoir qu'elles tentèrent, l'une de garder et l'autre d'arracher, l'arme qu'elles tenaient. Elles avaient peur toutes les deux mais comme à son habitude, la directrice du NCAVC voulait comprendre avant d'agir, tandis que la jeune femme, elle, se voulait plus expéditive depuis quelques temps. Et en l'occurrence, la logique lui donnait raison car la réflexion n'était pas très indiquée face à un danger aussi réel.

Leur assaillant se redressa, menaçant, grimaçant de rage au moins autant que de peur. Son esprit se mourrait par la volonté implacable de Tezcatlipoca qui usait maintenant sur lui de sa toute puissance tel un laminoir à conscience. Une huile noire et froide envahissait chacun de ses neurones un à un, l'emplissant jusqu'aux tréfonds d'un désir destructeur, macabre, violent. Il n'était plus qu'une part du mal ancien : un fragment dans un

tout et non cet individu à part entière qu'il avait toujours été et voulait rester.

- ¡ Soy el Tlacatecuhtli, he sido elegido ! ¡ No quiero ser aniquilado ! ¡¡¡ NO !!!

Il luttait de toutes ses forces pour résister à l'impérieux assaut du dieu noir. Il tremblait de tous ses membres, comme une feuille morte ballottée par le vent. Quelque part en lui, il y avait encore un peu de cet homme qu'il avait été avant que le virus ne fasse de lui un être immortel et amoral : un mauvais mari mais un bon père et un travailleur honnête. Et cet homme là se battait pour préserver son ultime droit : pour sauver son âme !

La rafale claqua sèchement dans le dos des deux femmes. Walter, qui venait d'arriver dans la cuisine poussé par un élan d'héroïsme amoureux à l'égard d'Helen qu'il avait vu retourner dans l'hacienda en feu, ne se posa lui aucune question lorsqu'il découvrit la scène. Il épaula, visa, et pressa la détente pour ensuite laisser son fusil faire le travail. Neuf balles quittèrent le canon et sept d'entre elles perforèrent le torse et l'abdomen du *tzitzima* qui menaçait les deux femmes en brillant comme un forcené. Mortellement blessé, il recula sous le choc et heurta de nouveau l'évier en laissant tomber son couteau. Il regarda Walter un bref instant puis leva les yeux sur Helen et Candida. Le silence se fit dans la cuisine, simplement parasité par les craquements sinistres dû à l'incendie au premier. On pouvait lire en lui, à cet instant précis, toute la peur que ressent celui qui se sait privé de tout refuge ; qui sait que son âme n'aura pas droit au repos mais au contraire, errera à tout jamais confinée dans un enfer où les cauchemars se répètent encore et toujours, sans fin, sans répit, sans échappatoire.

Javier Sandoval s'effondra sans un mot dans une pile de couvercles en inox et de casseroles cabossées. Il mourut là sans une pensée pour sa femme ou son fils décédés : trop préoccupé sur l'instant par sa propre damnation. Sa tête dodelina dans un dernier effort et s'affaissa lentement jusqu'à toucher le sol où il resta les yeux grands ouverts. Lui qui avait rêvé de gloire et de prestige, lui qui avait été un impitoyable prédateur des hommes depuis sa métamorphose : il mourait là comme un chien qu'on ne peut plus soigner et qu'on juge préférable d'euthanasier. A l'étage, celle qui devait devenir la reine d'une nouvelle race à la fois plus forte et mieux structurée, Marianita, la petite putain qu'il n'avait pas jugé bon de tuer sur le champ : celle-là ne se réveillerait pas de son coma. Dévorée par les flammes ardentes qui ravageaient la partie haute de l'insalubre motel, elle resta confinée au *Mictlan* : l'enfer aztèque où son sauveur d'hier la rejoignait à présent.

- Nom de Dieu, sortez de là tout de suite ! hurla Walter. Tout va s'effondrer d'une seconde à l'autre !

Mais au lieu de l'écouter, Candida lâcha prise sur le fusil d'Helen et retourna dans la chambre froide.

- ¡ *Ayúde me* ! cria-t-elle depuis l'intérieur celle-ci.

Helen, comprenant qu'il y avait une autre personne dans la pièce, passa son fusil à l'épaule et vint la rejoindre. Là, malgré l'obscurité profonde qui y régnait, ce qu'elle vit accroché par la nuque et empilé pêle-mêle dans un coin la marqua à tout jamais d'une vision d'épouvante absolue. Elle aida Candida à tirer le corps d'une autre femme à l'extérieur de la chambre, bientôt aidée par un Walter qui suait à grosses gouttes, plus habitué au confort de son luxueux cabinet de consultation pour stars de Los Angeles, qu'à ce genre de situations explosives. Malgré le volumineux hématome qui ornait son front et une partie de son nez, Helen reconnut immédiatement Sanja Vidale : l'infirmière de Mexico qui l'avait contacté au sujet de l'incident survenu à la mère de Randy Laney durant sa lune de miel en septembre 1985. Mais que faisait-elle là ? Et que lui était-il donc arrivé ?

Tous quatre sortirent prestement du bâtiment en feu. Les hommes du commandant Spinoza avaient récupéré tous les extincteurs qu'ils avaient pu trouver afin de tenter de maîtriser l'incendie et tout le monde luttait pour étouffer les flammes. Si celles-ci parvenaient à gagner les pompes à essence situées devant l'hacienda San Ygnacio, ces dernières exploseraient et risqueraient fort de mettre le feu à tout le village d'Ojo del Sol. Et de ça, personne ici n'en avait envie pour l'heure.

Ce n'est que vers 16h00 que Wayne vint annoncer à Helen et à l'équipe soignante du CDC, que le feu était éteint. Une large colonne de fumée noire s'échappait encore de la bâtisse qui avait fini par s'effondrer en partie mais les pompes, elles, étaient préservées.

Sanja était dans le coma. Allongée sur un brancard et en dépit des soins d'urgence qu'on lui avait prodigué, ainsi que de la perfusion qui gouttait à son bras, elle ne s'était pas encore réveillée. Si le choc émotionnel de retrouver l'infirmière en chef de l'*hospital español* en une si mauvaise position avait été rude pour Helen, il l'avait été bien plus encore pour ses anciens collègues qu'étaient Nathan Osbourne, Lana Shaun et Mark Lloyd. Elle leur avait laissé, en quittant Mexico pour se lancer dans sa quête personnelle, l'agréable souvenir d'une infirmière exemplaire et profondément humaine mais rongée de soucis et de doutes sur elle-même. Elle avait sidéré le docteur Osbourne en lui fournissant comme cadeau d'adieu un simple bocal dans lequel elle avait capturé à son attention plusieurs spécimens de *lucilia sericata* : une petite mouche commune d'un beau vert

métallique, qu'elle lui avait désigné dans une lettre comme étant le vecteur primaire de propagation de toute l'épidémie du carcinovirus. Et après étude, cela s'était révélé parfaitement exact ! Aussi, la voir étendue là, inerte et blessée, leur causait à tous un émoi profond et sincère : elle ne méritait certes pas son sort actuel !

Avec l'aide de Wayne et du commandant Spinoza, la jeune femme qu'Helen avait libéré leur avait raconté, et avec force détails, une histoire proprement incroyable. Pourtant, aussi farfelue que soit celle-ci, elle était la clef qui manquait à Helen, Robbie et Walter pour achever leur enquête. Ils n'avaient plus besoin de se rendre à Mexico car la jeune femme qui se tenait devant eux à présent était celle-là même qui avait couché avec Randy Laney juste avant son sacrifice. Elle avait porté son fils et s'appelait Candida Guzmán-Toltecatl. Elle expliqua avec précisions comment et pourquoi son père, l'un des plus illustres *mara'akame* de tout le Mexique, avait, depuis plus de vingt ans, préparé avec minutie et malice le retour à la vie d'un esprit qui remontait à l'origine des temps : Tezcatlipoca ! Comment il l'avait sauvé de la fièvre du tabac et acheté ensuite à ses vrais parents. Comment il avait suivi la trace du nouveau *nahua* de Nanahuatzin, le jeune Randy Laney, grâce à ses contacts avec certains leaders du barrio azteca, le gang des trafiquants de drogue. Comment il avait assisté avec angoisse aux tentatives de ses opposants de mettre un terme rituel à la vie du jeune Randy pour sauver à temps le 5^e soleil du monde avant qu'il ne s'éteigne. Et comment, avec l'échec d'Emiliano Diaz-Clare, il avait su que rien ne l'empêcherait plus de parvenir à ses fins.

Elle leur raconta la nuit du meurtre chez Randy. Elle leur raconta l'arrivée prématurée de son fils, porteur des deux âmes conjuguées de Nanahuatzin et Tezcatlipoca enfin ressuscité. Elle se montra généreuse de détails quant au retour à la vie des premiers *tzitzimas* : de simples fermiers et ouvriers contaminés par les mouches aux abords de l'hacienda de son ignoble père à Teocaltiche. Comment ils entreprirent de construire non loin de là sur le domaine, une pyramide destinée à abreuver de sang et de vie l'esprit du seigneur aux miroirs fumants, pour le rendre toujours plus fort et asseoir ainsi sa domination sur le 6^e soleil !

La suite était connue. La maladie s'était déclarée à Mexico City où les autorités avaient rapidement été débordées. Puis par la force, le dieu noir avait imposé sa volonté à l'esprit du soleil et provoqué des bouleversements au sein de l'astre qui allaient mettre à genoux les civilisations modernes et tracer la voie pour le nouveau peuple du monde, tandis que l'humanité, elle, disparaîtrait toute entière ! Les dieux avaient créé le monde en des temps que ni la science ni la technique ne parviendraient jamais à décrire que d'une façon théorique. Tous les peuples du

monde avaient des croyances et certains d'entre eux, comme les aztèques, faisaient bien plus que croire en leur existence : ils les savaient vivants parmi nous : cachés dans le corps d'un homme : un *nahua*, une connexion vivante avec un monde qui n'était ni énergie, ni matière, mais pur esprit ! Ils avaient aussi compris que ces esprits étaient manipulables quand les étoiles étaient en bonne position pour cela. Mais manipuler ne signifie pas contrôler ! Et certains services se payaient alors au prix de milliers de sacrifices humains. Des hordes de guerriers vaincus au combat avaient été jadis ouverts comme des fruits mûrs, et leur cœur palpitant et leur sang chaud avait nourri les dieux qui leur garantissaient puissance, prospérité et victoire au combat. Des drogues comme le *hikuri*, extrait du *peyotl*, permettaient à l'esprit humain de s'échapper du carcan matériel et énergétique de notre monde pour gagner des sphères insondables autrement. Les demeures des dieux où les humains n'étaient rien moins que d'insignifiants insectes.

Depuis toujours, les grandes religions du monde célèbrent des fêtes et des rituels dont les origines se perdent parfois dans l'histoire et même la préhistoire de l'homme ! Certains de ces rituels sont devenus caduques et inutiles quoique médiatisés, tandis que, loin des caméras de la télévision et du regard de nos sociétés devenues modernes et mécréantes, des cultes secrets et des shamans au savoir ancestral perpétuent des pactes qui nous gardent du courroux de nos anciens maîtres. Du moins, jusqu'à un certain soir du 17 Août 1987 où le *nahua* de Nanahuatzin ne fut pas sacrifié et immolé sur le *cerro de la estrella* à Mexico, comme à chaque fin du cycle de 52 ans du *tonalpohualli*, le calendrier sacré.

Helen, Walter et Robbie mais aussi Nathan Osbourne et son équipe du CDC avaient maintenant tous les éléments qui leur manquaient afin de pouvoir résoudre ces énigmes qui, jusque-là, étaient restées inexplicables. Il n'était plus temps de douter de la véracité des surprenantes affirmations de Candida. Les spectres lumineux qui dansaient dans le ciel étaient là pour le prouver ; les petites mouches aux yeux rouges étaient là pour le prouver ; les corps criblés de balles des *tzitzimas* étaient là pour le prouver !

Non, il n'était plus temps pour le doute, car s'il fallait en croire ce que Sanja avait dit à Candida pendant leur escapade commune sur les routes du Jalisco, la toute dernière chance de contrecarrer les desseins sordides de Tezcatlipoca se présentait à eux le lendemain soir. A minuit, Vénus serait en opposition pour ce dernier et ses pouvoirs s'en trouveraient probablement affaiblis. Il fallait donner l'assaut demain soir et remporter la

victoire, ou s'apprêter à disparaître avec le reste de l'humanité en l'espace de quelques mois, rongé par un virus, massacré par les *tzitzimas*, ou broyé par un phénomène météorologique.

Et c'est sans nul doute la présence au-dessus de leurs têtes de cette terrible épée de Damoclès qui permet d'expliquer que chacun d'entre-eux eut un sommeil agité cette nuit-là...

Dimanche 19 Août 2007.

Et bien sûr, il fallut que la chaleur soit accablante... Pas un souffle d'air et un soleil si brillant que le bitume des routes en devenait poisseux et collant sous les pieds. Chacun était fatigué de n'avoir pas assez dormi au cours de cette nuit passée dans l'angoisse d'un lendemain décisif, non seulement pour chacun mais pour l'humanité toute entière ! Tous se disaient que cette journée qui débutait allait peut-être bien être la dernière.

* * *

Helen, incapable de rester plus longtemps allongée dans l'obscurité à chasser d'horripilants moustiques, s'était levée vers 5h00 et, à l'aide d'une bonne vieille lampe à pétrole prêtée par le commandant Spinoza, elle était allée prendre une douche froide pour tenter de chasser sueur et lassitude. Trop de rêves l'avaient assailli et, en de telles circonstances, dormir était une solution de facilité qui ne lui convenait pas.

Elle avait ensuite rejoint Wayne, le colonel Pendergast, le docteur Osbourne et le commandant Spinoza dans l'atelier du garage, reconverti en PC opérationnel, où se tenait un véritable conseil de guerre digne du débarquement allié en Normandie.

- C'est très bien que vous soyez là madame Dupré, avait commenté le colonel Pendergast à son arrivée. Nous avons décidé ensembles d'un plan d'action pour ce soir et votre avis sera le bienvenu.

Elle les avait écouté sans passion mais avec intérêt et avait donné son accord. L'opération, élaborée grâce aux précieuses

informations communiquées par Candida sur l'hacienda de son père, était simple. Une action rapide de tous les hommes en vue de prendre la villa d'assaut en évitant que le combat ne dure. Abattre toute résistance sans sommation, investir la place et trouver au plus vite le petit garçon de Candida qui servait de portail à Tezcatlipoca sur notre monde. Les tenues RACAL du CDC et de l'USAMRIID serviraient à se protéger de l'attaque des myriades de mouches dans l'éventualité où le seigneur aux miroirs fumants serait encore à même de les contrôler. Il n'y en avait pas assez pour tous les hommes mais le village, ici, offrait suffisamment de masques, de casques et de tenues pour que ceux qui n'en auraient pas puissent cependant se prémunir des mouches efficacement. Cela n'empêcherait pas la gêne causée par les innombrables bestioles, mais au moins ne pourraient-elles pas s'enfoncer dans un quelconque orifice laissé à leur portée. Quant aux *tzitzimas*, comme Candida les nommait, les bonnes vieilles armes à feu avaient fait leur preuve la veille et continueraient encore ce soir.

Helen avait alors posé la question que chacun espérait ne pas entendre de sa part :

- Que ferons-nous une fois que nous aurons l'enfant ?

Un ange énorme était alors passé dans le hangar au toit de tôle sans qu'aucun des belligérants ne se décide à répondre, et c'est le docteur Osbourne qui s'était finalement résigné devant le regard perplexe et même inquisiteur d'Helen.

- Nous le tuerons... lâcha-t-il froidement comme pour se débarrasser au plus vite du poids d'une telle déclaration.

Elle écarquilla les yeux.

- Noon... commença-t-elle indignée. Mais son indignation tourna court. Y avait-il un autre choix ? L'enfant de Candida, selon ses propres mots à elle, était monstrueux. Il était le lien entre l'enfer et notre univers matériel. C'est par lui que frappait l'ennemi qui ne se montrait pas. Il était l'interface qui avait permis au carcinovirus de se répandre, au soleil de devenir fou, et au dieu noir de tuer des dizaines de milliers de personnes dans la région. Le tuer, c'était finalement comme d'arracher la prise : un acte radical mais sûr ! Il n'y avait pas de meilleure solution. Il n'y en avait même aucune autre en fait...

Helen se demanda si elle était bien réveillée ; si elle n'était pas dans le noir de sa chambre dans la maison d'à côté. Elle était là à écouter ces hommes débattre et décider de la mort d'un enfant à peine né et elle était d'accord avec eux. Non : elle devait rêver car le cauchemar continuait de toute évidence...

* * *

Horrible journée en vérité que ce dimanche d'août passé à sentir la transpiration vous coller à vos vêtements, à méditer sur votre vie tout en comptant les heures qui vous restent avant d'aller défier un dieu sur son fief. Sanja ne donnait pas signe d'amélioration quant à son état de santé. Candida n'avait pas fléchi face au commandant Spinoza quand il lui avait annoncé qu'elle ne pouvait pas les accompagner à l'hacienda de son père adoptif le soir même. Et même Ramon Spinoza, pourtant habitué à mener ses hommes à la baguette, n'avait pas su lui tenir tête bien longtemps face à la détermination qu'elle avait affichée à être là pour son fils lorsqu'il allait avoir besoin d'elle. Après tout, il serait toujours temps d'aviser sur place du sort de son enfant, avec ou sans son accord. La sauvegarde du monde était bien plus importante que le sort, même tragique, d'un seul gosse et de sa mère. La nécessité impose parfois aux hommes des choix cruels. Celui-ci en était un.

Ils étaient 18 en tout, répartis dans les voitures, à attaquer la demeure d'Ocuilin Toltecatl à Teocaltiche : les 12 policiers mexicains, avec à leur tête le commandant Spinoza ; Wayne Mitchell ; le docteur Osbourne, le colonel Pendergast, Mark Lloyd, Helen et Candida, fermement décidée pour sa part à en découdre avec son père et à lui reprendre son fils par la force, puisqu'il ne leur laissait pas d'autre choix. Robbie Mc Sisley, Walter Zimmerman et Lana Shaun restaient pour leur part à Ojo del Sól. Ils disposaient du Bronco pour pouvoir fuir au cas où les choses tourneraient mal et, en attendant, ils pourraient veiller sur Sanja et le major Coolidge et aussi prier pour ceux qui montaient en première ligne.

Ils avaient décidé de rester en embuscade à une dizaine de kilomètres de Teocaltiche, à surveiller les environs tout en évitant de trop s'approcher tant que Vénus ne serait pas visible dans le ciel. Tout militaires, policiers et scientifiques qu'ils étaient, ils avaient fini par se ranger du côté des mystiques en acceptant le fait que pour combattre un dieu, mieux valait en connaître les faiblesses et en jouer !

Ils avaient donc patienté dans l'arrière cour d'une hacienda faisant office de restaurant sur la route menant d'Encarnación de Díaz à Teocaltiche. Leur traversée d'Aguascalientes en tout début d'après-midi avait suscité curiosité et inquiétude chez ceux, peu nombreux, qui les avaient vu passer en trombe. Il en avait été de même dans tous les villages traversés au long des 106 kilomètres de leur trajet d'Ojo del Sól à leur point de chute actuel. Que se passait-il donc ? Quelle était cette étrange troupe mixte de mexicains et de gringos américains ?

Certains jouaient aux cartes en riant pour oublier l'attente et le doute. Wayne avait vérifié et nettoyé au moins deux fois son armement. Le colonel Pendergast, lui, avait préféré faire une sieste à l'ombre et fumer un cigare. Helen, quant à elle, en avait profité pour se rapprocher du commandant Spinoza et tailler une bavette, histoire de ne pas penser à son fils Lillian, à sa vie, ou aux yeux que Walter roulait en la regardant.

- Dîtes-moi, vous et Wayne avez l'air d'être très proches, je me trompe ? avait-elle fini par lâcher après deux ou trois banalités, comme toujours poussée par son insatiable curiosité.

Ramon Spinoza avait levé sur elle des yeux naturellement noirs et profonds et il avait souri, découvrant une rangée de dents un peu jaunies par le tabac mais toujours éclatantes.

- Quand un homme vous sauve la vie et qu'il a les grandes qualités de cœur de Wayne Mitchell, oui... ça crée des liens très forts en effet.

Il s'alluma une cigarette à l'aide d'un zippo portant sur un côté l'emblème de la Border Patrol US et en offrit une à Helen, qui n'hésita pas une seconde : il serait toujours temps d'arrêter de nouveau de fumer demain si les choses tournaient bien, et sinon, ce n'était pas cette seule cigarette qui changerait quoique ce soit à présent, alors autant se faire un petit plaisir en étant pour une fois déraisonnable. Elle l'accepta et le laissa l'allumer avant d'en savourer la première bouffée.

- C'était avant qu'il ne quitte la Border. Il y a déjà huit ans de ça. Nos deux gouvernements s'étaient entendus pour frapper un grand coup au sein du plus gros réseau de passeurs. Nous avions les noms, les lieux, les dates... tout ! Deux années de travail pour nos services, des milliers d'heures de planques, de surveillances et d'écoutes téléphoniques, de filatures. Wayne était parvenu à se faire passer pour un gros entrepreneur dans le milieu du transport et dont les camions allaient permettre à des centaines d'immigrants clandestins de passer la frontière sans trop de risques. Vous savez ce que c'est : plus le poisson est gros et plus le pêcheur salive devant !

Avec cette opération savamment orchestrée, nous avions non seulement la possibilité d'arraisonner le menu fretin des chauffeurs, des douaniers et policiers complices, des guides et de tous ceux chargés de l'accueil aux USA, mais surtout nous pouvions toucher aux dirigeants ! Ceux qui organisent tout sans se mouiller et qui restent bien tranquillement dans l'ombre à s'en mettre plein les poches sur le dos des wetbacks pour le passage, avant de les exploiter dans des ateliers clandestins une fois la frontière passée. Seulement pour ça, il fallait travailler sous couverture et prendre des risques vraiment très grands. Et Wayne les a pris ces risques.

Il souffla une longue bouffée bleutée sans un mot pendant une demi-minute. Il semblait revivre cette époque une nouvelle fois et ne se trouvait déjà plus tout à fait près d'elle, ici, à deux pas de Teocaltiche et de ses horreurs très actuelles.

- Pendant deux mois et demi, nous avons permis à Wayne de faire passer plusieurs convois sans que rien ne leur arrive durant le trajet. Une fois la confiance des organisateurs acquise, il lui a été possible de les rencontrer afin de traiter en direct sur des sommes bien plus importantes. C'est là que nous sommes intervenus : Wayne venait d'accepter une tractation en liquide avec le plus gros passeur de tout le Mexique et nous le tenions enfin. Nous avons donné l'assaut dans un entrepôt de Durango : 18 agents américains, du FBI, de la Border Patrol, de la DEA et 40 agents de la *federale*. En même temps, plus de 200 autres agents arrêtaient les membres du réseau au Mexique tandis que 300 policiers américains en faisaient autant de votre côté. En tout, il y a eut près de 450 interpellations et 258 condamnations à des peines plus ou moins lourdes. Un vrai coup de maître !

Seulement l'assaut ne s'est pas déroulé aussi simplement qu'on l'aurait souhaité. Nous ignorions à ce moment là que Paulo Ruiz d'Amelio, industriel et parrain de tout le réseau, avait travaillé pour la CIA dans les années 80. Il avait quatre tireurs d'élite formés et équipés par ses soins postés très loin du hangar. Et ils avaient du gros matériel ! J'y ai perdu trois de mes hommes, ainsi qu'un rein et un morceau de foie. Si Wayne ne s'était pas trouvé là, Ruiz d'Amelio aurait achevé le travail de ses hommes en me mettant une balle dans la tête en guise d'avertissement pour mon successeur. Mais la balle c'est lui qui l'a prise... Voilà ! C'est à peu près tout ce qu'il y a à en dire... et depuis, nous sommes les meilleurs amis du monde.

Ils écrasèrent tous deux le mégot de leur cigarette dans la poussière de l'arrière cour, puis, tout en allant se chercher de quoi se désaltérer, ils se mirent à parler de leurs familles, de leurs expériences dans leur lutte contre le crime et, au fil des heures qui s'égrenaient sous le soleil, ils devinrent eux-aussi, et par la force des choses, de bons amis. Helen se demanda un moment à quoi bon devenir proches à quelques heures d'une mort probable mais elle se dit que tous les dieux de l'univers ne pourraient jamais rien contre les affinités des uns et des autres. Le *tzitzima* qui l'avait sauvagement attaqué au couteau dans la cuisine de l'hacienda San Ygnacio avait tenté de lutter contre celui qui l'avait ainsi réduit à l'état de monstre : elle en était certaine. Les sentiments humains étaient peut-être bien ce qui manquait aux dieux et avait contribué à creuser le fossé qui nous séparait d'eux. Peut-être bien...

* * *

Sanja avait finalement vaincu sa peur et ses cauchemars. En acceptant sa propre mort comme étant inéluctable, elle s'en était sentie libérée. Ses réflexes, ses instincts l'avaient poussé à rejeter cette chose sans nom qui se collait à elle, ici, pour tenter de lui voler ses souvenirs, ses sentiments, ses émotions les plus intimes et les plus personnelles. Mais tandis qu'elle luttait, la pression exercée par l'enfant sans amour s'était accrue de façon exponentielle. Réfléchir en un tel lieu de misère et de douleur était un acte pénible, épuisant... dangereux ! Mais Sanja, plus que beaucoup d'autres personnes, avait l'habitude de souffrir et de poursuivre malgré tout la tâche qui lui incombait.

Il fallait faire preuve d'un courage extrême et aussi d'un sens profond de la négation de soi-même pour laisser violer ce que l'on a de plus précieux : son âme ! Sanja, quoiqu'elle ait pu en penser jusque-là, avait ce courage en elle, et elle s'ouvrit toute grande en sacrifice. Elle pensa au Christ sur la croix aussi fort que possible et se donna à l'enfant sans plus chercher à l'empêcher d'entrer en elle. Sa peur étant passée, les souvenirs de sa vie qu'il se mit à lécher en furent logiquement plus doux et plus agréables. Au fur et à mesure qu'il devenait elle, qu'il vivait aussi sa vie comme on visionne un documentaire à la télé, il découvrait ébahi ce que tout enfant se devrait normalement d'éprouver : la douce tiédeur d'une main maternelle ; le confort moelleux d'un berceau ; les rires éclatants d'une fête de Noël ; l'excitation folle d'un jeu de cache-cache ; le plaisir de donner satisfaction et la satisfaction de faire plaisir...

Sanja se sentit envahie, dépossédée de ce qui était elle par un vampire avide de sensations. Elle eut comme un sursaut, un hoquet de dégoût mais elle tint bon et laissa l'enfant découvrir tout ce qui fait la vie, en bien comme en mal. Elle se força à l'aimer malgré l'agonie qu'il lui faisait endurer. Elle le prit pour son propre fils et accepta de mourir pour que lui puisse vivre. Elle l'aima ! De toutes les forces qui lui restaient, elle se mit à l'aimer comme s'il avait été sa propre chair, son propre sang ! Et dans ce néant privé d'oxygène où rien de bon n'avait jamais été, les lèvres sèches et craquelées du fantôme éthéré qui était Sanja Vidale prononcèrent des mots interdits :

- Je t'aime...

Mais il était hélas trop tard pour d'aussi nobles intentions. Une ombre opaque, si noire que les ténèbres à côté semblaient lumineuses, se déploya autour d'eux et les engloutit. Un déluge de haine cristalline et tranchante les déchira dans un fracas si assourdissant que le passé rejoignit le présent. Sanja était de nouveau ce qu'elle avait été jadis : enfant, adolescente, jeune femme... tout ça en un même espace-temps : vivant au même instant infini tous les moments de son existence. Le temps pour

elle n'existait plus ! Mais comment un esprit humain pourrait-il supporter de revivre des milliers de souvenirs agréables ou bien tristes ; douloureusement frustrants ; ravissants ou insignifiants, délicieux ; atroces ; subtils ; plaisants... le tout dans un même et unique moment éternel ? L'âme humaine n'était pas conçue pour un tel déferlement de contradictions émotionnelles. C'est ce pour quoi elle avait besoin de temps et progressait le long de celui-ci. Et Sanja, tout comme l'enfant sans amour, glissèrent vers la folie dévastatrice d'une schizophrénie absolue. Elle eut l'impression de se noyer dans un océan noir de sentiments aux parfums disharmoniques, à la fois aigres et brûlants.

Tezcatlipoca, qui était aussi Satan, Nergal, Seth, Loki ou Kali, ne pouvait tolérer en son domaine que l'on s'aimât ! Il n'acceptait plus que l'on défie son unité, son totalitarisme et son dictat de la haine à ce niveau de la conscience ! C'en était trop et il se devait de broyer cette insolence par la démence. Cet amour était comme une croûte sèche dont on ne parvient plus à supporter les démangeaisons et que l'on gratte au sang pour se soulager. Il était ici chez lui !

Il détourna son regard vide de la contemplation du rien et pour un temps ne prêta plus attention à Vénus... Il eut tort.

* * *

Le Hummer amené de Washington par Helen, Robbie et Walter ouvrait la marche en pleins phares, suivi de près par les trois Cherokee de la *federale* et le Hummer de l'USAMRIID. Ils traversèrent en trombe les avenues et les places désertes et pestiférées de Teocaltiche, guidés par Candida. Chacun était à la fois fin prêt à en découdre avec cet ennemi invisible qui ravageait le monde, et aussi terrifié à l'idée des horreurs qu'il risquait d'affronter ou de voir ici. Candida leur avait raconté, avec toutes les précisions dont elle se souvenait, le récit fait par Sanja de l'assaut mené par Esteban Romero et le père Miguel, tout juste une semaine plus tôt. Chacun s'était donc protégé au mieux contre l'armée des mouches qui était ici les yeux et la main armée de Tezcatlipoca. A plus de 100 Km/h, elles étaient déjà nombreuses à venir s'écraser contre le pare-brise.

Dès 19h00, le ciel déjà chargé de nuages, avait viré au bleu violet. Les longues aurores de particules serpentaient telles les oriflammes d'un seigneur ténébreux et restaient encore visibles au-dessus de l'orage en formation, par les trouées de la voûte nuageuse. La chaleur restait étouffante et Wayne, qui avait déjà souvent rencontré au Texas une telle conformation climatique, savait fort bien que toutes les conditions étaient ici réunies pour la naissance d'une véritable famille de tornades. Il ne pleuvait toujours pas alors que 22h30 venaient de s'afficher au cadran

de l'horloge de bord, mais des éclairs de chaleurs zébraient la lourde tenture de velours sombre qui recouvrait la ville.

Lancé à toute allure, l'énorme 4x4 militaire protégé par son pare-buffles enfonça le portail de bois massif qui fermait la propriété d'Ocuilin Toltecatl dans un craquement sinistre et un déluge de débris. Un phare explosa malgré tout, pulvérisé par l'impact, et le véhicule fit une embardée que Wayne eut bien du mal à maîtriser. Quelques secondes plus tard, il se rangeait devant le fronton de la luxueuse hacienda, imité par les autres voitures du convoi.

Comme autant d'araignées dont la toile venait de vibrer sous les gesticulations d'un insecte prisonnier, cinq *tzitzimas* de fou à la surveillance de la villa accoururent et ouvrirent le feu sur les nouveaux arrivants. Giclant des véhicules où ils faisaient une cible parfaite, les membres de l'équipe de Spinoza ripostèrent avec une impressionnante adresse et abattirent leurs opposants en quelques salves adroitement tirées. Les *tzitzimas*, trop confiants en leurs aptitudes physiques et leur immortalité face au temps, oublièrent vite qu'une arme ne sert à rien si on l'utilise mal. Anciens paysans ou simples ouvriers, ils étaient loin d'égaliser au combat les troupes d'élite de la *federale* et en particulier celles de Ramon Spinoza.

La large porte d'entrée en chêne ne résista pas longtemps aux assauts du bélier. Tout allait vite et se passait mieux qu'il n'aurait été raisonnable de l'envisager jusque-là. Eclairés par les phares de deux Jeep, l'équipe d'intervention investit le rez-de-chaussée sans rencontrer âme qui vive, suivi par Wayne et Candida qui les guida jusqu'à la « chambre » où son père avait installé le bébé. L'horrible petite pièce noire et vide qui servait de berceau à la réincarnation morbide de Tezcatlipoca, dans l'attente pour lui de pouvoir affronter la lumière du soleil sans risque.

Mais la chambre était vide et seule subsistait une puanteur de charogne et, au sol, les cadavres desséchés de centaines de petites mouches vertes.

- Bon Dieu ! Il n'y a personne ici. La maison est tout ce qu'il y a de plus vide ! éructa Wayne.

Helen, qui venait d'arriver elle aussi, eut un haut-le-cœur en respirant les miasmes émanant de la pièce nue. Elle regarda le petit lit peint en bleu qu'éclairait bien difficilement la lampe à pétrole tenue par Wayne.

- Quelle horreur ! songea-t-elle en imaginant un pauvre petit bout de chou seul et sans soins dans un tel lieu de misère.

- A la pyramide ! lâcha Candida. Ils sont à la pyramide. Ce soir est le soir où Tezcatlipoca doit aussi vaincre les dernières barrières qui limitent encore ses pouvoirs dans notre univers. Il fait nuit et mon père sait qu'il peut emmener l'enfant avec lui

une fois que le soleil est couché. D'ordinaire, il ne le fait pas mais ce soir c'est une grande cérémonie et il a dû être obligé.

Wayne, anxieux, regarda tour à tour Helen et son ami Ramon qui venait les informer que toute l'hacienda avait été fouillée sans résultat.

- Alors, nous n'avons pas le choix, dit-il. Il faut y aller dès maintenant. Il nous reste tout juste une heure avant que Vénus soit haut dans le ciel. Seulement là, nous ne savons pas où nous mettons les pieds et la résistance va sûrement être toute autre.

Personne ne répondit et au passage des yeux de Wayne, ils se contentèrent de hocher la tête en signe de consentement. Ils devaient jouer le tout pour le tout et foncer. La tactique et la stratégie ne servaient plus à rien désormais. Seule une action vive et décisive pouvait encore leur laisser une chance de battre l'opposant sur son propre terrain. Ils délaissèrent la somptueuse villa et remontèrent prestement dans leurs voitures. Un éclair d'un bleu aveuglant déchira le ciel nocturne et, l'espace d'un instant, Helen put voir voleter un nombre affolant de mouches aux alentours de la demeure. Elles étaient si nombreuses ici qu'elles formaient de larges nappes ondulantes qui masquaient par leur densité des pans entiers du ciel. Elle frissonna malgré la chaleur excessive.

* * *

La pyramide, quoique d'une inspiration purement aztèque, n'avait pas grand-chose en commun avec ses illustres modèles de la cité des dieux à Teotihuacan, près de Mexico. Brute de béton et plus fonctionnelle qu'artistique, elle se dressait comme un défi non loin de l'hacienda du *marakame*. Eclairée par des dizaines de torches et de braseros, son fronton était occupé par la foule la plus abominable que l'on ait jamais vu. Ils étaient tous là, dressés fièrement au cœur de la nuit à attendre avec un mélange de crainte et d'excitation, la venue sur Terre définitive de leur créateur. Ils étaient ses enfants ; ils étaient ses esclaves ; ils étaient son peuple ! Par chance ou négligence, aucun d'entre eux n'avait réagi au bruit de la fusillade qui avait suivi leur fracassante arrivée à l'hacienda. Le dieu noir exerçait semble-t-il en cette heure une attraction ou une terreur plus puissante que tous les dangers qui pouvaient se présenter à eux.

- Jamais nous ne pourrons les abattre tous. J'en compte au moins 200... et ils ne sont peut-être pas tous là ! commenta le colonel Pendergast.

- Non... c'est certain, répliqua Wayne. Ils sont quatre fois trop nombreux pour qu'on puisse les attaquer de front. Il faut trouver quelque chose... et si possible même, quelque chose de franchement génial !

Helen était terrifiée : elle qui avait vu ce que les hommes pouvaient faire de pire à leurs semblables ne se sentait pourtant pas prête à affronter l'insurmontable qui se dressait devant eux. Elle pouvait se battre contre des criminels endurcis et même des organisations mafieuses extrêmement puissantes, grâce aux moyens exceptionnels du FBI, mais attaquer de front une horde de démons tout droit sortie d'une histoire de Clive Barker, ça non : elle n'y était pas du tout préparée. Pourtant, poussée par cette impérieuse nécessité que l'on a d'agir devant les dangers les plus grands, elle eut une idée... proprement géniale !

- Leur point faible : c'est l'enfant, dit-elle d'un ton plat et fatigué. Si on se lance à fond avec les voitures dans cette foule jusqu'au pied de la pyramide, ils ne pourront ni nous arrêter, ni nous tirer dessus sans s'entretuer. Là, il faudra encore grimper au sommet en tirant mais la confusion devrait jouer en notre faveur. Une fois que nous tiendrons l'enfant, ils n'oseront plus nous attaquer par crainte de le tuer et je doute qu'ils en aient la moindre envie. Il sera toujours temps de voir alors si on peut négocier quelque chose avec le diable !

Wayne et le colonel Pendergast se regardèrent un moment puis le commandant Spinoza prit la parole.

- C'est un plan risqué mais c'est le seul qui ait une petite chance de marcher, je crois.

- D'accord, mais le père de la jeune femme ne va sûrement pas nous attendre bien sagement en haut. Il va mettre l'enfant à l'abri et fera un carton sur nous tandis que nous monterons les marches. Ça ne fonctionnera pas ! conclut Pendergast.

Helen chassa les quelques mouches qui tournaient autour d'elle d'une main tremblotante et nerveuse, et sans se démonter, fournit une réponse de militaire au militaire.

- En laissant 4 ou 5 hommes derrière nous, ils pourront nous couvrir et abattre le *mara'akame* avant qu'il ne file. Vous avez bien des tireurs d'élite parmi vos hommes commandant ?

- Oui, répondit celui-ci. Ils le sont pour ainsi dire tous et je peux laisser les quatre meilleurs ici, oui. Mais les conditions de tir sont très limites. Ils n'y verront pour ainsi dire rien d'ici.

Helen marqua un instant de réflexion et reprit.

- Notre « charge » attirera l'attention sur nous à coup sûr. Ils pourront se rapprocher discrètement jusqu'à ce qu'ils jugent que les conditions de tir soient optimum, et je suis certaine que la motivation de sauver leurs familles les aidera à tirer juste.

Wayne hocha la tête en signe d'affirmation et le colonel Pendergast ne put qu'admettre que ce plan avait une chance de fonctionner en dépit des risques énormes qu'il suscitait. Mais au pied du mur, la moins mauvaise des solutions était toujours la meilleure !

Cela aurait pu, sans nul doute, s'appeler la charge de la brigade légère : mais le titre était déjà pris. Les deux Hummer en tête, suivis par deux des trois Cherokee, foncèrent pleins phares et tout droit en direction de l'assemblée des *tzitzimas*. Ceux-ci, surpris qu'on puisse ainsi les attaquer sur leur propre domaine en un soir aussi glorieux, mirent certains temps pour réagir. Des coups de feu claquèrent pourtant bientôt en de longues rafales et plusieurs balles vinrent se fracasser contre les carrosseries. La vitre côté passager du premier 4x4, conduit par Wayne, vola en éclats et son ami, le commandant Spinoza, hurla de douleur. Se plaquant la main sur le bras, il fit une horrible grimace de douleur et son visage, pourtant basané et tanné par le soleil, blêmit en l'espace d'un instant.

Mais Wayne ne pouvait pas se préoccuper de son état pour le moment. Il arrivait déjà au contact et dut se concentrer pour garder une trajectoire rectiligne. L'idée de foncer ainsi avec un bahut de deux tonnes sur une foule, même monstrueuse, lui donna un frisson de dégoût, qui se transforma en sueur froide quand l'avant du véhicule percuta le premier *tzitzima* à plus de 100 Km/h. Le choc du corps contre le capot sonna étonnement creux, comme s'il avait heurté un baril de plastique vide. Puis il y en eut un autre, un troisième et encore beaucoup d'autres au fur et à mesure qu'il se taillait une abominable piste, faite de corps écrasés, en direction de la pyramide.

Comme Helen l'avait dit, leurs opposants ne pouvaient ni tirer, ni fuir, ni même s'esquiver à l'approche des voitures en raison de leur concentration. C'était un vrai carnage que rien ne pouvait pour l'instant arrêter ni même freiner. Le craquement des os sous les roues, les bruits de chairs broyées par les larges pneus, le heurt d'un crâne qui percute et brise le rétroviseur, les sursauts des amortisseurs sur les cages thoraciques : Wayne devait tout faire pour ne pas y penser et continuer d'accélérer.

Helen, dans le second Hummer, ne put s'empêcher, au son mat que produisaient les corps en rencontrant le pare-chocs, de le comparer aux bruits horribles que faisaient les crapauds en s'écrasant sur le sol, après avoir été aspirés de leur étang par l'une des tornades près d'El Paso. Pourtant, et contrairement à Wayne, elle ressentait comme une sorte de jubilation malsaine : l'expression involontaire du soulagement de sa peur par une surexcitation d'un goût douteux. Mais qui pourrait prédire sa réaction et son comportement dans une telle situation ?

Seul Ramon Spinoza ne fut pas vraiment préoccupé par ses émotions dans la cas présent : il l'était beaucoup plus par la balle de 5.56 qui venait de lui percer le bras avant de terminer sa course dans l'une de ses côtes. Serrant les dents pour ne pas

hurler à chaque soubresaut, il cherchait à reprendre un souffle qui s'évertuait à lui échapper.

Surplombant la scène depuis le haut du temple qu'il avait fait ériger, Ocuilin Toltecatl écarquillait les yeux pour mieux voir ce qui se passait. Quelle audace ! Quelle folie ! Ainsi, en dépit de ses précautions, ses ennemis étaient parvenus à mener un assaut sur ses terres en vue de l'abattre. Tout cela ne pouvait être une simple coïncidence et ceux-là savaient que cette date était cruciale pour lui et pour le sombre seigneur qu'il servait et dont le règne arrivait enfin à son apogée. Il était trop tôt, hélas, pour pouvoir procéder à l'ultime sacrifice de l'enfant. Vénus était presque en position au firmament et tuer le *nahua* avant que celle-ci n'ait commencé à décliner reviendrait à bannir le grand esprit au lieu de l'accueillir. D'ici peu, il allait pouvoir s'incarner en chacun de ses enfants, être la conscience unique et collective de tous les *tzitzimas* qui deviendraient ainsi à la fois son corps tout autant que son peuple. Il aurait le pouvoir de déchaîner la colère du Soleil à sa guise, sans être obligé de tourmenter l'esprit du hideux Nanahuatzin pour l'y contraindre. Il pourrait même le forcer à s'éteindre si tel était son bon plaisir ! Il commanderait aussi aux forces vivantes, végétales ou animales, les obligeant à se métamorphoser et à muter selon sa vision personnelle de la nature : hideuse et perverse ! Il pourrait et sans opposition, faire du sixième soleil l'objet d'une vengeance séculaire face à ses ennemis de toujours qui le guettaient déjà à la commissure d'autres dimensions.

L'enfant dieu attendait presque immobile sur la pierre du sacrifice. Recouvert de mouches, qui lui servaient tant de repas que de messagères, son regard était vide : tourné vers une autre source de distraction. Ailleurs, une étincelle d'amour le brûlait et l'empêchait de se concentrer sur l'étoile qui n'en était pas une : Vénus !

Comme prévu, le convoi des véhicules partis à l'assaut de la pyramide avait laissé le champ libre aux quatre tireurs d'élite de l'équipe du commandant Spinoza pour se rapprocher assez et s'offrir une fenêtre de tir plus adéquate à la situation. Prenant appui sur leur propre Cherokee à quelques deux cent mètres du temple de béton, en décalage pour ne pas se faire repérer trop rapidement, ils observaient à présent ce qui se déroulait à son sommet, prêts à ouvrir le feu à tout instant, en accord avec les consignes strictes qu'ils avaient reçus.

Wayne freina au dernier moment, rendu finalement au pied du monument après une effroyable percée sanglante dans les rangs d'un ennemi, certes abominable, mais également toujours très humain malgré les terribles mutations, tant physiques que psychiques, provoquées par le carcinovirus. Il ouvrit sa portière sans même couper le moteur et fit le tour précipitamment afin de secourir son ami blessé. De son côté, chacun en fit autant et commença à ouvrir le feu pour abattre le maximum de *tzitzimas* encore debout. Et ils étaient nombreux à accourir vers eux ! Pendant les trois interminables minutes qu'avait duré leur chevauchée mécanique, les quatre voitures, dont les chauffeurs avaient pris soin de ne pas suivre le même parcours, avaient écrasé ou blessé plus ou moins gravement une soixantaine d'entre eux. Mais cela ne représentait au mieux qu'un tiers de tous ces répugnants mutants agglutinés en face de la pyramide, et ceux qui avaient échappé à la moisson se sentaient à présent d'humeur vindicative !

Ramon était livide et son flanc droit n'était qu'une flaque de sang. Wayne l'aida à s'extraire de son siège et à se mettre debout. L'heure était grave et les visages fermés. Quelle folie que de se jeter ainsi dans la gueule du loup !

- Montez !!! hurla Wayne tout en maintenant son ami dont la souffrance lui faisait peine à voir. Helen, colonel... !!!

Affolés, paniqués, les autres ne songeaient plus pour le moment qu'à repousser l'ennemi. Ouvrant le feu tous azimuts, ils criblaient de balles les guerriers jaguars aux yeux fous qui se jetaient dans la mêlée pour tenter de les submerger. Mais, sans la protection de leurs voitures et de la vitesse, ils étaient trop peu nombreux pour espérer leur tenir tête longtemps. Les balles sifflaient comme autant de crotales prêts à mordre et très vite, trois des hommes de Spinoza s'effondrèrent. Mark Lloyd, entendant l'appel de Wayne, quitta la maigre protection que lui offrait la portière de sa voiture et commença à courir pour le rejoindre à la base du *teo calli*. Une rafale claqua parmi une dizaine d'autres, sèche et courte, caractéristique d'un M16... et Mark Lloyd s'écroula à quelques mètres de là, tué sur le coup.

Les projectiles s'écrasaient dans le béton et les briquettes de la construction à quelques centimètres de lui, creusant des trous larges comme des dollars. C'était du suicide ! Wayne se décida et prenant Ramon sous les bras, il le traîna à sa suite au pied de l'escalier. L'édifice rituel était bien petit comparé aux majestueuses pyramides de Mexico, mais son escalier devait faire plus d'une quinzaine de mètres de haut et, sous une grêle de plomb aussi serrée, inutile de préciser que pour Wayne, les

chances de parvenir au sommet lui semblaient tragiquement minces.

- Laisse-moi ici Wayne ! ordonna le commandant Spinoza. J'ai trop mal, jamais je ne pourrai monter et tu vas te faire tuer pour rien. En restant ici, je te couvrirai... Allez, fais-le !

Le capitaine Mitchell regarda son ami. Il lui avait déjà sauvé une fois la vie en logeant une balle dans le crâne d'un caïd du trafic de chair humaine et il n'avait aucune intention de le laisser là, seul, à se vider de son sang. Et Ramon le comprit.

- Je suis ici à la fois grâce et à cause de toi Wayne, alors si tu m'as entraîné aujourd'hui dans une histoire aussi importante pour tout laisser tomber parce que j'ai pris une balle, ce n'était pas la peine de me sauver il y a huit ans ! Va trouver ce gosse et termine cette mission... fais-le pour moi !

Wayne chercha désespérément comment faire pour que les choses ne se terminent pas ainsi, mais Ramon avait raison. Il n'en avait plus pour longtemps sans soins d'urgence et il ne risquait pas d'en recevoir ici. Il déposa donc son ami sur la quatrième marche de l'escalier encore souillé de taches du sang séché des sacrifiés qui l'avaient gravi avant eux, et il lui glissa son M16 dans les mains.

- *Hasta la vista* Ramon ! Et vise bien... dit-il, la gorge un peu trop sèche pour ne pas trahir son émotion, avant de se lancer dans l'ascension la plus périlleuse de toute sa vie de flic, bientôt imité par le colonel Pendergast, puis Helen, le docteur Osbourne, la jeune Candida et les quatre policiers mexicains encore en état de mener un assaut.

Ocuilin Toltecatl et ses trois *chacualmas* les observaient depuis un moment avec attention du haut du temple impie. Le *mara'akame* ne connaissait aucun d'entre-eux, à l'exception de sa fille qu'il vit soudain s'extirper du second véhicule. Il avait grandement sous-estimé, outre sa capacité d'adaptation, son amour pour l'enfant qu'il lui avait volé. Il la savait vindicative de caractère et ne fut en définitive pas très surpris de la voir dans les rangs de ses ennemis. Cela importait peu maintenant. Ils n'avaient aucune chance d'abattre les dizaines de guerriers jaguars restants qui accouraient, et lui, ainsi que ses hommes, étaient là pour refouler ceux qui tenteraient de parvenir jusqu'à l'autel.

Pourtant le sorcier était inquiet. L'esprit de Tezcatlipoca semblait perturbé car il n'avait pas encore appelé à lui la légion des mouches qu'il utilisait afin de capturer ceux dont il avait besoin pour se nourrir, ou terrasser les fous assez téméraires pour se dresser sur sa route. Il se passait quelque chose qui

échappait à son contrôle et il ignorait quoi ! Comprenant qu'il allait devoir faire le travail lui-même en attendant que Vénus soit en bonne configuration pour libérer le seigneur aux miroirs fumants, il saisit son fusil d'assaut et fit signe à ses prêtres de le suivre au bord du *teo calli*.

Ils se positionnèrent de façon à pouvoir ouvrir le feu avec facilité sur la petite troupe qui montait déjà les premières marches et visèrent soigneusement. De si près, ils ne pouvaient pas les rater.

Felipe Alvarez-Moya, le plus jeune des trois *chacualmas*, émit soudain une sorte de gargouillis étranglé et s'écroula comme une masse après avoir porté une main à hauteur de la gorge. Ocuilin Toltecatl le regarda sans comprendre ce qui lui arrivait. Il n'avait pas pu être tué par l'un de ceux occupés à escalader la façade du temple. Qu'est-ce qui... ?

Il était devenu à son niveau une sommité en matière de shamanisme mais ses connaissances des méthodes policières et militaires étaient en revanche très limitées. Il ne sut pas d'où était venue la balle qui avait perforé la trachée de son assistant, pas plus qu'il ne le sut pour celles qui traversèrent sa robe de *topilzin*, qu'il avait revêtu pour vivre l'instant le plus important de toute son existence et accomplir le rêve de centaines de ses prédécesseurs avant lui : ramener un dieu à la vie matérielle !

Les petites têtes de métal pointues se frayèrent un passage douloureux et infiniment traumatisant à travers ses chairs. Elles forèrent épiderme, muscle et cartilage avec aisance, avant de se perdre au cœur d'un os, ou entre deux organes. Il sentit ses jambes, incapables de le soutenir plus longtemps, ployer sous son propre poids et il bascula en avant comme dans un rêve éveillé. Une fournaise de douleur brûlait dans sa poitrine et il avait l'impression qu'un camion venait de le percuter en pleine face. Il y eut comme un bruit d'avion à réaction dans son crâne et de gros points noirs vinrent danser devant ses yeux avant de l'engloutir tout entier. Il sentit à peine le choc de ce qui avait été son corps contre le béton des marches du temple qu'il avait fait dresser peu de temps auparavant. Il attendit un instant une suite qui n'arriva jamais : il ne lui restait plus rien à vivre !

* * *

Wayne avait aperçu, quelques mètres plus haut, ceux pour qui ils étaient venus se faire trouer la peau. Un type en costume folklorique tenant un M16 venait de s'approcher du bord de la pyramide et s'appêtait de toute évidence à faire un carton sur lui et ses amis. Les balles des *tzitzimas* sifflaient déjà autour de lui et il n'avait pas besoin que celui-là en rajoute. Il épaula et tâcha de viser juste car il n'aurait sûrement pas une seconde

chance s'il venait à les rater. Mais il n'eut pas le temps d'ouvrir le feu. Il y eut un choc terrible qui résonna dans tout son corps et le support en plastique de son fusil vola en éclat. Tordu par l'impact, le canon n'était désormais plus bon qu'à tirer dans les coins et appuyer sur la détente ferait maintenant exploser la cartouche dans la chambre sans que la balle ne puisse sortir, ce qui risquerait fortement de le tuer à la place de ses adversaires. Sonné, Wayne s'attendit à prendre une balle tandis qu'il tentait de recouvrer ses esprits. Tout tournait autour de lui et il aurait pu jurer qu'une ruche venait d'élire domicile dans son cerveau. Rouvrant les yeux, il n'eut que la vision furtive d'une ombre lui arrivant dessus à toute vitesse, avant de recevoir le cadavre d'Ocuilin Toltecatl sur la tête. Il poussa une sorte de soupir, mi plainte, mi gémissement, et sentit qu'il perdait l'équilibre et basculait en arrière, emporté par les 68 kg du *mara'akame*. Il percuta quelqu'un qui poussa un cri de femme, ressentit la morsure du béton sur son coude droit, chercha un peu d'air à respirer, et sa tête heurta quelque chose de dur en émettant un bruit mat désagréable. Tout se mélangeait et tournait autour de lui...

Candida, très concentrée, serrait son arme et faisait de gros efforts pour ne tirer qu'à coup sûr, comme le commandant Spinoza le lui avait enseigné la veille au soir. Elle était morte de peur et tremblait de façon incontrôlable en regardant fondre sur elle la horde grimaçante de ceux dont les âmes avaient été refoulées du *Mictlan* pour devenir l'armée de son père. Aussi, quand une masse pesante vint choir sur ses épaules, poussa-t-elle un véritable hurlement de terreur. Elle fut repoussée contre le rebord rugueux du large escalier que son genou gauche vint embrasser avec un peu trop d'enthousiasme. Wayne ! C'était le policier américain, le bon ami du commandant, qui venait de lui atterrir sur le dos comme un zeppelin en pleine déroute. Et ce n'était pas tout, lui-même avait visiblement été renversé par la dépouille de son père qui gisait maintenant là, à moins d'une cinquantaine de centimètres d'elle. Mort... Mort !!! Son père était mort, là... près d'elle. Il était mort ! Il y avait une chance. Oui ! Il y avait une chance, elle en était certaine maintenant. Elle frotta son genou, qu'une longue éraflure sanglante décorait à présent et, serrant les dents, elle se lança à la conquête de l'autel où devait se trouver son bébé, et plus personne : non, vraiment personne n'allait plus l'arrêter !

* * *

Robbie et Walter éprouvaient tous les deux un profond ressentiment à l'idée d'avoir été écartés de l'assaut décisif. Oh, bien sûr, ils savaient qu'au combat, ils n'étaient pas vraiment à

la hauteur des hommes du commandant Spinoza, et que sur place, les risques encourus étaient démesurés. Mais en dépit du bon sens, ils l'avaient mauvaise d'avoir traversé les Etats-Unis et déjà risqué leur peau plusieurs fois pour s'arrêter là, à une centaine de kilomètres de ce qu'ils étaient venus découvrir. Ils auraient donné cher pour pouvoir obtenir une preuve concrète de la justesse de sa théorie pour l'un, et de ses convictions pour l'autre, en se rendant à Teocatlliche. De plus, ils ne croyaient pas une seule seconde que le plan imbécile, approuvé par le colonel Pendergast, de tuer l'enfant de Candida sitôt celui-ci récupéré, ait une chance réelle de stopper l'enchaînement de catastrophes qui frappait la Terre depuis déjà un mois. De plus, moralement, ni l'un ni l'autre ne pouvaient approuver d'en arriver à un infanticide avant d'avoir préalablement envisagé toutes les autres options. Et c'est sans doute ce qui les motiva à agir à leur niveau, usant de science plus que de muscle.

- Vénus est en place si j'en crois ma montre, commenta l'astrophysicien en hochant la tête en direction de l'astre dont l'éclat scintillait doucement dans la nuit mexicaine et qu'une brume verdâtre de particules venait régulièrement masquer.

Walter resta là une seconde sans rien dire, réfléchissant à la pertinence des conclusions auxquelles ils étaient tous deux parvenus en discutant durant l'après-midi. L'esprit qui essayait de prendre part sur notre monde se cherchait une voie, un biais, pour quitter le plan de conscience auquel il appartenait. Il était comme un gaz dont la nature est d'occuper tout l'espace se trouvant à sa disposition et de tenter ensuite d'en repousser les limites. Mais le gaz n'est que l'une des formes prise par la matière en fonction des conditions dans lesquelles elle évolue. Avant d'être un gaz, elle est liquide et avant ça encore : solide. Cet esprit, dont la logique semblait incohérente, ne faisait très certainement que passer par différents états de conscience, et non de matière ou d'énergie, pour parvenir à un stade final lui permettant d'être en totale adéquation avec son environnement. Si l'on donnait le nom de Tezcatlipoca à la forme solide et le nom de mouche, ou carcinovirus, ou soleil à la forme gazeuse, alors l'enfant de Candida Guzmán pouvait très bien être son état liquide, ou même tout simplement l'équivalent spirituel de la vaporisation ou de la fusion. Rien donc ne prouvait que la mort de l'enfant puisse empêcher quoique ce soit d'arriver. On peut couper l'alimentation électrique d'une plaque de cuisson pour que l'eau contenue dans la casserole posée dessus cesse de bouillonner, mais on n'a pas forcément besoin pour ça de détruire la plaque elle-même ! Et si l'eau déborde déjà, il faut de toute façon patienter avant qu'elle ne se calme.

- Essayons, répondit finalement le docteur Zimmerman. Au point où nous en sommes, il faut tenter notre chance. C'est

peut-être la dernière... et j'ai un mauvais pressentiment quant au succès de leur opération là-bas...

Ils se regardèrent l'un l'autre, comme pour s'assurer du bien fondé de leur action et allèrent chercher le matériel de neurostimulation bricolé par Todd Shreyer, le jeune collègue de Robbie au GSFC. Ils revinrent rapidement du garage et se rendirent dans le salon de la maison attenante à celui-ci, que l'équipe du docteur Osbourne avait reconverti en infirmerie de campagne. C'est là que Lana Shaun veillait sur Sanja Vidale et le major Coolidge. En les voyant arriver près d'elle, avec les deux malles blindées contenant le matériel qu'ils comptaient bien utiliser de la manière dont on joue sa dernière carte pour sauver l'ultime pli d'une partie de poker, la jeune femme se redressa, s'interposant instinctivement entre eux et ses patients. Ils avaient conversé au cours de la journée et elle savait ce que contenaient les malles, et donc ce qu'ils avaient l'intention de faire. Robbie prit les devants, ne lui laissant pas le temps de la contestation.

- Ecoutez Lana, c'est la dernière opportunité qui nous reste de renverser la vapeur. Vous nous l'avez vous-même affirmé : madame Vidale est dans un coma profond et ses chances d'en ressortir, compte-tenu de la gravité de son traumatisme crânien, sont presque nulles. Cet appareil ne lui fera aucun mal, alors je vous en prie, laissez-nous essayer. Ce n'est qu'une expérience ! Si elle rate, cela ne changera rien du tout à son état actuel et si par contre ça fonctionne, nous serons peut-être parvenus à enrayer un processus que nous ne comprenons pas mais qui est en train de tous nous tuer ! C'est notre dernière chance !

La virologue était épuisée. Après un mois et demi passé à lutter contre le pire virus qu'elle ait jamais rencontré durant sa courte carrière, elle n'était plus en mesure d'opposer aux deux hommes devant elle le moindre argument. Et puis elle était prête à accepter n'importe quoi pouvant abréger son séjour au Mexique et lui permettre de rentrer à Bethesda auprès des siens.

Robbie déballa sommairement le matériel et commença à poser les électrodes sur le crâne de Sanja sans perdre une seule seconde. Il respecta scrupuleusement les points d'application, comme décrit dans le livret du neuro-stimulateur et relia le tout à l'appareil. Il brancha l'interface bricolée par Todd Shreyer à la prise correspondante à l'arrière du micro-ordinateur avant d'allumer celui-ci, et attendit impatiemment que la séquence de démarrage s'achève. Une fois l'horripilant logo ondulant enfin disparu de l'écran, il double-cliqua sur l'icône de l'application développée en toute hâte par le jeune ingénieur avant leur départ de Washington. Celle-ci était destinée à jouer en boucle la séquence EEG enregistrée sur Randy Laney, alors qu'il était habité par l'esprit de Nanahuatzin, durant la séance d'hypnose

régressive conduite par Walter plusieurs mois auparavant. Le cerveau presque éteint de Sanja allait se comporter comme s'il ressentait exactement ce qu'avait senti celui de Randy au cours de cette expérience troublante. Quant aux résultats d'une telle manipulation : ni Robbie ni Walter n'étaient en mesure de prédire quels ils seraient. Ils ne pouvaient qu'espérer que cela provoque une réaction favorable pour eux et l'humanité, sans aucune certitude.

Rien de notable ne se passa une fois qu'il eut démarré le programme et seule la forme d'onde de l'enregistrement qui défilait dans une fenêtre à l'écran, indiquait que l'opération se déroulait comme convenu. Sanja ne bougea pas et resta inerte sur son lit. Robbie, Walter, et Lana attendirent sans un mot quelques minutes, puis le psychothérapeute leva les yeux sur son ami l'astrophysicien avec l'air de dire : « mais à quoi sert la science si ça ne marche pas ! ». Robbie ne lui répondit rien et décida de s'asseoir près du lit pour veiller Sanja. Attendre était tout ce qu'il pouvait faire maintenant... et aussi prier.

* * *

Ailleurs, loin et pourtant tout autour de chacun d'entre eux, les ombres frémirent soudain. Sanja, dont l'esprit s'étirait déjà sur des milliers de millénaires et presque jusqu'à l'horizon de toutes choses, baissa finalement les bras. Elle lâcha prise sur la vie et s'enfonça mollement dans l'oubli, au gré des bourrasques de cet ouragan de haine impitoyable qui s'était abattu sur elle. Pourtant, à l'instant ultime, elle sentit sur ce qui lui restait de conscience le doux frôlement d'un plumage et elle en éprouva un intense soulagement. C'était comme l'ondulation d'un vol de colombes qui l'enserrait, la réchauffait et caressait son âme. Elle contempla une dernière fois les couleurs chatoyantes de l'arc-en-ciel et oublia ses cauchemars. Elle ne se souvenait plus que des moments de joie, de tendresse et de bonheur. Chaque minute de satisfaction de sa vie était rejoué en boucle, comme les anneaux d'un serpent. Un souffle tiède sécha ses larmes et Quetzalcoatl l'avalait. Elle se mit à rayonner aussi fort que le Soleil lui-même, et devint à l'ultime instant, miraculeusement, une part du serpent à plumes que son frère-ennemi n'avait pas su empêcher de revenir de l'occident. Morte, elle l'était, mais son âme était sauvée et avait fusionné avec celles immortelles de Nanahuatzin et de Quetzalcoatl. Une autre forme d'existence débutait pour elle, plus belle et plus grande, où sa vraie nature et sa générosité pourraient pleinement s'exprimer à jamais. Elle s'était transcendée en se sacrifiant !

Vénus était passée et Tezcatlipoca avait perdu la flamme sacrée qui lui donnait le force de tenir à distance ses ennemis

de toujours et de partout. C'en était fini pour l'heure, et, dans l'attente que le cycle s'accomplisse et ne s'achève à nouveau, il n'était plus maître du 6^e soleil. Les temps avaient changé dans cette sphère étrange qu'il visitait parfois. Ceux qui l'habitaient, et l'appelaient à l'occasion quand le cosmos le leur permettait, avaient pris leur destin en main. Son aide ici ne semblait plus requise, aussi tourna-t-il son regard sombre ailleurs...

* * *

Helen serrait les dents : elle avait reçu deux balles dans la cuisse et savait qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Des salves de coups de feu retentissaient encore, mais le colonel Pendergast et le commandant Spinoza étaient morts, criblés de balles. Wayne, qui avait très lourdement chuté en dégringolant l'escalier de béton, s'était relevé péniblement et, comprenant qu'il n'avait plus aucune chance de parvenir au sommet de la pyramide, il avait formé un « dernier carré » de résistance avec le docteur Osbourne et le seul policier mexicain survivant. Dans un instant, ils allaient se faire déborder par les 60 ou 80 *tzitzimas* qu'ils n'étaient pas parvenus à abattre. Ils avaient été fous de se lancer ainsi dans un combat contre si forte partie. Mais puisque de toute façon le monde était condamné : mourir comme ça ou autrement... quelle différence cela faisait-il ?

Les yeux écarquillés pour lutter contre la cruelle morsure des deux petits rats de plomb qui dévoraient sa cuisse, Helen contemplait la voûte obscure des cieux que se partageaient étoiles et aurores spectrales. Elle se dit que c'était une belle vue, même si ce devait être la dernière.

* * *

Wayne, encore un peu sonné, devait faire un effort tout à fait considérable pour se relever et mitrailler ceux des *tzitzimas* assez fous pour se lancer encore à la conquête de leur position. Abrité derrière le Hummer où il s'était réfugié en compagnie des derniers survivants de l'assaut, lui et les deux autres ne sortaient le haut du corps que le temps nécessaire pour tirer deux ou trois courtes rafales, puis aussitôt se recroquevillaient pour entendre le martèlement de la réplique s'incruster dans la tôle de leur 4x4. Ils pouvaient tenir encore un moment mais les munitions arrivaient malheureusement à épuisement. Il entendit Helen gémir de douleur, allongée à quelques mètres de là. Il se sentit soudain tout drôle : quelque chose d'inexplicable était en train de se produire... Il frissonna !

* * *

Candida posa enfin le pied sur la plateforme surplombant la pyramide, là où se dressait l'autel du sacrifice. Les prêtres de son père, ses *chacualmas*, étaient étendus là, baignant dans ce sang qu'ils avaient pris tant de soin et elle en était certaine aussi de plaisir, à répandre. Pour eux, mais aussi pour l'insane personnage qui avait été son père, justice était enfin faite ! Elle avait profité de l'obscurité, des tirs de couverture de ses amis restés en bas, mais aussi de la protection des tireurs d'élite du commandant, pour gravir sans se faire tuer les 114 marches du *teo calli*. Elle allait retrouver son fils volé et, malgré la peur et le danger, elle se sentait débordante d'énergie et de volonté.

Elle évita les corps et, contournant l'hémisphère central où des dizaines de cœurs palpitants avaient été extraits à mains nues des poitrines ouvertes des condamnés, elle découvrit un couffin bleu ciel déposé à couvert. Posant son fusil à terre, elle s'approcha de l'écrin de tissu azur où reposait son bébé. Toute tremblante, en proie tant à l'excitation de le retrouver qu'à la crainte d'arriver trop tard, elle s'accroupit à côté et porta ses mains en avant.

La petite chose que son ventre avait produit était chétive et malingre au possible. Sa peau était comme une fine feuille de papier calque veinée de bleu. Son enfant était froid comme la pierre et ses yeux étaient comme deux billes d'acier noir dans lesquels brillait la flamme glacée d'une haine sans bornes.

Des larmes se mirent à ruisseler sur les joues de la jeune femme. L'idée même de devoir serrer cette chose contre elle la répugnait. C'était son enfant et le tenir contre elle l'horrifiait ! Elle aurait voulu faire cet effort d'amour et de tendresse, mais le regard monstrueux de cette chose qui avait l'apparence d'un nourrisson ne lui inspirait que terreur et démence.

Candida avait surpris le matin même une discussion entre Wayne Mitchell et le colonel Pendergast. Il y était question de « tuer l'enfant »... Elle aurait pu les abattre sur place tellement sa colère, à l'idée que toute cette expédition n'avait d'autre but que d'assassiner son bébé, avait été grande. Mais elle s'était dit qu'une fois au pied du mur, ils devraient compter sur elle pour le défendre et qu'ils seraient obligés de l'abattre elle-aussi, s'ils comptaient mener à bien leur funeste besogne. Elle s'était tu, comme son père le lui avait si bien appris, et avait pris son mal en patience. Pourtant, maintenant qu'elle tenait entre ses doigts ce petit être qui n'était humain que par son enveloppe charnelle, elle sut sans l'ombre d'un doute qu'ils avaient raison de vouloir sa mort. Elle reposa le petit corps glacé dans son couffin et à tâtons, les yeux emplis d'amertume, elle chercha son arme.

Dans la nuit, juchée au sommet de la pyramide, la jeune mère braqua le canon du M16 en direction de cet enfant qui

n'était pas son fils : qui n'était plus son fils... qui ne l'avait en fait jamais été !

Et le silence se fit ! Il n'y eut plus soudain nulle part sur Terre un chien pour aboyer, un oiseau pour chanter, ni même un seul homme pour faire entendre sa voix. Tout ce que notre planète comptait de vie resta suspendu, inquiet, dans l'attente de ce qui était en train d'arriver. Un onde muette se propageait : comme une vibration qu'aucun sens ne captait mais que l'on ressentait quand même au plus profond de soi. Alors, poussé par un réflexe fondamental, chacun tourna les yeux en direction des cieux, à la recherche d'une réponse à cette angoisse.

Helen, toujours crispée de douleur, vit les si belles aurores électromagnétiques, qui dansaient sans répit au-dessus de leurs têtes depuis des semaines, cesser soudain de se contorsionner et s'effondrer en une pluie scintillante qui toucha bientôt le sol.

Robbie, sorti rapidement avec Walter et Lana, assista au spectacle le plus fou et le plus divin auquel il aurait jamais cru pouvoir assister même en vivant cent vies d'hommes ! Avec la pluie de poussières d'étoile, vint une vague de chaleur intense et malgré la nuit, chacun ressentit rapidement sur la peau cette impression de rayonnement que l'on éprouve après plusieurs minutes passées en plein soleil, à l'heure la plus chaude d'une belle journée d'été.

La tête de Robbie commença à tourner et il sut alors ce qui arrivait. Il le sut parce qu'il était l'un des spécialistes mondiaux dans ce domaine. Il le sut parce que toutes ses connaissances et toute sa science lui disaient ce qui se produisait. Il le sut mais il ne parvint pas à le croire. Affolé, il saisit Lana par le bras et l'entraîna à sa suite à l'intérieur de la maison, à l'abri, suivi par un Walter déconfit qui se demandait si Dieu n'était pas en train de corriger l'erreur qu'il avait faite en laissant la disposition de la Terre à l'humanité.

Wayne, lui, n'arrivait tout bonnement pas à en croire ses yeux ! Perdue l'instant d'avant faute de munitions, lui et les autres survivants de l'assaut voyaient maintenant les *tzitzimas*, qui s'apprêtaient à les tailler en pièces, se tordre de douleur dans le sable fin et les hautes herbes. Il ressentait cette étrange chaleur et ces curieux picotements sur l'épiderme mais n'en

souffrait pas. En revanche, les *tzitzimas*, eux, semblaient tous à l'agonie d'avoir à subir un tel traitement. Mais que se passait-il ?

Malgré la peur qui lui tenaillait le ventre, il bondit de sa position, grimpa comme il put les marches de la pyramide et rejoignit la plateforme en moins de deux minutes. Il lui fallait tenter le tout pour le tout et retrouver l'enfant au plus vite, au cas où ce retournement inattendu de situation ne durerait pas.

Candida avait suspendu son geste au moment où les étoiles avaient commencé à tomber du firmament. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau et n'osa pas commettre l'irréparable. Face à cette manifestation de Dieu, elle se sentait impuissante. Et si effectivement Dieu était le maître d'œuvre de cette féerie, alors il était bon et charitable comme l'affirmaient les prêtres, car, du couffin où elle s'apprêtait à tuer un démon, monta le cri d'un nouveau-né. Ce hurlement perça la nuit et fut le premier son à se faire entendre depuis que le silence avait recouvert le monde entier. Il marquait l'avènement d'un nouvel ordre. Il était la preuve que les atouts avaient changé de main.

Candida laissa échapper son fusil et refit le geste qu'elle avait déjà fait quelques minutes auparavant : en s'agenouillant, elle avança les mains pour se saisir de son enfant, et c'est bel et bien un enfant qu'elle saisit ! Une petite grenouille chaude et douce, gesticulante, maladroite et adorable : son fils ! Enfin !!! Elle le porta contre sa poitrine et le serra doucement, hoquetant de joie en pleurant à chaudes larmes. Son fils venait de naître enfin, réellement !

Wayne, qui s'était approché, sentit ses yeux s'embuer eux-aussi devant le merveilleux de la scène qui se déroulait devant lui. Il se souvint du petit Randy qu'il avait sauvé vingt ans auparavant et qui, à lui tout seul, avait justifié de sa vocation à lutter contre le crime. Il contempla sans un mot, et sans même oser bouger, cette mère martyre dont le sombre rêve venait de prendre fin. C'est pour de tels moments que la vie valait d'être vécue, songea-t-il.

En bas, la horde de son père se mourait. Il n'en était pas un parmi les *tzitzimas* qui ne soit à présent foudroyé à même la terre, en proie à un terrifiant choc anaphylactique. La bouche ouverte, ils cherchaient l'air qui leur faisait défaut, comme un horrible banc de requins échoué sur une grève. Puis les cœurs cessèrent de battre, les doigts se crispèrent, les yeux se figèrent en position exorbitée. La bataille était bel et bien terminée : et les hommes l'avaient gagné !

* * *

- Le champ magnétique terrestre... Il... Il s'inverse ! lâcha Robbie à bout de souffle, suant à grosses gouttes en proie à une intolérable crise d'angoisse. La polarité change !

Walter et Lana le regardèrent, se demandant de quoi il parlait alors que la température continuait de grimper de façon alarmante. Il semblait sur le point de s'évanouir d'une seconde à l'autre.

- Vous voulez dire que le courant magnétique est en train de changer de direction ? C'est bien ça docteur ? demanda la séduisante virologue du CDC, qui ne savait vraiment pas quoi faire pour aider l'astrophysicien.

Robbie hocha la tête en signe d'affirmation et ferma les yeux, laissant Walter lui passer un linge humide sur le visage, tandis que la jeune femme recherchait dans sa pharmacie de campagne un anxiolytique ou un sédatif à lui administrer.

- C'est certain... souffla-t-il péniblement. Nous savons que ce phénomène s'est déjà produit à plusieurs reprises depuis la formation de la Terre... mais y assister !!!

Walter écarquilla les yeux.

- Mais c'est dangereux, non ? Le champ magnétique nous protégeait des radiations solaires. C'est ce qu'on ressent c'est ça ?

Robbie s'allongea sur le brancard situé près du lit de Sanja, tandis que Lana lui préparait une injection de Tranxene. Il ne pouvait s'empêcher de trembler et respirait à grand peine.

- Oui... en partie... l'atmosphère et l'ozone en particulier continuent de nous protéger contre les rayonnements UV, mais les particules et le rayonnement calorifique ne sont plus déviés. Ils nous parviennent plus vite et provoquent cet accroissement de la chaleur. Restez à l'abri, c'est plus sûr ! J'espère que ça ne va pas durer plus de quelques heures... sinon...

Walter regarda Lana, et comprit que la partie qui avait été engagée contre le mal était perdue. Cette dernière diablerie qui arrivait sonnait le glas de l'espèce humaine.

* * *

Wayne aida Candida à redescendre de la pyramide avec son fils et à s'installer dans la moins amochée de leurs quatre voitures. Pendant ce temps, le docteur Osbourne avait arraché les restes de sa combinaison RACAL, devenue aussi inutile que suffocante, et s'était précipité pour donner à Helen les premiers soins requis par son état. Bien que très peu habitué de par sa spécialisation à ce type d'intervention, il était tout de même

parvenu à stopper l'hémorragie et à placer la directrice du FBI sous morphine, le temps de pouvoir lui trouver mieux.

Une fois tout le monde embarqué dans le Hummer, Wayne relança le moteur à grand renfort de manivelle et reprit sa place derrière le volant. Il démarra doucement et prit bien soin de contourner au mieux les cadavres des *tzitzimas* pour regagner la villa. Ils furent rejoints par les tireurs d'élite du commandant Spinoza et c'est ensemble qu'ils y entrèrent pour s'abriter du rayonnement de plus en plus brûlant. Tout le monde arborait une bien triste mine en dépit de la victoire qu'ils venaient de remporter. Ils installèrent Helen dans ce qui avait été le lit et la chambre d'Ocuilin Toltecatl, avant d'aller s'effondrer dans le grand salon.

Les cris du bébé de Candida résonnèrent longuement dans l'hacienda. La chaleur étouffante et la faim furent ses toutes premières sensations de nouveau-né. Mais après un bain tiède et l'absorption d'un biberon improvisé avec l'aide de Nathan Osbourne, le petit finit par s'endormir contre sa mère que trop d'émotions avaient épuisée et qui ne tarda pas à en faire autant.

Il faisait 48°C à présent et chacun se demanda en silence si le prix de cette curieuse victoire n'allait pas s'avérer pire que le coût d'une défaite.

* * *

Robbie était à demi-conscient : shooté par l'injection que Lana lui avait faite. Son anxiété était retombée et il ne sentait plus que les gouttes de sueur qui perlaient sur l'ensemble de son corps. Il avait l'impression de flotter à l'extérieur de lui-même, comme un ballon de baudruche tenu par un gamin dans une fête foraine.

Il sourit en voyant Sanja se lever lentement de son lit et regarder autour d'elle, cherchant à savoir où elle se trouvait. Il crut qu'il délirait ou qu'il était victime d'une hallucination due à la chaleur et au Tranxene. L'infirmière l'observa sans un mot. Elle avait un regard froid et fixe, ne reflétant aucune émotion. Ses yeux n'étaient que deux caméras par lesquelles quelqu'un ou quelque chose le scrutait. Puis elle se décida à parler en une langue que Robbie ne se souvenait pas avoir jamais entendu au cours de son existence.

- *Nanahuatzin ihcuac nimiquiz, motlecuilpan xinechtoca. Huan cuac tiaz titlaxcal chihuaz, ompa nopampa xichoca. Huan tla acah mitztlah tlaniz : « Zoapille, tleca tichoca ? » xiquilhui xoxouhqui in cuahuil, techochcti ica popoca.*

Notlazohkla ichpoxochitl, in citlalin titlachia. Ihcuac quin ye tlanexiti, tepetzallan tlanexia. Ximocuiti, ica melahuac ica

melahuac nimitztlazohltla, inhuac quin ye tlanexti, tepetzallan tlanextia...

Il tenta de se redresser sur son brancard, essaya de parler, de répondre quelque chose à cette femme debout près de lui, mais tout tournait comme sur un manège emballé. Plus il faisait d'efforts et plus sa vue se brouillait.

Sanja quitta son chevet et s'intéressa à la lampe à pétrole posée sur l'étagère près de la porte de leur chambre. Elle la saisit des deux mains, enserrant le verre pourtant brûlant sans en paraître le moins du monde incommodée, et fixa la flamme l'espace de quelques secondes. Elle ouvrit la porte et sortit sans faire plus de bruit qu'un fantôme.

Walter et Lana, fermement décidés à quitter au plus vite ce bled perdu où plus rien de bon ne pouvait leur arriver, étaient occupés à ramasser et à embarquer dans le Bronco les affaires qui leur serraient utiles. Le monde semblait s'écrouler autour d'eux et tous leurs amis partis lutter contre Tezcatlipoca étaient certainement morts à cette heure. Ce qui arrivait au champ magnétique terrestre ne pouvait qu'être l'œuvre d'un dieu en pleine forme et l'assaut de Teocaltiche avait donc échoué. Fuir le plus loin possible semblait être en conséquences la meilleure solution envisageable.

C'est Lana la première qui vit les flammes. Tous deux se précipitèrent aussitôt hors du garage pour voir ce qui arrivait. Le feu avait repris dans l'hacienda San Ygnacio et ravageait le rez-de-chaussée avec une rapidité incroyable. Une fumée noire très dense s'échappait par toutes les ouvertures et on entendait distinctement le sifflement d'une colonne d'air brûlant au cœur du brasier. Ils pouvaient sentir la chaleur impressionnante de l'autre côté de la route. Il n'y avait déjà plus rien à faire pour enrayer sa progression : l'hôtel était condamné !

- Oh mon Dieu, les pompes ! s'écria Walter. La cuve va exploser dès que les pompes seront en feu elles-aussi ! Il faut sortir les blessés maintenant. Allez-y, j'amène la voiture.

L'évacuation fut rondement menée devant l'urgence de la situation. Lana et Walter installèrent le major Coolidge sur la banquette arrière du véhicule et aidèrent Robbie à s'asseoir à l'avant. Mais ils ne trouvèrent aucune trace de Sanja Vidale ! Elle semblait s'être volatilisée...

Les pompes s'embrasèrent et, moins d'une minute après, la cuve souterraine explosa dans un fracas assourdissant. Un jet de flammes propulsa débris et éclats à une quinzaine de mètres de haut, soufflant la façade du restaurant et un bon tiers de tout le bâtiment qui continua de brûler. Mais la camionnette tous

terrains conduite par Walter s'était déjà suffisamment éloignée et ses occupants étaient à l'abri. Appuyant sur l'accélérateur, Walter prit la direction du nord, vers Zacatecas, tandis qu'une pluie d'essence enflammée s'abattait sur les bâtisses voisines.

Puis, insensiblement, la température extérieure devenue parfaitement insoutenable commença à baisser. Dans le ciel, les aurores commencèrent à se reformer en ondoyant et reprirent bientôt leur majestueux ballet céleste. Mais contrairement à eux, elles voguaient maintenant vers le sud !

Epilogue

Vendredi 16 Juillet 2010.

Les vaguelettes, qui ridaient la surface du Potomac en lui donnant des reflets chatoyants, venaient s'écraser contre les larges pilotis du Queen Mary en fliquefloquant mollement. Le ciel avait fini par se dégager en fin d'après-midi et la soirée s'annonçait douce et paisible à Fort Washington.

Helen et Walter, débarqués le matin même de Los Angeles, étaient en grande conversation avec Barry Stevens, le patron du restaurant, qu'Helen n'avait pas revu depuis sa dernière visite, le soir de sa rencontre avec Robbie Mc Sisley. Les affaires étaient bonnes cette année et Barry envisageait même d'ouvrir un second établissement en centre ville d'ici peu de temps si tout se passait selon ses plans.

Un long coupé Cadillac noir vint se garer en douceur sur le parking de l'établissement et, une petite minute après, c'est un Robbie à la fois jovial et dynamique qui pénétra dans la salle principale à la décoration marine. Découvrant ses amis au bar, il vint les rejoindre en arborant une mine radieuse. Après avoir embrassé Helen et serré la main de Walter, il se tourna vers Barry et se commanda un double bourbon.

- Eh oui ! Je sais, je sais... Je suis encore en retard ! Mais notre nouveau président insistait pour que j'accepte le poste de sous-secrétaire d'état à l'environnement qu'il me proposait...

Helen regarda Walter les yeux écarquillés.

- Quoi ? Tu es en train de nous dire que tu es le nouveau sous-secrétaire à l'environnement ! Toi : Robbie Mc Sisley, le pourfendeur de dieux précolombiens.

Robbie éclata de rire.

- Que veux-tu ? C'est ça la célébrité, ironisa-t-il. On dirait qu'après ce qui est arrivé il y a trois ans, ils commencent enfin à se dire que l'environnement et la nature sont au moins aussi importants que la production industrielle, sinon plus. Bah, trois ans pour des fonctionnaires c'est plutôt rapide en définitive ! J'ai eu à peu près ce que je demandais alors je me suis laissé caresser dans le sens du poil... et j'ai accepté l'offre !

Tout en devisant, ils s'approchèrent de la table que Barry leur avait réservé et s'y installèrent confortablement.

- Mais tu vas devoir bosser pour Chadwick. Ca risque de ne pas se faire sans bobos si tu veux mon avis. Et je sais de quoi je parle ! remarqua Helen.

Robbie se fendit d'un large sourire et pouffa de rire.

- J'ai bien peur que ton ami Chadwick n'ait quelques petits problèmes avec l'équilibre de ses comptes de campagne. Il est impliqué dans une magouille pour plus de trois millions et avec les frais d'avocat qu'il va devoir engager, il ne va pas beaucoup m'ennuyer : occupé qu'il va être à joindre les deux bouts. Il va très probablement devoir céder son poste assez vite si ça prend la mauvaise tournure que j'espère. Bon... son remplaçant ne vaudra peut-être pas beaucoup mieux mais je verrai bien.

Un couple de goélands gris se posa en criant sur le toit du restaurant et les regarda, visiblement habitué à obtenir quelque aumône alimentaire de la part des dîneurs de la terrasse. Bone, le bull-terrier blanc de Barry, quitta son panier et vint aboyer un coup bref à leur égard, sans obtenir plus des deux volatiles qu'un coup d'oeil en biais emplit d'indifférence. Le soleil, qui commençait à se cacher derrière l'horizon, lançait ses feux sur les eaux du fleuve en un tapis rougeoyant, comme pour saluer la présence ici-même de ceux qui, par leur courage autant que leur détermination, l'avait sauvé des noirs desseins du seigneur aux miroirs fumants.

Après s'être immolé pour la seconde fois dans un brasier ardent comme il l'avait déjà fait à la naissance de notre monde, Nanahuatzin avait apaisé la colère de notre astre dont il était la conscience. Les éruptions de surface avaient rapidement cessé et les nuages de particules qui bombardaient la Terre en avaient fait de même dans la foulée. Le plan After Dusk avait été levé 23 jours après l'assaut contre la pyramide de Teocaltiche, puis les choses étaient peu à peu redevenues normales.

- Tu n'auras jamais assez de temps pour t'occuper de tous les postes dont tu as la charge, s'amusa Walter qui réfrénait à grand peine son désir de piocher dans le saladier de pop-corn que Barry avait amené avec le bourbon de Robbie. Depuis son mariage avec Helen, deux ans et trois mois plus tôt, il s'était lancé dans une vaste campagne d'amaigrissement personnel, à grands coups de restrictions et de sport, et les résultats avaient

été rapides et même surprenants. Mais hélas, ses papilles le mettaient toujours à la torture devant un plat de grignotes.

- En effet... J'ai démissionné du GSFC et de mes postes d'enseignant à l'université ici-même, et c'est désormais Elena Marakova qui est à la tête du département d'héliosismologie. J'ai pris Todd Shreyer comme ingénieur en chef pour monter le nouveau département d'anthropie et de cosmologie au MIT. J'y serai trois jours par semaine et le reste du temps ici à me noyer sous la paperasse et les mondanités.

- Un département d'anthropie et de cosmologie ! Et que vas-tu y faire ? demanda Walter que l'idée semblait exciter.

- Je n'en sais encore foutrement rien. Mais j'ai persuadé le président qu'il valait mieux que ce soit moi qui étudie de façon transparente les implications possibles de la conscience sur les divers grands phénomènes régissant notre univers, plutôt qu'un docteur Folamour de la NSA ou de l'armée. Déjà qu'ils ont du mal à comprendre pourquoi les boussoles de leurs boy-scouts pointent maintenant vers le sud !

Il avala une gorgée de bourbon et reprit d'un ton plus posé.

- Je ne sais toujours pas ce qui s'est réellement passé ce soir-là... Je pense que notre expérience a plus ou moins bien fonctionné puisque j'ai vu madame Vidale se lever et me parler en nahuatl. Je suis certain, malgré l'état dans lequel j'étais, que c'est bien Nanahuatzin qui se tenait debout près de moi à ce moment-là. Mais je pense qu'il y avait bien autre chose. Sans l'aide de cette femme qui s'est sacrifiée pour nous tous, notre petit bricolage n'aurait probablement servi à rien du tout. Alors, nous allons étudier les effets des stimulations électriques sur certaines parties du cerveau comme le lobe temporal et aussi de drogues comme le LSD, le peyotl et son dérivé rituel : le *hikuri*, mais aussi de la ketamine dont il se rapproche beaucoup. Nous allons collecter et étudier les divers témoignages de personnes ayant vécu une expérience de mort imminente et nous verrons où tout ça nous mène.

- As-tu eu des nouvelles de Nathan Osbourne récemment ? questionna Helen.

- Oui, il m'a appelé il y a quatre jours pour donner de ses nouvelles. Il attend encore quelques statistiques pour compléter son rapport final, mais les tests des tout derniers traitements anti-carcinoviraux mis au point semblent très positifs. De plus, il ne subsiste que quelques foyers d'infection très localisés que l'OMS est bien décidée à nettoyer au plus vite. L'emploi de mouches stérilisées par irradiation pour contrôler la population des *lucilia sericata* est un vrai succès et, sans porteur viable, le carcinovirus est comme une division de blindés sans essence. Mais bon, d'ici à sa disparition officielle, il aura tout de même fait plus de huit millions de morts, principalement en Inde et en

Afrique. Tezcatlipoca sera quand même parvenu à se venger de sa défaite. Et il ne faut pas oublier le demi-million de morts dû aux intempéries, ni les dizaines de milliers d'autres victimes survenues au cours des pillages, des combats, des exodes, des règlements de comptes et autres accidents qui ont eu lieu de par le monde pendant, et même après le black out !

Helen et Walter sentirent toute l'amertume que ressentait leur ami devant un tel gâchis de vies humaines.

- Oui, bien sûr. Mais sans toi, sans Nathan Osbourne, sans Sanja Vidale et sans des gens comme Wayne Mitchell, Candida Guzmán ou Ramon Spinoza, à l'heure qu'il est, il n'y aurait plus rien : ni restaurant, ni Washington, ni Etats-Unis, ni même une quelconque civilisation humaine. Il n'y aurait plus rien de ce que nous aimons. Et durant toute son histoire, l'humanité a fait bien plus de victimes que tous les dieux aztèques réunis.

Robbie regarda Helen avec un air de chien battu, comme pour dire : « Oui peut-être mais ça ne justifie rien et ça fait une belle jambe à ceux qui ne sont plus là ! »

Barry, le patron, qui avait entendu quelques bribes de leur conversation et savait plus ou moins comme tout le monde que ces trois-là, selon la version officielle rabâchée par la télévision, avaient mis un terme aux agissements du groupuscule terroriste à l'origine de la pandémie de carcinovirus, arriva à leur table avec une bouteille de champagne français et quatre coupes. Il l'a déboucha et, après avoir rempli les verres, il trinqua à leur santé avant de prendre leur commande, tout en précisant qu'ils étaient invités par la maison. Il essaya bien de leur tirer un peu les vers du nez afin d'en apprendre plus sur ce que la télévision comme la presse s'étaient bien gardées de révéler, mais dans un soucis de discrétion, ils avaient décidé entre-eux de taire les détails trop ésotériques que la majorité des gens, en dépit de ce qu'ils avaient vécu, n'était pas prête à croire. Aussi, Barry en fut-il réduit à entendre une fois encore la fable inventée par le gouvernement sur une secte d'inspiration aztèque ayant eu à sa tête un brillant généticien qui avait mis au point en grand secret les premières souches du carcinovirus, avant de virer mégalo et de se faire ériger une pyramide sur son domaine pour y débiter les pauvres bougres que ses illuminés lui ramenaient. Aucune personne ayant vu un *tzitzima* n'était dupe d'une histoire aussi grotesque, qui n'expliquait pas comment une poignée de fous pouvait assassiner en moins d'une semaine près de cent mille personnes, sans que cela ne soit le résultat de leur virus. L'un des conseillers du président sortant avait même réussi à relier Ocuilin Toltecatl et le barrio azteca à des factions terroristes du moyen-orient, histoire de réveiller les vieilles rancunes envers le monde arabe ; conséquences d'un certain 11 septembre.

Le dîner fut servi sous les regards envieux et attentifs des deux goélands, et d'un chat crotté qui avait, semble-t-il, fait de cette rive du Potomac son terrain de chasse. Robbie et Walter, oubliant pour l'occasion ses bonnes résolutions au sujet de sa ligne, se lancèrent dans un concours du plus gros mangeur d'*Escargot Grantinee* arrosés de vin blanc sec. Il ne fut plus un instant question de parler de quoi que ce soit de sombre ou de triste et la conversation tourna autour du départ d'Helen de son poste au FBI, de leurs futures vacances tous ensemble à Cape May quand la résidence du front de mer serait finie de restaurer, des études et des amours de leurs enfants devenus grands, et de la dernière Cadillac dont Robbie n'était pas peu fier d'avoir pu s'offrir un exemplaire 15 jours avant sa sortie officielle. La nuit était douce en dépit du manque d'air et, les alcools aidant, les trois amis s'abandonnèrent à l'insouciance tranquille de ce mode de vie qu'ils avaient si chèrement défendus.

- J'ai appelé Ned Laney il y a quelques semaines, dit Helen quand la conversation se porta sur Candida. Elle a pu finir ses études d'infirmière à Frisco grâce à l'aide de Ned et Nancy. Ils se sont chargés de Randy junior tandis qu'elle se rendait à la faculté. Elle voudrait poursuivre et faire sa médecine. Ned m'a expliqué que Randy junior se souvient parfois de choses qu'il ne peut pas connaître, mais que Sanja Vidale, elle, avait très certainement bien connu de son vivant. Il parle parfois de ses parents ou de son chien à elle comme s'ils étaient présents dans sa vie à lui. Il lui parle dans son sommeil aussi, et Ned pense qu'elle lui sert d'ange gardien.

Walter fit danser son cognac dans son verre et regarda son épouse en souriant.

- Et je pense que c'est exactement ce qu'elle est pour lui, car cette femme était un ange à sa façon...

Le couple de goélands, n'ayant rien obtenu des clients du restaurant, avait fini par s'installer pour la nuit et Bone le chien, lui, dormait tranquillement, le corps agité des soubresauts d'un rêve étrange, où deux dieux aux ailes argentées complotaient dans l'ombre pour lui voler le contenu de sa gamelle.